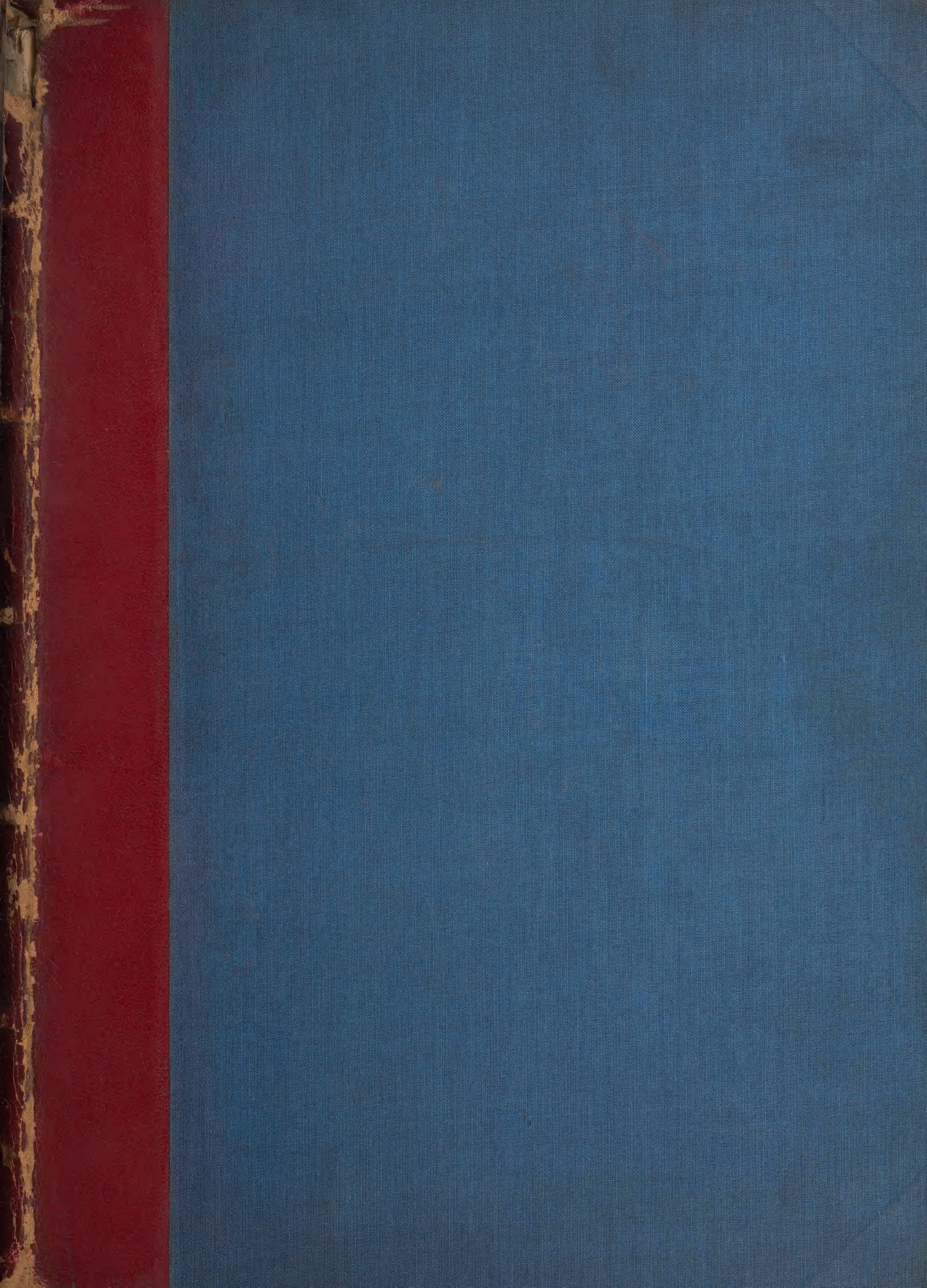
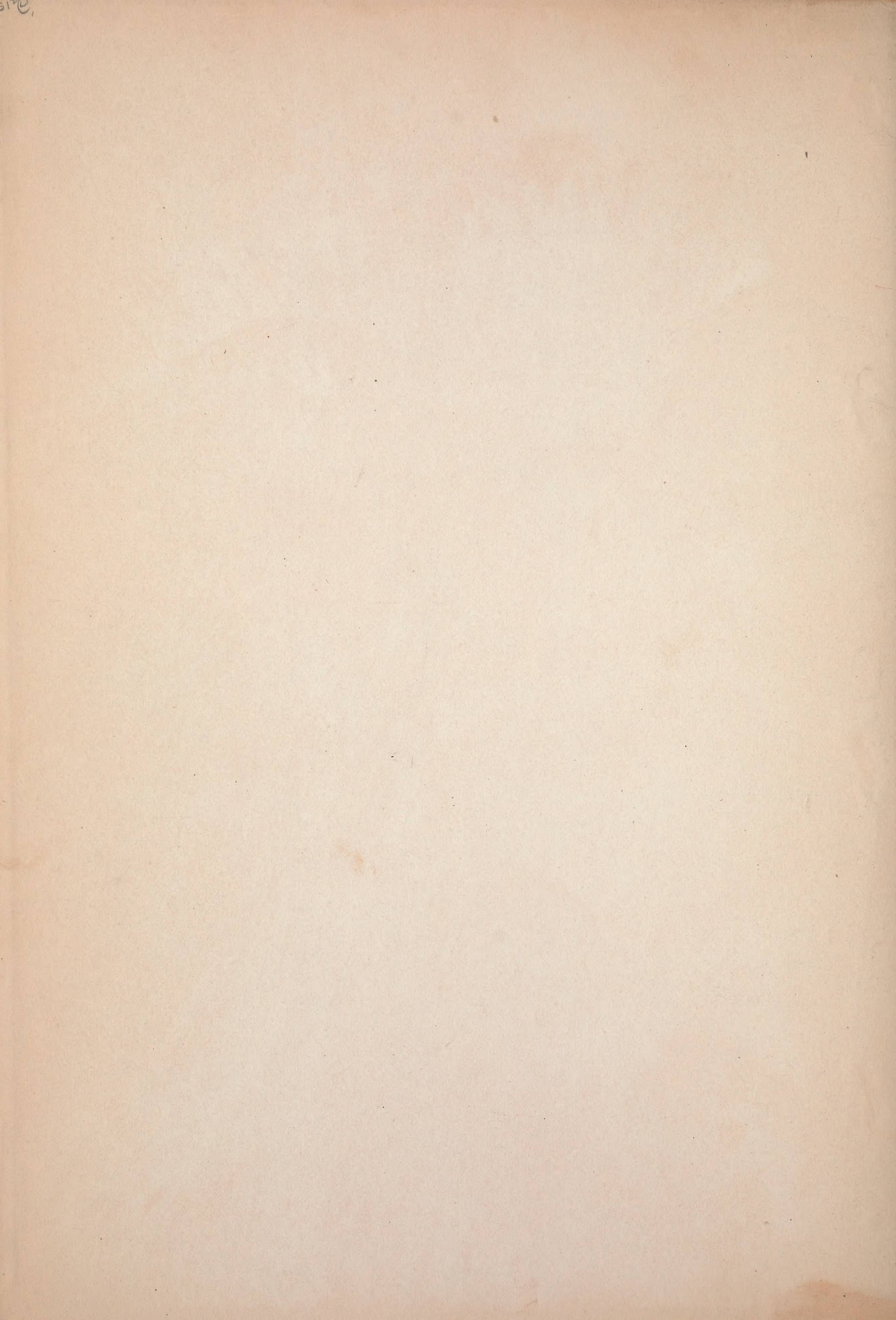




LE COSTUME

DES PHÉNICIENS, DES SYRIENS, DES ARABES ETC. ETC.

DÉSCRIT

PAR LE PROFESSEUR

AMBROISE LEVATI.

390
F375
x
v. 12

PHÉNICIENS.

PRÉFACE.

Un des plus beaux spectacles que puisse offrir l'histoire, dit Millot, pour ceux qui préfèrent les arts paisibles aux sanglantes expéditions des héros, c'est de voir un peuple industrieux surmonter les difficultés de la position où la nature l'a placé; suppléer par son courage et son génie à ce que lui réfuse un sol ingrat; dompter le plus terrible des élémens en s'ouvrant une route à travers les flots; et rendre en quelque sorte ses tributaires les régions les plus lointaines, par la vaste étendue de son commerce. Tel est l'intéressant phénoméne que nous présentent les Phéniciens comme inventeurs de la navigation, du commerce, de l'alphabet et des ouvrages en verre: ils formèrent un état dont le territoire était très-limité, mais qui figure au premier rang dans l'histoire des nations, parce qu'il fut connu de tout l'univers: Tyr et Sidon étaient célébres dès la plus haute antiquité; l'avantage de leur situation, la grandeur de leurs ports, l'industrie de leurs habitans, leur intelligence, leur patience et leur affabilité envers les étrangers, attiraient chez eux les marchands de toutes les parties du monde, ensorte que ces deux villes étaient considérées comme communes à tous les peuples, et le centre du commerce universel. Quelle est l'histoire où il n'est pas fait mention de la splendeur de Tyr? Reine des mers, peuplée d'habitans dont l'opulence égalait celle des Princes, elle semblait embrasser l'univers entier par l'immensité de son commerce: ses vaisseaux parcouraient les côtes de l'Asie et de l'Europe, de la mer Rouge et du golfe Persique: ses voyageurs s'avançaient par terre jusques dans les pays les plus éloignés, et l'Egypte dans l'intérieur de laquelle les autres peuples ne purent avoir accès pendant long tems, fut toujours ouverte aux Tyriens. Le grand nombre de ses colonies en fit une des métropoles les plus fameuses. Utique et Carthage furent renommées, l'une par la fin de Caton, et l'autre par la sienne propre; Cadix subsiste encore aujourd'hui avec beaucoup d'éclat. L'opulente Tyr, dont l'auteur du Télémaque nous a fait un tableau non moins vrai que séduisant, se rendit célébre, non seulement par le commerce, mais encore par la guerre: Salmanazar l'humilia; Nabuchodonosor la détruisit presqu'entière-

10729

ment: relevée de ses ruines sous Cyrus, elle osa arrêter la marche d'Alexandre qui se précipitait comme un torrent sur l'Asie. Irrité de sa résistance, ce conquérant la réduisit en un monceau de ruines majestueuses; mais elle ne tarda pas à renaître, et elle devint encore sous les Romains une des premières villes de l'Asie. Dans les tems modernes elle fut subjuguée de nouveau par les Sarrazins, et enfin par le Turcs, et n'offre plus aujourd'hui qu'un petit nombre de misérables cabanes, habitées par quelques pêcheurs Arabes et Mahométans (1).

Tant de revers et de désastres ont entraîné la perte des monumens et des ouvrages, qui auraient pu nous instruire du costume des Phéniciens. Il ne nous reste plus que quelques fragmens de Sanconiaton, qu'Eusébe nous a conservés dans le premier livre de sa préparation Evangélique: on y lit que cet illustre Phénicien était un prêtre de Beryte, qu'il vivait avant la guerre de Troie, et avait beaucoup écrit sur l'histoire des Juifs et des Phéniciens, en se servant pour cela des actes qui composaient les archives des temples de chaque ville. Sous le règne des Antonins, l'ouvrage de Sanconiaton fut traduit en Grec par Philon de Byblos, qui dit dans sa préface, que l'écrivain Phénicien avait consulté tous les ouvrages de Taut ou de Mercure, qu'il regarde comme le premier historien. Mais la version de Philon a été généralement reconnue pour être remplie d'interpolations; et non content d'avoir inséré dans les passages qu'il rapporte de Sancaniaton les observations du traducteur Grec, Eusébe a encore voulu y mêler les siennes propres.

Il est aussi parlé en plusieurs endroits de la Bible de Tyr et de Sidon: les auteurs Grecs et Latins font quelquefois mention de ces deux villes fameuses, et de l'étonnante industrie de leurs habitans. Les modernes en ont visité les ruines; et quelques-uns d'entre eux méritent notre reconnaissance, tels que Maundrell, qui a publié un voyage d'Alep à Jerusalem; De-la-Roque et Volney auteurs de deux voyages en Syrie; De-Bruyn auteur des voyages au levant; et Pocoke qui a parcouru la Syrie et la Palestine, et nous a laissé une description de ces deux pays. C'est en puisant à ces sources, que nous allons essayer de donner à nos lecteurs une idée précise du costume des Phéniciens.

(1) Recherches sur la fondation de Tyr. Hist. de l'Académ. des inscript. Tom. IX.

DESCRIPTION DE LA PHÉNICIE.

ON a donné diverses étymologies au mot Phénicie; les uns l'ont fait dériver du nom d'un certain Phénix de Tyr; d'autres du mot Grec φοῖνιξ, (palmier), qui est un arbre commun de cette contrée: on l'a cru aussi formé de φοινικιος (qui veut dire sanguin, pourpré), à cause de la célébrité que les Phéniciens s'étaient acquise par la vivacité de l'éclat qu'ils donnaient à la pourpre: de ce mot est venu par corruption celui de *Puniceus* dont se servaient les latins pour désigner la couleur rouge. Les Juifs appellèrent la Phénicie terre de Chanaan, nom sous lequel il comprenaient souvent plusieurs autres pays environnans; mais dans la suite ils la distinguèrent sous celui de Syro-Phénicienne. Boccart est d'avis qu'on ne nommait ainsi que le petit nombre d'habitans, qui se trouvaient entre les confins de la Syrie et de la Phénicie; mais d'autres prouvent par des raisons solides, que tous les Phéniciens de l'Asie étaient compris sous la domination de Syro-Phéniciens, pour les distinguer des Phéniciens de l'Afrique. *Etymologie du mot Phénicie.*

L'ancienne géographie de ces contrées, c'est à dire de la Syrie, de la Phénicie et de la Palestine est enveloppée de beaucoup de ténébres, peut-être parce que les écrivains ont employé indistinctement ces noms, pour désigner tantôt l'une et tantôt l'autre de ces mêmes contrées. Hérodote, par exemple, dit que les Phéniciens habitaient un pays qui s'étendait le long de la mer jusqu'à Péluse en Egypte. Nous pouvons néanmoins assurer avec certitude, que la Phénicie confinait au nord et au levant avec la Syrie, au midi avec la Judée, et avec la Méditerranée au couchant. Elle était renfermée entre les trente deuxième et trente cinquième dégrés de latitude septentrionale; mais il n'est pas aussi facile de déterminer sa longitude: on la divisait en maritime et en Méditerranée. Selon Ptolémée, le fleuve Eleuther bornait la Phénicie du côté du nord: Pomponius Mela et Pline y joignent encore l'île Arade, qui est au nord du même fleuve. *Situation.*

Les villes les plus célébres de la Phénicie étaient situées le long de la côte, telles que Sidon, Tyr, Simyre, Orthose, Tripoli, Botri, Byblos, Palæ-byblos, Bérite, Sarepta, et Palæ-tyre. Sidon est la plus ancienne; et on ne sait trop, si l'on doit ajouter *Sidon.*

foi à ce que dit à cet égard l'historien Joseph, qui, pour relever la gloire de son pays, donne à cette ville pour fondateur l'aîné des fils de Chanaan; ou plutôt s'en tenir à l'opinion de Troghus, lequel fait dériver ce nom du mot Sidon, qui, en langue Phénicienne, signifie poisson (1). Le sentiment de Troghus, qu'on trouve rapporté dans Justin, acquièrt encore plus de probabilité, si l'on refléchit avec Boccart, que cette ville s'appelle maintenant Seyde, qui veut dire pêche. Homère, dans le sixième livre de son Iliade, donne une idée de la haute antiquité de Sidon, par la magnificence qui y régnait déjà avant la première guerre de Troie, et la rare habileté de ses artistes en tout ce qui tenait au luxe des maisons et de l'habillement, en disant qu'Hécube présenta à Minerve une espèce de voile, ouvrage historié de femmes Sidoniennes, que Pâris emporta avec lui lorsqu'il ravit la fille de Tyndare. Sidon avait deux ports; l'un pour l'été, et l'autre, qui était mieux défendu, pour l'hyver; mais Maundrell dit n'avoir pas retrouvé la moindre trace de ces deux ports, comme il l'a reconnue à Tyr. Il n'est pas douteux cependant que cette ville était bien fortifiée: car on lit dans le livre des Juges qu'il était passé en proverbe, que les habitans d'une ville étaient en sûreté, comme les Sidoniens dans la leur: ce qui est encore confirmé par les longues et sanglantes guerres qu'elle soutint contre Artaxerxes Roi de Perse.

Tyr. Tyr était située dans une île à quatre stades de la côte et à deux cent de Sidon, dont les prophétes l'appelaient la fille. Il y avait trois villes différentes, connues sous ce nom, qu'il faut distinguer pour éviter la confusion; l'une était Palæ-tyr ou l'ancienne Tyr sur le continent; l'autre, aussi appelée Tyr, était située dans une île, qui, par le moyen d'une isthme artificiel, devint une péninsule, et forma comme une troisième ville distincte des deux premières. Quint-Curce dit que Tyr dut sa célébrité à l'antiquité de son origine, et aux changemens fréquens de fortune auxquels elle fut sujette; qu'elle fut bâtie par Agénor, et régna pendant long tems non seulement sur la Méditerranée, mais encore sur toutes les mers alors connues (2). Cette ville fut détruite deux fois; la première par Nabuchodonosor, qui la prit après un siége de treize ans: ce qui fait dire à Ezéchiel que les têtes des soldats étaient

(1) Justinus Lib. XVIII. Cap. III.
(2) De rebus gestis Alex. Magni. Lib. IV. Cap. IV.

devenues chauves, et leurs épaules pelées. Elle se releva bientôt; mais Alexandre la détruisit de nouveau: elle répara encore ses ruines, et regagna l'empire des mers. Newton, Marshram et Périzone refusent à Tyr une aussi haute antiquité; mais leur opinion en cela est en contradiction avec celle de tous les mythologistes, des historiens, et avec le témoignage de la Bible, comme l'a amplement démontré Fontenou dans ses recherches sur la fondation de Tyr. Le poète Nonnus, dans le quatrième livre des Dyonisiaques, l'attribue à Hercule Phénicien, lequel ordonna à quelques-uns de ses compagnons, de naviguer jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé deux rochers flottans, qui deviendraient immobiles aussitôt qu'ils auraient fait quelques sacrifices à Jupiter et à Neptune; et de jetter sur ces deux rocs les fondemens d'une ville, à laquelle il voulait donner le nom de Tyr son amante. Hérodote rapporte que ces deux rochers flottans étaient représentés par deux colonnes, l'une d'or et l'autre d'émeraude, qu'il avait vues dans le temple d'Hercule à Tyr; et Philostrate assure que ces deux colonnes se voyaient également dans le temple de Cadix. Tyr avait une forte muraille, de cent cinquante pieds de hauteur, qui la défendait contre les vagues: l'isthme qui la joignit au continent formait deux ports, dont l'un s'appelait le port d'Egypte, parce qu'il était en face de ce pays. Sharif Edrisy dit qu'il y avait dans l'un d'eux un arc sous lequel passaient les vaisseaux, et dont on fermait le passage quand on voulait avec une chaîne. Que reste-t-il aujourd'hui de cette superbe ville? Des monceaux de ruines, des fragmens de colonnes, et des pans de voûtes, qui servent de retraite à de misérables pêcheurs.

Palæ-tyr vantait aussi une haute antiquité, et était une ville bien fortifiée dès les tems de Josué, qui lui donna le titre de *munitissima Tiro*; mais elle tomba en décadence à mesure que la nouvelle Tyr s'aggrandit. On prétend que Byblos le disputait à Tyr même par son antiquité: le culte d'Adonis la rendit célèbre chez les anciens; mais aujourd'hui ce n'est plus qu'une petite ville, habitée par des Arabes et des Turcs. On comptait autrefois deux villes de ce nom, savoir; Palæ-byblos ou la vieille Byblos, qui était à quelque distance de la mer; et la nouvelle Byblos, qui se trouvait sur le bord de la Méditerranée. Arade était une île éloignée de terre d'environ vingt stades: les Turcs lui ont donné le nom de Ruad. On voit par ses ruines que ses anciens édifices

Palæ-tyr. *Byblos.* *Arade.*

étaient très-élevés, et ressemblaient à des châteaux. On lit dans l'histoire naturelle de Pline, que les Aradiens, lorsqu'ils étaient assiégés, avaient une manière, au moyen de longs tubes, de tirer de l'eau douce de dessous les flots de la mer. Tripoli fut ainsi appelée à cause des trois villes, Sidon, Tyr et Palæ-tyr dont elle était voisine; et elle conserve encore ce nom, malgré qu'elle n'offre plus, au rapport de Maundrell, qu'un amas de décombres et de colonnes brisées du plus beau granit. Béryte était encore plus célèbre que Tripoli: car elle existait déjà du tems de Chronos, ainsi qu'il résulte des fragmens de Sanconiaton; et parce que l'étude des lois fleurit singulièrement dans ses murs. Elle était située sur un sol extrêmement fertile et bien arrosé. Sarepta, dont Saint Luc et Pline font mention, se trouvait entre Tyr et Sidon, et dépendait de cette dernière ville: son territoire produisait un vin exquis, dont parlent quelques anciens auteurs, et entre autres Prudence.

Tripoli. *Béryte.* *Sarepta.*

Fleuve Adonis.

Un fleuve bien plus célébre encore que l'Eleuther, c'était l'Adonis, ainsi appelé d'une divinité de ce nom: ses eaux devenaient rouges tous les ans; et le vulgaire, persuadé que c'était le sang d'Adonis qui leur donnait cette couleur, commençait, à la première apparence qu'il en apercevait, à célébrer des fêtes dont nous parlerons bientôt; mais nous savons pourtant, que les anciens aussi bien que les modernes, n'attribuèrent jamais ce phénoméne à des causes surnaturelles: car Lucien, dans son livre *de la Déesse Syrienne*, rapporte d'avoir oui dire à un Phénicien, que la couleur rouge dont se teignaient les eaux du fleuve leur venait des sables du Liban, dont elles s'imprégnaient dans leur cours. D'autres disent que le fleuve, lorsqu'il est gros, arrive jusqu'à un lieu où la terre est rougeâtre, et qu'il en prend la couleur en se mêlant avec elle. Maundrell assure avoir vu les eaux de l'Adonis devenir rouges, et communiquer même cette couleur à celles de la Méditerranée au de là de son embouchure dans cette mer, au point de la faire paraître toute rougeâtre à une assez grande distance.

Sol.

Le sol de la Phénicie est arrosé de plusieurs ruisseaux qui prennent leur souce au pied du Liban, mais que la fonte des neiges ou l'abondance des pluies grossissent assez quelquefois, pour occasionner des inondations désastreuses, et arrêter le voyageur dans sa marche. Néanmoins ce pays produisait anciennement tout ce qui était nécessaire aux commodités de la vie et de l'habillement.

GOUVERNEMENT ET LOIS.

On ne peut nier que les Phéniciens ne fussent une des plus anciennes nations, car ils étaient déjà très-puissans du tems d'Abraham, comme on le voit au chapitre XII de la Génése. Leur pays était divisé en plusieurs petits royaumes, dont les plus connus étaient ceux de Tyr et de Sidon : l'Ecriture, et Eusébe dans sa préparation Evangélique, parlent d'Elbase Roi de Béryte, auquel Sanconiaton dédia une histoire, ainsi que de plusieurs autres Rois de la Phénicie : Arrien fait mention du Roi d'Arade, qui s'étant porté à la rencontre d'Alexandre, lui posa sa couronne sur la tête, et lui fit hommage de son royaume. On peut conjecturer, d'après le peu que nous savons de l'ancienne histoire de ce peuple, que ses Rois n'étaient point despotiques; et que dans les affaires importantes, sur lesquelles le peuple s'était réservé de prononcer, leur autorité lui était subordonnée. Ces royaumes passèrent successivement sous la domination des Assyriens, des Perses, d'Alexandre et de ses successeurs, et enfin sous celle des Romains. Ils furent quelquefois en guerre avec les Juifs et les Philistins, et devinrent ensuite leurs alliés: tout le monde connaît le mariage d'Achab avec Jézabel fille du Roi de Sidon, et plus encore l'alliance d'Hiram Roi de Tyr avec Salomon. Joseph l'historien nous a conservé, dans le huitième livre de ses antiquités Judaïques, deux lettres, l'une de Salomon à Hiram, et l'autre d'Hiram à Salomon, qui prouvent la puissance du Roi de Tyr, par l'envoi que fit ce monarque à celui de Jérusalem, non seulement de cédres du Liban et autres matériaux nécessaires à la construction du temple qu'il fesait bâtir, mais encore de cent vingt talents d'or, et d'un artiste fameux dans l'art de travailler les métaux. *Monarchies Phéniciennes.*

L'état de Tyr avait pour armes une aigle et une massue, comme l'indique le revers d'une médaille en argent vue par De-Boze, qui en a donné la gravure dans les mémoires de l'Académie des inscriptions et belles lettres de Paris : cette médaille présente sur l'une de ses faces le buste de Pescennius Nigro, portant une couroune de laurier, avec une inscription Grecque en abrégé sur son contour, dont le sens est : *à l'Empereur César Pescennius Nigro Juste.* Sur l'autre face où est l'aigle, posée sur la massue, on lit deux *Armes de Tyr et de Sidon.*

mots Grecs qui signifient, *providence* des Dieux. Les Tyriens représentaient encore sur leurs médailles une galère, comme le symbole de leur habileté dans la navigation, ainsi qu'on le voit par celles dont Messieurs Vaillant et Visconti nous ont donné les gravures, et que nous avons produites sous les n.° 3 et 4 de la planche n.° 1.

Les médailles de Sidon offrent différens types: on voit sur une d'elles, présentée par M.r Vaillant, une urne semblable à celles qui servaient aux sacrifices: cette urne est placée sur une table, avec deux vases d'où sort une palme: on distingue sur une autre une couronne de laurier, autour de laquelle sont décrits les titres honorifiques de Sidon. Ces médailles Sidoniennes ont quelquefois le même type que celles de Tyr, c'est à dire une galère: d'autres fois aussi on y aperçoit un petit temple conduit sur des roues, comme on le voit à la dernière planche du cinquième tome de l'ouvrage de Montfaucon.

Art militaire.

Nous ne pouvons rien dire sur la législation des Phéniciens, et nous ne savons que très-peu de chose de leur état militaire, faute de monumens qui puissent nous en instruire. Cependant nous avons lieu de croire qu'ils y avaient acquis beaucoup de connaissances, à en juger par les guerres qu'ils soutinrent contre les Rois d'Assyrie, de Perse et de Jérusalem, et surtout par le fameux siége de Tyr qui ne dura pas moins de sept mois. Les anciens historiens, et particulièrement Quint-Curtce, parlent de certaines manières de combattre propres aux Phéniciens, et de nouvelles machines dont les Tyriens firent usage contre l'armée d'Alexandre: leurs soldats tenaient en main des cordes, au bout desquelles étaient attachés trois crochets, qu'ils lançaient sur les Macédoniens de manière à pouvoir leur arracher leurs targes, pour les exposer à découvert sous les coups de leurs dards, ou au moins à les renverser eux mêmes en tirant fortement la corde à eux. D'autres cherchaient à envelopper dans des rets artistement travaillés les Macédoniens qui étaient à la garde des ponts, et les mettaient ainsi hors d'état d'attaquer et de se défendre. Il y en avait d'armés de longues massues ferrées, avec lesquelles ils repoussaient les assiégeans; on en voyait encore qui, du haut des murs, lançaient sur eux, avec des machines, des morceaux de fer enflammé, ou fesaient pleuvoir sur leurs rangs, avec une machine de leur invention, une quantité de sables brûlans. Certains auteurs font encore mention de l'adresse des Tyriens à se servir de la fronde.


I
1
2
MATER DEOR MATER·SYRIAE
6
3
BR
ΑΝΤΙΟΧΟΥ
5
4

Les Phéniciens étaient dans l'usage de tenir leurs boucliers et leurs carquois suspendus aux murs de leurs villes: ces boucliers étaient en bronze, sans convexité ni pointe au milieu: leur casque était une espéce de bonnet fait avec la peau de quelqu'animal. Hérodote dit le contraire, et assure que les casques des Phéniciens et des Syriens étaient semblables à ceux des Grecs: leurs corselets étaient en lin, et leurs boucliers plats: ils se servaient pour le combat, du javelot, de la hache, de l'arc, de la fronde, et généralement de toutes les armes usitées chez les autres peuples orientaux. Le comte de Caylus nous a donné le dessin de la tête d'un soldat Phénicien: il est barbu, et porte un casque surmonté d'une crête un peu haute, mais qui ne s'avance que peu ou point sur le dévant.

RELIGION.

Cosmogonie et Théogonie de Sanconiaton.

AVANT de parler des divinités Phéniciennes, il est à propos que nous rapportions ici quelques fragmens de la cosmogonie et de la théogonie de Sanconiaton, qui nous ont été conservés par Eusébe dans le premier livre de sa préparation Evangélique. Le principe primitif de l'univers fut un air ténébreux et incorporel, un cahos plein de confusion et éternel. L'esprit devint amoureux de ses principes, et s'unit avec eux: cette union fut appelée amour. Il donna naissance à Mot ou Mod, c'est à dire à une boue ou plutôt à un mêlange aqueux, qui fut le principe et le germe de toutes les créatures, et le générateur de l'univers. Il y eut dans le commencement certains animaux en qui manquait le sentiment: ils en engendrèrent d'autres qui étaient intelligens, et furent appelés Zaphezemin, ou contemplateurs des cieux. Après la naissance de Mot, le soleil, la lune, et les étoiles commencèrent aussitôt à paraître, et à luire. La grande quantité de lumière dont l'air se trouva rempli, par l'effet du violent degré de chaleur que la terre et la mer avaient reçus, produisit les vents et les nuées qui se résolurent en pluies; et les eaux, dont la terre avait été inondée, absorbées par les rayons du soleil, furent de nouveau réunies à l'air, où, par le froissement de leurs parties, elles formèrent les éclairs et le tonnerre, dont le bruit réveilla les animaux intelligens et les épouvanta tellement, qu'ils commencèrent à se mouvoir sur la terre et dans la mer. Ce fragment, dit Banier, ne

concerne que la formation des êtres: on voit que le système des Phéniciens conduisait à l'athéisme, puis que selon eux, Dieu n'avait eu aucune part à la formation de l'univers. Après cette cosmogonie, Sanconiaton commence l'histoire du genre humain par le premier homme et par la première femme, que Philon appelle Protogone et Eone; et il dit que celle-ci découvrit que les fruits des arbres pouvaient servir de nourriture. Les enfans de ses premiers ancêtres du genre humain, qui furent Genus et Généa, habitèrent la Phénicie: accablés des calamités d'une longue sécheresse, ils élevèrent leurs mains vers le soleil, qu'ils regardaient comme le seul Dieu maître du ciel, et lui donnèrent le nom de Beelzamen, qui, en langue Phénicienne, signifie *Seigneur des Cieux*: Genus engendra ensuite les autres hommes, qui furent appelés Phos, Pur, Phlox, c'est à dire *Lumière*, *Feu* et *Flammes*: ce furent eux qui, par le frottement de deux morceaux de bois l'un contre l'autre, trouvèrent l'usage du feu. Leurs enfans, qui étaient d'une grandeur démesurée, donnèrent leurs noms aux montagnes qu'ils possédaient; et ce fut de là que vinrent ceux des monts Casius, Liban, Anti-Liban, Brathys etc. Les enfans de ces géans furent Memrumus et Hypsuranius; ce dernier habita Tyr, et inventa l'art de construire des cabanes avec des cannes, des joncs et de papyrus, tandis que son frère avec lequel il eut dispute, apprit aux hommes à se couvrir de peaux d'animaux. Il fit encore plus: une forêt voisine de Tyr ayant été incendiée par un vent violent, il prit un arbre qu'il dépouilla de ses branches, et l'ayant lancé dans la mer, il répandit le sang de quelques animaux en l'honneur de deux pierres, qu'il avait dédiées au vent et au feu. Après la mort de Memrumus et d'Hypsuranius, leurs enfans consacrèrent des tas informes de bois et de pierres qu'ils adorèrent, et instituèrent des fêtes annuelles en leur honneur. Long tems après cette génération, qui est la sixième, vinrent Agreus et Halieus inventeurs de la pêche et de la chasse, comme l'indiquent leurs noms. Celui qui porta le nom de Chrysor, et répond à l'Héphesus ou Vulcain, s'appliqua à l'étude funeste des enchantemens et des sortiléges; il inventa l'hameçon, l'appât, la ligne, les barques pour la pêche, ainsi que les voiles. Ces nombreuses et utiles découvertes lui méritèrent après sa mort les honneurs divins qui lui furent rendus sous le nom de Zeumichius ou Jupiter le Machiniste. On croit encore que l'art de construire des murs en briques fut inventé par ces mêmes frères.

Ils eurent pour fils Technites, ou l'artisan, et Geinus Autocthone, qui veut dire né de la terre même, lesquels ayant trouvé le secret de mêler la paille avec la glaise, en fabriquèrent des tuiles qu'ils firent sécher au soleil. Leurs fils au nombre de deux, et nommés l'un Agraï ou champêtre, et l'autre Agrotes ou agriculteur, s'adonnèrent aux travaux des champs et à la chasse, et furent encore appelés Alétes et Titans. Enfin Amynus et Magus l'anti-sorcier et l'enchanteur furent les derniers de cette première race, et ils enseignèrent aux hommes à bâtir des villages et à y rassembler leurs troupeaux. Il y avait aussi alors dans les environs de Byblos un certain Elion, nom qu'on peut rendre en Grec par celui d'Hypsistus, ou le plus haut, qui avait Béruth pour femme. Il en eut un fils nommé Epigée et ensuite Uranus, avec une fille appelée Gé: les Grecs donnèrent le nom de ces deux fils au ciel et à la terre. Hypsistus étant mort à la chasse fut honoré comme un Dieu, et on lui fit des libations et des sacrifices. Uranus s'empara du royaume de son père; et ayant épousé sa sœur Gé, il en eut plusieurs fils, qui furent appelés Chronos ou Saturne, Betylus, Dagon et Atlas. De ceux-ci naquirent Mysor et Sidich, c'est à dire le libre et le juste, qui découvrirent l'usage du sel. Le premier fut père de Thautus inventeur des premières lettres; c'est le Thoot des Egyptiens, le Thogit des Alexandrins, et l'Hermés des Grecs. De Sydich naquirent les Dioscures ou Cabires, qui furent appelés dans la suite Corybantes ou Samothraces. Ceux-ci perfectionèrent la navigation en construisant un vaisseau; et quelques-uns de leurs enfans découvrirent l'usage des simples, des médicamens contre la morsure des animaux, et enfin l'art des enchantemens, ou la manière de guérir ces morsures par des paroles. Uranus ayant succédé à son père Elion, il répudia sa femme Gé qui se plaignait de ses frequentes infidélités; puis s'étant réuni de nouveau à elle, il eut plusieurs autres enfans qu'il chercha à faire mourir. Parvenu à l'âge viril, Chronos partagea les ressentimens de sa mère, et ayant mis à la tête de son conseil Hermés Trismégiste son secrétaire, il s'opposa fortement aux dessins d'Uranus, le chassa du royaume et se mit à sa place: il donna une concubine tendrement aimée de son père, et qu'il avait fait prisonnière dans le combat, à Dagon, chez lequel elle accoucha ensuite d'un mâle qui fut appelé Démaroon. Pour se mettre à l'abri de toute surprise, Chronos fit construire un mur autour de sa demeure, et fonda Byblos première ville de

la Phénicie. Ayant conçu de violens soupçons contre son frère Atlas, il le fit jetter, à l'instigation de Trismégiste, dans une fosse où il périt. Chronos avait deux filles, savoir ; Persephore ou Proserpine, et Athénes ou Minerve, avec un fils appelé Sadid qu'il fit mourir. La première de ces filles mourut vierge, l'autre eut la tête tranchée par ordre de son père, action qui épouvanta les Dieux ou ceux de son parti nommés Eloïm. Cependant Uranus méditait dans son exil des pièges contre son fils Chronos, et lui envoya trois de ses filles, Rhée, Astarté et Dyonée, pour le massacrer. Mais Chronos s'en saisit et les mit au nombre de ses concubines. Il eut d'Astarté neuf filles appelées Titanides et Arthénides, et deux fils qui furent Potos et Eros, ou le désir et l'amour; Rhée donna le jour à sept fils : Dyonée et autres femmes en eurent d'autres, du nombre desquels furent Zeus, Bélus et Apollon. Chronos ayant enfin surpris Uranus dans une embuscade lui coupa les parties génitales. Ce dernier obtint alors les honneurs divins, et on montrait respectueusement le sang qui était sorti de sa blessure mêlé avec de l'eau. Nos lecteurs verront par ces fables, que, de la Théogonie Phénicienne les Grecs ont emprunté leur Chronos, et les latins leur Saturne : voilà, dit Philon, l'histoire de Chronos ou Saturne; voilà ce qu'il y a de vrai sur le règne d'un Prince dont les Grecs ont tant vanté le bonheur.

Astarté la grande, Jupiter Démaroon et Adod Roi des Dieux, continue Sanconiaton, régnaient dans le pays selon les conseils de Chronos ou de Saturne. Astarté mit sur sa tête celle d'un taureau pour marque de l'autorité royale. En parcourant la terre, elle trouva un astre qui était tombé du ciel, le prit et le consacra à Tyr l'île sainte. Astarté, selon l'opinion des Phéniciens, était Aphrodite ou Vénus. Chronos, en fesant le tour de la terre, donna aussi à sa fille Athénes le royaume de l'Attique. La peste et la famille exerçant leurs ravages, il offrit à son père Uranus Sadich son propre fils, se circoncit, et ordonna à tous ses soldats d'en faire autant. Quelque tems après, un fils nomme Meuth, qu'il avait eu de Rhée fut mis au rang des Dieux : les Grecs lui donnèrent le nom de Thanatos ou Pluton. Mais avant tout cela, le Dieu Tant fit les portraits des autres Dieux savoir, de Saturne, de Dagon etc. pour former les caractères sacrés des lettres. Pour emblême de la puissance royale il donna à Chronos quatre yeux, dont deux devant et les deux autres derrière : deux de ces yeux veillaient pen-

dant que les autres dormaient: il lui adapta sur les épaules quatre ailes, dont également deux étaient en repos et les deux autres déployées. Il voulait indiquer, par les yeux, que Chronos veillait quoiqu'endormi, et sommeilait étant éveillé; et par les ailes, que ce Dieu ne cessait point de voler même étant en repos, sans cependant cesser d'être en repos dans cet état de mouvement. Il ne donna aux autres Dieux que deux ailes, pour montrer que s'ils volaient, ce n'était que pour accompagner Chronos. Il ajouta au portrait de ce Dieu deux autres ailes sur la tête; l'une pour indiquer la supériorité de son esprit dans l'art de régner, et l'autre pour manifester la délicatesse de ses sentimens. Après avoir rapporté ces fragmens, Philon de Byblos s'exprime ainsi : les Grecs, doués par la nature d'une imagination plus brillante que celle d'aucun autre peuple, s'approprièrent les anciennes histoires, les ornèrent, les exagérèrent dans la vue d'en rendre le récit plus curieux, et par conséquent les altérèrent considérablement. C'est de là qu'Hésiode et les autres poétes Cycliques ont tiré leurs Théogonies, leurs Gigantomachies, leurs Titanomachies et autres fictions sous lequelles ils ont en quelque sorte étouffé la vérité. Accoutumée à ces fables dès l'enfance, et imbue d'opinions accréditées par l'autorité de plusieurs siècles, notre mémoire est devenue comme un dépôt sacré où s'est conservé le souvenir de ces ingénieuses fictions; et elles ont insensiblement acquis avec le tems un tel crédit sur les esprits, qu'il nous est très-difficile aujourd'hui de les rejetter. C'est pourquoi l'on a vu quelquefois la vérité, lorsqu'elle est venue à se dévoiler tout à coup aux hommes, avoir l'air du mensonge, tandis que les contes les plus absurdes ont été pris pour des faits authentiques.

Baal ou Bélus.

Tout le monde sait que Baal, Bel, Bélus, qui est maintenant un titre de dignité chez les orientaux, n'est pas un nom propre. Les Phéniciens adoraient un Dieu sous ce nom : Servius, Eusébe et Théophile d'Antioche croyent que c'était Saturne, et Vossius et Seldéne que c'était le soleil. Ces deux derniers appuyent leur opinion de fortes raisons, une desquelles est prise du titre d'Héliogabale, prêtre du soleil, avec lequel l'Empereur Romain de ce nom avait réuni les deux dénominations, que les Grecs et les Syriens donnaient à cet astre appelé par les Grecs Hélios, et Bel ou Bélus par les Syriens. Nous trouvons en effet dans le premier livre de l'Enéide, que Bélus était adoré des Phéniciens et des Carthaginois dont ceux-ci étaient une colonie. Didon se fit apporter un vase,

chargé d'or et de pierres précieuses, où Bélus et ses descendans avaient coutume de boire dans les festins solennels et dans les jours de fête. L'idole de Baal avait la figure d'un héros avec un manteau, le diadême en tête et l'épée nue comme pour frapper.

Astarté. Astarté, appelée dans l'écriture Astaroth Reine du ciel, et l'abomination des Sidoniens, est désignée par Cicéron sous le nom de Vénus Syrienne, née à Tyr et épouse d'Adonis. Quelques-uns ont prouvé qu'Astarté était la Vénus céleste: ou la lune révérée dans les bosquets sacrés qui lui servaient de temple. Le prophéte Jérémie dit, que les enfans ramassaient le bois, que les pères allumaient le feu, et que les femmes fesaient, avec de la farine et de la graisse mêlées ensemble, des gâteaux pour la Reine du ciel. Elle est représentée sur une médaille de Vaillant sous la figure d'une femme avec une étole. Voy. la planche I fig. 5.

Adonis. Mais le culte le plus fameux qu'il y eût dans cette contrée était celui d'Adonis époux de Vénus. Ce Dieu était le fruit de l'amour incestueux de Myrrha avec son père Cynire, et il était sorti de l'arbre dans lequel fut changée sa coupable mère, et qui porte encore son nom (1). Adonis était si beau qu'on l'aurait pris pour l'amour même; et pour exprimer de combien de grâces et d'attraits la nature l'avait comblé, Ovide dit que l'envie même en aurait fait l'éloge. Vénus en fut tellement éprise, qu'elle le suivait à la chasse dans les forêts et sur les collines. Obligée de remonter au ciel pour assister à la pompe d'un triomphe, elle le conjura de ne point s'exposer à la fureur des bêtes féroces: mais ayant blessé un sanglier auquel il donnait la chasse sur le mont Liban, malgré les prières de la Déesse, le monstre se retourna contre lui, et lui fit avec ses défenses une blessure mortelle dans le flanc. Vénus ayant trouvé, à son retour du ciel, son cher Adonis nageant dans son sang, s'arracha les cheveux, se frappa le sein, et accusa les destins d'une mort aussi funeste; mais ô destins impitoyables, s'écria-t-elle, si vous m'avez enlevé mon Adonis, vous n'empêcherez pas au moins que les marques de ma douleur profonde n'en soient éternelles. L'image de sa mort, en se renouvellant chaque annnée, rendra son nom immortel: toi fleuve dont les eaux sont teintes du sang de mon bien aimé, tu porteras son nom, et tous les ans, au jour qu'il mourut, ton onde prendra

(1) Ovid. Metamorph. Lib. X.

la couleur du sang. Et en effet, lorsque par une cause toute naturelle, comme nous venons de le dire, les eaux de l'Adonis commençaient à se colorer d'une teinte rougeâtre, le deuil le plus profond se répandait dans toute la ville de Byblos; on n'y entendait pousser que des cris et des gémissemens : les femmes qui étaient les ministres de ce culte se rasaient la tête, et couraient les rues en se frappant le sein : celles qui refusaient d'assister à cette cérémonie, étaient contraintes à se prostituer à un jour marqué; et l'argent qu'elles avaient gagné à ce commerce infâme, était employé au culte de ce nouveau Dieu. Le dernier jour de cette fête, le deuil se changeait en joie, et l'allégresse était générale comme si Adonis était ressuscité. Cette cérémonie durait huit jours, et se célébrait à la même époque chez les habitans de la basse Egypte. Lucien, dans son livre *de la Déesse Syrienne*, rapporte une chose singulière dont il fut lui même témoin. Les Egyptiens exposaient sur la mer une corbeille d'osier, qui, poussée par un vent favorable, abordait sur les rivages de la Phénicie : là, les femmes de Byblos, qui l'attendaient avec impatience, la portaient par toute la ville : alors cessait l'affliction publique, et la solennité se terminait par des transports de la plus vive allegresse. C'est par allusion à cet usage religieux qu'Isaïe dit : *Mittens per mare legatos et in vasis junceis per superficiem aquarum.* S.t Cyrille d'Alexandrie assure que les Egyptiens mettaient dans cette corbeille des lettres, par lesquelles ils invitaient les Phéniciens à la joie, en leur annonçant que le Dieu qu'ils pleuraient avait été retrouvé. Le prophéte Ezéchiel, dans un de ces transports divins où Dieu lui révélait les abominations d'Israél, vit près de la porte septentrionale du temple quelques femmes qui pleuraient *Thammus*, mot qui dans la Vulgate et dans l'auteur de la Chronique d'Alexandrie est traduit en celui d'Adonis. Saint Jerôme explique la raison pour laquelle la Bible donne ce nom à Adonis, c'est qu'il avait été tué dans le mois de juin, qui, en hébreu, s'appelle *thammus*.

Le culte d'Adonis adopté chez les autres nations.

Il ne sera pas hors de propos de faire voir ici combien le culte d'Adonis se répandit chez les autres peuples. Les Egyptiens célébraient une fête en l'honneur de ce Dieu à Alexandrie, et l'on en trouve une description brillante dans la quinzième Idylle de Théocrite intitulée les Syracusaines, ou la fête d'Adonis. La statue de ce Dieu, dont, au dire du poète, le menton commençait à se couvrir de son premier duvet, était couchée à côté de celle

de Venus sur un lit d'argent revêtu de fines draperies, qui semblaient avoir été brodées par une main divine, et sur lesquelles étaient représentées des figures pleines de vie et de mouvement: au dessus de cette couche flottait un pavillon vert parsemé de rossignols et de petits amours voltigeans de toutes parts. En face étaient des arbres chargés de fruits de toutes sortes, des patisseries faites de la plus blanche farine mêlée de fleurs, des huiles limpides et le miel le plus exquis. On voyait autour du Dieu des vases d'or remplis de parfums d'Assyrie, et de petites corbeilles en argent qui offraient l'image de petits parterres. Une des prêtresses de cette divinité entonnait un hymne sacré à Cypris; et le lendemain, lorsque la rosée humectait encore la terre, les femmes, les cheveux épars, le sein découvert et la robe tombante jusqu'aux talons, portaient le lit superbe où reposaient Vénus et Adonis au bord de la mer, qu'elles fesaient rétentir des louanges de ces deux divinités. Le culte d'Adonis s'établit aussi en Assyrie, et surtout dans les murs d'Antioche. Ammien Marcellin rapporte que les cérémonies usitées à ce sujet dans cette ville, ressemblaient aux funérailles des personnages d'un haut rang; et il compare la fête d'Adodonis, à la pompe funèbre d'un jeune Prince qui a été tué au combat. De la Syrie et de la Palestine ce culte passa en Perse, ensuite chez les peuples du nord de l'Asie, et dans les îles de la Méditerranée les plus proches de la Phénicie. Pausanias dit qu'il y avait dans la ville d'Amathonte un temple magnifique, consacré à Venus et au jeune chasseur son amant. Des îles de la Méditerranée le même culte se répandit en Gréce, et l'on croit que c'est parce qu'il y était venu des îles, que les Grecs avaient imaginé que Vénus était née de l'écume de la mer. On trouve dans Plutarque la description des principales cérémonies qui se fesaient à Athénes à l'occasion des fêtes d'Adonis. Pendant leur durée, on exposait en plusieurs endroits à la vue des femmes des simulacres représentant des corps morts qu'on portait hors de la ville; et elles imitaient tout le deuil des funérailles réelles, en se frappant le sein, et en chantant des vers funébres.

Suidas, Esychius, et Théophraste racontent qu'on portait à ces fêtes dans des vases de terre, des fleurs, des herbages, des fruits et des plantes qui y avaient été semés dès les premiers jours, et à la fin on les jettait dans quelque fontaine ou à la mer. Ces usages étaient une allusion aux circonstances de la mort d'Adonis: l'herbe tendre

et le fleurs qui se fanaient aussitôt, étaient un emblême de la mort prématurée de ce jeune Prince. Aristote dans sa physique regarde comme une chose surnaturelle, que des plantes et des fleurs semées dans des vases pussent croître en huit jours ; mais une bonne terre bien arrosée peut produire cet effet sans qu'il y ait rien d'extraordinaire. Ces cérémonies étaient encore une allegorie au goût qu'Adonis avait pour les jardins, comme le remarque Servius dans ce vers de Virgile :

Et formosus oves ad flumina pavit Adonis.

On lit dans Pline que ce Dieu avait des jardins qui ne le cédaient point en beauté à ceux d'Alcinoüs, ou des Hespérides. On donna dans la suite le nom de jardin d'Adonis à tout petit parterre fait dans des vases portatifs, et on le prit pour terme de comparaison de tout ce qui était de courte durée, et des entreprises brillantes mais éphémères. Quoi de plus absurde, dit Cicéron, que de mettre au rang des Dieux, des hommes que la mort a déjà réduits au néant, et dont le culte doit consister dans le deuil ?

Adonis, comment représenté par les Grecs.

Après cet exposé succinct des cérémonies qui se pratiquaient chez les Phéniciens et les Grecs à l'occasion des fêtes d'Adonis, on ne sera pas fâché de voir, sous le n.° 1 de la I.ere planche, le portrait d'Adonis copié sur l'ouvrage d'un artiste Grec, qui se sera sans doute rapproché, autant qu'il etait possible, du costume Phénicien. On voit dans un groupe rapporté par M.r Foucault Vénus qui embrasse Adonis vêtu en chasseur : d'un côté il a un chien, et à ses pieds un sanglier. Quelques-uns se sont trompés en croyant apercevoir dans ce groupe Méléagre et Atalante: car la figure de femme qu'on voit ici, n'a aucun des emblêmes qu'on donne à Atalante, c'est à dire, l'arc, les flêches et une longue chevelure.

Hercule Tyrien et Apollon.

Hercule était particulièrement adoré des Phéniciens ; et souvent on le trouve nommé Hercule Tyrien, Phénicien ou Melcartos, et représenté sur des médailles appuyé sur sa massue, comme se reposant de ses longs travaux. Hérodote dit qu'il alla à Tyr pour voir le temple fameux qui y avait été construit en l'honneur de ce Dieu; que l'aspect et la décoration en étaient magnifiques; et qu'on y voyait deux colonnes, l'une d'or et l'autre d'une pierre précieuse, qui brillaient d'un vif éclat pendant la nuit. Ayant demandé aux prêtre si ce temple était ancien, ils lui répondirent

qu'il avait été bâti avec la ville même, et qu'il n'avait pas moins de deux mille et trois cents ans d'antiquité. Didon transporta le culte d'Hercule à Carthage, d'où il se répandit bientôt dans presque toute l'Afrique, et pénétra même jusqu'à Cadix, où ce Dieu avait encore un temple superbe. Arrien dit que l'Hercule des Phéniciens n'était pas le même que celui des Grecs qui était fils d'Alcmène : car les Tyriens adoraient le leur bien long tems avant la venue de Cadmus de la Phénicie à Thébes, et la naissance de Sémélé fille de Cadmus. On attribue à l'Hercule Tyrien l'art fameux de teindre la pourpre avec le sang de certains coquillages. Apollon avait aussi sa statue à Tyr, et tout le monde sait comment les habitans de cette ville la traitèrent, lorsqu'ils soupçonnèrent ce Dieu de vouloir s'en aller dans le camp d'Alexandre qui les tenait assiégés. Considérant cette statue comme un déserteur pris au moment de passer à l'ennemi, ils lui attachèrent une chaîne au cou, l'enclouèrent sur son piédestal et l'appelèrent Alexandriste.

Déesses mères.

Le culte des Déesses mères prit naissance en Phénicie, comme le prouve Seldéne dans son ouvrage de *Diis Syriis*. Les colonies sorties de cette contrée transportèrent ce culte dans les îles de la Méditerranée ; et Plutarque rapporte dans la vie de Marcellus, qu'il y avait en Sicile une ville, appelée Enguium, pas très-grande mais fort-ancienne, et célébre par l'apparition de ces divinités qui y étaient appelées mères. Les habitans de cette ville croyaient qu'elles leur apparaissaient fréquemment, et un certain Nicias l'un d'eux abusa de leur crédulité pour livrer sa patrie à Marcellus. Ces Déesses sont représentées sur les monumens en jeunes femmes modestement vêtues, qui tiennent sur leurs genoux des fruits et des cornes d'abondance.

Dieux Pataïques.

Les Dieux Pataïques ou Patéces étaient, selon Esychius, certaines divinités Phéniciennes, dont les simulacres se plaçaient sur la poupe des vaisseaux, desquels ils étaient regardés comme les gardiens tutélaires. Hérodote, en parlant de l'entrée de Cambyse dans le temple de Vulcain Egyptien, s'exprime ainsi : Cambyse étant entré un jour dans le temple de Vulcain, fit plusieurs outrages à l'image de ce Dieu, parce qu'elle ressemblait aux Dieux que les Phéniciens appellent Pataïques, et qu'ils mettent sur la proue de leurs vaisseaux, J'avertis, en passant, ceux qui n'ont pas vu ces figures, qu'elles avaient l'air de pygmées. Esychius, Suidas, Scaliger, Boccart et Seldéne convainquent Hérodote d'erreur, en

démontrant que les Phéniciens ne les plaçaient point à la proue mais à la poupe, comme l'attestent Persée, Ovide et Virgile. Ceux qui ont cherché l'étymologie du mot Pataïques, l'ont fait dériver de *Patach*, qui veut dire sculpter, ou *Batach* qui signifie avoir confiance, mots Hébreux ou Phéniciens, dont le sens convient en effet parfaitement à l'usage que les Grecs et les Phéniciens fesaient de ces Dieux. Morin dans une dissertation qu'il fait à ce sujet et qui se trouve dans les mémoires de l'Académie des Sciences de Paris, prend de leur nom un argument pour prouver que c'étaient des Singes.

Les Cabires tiraient leur origine de la Phénicie selon Sanconiaton, qui les confond avec les Dioscures, les Corybantes et les Samothraces. Le mot Cabire ne dérive pas du Grec, comme l'observe Boccart, mais bien de l'Hébreu ou de l'Arabe, langues dans lesquelles il signifie *grand*, *puissant*. Varron, et après lui Tertullien, ont sans doute connu cette étymologie, puisqu'ils ont donné aux Cabires le nom de *Deos potentes*. Les fables dont est enveloppée, dit Foucher, l'histoire des Cabires, laissent apercevoir aisément qu'on honorait sous ce nom les inventeurs des arts, qui étaient regardés comme des êtres au dessus de l'humanité, à cause de la force de leur esprit et de leur corps. En suivant cette idée, on trouve que le mot Cabire dérive naturellement du mot Hébraïque et Phénicien *Gabar*, qui veut dire *fut puissant*, *robuste*, d'où s'est formé Gabir, et au pluriel *Gabirin* hommes puissans, robustes, comme on peut le voir dans le Dictionnaire de Bustorf. *Cabires.*

Le culte des Cabires passa de la Phénicie en Egypte, et ensuite en Gréce, où l'on institua d'infâmes et horribles mystères en l'honneur de ces Dieux. Hérodote dit qu'ils avaient un-temple à Memphis, où entra le profane Cambyse, malgré que le prêtre seul eût le droit d'y pénétrer; et après s'être moqué des simulacres de ces divinités, il les fit brûler. Dans la célébration des mystères institués en Gréce et surtout dans la Samothrace, où l'homicide même était permis aux initiés, on parlait, au rapport de Diodore, une langue étrangère, et l'on ne peut guéres douter que ce ne fût celle des anciens Phéniciens qui s'étaient établis dans cette ile, et y avaient apporté le culte des Cabires. Aussi lit-on dans Esychius que le prêtre de ces Dieux s'appelait Coes, mot dérivé de l'Hébreu ou du Phénicien, qui veut dire prêtre.

Anaces et Anattes.

Les Dieux Anaces ou Anattes furent des descendans d'Enac, qui avaient régné à Arbé ou Hébron, et dont il est parlé dans le XV.e chapitre de Josué. Vossius croit que ce mot a pris son origine en Phénicie, et qu'il a été apporté en occident par Cadmus ou par les Chananéens, que les conquêtes de Josuè obligèrent à sortir de la Phénicie et à se retirer en Gréce; il est même d'avis que les Spartiates s'appelaient alliés des Israélites, comme l'assure Joseph l'historien, parce qu'ils étaient une colonie de Chananées; et c'est pour cela que les plus fameux Anattes Grecs étaient Castor et Pollux natifs de Sparte, auxquels les Lacédémoniens avaient donné ce nom par respect pour la mémoire des descendans d'Enac, dont ils avaient entendu raconter une infinité de merveilles. On peut conclure hardiment de ce que dit Pausanias du Géant Astérius, que les Grecs connaissaient Enac, dont font mention les livres sacrés, et ils savaient que c'était un homme d'une stature extraordinaire, et père de géans. Les Dieux Palices eurent des temples, des autels, des oracles, et reçurent même des sacrifices humains en Phénicie et en Sicile. Baccart fait dériver leur nom du mot Hébraïque Palichin, qui signifie vénérable. Eschyle, dans sa tragédie intitulée Etna, ne donne pas une origine différente à ces divinités, en disant que Jupiter avait ordonné de les honorer du titre de *respectables*. Nous terminerons cette longue énumeration des divinités Phéniciennes par une dernière observation, c'est que ce peuple attribuait la formation de l'univers à une cause intelligente, qu'il représentait sous l'emblême du serpent.

Palices.

Sacrifices humains.

On trouve que, dès la plus haute antiquité, les sacrifices humains étaient en usage chez les Phéniciens, comme chez tous les autres peuples, qui voyaient dans toutes les choses extraordinaires une marque du courroux des Dieux, et cherchaient par cette raison à les appaiser par des encensemens, des expiations et des victimes. Mais qui aurait jamais cru, que, de ces principes, ils tirassent l'absurde et barbare conséquence, que les Dieux dussent se complaire dans les angoisses et dans le sang des malheureux égorgés sur leurs autels? Le coupable, dit Bossuet, troublé par le sentiment de son crime, regardait la divinité comme une puissance ennemie, et craignait de ne pouvoir l'appaiser par des victimes ordinaires: il lui fallut donc verser le sang humain avec celui des brutes. Une aveugle terreur portait les pères à immoler leurs enfans, et à les brûler au lieu d'encens devant leurs idoles. Sanconiaton attribue l'ori-

gine de ces sacrifices atroces à Saturne, qui, dans un tems de famine et de peste, immola son fils unique à son père Uranus. Cet affreux usage passa de la Phénicie en Syrie, à Carthage, en Gréce, en Italie, et fut cause encore, qu'à l'occasion de quelque calamité qui désolait leur patrie, plusieurs héros de l'antiquité se sacrifièrent généreusement pour elle, en se précipitant dans un abyme, dans le feu, ou dans les rangs ennemis, aux cris répétés de leurs concitoyens : *que ce soit pour nous une victime, qui nous rende les Dieux propices.*

Culte de Baal et d'Astarté.

Il y avait un grand nombre de prêtres consacrés au culte de Baal, et on lit dans la Bible que Jezabel en entretenait 450 : ils offraient à leur Dieu des holocaustes, et sautaient à la manière des Saliens autour de son autel ; quelques-uns prétendent qu'ils sautaient même sur l'autel, et que ce rite était une allusion à la nature du soleil, qui donne le mouvement à tout. Dans les transports de leur zéle, il se frappaient avec des verges, se fesaient des blessures avec de petits poignards, et feignaient ensuite d'être possédés de l'esprit divin. Astarté avait ses temples dans des bosquets, comme nous l'avons dit plus haut, et recevait avec bonté des offrandes de gâteaux. A Byblos on professait un culte infâme, dans lequel les femmes qui refusaient de se raser le cheveux, étaient obligées de se prostituer pendant un jour entier à tous les étrangers, et de consacrer à la Déesse le produit de ce commerce abominable. Elle avait encore sur le mont Liban un temple, qui était l'asile de la luxure la plus effrénée, et où il était permis d'assouvir toutes les passions les plus brutales : Boccart suppose que cet usage venait de ce que ce lieu était celui là même, où Vénus s'était abandonnée la première fois entre les bras d'Adonis.

Culte d'Hercule à Tyr.

Silius l'Italique donne la description du culte, que les habitans de Cadix, qui étaient une colonie de Phéniciens, rendaient à Hercule Tyrien. Les prêtres du temple avaient grand soin d'en éloigner les femmes et les cochons ; ils étaient vêtus de lin, et avaient la tête voilée comme les habitans de Péluse. Ils offraient l'encens sans ceinture, et avaient leur robe ornée du Laticlave, les pieds nus, les cheveux rasés, le corps exempt de toute souillure : ils étaient chargés d'entretenir le feu sacré toujours allumé sur l'autel de ce Dieu. Aucune image, aucun simulacre ne se voyait dans ce temple, et la terreur religieuse qu'inspirait la majesté seule du lieu y commandait un saint respect.

Circoncision. La circoncision était en usage anciennement chez les Phéniciens, au dire d'Hérodote, mais elle tomba peu-à-peu en désuétude; cependant Joseph l'historien assure, que, de toutes les nations qui habitaient le pays compris sous le nom général de Palestine et de Syrie, la seule où cette coutume était observée fut celle des Juifs, chez qui elle se maintint toujours dans toute sa vigueur. On trouve encore dans le même historien que les Phéniciens s'abstenaient aussi de la viande de cochon, et qu'ils demeurèrent toujours fidéles à cet usage.

ARTS ET SCIENCES

Architecture. TYR et Sidon, devenues le centre des richesses et de l'opulence par l'immensité de leur commerce, renfermaient dans leurs murs des édifices somptueux, et frappaient d'admiration les voyageurs par la magnificence de leurs monumens. Mais presque tous ont été la proie du tems, et ont encore plus souffert de la barbarie des Sarrazins et des Turcs, qui en ont fait un monceau de ruines, ou siége pourtant une sorte de majesté, dont l'imagination est encore étonnée aujourd'hui. Thevenot, après avoir dit dans ses voyages du levant, que Tyr conserve des restes d'anciens monumens de la plus grande beauté, ne prend pas la peine de les décrire; mais Bruyn, De-la-Roque et Maundrell nous ont sauvé, dans leurs écrits, quelques lambeaux de l'antique splendeur des Phéniciens. Ils parlent d'abord des ruines d'un temple, à côté duquel on voit quelques colonnes d'une grandeur énorme, dont une égalait en hauteur trois colonnes d'une grandeur ordinaire posées l'une sur l'autre. De-la-Roque, qui en fait une description plus détaillée, dit qu'une d'elles est d'un seul morceau de granit, et a 80 pieds de hauteur.

Tours et sépulcres. Le voyageur est agréablement surpris à la vue d'un roc qui a quatre vingt dix pieds d'élévation, et est coupé perpendiculairement: on descend du sommet à la base, où l'on voit une fosse profonde, par un escalier taillé dans la pierre vive. Vers le midi on trouve une cour de 165 pieds carrés, qui a été également pratiquée dans le roc à coups de ciseau, ainsi que le mur dont elle est ceinte, et qui a neuf pieds de haut. Au centre de cette cour est un morceau de roc de même hauteur, et de quinze pieds de largeur, qui sert de base à un trône composé de quatre pierres. On



L. Rossi inc   A. Biasioli

voit à chacun des deux angles intérieurs de la cour trois colonnes, et deux autres à l'entrée: à peu de distance de là s'élèvent quatre tours, ou quatre sépulcres construits dans un ancien cimetière; deux sont de forme cylindrique, et ont 33 pieds de haut, les deux autres sont coniques jusques à un tiers de leur hauteur, après quoi elles changent de forme, et, au lieu de se terminer en pointe, présentent à leur sommet la figure d'un hémisphère. Le soubassement de ces deux dernières tours a six pieds de hauteur et seize de largeur: des lions assis sont sculptés aux quatre angles, et dans l'intérieur on trouve des chambres carrées construites dans le roc, où peut rester un homme debout. Le lecteur verra cet ancien monument parfaitement représenté à la planche 2, extraite d'un ouvrage récent et renommé, intitulé: *Vues dans l'empire Ottoman, en Europe et en Asie, prises des dessins de Robert Ainslie par Louis Mayer.*

Citernes de Salomon.

On ne doit pas moins d'attention aux restes de certains puits communément appelés citernes de Salomon; parce qu'on prétend qu'elles furent creusées par ordre de ce Roi fameux et avec une magnificence incroyable, d'après les rapports qu'on lui avait faits qu'il passait par la Phénicie un fleuve souterrain. Les habitans du pays assurent qu'on ne peut trouver le fond de ces citernes, et De-Bruyn croit que c'est uniquement parce que les cordes et les sondes qu'on employe pour cela, quelque soit leur longueur et leur poids, sont entraînées par la force du courant. Maundrell leur refuse cette haute antiquité, et soutient qu'elles ne pouvaient point exister avant Alexandre, puisqu'après s'être emparé de cette ville, ce conquérant il fit construire sur l'isthme un aqueduc pour lui donner de l'eau: d'où il conclut que ces citernes ne peuvent pas être antérieures à l'aqueduc, ni l'aqueduc plus ancien que l'isthme. De toutes ces citernes, il n'en reste que trois entières, dont une est à la distance d'environ une stade de la mer: les deux autres sont un peu plus loin dans les terres. La première est de figure octogone; elle a 60 pieds Anglais de diamètre, et est entourée d'un mur qui a 27 pieds de hauteur du côté du midi, et 18 du côté du nord. Maundrell dit, que ces murs sont construits de petites pierres si bien jointes ensemble avec de la chaux, qu'elles semblent ne former qu'une seule pièce, et qu'au dessus on voit un portique de forme ronde qui a un escalier du côté du midi, et deux du côté du nord, qui conduisent à un autre portique de 21 pieds de largeur. Les deux autres citernes ont la forme d'un quadrilatère, et un aqueduc qui se réunit à celui de la troisième pour porter les eaux à Tyr.

Dessin et peinture.

Les ouvrages en broderie des femmes de Sidon étaient renommés dès la guerre de Troie, comme on le voit dans Homère ; et l'abbé Fraguier en conclut, que la peinture devait être aussi connue et cultivée chez ce peuple à la même époque. L'art, dit-il, de faire des étoffes ouvrées, ou de leur donner par la broderie une variété de couleurs dont les nuances se perdent par gradations insensibles, n'a dû être inventé que long tems après la peinture, dont il semble n'être qu'une pénible imitation. Or les ouvrages de ce genre étaient déjà communs lors de la guerre de Troie : donc l'invention de la peinture a dû préceder cette époque. Il y a lieu en outre de présumer qu'on les copiait sur des modèles coloriés, ce qui suffit pour prouver que l'art de la peinture était connu dès les tems héroïques. Mais Goguet réfute cette opinion, et soutient que les expressions dont se sert le poète n'indiquent que des figures peintes sur les voiles, et non un tableau composé de différentes couleurs. Au reste, que l'art de la peinture proprement dite, non seulement fût ignoré avant Homère, mais qu'il n'en eût lui même aucune connaissance, c'est ce qui se voit par ses ouvrages, où l'on ne trouve aucun des mots consacrés dans la langue Grecque pour le désigner. Pline remarque même que rarement il y est fait mention des couleurs : or est-il probable que le poète le plus attentif et le plus exact à décrire les ouvrages de l'art, eût négligé de s'arrêter sur une invention aussi merveilleuse ? Il ne manque pas d'orner de statues et autres ouvrages en sculpture et en gravure les palais pompeux dont il donne la description, mais on n'y voit jamais un seul tableau. Quelque soit au reste le résultat de ces savantes discussions, il est certain que jusqu'à l'époque de la guerre de Troie le dessin avait fait plus de progrès chez les Phéniciens que partout ailleurs ; c'est ce dont on est convaincu par le prix qu'on attachait aux ouvrages en broderie faits à Sidon. Les historiens parlent encore d'un commerce de couleurs de la plus grande beauté que fesaient les Tyriens ainsi que les Carthaginois, d'où l'on peut conclure qu'ils connurent bientôt l'art de les employer pour la peinture (1).

(1) Homère parle de la célébrité des Sidoniens en fait de manufactures et de commerce dans le XIII.e livre de l'Iliade, où il dit qu'Achille proposa pour prix de la course à pied une grande coupe d'argent avec des reliefs, ouvrage admirable d'artistes Sidoniens, que des marchands Phéniciens avaient apportée à Lemnos.

Pourpre de Tyr.

Quoi de plus renommé dans l'antiquité que la pourpre de Tyr, dont l'usage était réservé aux seuls Monarques, auxquels on donnait pour cette raison l'épithète de *purpurei*? On prétend que la découverte de cette brillante couleur fut un effet du hazard, et que le chien d'un pasteur pressé de la faim ayant rompu un des coquillages qui la contient, le rouge éclatant dont furent teints les poils de son museau par le sang qui en sortit, fit naître à son maître l'idée de teindre la laine avec ce sang. Il y a, dit Goguet, quelque diversité d'opinions entre les auteurs sur les circonstances de cet événement: car les uns prétendent que cette découverte fut faite sous le régne de Phénix douzième Roi de Tyr, c'est à dire un peu plus de 1500 ans avant J. C.; et d'autres la rapportent au régne de Minos I.er en Gréce, ou à 1439 ans environ avant l'ère vulgaire. Mais la plupart des écrivains s'accordent à faire honneur à Hercule Tyrien de l'art de teindre les étoffes en pourpre. Le Roi de Phénicie auquel il présenta ses premiers essais fut si charmé, dit-on, de la beauté de cette nouvelle couleur, qu'il défendit à tous ses sujets d'en faire usage, la reservant exclusivement pour les Rois et les héritiers présomptifs de la couronne.

Fabriques de verre de Sidon.

Si Tyr se rendit célébre par sa pourpre, Sidon le devint par ses verreries et ses belles manufactures de glaces. Pline attribue aussi au hazard l'invention du verre; et il raconte à ce sujet, que des marchands de nitre Phéniciens voulant faire cuire quelques alimens sur les bords du fleuve Bélus, et ne trouvant pas de pierres, prirent des morceaux de nitre pour leur servir de trepied; que cette matière s'étant embrasée et incorporée avec le sable, elle coula en petits ruisseaux d'un fluide transparent; et que s'étant congelée on imita ensuite le même procédé pour faire le verre. Il parait, d'après ce récit, et un passage du second acte des Nuées d'Aristophane, que cette découverte fut faite environ mille ans avant la naissance du Christ (1). Pline dans le 26.e chapitre du 36.e livre de son histoire naturelle, où se trouve le fait que nous venons de rapporter, dit que les Sidoniens avaient beaucoup de fabriques de verre et de miroirs; et en parlant des divers ovrages en ce genre faits

(1) Divers auteurs célébres ont traité à fond cette matière; mais les principaux sont; Antoine Néri dans son livre intitulé *De Arte Vitraria*; le P. Kircher dans son *Mundus subterraneus*; Saumaise dans ses *Commentaires* sur Solin; et M.r Valois dans son traité sur l'*Origine du verre, et les différens usages qu'en fesaient les anciens*.

par eux, il s'exprime ainsi: *aliud flatu figuratur, aliud torno teritur, aliud argenti modo cœlatur Sidone quondam iis officinis nobili: siquidem etiam specula excogitaverat.* Saint Clément, dans le 7.e livre des reconnaissances, dit que Saint Pierre fut prié d'aller à un temple de l'île d'Arade, pour y voir des colonnes en verre d'une grandeur et d'une grosseur prodigieuse, et que s'y étant transporté avec ses disciples, il fut plus frappé de la magnificence de ces colonnes, que de la beauté de quelques statues du célébre Phidias dont le temple était orné. Les Phéniciens étaient fameux encore dans l'art de fondre les métaux, de travailler la pierre et le bois, et d'orner les édifices. Il suffit de dire que ce furent eux qui eurent le plus de part dans la construction du temple de Salomon.

Arithmétique et astronomie.

Personne ne sera surpris d'apprendre que les habitans de la Phénicie se soyent distingués dès la plus haute antiquité dans la science du calcul: car s'étant adonnés les premiers au commerce, ils durent sentir d'avantage le besoin des secours de l'arithmétique. Les anciens historiens, au rapport de Strabon, regardaient généralement les Phéniciens comme les inventeurs de cette science, et leur donnaient le mérite d'avoir été les premiers à tenir des comptes exacts. L'arithmétique aura été, dans les commencemens, aussi imparfaite que les autres sciences, et n'aura fait usage que des moyens que présentait la nature, tels que les doigts. Tout porte à croire, dit Goguet, que les doigts ont été le premier instrument arithmétique dont les hommes se soyent servis pour la numération. Dans l'Odyssée, on voit Protée qui compte par cinq sur ses doigts le nombre des veaux marins dont il était le conducteur. Mais comme on ne pouvait désigner avec les doigts que la somme de cinq unités, il fallut de toute nécessité avoir recours à quelqu'autre signe, pour marquer un nombre composé de dixaines. On employa pour cela de petites pierres, des grains de sable, de blé, et des noyaux, comme cela se pratique encore chez divers peuples. Le mot Grec *psefizo*, qui signifie calculer, vient de la racine *psefizos* petite pierre; et tel est encore le sens du mot latin *calculus.* De cette manière de compter, les Phéniciens seront passés peu à peu à l'addition, la soustraction, la multiplication et la division. Cicéron, dans son I.er liv. *de Divinatione*, fait hommage aux Assyriens des premières notions astronomiques: on ne peut disconvenir cependant que les Phéniciens ne cultivassent cette science dès les tems les plus reculés, à cause de l'usage indispensable dont elle est pour la navigation, qui a les

rapports les plus intimes avec les révolutions des corps célestes. On est fondé à croire, d'après un vers d'Ovide, que la petite ourse servait de guide aux navigateurs de Sidon.

Géographie et mécanique.

Les Phéniciens avaient une connaissance du globe terrestre, bien plus étendue qu'aucun autre peuple de l'ancien monde; les Grecs voyageaient fort-peu, tandis que les Phéniciens passaient leur vie à visiter des régions lointaines et inconnues. Long tems avant que la Gréce eût enfanté des philosophes, Tyr et Carthage avaient d'habiles navigateurs qui avaient parcouru les sables de l'Afrique, les déserts de l'Arabie, l'intérieur de la Bactriane, de la Scythie et des Indes; et leurs flottes se promenaient sur toutes les mers qui baignent ces vastes continens. Au lieu de découvertes, dit Bugainville, les Grecs créaient des systêmes sur la figure de la terre; et le fruit de ces hypothèses fut d'arrêter les progrès des connaissances géographiques, parce qu'aux opinions établies dans chaque école, il aurait fallu sacrifier les faits qui les auraient détruites. Alxeandre parut et rouvrit les barrières du monde. Après lui les Ptolémées firent fleurir le commerce, dont la renaissance influa sur la géographie, qui, à son tour, emprunta d'utiles secours des mathématiques. A cette époque si renommée dans l'histoire des sciences, les voyages devinrent plus fréquens, les observations plus exactes, les méthodes mieux réfléchies, et par conséquent les découvertes plus multipliées. La mécanique, dont la navigation ne peut se passer, fut certainement connue aussi des Phéniciens, et leur fournit les instrumens nécessaires pour construire des vaisseaux, transporter les marchandises, les mesurer et les peser. Quelques notions des premiers principes de l'équilibre donnèrent à ce peuple marchand l'idée de la balance: ensuite il inventa les poids et les mesures, dont l'usage est indispensable par quiconque doit à chaque instant compter, peser et mesurer. Goguet prouve que les poids et les mesures étaient connus dès les tems d'Abraham, et que cela suppose nécessairement quelqu'espèce de balance.

Etude des lois

Béryte, ville de la Phénicie, devint fameuse sous les Empereurs Romains par l'étude des lois, ce qui lui fit donner par Justinien le nom de mère et nourrice des lois. On ne sait précisement à quelle époque fut instituée à Béryte une académie, où l'on enseignait la législation en langue Grecque; mais on voit par un décret de Dioclétien, inséré dans le code Justinien, que dès lors elle était florissante. L'Empereur Justinien fit venir de cette ville les deux

fameux jurisconsultes Dorothée et Anatolius, pour travailler avec Trébonianus et autres légistes célébres à la composition du Digeste. Cet illustre Empereur, qui a donné tant d'éclat aux lois Romaines, ne voulut pas qu'on enseignât les principes de la jurisprudence dans d'autres académies que celles de Rome, de Béryte et de Constantinople.

Phéniciens inventeurs de l'écriture.

Mais l'invention la plus utile et la plus glorieuse qu'ait jamais faite la nation Phénicienne, c'est celle de l'alphabet et de l'écriture. Celui, dit Platon, qui conçut l'idée d'exprimer la parole par des signes visibles, qui intruduisit parmi les hommes l'usage d'une découverte non moins importante, que celle de joindre ensemble deux syllabes, et de donner aux premiers sons de la voix des inflexions différentes, celui là était un Dieu ou un homme inspiré de Dieu. Lucain dans le 3.e livre de sa Pharsale dit positivement, que les Phéniciens furent les premiers à fixer la parole fugitive au moyen de signes grossiers, tandis que l'Egypte n'avait pas encore appris à faire des volumes avec le papyrus qui croissait dans ses eaux, et qu'aux oiseaux et autres animaux seuls, gravés sur la pierre, il était réservé d'expliquer aux yeux de l'homme les pensées de son semblable.

Phaenices primi, famae si creditur, ausi
Mansuram rudibus vocem signare figuris.
Nondum flumineas Memphis contexere Byblos
Noverat: et saxis tantum volucresque, feraeque
Sculptae servabant magicas animalia linguas.

Selon les écrivains les plus estimés de l'antiquité, ce fut Cadmus qui enseigna le premier aux Grecs l'usage des lettres de l'alphabet: il ne faut, dit Goguet, que faire la comparaison de l'alphabet Phénicien avec le Grec pour en être convaincu: car il est visible que les caractères Grecs ne sont autre chose que les lettres Phéniciennes retournées de droite à gauche. Ajoutons à cela que les noms, la forme, l'ordre et la valeur des lettres sont communs à l'une et l'autre langue. Que dirons nous donc de l'opinion de ceux, qui ont voulu attribuer à Cécrops l'honneur d'avoir apporté les lettres en Gréce, et de certains autres qui prétendent que les Pelasges avaient un alphabet avant Cadmus? Que dire du sentiment de Pline, qui nie que l'écriture ait été une invention tardive de l'esprit humain, et

veut au contraire que l'usage des lettres ait existé de tout tems? Cet écrivain n'appuye son opinion que sur un argument négatif: en voyant l'invention des lettres attribuée à des hommes différens, il en a conclu qu'elles étaient éternelles. Mais il devait bien savoir que plus une chose est ancienne, plus les opinions sont partagées sur son origine.

Alphabet Phénicien.

L'ancien alphabet Phénicien apporté en Gréce par Cadmus était très-défectueux, car il se terminait à la lettre Thau: quelques-uns même prétendent qu'il n'était composé que de seize lettres, et que Palaméde et Epicarme l'augmentèrent successivement. Mais en cela il n'y a rien de certain; et ceux qui parlent de nouvelles lettres inventées postérieurement, n'ont pas réfléchi qu'elles ne sont que de simples modifications de lettres plus anciennes. Il nous reste encore quelques inscriptions Phéniciennes, qui ont beaucoup exercé la patience des savans, du nombre desquelles sont les deux fameuses, gravées sur les marbres qu'on a découverts à l'île de Malthe. L'abbé Barthelemy les a expliquées avec beaucoup de sagacité et de jugement, dans un Mémoire qui fait partie de ceux de l'Académie de Paris. Les anciennes lettres Grecques, dit ce célébre critique, venaient selon le témoignage d'Hérodote, de la Phénicie, ainsi que les monumens que nous avons sous les yeux: or les lettres Samaritaines ne diffèrent nullement des anciennes lettres Grecques, donc il ne devait y avoir aucune différence entre celles-ci et les premières. C'est d'après ce raisonnement, que Scaliger et Boccart ont donné le nom de Samaritain et de Phénicien au même alphabet. D'autres, tels qu'Edouard, et le P. Montfaucon, pour rendre leur alphabet plus riche et plus complet, ont joint aux caractères Samaritains certaines lettres prises de médailles Phéniciennes et Puniques; mais l'explication qu'on fait de ces médailles étant souvent arbitraire, il est aisé de voir à combien d'erreurs s'exposent ceux, qui, au lieu d'examiner les monumens eux mêmes, ne consultent que les alphabets qu'on a publiés jusqu'à ce jour.

Parure et ameublement des Phéniciens.

Nous exposerons ici tout ce que nous savons de la parure et de l'ameublement des Phéniciens. La chaussure des jeunes filles de distinction à Tyr, selon Virgile, était un cothurne teint en pourpre: celle des autres femmes leur laissait le pied à découvert. Elles se noircissaient les paupières et les sourcils, pour faire ressortir d'avantage la beauté de leurs yeux. La chasse fesait dans ce pays les délices du beau sèxe; les femmes y allaient l'arc à la main et

le carquois sur l'épaule; leur vêtement consistait en une robe courte qui laissaint voir leurs jolis cothurnes, dont le haut leur arrivait par derrière jusqu'au jarret, et par devant jusqu'au genou: cette chaussure était de lin, de cuir, de jonc ou de bois selon leurs facultés. Les Phéniciens avaient des siéges dans leurs appartemens, mais ils préféraient de s'asseoir sur des tapis étendus à terre.

COMMERCE ET NAVIGATION.

Position heureuse des Phéniciens.

LA nature, qui avait placé les Phéniciens sur une plage aride, dit Royal, entre la Méditerranée et la chaîne du Liban, semblait en quelque sorte les avoir séparés de la terre pour leur apprendre à régner sur les eaux. Heureux ce peuple à qui la nature n'accorda presque rien, parce qu'il trouva dans son indigence même le génie et le travail, d'où lui vinrent les arts et les richesses! Il faut convenir aussi qu'il était heureusement situé pour faire le commerce de l'univers: près des limites qui divisent et réunissent pour ainsi dire l'Afrique, l'Asie et l'Europe il pouvait, sinon rapprocher entre eux les habitans de toute la terre, au moins être le facteur de leur commerce, et porter à chaque peuple les productions des autres climats. Quoi d'étonnant si les Phéniciens osèrent les premiers, le cœur armé d'un triple airain, s'exposer sur les flots de l'Océan courroucé, et braver la fureur des vents et des tempêtes!

Premiers essais de la navigation.

Mais quels furent les premiers pas de la navigation, qui, comme tous les autres arts, a suivi les développemens progressifs de l'enfance, de la jeunesse et de l'âge viril ? Pour transporter quelqu'objet de l'autre côté d'une rivière, les hommes firent d'abord usage de joncs, d'outres remplis de vent, de pièces de bois et autres matières capables de flotter sur l'eau. Ceux, dit l'abbé Bertola, qui eurent occasion de voir des monstres marins, durent remarquer; que, malgré toute sa fluidité à céder sous le poids des corps durs, l'eau a néanmoins beacoup plus de force ou de résistance que l'air; et que si ces monstres se soutenaient à sa surface, elle pourrait porter aussi les bois et les hommes qui voudraient se hazarder dessus. Ceux qui, habitant le long des grands fleuves, virent des arbres déracinés portés à flot d'un lieu à un autre sur le courant des eaux, acquirent par cela seul les premières idées de la navigation; et peut-être les premières barques ne furent elles que des

troncs d'arbre creusés par le feu, ou à l'aide de quelques outils grossiers. N'a-t-on pas vu les sauvages de l'Afrique se servir ainsi de ces troncs que le vent avait arrachés, après les avoir creusés avec des pierres dures? Chaque peuple se mit à construire des radeaux informes avec les matériaux qui abondaient le plus sur son sol: les Egyptiens y employèrent leur papyrus, plus tard des sauvages de la Norvége et du Groënland n'eurent que des bateaux de côtes de baleine. Quant à la forme de ces navires, ils furent plats dans les commencemens; mais la science étant venue au secours de l'art, on corrigea ce défaut, en observant que l'action des fluides sur les surfaces courbes est moindre que sur les surfaces planes d'une même étendue. On commença par suivre toutes les sinuosités du rivage, puis on se hazarda à traverser quelque petit détroit; ensuite la forme des navires s'étant perfectionnée en raison des progrés des connaissances nautiques et astronomiques, et l'aspect des îles voisines fesant naître le désir de les visiter, on osa se lancer en pleine mer, sans cependant perdre la terre de vue.

Premiers bateaux.

Nos conjectures à cet égard sont conformes à ce qui est rapporté dans l'histoire. Pline dit qu'anciennement on ne naviguait que d'une île à l'autre et sur des radeaux. Virgile dans le I.er livre des Georgiques parle de bateaux faits du tronc d'un seul arbre, qui, selon le témoignage de Platon et de Pline, étaient connus sous le nom de *Monoxilles*. Le recueil de voyages faits dans le nord, l'histoire de la Virginie, et les voyages de Dampierre font mention de pirogues ou de troncs d'arbres creusés par le moyen du feu. Or tous ces bateaux tirent leur origine de la Phénicie: car Sanconiaton dit, qu'Usoüs un des plus anciens héros de celle contrée, ayant pris un arbre à demi brûlé, en coupa les branches, ét fut le premier qui eut l'audace de se mettre dessus à la merci des flots.

Invention des rames, des voiles, du timon, et des ancres.

Il fallut songer ensuite au moyen de conduire ces navires et de les diriger dans tous les sens sur les rivières et sur la mer, et nous voilà à l'invention des rames et du timon. Les anciens étaient d'avis que les nageoires des poissons avaient fourni le modéle des rames, comme ils imaginaient encore, que la manière dont les oiseaux se servent de leur queue pour diriger leur vol dans l'air, avaient pu faire naître l'idée du timon. Il me semble, dit Goguet, que de toutes les parties qui entrent dans la construction d'un vaisseau, la dernière qui aura été connue est celle des voiles; et l'on est

autorisé à en juger ainsi par l'exemple des sauvages, qui n'en connaissent aucunement l'usage, et ne se servent que de la rame pour conduire leurs pirogues. Il a fallu l'expérience de plusieurs siècles, pour apprendre aux navigateurs de quel secours leur pouvaient être les vents pour accélérer la marche de leurs navires, d'autant plus que ne s'éloignant jamais de la terre dans les commencemens, l'usage des voiles leur devenait plus dangereux qu'utile. On fait encore honneur aux Phéniciens de l'invention des ancres, qui, d'abord n'étaient pas en fer, mais de pierre ou de bois. On remplissait ces dernières de plomb; et Diodore rapporte que les Phéniciens ayant trouvé dans leurs premiers voyages en Espagne plus d'argent que n'en pouvaient contenir leurs vaisseaux, ils retirèrent le plomb de leurs ancres, et mirent à sa place l'argent qu'ils avaient de trop. Les premières ancres n'avaient qu'un seul crochet, et ce ne fut qu'au bout de plusieurs siécles qu'Anacharsis inventa l'ancre à deux bras.

Observation des corps célestes.

Les navigateurs encore incertains et timides n'osaient pas perdre la terre de vue; mais lorsqu'ils se trouvèrent chassés en pleine mer par la tempête, ils sentirent la besoin d'avoir quelque signe au moyen duquel ils pussent, dans ces cas difficiles, reconnaître la position des lieux où ils se trouvaient. Ils levèrent donc leurs regards au ciel; et en observant le cours des étoiles, ils remarquèrent qu'il y en avait quelques-unes qui paraissent toutes les nuits, et sont toujours à gauche de l'observateur qui a le visage tourné du côté de l'orient. Ils virent par conséquent, que, pour retrouver leur route après avoir été égarés par la tempête, il leur fallait aller dans la direction de ces étoiles. Les anciens s'accordent à regarder les Phéniciens comme les auteurs de cette découverte importante; Goguet est d'avis que le premier guide des anciens navigateurs aura été la grande ourse, qui, de toutes les constellations, est la plus facile à distinguer, à cause de la disposition et de l'éclat des étoiles dont elle est composée. Son voisinage du pôle fesait d'ailleurs qu'elle ne se couchait presque jamais pour les lieux que fréquentaient les Phéniciens.

Vaisseaux de commerce et de guerre.

Nous avons déjà parlé dans le premier tome de l'Afrique (pag. 306), de certains navires Phéniciens appelés gaules, usités aussi chez les Carthaginois, et qui servaient au transport des marchandises; ils étaient ronds et très-renflés pour avoir plus de capacité. On attribue encore à ce peuple l'invention de la chaloupe.

Lorsque la jalousie, la cupidité et la soif de l'or eurent fait naître les guerres maritimes, on construisit des navires propres à cet usage; et on établit une distinction entre ceux qui ne servaient qu'au commerce, et ceux qui étaient destinés à la guerre et aux entreprises maritimes. Les vaisseaux de guerre, au rapport de Boccart, étaient longs, se terminaient en pointe et s'appelaient *Arc.* Goguet prétend que les bâtimens marchands surtout n'avaient pas qu'un seul timon à la poupe, mais bien trois et quatre, ou, pour parler plus exactement, qu'il n'en avaient pas du tout, et que ce qui leur en tenait lieu était une rame fort-longue et fort-large. Quelques peuples de l'Inde font encore usage aujourd'hui de bâtimens, qui, sans avoir besoin d'être virés de bord, vont également en avant ou en arrière. Peut-être encore que les anciens, au lieu d'attacher leur timon à la proue ou à la poupe, le fixaient sur les flancs du navire, comme on le voit encore dans les pirogues de Bantam.

Les Phéniciens font le tour de l'Afrique.

Les Phéniciens perfectionnèrent peu-à-peu leur marine, et furent long tems les seuls navigateurs de l'antiquité; ainsi c'est à eux que nous sommes redevables, des principales découvertes qui furent faites à cette époque. La relation que nous avons faite des voyages d'Annon dans le traité du costume des Carthaginois, nous impose l'obligation de parler ici de ceux des Phéniciens, et d'Eudoxe de Cysique, qui tenta avec eux les nouvelles découvertes dont nous avons fait mention dans le discours préliminaire de l'Afrique. Les Phéniciens firent par mer le tour de l'Afrique, en partant du golfe Arabique, et revenant par les colonnes d'Hercule en Egypte. Néchos Roi de cette contrée, appelé par l'écriture Pharaon Néchao, conçut vers l'an 616 avant notre ère, le projet de rendre sa nation commerçante. Dans cette vue, il entreprit d'établir une communication entre le Nil et la mer Rouge par le moyen d'un canal; mais les premiers travaux ayant coûté la vie à 120,000 hommes, il fut obligé d'y renoncer. Son zéle pour le commerce le fit alors recourir à d'autres moyens; il équipa des flottes sur la Méditerranée ainsi que sur la mer Rouge, dans la vue de reconnaître toutes les côtes de l'Afrique. Il donna donc à des Phéniciens le commandement de quelques vaisseaux, en leur ordonnant de raser les côtes d'Ethyopie, de faire le tour de l'Afrique, et de rentrer en Egypte par la Méditerranée. Après avoir franchi le détroit de Babel-Mandel, ils passèrent l'hyver dans un port de

l'Ethyopie, où la mauvaise saison les força de relâcher : ils semèrent sur les côtes des grains qu'ils avaient apportés avec eux, en firent la récolte et se rembarquèrent : ils employèrent deux ans à ce voyage, et revinrent en Egypte trois ans après leur départ. Cette navigation, dit Bongainville, n'avait rien de nouveau ni d'extraordinaire : la preuve en est dans les ordres même de Néchos, et dans la précaution qu'eurent les Phéniciens d'attendre le retour des vents favorables, et le tems de la moisson : d'où il suit que la nature de ces mers et des vents périodiques qui y dominent leur était connue. Ainsi donc, lorsqu'Hérodote parle de ce voyage comme du premier qui ait été fait autour de l'Afrique, il veut dire simplement que c'était le premier connu des Grecs, ou des Phéniciens auxquels il avait parlé. Les pilotes de Néchos, ajoute-t-il, rapportent un phénoméne auquel je ne puis croire, et que d'autres trouveront peut-être digne de foi. Ils assurent, *qu'en longeant les côtes d'Afrique, ils avaient le soleil à leur droite.* Cette observation de leur part, qui paraissait si étrange et *si peu croyable* à Hérodote, annonçait seulement, qu'après avoir doublé la pointe la plus méridionale de l'Afrique, ou le cap de Bonne Espérance, et se dirigeant du levant au couchant, ils avaient le soleil à droite, et se trouvaient au delà, non seulement de la ligne équinoxiale, mais même du tropique d'hyver.

Sataspe tente le même voyage.

Hérodote apprit encore de quelques Phéniciens, que Sataspe jeune seigneur Persan de la famille des Achéménides, voulut faire le même voyage en partant de la Méditerranée pour se rendre dans la mer Rouge. Il passa en effet les colonnes d'Hercule, s'avança jusqu'au delà du cap Sylos ou *Soloè*, en longeant toujours la côte d'Afrique; mais après plusieurs mois de navigation, fatigué des longueurs, des difficultés et des dangers du voyage, il rentra en Perse en revenant sur ses pas. Il se justifia aux yeux de Xerxés en disant, que les eaux de l'Océan atlantique, tantôt arrêtaient ses vaisseaux, et tantôt les repoussaient : peut-être voulait-il indiquer par là ces courans rapides qu'on rencontre dans les parages du Sénégal.

Voyage d'Eudoxe avec les Phéniciens.

Long tems après, Cléopatre veuve de Ptolémée III, chargea Eudoxe de Cysique, un des premiers navigateurs de son tems, de sortir du golfe Arabique, et de se rendre aux Indes. Un vent méridional le jetta sur la côte d'Ethyopie, où il dut s'arrêter pour en attendre un favorable. En conversant avec les Négres, il apprit quelques

mots de leur langage. Les vagues ayant jetté sur le rivage quelques débris de vaisseau, parmi lesquels il vit une proue d'une forme singulière, il l'emporta avec lui, et la montra à des pilotes Phéniciens à son retour en Egypte. Ces pilotes la trouvèrent semblable à celle de certains bâtimens légers usités dans leur marine: un d'eux crut même la reconnaître pour la proue d'un vaisseau Phénicien qui s'était perdu quelques années auparavant, en allant faire le commerce dans l'Océan au midi du fleuve Lixus sur la côte occidentale de l'Afrique. Encouragé par ces renseignemens, Eudoxe conçut l'idée de former une compagnie, qui entreprît le commerce de la côte d'Afrique et des Indes, sans passer par les états du Roi d'Egypte, dont il était devenu l'ennemi. Les Phéniciens de Cadix accuellirent son projet, et s'étant embarqués sur deux bâtimens qu'il commandait, ils se dirigèrent vers le midi en cotoyant la partie occidentale de l'Afrique. Ils gagnèrent ensuite la haute mer; mais la violence des vents les obligea bientôt à se rapprocher de terre, et la force des courans poussa si rudement un de leurs vaisseaux sur un banc de sable, qu'il ne fut plus possible de l'en retirer. Eudoxe eut le tems d'en sortir les provisions, et de prendre une partie de ses débris dont il construisit une chaloupe. Après avoir ainsi réparé cette disgrâce, il continua son voyage, et aborda dans un pays, dont les habitans parlaient la langue des Négres avec lesquels il avait eu des rapports à son voyage dans l'Océan oriental. Mais n'ayant pas assez de vivres, il fut contraint de retourner à Cadix, après avoir pénétré dans le golfe de Guinée, comme le prouve Bougainville.

Strabon a voulut envain contester l'authenticité de ces voyages.

Nous avons puisé ces détails dans Strabon, qui assure les avoir extraits des écrits de Posidonius; et nous les rapportrons d'autant plus volontiers, qu'ils portent un caractère de vérité frappant, et sont parfaitement conformes aux récits des voyageurs modernes, à la position des lieux, et à la nature de ces mers. Mais Strabon, qui ne croyait point à ces relations, après avoir démenti le Périple d'Annon et de Pythéas, tâche de discréditer aussi les voyages des Phéniciens et d'Eudoxe. Bougainville qui a vengé la réputation d'Annon et de Pythéas, et démontré l'erreur de Strabon sur la position de l'Irlande et de la mer Caspienne, a été aussi le défenseur de la gloire des Phéniciens. Strabon rejettait toutes ces relations, parce qu'elles étaient contraires au faux principe adopté aussi par lui, que la zone torride n'était point habitée: il ne faut donc pas s'étonner, si l'esprit de système, qui égare l'esprit le plus droit

et produit l'abus de l'érudition, l'a aussi étrangement trompé. Il était d'ailleurs imbu de l'idée, qu'Homère était le plus grand géographe qui eût jamais existé, et il soutint ce paradoxe jusqu'à contester formellement la réalité de toutes les découvertes faites postérieurement à son oracle, lorsqu'elles pouvaient le convaincre d'erreur. Qui ne sera tenté de rire en voyant Strabon, qui d'un côté nie la vérité des relations d'Annon, de Pythéas et d'Eudoxe, et de l'autre affirme l'authenticité des romans inventés par les mythologistes sur les flottes de Minos, sur les voyages de Jason, d'Hercule et de Bacchus, et tout cela pour justifier la haute idée qu'il s'était formée de l'érudition géographique d'Homère ?

Origine et progrès du commerce chez les Phéniciens.

Un peuple aussi entreprenant et aussi habile dans la navigation devait être nécessairement l'inventeur du commerce, qui augmente la fortune des particuliers, et fait la principale force de l'état. La possession d'une grande quantité de matières premières, dit Algarotti, soit de nécessité ou de luxe, telles que blé, laine, chanvre, soie; l'art de les mettre en œuvre; leur exportation à l'étranger; l'emploi du plus grand nombre de bras possible à l'agriculture, aux manufactures et au commerce, ont été de tout tems pour les peuples une source de richesses : or les richesses sont le sang et la vie des Etats. C'est par là qu'Alexandrie, Tyr et Carthage s'élevèrent à ce haut degré d'opulence dont l'histoire rend témoignage. Mais le commerce ne fut jamais aussi florissant chez les anciens Phéniciens, qu'il le devint ensuite lors de la plus grande prospérité de Tyr. Le besoin en suggéra les premières idées, et il commença d'abord par des échanges de productions et d'industrie entre les familles. Celles qui se trouvèrent avoir certaines danrées de superflu, et manquer de quelques autres, sentirent peu-à-peu qu'elles pouvaient donner ce qu'elles avaient de trop, pour se procurer ce dont elles étaient privées. Les progrès de la civilisation, de l'industrie et de l'activité, joints au desir de réunir le plus de commodités possibles, furent le véhicule du commerce vers le dernier période de son accroissement.

Commerce avec les peuples d'orient.

L'énumération des pays que fréquentaient les Phéniciens, dit Bougainville, serait à-peu-près celle de toutes les contrées qui composaient l'ancien monde, depuis le règne de Sésostris jusqu'à celui de Cyrus; époque pendant laquelle l'orient et le midi furent connus, comme le fut l'occident dans les siècles postérieurs. Les fondateurs des puissantes Monarchies auxquelles succéda l'empire des Perses, avaient ouvert par leurs armes les vastes régions de l'Asie

à des conquérans d'un autres genre, c'est-à-dire aux Phéniciens, qui, marchant sur les traces de ces heureux usurpateurs, portèrent leur commerce dans tous les lieux où s'était étendue leur domination. L'Egypte même, fermée dans les premiers tems aux étrangers comme la Chine l'est de nos jours, était ouverte aux Phéniciens, qui avaient dans Memphis un endroit appelé le *Quartier des Tyriens*. Tyr, dit Roberson, était située à une distance du golfe Arabique, qui ne permettait pas d'y transporter les marchandises par terre. Cette considération engagea les Phéniciens à s'emparer de Rhinocrura ou Rhinocolura, port de la Méditerranée le plus près de la mer Rouge. Ils mettaient. à terre à Elath, qui était le port le plus sûr de cette dernière mer à l'occident, les chargemens qu'ils avaient achetés en Arabie, en Ethyopie et dans l'Inde; ils les transportaient ensuite par terre à Rhinocolura, la distance entre ces deux ports n'étant pas très-grande, et de là à Tyr, d'où il les expédiaient dans tous les pays, comme le rapporte Strabon. Les Phéniciens pénétrèrent dans l'Inde; et l'introduction du culte d'Hercule ou Malcartos, divinité Tyrienne, à Taprobane connue de nous sous le nom de Ceylan, ne nous permet pas de douter qu'ils abordèrent dans cette île. Ce peuple fesait d'ailleurs un grand commerce d'ivoire, genre de production déjà très-répandu au tems d'Homère qui en parle fréquemment, ce qui suppose que ses relations commerciales s'étendaient jusques dans l'Inde et en l'Afrique où se trouvent les éléphans.

Avec les autres peuples, et particulièrement avec celui des îles Britanniques.

Les Phéniciens parcouraient l'Ethyopie, la Lybie, les côtes de l'Afrique et du Pont-Euxin, les îles de la Méditerranée, l'Italie, les Gaules, l'Espagne, et y portaient en échange des produits de leur sol et de leur industrie, de la pourpre, des vases, du verre, des étoffes de soie, des tapisseries, des ustensiles en or, en argent et en bois. La Gréce leur était connue dès tems les plus reculés, puisque Cadmus y conduisit une colonie, et y introduisit l'alphabet. La singularité des aventures de ce Phénicien fameux, rapportées, on ne sait trop avec quelle exactitude, par Evémer, mérite d'être ici remarquée. C'était le cuisinier du Roi de Sidon; il séduisit par les grâces de sa personne Harmonie une des chanteuses de la cour, l'enleva et la conduisit en Béotie. Mais le commerce le plus avantageux que fesaient les Phéniciens était avec les îles Britanniques, dont Boccart, Vossius et Huet croyent qu'ils firent la découverte avant la prise de Troie. Hérodote semble vouloir soutenir, que tout l'étain qu'on trouvait anciennement en Asie y avait été

apporté de ces îles par les Phéniciens. Nous voyons dans l'Écriture que ce métal fut employé dans la construction du Tabernacle. Quelques-uns veulent arguer du concours de ces faits, que si l'on ne peut déterminer l'année précise de la découverte des îles Britanniques, on peut au moins en approcher, en la rapportant aux tems de Moyse. On lit dans Strabon, que les Phéniciens y portaient des vases de terre, du sel, et toutes sortes d'outils en fer et en cuivre, et qu'ils en tiraient en échange des peaux, des cuirs et de l'étain. Mais il y a tout lieu de supposer que ce commerce comprenait en outre d'autres objets, puisqu'au dire du même écrivain, le sol de ces îles était riche en grains, en troupeaux, et en mines d'or, d'argent et de fer. Quelque fût au reste son étendue, il est certain que l'étain était une source inépuisable de richesses pour les Phéniciens. On en trouvait des mines presqu'à chaque pas; elles étaient peu profondes, à dire vrai, et le terrein était pierreux et entrecoupé de veines sablonneuses, qui offraient ce métal en abondance et comme répandu sur toute sa surface; de sorte qu'outre le grand nombre de ces mines, leur exploitation n'éxigeait pas beaucoup de dépense ni de travail. Les habitans qui ne connaissaient point leurs richesses en ce genre, et en mesuraient la valeur sur le peu de peine qu'elles leur coutaient, et le peu d'avantages qu'ils en retiraient, le donnaient pour quelques marchardises qu'ils payaient fort cher, à cause de leur utilité pour un peuple sauvage et sans industrie tel qu'ils étaient. Il ne faut donc pas être surpris si les Phéniciens trouvaient tant de profit à ce commerce, et s'il en étaient si jaloux.

Colonies. Resserré entre la mer et des montagnes, ce peuple chercha de bonne heure à franchir ses limites. Le gouvernement ordonnait ou approuvait la formation d'établissemens propres à alléger le poids d'une population trop nombreuse; dans cette vue on créait des secours, on contractait des alliances, qui, comme le dit Bertola, procuraient à l'état de nouvelles ressources, lui ouvraient des ports sûrs, et fournissaient a l'entretien de magasins établis à propos. Carthage, Utique, Cadix sont les villes les plus célébres qui ayant été fondées par des colonies Phéniciennes: ces villes demeurèrent toujours fidéles à leurs métropoles, et leur servirent comme d'asile et d'entrepôt. Carthage, la plus fameuse et la plus importante de ces colonies, eut aussi ses établissemens destinés d'abord au soulagement de ses citoyens indigens, mais dont elle employa ensuite les revenus à favoriser le commerce, qui était le nerf et l'âme de sa constitution.

SYRIENS.

PRÉFACE.

Au seul nom de Syrie, des idée d'abondance, de richesse, de magnificence, de ruines somptueuses se reveillent en foule, et la pensée se porte tout-à-coup sur Héliopolis et Palmyre, monumens sublimes de l'antique opulence de cette contrée, dont l'heureux climat à fait croire aux habitans qu'elle avait été choisie pour y placer le paradis terrestre, et pour être le berceau du genre humain. Les voyageurs qui l'ont parcourue, nous en ont donné une description bien plus exacte que les pélerins de la Terre Sainte, dont les relations, quoique remplies de répétitions et de puérilités, n'en doivent pourtant pas moins être consultées, dit Malte-Brun, par la saine critique, et comparées soigneusement avec celles d'Albufeda et de Joseph, qui ont fourni au savant Buching un excellent essai de géographie. A une époque plus rapprochée de nous, les Missionnaires, parmi lesquels on distingue Dandini, Wood entre autres antiquaires, et des naturalistes tels que Maundrell et Hasselquist ont jetté beaucoup de lumiére sur cette partie de l'histoire; mais il était réservé à un homme d'un grand mérite, comme M.r Volney, de réunir toutes ces notions à ses propres études et à ses observations, pour nous donner un tableau complet de la Syrie.

Voyage de Volney.

Dans son voyage en Syrie, M.r Volney s'est ouvert une carrière bien rare, dit l'auteur de la Bibliothèque des voyages. Les relations de La-Roque, de Pococke et de Mariti, ne nous présentaient qu'une idée fort-imparfaite de ce pays: pour se mettre dans le cas d'en faire une description bien exacte, notre nouveau voyageur prit le parti de rester pendant huit mois chez les Druses dans un couvent Arabe, où il se familiarisa avec la langue Syriaque. Après cette espèce de noviciat, il se mit à parcourir la Syrie pendant un an entier. Sa géologie, son climat, sa temperature, la qualité de ses eaux, les vents qui y régnent, les phénomènes aériens qu'on y voit, les tremblemens de terre qu' elle a essuyés et qui ont renversé des villes entières, les volcans qu'elle renferme encore dans son sein, voilà le sujet des observations rapides de ce voyageur, dont l'érudition s'étend ensuite beaucoup sur la diversité des peuples répandus dans toute cette contrée.

Difficultés qu'ont éprouvées les voyageurs en Syrie.

A ces ouvrages modernes et renommés, il faut en ajouter un encore plus récent, publié à Paris en 1616, et intitulé : *Itinéraire d'une partie peu connue de l'Asie mineure, contenant la description des contrées septentrionales de la Syrie, celle des côtes meridionales de l'Asie mineure, et des pays adjacens peu connus jusques à présent* etc. L'auteur parle d'abord de la difficulté de pénétrer dans l'intérieur de ces contrées, à cause de la haine invétérée que les Turcs portent aux Européens, dans l'opinion où il sont, que l'empire Ottoman doit être attaqué par les puissances Européennes, et réduit bientôt aux seules provinces qu'il a en Asie. Aussi regardent-ils les Européens comme leurs ennemis mortels : une simple demande de la part d'un voyageur fait naître en eux le soupçon, qu'on vient chercher chez eux quelque trésor enfoui, ou reconnaître les lieux, dans le dessein d'y faire bientôt une invasion. Ces difficultés ne sont pas les seules : couchés, dit ce voyageur, sur la terre nue dans une écurie humide ; entourés des chameaux de notre caravanne, que notre *Katergi* ne voulait pas perdre de vue ; fatigués du bavardage de nos *Segmenti*, qui passèrent la nuit à boire, nous fimes de vains efforts pour goûter quelques heures de repos. Il n'y avait point de chambres pour les voyageurs, et l'on ne trouvait que des écuries encombrées de ruines, où les insectes les plus incommodes fourmillent et dévorent le malheureux qui veut s'y coucher, sans qu'il puisse se livrer un instant au sommeil dont il est accablé, et que les fatigues du jour lui rendraient si nécessaire. Ce voyageur commence ensuite son journal à son départ d'Alep, ville dont nous avons plusieurs bonnes descriptions, et entre autres celle qu'on en trouve dans l'ouvrage de Russel ; et il fait la relation des événemens qui s'y sont passés depuis 1800 jusqu'à 1809.

Ouvrages de Wood, Dankins et Cassas.

Les modernes ne se sont pas contentés de nous instruire de l'état actuel de ces contrées par leurs écrits, ils y ont joint encore les gravures des monumens les plus fameux qu'on y rencontre. Nous sommes redevables au courage et à la sagacité de deux Anglais renommés, M.rs Wood et Dankins, d'une exacte description des ruines de Palmyre, et du temple d'Héliopolis : les belles planches dont elle est ornée attachent encore en quelque sorte notre admiration sur les restes imposans de Palmyre, qui, depuis Justinien, semble être oubliée dans l'histoire. Ces deux écrivains ont supplée, par l'étendue de leurs observations, à ce qui manquait dans la description qu'avaient faite des ruines de cette ville deux marcands An-

glais, qui en 1691 restèrent pendant quatre jours seulement sur son emplacement, et dont la relation se trouve dans les Transactions philosophiques. M.r Cassas, dans son *Voyage Pittoresque*, *en Syrie*, *en Phénicie*, *et dans la basse Egypte*, a rectifié ensuite plusieurs erreurs qui étaient échappées aux deux voyageurs Anglais dans la description de ces ruines fameuses. Il a donné entre autres celle de deux tombeaux qu'on voit près le temple de Neptune, et que Wood et Dankin sont entièrement oubliés, malgré qu'ils soyent d'une grande importance pour l'histoire de l'art.

Historiens et antiquaires.

C'est à ces sources que nous puiserons les détails dans lesquels nous allons entrer sur la nature des lieux, du climat, des productions, et sur l'état des monumens de la Syrie. Quant à son histoire, qui, principalement sous les Séleucides, est enveloppée de tant de tenébres, nous aurons recours à l'ouvrage célébre de M.r Vaillant intitulé : *Seleucidarum imperium*, *sive historia regum Siriae*, *ad fidem numismatum accommodata.* Un homme avec qui ce voyageur s'était lié à Constantinople, lui donna plusieurs médailles, dont quelques-unes représentaient des Rois de Syrie. Ces médailles lui firent naître la pensée d'en chercher d'autres, et d'employer tous les moyens possibles pour en former une collection complette : ses soins eurent un heureux succès, et il parvint à donner au public une suite des médailles portant l'effigie des vingt sept Rois qui ont régné en Syrie, depuis Séleucus I.er jusqu'à Antiochus XIII qui fut vaincu par Pompée. Le Cardinal Noris, dans son ouvrage *de Epochis Syro-Macedonum*, a traité cette matière avec une érudition et une clairté qui laissent peu à desirer. Fraelich et Eckel ont mis dans le plus grand jour la chronologie de Noris; le premier dans ses annales des Rois de Syrie, et surtout dans les prolégoménes de la seconde édition ; et le second dans un ouvrage intitulé : *Doctrina Nummorum.* Pour ce qui est de la religion des Syriens, nous avons un ouvrage entier qui contient tous les renseignemens qu'on peut souhaiter sur chacune de leurs divinités et le culte qu'on leur rendait; cet ouvrage est celui de Seldéne intitulé *De Diis Syriis.*

Tels sont les auteurs d'après lesquels nous allons tracer le costume des anciens Syriens, peuple qui eut d'abord un gouvernement propre, et devint ensuite la proie de divers conquérans. Nous ne parlerons ici que des Syriens sous les Séleucides et les Romains, époque dont il nous reste encore beaucoup de monumens, tout ce qui tient au costume moderne devant se rapporter à la partie qui traite de la Turquie et de l'Arabie.

CATALOGUE DES AUTEURS LES PLUS CÉLÈBRES

QUI ONT ÉCRIT

SUR LE COSTUME DES SYRIENS.

Syriae descriptio per Guillelmum Postel. 1548.

Missione Apostolica al Patriarca e Maroniti del monte Libano di P. J. Dandini. 1656, in 8.°

Breve racconto del viaggio al monte Libano del Magri. *Roma*, 1655.

La sainte Syrie, ou Relation succinte des divers événemens arrivés en Syrie, et spécialement à Alep, Damas, Sydon, Tripoli, et au mont Liban par le P. Joseph Besson, traduite du Français par le P. Joseph Antovini. 1662, in 8.°

Antiquités de Palmyre contenant l'histoire de cette ville et de ses empereurs par Abraham Seller, avec vingt-cinq planches. *Londres*, 1696, in 8.°

Voyage de Syrie et du mont Liban, contenant la description de tout le pays compris sous le nom de Liban et d'Anti-Liban, Kesrovan etc. par M. De-la-Roque avec figures. *Paris*, 1722, in 12.°

Will Halifax's Travels into Tadmor. *London*, 1705, in 8.°

Les Ruines de Palmyre, autrement dite Tadmor au désert, ouvrage enrichi de cinquante sept planches par MM. Wood et Dankins. *Londres*, 1753, vol. gr. in f.°

Les Ruines de Balbek, autrement dite Héliopolis, dans la Coele-Syrie, ouvrage enrichi de quarante-six planches par MM. Wood et Dankins. *Londres*, 1757, vol. gr. in f.°

Voyage en Syrie et en Egypte par M. Volney. *Paris*, 1810, in 8.°

Noris de Epochis Syro-Macedonum. *Florentiae*, 1691.

Annales Regum Syriae Fraelich.

Doctrina Nummorum, Eckel. *Vindobonae*, 1792.

Seldenus de Diis Syriis. *Amstelodami*, 1680.

Lucianus de Dea Syria. *Parisiis*, 1546.

Vaillant : Seleucidarum imperium, sive historia Regum Syriae ad fidem numismatum accommodata. *Parisiis*.

Visconti, Iconographie Grecque. Rois de Syrie. *Paris*, in 4.°

A Description of the etc. Richard Pococke. *Lond.*, 1772, in f.°

Voyage d'Alep à Jérusalem, en l'année 1697, par Henri Maundrell traduit de l'Anglais, avec figures. *Utrecht*, 1705, in 8.°

Histoire naturelle d'Alep et des contrées adjacentes, contenant la description de leurs villes et des principales productions naturelles qui se trouvent dans leurs environs, par Alexandre Russel. *Londres*, 1756.

Mesopotamia, ovvero terzo viaggio di Fr. Leonardo di Santa Cecilia Carmelitano scalzo in oriente, scritto dal medesimo. *Roma*, 1757.

Observation historique des peuples barbares etc. par M. Peyssonnel. *Paris*, 1760.

Observations faites à Alep, pendant le voyage de cette ville en Chypre, par C. Niebhuhr. Insérées dans le Musée Allemand, 1787.

Voyage en différentes villes d'Allemagne, d'Italie, de Gréce, et en différentes parties d'Asie par Alexandre Drumont. *Lond.* 1754.

Viaggio dell' Ab. Mariti nell' isola di Cipro, nella Siria e nella Palestina. *Torino*, 1769.

Voyage pittoresque en Syrie, dans la Phénicie, et la basse Egypte de M. Cassas. *Paris*, in f.°

DESCRIPTION DE L'ANCIENNE SYRIE.

Position et confins de la Syrie.

Ce pays, dit Malte-Brun, portait originairement le nom d'*Aram*, d'où viennent les *Aram* d'Homère. Les Arabes le désignent sous celui de Bar-el-cham, qui veut dire *la rive gauche* opposée à l'Yemen, ou *pays de la droite*. Ces dénominations ont rapport à la position de la Mecque, et à l'idée où est ce peuple que la Syrie n'est qu'une côte de l'Arabie. Quelques-uns ont pretendu que le mot Syrie est une abbréviation de celui d'Assyrie, et Seldéne s'est étendu beaucoup dans les prolegoménes qui sont à la tête de son ouvrage *de Diis Syriis*, pour prouver cette proposition. Mais, à l'exemple de Malte-Brun, nous assignerons à la Syrie les limites et les provinces qu'elle avait sous les Romains dans les trois premiers siècles de l'ère chrétienne. Elle confinait alors, au nord-est avec l'Euphrate; au nord avec le mont Aman, aujourd'hui Almadagh; au couchant avec la Mediterranée; et à l'orient ses déserts se confondaient avec ceux de l'Arabie, sans que les anciens ni les modernes ayent jamais pu tracer une ligne de démarcation fixe entre ces deux contrées. Palmyre, Damas et la mer Morte étaient situées, selon les anciens, à ses extremités; on croit aujourd'hui que les ruines de la première ville appartenaient plutôt à l'Arabie Déserte. Ce pays s'étendait depuis le 32.e degré de latitude septentrionale jusqu'au 37.e environ, et depuis le 58.e de longitude jusqu'au 62.^{e}

Division.

Les principales provinces de la Syrie étaient la Comagéne, la Cyrrhestique, l'Antiochéne, la Séleucide, la Cassiotide, l'Apaméne, la Chalcidéne, la Chalybonitide, la Palmyréne, et la Cœlésyrie. A ces provinces les Romains avaient joint la Phénicie que nous avons décrite plus haut, et la Palestine dont nous parlerons incessamment.

Dans la Comagéne, on trouvait Samosate patrie du subtil Lucien : la Cyrrhestique fut ainsi appelée de Cyrrhus sa ville la plus ancienne.

Alep. A l'antique Bérée a succédé Alep, ville la plus remarquable de la Turquie Asiatique par sa grandeur, son opulence et l'urbanité de ses habitans. Sa population est d'environ 150,000 personnes: elle a de beaux édifices en pierre, et des rues bien pavées: le sombre feuillage des cyprès y forme un contraste agréable avec la blancheur des tours de ses mosquées, et elle est l'entrepôt des marchandises de la Perse et de d'Inde, qui y sont apportées par les grandes caravannes de Bagdad et de Bassora. En remontant la Rowalk, rivière qui baigne les murs de cette ville, on découvre la grande ville d'Aintab, dont les maisons bâties en amphiteátre forment de superbes terrasses : quelques-unes de ses rues ont un couvert en vitres. Au midi de Bir, où l'on passe ordinairement l'Euphrate, on

Hyéropolis. voit les ruines majestueuses de Hyéropolis, connue aujourd'hui sous le nom de Mabog, que les Arabes prononcent Mambedge : les murs attestent encore l'antique grandeur de cette ville, jadis consacrée au culte d'Astarté, et appelée pour cette raison par Séleucus Hyéropolis ou ville sainte.

Séleucie et Antioche. La Séleucide, qui comprenait en outre la Piérie, nom donné à une province où les Macédoniens virent une montagne qui ressemblait au Pierius de la Gréce, avait pour capitale Séleucie ainsi appelée de Séleucus Nicator, qui la fit réparer et l'embellit de magnifiques édifices. L'Antiochéne renfermait la fameuse ville d'Antioche, où les Rois de Macédoine fesaient leur résidence ordinaire, et qui fut pendant un tems plus grande et plus riche que Rome même : elle fut détruite plusieurs fois, et la dernière par les Mamelouks en 1269; à présent elle n'est plus qu'un bourg qui a beaucoup de jardins, et porte le nom d'Autakié. Le port d'Alexandrette, dit Malte-Brun, ou Scanderoun, que fréquentent les Européens est dans un climat presque mortel; les pigeons de ce pays sont renommés dans tout le levant; on s'en servait autrefois pour porter promptement des nouvelles à Alep dont Alexandrette est comme le port; les montagnes intermédiaires sont peuplées de bourgs et de villages. Dans ceux de Kesfin et de Martaovan, les femmes portent l'hospitalité jusqu'où la poussaient les Babyloniennes : cette prostitution légale semble être un reste des anciens cultes Asiatiques. Certaines médailles frappées à Antioche sous Varron gouverneur de Syrie, présentent : d'un côte la tête de Jupiter sans inscription, c'était

le Dieu tutélaire de la ville; et de l'autre une figure de femme ayant une couronne de tours, et assise sur des rocs, tenant une branche de palmier dans la main droite: celle-ci représentait le génie de la ville, qui a à ses pieds l'Oronte avec les bras étendus.

En suivant le cours de cette rivière, appelée par les Turcs El-Aasi, on trouve les ruines de deux villes autrefois célébres, savoir; Apamée, dont on a fait Aphamieh, et Hems qui répond à l'ancienne Emése. Apamée prit ce nom d'une des femmes de Séleucus Nicator, laquelle en jetta les fondemens au confluent de l'Oronte et de la Marsia. Emése était anciennement une ville considérable, et fut la patrie de l'Empereur Héliogabale. Aphamieh ville marchande a donné naissance à Albufeda Prince et géographe Arabe, qui vaute singuliérement la fertilité et les riches productions des pays qu'arrose l'Oronte. Dans la Cassiotide on rencontre Laodicée *ad mare*, appelée Ladikié ou Latakié, ville encore florissante aujourd'hui par son commerce, et qu'un Aga Turc a fait rebâtir. Séleucus I.r en fut le fondateur: soumise d'abord à la législation des Séleucides, elle se gouverna ensuite elle même, comme le prouvent quantité de médailles, où elle porte le titre d'Autonome: elle s'étendait sur le bord de la mer au midi et au levant de la nouvelle ville. Le terrein qu'elle occupait est inégal, et n'offre plus maintenant que des restes d'antiquités. De ce nombre est le fût entier d'une colonne de granit encore debout, mais à demi enfoui sur le chemin qui passe par ces jardins, et conduit du port à la nouvelle ville. On peut évaluer à cent métres la distance qu'il y a entre ces deux points, et cette distance formait en partie la longueur de l'ancienne ville: car pour l'avoir entière il faudrait ajouter la largeur de la ville actuelle, comme l'atteste l'auteur de l'*Itinéraire* en Syrie. La chaleur humide, qui rend le climat de cette côte dangereux pour les Europens, y entretient la plus belle verdure: les orangers, les citronniers et les grénadiers forment de rians bosquets au pied des montagnes, qui offrent des vues pittoresques: c'est pourquoi on pourrait dire avec vérité de ce pays, malgré qu'il soit peu cultivé, ce qu'en disait Ammien Marcellin: *regio plena gratiarum et venustatis*. Le tabac de Latakié est très-recherché: on le séme à la fin de mars, et au bout d'un mois on le rechausse: on coupe ses feuilles lorsqu'il est en fleur, on les enfile comme les grains d'un chapelet, et on les fait sécher à la fumée de certains herbes odoriférantes. La plante restant en pied, les feuilles qui repoussent donnent une seconde récolte: celles

Apamée, Emése, Laodicée.

des premières feuilles, et surtout des plus près du haut de la tige sont les plus estimées.

Palmyre. La Chalcidéne ou Calcbydie, que Pline cite comme la province la plus fertile de toute la Syrie, fut ainsi appelée de Chalcis qui en etait la métropole, comme la Chalibonytide prit le nom de Chalibon, avec laquelle rivalisait une autre ville fameuse nommée Thapsacus, et connue du tems des Rois de Macédoine sous la dénomination Grecque d'Amphipolis. Mais toute l'importance de ces villes s'éclipsait devant la splendeur de Palmyre, lieu de la résidence de l'immortelle Zenobie. Cette ville antique et fameuse est située à 67 lieues au sud-est d'Alep, et à une distance presqu'égale au nord-est de Damas, dans un petit angle entouré de déserts, et qui n'est lui même qu'un désert. Le voyageur, dit Malte-Brun, découvre tout à coup une vaste étendue de terrein couverte de ruines: on ne voit de toutes parts que des arcs, des voûtes, des temples et des portiques: le tems a conservé en partie les péristiles, les colonnes et les plafonds; et le tout est d'une élégance de travail qui ne le céde point à la richesse des matériaux. Palmyre fut bâtie à l'entrée du désert par Salomon qui lui donna le nom de Tadmor: Saint Jerôme a traduit ce mot par celui de Palmyre, parce qu'elle était ainsi appelée de son tems, à cause du grand nombre de palmiers qui croissaient dans ses environs. Cette ville devint célébre sous Odenat et Zénobie, qui, lors de la décadence de l'empire sous Valérien, opposèrent aux Perses une vigoureuse résistance, se décorèrent de la pourpre, et prirent le titre d'Auguste. Pline fait une belle description de cette ville au 5.e chap. du 5.e liv. de son histoire naturelle; il parle des avantages de sa position, et de la richesse de ses campagnes, qui étaient arrosées par une infinité de jolis ruisseaux, et observe que son sol se composait d'une terre grasse qui était le principe de sa fécondité. Les armes de Palmyre étaient un palmier chargé de fruits, comme on peut le voir sur une médaille en bronze qui a été trouvée parmi ses ruines, et dont M.r Vaillant a donné l'explication dans les Mémoires de l'Académie de Paris.

Damas. La Cœlésyrie ou haute Syrie avait pour capitale Damas ville forte, arrosée par la Barrady, et appelée par Albufeda le quatrième paradis terrestre: les agrémens de sa situation, l'abondance de ses eaux, la fertilité de ses campagnes et la beauté de ses jardins, déterminèrent les Rois de Syrie à venir l'habiter. La population de cette ville est encore aujourd'hui de 100,000 âmes; les maisons

des particuliers y sont simples à l'extérieur, mais au dedans elles offrent tout l'éclat et tous les délices d'un goût rafiné, et on y marche sur le marbre : partout on y voit briller l'or et l'albâtre, et il n'y a pas de maison qui n'ait de belles fontaines avec des jets d'eau au milieu. Héliopolis, ou la ville du soleil, le disputait à Damas par la magnificence des édifices qui offrent encore aujourd'hui des ruines majestueuses dont nous parlerons bientôt. Cette ville fut ensuite appelée Baalbec ou Balbec, et ne renferme guères maintenant que 500 habitans.

Les montagnes de Syrie ne sont pas toutes des ramifications du Taurus, dit Malte-Brun. Le mont Rouge qui vient de l'Aman se termine dans la vallée de l'Oronte; d'autres s'étendent le long de l'Euphrate vers Palmyre. Mais la chaîne propre de la Syrie commence au midi d'Antioche par l'énorme pic du mont Casius, qui élève une pointe aigue couronnée de forêts. Cette chaîne suit sous divers noms la direction des bords de la Méditerrannée, dont elle ne s'éloigne guères que de sept à huit lieues : le mont Liban en forme la partie la plus élevée ; elle s'étend entre les parallèles de Saint Jean d'Acre et de Tripoli : la ville est appelée Hermon dans la Bible, et située entre Damas et Héliopolis.

Toutes ces montagnes, qui sont d'une étendue et d'une hauteur considérables, se divisent en deux chaînes, l'une occidentale qui est en face de la Méditerranée, et l'autre orientale qui borde les plaines de Damas : les Grecs de la Syrie ont donné à celle-ci le nom d'anti-Liban inconnu aux naturels, et qui arbitrairement employé par les histoirens, a donné matière à des discussions très-épineuses. Volney dit que le Liban, ainsi que tous les autres monts de la Syrie, présentent par tout des ruines de tours et de châteaux, composées d'une pierre calcaire, dure, blanchâtre et sonnante. Les éruptions volcaniques y ont cessé depuis long tems; mais les tremblemens de terre y sont encore très-frequens : l'histoire en cite quelques-uns qui ont changé la face d'Antioche, de Laodicée, de Tripoli, de Béryte, de Sidon et de Tyr. En 1759 le pays fut dévasté par l'effet d'un phénoméne terrible de ce genre, qui fit perdre la vie, dit-on, a plus de 20,000 personnes dans la vallée de Balbec. On a observé que les tremblemens de terre se font sentir en Syrie presque toujours en hyver aprés les pluies d'autonne.

L'Oronte est sans contredit le roi des fleuves de toute la Syrie; *Fleuves et lacs.* mais sans les nombreuses digues qui resserrent ses eaux, il serait

à sec en été. La profondeur de son lit fait que les campagnes voisines ne peuvent en recevoir l'eau, que par le moyen de machines à roues construites sur ses bords: ce qui lui a fait donner le nom moderne d'Aasi ou *l'Obstiné*. Le grand nombre de chaînes transversales qui barrent le cours des rivières de la Syrie a donné naissance à plusieurs lacs. Le lit de l'Oronte renferme le Bahar-elkades prés de Hems, le lac d'Apamée que ce fleuve traverse, et celui d'Antioche. A ces lacs il faut ajouter ceux d'Acla, du vieux Alep et de l'El-mardgi.

Vue du Liban et de tout le pays. Le Liban, dans les lieux où sa cime superbe se perd dans les nues, offre un spectacle à la fois riant et majestueux à l'œil du voyageur. Il est peuplé de cedres et d'une infinité de plantes rares: l'*antyllis tragacant hoides* déploye ses grappes de fleurs pourprées: l'œillet, la violette, l'*amaryllis* des montagnes, le lis blanc et orangé confondent l'éclat de leur couleurs avec le vert feuillage dés pruniers. Les eaux qui jaillissent de toutes part du sein de ces montagnes en sillonnent les profonds ravins. L'eau, la fraicheur, la fertilité du sol dans les vallées y entretiennent une verdure perpétuelle: les murs construits par les habitans en forme de terrasse pour soutenir les terres inclinées, la beauté des vignobles, les campagnes couvertes de moissons, les bosquets d'oliviers, de citronniers et de mûriers, offrent un contraste agréable avec les rocs escarpés que présentent ces montagnes de distance en distance.

Climat et productions. La Syrie a trois différens climats; l'air y est tempéré dans l'intérieur par le voisinage des sommets du Liban qui sont couverts de neige, chaud dans les parties basses et maritimes, et brûlant dans les plaines qui avoisinent l'Arabie déserte. Si l'art venait au secours de la nature, dit Malte-Brun, on pourrait réunir en Syrie, dans un espace de vingt lieues, toutes les richesses végétales des pays les plus éloignés. Cette terre fertile produit du froment, de l'orge, des féves, du coton, du riz, du tabac, de l'indigo et du sucre. Il y croît toutes sortes d'arbres, des dattiers, de bananiers, des pommiers et des pruniers.

Animaux. La Syrie posséde tous nos animaux domestiques, auxquels il faut ajouter le bufle et le chameau. Les gazelles, les hyénes, et autres bêtes féroces y sont moins dangereuses que les nuées de sauterelles qui y viennent de l'Arabie et se jettent sur les campagnes, où elles consument en un moment les herbes et les feuilles. Volney et Malte-Brun disent qu'en les voyant arriver, les Syriens n'ont

d'autre espoir que dans l'oiseau samarmar qui les dévore, et dans les vents du sud-est qui les poussent sur la Méditerranée où elles se noyent.

La Syrie a plusieurs sortes d'habitans différens, issus de peuples divers qui en firent la conquête, et s'y établirent successivement. Cette contrée, dit Volney, comprend trois classes d'habitans, savoir; les Grecs du bas empire, la posterité des conquérans Arabes, et les Turcs qui l'occupent à présent. Les Arabes Bédouins ou Nomades se fixèrent aux environs de Damas, et les hordes des Turcomans et des Kurdis dans le voisinage d'Alep. Les Druses et les Maronites sont deux peuples distincts et singuliers, dont il nous convient de faire une mention particulière, et d'autant plus intéressante, qu'on en trouve une ample description dans l'ouvrage de Volney, ainsi que dans l'*Itinéraire* qui a été recemment publié. Les Druses descendent des sectateurs d'Aly qui furent persécutés par Omar; et ils sont divisés en deux classes, dont l'une est le peuple proprement dit, et l'autre les Emirs descendans des Princes: ils s'occupent principalement de l'agriculture, et sont gouvernés par un Emir qui réunit en soi l'autorité civile et militaire; mais l'ambition et les intérets privés de quelques familles puissantes, en suscitant des troubles continuels dans le pays, qui par conséquent est toujours en armes, méttent nécessairement un frein au pouvoir rédoutable du Prince. Cette race n'a ni religion ni culte, à l'exception d'une classe particulière qui se distingue par un mèlange de Mahométisme, et d'idolâtrie. Les Maronites au contraire professent la religion chrétienne à laquelle ils sont fidèlment attachés; ils ont été reconnus comme fesant partie de l'Eglise, et y ont été réunis en 1215. Ils habitent exclusivement le Kasrovan au nombre de douze à quinze mille familles: ils sont tributaires de la Porte, et divisés comme les Druses en deux classes qui sont, le peuple et les Scheks. Ceux-ci, dont le titre est héréditaire dans les principales familles, qui ont pour cette raison le titre de nobles, ont à leur tête quatre Scheks principaux, qui sont les chefs de la nation, et jouissent de l'autorité qu'a un père de famille sur ses enfans. Nous terminerons cette description de la Syrie par un bon mot d'un Pacha qui connaissait bien ce pays et l'Egypte; *l'Egypte*, disait-il, *est sans contredit un excellent domaine, mais la Syrie est une jolie maison de campagne.*

Habitans divers de la Syrie.

Révolutions du gouvernement en Syrie.

Les anciens représentaient la Syrie avec le diadême en tête, la corne d'abondance en main, et l'Oronte à ses pieds, comme on le voit au n.° 6 de la première planche. Ce pays a subi plusieurs révolutions: ses habitans furent anciennement gouvernés par des chefs de famille, qui prirent dans la suite le nom de Rois. Du tems de Saül, on comptait divers Princes qui régnaient sur ces belles et fertiles contrées: quelques-unes cependant préférèrent le gouvernement démocratique, telle que Damas, qui, sous le régne de David, formait une puissante république: ce qui semble attesté dans le livre des Rois. Mais les Assyriens et autres peuples commencèrent à y faire des invasions dès les tems les plus reculés; et l'on peut, dit Volney, en compter, dans l'espace de 2500 ans, dix qui ont amené en Syrie des peuples étrangers. Les premiers furent les Assyriens de Ninive, qui, après avoir passé l'Euphrate environ 750 ans avant notre ére, s'emparèrent en soixante ans de tout le pays qui est au nord de la Judée. Les Chaldéens de Babylone ayant détruit cette puissance, de laquelle ils étaient dépendans, lui succédèrent comme par droit d'hérédité dans toutes ses possessions, et achevèrent la conquête de la Syrie à l'exception de la seule île de Tyr. Les Chaldéens y furent remplacés par les Perses de Cyrus, et ceux-ci par les Macédoniens d'Alexandre. Il semblait alors que la Syrie dût cesser d'être vassalle de puissances étrangères, et, selon les principes du droit naturel inhérent à chaque peuple, avoir un gouvernement propre; mais elle ne trouva dans les Séleucides que des despotes et des oppresseurs, ensorte que, réduite à la nécessité de porter un joug quelconque, elle préféra celui des Romains, qui, sous le commandement de Pompée, en firent une province de leur République. Cinq siècles après, lorsque les fils de Théodose partagèrent entre eux leur immense héritage, elle changea de métropole sans changer de maître, et fut réunie à l'empire de Constantinople. Tel était son état, lorsqu'en 622 les tribus de l'Arabie, rassemblées sous l'étendard de Mahomet, vinrent s'en emparer, ou plutôt la dévaster. Déchirée depuis cette époque par les guerres civiles des Fatimites et des Ommiades; soustraite aux Califes par leurs lieutenans révoltés; enlevée à ceux-ci par les Turcomans; disputée par les croisés Européens; reprise par les Mameluks de

l'Egypte; ravagée par Tamerlan et ses Tartares, elle est enfin restée au pouvoir des Turcs Ottomans qui en sont les maîtres depuis deux cent soixante huit ans.

Ere des Séleucides.

Séleucus ne commença l'époque de son règne en Syrie qu'après la mort de l'héritier d'Alexandre: car auparavant, content de Babylone, il regardait la Syrie comme la propriété légitime du fils de Roxane. Mais à peine celui-ci fut-il mort, qu'il en chassa Antigone, et compta les années de sa souveraineté, non de la date de son règne à Babylone et de l'expulsion d'Antigone, mais du jour de la mort du successeur d'Alexandre. M.r Vaillant a jetté un grand jour sur ce sujet, qui avant lui était extrêmement obscur, en déterminant les époques des règnes des vingt sept Séleucides qui avaient dominé en Syrie, depuis Séleucus I.er jusqu'à Antiochus VIII vaincu par Pompée, ce qui comprend un espace de 250 ans. L'observation qu'il a faite sur la fameuse ère des Séleucides est d'une merveilleuse sagacité: tous les bons chronologistes en fixaient le commencement à la première année de la 117.e olympiade; mais il ne s'accordaient point sur le mois où elle avait commencé. Vaillant l'assigna à l'équinoxe du printems, parce que dans les médailles d'Antioche capitale de la Syrie, qui portent l'indication de l'année, le soleil est presque toujours représenté dans le signe du bélier. Nous ne parlerons point ici du costume des Séleucides qu'on voit retracé sur quelques-unes de ces médailles, nous réservant d'en traiter à l'article des Persans.

Gouvernement des Romains.

Soumise à la domination Romaine, la Syrie eut un Gouverneur qui lui était envoyé par le Sénat, et des légions pour la mettre à l'abri des incursions des peuples voisins. On voit par les médailles frappées à Antioche sous ce gouvernement, qu'elle comptait quatre époques principales, savoir; celle des Séleucides; celle de Pompée, qui lui permit de se gouverner par des lois particulières; celle de César, qui, parti de l'Egypte pour marcher contre Pharnace, vint à Antioche, et lui accorda beaucoup de priviléges; et enfin celle d'Auguste, pour qui elle s'était déclarée, même avant la bataille d'Actium. Quelques villes de la Syrie tentèrent de secouer le joug des Romains, mais ce fut envain: on connait les célébres disgrâces de l'illustre Zenobie, qui fit un fin déplorable, pour avoir voulu se rendre indépendante.

Idole Rimmon.

La religion des Syriens ne nous présente qu'une idolâtrie grossière, dont Seldéne nous a donné une savante description dans son livre *de Diis Syriis.* Ce peuple adorait un idole appelé Rimmon, qui dans l'ancien testament signifie pomme de grénade, et que Seldéne fait dériver du mot Hébreu Rum, qui veut dire haut ou puissant. Rimmon dans la suite des siècles fit place à Ben-hadad II.e Roi de Syrie, qui fut déifié après sa mort par ses sujets. Quelques-uns prétendent que le mot Adad signifiait soleil; et que les Syriens le représentaient dans leurs peintures avec des rayons qui tous dardaient vers la terre, pour indiquer par là que cet astre était leur bienfaiteur, et que le ciel exerçait sur eux son influence par le moyen des rayons du soleil.

Culte de la Déesse Syrienne à Hiéropolis.

Mais le culte le plus singulier que professaient les habitans de ce pays était celui de la Déesse Syrienne, à laquelle on éleva à Hiéropolis un temple dont on trouve la description dans Lucien, qui étant Syrien de naissance, ne dit rien sans doute, que ce qu'il a vu lui même ou entendu des prêtres. De tous les temples de Syrie, dit-il, le plus fameux et le plus révéré est celui de Hiéropolis, parce qu'outre les ouvrages d'un grand prix et le grand nombre d'offrandes qu'il renferme, on a des témoins irréfragables que la divinité y est présente. On y voit les statues suer, se mouvoir et rendre des oracles; et on y entend un grand bruit, les portes étant fermées. Cet édifice est tourné du côté de l'orient, et élevé de deux toisès au dessus du sol: on y monte par un escalier en pierre. En avant est un portique d'une structure admirable, où sont rangées des statues de Priape en grand nombre dans des attitudes obscènes. Les portes de ce temple sont en or ainsi que le toit, sans parler de l'intérieur, où l'éclat du même métal brille de toutes parts. L'édifice est divisé en deux parties; l'une est comme le sanctuaire et plus élevée que l'autre, et l'entrée n'en est permise qu'aux prêtres du premier rang. Il y a dans ce sanctuaire deux statues d'or, dont l'une représente Jupiter soutenu par des taureaux, et l'autre Junon reposant sur des lions. Cette Déesse porte les emblêmes de plusieurs autres divinités telles que, Minerve, Vénus, la Lune, Rhée, Diane, Némésis et les Parques: d'une main elle tient un sceptre, et de l'autre une quenouille: sa tête est entourée

de rayons et couronnée de tours. On voyait au dehors du temple un grand autel en bronze, avec plusieurs statues faites par les meilleurs artistes. Plus de 300 prêtres étaient employés aux sacrifices, sans parler d'une infinité d'autres ministres subalternes. Les prêtres étaient vêtus de blanc, et le grand Pontife en pourpre avec une tiare d'or sur la tête. Les sacrifices se fesaient deux fois par jour, et avec plus de solennité à certains jours de fête.

Statues et oracle.

La majesté de ce temple empruntait un noveau lustre d'une multitude d'autres idoles de la plus grande beauté, comme celles d'Apollon, de Lucine, d'Atlas, de Mercure, de Sémiramis, d'Héléne, d'Hécube, d'Andromaque, de Pàris, d'Achille, d'Hector, de Sardanapale, d'Alexandre, parmi lesquelles on en voyait une de risible en bronze, qui était un nain, dont les parties génitales étaient d'une grosseur demésurée. Il y avait sous l'édifice une grande caverne, où les Syriens croyaient que les eaux s'étaient engouffrées après le déluge de Deucalion. Lucien rapporte que de son tems cet antre s'était de beaucoup resserré. A peu de distance du temple était un lac rempli de petits poissons qu'on tenait pour sacrés, au milieu duquel s'élevait un autel qui flottait sur l'eau, et était toujours orné de fleurs et couvert de parfums. La statue d'Apollon rendait les oracles, et était vêtue tandis que les autres étaient nues, de sorte qu'il était facile à quelqu'un de se cacher sous son habillement: avant de répondre, le Dieu entrait en convulsion, heurtait les prêtres, et quelquefois les renversait à terre; s'il refusait de répondre, il se remettait aussitôt à sa place, autrement il se portait en avant.

Aventures de Combabus.

Plusieurs de ces prêtres se mutilaient volontairement, et remplissaient leurs fonctions dans le temple, habillés en femmes. Cet usage prit son origine d'un certain Combabus, dont Lucien raconte les plus singulières aventures. Stratonice Reine de Syrie rêva que Junon lui ordonnait de bâtir un temple dans la ville sacrée, la menaçant des peines les plus grâves en cas de désobeissance: elle ne tint d'abord aucun compte de ce songe; mais, frappée tout à coup d'une maladie dangereuse, elle le raconta à son mari, et après avoir tâché d'appaiser la Déesse par des prières, elle fit vœu de lui bâtir le temple qu'elle demandait. Après sa guérison, son mari résolut de l'envoyer à la ville sacrée avec de l'argent pour l'accomplissement de son vœu, et des soldats pour sa sûreté: à cet effet il appela Combabus jeune homme pour lequel il avait beaucoup d'esti-

me et d'attachement, et le pria d'accompagner son épouse. Combabus craignant de devenir un jour un objet de jalousie pour le Roi, le supplia de vouloir bien le dispenser de cet honneur; mais n'ayant pu l'obtenir, il demanda sept jours pour pouvoir régler quelques affaire: de retour chez lui il se mutila, pansa sa blessure, et enferma les parties mutilées avec de la myrrhe, du miel et beaucoup de senteurs dans un petit vase qu'ils scella de son cachet. Le jour de son départ il remit ce vase au Roi en lui disant: Seigneur que ce précieux depôt reste auprès de vous; puisqu'il faut que je parte, je le laisse en vos mains, conservez-le parce qu'il m'est plus cher que tout, et que la vie même. Arrivé à la ville sacrée, la Reine conçut un violent amour pour ce jeune homme, qui, pour se délivrer de ses poursuites, n'eut besoin que de lui faire voir son impuissance. Le Roi, instruit de la passion de la Reine pour Combabus, le rappela; et après lui avoir amèrement reproché son infidélité, il le condamna à mort. Combabus demanda alors le vase qu'il lui avait laissé, et l'ayant ouvert, il lui montra les preuves de son innocence, en disant: tu sais bien que je ne voulais point faire ce voyage, mais y ayant été contraint pour te plaire, voilà ce que j'ai fait, qui pour toi est bon, et funeste pour moi. Alors le Roi transporté de fureur contre les colomniateurs les fit mettre à mort, et combla Combabus de toutes sortes d'honneurs.

Déesse de Syrie représentée.

Bellori et Montfaucon nous ont donné un dessin de la Déesse Syrienne, qu'on voit représentée sous le n° 2 de la planche 1. Elle est assise, et a pour coiffure une mître dont le bord inférieur ressemble à l'enceinte d'une ville avec des tours et des crénaux: cette enceinte est surmontée d'une couronne de rayons, et la porte de la ville d'une demi lune. La Déesse est revêtue d'une espèce d'aube parfaitement semblable à celle de nos prêtres, d'une tunique qui descend jusqu'à mi-jambes, et par dessus tout cela d'une chape d'Evêque qui a pour ornement sur le devant les douze signes du zodiaque. Elle a un lion de chaque côté, et tient de la main gauche une timbale, un sistre, une quenouille et un caducée; de la main droite elle porte sur le bout du doigt du milieu la foudre, sur le bras certains animaux et certains insectes, et autant qu'on peut en juger, des fleurs, des fruits, un arc, un carquois, un flambeau et un serpent. Cette figure, dit Montfaucon, si elle est vraiment antique, représente la nature, comme celles de Diane d'Ephèse et d'Isis sur certaines gravures. Pyrrhus Ligorio

assure l'avoir copiée sur un ancien marbre de Virginius Orsino Comte d'Anguillara. Fabretti habile antiquaire réclame souvent contre ce Pyrrhus dans son livre de la colonne Trajane, et surtout dans sa grande collection d'inscriptions. Pyrrhus Ligorio prétend que cette figure a fourni aux Evêques Chrétiens le modéle de leur habillement; mais il ignorait que la mître des Evêques n'était, il y a environ sept cents ans, qu'un bonnet avec une petite pointe, au lieu que celle dont il s'agit est faite comme les mîtres actuelles. Cependant Bellori, autre antiquaire fameux, a publié ce monument sans jetter aucun doute sur son authenticité.

Sacrifices et rites.

Au printems, on célébrait dans le temple de Hiéropolis une cérémonie assez bizarre: on attachait à des morceaux de bois quelques chévres, des brébis, des oiseaux, des vêtemens précieux, avec quelques pièces d'or et d'argent; et après avoir rangé les idoles à l'entour pour qu'elles pussent jouir toutes de la vue du spectacle, on mettait le feu à tous ces objets, et on les réduisait en cendres. La foule des spectateurs était immense: chacun y apportait ses Dieux domestiques, et immolait un bouc; puis s'agenouillant sur son poil étendu par terre, prenait les pieds et la tête de la victime, les mettait sur la tête, et invoquait la Déesse. A deux époques de l'année, un homme montait sur les Priapes dont nous avons parlé plus haut et y restait pendant sept jours: de là il abaissait une chaîne à laquelle on attachait les offrandes des dévots: un autre qui était au bas notait les noms de ceux qui les fesaient, les lisait assez haut pour que celui qui était assis sur la tête du Priape pût les entendre, et fesait quelques prières en sonnant une clochette. Quelquefois même on immolait des victimes humaines: il y avait aussi certains dévots, qui, sortant de la cour du temple, la tête couronnée de fleurs, s'acheminaient vers la cime d'un roc escarpé, d'où ils se précipitaient la tête en bas. D'autres encore plus fanatiques et plus cruels enfermaient leurs propres enfans dans un sac, et les jettaient du haut en bas de ce roc.

Fêtes.

Pendant les sept jours que le prêtre demeurait sur le Priape, on croyait qu'il conversait familièrement avec la grande Déesse. Cette cérémonie avait été instituée en l'honneur des malheureux qui, pour échapper au déluge de Deucalion, s'étaient retirés sur les plus hautes montagnes. On célébrait encore une autre fête en mémoire de cet événement désastreux: tous les habitans de la Syrie et de l'Arabie allaient prendre de l'eau à la mer, et la por-

taient au temple dans des vases bien scellés, qu'ils présentaient au prêtre appelé Alectryo. Ce prêtre prenait ces vases, et après en avoir examiné le sceau, les ouvrait et répandait l'eau sur le pavé du temple, d'où elle s'écoulait dans la fosse dont nous venons de parler. Dans une autre fête appelée *de la descente* des idoles, on les plongeait dans le lac dont nous avons également fait mention. On y plongeait d'abord Junon protectrice des poissons, qui auraient infailliblement péri, si Jupiter y avait été plongé avant elle. Mais avant l'immersion, il s'élevait une grande dispute entre ces deux divinités, à la suite de laquelle Junon restait victorieuse, et alors Jupiter lui cédait la préeminence.

Fête de l'incendie.

Dans la fête du *grand incendie*, où, comme nous venons de le voir, on brûlait tant d'objets différens, les prêtres se mettaient la peau en lambeaux, fesaient un bruit épouvantable avec des tambours et des instrumens de musique, se frappaient entre eux, et poussaient de grands cris. D'autres s'armant d'un fer tranchant dans l'intérieur du temple, se coupaient les parties génitales, et couraient ensuite par la ville en les tenant en main, jusqu'à ce que les jettant dans quelque maison, on leur donnât un vêtement de femme dont ils se couvraient; après quoi ils prenaient le titre d'Eunuque. Plusieurs individus de la classe du peuple s'en allaient à la nage devant l'autel qui se trouvait au milieu du lac; ils y fesaient leurs prières à la Déesse, et lui sacrifiaient des bœufs, des boucs et autres animaux, excepté des cochons, qui étaient regardés comme immondes. Les poissons passaient pour être consacrés à la grande Déesse, et les colombes à Sémiramis: on nourrissait dans l'inceinte du temple des taureaux, des lions, des chevaux et des aigles, qu'on était dans l'usage d'apprivoiser. Les enfans et les jeunes gens étaient conduits au temple, pour y offrir les prémices de leur chevelure et de leur premier duvet: on les rasait dans le temple même, et on conservait tant l'une que l'autre dans une boite d'or ou d'argent où l'on notait aussi leur nom. Le grand prêtre était vêtu de pourpre, et portait une tiare ou couronne d'or.

Hospitalité.

Tout étranger qui approchait de Hiéropolis était obligé de se raser la tête et les cils, et ensuite d'immoler un bouc de la manière que nous venons d'exposer: si, après ce sacrifice, il voulait entrer dans la ville, il lui était défendu de se laver, de faire usage d'autre boisson que de l'eau, et d'avoir d'autre lit que la terre nue. A peine était-il dans la ville, qu'il trouvait tous les



secours de l'hospitalité chez ses compatriotes qui y étaient déjà établis: il était instruit aux frais du public dans les rites et cérémonies du lieu, et ensuite marqué avec un fer rouge au cou et à la paume des mains.

Les funérailles d'un Eunuque différaient de celles qu'on fesait pour les personnes de toutes les autres classes: son corps était conduit, par ses collégues d'abord hors des faubourgs; après l'avoir étendu par terre il jettaient des pierres dessus: au bout de sept jours, on le mettait dans une bière, et ensuite on le portait au temple. Quiconque arrêtait ses regards sur un mort, devenait aussitôt immonde, et ne pouvait plus entrer de tout le jour dans le temple, ni même les jours suivans sans s'être purifié. Les parens du défunt paraissaient en public, la tête rasée, et ne pouvaient venir au temple qu'après trente jours, pendant lequel tems, ils se cachaient à la lumière du jour dans des cavernes et autres lieux obscurs.

ARTS, SCIENCES ET USAGES.

LES ruines majestueuses qui s'offrent à chaque pas aux yeux du voyageur sur le sol de la Syrie, attestent que les arts y furent autrefois cultivés avec honneur. L'architecture des monumens qui restent a le caractère Grec, d'où l'on peut conclure qu'ils ont été élevés du tems des successeurs d'Alexandre ou des Romains. Tel est le fameux arc de Laodicée, qu'on croit avoir été construit en honneur de Lucius Verus, ou de Septime Sévère qui lui avait donné le titre de metropole, et le droit de cité Italique, privilége distingué, que le gouvernement accordait rarement aux villes de province. Le dessin que nous avons de ce monument, pris sur les vues de Louis Mayer, présente les deux côtés du nord et du couchant, auxquels correspondent les deux autres. L'édifice a quatre entrées; son sommet est orné d'espèce de trophées où sont figurés des boucliers, des haches et autres instrumens militaires, et le plafond est décoré d'une manière analogue. En allant de cet édifice vers le port, on rencontre plusieurs colonnes de granit, qui semblent avoir fait anciennement partie de deux vastes colonnades: Pococke croit que ce sont des restes de deux portiques, qui étaient de chaque côté, et conduisaient à l'arc de triomphe. Voy. la planche 3.

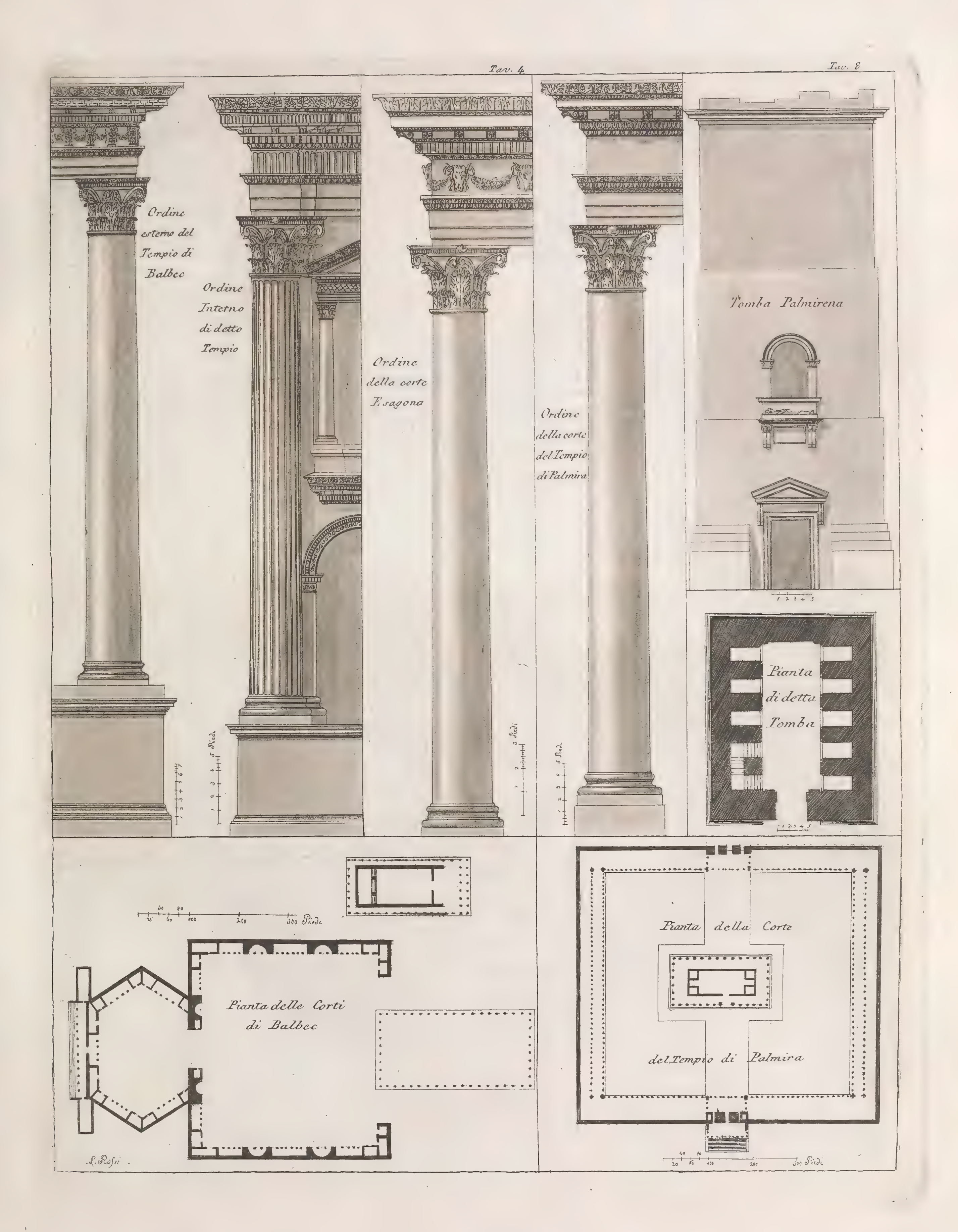
Arc de Laodicée.

Temple d'Héliopolis et de Baalbec.

Mais les ruines de l'arc de Laodicée annoncent encore moins de magnificence que celles du temple d'Héliopolis, ou de la ville du Soleil, connue aujourd'hui sous le nom de Baalbec, première ville de la Cœlésyrie selon Ptolemée, et située, au rapport de Pline, près des sources de l'Oronte : *in ora amnis Orontes natus inter Libanum, et Antilibanum juxta Heliopolin.* On croyait que le culte du soleil y avait été introduit par quelques habitans de l'Héliopolis d'Egypte, ce qui fit donner le même nom à celle de Syrie. Quant à l'époque où fut bâti ce temple qui comprend plusieurs édifices, Wood et Dankins, après plusieurs recherches ingénieuses, la font remonter au règne d'Antonin le Pieux, qui dura vingt deux ans. Le seul témoignage pourtant qu'on ait à cet égard est d'un auteur fort obscur, qui est Jean d'Antioche surnommé Messala. Le vestibule du temple est vraiment magnifique, et présente de superbes colonnes d'ordre corinthien, qui ont six pieds et trois pouces de diamètre, et environ cinquante quatre pieds de hauteur. Celles de l'intérieur ne le leur cédent point en beauté ni en dimensions : la voûte est un massif construit en grosses pierres qui forment le cintre, et sur chacune desquelles est sculptée la figure d'un Dieu ou d'un héros. Les architraves sont d'un travail admirable ; la porte a 40 pieds de hauteur sur 28 de largeur, et on y arrive par un escalier de 30 marches ; ces colonnes sont disposées avec une symétrie et dans des proportions qui ne laissent rien à désirer, ensorte que tout y parait à sa place et dans l'harmonie la plus parfaite. Voyez le plan et l'élévation de ce temple dans les planches 4 et 5.

Diverses parties de cet édifice.

Les principaux objets que Wood et Dankins ont représentés dans leur ouvrage sur les ruines de Baalbec sont le grand temple avec ses cours, ses portiques et tout ce qui en dépend ; ces deux illustres écrivains ont mérité toute notre reconnaissance, pour nous avoir donné le dessin de ce temple, non seulement dans l'état de ruine où il se trouve présentement, mais encore dans son entier. On voit dans leurs planches le portique tel qu'il est aujourd'hui : les Turcs y ont élevé des tours qui gâtent toute la beauté de l'ancienne architecture ; on voit encore les piédestaux des colonnes, et la grande porte qui conduit à une cour hexagone ; les portes latérales avec quelques niches au dessus ; les enfoncemens pour les statues et les colonnes sur lesquelles elles étaient avant qu'elles en fussent enlevées ; et enfin les portes par où l'on va aux souterrains dont les



Tav. 4
Tav. 8
Ordine esterno del Tempio di Balbec
Ordine Interno di detto Tempio
Ordine della corte Esagona
Ordine della corte del Tempio di Palmira
Tomba Palmirena
Pianta di detta Tomba
Piedi
Pianta delle Corti di Balbec
Pianta della Corte del Tempio di Palmira
L. Rossi


5
L. Rossi dis. ed inc.
G. Lancon F.A.T.


6
A. Biasioli



7

L. Rossi inc *G. Zancon f.*

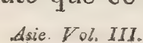
voûtes soutiennent le portique et les deux cours, et où l'on croit que se célébraient anciennement plusieurs cérémonies mystérieuses. D'autres planches représentent les cours, une desquelles est hexagone, et l'autre quadrangulaire, avec le grand temple soutenu par des colonnes magnifiques, dont le fût est composé de trois pièces parfaitement jointes ensemble sans ciment, et fixées avec des crampons en fer qui n'ont pu être placés qu'en fesant des trous dans chacune des parties du fût. Enfin on y découvre l'intérieur du temple vu de la porte et de la façade. Voy. à la planche 6 l'intérieur de ce temple, et à la planche 7 le dessin de la cour hexagone, dans l'état de ruine où elle parait à présent du côté du portique.

Ornemens.

Dans presque toutes les parties de cet immense édifice on trouve des niches où l'on plaçait les images des Dieux et des héros, qui posaient sur une espèce de cippe. Du côté de l'occident, où se termine la nef du milieu, est un esclier de treize marches, qui conduit à un espèce de chœur, où l'on voit deux pilastres, qui, probablement servaient de support à un baldaquin; il y a au bas une niche en marbre, où était placée la statue de la première des divinités qu'on adorait en ce lieu: les deux côtés sont ornés de sculptures très-fines, qui représentent des oiseaux, des fruits, des fleurs, des festons, et des bas reliefs sur lesquels son figurés des neptunes, des tritons, des poissons, des hérons avec des dauphins et autres divinités semblables. Non moins magnifiques sont les souterrains, contenans des salles, des appartemens, beaucoup de tombeaux en marbre, des niches, des bas-reliefs avec des inscriptions, qui, quoique rongées par l'humidité, laissent encore apercevoir qu'elles ont été écrites en caractères Romains.

Opinion des Arabes sur ce temple.

Les Arabes ont dégradé cet édifice en le fesant servir à leurs besoins, et en y construisant des tours et des maisons, qui défigurent la magnificence de ces antiques ruines. Ils ont, au sujet de ce temple et des autres objets qu'on y voit, de singulières opinions. Albuféda rapporte que la ville est très-ancienne, et que parmi les restes de ses antiquités on trouve un autel, pour lequel les Sabis, ou adorateurs du feu, ont une vénération particulière, sur la foi d'une tradition qui leur fait croire, qu'il y avait autrefois un de leurs temples sur cet emplacement. Yacuti né à Hama, autre géographe Arabe, dit qu'à Balbec on voyait un ancien château avec des colonnes de marbre d'une grande beauté: puis, suivant la maxime de sa nation, qui attribue à Salomon tout ce qui a été fait de merveilleux, il ajoute que ce Monarque fit bâtir ce château pour la Reine de Saba.



Causes de la magnificence de Palmyre.

La même majesté est empreinte sur les ruines de Palmyre, dont l'heureux sol parsemé de jolis bosquets de palmiers, tapissé d'une fraiche et riante verdure, et arrosé de sources abondantes et limpides, formait comme une île charmante, un *oasis* délicieux au milieu des sables et des horreurs du désert. Les palais, les portiques, les sépulcres, la forteresse, les temples, les rues, tout jette dans l'étonnement, et donne la plus haute idée de l'ancienne magnificence de cette ville. Wood et Robertson ont expliqué avec beaucoup de sagacité les causes qui l'élevèrent à ce haut degré de splendeur et d'opulence, dont ses superbes débris rendent encore témoignage : elle fut pendant quel que tems l'entrepôt des marchandises de l'Inde, qui, remontant l'Euphrate, étaient transportées à Palmyre, et de là dans la Méditerranée. Les terribles catastrophes qu'elle essuya sous Aurelien, la réduisirent à un état de destruction dont elle ne put jamais se relever depuis, parce que le commerce de l'Inde avait pris une autre direction : d'abord il se fixa à Alexandrie, puis à Constantinople, ensuite au Caire, qui en fut en possession, jusqu'à l'époque où les découvertes des Portugais lui ouvrirent une nouvelle route par le Cap de Bonne Espérance.

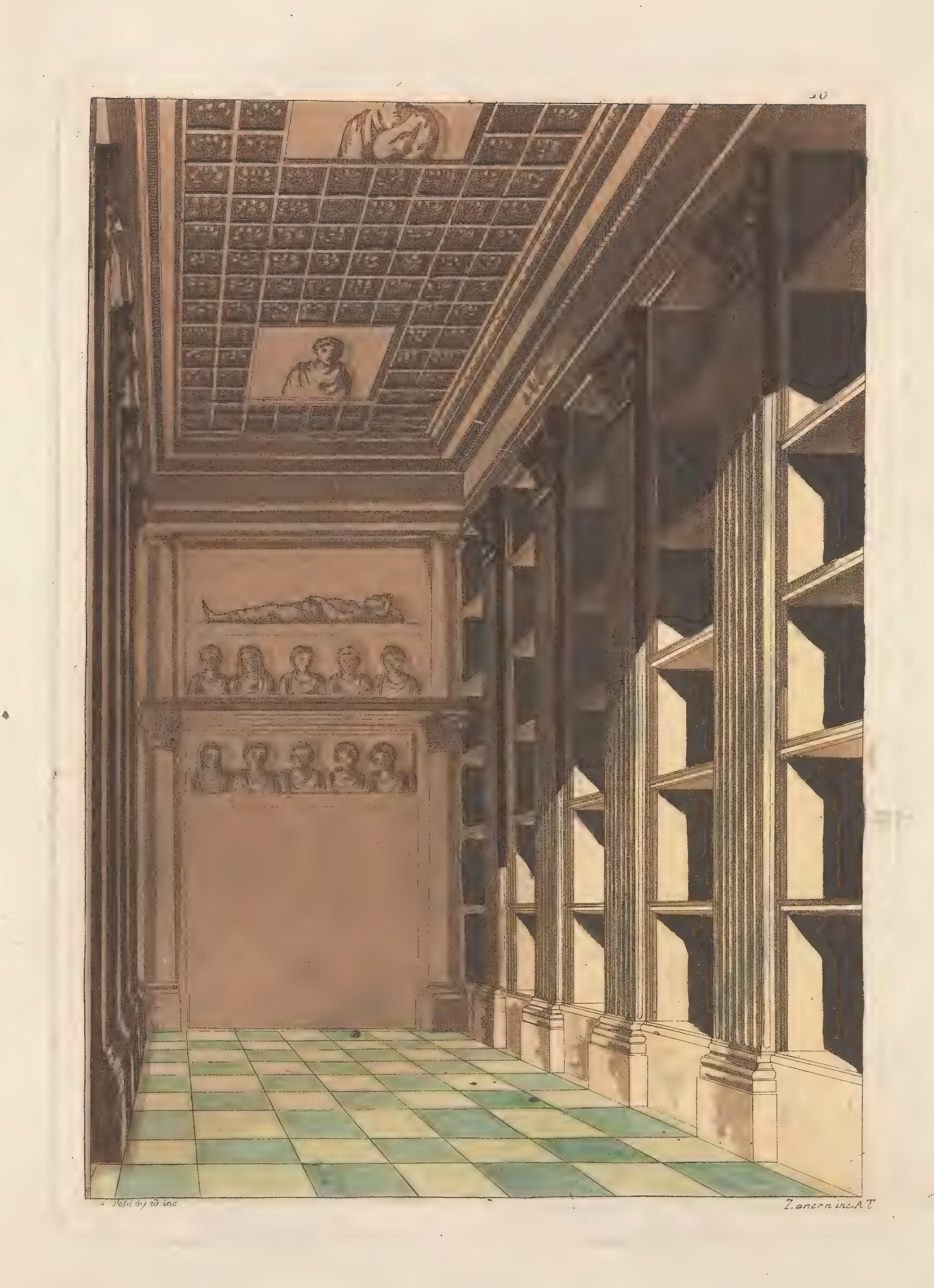
Colonnes, obélisques, et sépulcres.

Parmi le grand nombre de colonnes, dont les unes ont été renversées par la main du tems, et les autres restent encore debout, les voyageurs en citent deux en porphyre de trente pieds de hauteur, et de neuf pieds de tour. Les colonnes de Palmyre se distinguent presque toutes à un petit piédestal, où l'on plaçait des statues de Dieux ou de héros. On voit à quelque distance d'un temple un obélisque formé de sept grandes pierres, dont la base est ronde et ornée des plus fines sculptures. Une colonnade, qui vraisemblablement devait avoir quatre mille pieds de longueur, conduit à un beau mausolée, ou à plusieurs tombeaux en marbre, qui ont l'apparence de tours à quatre façades et à cinq étages divisés en plusieurs chambres, dans lesquelles on déposait les cadâvres enveloppés d'un drap lugubre, et portant chacun des inscriptions Grecques et Palmyriennes. On a trouvé dans un de ces monumens un homme et une femme assis; la richesse de leur vêtement et sa forme, qui tenait de l'Européenne plus que de l'orientale, ont fait présumer que c'étaient deux citoyens Romains.

Temple et forteresse.

Au milieu d'une grande place entourée de colonnes s'élevait un temple majestueux, qui devait être un des plus magnifiques qu'il y eût au monde, autant qu'on en peut juger par le peu de


II
Bigatti f.




9.

Biasioli A.T.

débris qui en restent, et par l'entrée imposante qui subsiste encore. Voy. à la planche 8 le plan de la cour et du temple de Palmyre. Les sculptures dont elle est décorée représentent des pampres avec des grappes de raisin, d'une finesse de travail qui les fait paraître naturels : on voit au dessus de la porte un aigle volant, entouré de plusieurs autres figures ailées, et de petits amours qui relèvent encore la grâce de cet ornement. La forteresse est à environ une demie heure de chemin de la ville du côté du nord : l'architecture en est belle, mais on ignore le nom de celui qui l'a fait construire. Quel contraste, s'écrie Malte-Brun, offrent ces ruines augustes avec les misérables cabanes de quelques Arabes sauvages, aujourd'hui les seuls habitans d'une ville, qui osa se croire la rivale de Rome ! Voy. à la planche 9 l'aspect de la cour du temple de Palmyre, et à la planche 10 un des sépulcres de la même ville.

Jardins.

Les Syriens aimaient beaucoup les jardins, et les plaçaient au bord des rivières, comme on le voit encore aujourd'hui dans quelques villes de cette contrée, et surtout à Damas. Le fleuve Barravadi, à peine sorti des roches de l'Antiliban, entre dans la plaine et se divise en trois branches : celle du milieu, qui est la plus considérable, va directement à Damas, où elle fournit de l'eau à toutes les citernes et aux fontaines ; les deux autres, qui semblent être des ouvrages de l'art, passent l'une à droite et l'autre à gauche de la ville, et viennent arroser, par le moyen de petits canaux, les nombreux jardins, qui, au rapport de Maundrell, l'entourent sur une ligne qui n'a pas moins d'une trentaine de milles.

10

Les Syriens eurent également beaucoup de goût pour la musique, et Juvenal dit formellement dans sa troisième satyre, que l'Oronte de la Syrie, en versant ses eaux dans celles du Tibre, a aussi apporté avec elles les mœurs et la langue de ce peuple, ainsi que sa lyre à cordes obliques, et ses jolies tymables. Tite Live dans son 37.e livre, après avoir parlé de la guerre des Romains contre le Roi Antiochus, dit que ce fût alors qu'on commença à voir dans Rome un grand nombre de femmes qui jouaient des instrumens, et que l'agrément de la musique s'introduisit dans les festins. Parménion, à peine entré à Damas, écrivit à Alexandre qu'il y avait trouvé 329 chanteuses, toutes entretenues aux frais de Darius.

Langue et caractères.

La langue Syriaque avait trois dialectes ; un qui s'appelait l'Aramé que parlaient les habitans de la Mésopotamie, d'Edesse et de la Syrie intérieure ; l'autre qui était usité à Damas, sur le mont Li-

ban et dans la Syrie inférieure; et le troisième qui était le Chaldéen, ou le Nabathéen, plus grossier et plus rude que les deux premiers. Les caractères de cette langue sont très-anciens, et de deux espèces; la première s'appelle Estrangéle, mot qui veut dire en Grec ςτρογγυλος et auquel Théophraste donne la signification de grossier: l'autre se nomme *eshito*, et est beaucoup plus belle. On croit qu'anciennement la langue Syriaque n'avait point de voyelles, et que Théophile d'Edesse, premier astrologue de Khlif-Al-Mhodi, fut celui qui commença à en faire usage dans sa traduction d'Homère en cette langue, pour marquer la prononciation des noms et des patronimiques Grecs. Jacques d'Edesse a été, dit-on, l'auteur de la première grammaire Syriaque qui ait été publiée.

Commerce. Les Syriens avaient un commerce non moins florissant que celui des Phéniciens, et ils l'accrurent considérablement après s'être rendus maîtres du fameux comptoir d'Elath sur la mer Rouge, par où ils pouvaient communiquer avec l'Arabie et l'Ethyopie. Ils étaient encore renommés par le trafic qu'ils fesaient avec les Gaules, comme on le voit dans les ouvrages de Grégoire de Tours, de Salvien et de Saint Jérôme, qui dit, que de son tems, cette nation fesait le commerce de presque tout l'empire; et que non contente d'un gain légitime, elle avait porté l'usure au point de rendre synonimes, dans la langue vulgaire, les termes de Syrien et d'usurier: *negotiatores avidissimi mortalium Syri.* Salvien, qui vivait vers la fin du Ve siècle, dit formellement que la plupart des villes de la Gaule étaient inondées d'étrangers et surtout de Syrens, dont la vie n'était qu'un tissu de fraudes et de friponneries. Les Rois de Syrie, dit Montesquieu, laissaient à ceux d'Egypte le commerce méridional de l'Inde, et ne s'occupaient que de celui du nord qui se fesait par l'Oxus et la mer Caspienne. On croyait alors que cette mer fesait partie de l'Océan septentrional. Séleucus et Antiochus s'empressèrent de la reconnaître, et y entretinrent des flottes. La partie qui fut reconnue par les ordres de Séleucus s'appela mer Séleucide, et celle qui fut découverte au nom d'Antiochus mer Antiochéne. Attentifs aux progrès qu'ils pouvaient faire de ce côté, dans la vue de surprendre l'Europe par les Gaules et la Germanie, ils négligèrent les mers du midi; soit que les Ptolémées s'en fussent déjà assuré l'empire, au moyen des flottes qu'ils tenaient dans la mer Rouge; soit qu'ils eussent remarqué dans les Perses une répugnance invincible pour la marine; soit enfin que

la soumission des peuples de toutes ces contrées ne leur eût laissé aucun espoir d'y faire des conquêtes.

La ville de Damas fut célébre par ses manufactures de sabres, qui étaient faits à ce qu'il parait, dit Malte-Brun, avec de minces lames de fer et d'acier, d'un tel degré de flexibilité qui les fesait plier jusqu'à la garde, et dont la trempe entamait les corps les plus durs. Le secret de la perfection de ces armes s'est perdu, depuis que Tamerlan a emmené en Perse les ouvriers qui en étaient en possession. *Sabres de Damas.*

La Syrie a donné naissance à Publius Syrus célébre poète comique, qui florissait à Rome en l'an 710 de sa fondation, et fit l'admiration des savans de son tems, ainsi que de ceux qui sont venus après lui. Jules César, Cassius Sévére, et Sénéque le philosophe le préféraient à tous les écrivains que la Gréce et l'Italie avaient produits en ce genre; mais il ne nous est parvenu de ses ouvrages que quelques fragmens ou sentences qui en ont été extraites du tems des Antonins : on les a mises à la suite de celles de Laberius, et elles ont été imprimées plusieurs fois. *Publius Syrus.*

La mître que portaient les femmes en Syrie et en Phénicie, était, au dire de Malliot, d'argent ou de quelqu'autre métal, et avait la forme d'un pain de sucre : elle était entourée d'un voile de soie noire enrichi de perles et de pierres précieuses. Elles fesaient encore usage, dans leur coiffure, de *Nezem*, qui étaient certains rubans ou écharpes en soie, auxquelles elles attachaient des perles qui leur pendaient du front sur le nez. Quelques-unes se fesaient passer un anneau par un des côtés du nez, ou par le cartilage qui est entre les deux narines; et cet usage subsiste encore aujourd'hui, non seulement dans ce pays, mais encore en Perse, en Arabie et en Egypte. Les supplians, chez ce peuple, se couvraient d'un vêtement de toile grossière en forme de sac, et se ceignaient la tête avec des cordes. On lit dans le second livre des Rois, et dans Joseph l'historien, que le Roi de Syrie ayant perdu deux batailles contre Achab Roi d'Israél, ordonna à ses sujets de se ceindre la tête de cordes, pour émouvoir la pitié du vainqueur. Dans les grandes calamités, le Monarque quittait les habits de pourpre, et s'habillait de noir, comme fit Antiochus lorsqu'on vint lui annoncer la défaite de Séleucus. Les Syriens qui étaient en deuil se cachaient pendant plusieurs jours dans des souterrains, et se refusaient à jouir de la lumière dont avait été privée la personne qu'ils pleuraient. *Habillement et parure.*

JUIFS.

PRÉFACE (1).

Les Juifs furent une nation singulière.

Malgré que la nation Juive n'ait pas fait de grands progrès dans les arts libéraux ni dans les sciences, et qu'elle n'ait laissé aucun monument qui attestât à la postérité ses principales révolutions, comme l'ont fait les Egyptiens, le Grecs et les Romains, on ne peut néanmoins se dispenser de la mettre au nombre de celles qui ont acquis des droits à notre admiration, pour avoir eu dans Moyse un des plus sages législateurs; dans Josué, David et les Machabées des guerriers intrépides; dans ses prophétes des hommes remplis du plus sublime enthousiasme; et dans Job, Salomon et Esdras des esprits très-éclairés. Cette nation est encore admirable pour avoir survécu, hors de son pays, au milieu des plus terribles révolutions, et après sa destruction politique, aux peuples même qui la subjuguèrent : car tandis qu'il ne reste plus aucune trace des Assyriens, des Médes, des Perses, des Grecs et des Romains, dont la postérité s'est perdue dans les nations qui leur ont succédé, les Juifs dont ils ont été la proie tour à tour, forment encore aujourd'hui un peuple distinct, par le sentiment qui l'attache invinciblement à ses anciens usages et à sa loi. C'est vraiment un beau spectacle, dit Bossuet, que celui des différens états qu'a subis le peuple de Dieu sous la loi de nature et sous les patriarches; sous Moyse et sous la loi écrite; sous les Rois qui lui donnent une forme plus auguste, et sous les prophétes; durant sa captivité à Babylone, et après sa délivrance; et enfin sous le Christ qui promulgua une loi plus pure, et dégagée d'une foule de cérémonies extérieures, auxquelles cette nation était auparavant assujétie.

Le costume des Juifs doit être connu particulièrement de nos artistes.

Si, pour mieux attiendre son but, l'artiste doit éviter de confondre l'antique avec le moderne, le national avec l'étranger, comme s'exprime Algarotti; s'il doit être instruit dans la fable,

(1) Nous devons rendre ici un témoignage honorable à l'érudition de M.r l'abbé Antoine Aliprandi, homme très-versé dans les matières ecclésiastiques, qui a recueilli avec un soin particulier et beaucoup de travail tout ce qui a rapport au costume des Hébreux, et a bien mérité de nous et du public.

dans l'histoire, dans la connaissance des tems et des rites, ce serait pour lui un sujet de reproche bien grâve sans doute, que d'ignorer le costume des Juifs. Et en effet, l'histoire et la religion de ce peuple, étant le grand tronc d'où est sorti le christianisme, et le Christ ayant prêché sa doctrine dans la Judée, l'artiste se trouve dans le cas de représenter à chaque instant dans nos temples des sujets concernant les patriarches, les Rois, les prophétes, les juges, le Christ, Marie et les Apôtres, qui ont tous suivi le costume Judaïque; et il faut par conséquent qu'il connaisse la forme des synagogues et des maisons, les sacrifices, les armures, les enseignes militaires, l'habillement et l'ameublement de cette nation, afin que la représentation offre à l'œil du spectateur toute l'apparence du vrai, et l'attrait d'une composition bien ordonnée qui l'instruise en même tems qu'elle flatte sa vue. Les écoles Romaine et Lombarde ont fait une étude particulière du costume des Juifs, comme l'attestent les chéfs-d'œuvre de leurs deux principaux maîtres, savoir les Galeries du Vatican, et la Cène de Léonard de Vinci: l'école Française a fait preuve encore de beaucoup d'exactitude à cet égard dans les ouvrages du Poussin, qui a mérité le titre de savant peintre. Celle de Venise au contraire a donné dans les écarts les plus extravagans: par exemple, le Titien a fait assister à une présentation du Christ des pages vêtus à l'Espagnole; le Tintoret a armé les Juifs de fusils; et Paul Veronése a introduit dans des cénes du Sauveur, des Suisses et des Lévantins.

Les historiens profanes de l'antiquité méprisent les Juifs.

L'histoire des Juifs, exposée avec tant de s'implicité dans l'Ecriture, fut très-peu connue de l'antiquité, et parmi les auteurs profanes qui ont parlé de ce peuple, il en est peu qui ne l'ayant traité avec mépris, qui ne l'ayant dépeint sous les plus noires couleurs, et ne rapporte autrement que Moyse ses différentes révolutions. Nicolas de Damas, ami intime du Roi Hérode, Troghus Pompée et Justin son abréviateur, mettent Abraham au nombre des premiers Rois de Damas; et il y était en effet tellement révéré, qu'une partie de cette ville était appelée la demeure d'Abraham. Il est dit dans la Préparation Evangélique d'Eusébe, qui nous a conservé plusieurs fragmens des auteurs de l'antiquité sur les Hébreux, qu'on lisait dans les écrits d'Eupolméne, qu'Abraham avait été l'inventeur de l'astrologie, et qu'il l'avait enseignée aux Phéniciens, et ensuite aux prêtres d'Héliopolis en Egypte. C'était une opinion accréditée chez les Egyptiens, que les Juifs avaient été chassés de l'Egypte, parce

Manéthon. qu'ils étaient infectés de la lépre. Manéthon raconte, que le Roi Aménophis désirant voir les dieux, consulta un prêtre, qui lui répondit qu'ils se montreraient à lui lors qu'il aurait chassé de son royaume tous les lépreux; et qu'en ayant fait rassembler 80,000, il les envoya aux travaux dans les carrières qui étaient près du Nil. Quelque tems après, il leur permit de s'établir à Abari, où ils se revoltèrent sous la conduite d'un prêtre d'Héliopolis nommé Osarsiph, lequel abjura la religion Egyptienne, et prit le nom de Moyse. Joseph qui nous a transmis ce fragment de Manéthon dans son ouvrage contre Apion, en cite d'autres semblables de Chérémon et de Lysimaque.

Diodore. Les Grecs chez qui la bonne littérature était parvenue à la perfection, n'étaient pas très-instruits dans l'histoire des autres peuples; et ils semblent n'avoir guères connu celle des Juifs. Ephestion et Hellade prétendaient que Moyse avait été un lépreux: son vrai nom, selon eux était *Alpha*, et ils le fesaient dériver du mot *Alphos*, qui veut dire lépre. Diodore de Sicile employa le onzième livre de son histoire à parler de l'origine des Juifs; mais il ne nous en est parvenu qu'un petit abrégé que nous tenons de Phocius. Cet écrivain marchant sur les traces d'Hécates d'Abdéra, rapporte que l'Egypte ayant été affligée d'une grande peste, on attribua la cause de ce fleau au courroux des dieux: on chassa en conséquence les étrangers qui adoraient une autre divinité; Danaüs et Cadmus se mirent à la tête d'une partie de ces bannis; mais le reste suivit Moyse, et passa en Judée qui était alors un pays désert. Moyse était un personnage distingué par ses connaissances et son courage, il bâtit plusieurs villes, dont la plus célébre fut Jérusalem, il construisit un temple particuliérement révéré des Juifs; il n'y mit aucune image, persuadé que la forme humaine ne convient point à la divinité, et que le ciel qui entoure la terre, est le seul Dieu et le seul maître de toutes choses. Strabon fait à peuprès le même tableau de Moyse, des Juifs et du Dieu qu'ils adoraient: Artapan dit, que le Moyse des Hébreux était le Musée des Grecs, lequel avait enseigné aux Egyptiens l'art de construire des vaisseaux et des édifices, de fabriquer des armes, de qui enfin ils avaient appris l'hydrographie et la philosophie; et qu'il avait été l'inventeur des lettres sacrées, ce dont le Roi d'Egypte eut tant de jalousie, qu'il l'envoya en exil, où il languit jusqu'au moment où il en fut rappelé par les Juifs, qui, sous sa conduite,

sortirent de leur esclavage. Plutarque même, si bien instruit dans l'histoire ancienne, dépeint les Juifs comme des idolâtres, qui ne s'abstenaient de manger de la viande de cochon, que parce qu'ils adoraient cet animal avec l'âne, le lièvre, et un Dieu qui correspondait au Bacchus des Grecs (1).

Les historiens Latins parlent de cette nation avec autant de mépris que des Egyptiens; c'est ce qu'on peut voir dans le V.e livre de l'histoire de Tacite, qui, après avoir rapporté le sentiment de plusieurs auteurs sur cette nation, s'exprime ainsi: « Les écrivains conviennent pour la plupart, que l'Egypte ayant été frappée d'une lépre qui gâtait les corps, l'oracle d'Ammon ordonna au Roi Bocchoris d'en purger le royaume, et de chasser en d'autres terres cette race abhorrée des Dieux. On les rassembla donc tous, et on les expulsa dans les déserts, où Moyse se donna comme envoyé de Dieu pour les soustraire à cette calamité. Dans cette confiance, et sans savoir où ils devaient porter leurs pas, ils souffraient beaucoup de privations surtout celle de l'eau, et tombaient mourans de tous côtés. Tout à coup voilà une troupe d'ânes sauvages rassasiés qui entrent dans une caverne au bord d'un bois épais. Moyse voyant que le terrein d'alentour était couvert de gazon les y suivit, et y trouva de grosses sources d'eau qui réparèrent leurs forces: ils marchèrent ensuite pendant six jours consécutifs, et le septième, après avoir chassé les habitans du pays, ils bâtirent la ville et le temple. Tels sont les faits d'où l'historien Romain fait naître les principaux rites des Hébreux: ils ne mangent pas de cochon, dit-il, en mémoire de cette lépre dont ils furent infectés: leurs longs jeûnes sont un symbole de la faim qu'ils ont soufferte pendant long tems, et leur pain azyme fait allusion aux moissons qu'ils ont usurpées: ils se reposent le septième jour de chaque semaine, parce qu'il fut la fin de leurs misères. Il peint ensuite les Juifs, comme opiniâtres dans leur foi, et charitables entre eux, mais ennemis mortels des autres hommes, avec lesquels ils ne veulent ni manger ni dormir: ils sont, ajoute-t-il, très-corrompus, et se donnent bien de garde d'avoir aucun commerce avec des femmes étrangères: entre eux il n'y a rien de défendu: quiconque se fait Juif subit comme eux la loi de la circoncision qui les distingue des autres peuples, et la première chose qu'on lui enseigne

Tacite.

(1) Sur les erreurs historiques des auteurs profanes au sujet des Juifs. Histoire de l'Académ. des Inscript. Tom. XIV.

est de mépriser ses Dieux, et de renier son pays, son père, ses enfans et ses frères pour ne rien avoir: ils aiment à multiplier: ils ont en horreur l'exposition des enfans, et la destruction de tout être vivant, et regardent comme immortelles les âmes de ceux qui meurent à la guerre, ou par le glaive de la justice. Ils sont portés par conséquent pour la génération, et ne songent point à la mort (1). „

Moyse.

Ce n'est donc pas dans de pareils écrits, mais bien dans la Bible, ainsi que dans les ouvrages de Joseph et de Philon, qu'il nous faut chercher les notions nécessaires pour décrire avec vérité le costume des Hébreux. Moyse est l'écrivain le plus ancien et le plus connu qu'il y ait au monde, malgré que quelques-uns prétendent que Sanconiaton lui était antérieur, et que c'est de lui que le législateur Juif a emprunté le système de la création. L'histoire de Moyse est écrite avec beaucoup de simplicité: elle est fondée sur la tradition orale, et sur un petit nombre de monumens élevés par les patriarches, puis-qu'au tems où Moyse écrivait, on montrait encore les lieux où ils avaient habité, les puits qu'ils avaient creusés pour les besoins de leur familles et de leurs troupeaux, les montagnes sur lesquelles ils avaient offert à Dieu des sacrifices, les pierres qu'ils avaient dressées ou amoncelées pour conserver le souvenir de certains faits, et enfin les tombeaux où reposaient leurs cendres.

Joseph et Philon.

Flavius Joseph surnommé le Juif, né d'une famille illustre et prêtre de Jérusalem, est l'auteur que nous prenderons pour guide, et que nous mettrons en parallèle avec Moyse. Instruit dans l'histoire Juive, profondement versé dans la connaissance de l'Ecriture et de la tradition, il a pu donner des notions certaines sur le gouvernement, la milice, la religion et les mœurs des Juifs dans l'important ouvrage qui a pour titre: *Antiquités et guerres des Juifs* divisé en sept livres. Cet écrivain vivait dans le premier siècle de l'ére vulgaire; il fut accueilli avec bienveillance de Vespasien et de Titus, auxquels il dédia un autre ouvrage sur la guerre des Juifs: et il obtint la réputation d'homme à grands talens, et l'honneur d'une statue dans Rome. Philon, autre Juif d'Alexandrie, vivait aussi dans le même siècle: c'était un philosophe Platonicien, et dont l'attachement opiniâtre aux maximes de son maître donna naissance à ce proverbe: *aut Plato Philonem, aut Philo Platonem imitatur.* La discorde s'étant mise entre les Juifs et les Payens d'Alexandrie, les premiers l'envoyèrent à Rome comme leur am-

(1) Voy. l'histoire de Tacite traduite par Davanzati.

bassadeur; mais ayant été mal reçu de l'Empereur Caligula, il fut obligé de partir sur le champ sans avoir rien obtenu. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages dont il a été fait une édition très-correcte en 1640 à Paris: ils sont divisés en trois parties qui comprennent, savoir; la première, l'œuvre intitulée Cosmopoétique; la seconde les livres historiques, et la troisième les livres de droit.

Pour ce qui regarde l'état actuel de la Palestine et les monumens qu'on y trouve encore, nous consulterons divers ouvrages estimés, et entre autres le fameux voyage de Volney récemment imprimé, ainsi que ceux d'Alì-Bey. Ce dernier voyageur se rendit an 1807 par la route de Gaza à Jérusalem: il resta stupéfait à la vue du temple magnifique que les Musulmans ont élevé sur les ruines de l'ancien temple de Salomon, et qui est appelé par eux *la maison sainte principale.* Aucun Chrétien n'est jamais entré dans ce temple, dont les Turcs ont à peine fait quelque mention, c'est pourquoi nous devons avoir beaucoup d'obligations à Alì-Bey de nous en avoir donné le plan et la coupe. Les Musulmans sont dans la croyance que ce lieu était visité par les pélerins, et révéré par les prophétes dès les tems les plus reculés. Ali-Bey parcourut toute la Palestine et visita tous les lieux saints des Chrétiens; il vit les tombeaux d'Abraham, des patriarches, de David et de Jésus Christ: il alla ensuite à Saint Jean d'Acre, où il leva le dessin du mont Carmel: il passa à Nazareth; et suivant la route entre le mont Thabor et la mer de Galilée, il traversa le Jourdain sur le pont de Jacob qu'il dessina également, et vint à Damas. Nous aurons donc recours, dans la description que nous allons faire de la Palestine, aux relations que nous en ont données Volney et Alì-Bey, ainsi que Pococke, Maundrell, Alexandre Russel et Cassas.

Voyageurs modernes.

Volney et Alì-Bey.

CATALOGUE DES PRINCIPAUX VOYAGEURS ET AUTEURS

QUI ONT ÉCRIT DES CHOSES

CONCERNANT LE COSTUME DES JUIFS.

HANNS Juchor, Voyage au saint-sépulcre, (en Allemand). *Augsbourg*, 1483. *Francfort*, 1561, in 4.°

Ludolphus, de Terra Sancta et itinere Hierosolimitano. (*Gothicus*).

Breydenbach Bernardus, Opus transmarinae peregrinationis ad sepulcrum Dominicum in Hierusalem, 1483, in f.°

Le grand Voyage de Jérusalem, et pérégrinations de la Terre Sainte, avec planches en bois. *Francfort*, 1522, in 4.°

Peregrinatio dupla ad Hierosolimam et inde ad inclytam virg. et mart. Catharinam, *Spira*, 1502.

Echardus Revvich, Peregrinationes in montem Sinai, et ad Jesu C. sepulcrum in Hierusalem. *Maguntini* cum fig. 1541, in f.°

Nicole Huen, les saintes pérégrinations de Jérusalem et des lieux prochains du mont Sinaï avec les portraits de plusieurs villes, avec autres planches. *Lyon*, 1488, in 4.°

Peregrinationes civitatis sanctae Hierusalem et totius Terrae Sanctae etc. *Angers*, 1493, (*Goth*) in 12.°

Des saintes pérégrinations de Jérusalem, et des environs des lieux etc. *Lyon*, 1498, in f.°

Federici de Hese, Iter Hierosolymitanum. *Deventer*, 1505, in 4.°

Giuseppe Rosacio, Viaggi da Venezia a Constantinopoli e per mare e per terra insieme a quello di Terra Santa. *Venezia*, 1518.

Le grand Voyage de Jérusalem avec planches. *Paris*, *Begnault*, 1522, in 4.°

Heyton, Liber Historicum partium orientis, sive Passagium Terrae-Sanctae. *Hagaman*, 1529, in 12.°

Jean de Cachermois, Description du voyage à Jérusalem, fait en 1490. *Lyon*, 1530, in 4.°

Denis Gassot, le voyage de la Terre-Sainte et de ses villes, achevé par Philippe sieur de Champermoy. *Paris*, 1536.

Martinus Brioneyus, Totius Terrae-Sanctae urbiumque . . . . Descriptio. *Paris*, 1540, in 8.°

Guillaume Postel, Description de la Terre-Sainte avec un carte. *Paris*, 1553, in 8.°

Felix Fabri, Eigentliche Beschreibung des Hin-und Wieder-fahrten zu dem Heil etc. 1556-1557, in 4.°

Ambr. Zerbent, Voyage van Joos van Ghiestale naart'Heiliglant in 1485. *Gand* 1557 et 1572, in 4.°

Gumpenberg, und Anderer wahrhaffige Beschreibung der Meerfarth etc *Francfort*, 1561, in 4.°

Adam Reizner, Description de Jérusalem et de la Judée, 1565, in f.°

Jean Pascha, la pérégrination spirituelle vers la Terre-Sainte, comme en Jérusalem, Bethléem etc. 1566, in 4.°

Reuter, Auszuge aus einer ungedrukten Reise-Beschreibung in den orient etc. 1567.

Antoine Renaud, Discours du voyage d'outre-mer au saint-sépulcre de Jérusalem, et autres lieux. *Lyon*, 1573, in 4.°

Gabriel Giraudet, Discours du voyage d'outre-mer au saint-sépulcre de Jérusalem et autres lieux. *Lyon*, 1575, in 8.°

Judocius Madgen, Peregrinatio Hierosolymitana facta anno 1542. *Dillingue*, 1580, in 8.°

Daniel Eklin, Resse von Arau gen Jerusalem zum Heiligen Grabe. *Cologn.* 1580, in 8.°

Melchior de Seydlig, Walfart nach dem heiligen lande, von 1556 bis 1559 etc. *Gorlitz*, 1580. *Leipsic*, 1582, in 4.°

Voyage au saint-sépulcre. *Cologne*, 1582, in 8.°

Reisbuch oder Wahrhafte und Eigentliche Reise-Beschreibung nach etc. *Francfort*, 1584, 2 vol. in f.°

Rodrigue de Yepes, Traité et Description de la Terre-Sainte. *Madrid*, 1585, in 4.°

Voyage de Jérusalem. *Francfort*, 1587, in 8.°

Burchardus Monaco Germ. Descriptio Terrae Sanctae et regionum finitimarum. *Magdebourg*, 1587, in 4.°

Giovanni Zuallardo. Devotissimo viaggio di Jerusalem fatto e descritto l' anno 1586, con disegni di varj luoghi di Terra Santa intagliati da Natale Bonifacio. *Roma*, 1587.

Christianus Adrichimius Theatrum Terrae Sanctae et Biblicarum historiarum. *Colon.* 1590, *ib.* 1593, *ib.* 1600, *ib.* 1612 etc.

Melchior Lussy Reisbuch gen Hierusalem. *Fribourg*, 1590, in 4.°

Johannes Dubiulus Minorita. Hierosolymitanae Peregrinationis hodaeporicon. *Colon.* 1599, in 8.°

Georgiowitz. Voyage de Jerusalem avec les cérémonies des Turcs. *Liége*, 1600, in 4.°

Jérome Bignon. Description de la Terre-Sainte. *Paris*, 1600, in 12.°

Daveyro Fran. Itinerario de Terra Santa e todas suas particularitades. *Lisbon*, 1600, in 4.°

Voyage du duc Albrecht de Saxe à la Terre-Sainte. *Leyde*, 1602.

Don Aquilante Rocchetta. Peregrinatione de Terra Santa e d' altre provincie instituita nell' anno 1598 etc. *Palermo*, 1602, in 4.°

P. Henri Castela. Le saint voyage de Jérusalem et du mont Sinaï fait en 1600. *Paris*, 1603, *ib.* 1613, in 4.°

Délices de Jérusalem et de la Palestine. *Francfort*, 1606, in 4.°

Voyage et Pélerinage au S. Sépulcre en 1519, par Louis Tschudi von Glarus. *Rothenbach*, 1606.

J. Quelant. Le Trés dévot Voyage de Jérusalem, avec les figures des lieux saints et plusieurs etc. *Anvers*, 1606.

Voyage de la Terre-Sainte, ou description des saints lieux. *Francfort*, 1609, 2. vol. in fol.°

Juan Caverio de Vera. Viage de la Terra-Santa y description de Jerusalem y del santo monte Libano. *Pamplon.*, 1612, in 8.°

Nicolaus Radzivil. Hierosolymitana peregrinatio cumfig. *Anvers*. 1614, in fol.°

Pesanti (Gio. Pool). Peregrinatio di Gierusalemme. *Bergamo*, 1615, in 4.°

Le Pélerin véritable à la Terre-Sainte, auquel sous les discours figurés etc. *Paris*, 1615, in 4.°

Le Voyage de la sainte cité de Jérusalem avec la description des lieux, ports, villes etc. fait l'an 1480, 1616.

Francesco Stephano Mantegazza. Relazione tripartita del Viaggio di Gerusalemme. *Milano*, 1616, in 4.°

Joh. Cotovicus. Itinerarium Hierosolymitanum et Syriacum. *Anvers*. 1619, in 4.°

Jacob Divexo. Voyage à la Terre-Sainte. *Amsterdam*, 1620, in 8.°

P. Bernardino. Trattato delle piante ed immagini de' sacri edifizj di Terra Santa. *Fiorenza*, 1620, in fol.°

Renarp. Le Voyage de Jérusalem et autres lieux de la Terre-Sainte etc. *Paris*, 1621, in 8.°

Simon de Sapelruche. Journal d'un voyage fait à Jérusalem et autres lieux de la Terre-Sainte et de l'Egypte. *Troyes*, 1621, in 12.°

Jean Van der Straeten. Voyage à Jérusalem. *Bruges*, 1622, in 4.°

Bonaventura Brocard. Palestina, sive Descriptio Terrae-Sanctae. *Colon.*, 1624, in 8.°

Wolf Weisenburg. Beschreibung von Palestina. *Strasbourg*, 1630, in fol.°

Flavii Josephi Opera. *Genevae*, 1634.

Albert Paduleau. De l'antiquité, fondation, nomination, splendeur, ruine et état présent de la ville de Jérusalem. *Nantes*, 1635.

Fr. Noë. Viaggio de Venetia al santo-sepulcro et al monte Sinai, cioè disegno delle città, castelli etc. *Venetia*, 1638.

Claudius Menard. Itinerarium de locis Terrae-Sanctae, quos perambulavit Antonius de Plaisance, 1640, in 4.°

Francisco Guerrero. El viage de Jerusalem. *Madrid*, 1641, in 8.°

Vincenzo Bordini. Istoria dell'antica e moderna Palestina. *Venezia*, 1642, in 4.°

Christophori Hedman Palestina, sive Terra-Sancta. *Wolfenbuttel*, 1655. *Hanovr.* 1689, in 4.°

El devoto peregrino. Viage de la Terra-Santa, compuosto por el Antonio de Casthilla etc. *Madrid*, 1656.

Le Voyage de la Terre-Sainte en 1652 par M. I. D. P. *Paris*, 1657, in 4.°

M. J. Doubdan. Voyage de la Terre-Sainte, contenant une véritable description des lieux etc. *Paris*, 1661, in 4.°

Voyage à Jérusalem (en Allemand). *Francfort*, 1662, in 4.°

F. Eugéne Roger. La Terre-Sainte ou description topographique trés-particulière des saints lieux etc. *Paris*, 1664, in 4.°

P. Surius. Le Pieux Pélerin ou Voyage de Jérusalem avec planches. *Bruxelles*, 1666, in 4.°

Le Voyage de Galilée, fait en compagnie du sieur de Bonnecorse, consul à Seyde etc. *Paris*, 1670 in 12.°

Relation d'un voyage d'Anne Chéron, âgée de quatre-vingts ans, à Jérusalem. *Paris*, 1671, in 12.°

Voyage de la Terre-Sainte par Jacques Goujon. *Lyon*, 1671, in 4.°

Voyage à Jérusalem par le P. Goyatis (en Allemand) 1672, in 4.°

D. Gonzales's Reizen nach Jerusalem. *Anvers.*, 1673, 2 vol. in 4.°

Voyage à Jérusalem et au mont Sinaï, par François-Ferdinand Troïle (en Allemand). *Dresde*, 1676, in 4.°

Reise in das Gelobte-land von Joh. Jac. Amman. *Zurich*, 1678, in 8.°
Der Weitoerzuchte Cavalier, oder Reisen in das Heilige-land. *Nuremberg*, 1678, in 8.°
Voyage à la Terre-Sainte. *Paris*, 1679, in 12.°
Voyage nouveau de la Terre-Sainte par le P. Nau, jésuite. *Paris*, 1679, in 12.° (le même avec remarques etc.), 1679
Relation nouvelle et exacte de la Terre-Sainte et de l'état présent des saints lieux. *Paris*, 1688, in 8.°
Le Bouquet sacré, ou le voyage de la Terre-Sainte, composé des roses du Calvaire, des lis etc. par le P. Boucher. *Rouen*, 1698.
Relation nouvelle et très-fidèle de la Terre-Sainte, dans laquelle on voit ce qu'il y a de remarquable par Felix Beaugran. *Paris*, 1700.
Relation d'un voyage nouvellement fait au mont Sinaï et à Jérusalem etc. par le Sieur Morison. *Jonl*, 1704, in 4.°
Viaggio in levante al santo-sepulcro, e altri luoghi di Terra-Santa di Domin. Laffi. *Bologn.*, 1708, in 12.°
Hietlingii Conradi Peregrinus per Terram-Sanctam et Hierusalem, conductus sub auspiciis Dom. Georgii Ferdinandi etc. 1713, in fol.°
Voyage à la Terre-Sainte en 1707 contenant la description de Jérusalem, avec les moeurs des Turcs par Marcel Laduire. *Paris*, in 12.°
Hadriani Relandi Palaestina ex veteribus monumentis illustrata. *Utrecht*, in 4.° *Dordrecht*, 1714, 2 vol. in 4.°
Chrysantis Historia et descriptio Terrae Sanctae, urbisque Hierusalem *Venet.*, 1728, in fol.°
Voyage curieux à la Terre-Sainte. *Dresde*, 1738, in 8.°
Voyage du P. Ange-Maria Müller à Jérusalem. 1735, in 4.°
Le Pieux Pélerin, ou Description véritable d'un voyage de la Terre-Sainte à Jerusalem par Robert. *Nuremberg*, 1740, in 12.°
Reise nach Jerusalem, Cairo, etc. . . . . . *Hambourg*, 1740, in 8.°
Voyage nouveau de la Terre-Sainte par le P. Marc, jésuite. *Paris*, 1744, in 8.°
Reise nach dem Gelobten-land (1737) von Jonas Korte. *Altona*, 1741, avec des supplemens et des planches. *Halle*, 1746, 1751, in 8.°
Relation d'un voyage de Jean Korte à la Terre-Sainte. *Halle*, 1751, 2 vol., in 12.°
Palestina, overo primo viaggio di Leandro di Santa Cecilia Carmelit. Scalzo in oriente, scritto dal medesimo. *Roma*, 1753, in 4.°
Relation fidelle d'un voyage à la Terre-Sainte par un religieux observantin. *Paris*, 1754, in 12.°
Description historique et géographique de la Palestine, par Bachiene. *Leipsic*, 1766 à 1775, 2 vol. in 8.° avec des cartes géographiques.
Reise-Beschreibung in und aus dem Heiligen lande. *Rastadt*, 1785, in 8.°
Description des lieux saints de Jérusalem, et des objets que vont visiter les pélerins dans la Judée etc. par le RR. PP. etc. *Londres*, in 8.°
Certaz Prah do Benatk o odfudpotom po mori az do Palestiny to gest, per Voldrich. *Prag.* 1787.

Histoire de la sainte et grande ville du Dieu c'est-a-dire de Jérusalem et des saints lieux etc. *Constantinople*, 1782, in 4.°

Description des lieux saints de Jérusalem (en grec moderne). *Venise*, 1783, 1 vol. in 8.°

Das heilige land nach seinem gegenwertigen Zustand geschildert von Gradus Bscheider. *Augsbourg*, 1793, in 8.°

Voyage en Palestine, décrit dans une suite de lettres: (en Hollandais) Reise dovr, etc. . . . . 1798, in 8.°

Views in Palestina and Caramania, from the original drawings of Luigi Mayer, with an historical and descriptive account of the country, etc. . . . . *Londr.*, *Bensley*, 1804, gr. in f.°

Mathurinus Veissiere Collocutiones de varii generis argumentis Historiae, litteraturae, religionis, et critices. *Coloniae.*

Basnage. Histoire des Juifs avec la continuation. *Amstelodami*, 1707, vol. 15, in 12.°

Romanus Hooghe, de Historia Veteris Novique Testamenti cum elegantissimis figuris etc. *Amstelodami*, 1705, 2 vol. in 4.°

Joh. Seldeni de anno civili et Calendario Reipublicae Judaicae. *Lugdun. Bat.* 1683, in 8.°

Joh. Buxtorfii Exercitationes Historicae. *Basileae*, 1659, in 4.°

Aug. Calmet Oeuvres completes, vol. 15. *Paris*, 1722, in f.°

Joh. Andreae Quemsted Antiquitates Biblicae. *Wittembergae*, 1688-1689, in 4.°

Josue Arnd Clavis Antiquitatum Judaicarum, 1707, in 4.°

Fabricius Bibliographia antiquaria. *Basil.*

Moysis Maimonidis Opus cum Comment. Josephi Athiae Judaei. *Amstelod.*, 1702, 2 vol.

Tissard Franciscus de ritibus Hebraicis. *Parisiis*, 1508, in 4.°

Constantini Imperat. Liber de legibus Hebraeorum forensibus, *Leid.*, 1637, in 4.°

Spencerus. Tractatus de legibus Hebraeorum. *Catabrigae*; 1685, in 4.°

Velvood Jus divinum Judaeorum comparatum cum jure Romano. *Leidae*, 1594.

Carolus Sigonius Respublica Judaeorum. *Leidae*, 1701.

Johann. Seldeni de Synedriis et Praefecturis Veter. Hebraeorum. *Francoforti*, 1696, in 4.°

Johan. Buxtorfii de statu et jure Regio, et de Judicum et Regum convenientiis et differentiis. *Basileae*, 1712.

Franciscus Buddaeus, Introductio ad Historiam philosophicam Hebraicam. *Hallae in Saxon*, 1702, in 8.°

Guillelmi Zepperi legum Mosaicarum forensium explicatio. *Parisiis*, 1614.

Jo. Andreae Danz Opus agonisticum Hebraeorum. *Jenae*, 1690, in 4.°

Georg. Gasp. Kirekmajer de rebus, ritibusque Hebraeorum. *Francofurti*, 1744, in 8.°

Leone di Modena Cerimonie, e costumi de'Giudei col supplemento di Riccardo Simone. *Mantova*, 1612, in f.°

Ludovisi de Weil libri de caeremoniis et de cultu divino Judaëorum. *Parisiis*, 1667-1668, in 4.°
Joh. Rodulphus et Jo. Jacobus Cramerus Theologia Israel. *Lipsiae*, 1704.
Jacob Juda Arieh descriptio Tabernaculi-Mensura Templi Salomonici cum fig. *Helmstadii*, 1661; in 4.°
Lami de Tabernaculo, de templo Salomonis, et urbe Hierusalem. *Parisiis*, 1720, in f.°
Joh. Jaubertus de sacrificiis Hebraeorum, et de sacerdotibus, sacrisque ministris. *Jenae*, 1659, in 8.°
Gaspar Calvorius Rituale Ecclesiasticum. *Jenae*, 1705, in 4.°
Benedictus David Carpzovius de vestibus summorum Pontificum. *Jenae*, 1655, in 4.°
Joh. Jonston de festis Hebraeorum et Graecorum. *Jenae*, 1670, in 12.°
Joh. Conradi Hottingeri de decimis Judaeorum Exercitationes x cum Ep. Adriani Relandi, 1712, in 4.°
Joh. Henrici Opicii de Jejuniis Hebraeorum. *Kilon*, 1680.
Philo Judaeus de Circumcisione. *Lugd.*
Athan. Kircheri de Ægyptiorum, Syrorum, Hebraeorum Diis. *Francofurti*, 1765, in 8.°
Joh. Drusii de sectis Judaeorum. *Basil.*
Joh. Buxtorf de Nuptiis et divortiis Hebraeorum. *Basil.*
Jac. Perizonii de ducenda defuncti fratris sorore, et de Polygamia. *Basil.*
Guillelmi Salder de aquis amaris. *Basil.*
Joh. Hyeron. Sopranis de ritibus Hebraeor. in funere et de publico eorum, privatoque luctu. *Lugduni*, 1643.
Joh. Nicolai de sepulcris Hebraeorum. *Lugduni, Batav.*, 1706, in 4.°
Bened. Ariae Montani Naturae Historici. *Antuerpiae*, 1601.
Joh. Guillelmi Stuckii antiquitates convivales Hebraeor. etc. *Tigurii*, 1582.
Theod. Daccovii de accubitu ad agnum Paschalem. *Wittemberg*, 1698.
Melchior Leideker de vestibus et ornamentis Hebraeorum privatorum.
Augustus Pfrifferius dissertatio de poesi Hebraeorum. *Dresdae*, 1679, in 4.°
Vagenseil dissertatio de lucibus Hebraeorum (in libro de *Nurimberga*).
Ciprianus de la Nuerga de ratione musica, et instrumentorum usu apud Vet. Hebraeos. *Romae*, 1715.
Guillelmi Eder de morbis Evangelicis.
Fleury Coutumes des Israélites. *Paris.*
Paolo Medici. Riti e costumi degli Ebrei. *Venezia*, 1776.
Dissertazioni Preliminari alla traduzione de' Salmi. Opera di Saverio Mattei. *Torino*, 1781.
Michaelis. Dissertazioni di vario genere su 'l costume degli Ebrei.
Lettere di alcuni Giudei scritte al signor di Voltaire. In Venezia tradotte e stampate.
Lowt De sacra Poesi Hebraeorum. *Edimb.*

DESCRIPTION DE LA JUDÉE.

Situation et fertilité de la Palestine.

Il n'est point de pays auquel on ait attaché tant de célébrité et donné tant de noms différens que la Palestine, qui à été appelée Terre de Chanaan, d'Israél, Terre promise, Terre-Sainte, et Syrie Palestine. Cette contrée est située entre les trente unième et trente troisième degrés de latitude : elle a pour confins, dit Fleury, du côté du midi, les hautes montagnes qui la séparent de l'atmosphère brûlant des déserts de l'Arabie : au couchant, en se dirigeant vers le nord, elle est bornée par la Méditerranée d'où lui viennent des brises rafraichissantes, et au nord par la chaîne du Liban, qui la met à l'abri du froid piquant de l'aquilon. La mer Méditerranée est celle qui est ordinairement désignée dans l'Écriture sous le nom de mer Grande, parce que les Hébreux n'ayant que de faibles notions sur l'Océan, donnaient le nom de mer à de simples lacs, et à toute espèce d'amas d'eau un peu considérable. L'interieur du pays est entrecoupé de monts et de collines qui sont favorables à la vigne, aux arbres fruitiers, et au menu bétail. Les vallées sont arrosées par une quantité de torrens qui suffisent à l'irrigation, malgré qu'il n'y ait point d'autre rivière que le Jourdain. Les pluies y sont rares, mais régulières : elles tombent au printems et en autonne, motif pour lequel l'Écriture considérant l'année comme un jour, leur donne le nom de pluies du matin et du soir. L'abondance des rosées en été supplée à la rareté des pluies. Mais cette contrée célébre à tant de titres du tems des Juifs par l'aménité et la richesse de son sol, n'offre plus, depuis les invasions successives des Arabes, des Croisés et des Turcs, que l'aspect affligeant d'un pays devasté, et tellement stérile, qu'on aurait lieu de douter de sa beauté primitive et de son ancienne fertilité, si l'Écriture, Joseph, Strabon, Pline et autres écrivains ne s'accordaient à nous en rendre témoignage.

Jourdain.

Le Jourdain, dont Voltaire a parlé avec dédain, a paru à Pline le naturaliste un fleuve fourni d'eaux limpides et assez large pour la vallée qu'il arrose ; et cette manière de voir, dit Malte-Brun, est conforme à celle de la plupart des voyageurs. Shaw dit, qu'après le Nil, il n'a pas trouvé en Barbarie, ni dans tout le levant, de fleuve plus considérable que le Jourdain. Pocoke lui don-

ne un cours très-rapide, et assure qu'il est aussi large que la Tamise à Windsor. Aussitôt après Pâques, il s'enfle par la fonte des neiges et les pluies abondantes qui tombent dans cette saison. Les voyageurs modernes rapportent qu'il a maintenant un double bord: le plus bas contient les eaux dans leur état naturel, et le plus haut leur sert de digue dans le tems de leur plus grand accroissement. Ces eaux, lors qu'elles s'élèvent entre l'un et l'autre bord, deviennent très-troubles à cause de leur rapidité, mais elles n'en sont pas moins saines. Les hommes et les femmes, au dire de Pocoke, leur attachent une vertu qui les leur fait rechercher avec le plus grand empressement: les premiers s'y plongent entièrement, non sans beaucoup de danger à cause de la force du courant: ce qui les oblige à se tenir à quelque branche d'arbre; les femmes ne font que quitter leur chaussure, et se contentent d'être arrosées de ses eaux par quelque-uns des baigneurs.

La Palestine a subi autant de divisions différentes que de révolutions politiques, et ces divisions ont successivement changé sous les Juges, ensuite sous Salomon et Roboam, aprés sous les Romains, et enfin sous les Arabes et les Turcs. Quoiqu'il soit de tous ces changemens, les provinces principales de cette contrée ont toujours été la haute et basse Galilée avec les villes de Césarée, Tibériade et Nazareth; la Samarie avec une ville du même nom, outre Néapolis et Sichem; la Judée proprement dite avec Jérusalem, Jéricho et Jaffa; la Pentapole avec Gaza, Azdot et Azzot; l'Idumée avec Hébron; la Pérée qui comprend la Trachonite, la Gaulonite, la Batanée, l'Auranite, l'Iturée, la Décapole, la Pérée proprement dite, l'Ammonite, et la Moabite; on trouve dans ces dernières provinces Gerase, Gaddara, Pella, Ameth et Philadelphie. *Divisions.*

On ne connaît guères l'étendue territoriale des tribus Israélites, parce qu'ayant vécu pendant long tems comme les peuples Nomades, elles ne purent jamais jouir de toutes leurs possessions; c'est ce qui arriva des tribus de Siméon et de Dan, qui furent toujours repoussées par les Philistins; de la tribu d'Ascher qui le fut également par les Tyriens; des tribus de Ruben, de Gad et de Manassé, qui ne purent soumettre qu'avec peine les Ammonites et les Moabites. Dans la haute Galilée s'établirent les tribus d'Ascher ou Azer et de Nephtali; et dans la basse celles de Sébulon ou Zabulon et d'Issachar; dans la Samarie celle d'Ephraïm, et une partie de celle de Manasse; dans la Judée celles de Benjamin, de Juda, *Provinces occupées par les tribus.*

de Siméon et de Dan; et dans la Pérée celles de Ruben, de Gad, et le reste de la tribu de Manassé.

En partant de Damas pour aller vers le midi, on rencontre une vaste plaine qui est bornée au nord par l'Hermon des anciens, appelé aujourd'hui Dgibel-El-Schech: c'était autrefois l'Auranitide et la Gaulonite, pays où il n'y a point de rivière qui ne soit à sec durant l'été: ce qui oblige chaque bourgade à avoir un étang, où l'on recueille les eaux de quelque torrent ou ouadi. Cette contrée, qui porte maintenant le nom de Hauran, est, au dire de Malte-Brun, celle qui produit le plus de grain dans toute la Syrie. Cette plaine immense, lors que le vent agite les moissons dont elle est couverte, présente l'aspect d'une mer ondoyante. On y voit cependant çà et là des collines, chacune desquelles a un petit village dont les maisons sont bâties en basalte, espèce de pierre très-commune sur ce point, et qui donne aux habitations un air mélancolique. L'ancienne Bostra, capitale de l'Arabie Romaine dans le troisième siècle, conserve encore aujourd'hui son nom, malgré qu'elle ne présente plus qu'un monceau de ruines.

Batanée, Pérée et Moabite.

Dans l'antique Batanée, appelée maintenant Bothin, on voit de vastes cavernes creusées dans le roc, où vivent quelques pasteurs Arabes à la manière des anciens Troglodytes. Tout près de là un voyageur moderne a découvert, au rapport de Malte-Brun, les ruines magnifiques de Gerasa, maintenant Dgerrasch, avec des temples, des amphitéatres, et plusieurs centaines de colonnes encore debout qui attestent la puissance Romaine. Le canton d'El-belka correspond à l'ancienne Pérée, et Karrak-Moab est le chef lieu d'un pays qui formait l'ancienne Moabite.

Galilée.

En Galilée, pays aussi agréable que fertile, on trouve sur une montagne peuplée de myrtes la ville de Saphet qui a succédé à l'ancienne Béthulie jadis assiégée par Holopherne. Tybériade à également remplacé Tabarya, et cette ancienne ville a donné son nom à un lac voisin, appelé aussi mer de Galilée ou de Génézareth. Ce lac est célèbre, non seulement en Judée, mais encore par toute la Syrie et dans l'Arabie par l'abondance et la variété de ses poissons: il suffit de dire que les Arabes en font encore aujourd'hui l'objet d'un commerce important. Non loin de ce lac, dont les bords sont plantés de dattiers, d'orangers et autres arbres fruitiers est le bourg de Nazareth, lequel est bâti sur une montagne à peu de distance d'une petite rivière appelée Chison. A deux

lieues au midi de ce bourg s'élève une pyramide de verdure, ou le mont Thabor, appelé par les anciens Alabryon. Maundrell assure d'être arrivé à son sommet en moins d'une heure; Thévenot évalue sa hauteur à un peu moins d'une demi lieue, et dit que quelques-uns de ses compagnons y montèrent à cheval: d'où il semblerait que la pente n'en est pas aussi rapide qu'on le croit ordinairement, et qu'on pourrait le présumer, surtout d'après le rapport de ceux qui lui donnent la forme d'un pain de sucre. Son sommet est couronné d'oliviers, de sycomores et de moissons de blé sauvage dont il prend la teinte jaunâtre. Du haut de cette montagne on découvre le Jourdain, le lac de Tibériade et la Méditerranée: Héléne mère du grand Constantin, enchantée de cette perspective y fit bâtir une église magnifique, qui fut cathédrale pendant long tems. A présent on n'y voit plus, d'un côté qu'un couvent de Bénédictins, et à l'opposite un autre de Basiliens, où les Grecs célébrent l'office divin avec une permission spéciale des autorités locales. On trouve sur les flancs et dans les environs de cette montagne des ceps de vigne qui ont jusqu'à deux pieds de diamétre, et forment avec leurs longues branches un berceau de verdure. Les grappes qu'ils portent ont deux ou trois pieds de long, et une seule suffit, avec du pain et de l'eau, pour le repas de toute une famille.

On rencontre en Samarie de restes de l'ancienne Césarée, et sur le golfe de Saint Jean d'Acre le bourg de Haiffa ou Caiffa. Césarée était sans contredit la ville la plus considérable de toute cette province. Anciennement elle s'appelait la tour de Stratond; mais Hérode l'ayant fait embellir et fortifier, elle devint la résidence des Gouverneurs Romains et la métropole de toute la Judée. Elle avait un port qui réunissait les agrémens à la commodité; et s'il faut en croire Joseph, il était habité par des Grecs et des Juifs qui étaient toujours aux prises entre eux, et y excitèrent plusieurs soulevemens, jusqu'à ce qu'ayant été prise par Vespasien, il y fut mis une colonie Romaine. De Caiffa part une chaîne de montagnes, dont le promontoire est particulièrement connu sous le nom de mont Carmel, séjour d'Elie et de plusieurs Chrétiens qui vivaient dans des grottes creusées dans le roc, qu'on voit encore parmi les oliviers. On trouve en outre en Samarie Naplouse, jadis appelée Sichem, puis Néapolis dans le siècle d'Hérode, et célébre par le temple schismatique que les Samaritains y avaient construit. *Samarie.*

A peu de distance de cette ville, on aperçoit dans des jardins quelques ruines de la fameuse Samarie, anciennement appelée Somerom, du nom de la montagne sur laquelle elle était bâtie. Elevée par ses Rois au plus haut degré de splendeur, elle fut détruite après par les Assyriens, et les colonies que ces derniers y envoyèrent pour la repeupler ne purent jamais lui rendre son premier lustre. Hérode la rebâtit et l'orna de beaux édifices; mais ayant été ruinée de nouveau, il n'en reste plus aujourd'hui qu'un petit temple qu'on voit sur les hauteurs verdoyantes de Garizim, où les Samaritains, appelés en Arabe Semri, viennent en foule adorer leur Jéhovah.

Judée proprement dite.

Les districts modernes de Gaza, d'Hébron, d'El-Koda comprennent l'ancienne Judée. On trouve dans le premier, outre la ville de Gaza, le port de Jaffa anciennement Joppé, où débarquent les pélerins qui vont à la Terre Sainte. Ce port, démantelé et rebâti tour à tour, change toujours d'aspect dans les relations des voyageurs. De Jaffa aux montagnes de Judée, le sol, composé d'une terre sablonneuse, présente une surface inégale: quelques voyageurs s'accordent à dire, qu'on voit encore dans cette partie de la Palestine des restes de ces murs que les anciens construisaient pour soutenir les terres inclinées, beaucoup de citernes où l'on recueillait les eaux, et les canaux qui servaient à les distribuer dans les campagnes.

Jérusalem.

Si nous nous avançons vers le centre de la Judée, dit Chateaubriand, la terre qui avait jusqu'alors conservé sa verdure s'en dépouille; les flancs des montagnes s'élargissent et deviennent plus stériles; la végétation languit insensiblement et meurt, la mousse même disparaît, et une teinte ardente et rougeâtre succède à la paleur des roches. Au centre de ces montagnes est un bassin aride, fermé de tous côtés par des sommets jaunâtres et pierreux, qui ne s'ouvrent que vers le levant pour laisser voir le gouffre de la mer Morte, et dans le lointain les montagnes de l'Arabie. Au milieu de ces rocs est située la fameuse Jérusalem, qui ne renferme plus aujourd'hui que de chétives habitations, dont l'aspect n'est pas moins triste que celui de nos prisons. Néanmoins l'intérieur de cette ville présente plus d'élégance et de richesses que ne l'annonce d'abord son extérieur. On y trouve trois couvens de Latins, de Grecs et d'Arméniens qui ont l'air de forteresses; la mosquée, bâtie sur l'emplacement du temple de Salomon, s'élève au milieu d'une belle

place ; mais il n'est permis à aucun Chrétien d'en approcher, et encore moins d'y entrer : l'église du Saint Sépulcre comprenait dans sa vaste enceinte le lieu où le Christ fut crucifié, ainsi que la grotte où fut déposée sa dépouille mortelle. Il y a une garde Turque pour la perception d'une taxe qui se léve sur tous le dévots qui viennent visiter ces lieux mémorables, où le fondateur du christianisme sanctionna par sa mort la divinité de sa morale. Tel est pourtant l'ascendant de la vérité, dit Malte-Brun, que le Musulman en s'arrêtant avec respect à la vue de ces lieux s'écrie ; *Ici mourut un ami de l'humanité, un martyr de la vertu.* Un incendie a réduit il y a peu d'années en un monceau de ruines ce sanctuaire général de la Chrétienté, et le Cénotaphe qui couvre l'entrée du sépulcre a résisté seul, et comme par une espèce de miracle, à la chute de la coupole enflammée.

Ancienne Jérusalem.

Il est difficile de se faire une idée du triste spectacle que présente aujourd'hui Jérusalem, capitale d'un royaume puissant sous David et Salomon, qui vit l'or d'Ophir et les cédres du Liban servir à la décoration de ses temples et de ses palais, et qui, dévastée depuis par les Babyloniens, se releva plus brillante que jamais sous les Machabées et les Hérodes. L'architecture Grecque s'y était introduite, comme le prouvent les tombeaux des Rois qui sont au nord de la ville. Elle comptait alors plusieurs milliers d'habitans ; mais dans la soixante dixième année de notre ére, Titus la détruisit jusques dans ses fondemens. Adrien bâtit à sa place la ville d'Elie Capitoline, et peu de tems après Constantin lui rendit son nom de Jérusalem. Héléne mère de cet Empereur l'embellit de plusieurs monumens. Dans le septième siècle elle tomba au pouvoir des Persans et des Arabes, qui l'appellèrent El-Kods la Sainte, et quelque fois El-Chérif la noble. Les Chevaliers de l'Europe Chrétienne allèrent l'arracher des mains des infidéles en 1098 : le trône des Godefroi et des Baudouin brilla d'un éclat passager, qui fut encore obscurci par les dircordes, et en 1187 Saladin arbora de nouveau le croissant sur les murs de Sion. Conquise tour à tour par les Sultans de Damas, de Bagdad et d'Egypte, elle a enfin changé de maître pour la dix septième fois, en passant sous la domination des Turcs en l'an 1517.

Roses de Bethléem.

A peu de distance de Jérusalem on trouve la célébre bourgade de Bethléem, qui est habitée par des Chrétiens et des Musulmans : l'étable où le Christ prit naissance est enclavée dans une église

magnifique, enrchie des présens de toute la Chrétienté. Au nord-est de Jérusalem, et dans la plaine d'El-Gor arrosée par le Jourdain, est situé le village de Rihha qui répond à l'ancienne Jéricho, appelée par Moyse ville des palmes; mais ces plantations aussi bien que celles de l'Opobalsamum ou baume de la Mecque ont disparu entièrement, et les environs de cette ville ne produisent plus que de ces fleurs, auxquelles une opinion superstitieuse a donné le nom de roses de Jéricho.

Mer morte. A l'orient de la Judée, deux chaînes de monts arides et sauvages forment le bassin de la mer Morte ou lac Asphaltide, ainsi appelé à cause de l'Asphalte qui s'élève du fond de ce lac, flotte à sa surface, et se recueille sur ses bords. Les relations des voyageurs attestent qu'on ne voit dans ce lac ni poissons ni coquillages; que ses rivages ne resonnent jamais du chant des oiseaux; qu'il exhale sans cesse des vapeurs mal saines; qu'on voit même quelquefois en sortir des tourbillons de fumée, et de nouvelles crévasses s'ouvrir sur ses bords. Strabon cité par Malte-Brun dit, que, selon la tradition des habitans, cette vallée renfermait anciennement treize villes florissantes, qui furent toutes englouties par un tremblement de terre. L'histoire moderne vient en cela à l'appui de l'histoire ancienne, en nous apprenant que les tremblemens de terre sont fréquens en Syrie et en Palestine.

Montagnes et vallées. Le pays qu'habitaient les Juifs comprenait d'autres mantagnes et d'autres vallées célébres, telles que celle du Liban si renommé par ses cédres. On trouve encore de ses arbres antiques au levant de Byblos et de Tripoli, et des personnes qui sont allées sur les lieux assurent que, malgré qu'on n'en prenne plus aucun soin, on en trouve plusieurs dont le tronc a trente cinq et jusqu'à quarante pieds de diamètre. Le cédre, dans ces environs, ne poussait ses prémières branches qu'à la hauteur de dix à douze coudées de terre: elles étaient grosses et éloignées les unes des autres, et ses feuilles ressemblaient à celles du romarin: ce qui a fait douter à plusieurs sectateurs de Linnée, que ce fussent de vrais cédres, mais plutôt une espèce de sapin.

Après le Liban venaient l'Hermon, l'Olivet et le Calvaire qui jouissaient aussi d'une certaine célébrité. Ces monts supposent l'existence de plusieurs vallées, dont les plus fameuses étaient celles de Mambré, de Siddim et d'Hinnon où l'on brûlait des enfans en l'honneur de Moloch. On ne sait où se trouve l'immense vallée

de Josaphat, sur laquelle les érudits et les géographes ont dit et écrit tant de choses inutiles. Du reste on ne voit rien autre chose de particulier en Judée, si ce n'est quelques productions naturelles, que nous avons déjà annoncées comme propres à d'autres climats, et la mandragore appelée par Linnée, *atropa mandragora*. Les Hébreux ainsi que les Arabes donnaient à cette plante singulière le nom de *Serag-Chilcothrob*, ou chandelle du diable, parce qu'elle jettait pendant la nuit un lueur sombre dans toute sa circonférence. La mandragore, selon la description que nous en donne Mattioli, croissait en quantité dans les bois de la Palestine, et s'élevait à la hauteur de quinze à vingt pieds. De l'exrémité de son tronc sortaient des feuilles presque d'une coudée de longueur et d'une palme et demie de largeur, qui étaient marquées de petits points et d'un vert obscur : on aperçoit à travers les feuilles de petits rameaux de trois ou quatre pouces de long, qui portent une fleur semblable à une clochette divisée en cinq parties, légérement veloutée, blanchâtre et pourprée.

Moabites, Ammonites, Madianites, Edomites, Amalechites, Chananéens, et Philistins.

Moabites.

AVANT de parler des Israélites qui s'établirent dans la Palestine, nous croyons à-propos de dire un mot des peuples qui l'habitaient auparavant, et qui étaient; les Moabites, les Ammonites, les Madianites, les Edomites, les Amalécites, les Chananéens et les Philistins. Les Moabites descendaient des Moab, fruit de l'inceste de Loth avec sa fille ainée, et ils occupaient le pays situé à l'orient du Jourdain et de la mer Morte, qui est arrosé par l'Arnon. Leur ville capitale était Ar, appelée encore Areopolis. Ils avaient un gouvernement monarchique ; et on lit dans l'écriture que leur Roi Moab, étant en guerre avec les Hébreux, les envoya maudire par son prophète Balaam, devenu fameux par l'anesse qu'il montait et qui parla. La richesse de ce peuple consistait en troupeaux, dont la garde fesait sa principale occupation : lorsqu'il eut subi le joug des Hébreux, il leur payait son tribut en agneaux et en moutons. Les Moabites adoraient Baal appelé Baal-Phegor, qui, au dire de Théodoret, signifie Baal adoré sur le mont Phegor. Saint Jerôme, Ruffin et plusieurs autres sont d'avis que la signification de ce mot est *Dieu nu*, et que par conséquent cette divinité ré-

pond au Priape des Grecs et des Latins : ce qui résulte encore plus clairement du livre des Nombres, où il est dit que Baal présidait à la fornication (1). L'Ecriture fait mention d'un autre Dieu des Moabites appelé Chamos, que Saint Jerôme croit être le même que Baal-Phegor. Salomon lui fit bâtir un temple pour complaire à une de ses femmes. On trouve la circoncision usitée chez ce peuple ainsi que chez plusieurs autres de l'orient, qui la considéraient comme une précaution nécessaire à la santé.

Ammonites. Au nord du pays de Moab était celui des Ammonites descendans d'Ammon fils de Loth : sa capitale était Rabbah ou Ammana, dans laquelle on conservait le grand lit de fer, de quinze pieds de long et de six de large, où couchait Og Roi de Basan, qui commandait à une race de géans appelés Zamzummin, lesquels furent vaincus et chassés de leur pays par les Ammonites qui l'occupèrent. Une partie de cette capitale portait le nom de ville *des Eaux*, parce qu'au rapport de quelques-uns, elle était arrosée par une rivière appelée *Jados*, et selon d'autres parce qu'elle avait plusieurs sources qui y versaient leurs eaux. Cette ville fut bâtie dans les siècles suivans par Ptolémée Philadelphe, qui l'appela Philadelphie, et donna le nom d'Arabie Philadelphique à tout le pays qu'habitaient les Ammonites et les Moabites. Le gouvernement de ce peuple était monarchique: ses principales occupations étaient l'agriculture et le soin des troupeaux ; mais il fut souvent troublé dans l'exercice de ses arts paisibles par ses guerres sanglantes avec les Hébreux qu'il haïssait, et se plaisait à insulter, comme il le témoigna en fesant couper la moitié de la barbe aux envoyés de David. Les Ammonites rendaient un culte fameux au Dieu Moloch, qui en leur langue signifiait *Roi Seigneur* ; et ils le représentaient sous la forme d'un monstre moitié homme et moitié veau. Au pied de cette statue étaient construits des fourneaux, dans lesquels on jettait les enfans qu'une superstition cruelle immolait à cette divinité ; et pour empêcher que les cris de ces malheureuses victimes n'excitassent la pitié dans l'ame des spectateurs, les prêtres battaient du tambour, et jouaient de divers instrumens bruyans : ce qui fit donner à la vallée d'Hinnon où se commettaient ces abominations le nom de Jophet, qui en langue Hébraïque veut dire tambour. Quelques Juifs modernes ont prétendu que les Ammonites ne brû-

(1) Banier. Mythol. liv. VII. chap. V.

laient pas réelement leurs enfans, et qu'ils ne fesaint que les placer entre deux feux pour les purifier; mais Vossius et Seldéne ont réfuté cette opinion par de solides argumens. On sacrifiait à Moloch des tourterelles, des colombes, des agneaux, des béliers, des veaux, et des taureaux, auxquels ont joignait de la farine: sa statue était, dit-on, vuide dans l'intérieur et partagée en sept niches: on offrait dans la première de la farine, dans la seconde des tourterelles, dans la troisième une brébis, dans la quatrième un mouton, dans la cinquème un veau, dans la sixième un bœuf, et dans la septième un enfant. Judes Benjamin assure, dans son *Itinéraire*, avoir vu quelques restes de l'ancien temple des Ammonites; l'idole y était assise sur un trône de pierres toutes dorées, et tenait dans chaque main l'image d'une femme assise.

Madianites.

Le pays de Madian était divisé en deux parties, qui étaient situées; l'une à l'orient de la mer Morte, et dont Madian était la capitale; et l'autre en Arabie au levant de la mer Rouge, qui avait Madiena pour capitale: il parait que les habitans de l'une et de l'autre étaient des descendans d'Abraham, et quelques-uns d'entre eux adoraient le vrai Dieu: les autres suivaient le culte idolâtre des Moabites. Ce peuple était en même tems pasteur et commerçant; les pasteurs étaient toujours errans à la recherche des meilleurs paturages: ils n'avaient pour habitations que des tentes qu'ils transportaient partout avec eux; les marchands étaient aussi toujours en chemin, et ils partaient en troupes, laissant aux femmes le soin des troupeaux. Tout le monde connaît l'aventure de Joseph fils de Jacob, qui fut acheté par des marchands Madianites, et emmené en Egypte. Il parait que les Madianites acquirent beaucoup de richesses par le commerce, car il est fait mention de bijous en or, de colliers, de bracelets, d'anneaux, de pendans d'oreille, d'habits de pourpre dont ils composaient leur parure, et de chaînes d'or qu'ils suspendaient au cou de leurs chameaux. On distingue parmi eux Jétro ou Gétro père de sept filles, que Moyse, en se retirant de la cour de Pharaon, sauva de la violence de quelques pasteurs: service dont Gétro lui témoigna sa reconnaissance, en lui en donnant une en mariage nommée Sephora.

Edomites. ou Iduméens.

Les Edomites, descendans d'Esaü appelé encore Edom, s'arrêtèrent d'abord dans les montagnes de Sehir au midi de la mer Morte; ensuite ils descendirent dans la Palestine entre les terres de Juda et l'Arabie Pétrée: ils sont généralement connus de nous

sous le nom d'Iduméens. Le pays qu'ils occupaient était montueux et peu fertile : il comprenait les villes de Jeman patrie d'un des amis de Job ; de Dédan célébre par son commerce d'ivoire, d'ébéne et de draps précieux ; et de Petra ou Sehla entourée de rocs escarpés, mais abondante en sources d'eau. A dix milles de Petra est Elath, port fameux sur la mer Rouge, qui fut long tems possédé par les Iduméens : non loin de là s'élève le mont Hor où mourut Aron, et commence la vallée du Sel, qui a probablement pris ce nom de la grande quantité de sel qu'on y trouve. Les Iduméens furent d'abord gouvernés par des chefs, et ensuite par des Rois : ils détestèrent toujours les Israélites, à l'exception de Sédécias qui fut cependant trahi par eux. Si Job était, comme on le croit généralement, Iduméen, et si le livre qui porte son nom est de lui ou de quelqu'un de ses contemporains, il faut convenir que ce peuple avait des notions exactes sur la divinité et en morale, et qu'il n'était nullement dépourvu de connaissances en astronomie et en cosmogonie : l'illustre Galilée cita même un passage de Job à l'appui de son opinion sur le mouvement de la terre autour du soleil ; mais les révérends pères de l'inquisition devant qui il tâchait de la démontrer ne lui répondirent qu'en haussant les épaules, marque ordinaire du profond savoir de ceux *qui ne décident des choses que par préjugé ou par prévention.*

Amalécites. Il n'est pas aussi aisé de tracer les limites du pays des Amalécites, que Joseph confond avec les Edomites, et désigne sous le nom de possesseurs de la ville de Petra. Ils confinaient en effet avec le pays d'Edom, et étaient issus d'Amalech fils d'Eliphas, qu'Esaü avait eu d'une concubine nommée Timna. Ce peuple avait des relations avec les Egyptiens, ce qui a fait croire avec raison qu'il avait des connaissances dans les arts et dans les sciences ; son gouvernement était monarchique, et il professait l'idolâtrie, comme l'atteste Joseph, qui fait mention de leurs idoles, appelées dans l'écriture idoles du mont Sehir.

Philistins. Mais tous ces peuples sont encore moins célèbres que les Philistins, qui donnèrent leur nom à toute la Judée, appelée d'abord Philistim, et ensuite par corruption Palestine. Leur pays s'étendait le long des bords de la Méditerranée, et cofinait au midi avec celui des Amalécites, et à l'orient avec la tribu de Juda : sa capitale était Gaza ville renommée, et il tira de grandes richesses du commerce qui se fesait dans les ports limitrophes de Majuma,

Anthedon, et Ascalon patrie de la fameuse Sémiramis. Sandys assure avoir vu des restes magnifiques de cette ville antique : on rencontre, dit-il, en plusieurs endroits de simples toits soutenus par de beaux piliers en marbre de Paros, dont les uns sont d'un travail uni, et les autres sculptés avec beaucoup d'art et sur des dessins fort-curieux. On trouve encore sur le haut de la colline du côté du nord-est des ruines d'arcs d'une grandeur prodigieuse, et les fondemens d'un superbe édifice : on y a déterré des colonnes en marbre d'une telle grosseur, qu'il a fallu les scier pour pouvoir les faire servir d'ornement dans une mosquée qu'on bâtissait dans une vallée voisine. A Gaza il faut encore joindre Azad ou Azotus, ville extrêmement forte, qui, au rapport de Joseph, soutint un siége de vingt neuf ans contre Psammétique, et contre les autres villes de Gath, Gerar, et Accaron ou Eckron.

Gouvernement et art militaire.

Il parait que, du tems de Moyse, le gouvernement des Philistins était aristocratique, et qu'ils avaient pour chefs cinq seigneurs, indépendans les uns des autres dans l'administration, mais unis entre eux en cas de guerre. Vinrent ensuite les Rois, parmi lesquels se distingue particulièrement Abiméléch : l'autorité de ces Souverains était néanmoins partagée entre eux et les plus marquans d'entre les habitans, qui détestaient une excessive sujétion, et voulaient jouir d'une liberté sagement tempérée. Ce peuple cultivait beaucoup l'art militaire, et il eut avec les Israélites plusieurs guerres dont il se tira quelquefois avec succès : l'adresse avec laquelle il se servait de l'arc porta quelques-uns à lui en attribuer l'invention.

Religion.

Dagon était la divinité la plus renommée des Philistins, et selon la Théogonie de Sanconiaton, il était fils du ciel et fut appelé Dagan ou Dagon, qui en langue Phénicienne veut dire *Froment*; il fut l'inventeur de la charrue, et enseigna à ses disciples la manière de cultiver la terre, et d'employer le blé pour faire le pain. Les Philistins avaient ce Dieu en grande vénération, et ils lui élevèrent un temple à Gaza : car on lit dans l'Ecriture que lorsque Samson le renversa, il écrasa plus de trois mille personnes sous ses ruines. Les Rabbins ont confondu sans raison ce Dieu avec Dercète ou Atergate mère de Sémiramis, laquelle était adorée à Ascalon sous une figure, qui, de la tête à la ceinture représentait une femme, et dont le reste du corps se terminait en queue de poisson. Il y a en Syrie, dit Diodore de Sicile, une ville appelée Ascalon, près de laquelle est un lac grand, profond et abondant en

poisson, avec un temple dédié à une divinité célèbre, appelée Dercète par les Syriens. Elle a la tête et le visage d'une femme, et ressemble par le reste du corps à un poisson; et voici la raison que les plus sages de la nation donnent de cette singularité : ils disent que Vénus ayant été offensée par Dercète, elle l'enflamma d'un amour violent pour un jeune prêtre d'une grande beauté. Dércète en ayant eu une fille, conçut tant de honte de sa faiblesse, qu'elle fit disparaître le jeune prêtre; et ayant emporté l'enfant dans un lieu désert et hérissé de rochers, elle se jetta dans le lac, où son corps fut changé en poisson : de là est venu l'usage où sont les Syriens de s'abstenir de cette nourriture, et de révérer les poissons comme autant de divinités. D'autres écrivains attribuent cet usage à d'autres causes; mais tous s'accordent à dire que les Philistins adoraient Dercète sous cet emblême. Sa fille fut trouvée par quelques pasteurs, qui la portèrent à Simma, femme du gardien des troupeaux du Roi, laquelle lui donna le nom de Sémiramis, qui, en langue Syriaque, signifie *colombe*. Quelleque soit la vérité de ces récits, il est certain que la colombe était singulièrement révérée en Palestine, ce qui a fait dire à Tibulle :

Quid referam, ut volitet crebras intacta per urbes
Alba Palestino sancta columba tuo?

Le Dieu Marnas était le Jupiter des Philistins: ce mot en langue Syriaque veut dire *Seigneur*, nom qui convient parfaitement au père des Dieux et des hommes. Quelques érudits l'ont pris pour le Jupiter de Créte, ravisseur d'Europe, ou pour le Roi Minos premier de ce nom. Le mot Marnas devint en effet célèbre en Créte, et fut donné aux jeunes filles de distinction. Ces faits à part, quels qu'ils puissent être, il est constant que Marnas recevait de grands hommages à Gaza où il lui avait été élevé un temple, et qu'on célébrait en son honneur des jeux et des courses de chars. Cette ville joignait quelquefois le nom de ce Dieu au sien. Ce n'est pas tout-à-fait sans fondement qu'on a dit que les Crétois étaient une colonie de Philistins, car l'Ecriture les appelle Ceretites, mot que les Septante ont traduit par celui de Crétois. D'autres au contraire, à la tête desquels est le père Calmet, sont d'avis que les Philistins étaient venus de l'île de Créte, à laquelle l'Ecriture donne le nom de Caphetor.

Les Chananéens descendaient de Chanaan fils de Cham, et formèrent divers peuples, dont on ne sait plus maintenant que le nom. Tels sont les Jébuséens, les Amorrhéens, les Girgasitéens, et les Evitéens, qui tous habitaient le pays compris sous le nom générique de terre de Chanaan, laquelle s'étendait depuis la Méditerranée jusqu'au Jourdain. Leurs principales villes étaient Hébron, Béthel, Sichem, et Jebus, qui dans la suite fut appelée Jérusalem. Quelques-unes des tribus Chananéenes, accoutumées à la vie nomade, s'adonnèrent au vol, et ne vivaient que de rapines et du lait de leurs troupeaux. Toutes ces tribus, dit l'Encyclopediste, dont la réunion composait le corps de la nation, bien qu'indépendantes les unes des autres, formaient entre elles une confédération qui assurait leur liberté réciproque; et toutes prenaient les armes pour repousser les invasions de l'étranger. Elles n'avaient point de Souverains absolus, mais seulement des chefs qui, bien que soumis à la loi comme les autres citoyens, étaient respectés et obligés de rendre compte de leur administration au peuple. Les Chananéens étaient belliqueux, et se servaient habilement de toutes sortes d'armes, surtout de chars armés, dont ils avaient appris l'usage des Egyptiens. L'Ecriture fait mention des guerres sanglantes qu'ils eurent d'abord avec Moyse, et ensuite avec Josué. Ils furent défaits plusieurs fois par les Juifs, qui en firent d'horribles massacres, dévastèrent leurs possessions, démolirent leurs villes, et forcèrent les misérables restes de cette nation à se chercher un asile en d'autres lieux. La guerre que Josué fit aux Chananéens, dit le père Calmet, et la révolution qui s'opéra dans leurs pays à l'arrivée des Israélites, sont l'événement le plus marquant et le plus étrange dont il soit parlé dans l'histoire. Un peuple entier, nombreux, et puissant, ménacé d'une ruine totale depuis plusieurs siècles, se voit assailli tout à coup par une armée de six cent mille hommes, commandés par un Général habile et favorisé de Dieu; et après avoir essuyé les plus grands désastres, il est forcé d'abandonner son propre pays. Les opinions sont partagées sur le lieu où il se réfugia : les uns veulent que ce soit dans la basse Egypte, d'autres sur les côtes de l'Afrique, quelques-uns l'envoyent même jusques en Amérique. La plus probable de toutes ces opinions est celle qui le fait passer en Phénicie, d'où il s'est répandu ensuite dans plusieurs parties du monde. *Chananéens.*

Newton prétend que les Chananéens se maintinrent dans la vraie religion jusqu'à la mort de Melchisedech, mais que bientôt

après ils se livrèrent à l'idolâtrie, ce qui porta Moyse à ordonner à son peuple de détruire les autels, les images, les statues, les colonnes, et de raser les bois des enfans de Chanaan. De ce passage de l'Ecriture Newton tire une conséquence, c'est que ce peuple n'avait point de temples, puisque Moyse n'en parle nullement: ce qu'il n'aurait certainement pas omis s'il y en avait eu à cette époque. Les Chananéens avaient la circoncision en horreur: les habitans de Sichem l'adoptèrent du tems de Jacob en vertu de l'obligation qui leur en avait été faite, pour se soustraire aux hostilités de la famille de ce patriarche, à laquelle le fils de leur Roi avait fait un grâve affront en violant Dina une de ses filles. Mais lorsque les malheureux Chananéens se furent soumis à cette opération douloureuse, Siméon et Lévi, par un trait de perfidie insigne, rompirent tout à coup le traité; et profitant de l'état de maladie et de faiblesse où se trouvaient leurs alliés, ils les assaillirent à l'improviste, et les massacrèrent tous, sans en excepter les femmes, les enfans ni les esclaves.

GOUVERNEMENT ET LOIS.

Patriarches.

Les Hébreux doivent être envisagés sous plusieurs aspects différens, savoir; sous les Patriarches, sous les Juges, sous les Rois, et enfin sous la domination successive des Assyriens et des Romains. Les Patriarches étaient des hommes libres et riches en bétail, tel que chévres, moutons, chameaux, bœufs, ânes, ainsi qu'en argent et en esclaves: ils logeaient en plein champ sous des tentes qu'ils transportaient d'un lieu à un autre, selon la commodité des paturages et des puits qui étaient très-rares dans un pays où il ne pleut que fort-rarement, et qui n'a d'autres rivières que le Jourdain. La famille d'un Patriarche formait un petit Etat, dont le père était le Roi; et en effet, dit Fleury, que manquait-il à Abraham de ce qui constitue un Souverain, si ce n'est de vains titres, et des cérémonies incommodes? Ces Rois ne connaissaient aucune dépendance: ils formaient entre eux une alliance, et fesaient à leur grè la guerre et la paix. L'occupation principale des Patriarches était la garde des troupeaux, à laquelle les femmes étaient aussi employées: aussi voyons nous Rebecca, venir de fort loin chercher de l'eau dans une cruche et l'emporter sur ses épaules, et la belle Rachel conduire elle même les troupeaux de son père. Leur

nourriture était frugale et se composait de pain, de viande, de lait et de légumes: plus assidus que nous au travail, ils mangeaient aussi d'avantage; et nous lisons qu'Abraham et les trois anges ses hôtes mangèrent dans un seul repas un veau entier, et cinquante six livres de farine cuite avec du lait et du beurre. Ils avaient bien des esclaves, mais cela ne les dispensait pas de travailler eux mêmes. Abraham qui avait tant de serviteurs, et bien près de cent ans, apporte lui même l'eau pour laver les pieds à ses hôtes, va presser sa femme de faire cuire le pain, choisit lui même la viande qu'il leur prépare, et revient les servir. Jacob, s'en allant à pied en Mésopotamie, fait en peu de tems un voyage de deux cents lieues; il se couche à l'endroit où la nuit le surprend, et se sert d'une pierre pour oreiller. Joseph, à l'âge de seize ans, est envoyé seul par son père, d'Hébron à Sichem, villes distantes l'une de l'autre d'une journée de marche, à la recherche de ses frères; et ne les ayant pas trouvé, il poursuit sa route jusqu'à Dottaim qui était encore à une journée plus loin. Faut-il donc s'étonner, si une vie aussi simple et aussi frugale leur procurait une vieillesse robuste et une nombreuse famille? Ils avaient plusieurs femmes, dont une cependant leur était particuliérement chère, et avait la préeminence dans la famille; mais souvent cette première femme, pleine du désir d'avoir dans sa maison un plus grand nombre d'enfans, excitait son mari à se servir de ses esclaves, comme fit Sara avec Abraham en lui disant: *ingredere ad ancillam meam*; Rachel et Lia tinrent à Jacob le même langage. Les Patriarches furent soigneux de transmettre à la posterité les événemens les plus marquans de leur vie; soit en élevant des autels comme fit Abraham; soit en formant des tas de pierres comme Jacob; soit en construisant des sépulcres comme celui où furent déposées les cendres de Rachel; soit enfin en creusant des puits dans les lieux arides, pour y procurer de l'eau aux familles et aux troupeaux.

Gouvernement sous Moyse.

Le gouvernement des Hébreux sous Moyse, sous Josué et les autres Juges n'était ni monarchique, ni aristocratique, ni démocratique, mais bien, comme le dit Joseph, purement théocratique; c'est à dire qu'ils ne connaissaient d'autres lois que celles que leur avait données l'Eternel après les avoir delivrés, selon ses promesses, de l'esclavage des Egyptiens par le ministère de Moyse. Tant qu'ils observaient ces lois, ils vivaient libres et en paix, exempts de toute imposition et de toute gêne pour la pêche et la chasse; mais dès

qu'ils les transgressaient, ils retombaient dans l'anarchie et l'esclavage, dont ils supportaient toutes les calamités, jusqu'à ce qu'il plût à Dieu de susciter du milieu d'eux, ou du sein de quelque nation étrangère, un héros qui vînt les retirer de cet état. Nous voyons, dès le tems de Moyse, le peuple de Dieu divisé en tribus de mille familles chacune, chaque tribu en départemens de cent, chaque département en quartiers de cinquante, et chaque quartier en compagnies de dix familles. Moyse mit en outre à la tête de chaque tribu un intendant, qui avait sous lui des officiers subalternes, pour la direction des départemens et autres subdivisions de sa dépendance. L'intendant général se nommait Sara Alaphem; le préfet de cent familles Sara Meot; celui de cinquante Sara Hamischein, et celui de dix Sara Hazaroth. Ayant ainsi réglé l'état politique et l'administration, d'après les conseils de Jethro son beau-père, Moyse créa dans le désert un conseil composé de soixante dix personnages marquans, appelés *Seniores* ou *Magistri populi*, auquel il présidait lui même, et qui après sa mort devait l'être par le grand prêtre; mais prévoyant que cette institution ne pourrait pas remplir son objet dans la Terre Promise, il ordonna qu'on établît dans chaque villes des tribunaux inférieurs, qui seraient subordonnés au grand conseil, et composés de sept juges, dont trois Lévites, pour décider de toutes les contestations entre les particuliers, et contre les décisions desquels il y aurait lieu à appel au Conseil suprême dans les affaires de haute importance.

Gouvernement sous les Juges.

Tel fut le gouvernement politique et civil des Hébreux dans le désert; mais tout changea lorsqu'ils eurent occupé la Palestine. Après la mort de Moyse, Josué son successeur choisit des juges pour l'aider dans l'administration des affaires, et borna son pouvoir à faire exécuter les lois. L'autorité de ces juges était à vie sans être héréditaire, et ne s'étendait que sur les affaires de guerre, sur les traités de paix et les contestations civiles; tout le reste était du ressort du grand conseil. Ils ne pouvaient pas faire de nouvelles lois, ni créer de nouveaux impôts: protecteurs des lois établies, défenseurs de la religion, vengeurs de l'idolâtrie, ils marchaient sans pompe, sans gardes, et n'avaient pour tout émolument dans leur emploi que quelque présent: ils n'exerçoient le droit de vie et de mort que selon les lois; enfin ils n'avaient d'autorité que pour faire observer les lois de Moyse et de leurs prédecesseurs.

Lieu où s'administrait la justice.

Sous l'autorité des Juges et des Rois, les affaires publiques et privées se traitaient, comme du tems des Patriarches, aux portes de la ville. L'histoire de Ruth nous offre un exemple de la forme de ces actes publics : Booz qui désirait avoir cette femme pour épouse s'assit à la porte de Bethléem, et lorsque le plus proche parent de Ruth vint à passer il l'arrêta, et la lui demanda en mariage en présence de dix anciens de la ville : celui-ci la lui accorda selon la formalité prescritte par la loi, qui était de quitter sa chaussure. Ainsi donc le lieu où les juges donnaient audience était la porte de la ville, parce que les Israélites étant tous des pasteurs ou des agriculteurs qui sortaient le matin pour aller faire paître leurs troupeaux ou travailler aux champs, et ne rentraient que le soir, c'était à la porte de la ville qu'on était plus sûr de les rencontrer. En avant de cette porte il y avait une grande place, où le peuple intervenait aux jugemens et aux assemblées, et où se tenait le marché, comme l'indique le prophète Elisée, lorsqu'il dit que le jour suivant les vivres seraient à vil prix à la porte de Samarie.

Gouvernement des Rois.

Le gouvernement théocratique, tel qu'il était sous Moyse et les Juges, dura depuis la sortie des Hébreux de l'Egypte jusqu'au tems de Samuel ; et dans les cas extraordinaires on recourait au grand prêtre ou à quelque prophète, pour connaître la volonté du ciel. Mais à cette dernière époque, les Juifs voulurent un gouvernement monarchique. Malgré les inconvéniens que Samuel trouvait dans ce nouveau systême, il dut néanmoins céder à la volonté du peuple, et voici comment il dépeint celui qui régnerait sur lui. « Il prendra vos enfans, se fera porter sur leurs épaules, et traversera la ville en triomphe au milieu de vous; les uns iront devant lui à pied, et les autres le suivront comme de vils esclaves; il les fera entrer par force dans ses armées, les obligera à servir, choisira parmi eux les artisans de son luxe et de sa pompe, employera vos filles à des occupations basses et ignobles ; il donnera vos meilleurs héritages à ses enfans, à ses favoris ou à ses serviteurs pour les enrichir ; il prendra la dixme de vos revenus; enfin vous serez ses esclaves, et vous implorerez inutilement sa clémence. „

Richesses des Rois.

La vie privée des Rois d'Israél était fort-simple dans les commencemens : du tems de Saül leurs richesses consistaient en terres et en bétail ; mais sous David il s'y joignit des trésors en or et en argent, ainsi que des magasins de vin et d'huile. Salomon avait

douze surintendans répandus dans tout le royaume, qui étaient chargés d'envoyer chaque mois, et tour à tour, les provisions nécessaires à la cour. Ces provisions étaient de trente trois sacs de farine, trente bœufs et cent moutons par jour. Au moyen de cette contribution en denrées, Salomon put employer tout l'or et l'argent qu'il avait à la construction du temple, laquelle, selon les computistes les plus exacts, coûta onze mille six cent soixante neuf millions de francs. Outre cette dépense énorme, il fit encore bâtir des palais, fortifier des villes, creuser des citernes, ouvrir des cannaux, et renfermer de riches trésors dans son tombeau. Toute la vaisselle et tous les meubles de la maison qu'il avait sur le Liban étaient en or massif; on y voyait encore deux cents pavois et trois cents targes de même métal. Ce monarque avait amassé ces richesses immenses par le commerce, qui rapportait chaque année cent soixant talents d'or, lesquels font plus de quarante trois millions de francs: ce revenu s'accroissait encore, au dire de Fleury, du produit des impositions qu'il levait sur son peuple, et sur diverses autres nations qui étaient dans sa dépendance, telles que les Evéens, les Amorrhéens, et autres anciens habitans de la terre de Chanaan, les Iduméens, une grande partie de l'Arabie et toute la Syrie: car son empire s'étendait depuis l'Egypte jusqu'à l'Euphrate, et de toutes ces riches contrées on lui envoyait chaque année de vases d'or et d'argent, des étoffes, des armes, des parfums, des chevaux et des mulets.

Officiers leur cour. Les fils du Roi étaient souvent ses premiers ministres: l'héritier présomptif jouissait de plusieurs distinctions que n'avaient pas ses frères, et l'on vit souvent les Rois de Juda et d'Israël s'associer au trône le fils qui devait leur succéder. Il parait que les Hébreux avaient adopté une loi, qui était en vigueur chez les Perses; c'est que le Roi était obligé de se choisir son successeur, lorsque la guerre l'appelait hors de ses états. Les précepteurs du Roi étaient des personnes illustres, d'un âge mûr, et distingués par leur savoir. La première charge de la cour était celle d'Intendant de la maison du Roi, qui correspondait à celle du *Præpositus Magni palatii* de Constantinople, et du *Major domus* des anciens Roi de France. Les marques de cette dignité semblent avoir été, selon le père Calmet, une clef sur l'épaule, une écharpe magnifique, un habit très-riche, et une place d'honneur dans les assemblées. Le chancelier, appelé dans l'Ecriture Masechir, était chargé du soin de tenir des journaux de tout

ce qui intéressait l'Etat: ces journaux sont désignés dans la Bible sous le nom de *verba dierum*; c'était lui en outre qui recevait toutes les lettres adressées au Roi, et qui chaque matin lui en fesait la lecture. Ce chancelier avait des secrétaires ou des scribes, qui se divisaient en trois classes; la première comprenait les magistrats qui passaient les actes solennels entres les particuliers; la seconde se composait des écrivains, qui copiaient et expliquaient les livres sacrés, et étaient proprement appelés savans ou docteurs; et à la troisième appartenaient les scribes ou secrétaires du Roi, qui écrivaient les ordres, les édits, les patentes royales, et tenaient registre des troupes, des villes, des revenus et des dépenses. Le Lieutenant du Roi siégeait toujours à côté de lui, et avait une grande autorité dans tout le royaume: venaient ensuite les conseillers avec lesquels le Prince examinait les affaires les plus importantes. Cette cour était encore peuplée de beaucoup de prêtres, appelés les prophétes du Roi, qui étaient chargés, les uns de faire les prières et d'offrir les sacrifices accoutumés, et les autres de consulter Dieu sur les choses que le Roi desirait connaître. Outre les officiers ordinaires de sa cour, Jésabel avait encore huit cent cinquante prophètes de Baal et d'Astarté à son service. Les monarques se plaisaient encore à avoir dans leur palais un grand nombre de jeunes filles; et c'était elles qui fesaient la cuisine, les pâtisseries, les confitures, et qui composaient les parfums. L'Ecriture fait aussi mention d'Eunuques, qui remplissaient les emplois les plus vils dans l'intérieur du palais. Quelques-uns cependant sont parvenus à gagner la bienveillance du Prince par leur fidélité, et ont été élevés aux plus hautes dignités. Les portes étaient le plus souvent gardées par des femmes. Isboseth fils de Saül fut tué par les assassins qui entrèrent dans sa chambre, tandis que la gardienne était occupée à nétoyer du froment.

Pour mettre plus de célérité dans l'expédition des affaires, les Rois d'Israél établirent une seconde division. Jérusalem et toutes les villes de la Judée furent distribuées en quatre régions qui s'appelaient, savoir; la première Peleck Bethacaram, ou quartier de la maison de la vigne; la seconde Peleck Bethsur, ou quartier de la maison de force; la troisième Peleck Malpha, ou quartier de la maison de campagne; et la quatrième Peleck Ceita, ou quartier de la division. Il fut nommé dans chaque quartier deux officiers, dont l'un était subordonnè à l'autre pour le gouvernement civil. *Magistratures.*

Révolutions dans le gouvernement de la Judée.

Mais la persécution qu'Antiochus Epiphane suscita contre les Hébreux, dit le père Calmet, ruina toute l'économie de leur systême politique. Matathias et ses fils s'étant mis alors à la tête du peuple rétablirent les affaires du royaume, et donnèrent au gouvernement une forme déterminée. Judas Machabée, dans une assemblée générale tenue à Maspha, donna au peuple des chefs, en nommant des tribuns de cent, et des chefs de cinquante et de dix hommes. Jonathas frère et successeur de Judas, ayant réuni dans sa personne le sacerdoce et l'autorité suprême, prit les rênes du gouvernement de concert avec le sénat, et le peuple même avait part aux délibérations, comme on le voit par les lettres que les Juifs écrivirent à cette époque aux Romains et aux Lacédémoniens. Leur état était une vraie république qui tenait de l'aristocratie, et la première mention que la Bible fait du fameux Sanhédrin pourrait en fournir la preuve. Aristobule fils de Jean Hircanus, après avoir pris le diadême et le nom de Roi, ne laissa pas de conserver dans le gouvernement l'ordre qu'il y avait trouvé. Pompée étant survenu détruisit cet état de choses, en fesant de la Judée une province Romaine; il créa cinq tribunaux dans les cinq villes principales, savoir, à Jérusalem, à Gadara, à Amath, à Jéricho et à Sephora. Le grand prêtre eut néanmoins encore une part dans les affaires publiques, car nous voyons Caïphe présider le conseil qui devait juger le Christ. Joseph nous représente le grand prêtre Ananias comme celui qui dirigeait les opérations dans le dernier siége de Jérusalem, aprés la ruine de laquelle les Juifs dispersés, errans et fesant de vains efforts pour se réunir, ne présentent plus aucune forme de gouvernement.

Sanhédrin.

Le mot Sanhédrin dérive du mot Grec Synédrion, qui signifie une assemblée de gens assis: ce qui fait dire à Tite Live, que les Macédoniens donnaient à leurs Sénateurs le nom de Synhédres. Les érudits ne s'accordent pas entre eux sur l'origine de ce grand conseil chez les Juifs. Quelques-uns prétendent la trouver dans le XVIII.e chapitre de l'Exode, où il est dit que Moyse prit soixante douze personnes pour l'aider dans l'administration civile et judiciaire. D'autres la rapportent à la fameuse époque des Machabées. Quelle que soit leur opinion sur ce point, ce qu'il y a de certain, c'est que l'autorité de ce conseil était presque absolue, malgré qu'on lui ait contesté depuis l'infaillibilité en matière de religion, et la faculté de juger les Rois. Il avait le droit de vie et de

mort, ainsi que celui d'interpréter les lois et de juger les affaires ecclésiastiques. Le grand Sanhédrin tenait ses assemblées dans le temple de Jérusalem, et recevait les appels contre les conseils inférieurs qui étaient répandus dans toute la Judée. La première dignité de cette assemblée était celle du Naci ou Prince; la seconde celle de père, qui siégeait à la droite du Prince ou président; et après eux se plaçaient à droite et à gauche les sénateurs. Les séances se tenaient depuis le sacrifice du matin jusqu'à celui du soir, et pour être sénateur il fallait être d'une bonne naissance, d'une sagesse reconnue, et bien instruit dans la loi. Les Rabbins disent que ces magistrats étaient obligés d'étudier la magie, la divination, et les diverses sortes de sortiléges, ainsi que la médecine, l'astronomie, l'arithmétique et les langues; ils prétendent même qu'ils devaient être riches, bien faits de corps et de figure, d'un esprit et d'un âge mûr.

Sanhédrin moderne.

Ce conseil fameux n'a pu survivre à la destruction de Jérusalem, et on ne trouve dans l'histoire moderne rien qui y ait rapport, si ce n'est une espèce de Concile que les Juifs tinrent dans le dernier siècle en Hongrie, et dont M.r De-Basnage nous a conservé quelques particularités dans son histoire des Juifs, liv. IX. chapitre XXXV, sur la foi d'un Anglais qui assurait y avoir assisté. « Cette assemblée, dit-il, eut lieu dans la plaine d'Ageda à trente lieues de Bude. Les membres étaient logés sous des tentes, dans la plus grande desquelles se tenaient les assemblées. On n'y admit que ceux qui savaient parler Hébreu, et pouvaient prouver leur généalogie: on élut un président qui fut pris dans la tribu de Lévi. Assis devant une table, ayant en face la porte du côté de l'orient, et autour de lui tous les docteurs du congrés rangés en cercle, ce fut lui qui le premier porta la parole „. Au lieu du grand Sanhédrin, les Juifs ont créé dans les lieux où ils ont des établissemens, des tribunaux particuliers qui jugent des cas de conscience et leurs procès. Ceux qui les composent s'appellent Parnassim: ce sont des laïcs élus à la pluralité des voix, et aux fonctions de leur institut se joint encore en eux l'obligation de recevoir les aumônes et les offrandes, et d'en faire la distribution aux pauvres. Ils sont en outre les directeurs des synagogues; et ce sont encore eux, qui dans les cas extraordinaires, lancent les foudres de l'excommunication contre les rebèles et les pestiférés.

Habillement des Patriarches

Malgré qu'on n'ait, dit Malliot, aucune notion positive sur la forme de l'habillement des anciens patriarches, il y a néanmoins certaines régles de convention, auxquelles les plus grands maîtres ont eu soin de se conformer. Raphaél, Mignard, Le-Brun, et surtout le Poussin sont les guides les plus sûrs que nous ayons à cet égard. Leurs tableaux, leurs dessins aussi bien que les gravures qui en ont été faites successivement, doivent être l'objet des méditations de l'artiste jaloux de se faire une réputation. Dans les peintures du Vatican par Raphaél, Melchisedech n'a pour signe distinctif qu'une couronne de rayons, avec une draperie jettée par dessus son vêtement. Le même artiste ne donne aux jeunes patriarches qu'une tunique à manches, tantôt longues et tantôt courtes, qui leur descend jusqu'aux genoux. Les vieillards l'ont plus longue, plus ample, et recouverte d'un grand manteau. Les jeunes femmes portent une robe qui semble d'un tissu plus fin, avec ou sans manches, et elle est ouverte depuis les genoux jusqu'en bas. L'habillement des hommes est serré sur leurs hanches par une ceinture, et les femmes la placent sous le sein qu'elle soutient. La couleur de ces vêtemens est naturelle, c'est à dire blanche ou tirant sur le jaune, selon celle de la laine dont ils étaient faits. On lit dans la Génèse que chez certains peuples contemporains d'Abraham, et particuliérement ceux de Gerara, les femmes étaient voilées, ce qui les distinguait des jeunes filles. On voit encore, dans les mêmes peintures du Vatican, les femmes un peu avancées en âge, la tête ceinte d'une bande d'étoffe qui cache leur chevelure, tandis que les jeunes y sont représentées avec les cheveux arrangés en tresses. Voy. la planche 11.

Habillement des Rois.

Les Rois de Judée portaient une robe blanche et un manteau de pourpre, avec le sceptre, la couronne et l'anneau. Leur trône était magnifique, et l'Ecriture dit que Salomon en fit construire un grand en ivoire et en or. On montait à ce trône par six degrés: en dedans le haut en était rond; deux mains tenaient le siége, et il reposait sur deux lions. Il y avait douze lionceaux rangés sur les degrés, savoir six d'un côté et six de l'autre. Outre les descriptions que le père Calmet nous donne dans son Dictionnaire du costume des Rois d'Israél, on y trouve encore celui d'un Prince Asmonéen qui réunissait à l'autorité souveraine la dignité de grand prêtre. Il a une longue tunique sous l'Ephod pontifical, et son bonnet qui est d'une étoffe précieuse, est enrichi de


72
L. Bigatti f.



lames d'or: de la main droite il tient le sceptre, et de l'autre les tables de la loi. On voit encore à la planche 12 Saül prosterné devant le grand prêtre.

Législation. Toutes les législations, dit Montesquieu, ont un but auquel elles tendent: l'aggrandissement était celui de la république Romaine, la guerre celui de Sparte, le repos public celui de l'empire de la Chine, le commerce celui de Marseille, et la navigation celle de Rhodes. Les délices du Prince forment l'objet des gouvernemens despotiques; la gloire celui des états monarchiques, et la religion celui du peuple Juif. Qu'on ouvre les livres de Moyse, et l'on verra que toutes ses lois tendent à établir le culte du Dieu d'Israél, et à détourner les Juifs de l'idolâtrie ainsi que de tout commerce avec les autres nations. La puissance paternelle était chez eux très-étendue, puisque la loi leur permettait de vendre leurs enfans: aussi voit-on dans Isaïe que les pères usèrent de ce droit pour payer leurs créanciers; et du tems de Néhémie les pauvres proposèrent de vendre leurs enfans pour vivre, tandis que d'autres se plaignaient de ne pas avoir les moyens de les racheter. *Puissance paternelle.* Les Juifs avaient même le droit de vie et de mort sur leurs enfans; et aprés les avoir corrigés inutilement, ils les dénonçaient au sénat qui les condamnait à être lapidés. Les enfans étaient les héritiers nécessaires de leur père, et la loi défendait à celui-ci toute prédilection pour aucun d'eux: seulement l'aîné avait une double part dans l'héritage, parce qu'après la mort du père il était obligé, comme chef de famille, à subvenir aux frais des sacrifices et autres dépenses. Les filles n'entraient point en partage dans la succession du père, excepté dans les cas où il n'y avait pas d'enfans mâles: alors elles divisaient entre elles l'héritage paternel par portions égales, et elles étaient obligées de se marier dans leur tribu, et même, si cela se pouvait, dans leur propre famille.

Lois sur les esclaves. Les Israélites avaient également le droit de vie et de mort sur leurs esclaves, et Moyse s'exprime avec beaucoup de dureté à ce sujet. « Si quelqu'un, dit-il, frappe son esclave, et si celui-ci meurt sous ses coups, il sera puni; mais s'il survit un jour ou deux il ne le sera pas, parce que c'est son argent. „ Cependant l'usage d'avoir des esclaves, n'était pas aussi contraire aux principes de l'égalité naturelle chez les Hébreux, qu'il l'était chez les autres peuples. Ceux d'entre eux qui se rendaient esclaves, (ce qui n'arrivait que dans le cas d'extrême pauvreté), recouvraient de droit leur liberté

l'année du Sabat, ou comme d'autres le prétendent, dans la septième année de leur esclavage; et ils ne sortaient guères de chez leurs maîtres sans avoir en propre quelqu'animal, et sans emporter quelque denrée provenant de leur travail dans la culture des champs, qui, durant cette année de repos, étaient en communauté. Cette faculté d'avoir des esclaves pris dans la nation même, avait pour but d'empêcher qu'aucun de ses membres ne pût se vendre aux étrangers, pour ne pas nuire à l'accroissement de la population.

Animaux dont il était défendu de manger, et purification.

La santé des individus fut encore pour Moyse un objet particulier de sollicitude dans la législation qu'il donna aux Juifs; et c'est dans cette vue qu'il leur prescrivit l'obligation de s'abstenir de certains alimens, et de se laver fréquemment. Il leur était défendu de manger le sang ni la graisse, parce que l'un et l'autre sont d'une digestion difficile : l'usage de la viande de cochon et de poisson sans écailles leur était également interdit, en ce que la chair de ces derniers est huileuse et grasse; soit, dit Fleury, qu'on la trouve aussi tendre que celle des anguilles, soit qu'elle ait la fermeté de celle des thons et des baleines. Les bornes que nous nous sommes prescrites dans cet ouvrage, ne nous permettent pas d'indiquer ici tous les animaux dont l'usage leur était défendu; mais en général ceux qui n'avaient pas le pied fendu, ou qui ne ruminaient pas, tels que le cheval, l'âne, le chat, le chien, le liévre et autres semblables, étaient regardés comme malsains, et ne pouvaient se manger. La propreté du corps est nécessaire à l'entretien de la santé, et surtout pour prévenir les maladies dans les pays chauds: or la tranquillité publique exigeait les précautions les plus rigoureuses à cet égard, et il ne faut pas être étonné par conséquent du réglement qu'on trouve établi chez les Juifs au sujet de la lépre, qu'ils appelaient des maisons et des vêtemens. La crainte où l'on était que ce poison contagieux ne s'attachât aux murs, aux meubles et aux vêtemens, et ne se communiquât de là aux individus par le contact de ces objets, était la cause des purifications multipliées que le législateur avait prescrittes à quiconque les avait touchés. Par un effet des mêmes précautions, dès qu'un individu était mort on le portait hors de la ville, et l'ablution de ses meubles, ainsi que de ceux qui l'avaient touché ne pouvait se faire avec plus de promptitude. C'est aussi de là, dit un écrivain récent, qu'ont pris leur origine la purification des femmes après l'accouchement, et la séparation des lépreux qui se

fesait par les prêtres, auxquels appartenait le droit de juger de toutes les impuretés spécifiées par la loi, et de prescrire la manière de s'en purifier.

Autres lois diverses.

Nous avons encore à rapporter plusieurs lois qui avaient pour objet d'assurer aux individus les plus grands avantages possibles dans l'état social et politique. Moyse voulait qu'ils fussent unis entre eux par les liens de la fraternité, et dans cette vue il leur recommande à chaque instant la communauté des biens entre eux, et l'accomplissement réciproque des devoirs de la plus tendre humanité. Si le voyageur s'est égaré de sa route, il ordonne qu'on la lui indique avec autant d'empressement que d'exactitude. Si quelque Juif est tombé dans la pauvreté, il exige qu'on vienne à son secours. Dans le XXII.e chap. de l'Exode, il déclare maudit celui qui viole les droits de la veuve, de l'orphelin et de l'étranger. Il veut que l'indigent ait encore plus à se réjouir que le riche de l'approche de la moisson. Les épis échappés à la faucille du moissonneur, les raisins et les olives oubliés au tems de la récolte sont abandonnés aux pauvres comme leur appartenant: il prescrit même dans le XXIII.e chap. du Lévitique de laisser exprès dans les champs et dans les vignes des gerbes et des grappes pour le soulagement des pauvres et des étrangers. Il ordonne au nom de Dieu que les pauvres soyent indistinctement admis, comme les riches aux fêtes religieuses, aux banquets sacrés, aux danses des secondes prémices et des secondes dîmes. Il établit en outre des lois sur le prêt, qui devait être gratuit envers les Juifs, et n'emporter d'usure qu'envers les étrangers. Le gage et le nantissement pour sûreté du prêt étaient néanmoins permis entre les Juifs; mais on ne pouvait user de sévices ni de violence pour l'obtenir. En cas de retard de payement, le créancier pouvait citer son débiteur au tribunal, et si les biens de ce dernier ne suffisaient point au remboursement, le créancier avait le droit de le vendre comme esclave pour s'indemniser; mais cette vente ne pouvait se faire qu'entre Hébreux.

Lois pénales et homicide.

Mais que sert un gouvernement quelconque, si le principal but du législateur n'est point d'y assurer par tous les moyens possible aux citoyens la conservation de leur vie et de leurs biens? Moyse ne songea donc pas seulement à défendre les Juifs contre les peuples voisins en cas d'hostilités; mais il voulut encore les mettre à l'abri des violence domestiques par des lois, des avertis-

semens et des menaces utiles: il établit donc des peines pour la punition des délits, et prit les mesures les plus sages et les plus propres pour les prévenir. L'homicide fut un de ceux qu'il défendit avec le plus de rigueur, et sans distinction de rang ni d'état, comme on le voit dans l'Exode chap. XXI, dans le Lévitique chap. XXIV, et dans le livre des Nombres chap. XXXV. « Celui qui tue un homme riche ou pauvre, libre ou esclave, sera irrémissiblement puni de mort. L'usage barbare de racheter la vie d'un homicide à prix d'argent était même aboli dans ce dernier livre. Vous ne recevrez point d'argent, y est-il dit, pour racheter la vie du condamné à mort, on le fera mourir sur le champ „. Cependant l'homicide ne pourra être condamné à cette peine, que lorsque son délit aura été prouvé par des témoins: nul ne peut être condamné sur le témoignage d'une seule personne. Les procès criminels étaient fort simples chez ce peuple, et le coupable n'était point réduit à languir pendant long tems dans l'horreur des prisons.

Asiles et villes de refuge.

Il y avait aussi chez les Juifs, comme chez les autres peuples, au dire de Montesquieu, des asiles sacrés, d'où l'on ne pouvait enlever les coupables même des délits les plus énormes. Cependant il n'y en avait point pour celui qui avait commis un assassinat prémédité: « Si quelqu'un, dit la loi, par un sentiment de haine, a dressé des embuches contre la vie d'un autre, et l'a assailli, ensorte que celui-ci soit mort de ses blessures; et si l'homicide s'est enfui dans une ville, les anciens de cette ville enverront le prendre dans le lieu de son refuge, le remettront entre les mains des parens de celui dont le sang a été répandu, et il mourra. Tu n'auras point compassion de lui, et tu ne souffriras point qu'Israél reste coupable du sang innocent qui a été versé „. En vertu d'un ancienne coutume qui avait force de loi parmi le peuple, le plus proche parent d'un homme tué, avait le droit de venger sa mort dans le sang de l'homicide. Outre le tabernacle, qui était le seul asile durant le séjour dans le désert, il avait été ensuite assigné six villes, savoir; trois en deçà du Jourdain, et trois dans la Chananée, où pouvaient se réfugier ceux qui avaient commis un meurtre involontaire. « Celui qui en aura frappé un autre sans le savoir, et qui prouvera n'avoir eu auparavant aucun motif de haine contre ce dernier, comme par exemple, lorsqu'étant à couper du bois, le fer de sa hache s'échappe du manche et va frapper son ami, celui là pourra se réfugier dans une de ces villes, et se mettre ainsi à l'abri des

poursuites et des premiers transports de fureur du parent de celui qu'il a tué „. Montesquieu, en remarquant l'esprit et la sagesse de cette loi, en a fait un magnifique éloge.

Expiations en cas d'homicide dont l'auteur n'était pas connu.

En cas d'homicide, lorsqu'après les plus diligentes recherches on n'avait pu en découvrir l'auteur, la loi prescrivait une cérémonie qui était en partie religieuse et en partie civile. « Si l'on trouve le cadâvre d'un homme tué, et si l'on ignore par qui l'homicide a été commis, les anciens et les juges sortiront de la ville, et mesureront la distance du lieu du cadâvre à chacune des villes environnantes; et après avoir reconnu celle qui est la plus voisine, les anciens de cette même ville prendront une génisse qui n'ait jamais porté le joug ni labouré la terre; ils la conduiront dans une vallée pierreuse et déserte où le soc de la charrue n'ait jamais passé, et qui n'ait point été ensemencée; ils y sacrifieront la génisse et se laveront les mains dans son sang, en disant: nos mains n'ont point versé ce sang, et nos yeux ne l'ont pas vu répandre: sois propice, ô Seigneur, au peuple que tu as racheté, et ne lui impute pas le sang de l'innocent qui a été versé „. On trouve dans le XXIIe chap. du Deutéronome diverses autres lois sur la négligence plus ou moins coupable de ceux qui ont occasionné involontairement la mort de quelqu'un. Moyse menace de la peine capitale ceux qui, dans la construction de leurs maisons, n'ont pas soin de donner aux fenêtres et au toit toute la solidité nécessaire; et la même peine est réservée dans l'Exode à quiconque laisse en liberté un bœuf furieux accoutumé à heurter de la corne, avec évidence de péril qu'il puisse blesser quelqu'un mortellement.

Adultère et eaux de jalousie.

Le pouvoir du mari sur la femme était limité; et le Juif auquel il était permis de tuer sa femme en cas d'adultère, ne pouvait le faire que d'après une sentence du tribunal. Nous ne pouvons nous dispenser ici de dire un mot des fameuses eaux de jalousie, qui servaient d'épreuve pour juger de la continence des femmes Juives. Lorsqu'un mari avait conçu quelque soupçon sur la fidélité de sa femme, il la conduisait au temple, la présentait au grand prêtre et lui déclarait le motif de ses doutes, en fesant en même tems l'offrande d'un gâteau de farine d'orge. Le grand prêtre la fesait venir en présence du Seigneur, lui levait son voile, et après lui avoir fait prendre des habits de deuil, il lui présentait une coupe pleine d'eau benite, dans laquelle il mettait un peu d'absynthe et de poussière du pavé, et lui disait: Si tu as souillé le

lit nuptial, cette eau se gonflera, te fera créver le ventre et pourrir la cuisse; mais si au contraire tu es innocente, tu n'en ressentiras aucun mal: la femme répondait *amen*, et avalait la liqueur, si pourtant elle consentait à subir cette épreuve. Les Juifs prétendent que cette eau fesait réelement créver le ventre à la femme adultère, et rendait plus saine et plus féconde celle qui n'avait point violé la foi conjugale. Il y avait aussi des lois sévères contre les violences, les injures atroces, les mauvais traitemens, et les avortemens. La peine du Talion, qu'on rencontre dans la plupart des anciennes législations, était celle dont on punissait ces sortes de délits. Michaelis les rapporte toutes; la substitution de peine était défendue envers les coupables d'avortement volontaire et d'homicide prémédité; mais elle était permise pour les injures, les blessures, et les délits de peu d'importance.

Lois et distinction sur les vols.

Moyse distingue le vol en plusieurs espèces, qu'il divise encore en vols de jour et vols de nuit. « Celui qui aura, dit-il, volé un homme et l'aura vendu, s'il est convaincu de ce délit qu'il soit puni de mort, et c'est ainsi que tu ôteras le mal du milieu de toi. „ La même peine était encore réservée à celui qui avait donné, ou gardé dans ce dessein une personne qu'il savait être libre. On dévouait à l'exécration publique quiconque était convaincu d'avoir arraché, ou déplacé les bornes qui servaient à la séparation des héritages: « maudit soit celui qui aura enlevé les bornes de la possession de son voisin „; et tout le peuple qui devait intervenir à cet anathème solennel répondait: *amen*. Les lois contre l'usurpation du bien d'autrui étaient également très-rigoureuses, et si le délit était commis de nuit, le coupable était puni de mort. « Si un voleur est trouvé à enfoncer une porte, ou à faire un trou dans un mur, et si étant blessé il vient à mourir, celui qui l'aura blessé ne sera pas coupable du sang qu'il a versé „. Mais comme la vie d'un homme était bien plus précieuse que toute autre chose aux yeux de la loi Hébraïque, elle ne voulait point que ce premier de tous les biens fût tout-à-fait à la discrétion d'autrui; c'est pourquoi elle ordonnait, que, quiconque aurait tué un voleur de ce genre après le lever du soleil fût puni de mort. Quant aux autres vols, la peine qu'ils emportaient était la restitution du double; et si le coupable n'en avait pas les moyens, il était vendu lui même au profit de celui qu'il avait volé. La fraude commise avec de faux poids et de fausses mesures était considérée comme une espèce de vol.

Parmi les supplices usités chez les Juifs pour la punition des coupables il y en avait d'atroces. La prison, les fers, la croix, la lapidation, le glaive, le fouet, la scie, le feu, le chevalet, les chaudières d'huile bouillante, les roues, l'éxil, l'excommunication enfin étaient les peines qu'on appliquait aux divers délits. C'est à l'occasion de Joseph que l'Ecriture parle de prisons pour la première fois. Selon les relations que nous avons, c'était tantôt une simple garde du coupable, et tantôt une peine. Il y avait trois sortes de prisons comme on le voit dans Jérémie, lequel fut détenu, d'abord dans le vestibule de la prison qui était un lieu public et ouvert, où ses amis pouvaient venir le voir; ensuite dans la prison même qui était obscure et étroite; et enfin dans une citerne de la cour en avant de la prison. Il avait les fers aux pieds et aux mains, la chaîne au cou qui était en outre serré entre deux morceaux de bois, et pour toute nourriture un peu de pain et d'eau. *Supplices.*

La croix était en usage chez les Juifs comme chez les Romains; et l'on peut voir dans la dissertation du père Calmet sur les supplices des Israélites, les argumens dont il se sert, pour réfuter l'opinion des Rabbins qui nient qu'avant le Christ personne ait été crucifié en Palestine. Quelquefois on étranglait les criminels, ou plutôt, comme le prétendent les Rabbins, on les mettait dans un fumier jusqu'aux genoux, puis on les étranglait avec un linge qu'on leur passait autour du cou, et que deux bourreaux tiraient par les deux bouts. Les critiques parlent différemment les uns des autres du supplice du tympan, et le font consister, les uns à trancher la tête du coupable, les autres à l'écorcher vif, ceux-ci à le frapper du bâton, ceux-là à le mettre sur le chevalet. Le père Calmet est d'avis que ce supplice était celui des verges, en ce que le mot *tympanum* désigne un instrument formé d'une peau tendue, qu'on frappe avec des baguettes. Les grands criminels étaient lapidés. On conduisait hors de la ville celui qui était condamné à cette peine, précédé d'un huissier avec une pique en main, au bout de laquelle était attaché un linge pour être vu de plus loin, et pour indiquer que ceux qui auraient eu quelque chose à dire en faveur du coupable devaient le faire sur le champ. Si quelqu'un demandait à être entendu, on s'arrêtait de suite, on reconduisait le coupable en prison, et l'audience était rouverte. Que si personne ne se présentait, on le menait au lieu du supplice en l'exhortant à confesser son crime; « parce que ceux qui confessent leur cri- *Croix, tympan et lapidation.*

me, ont part au siècle futur „; ensuite on le lapidait : ce qui s'exécutait de deux manières; la première en assommant le coupable à coups de pierre, dont les premières étaient jettées par les témoins; et la seconde en le précipitant d'un lieu escarpé, et en fesant rouler ensuite une grosse pierre sur son corps; et s'il respirait encore, on achevait de le tuer à coups de pierre. Souvent les Juifs, dans les transports de leur zèle, lapidaient un blasphémateur, un idolâtre et un adultère; au lieu même où le crime avait été commis.

Fouet, feu, scie.

Moyse menaça du fouet certains coupables; mais cette peine n'emportait avec elle aucune tache d'infamie chez les Juifs. On l'infligeait dans les Synagogues; le coupable était dépouillé à nu jusques à la ceinture et attaché à une colonne. La loi ordonnait quarante coups d'un fouet à trois brins : ce qui, selon quelques-uns, les réduisait à treize, en en comptant trois par chaque coup; et l'on fesait grâce au patient du quarantième, ou, pour mieux dire, du quatorzième, parce qu'on aimait mieux qu'il eût deux coups de moins que de plus. Trois juges assistaient à l'application de cette peine: un d'eux lui disait; « si vous n'observez pas la loi, le Seigneur vous fera des plaies extraordinaires ainsi qu'à vos enfans „; le second comptait les coups; et le troisième, qui était ordinairement un prêtre, tenait lui même un fouet en main, et excitait le licteur à faire son devoir. L'incontinence, l'inceste et la fornication se punissaient encore par le feu. On voit cette peine injustement infligée aux malheureux Machabées, dont les uns périrent dans des chaudières d'huile bouillante, et les autres sous l'application de fers brûlans en diverses parties de leur corps, et qu'on leur enfonçait jusqu'aux viscères. Non moins barbare était le supplice de la scie, et de certaines machines ou cylindres en bois, armés de pointes de fer, avec lesquels on broyait les grains, et qu'on fesait passer sur le corps du coupable, dont les chairs étaient ainsi cruellement déchirées. David ayant remporté une grande victoire sur les Ammonites, fit passer ces machines, ou comme le prétendent d'autres, des chars armés de faulx ou de pointes de fer, sur les corps des malheureux habitans de Rabba. Gédéon écrasa les principaux Madianites sous des faisceaux d'épines et de branchages, en les recouvrant de troncs d'arbre et de pierres. D'autres fois les malheureux vaincus et les rebéles étaient foulés sous les pieds des animaux.

Excommunication.

Les Juifs avaient deux sortes d'excommunication, la grande et la petite : la première s'appelait *nidduì*, et la seconde *cherem*. La

première retranchait l'excommunié de la société de tous les hommes qui composaient l'église ; la seconde le séparait seulement de ceux qui formaient la Synagogue. Le coupable frappé de la première excommunication, ne pouvait plus s'asseoir qu'à la distance de sept pieds environ de ses concitoyens, ni boire ni manger avec eux, si ce n'est avec sa femme et ses enfans. Il ne pouvait plus entrer dans le temple que par le côté gauche, et en sortir que par le côté droit, à l'opposé des vrais Hébreux, qui entraient par la droite et sortaient par la gauche. Si l'excommunié n'obtenait pas son absolution dans un mois, on la renouvellait pour trente autres jours dans les cas mineurs ; et s'il persistait dans son endurcissement, il encourait l'excommunication majeure. L'excommunication se publiait pendant quatre sabbats, et on y proclamait le nom et le délit du coupable. Quelquefois ses biens étaient confisqués ; et s'il mourait excommunié, il n'était pas pleuré de ses parens ni de ses amis ; on marquait le lieu de sa sépulture avec une grosse pierre, ou avec un tas de petites, ce qui indiquait qu'il avait mérité d'être lapidé. Un écrivain qui fait mention d'une troisième excommunication appelée *schammata*, plus terrible encore que les précédentes, rapporte que ceux qui avaient lancé contre quelqu'un les deux premières, pouvaient aussi l'en absoudre s'il revenait de ses torts, et s'il donnait des preuves d'un repentir sincère.

Excommunication moderne.

Le Sanhédrin établit sous le gouvernement des Machabées une autre excommunication, qui, bien que sous des formes différentes, est encore en usage parmi les Juifs de nos jours, et se prononce en pleine Synagogue le jour du sabbat. En voici la formule qui est terrible : « On excommunie, on anathématise, on maudit avec exécration, on extermine N. par le livre de la loi, par les préceptes que ce livre contient, par la malédiction que Josué prononça contre Jéricho, par celle qu'Elisée donna aux enfans qui se moquèrent de lui, par celle dont il maudit Euchazi etc. » Il est encore maudit par le ciel et la terre : on déchaîne contre lui toutes les puissances des ténèbres : il est dévoué à la malédiction des Anges : on prie Dieu qu'il ne naisse rien de bon pour lui ; que sa ruine soit prompte ; que toutes les créatures lui soyent ennemies ; que la foudre l'écrase ; que la fièvre et toutes les infirmités humaines s'emparent de lui ; que sa mort soit imprévue et douloureuse ; qu'il meure dans le désespoir, et qu'enfin il aille dans les ténèbres : cette formule se répète trois fois en soixante jours.

Peines modernes.

Les Juifs modernes sont encore sujets à d'autres peines : un homme qui a commerce avec une femme impure, est condamné à la peine du fouet et à jeûner quarante jours. Un mari qui donne un baiser à sa femme durant ses menstrues, est obligé de jeûner pendant le même espace de tems, de s'abstenir de vin, et ne peut manger rien de chaud, excepté le jour du sabbat. La peine civile d'un homicide est de trois ans de bannissement, et la cannonique d'être fouetté dans la synagogue pendant tout ce tems, et de crier pendant qu'on le frappe: « je suis un homicide. » Il doit en outre s'abstenir de vin et de viande, laisser croître sa barbe et ses cheveux, porter du linge sale et des habits déchirés, aller la tête nue, et avoir au bras qui a commis l'homicide, une chaîne qui lui passe par le cou. La peine de l'adultère est de se baigner dans l'eau glacée pendant plusieurs jours de suite, s'il a commis le crime en hyver; et d'être exposé à la morsure des abeilles, des fourmis et autres insectes incommodes, s'il l'a commis en été.

ART MILITAIRE.

Enrôlement et discipline militaire.

LES Juifs étaient sujets au service militaire lorsqu'ils avaient accompli leur vingtième année, ainsi qu'il est répété aux chapitres I.er et XXVI.e des Nombres. Cependant, par une loi du Deutéronome un grand nombre d'entre eux était dispensé de prendre les armes: les troupes étant rassemblées, disait cette loi, que les capitaines sortent chacun de leur compagnie, et qu'ils crient à haute voix, que celui qui a bâti une maison et ne l'a pas encore finie; qui a planté une vigne et n'en a pas encore goûté le fruit; qui a pris femme et n'a pas encore habité avec elle, que celui-là s'en retourne chez soi : il est dispensé du service pour cette année. On trouve plusieurs contradictions dans les lois militaires des Juifs : les unes ordonnent d'exterminer tous les ennemis, jusqu'aux femmes et aux enfans, et les autres prescrivent envers eux la clémence. « Tu suivras droit ton chemin, dit la loi, tu ne passeras point à travers leurs champs, ni de leurs vignes: tu payeras de ton argent les vivres, et même l'eau dont tu auras besoin. Les arbres sont-ils des ennemis qui puissent combattre contre toi, pour que tu ayes le droit de les couper ? »

Guerres et leur durée.

Les guerres dont il est fait mention dans l'Ecriture étaient, pour la plupart, de courte durée. L'usage étant de conduire sur

le terrein toutes les troupes qu'on avait pu rassembler, lorsqu'une bataille était perdue, il ne restait plus aucune ressource au vaincu. Aussi, l'expulsion des Moabites de la Palestine par Aod, et des Madianites par Gédéon, fut elle l'affaire d'un seul jour. D'ailleurs comment des armées aussi nombreuses auraient-elles pu subsister dans des régions arides, brûlantes et en présence de l'ennemi?

Infanterie et cavalerie.

Les Rois allaient à la guerre en personne; et dans les premiers tems surtout, ils combattaient à pied, comme les derniers soldats de leur armée: seulement ils avaient près d'eux quelques écuyers pour porter leurs armes. On ne trouve en aucun endroit de l'Ecriture que Saül, et après lui David, se soyent servis de chevaux, ou de charriots de guerre. Leurs armées étaient toutes en infanterie; et s'il est fait mention de chevaux ou de chars de guerre sous les régnes postérieurs à Salomon, ils étaient en si petit nombre qu'ils n'auraient pas suffi pour former un régiment. Rapsace, un des officiers de Sennacherib disait aux Juifs: *je vous donnerai deux mille chevaux, voyez si vous pouvez avoir des hommes pour les monter.* Ce n'est que sous Salomon qu'il est parlé de cavalerie et de chars. La Bible a donné à ce Prince pacifique, jusqu'à quarante mille cavaliers et douze mille chars, dont partie était distribuée dans les diverses places, et le reste attaché au service de sa personne.

Officiers et gardes du corps.

Si le Roi ne se mettait point lui même à la tête de ses troupes, il en confiait le commandement à un chef suprême, auquel devaient obéir tous les officiers subalternes. Tels furent Abner sous Saül, Joab sous David, et Banaias sous Salomon. Après les commandans en chef venaient les Princes des mille, qui étaient pris ordinairement parmi les familles les plus distinguées des tribus; ensuite les capitaines de cent hommes, appelés encore centurions; puis ceux de cinquante nommés Camischira, et enfin les décurions et les Scalischims, sorte d'officiers, dont les fonctions nous sont inconnues. Outre cela, il y avait les Princes des tributs, qui, dans les tems postérieurs, étaient chargés de l'entretien des troupes; des écrivains qui en tenaient registre ainsi que des officiers; et *des gardes du corps*, qui, sous Salomon, veillaient en tems de paix aux portes du palais et des appartemens royaux. Cette garde était composée d'individus, d'une fidélité et d'une bravoure bien reconnues: l'Ecriture en compte trois cent, qui portaient tous un bouclier en or. Joseph dit que, dans la promenade que fesait tous les matins ce

Monarque opulent à une maison de plaisance, ornée de fontaines et de charmans bosquets tout près de Jérusalem, il était escorté de vingt mille hommes montés sur de superbes chevaux, dont le harnachement était de pourpre tyrienne: leur coiffure, couverte de lames d'or, brillait d'un éclat éblouissant aux rayons du soleil; et ils suivaient à grande course le char du Prince, tenant en main un dard prêt à être lancé.

Arche, prêtres.

Près de l'arche, qui était placée au milieu du camp, habitait le grand prêtre, dont l'office était de crier en face de toute l'armée: « Ecoute ô Israel, tu dois livrer aujourd'hui bataille à tes ennemis: sois sans crainte et garde toi de fuir, parce que le Seigneur ton Dieu est au milieu de toi pour combattre en ta faveur „. Les Lévites étaient chargés d'un ministère non moins important, qui était celui de parler au peuple. Distribués dans chaque tribu, ils se retournaient vers elle et lui criaient: Quel est celui qui est timide? Qu'il s'en aille, et n'inspire point sa crainte aux autres. C'était encore aux Lévites à donner le signal du combat avec les trompettes, dont l'usage était réservé à eux seuls. « Les prêtres enfans d'Aron sonneront la trompette, dit Moyse, et cette loi sera maintenue pour toujours parmi vos descendans „.

Tentes.

Les tentes militaires des Hébreux étaient ordinairement faites en peaux comme celles des autres peuples. David ayant formé le dessein d'élever un temple à l'Eternel disait au Prophète Nathan: « Ne voyez vous pas que je loge dans une maison de cédre, tandis que l'arc du Seigneur reste sous des peaux? „ Quelquefois aussi ces tentes étaient de toile, ou de drap de poils de chameau ou de chévre, et d'une couleur brune. Isaïe en parlant aux Israélites leur disait: donnez plus d'espace à vos tentes, déployez les peaux de vos pavillons, alignéz vos troupes, et distribuez vos régimens.

Enseignes militaires.

Chaque tribu avait son étendard: celles de Juda, d'Issachar et de Zabulon portaient sur le leur un lionceau avec cette devise: « que le Seigneur se léve, et que vos ennemis fuyent devant vous „; celles de Ruben, de Siméon et de Gad portaient l'image d'un cerf avec cette divisé: « Ecoute ô Israél, le Seigneur ton Dieu est le seul Dieu „; celles d'Ephraïm, de Manassé et de Benjamin portaient la figure d'un enfant emmaillotté avec cette devise: « la nuée du Seigneur reposait sur eux durant le jour „; enfin celles de Dan, d'Aser et de Nephtali portaient un aigle avec cette devise: « revenez, ô Seigneur, et arrêtez vous avec votre gloire au milieu du camp d'Israél „. Voy. la planche 13.


13
Castelli f.

Armes. Les Philistins employaient tous les moyens possibles, pour empêcher que les Israélites n'eussent chez eux aucun ouvrier capable de leur fabriquer des armes; c'est pourquoi on lit dans l'Ecriture que Samgar tua six cents Philistins avec un soc de charrue, et que Samson combattait tantôt avec une mâchoire d'âne, et tantôt avec une massue. Mais les guerres que les Juifs eurent dans la suite leur fournirent des armes en assez grande quantité, jusqu'à l'époque où ils eurent des ouvriers qui leur en fabriquèrent: leurs epées étaient des espèces de coutelas larges et courts, suspendus à leur côté par un ceinturon, ce qui a fait dire: *gladio accinctus renes.* Ils fesaient encore usage de la fronde, et les habitans de Gabaa s'en servaient avec tant d'adresse, qu'ils auraient coupé un cheveu: ils portaient des casques de bronze, des cuirasses de lin ou de laine, de bronze ou de fer, composées de lames posées les unes sur les autres en écailles de poisson; et ils avaient des arcs en cuivre, et des boucliers dont parle Job particulièrement. En tems de paix les Juifs ne portaient point d'armes, pas même d'épée; c'est pourquoi lorsqu'on les appelait à la guerre, le Roi ou le Général fesait crier solennellement: « que chacun ceigne son épée ».

Machines. Osias Roi de Juda, qui régna depuis l'an du monde 3194 jusqu'en 3247, fit construire à Jérusalem des machines d'une nouvelle invention, pour battre en bréche, et lancer de pierres ou des dards. Les Paralipoménes, où il est fait mention de ces machines, ne donnent aucune explication sur leur forme: le père Calmet croit qu'elles se composaient de boucliers joints ensemble, de manière à ce que les soldats pussent monter dessus pour combattre, et que ces boucliers portaient en outre diverses machines de cordes.

Lois de guerre. Les Juifs commirent souvent des cruautés atroces dans les villes prises d'assaut, et abusèrent d'autant plus indignement de la victoire, qu'ils couvraient leur barbarie du voile de la religion. On lit dans le livre des Nombres, qu'aprés avoir fait massacrer cinq Rois, et tous les individus mâles d'une horde Madianite, Moyse ordonna, aprés le combat, de tuer aussi les femmes et les enfans, à l'exception des filles seulement: *Cunctos interficite quidquid est generis masculini etiam in parvulis, et mulieres quae noverunt viros in coitu jugulate; puellas autem et omnes foeminas virgines reservate vobis.* C'est ce que fit aussi Josué après la prise de Jéricho; il en fit égorger tous les habitans, et prononça des malédictions terribles contre qui-

conque la rebâtirait. Les dépouilles des vaincus se partageaient de la manière suivante. Les choses les plus précieuses étaient portées en triomphe à Jérusalem, et consacrées au Seigneur dans son temple : le reste se divisait entre le Genéral qui commandait en chef, et les troupes qui avaient combattu, ou veillé pendant ce tems à la garde du camp et des bagages. Judas Machabée avait encore fait intervenir à ce partage les infirmes, les veuves et les orphelins. Mais ce qui rendait les Juifs encore plus courageux et plus entreprenans, c'étaient les récompenses militaires qu'on accordait à ceux qui s'étaient comporté vaillamment dans le combat. Saül promit à celui qui aurait vaincu Goliath de grandes richesses, sa propre fille en mariage, et l'exemption de tout tribut pour la maison de son père. David remporta cette victoire ; mais Saül, jaloux de sa gloire, tint mal envers lui ses promesses : il l'obligea encore, avant de lui donner sa fille Michol, à lui apporter les prépuces de cent Philistins qu'il devait avoir tués de sa main. David ayant remplacé Saül sur le trône, promit le commandement en chef de ses troupes à celui qui monterait le premier sur les murs de Jérusalem, défendus par les Jébuséens qu'il voulait en chasser. A toutes ces récompenses il faut encore joindre le chant de victoire, que les jeunes Juives venaient chanter au devant des vainqueurs.

Récompenses militaires.

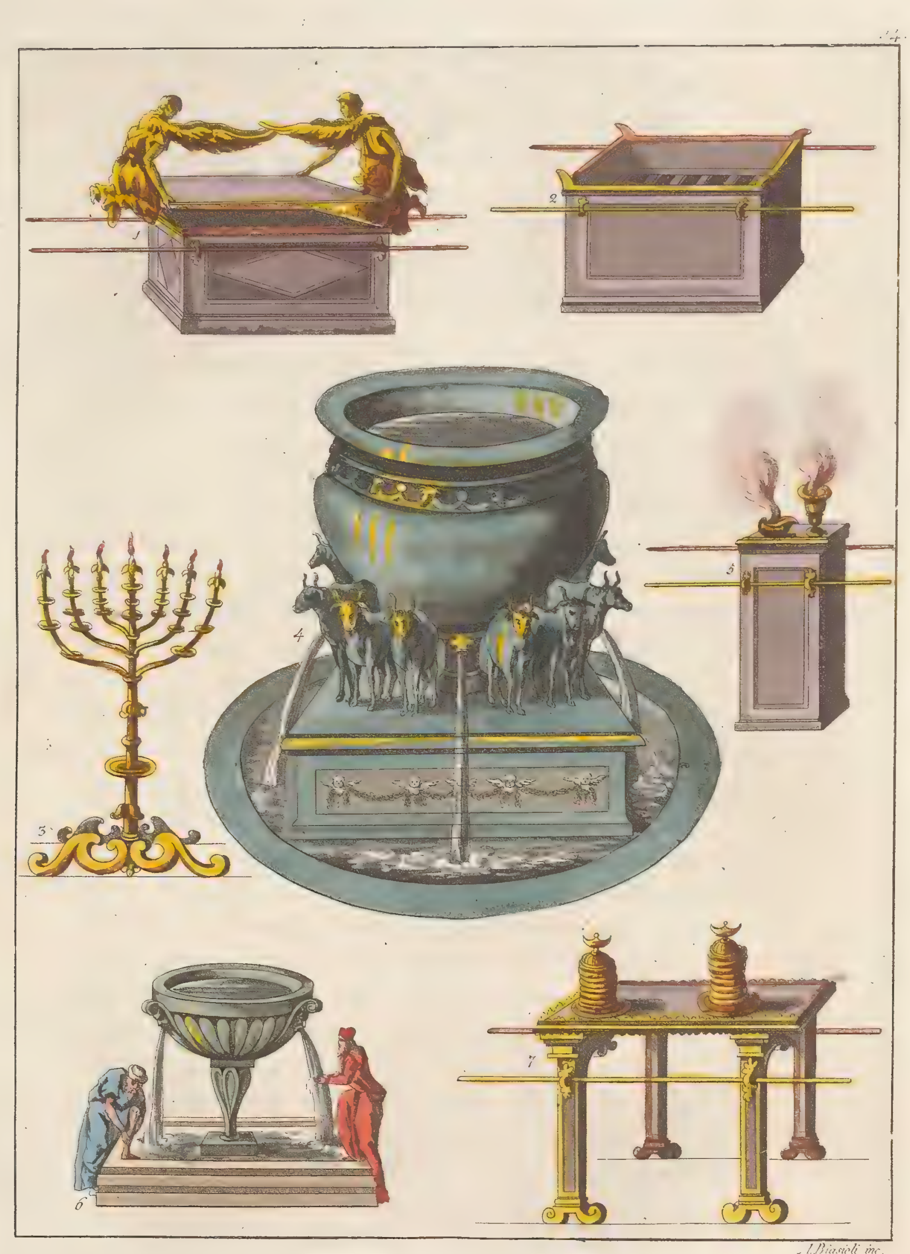
Bataille de Jonathas.

Le chevalier Folard, dans sa dissertation sur la tactique militaire des Juifs, parle de la fameuse victoire remportée par Jonathas contre Apollonius. Le Général Juif se voyant en face d'une armée nombreuse, forma avec ses troupes un long carré d'une extrême profondeur, qui fesait front de tous côtés ; et tandis qu'Apollonius cherchait à l'entourer avec sa cavalerie et ses troupes légères, il tomba avec tant d'impétuosité et de valeur sur son infanterie, qu'il l'enfonça et la mit en pièces. Voilà une belle manœuvre, dit Folard, et un ordre de bataille tout à fait singulier : ce long bataillon carré pouvait être rompu difficilement à cause de la grande profondeur de ses files ; et son poids, avec la violence du choc, lui donnait un grand avantage pour enfoncer les rangs de l'ennemi.

RELIGION.

Théologie des Juifs.

Il est inutile sans doute de nous arrêter sur le décalogue et sur la croyance des Juifs en matière de religion : tout le monde sait qu'ils reconnaissaient un seul Dieu, créateur du ciel et de la



A. Biasioli inc.

terre, qui gouverne tout par sa providence, et dans lequel il faut mettre toute sa confiance. Il est assez singulier d'entendre Moyse ne proposer à son peuple que des récompenses et des biens temporels, et jamais la vie éternelle, dont les prophètes, venus après lui en Judée, ont tant parlé. Mais le dogme le plus intéréssant pour les Juifs dans leur religion, était celui de la venue du Messie, qui devait naître dans la tribu de Juda, et de la race de David, mettre un terme à leurs disgrâces, et propager la connaissance du vrai Dieu, dont ils avaient voulu rendre l'unité en quelque sorte sensible, en ne lui élevant dans toute l'étendue de leur pays, qu'un seul temple et un seul autel, sur lequel il était permis de lui offrir des holocaustes.

Arche d'alliance.

Après que le Seigneur eut fait alliance avec Israël, dit le père Calmet, et qu'il lui eut donné ses lois écrites sur la pierre, la religion Hébraïque n'eut rien de plus saint et de plus inviolable que l'arche où l'on conservait les tables sacrées, sur lesquelles ces lois étaient gravées. Elle était le témoignage le plus sensible de la présence de Dieu au milieu de son peuple, le gage le plus certain de sa protection, et le moyen dont il se servait le plus souvent pour opérer ses merveilles. On regardait l'arche d'alliance comme le symbole de la divinité même, et le siége de sa majesté. Elle était placée au fond du sanctuaire, c'est à dire dans le lieu le plus saint et le plus retiré du temple: on ne la voyait jamais à découvert: le grand prêtre seul entrait une fois l'an dans le lieu où elle était déposée. Les alliances avec le Seigneur se renouvellaient devant elle; c'était là qu'ils rendait ses oracles, et avec elle les Juifs se croyaient invincibles. Salomon qui voulait partout de la magnificence, n'osa point toucher à l'arche, malgré la simplicité de sa construction. L'historien Joseph nous en a donné une description exacte: l'arche, dit-il, avait cinq palmes de longueur, trois de largeur et autant de hauteur: ses deux parties latérales étaient couvertes de lames d'or, et jointes ensemble avec des clous du même métal, et elle avait dans sa longueur des anneaux d'or, dans lesquels les Lévites passaient de gros bâtons dorés pour la porter. Son couvercle se nommait *propitiatoire*, et il était surmonté de deux Chérubins représentés sous la forme qu'en avait donnée Moyse, qui les avait vus devant le trône de Dieu. Voy. la planche 14. Cette arche éprouva plusieurs vicissitudes: elle tomba entre les mains des Philistins; mais au bout de vingt, ou, selon quel-

ques-uns, de quarante ans, les Juifs la recouvrèrent: l'impiété de quelques Rois qui avaient fait placer des idoles dans le sanctuaire, obligea les prêtres indignés de la transporter tantôt dans un lieu et tantôt dans un autre, pour ne point la voir confondue avec les images des faux Dieux. Josias ordonna aux prêtres de la rapporter dans le temple, et elle y resta jusqu'à l'époque où le prophète Jérémie la cacha dans une caverne du mont Nèbo, fameux par la mort et la sépulture de Moyse, en disant qu'elle demeurerait là, jusqu'à ce qu'il plût à Dieu de rappeler son peuple de tous les pays où il aurait été dispersé. Les Talmudistes nient la vérité de ce récit, et prétendent au contraire que Salomon, instruit par les prophètes qu'un jour les Assyriens brûleraient le temple, fit creuser un caveau pour y ensevelir les choses les plus précieuses, et que ce fut là que Josias fit cacher l'arche, avec la verge d'Aron, le vase de la manne, et autres objets sacrés. Les Juifs modernes ont une espèce d'arche dans leurs synagogues: c'est un coffre d'une forme à peu près semblable, dans lequel ils renferment leurs livres sacrés, et qu'ils nomment Aron.

Tabernacle. Les Israélites, durant leur séjour dans le désert, avaient aussi un tabernacle, ou temple portatif, qu'ils regardaient comme l'habitation permanente de leur Dieu, dans lequel ils venaient l'adorer, et lui faire leurs offrandes, et où se célébraient tous les actes de leur religion. Ce tabernacle, dont Moyse avait reçu de Dieu même le dessin et les dimensions, était fait avec des planches, des peaux et des voiles; il avait trente coudées de longueur, dix de hauteur et autant de largeur. Il était divisé en deux parties jointes ensemble: on pouvait le démonter, et le transporter par tout où l'on voulait. La première partie s'appelait le *lieu saint*, ou simplement le *saint*: on y conservait le chandelier, la table des pains de proposition et l'autel des parfums; la seconde, qui n'était séparée de la première que par un grand rideau, était le sanctuaire, ou le *saint des saints*, et renfermait l'arche d'alliance. Il régnait autour de ce temple un espace appelé le vestibule, qui avait cent coudées de longueur sur cinquante de largeur, et était fermé par des planches en bois de *sethim*, garnies de riches tapisseries: c'était dans cette enceinte que se trouvaient l'autel des holocaustes, et la cuve d'airain où les prêtres venaient se laver avant de vaquer aux fonctions de leur ministère. Le temple était couvert d'un voile précieux, sur lequel était etendue une couverture en peaux de chévre, pour le défendre des injures du tems.

Ce fut sans doute sur ce modèle que David, et après lui Salomon, conçurent le plan de l'édifice le plus magnifique qu'il y ait eu chez les Juifs, c'est à dire du temple, dont la vaste enceinte comprenait des cours entourées de galeries, avec des appartemens consacrés aux diverses fonctions des prêtres et des Lévites. Dans une de ces cours, qui avait la forme d'un vestibule très-spacieux, on voyait l'autel des holocaustes qui était en bronze et de figure carrée, auquel les prêtres montaient par une rampe pour y brûler les victimes. Il y avait encore dans cette cour dix grandes cuves de même métal, posées sur des roues, parmi lesquelles on en distinguait une qui était soutenue par douze bœufs, et que l'Écriture désigne sous le nom de *Mer de bronze*: elle avait environ cinquante pieds de circonférence, et cinq coudées de hauteur. Un des objets les plus précieux de ce temple était le chandelier d'or, dont Moyse avait assigné la place hors du sanctuaire: il avait près de vingt cinq pieds de hauteur, et était en or massif: de son tronc sortaient sept branches circulaires, qui portaient une lampe à leur extrémité: ces lampes s'allumaient le soir, et s'éteignaient à la pointe du jour. Salomon fit fabriquer dix autres chandeliers semblables pour les placer dans le même lieu, savoir; cinq au midi, et cinq au nord. Après le retour de la captivité de Babylone, on fit un nouveau chandelier d'or sur la forme de celui de Moyse, lequel fut emporté par les Romains, et déposé avec la table d'or dans le temple que Vespasien avait élevé à la Paix. Voy. encore la planche 14.

Autel des holocaustes.

Mer de bronze.

Chandelier d'or.

Les Juifs qui demeuraient hors de Jérusalem, et ne pouvaient par conséquent se rendre fréquemment au temple, construisirent des cours sur le modèle du vestibule des holocaustes, où ils venaient offrir leurs hommages au Dieu de leurs pères. Saint Luc rapporte que le Christ entra dans une de ces *proseuques* (c'est le nom qu'on donnait à ces cours) pour y faire sa prière. Les *proseuques* différaient des synagogues, en ce que dans celle-ci les prières se fesaient au nom de toute l'assemblée, tandis que dans les premières chacun y fesait la sienne en particulier: d'un autre côté les synagogues étaient couvertes, et les *proseuques* n'étaient qu'une enceinte sans toit; enfin les synagogues étaient bâties dans les villes, et les *proseuques* dans les faubourgs et sur des lieux élevés, (ce qui les a fait appeler *hauts lieux* par les érudits), et elles étaient ordinairement plantées d'arbres comme celle d'Alexandrie dont parle Philon.

Proseuques.

Synagogues.

Il ne paraît pas que les Juifs ayent eu des synagogues avant la captivité. A leur retour, Esdras introduisit l'usage de lire la loi en public, et c'est sans doute à cette époque qu'il faut rapporter celle de leur fondation. Partout où il y avait dix Juifs en âge de raison, libres, et en état d'assister au service divin, on établit une synagogue; et du tems du Christ, on en comptait quatre cent quatre vingt dans la seule ville de Jérusalem. Le service divin y consistait dans la prière, la lecture de l'Ecriture et la prédication: la partie la plus essentielle de la prière était ce que les Juifs appellent les dix neuf prières: tout individu parvenu à l'âge de raison devait les faire trois fois par jour, savoir; le matin, à midi, et le soir. Les jours d'assemblées à la synagogue étaient fixés au lundi, au jeudi et surtout au samedi de chaque semaine, sans compter les jours de fête et de jeûne: chaque synagogue avait un nombre déterminé de ministres, chargés des fonctions religieuses qui devaient s'y remplir, et la consécration de ces ministres se fesait par l'imposition des mains. Il est probable que le premier d'entre eux était celui qu'on appelait Cheliach-Zibbor, c'est à dire l'ange, ou le messager de l'église. Après lui venaient les diacres nommé *Chazanim* ou surintendans, dont l'emploi était la garde des livres sacrés et des meubles de la synagogue. Enfin il y avait des interprètes, qui étaient chargés de traduire en Chaldéen les leçons qu'on lisait au peuple en Hébreu. La planche n.° 15 offre le dessin d'une synagogue.

Ministres de la Synagogue.

Origine et fonctions du sacerdoce chez les Juifs.

L'exercice du sacerdoce chez les Juifs était restreint dans la seule tribu de Levi, et dans la famille d'Aron exclusivement. Ce n'était ni le vœu du peuple, ni l'autorité du Prince, ni l'ambition, ni l'intrigue, ni même le mérite qui pût élever à cette dignité, la naissance seule y donnait droit. Delà venait l'attention scrupuleuse de cette famille à ne point contracter d'alliances dans d'autres tribus, au point que ceux de ses membres qui voulaient se marier et se trouvaient hors de Jérusalem, avaient soin d'abord de faire vérifier dans cette ville la généalogie de la personne qu'ils recherchaient. Les prêtres n'étaient exclus d'aucun emploi civil; c'est pourquoi nous voyons des grands prêtres et des Lévites, remplir divers emplois dans les tribunaux et même aux armées, où eux seuls avaient le droit d'emboucher la trompette. Cet instrument était en argent, et servait encore à annoncer les fêtes, et à appeler le peuple à la prière: le mot jubilé dérive d'une corne de bélier, dont le son indiquait que la prière était commencée.



G. Castellini inv. ed inc.

Grand prêtre.

Le grand prêtre était le chef suprême de la religion Juive, et des sacrificateurs de la loi de Moyse. Aron son frère fut le premier grand pontife; et ses descendans, à la réserve d'un petit nombre, remplirent constamment cette dignité jusqu'à la prise de Jérusalem. Le grand prêtre avait seul le droit d'entrer dans le sanctuaire une fois par an, qui était le jour de l'expiation solennelle: il décidait souverainement de toutes les questions de religion, et même de celles qui avaient rapport à la justice et aux jugemens de la nation: sa naissance devait être pure; et il ne pouvait parvenir à ce haut grade, s'il avait quelqu'un des défauts corporels désignés par la loi. Lorsqu'il était revêtu de ses habits pontificaux, il répondait à toutes les demandes qui lui étaient faites: il ne pouvait prendre le deuil pour la mort de personne, entrer dans aucun lieu où il y eût un cadavre, ni se marier avec une veuve, ou une femme répudiée, ou une courtisanne: l'épouse qu'il se choisissait devait être une jeune fille de sa race, et il était obligé de garder la continence pendant toute la durée de ses fonctions.

Habits et ornemens sacerdotaux.

Ses vêtemens consistaient en une paire de caleçons, et une robe de lin qui descendait des reins jusqu'au genou, laquelle était recouverte d'une tunique aussi de lin, qui arrivait jusqu'à l'extrémité de la jambe. Il portait une seconde tunique de couleur hyacinthe avec de petites sonnettes en or au bout, et parsemée de figures en pourpre et en hyacinthes: cette tunique était serrée par une ceinture magnifique. Sa poitrine était couverte d'un riche tissu d'or et de pourpre, qui s'attachait sur les épaules avec deux boucles en or où brillaient deux pierres d'onyx, sur chacune desquelles étaient gravés les noms de six tribus d'Israel: c'est ce qu'on appelait l'éphod. Sur l'éphod était le rational, qui était de même un riche tissu carré, dans lequel étaient enchassées douze pierres précieuses montées en or, sur chacune desquelles était gravé le nom d'une des tribus d'Israél: elles étaient disposées sur quatre rangs dont chacun en comprenait trois: le rational tenait à l'éphod par des chaînes avec des boucles en or, et un ruban d'hyacinthe; et par dessous était une lame d'or, sur laquelle était écrit en gros caractères, Urim, et Tummim, c'est à dire science et vérité. Le grand prêtre ne pouvait exercer aucune fonction de son ministère sans avoir l'éphod et le rational: il avait pour coiffure une tiare de bysse ou de lin, qui était attachée avec un ruban de hyacinthe: et son front était orné d'une plaque d'or sur laquelle on lisait: *la sainteté est le*

Lévites. *propre du Seigneur.* Les prêtres de la classe inférieure, affectés aux divers services de la religion, s'appelaient Lévites; et ils ne pouvaient habiter avec leurs femmes, ni boire de vin, ni se raser, tant qu'ils étaient en fonction.

Fonctions et habillement de Lévites. Par un usage assez singulier, le grand prêtre et les Lévites ne pouvaient rester dans le temple que les pieds nus, et la tête toujours couverte. Les prêtres, dit l'Ecriture, ne se raseront ni la barbe ni les cheveux, ils ne se découvriront jamais la tête, et ne déchireront point leurs vêtemens. L'habillement des Lévites consistait en une espèce de jupe de lin, qui leur tombait des reins jusqu'aux genoux, par dessus laquelle ils portaient une tunique aussi de lin, qui leur descendait jusqu'au bas de la jambe, et se serrait avec une riche ceinture. Il ne leur était pas permis d'avoir des terres en propriété, et ils ne devaient vivre que des offrandes qui se fesaient chaque jour dans le temple.

Nathinéens. Il y avait encore dans ce temple des servans appelés *Nathinéens*, pour en remplir les emplois les plus communs et les plus pénibles. On lit dans Josué que les Gabaonites furent destinés les premiers à ces emplois serviles: mais ensuite on y assujetit encore ceux d'entre les Chananéens qui se rendirent, et auxquels on accorda la vie. Ces *Nathinéens* suivirent la tribu du Juda dans sa captivité, et ils ne sortirent d'esclavage que du tems d'Esdras et de Néhémie, c'est à dire environ six cents ans après. Leur nombre ne suffisant pas aux besoins de leur service, on y pourvut, en créant une classe de gens pris dans le bas peuple; mais les érudits n'indiquent pas d'une manière précise quel était leur ministère, ni le genre de leur vêtement.

Prophètes. Les Juifs avaient des prophètes qui semblaient d'autres prêtres, et fesaient profession d'instruire leurs disciples, d'expliquer la loi au peuple, de le reprendre de ses péchés, de l'exhorter à la pénitence et de lui prédire l'avenir. Ils vivaient séparés du monde, et habitaient le plus souvent sur les montagnes, tels qu'Elie sur le mont Carmel, et Elisée à Galgala: transportés de l'esprit de Dieu au son de certains instrumens, ils révélaient l'avenir à qui venait les consulter. Ces prophètes, ou au moins quelques-uns d'entre eux, étaient mariés, et la veuve dont Elie multiplia l'huile avait été la femme d'un prophète: leurs enfans embrassaient la même profession, et c'est pour cela que les prophètes sont souvent appelés dans l'Ecriture les enfans des prophètes. Leur habillement se

composait ordinairement d'un sac et d'un cilice, en signe de la vie pénitente qu'ils menaient pour les péchés du peuple : aussi disait-on, pour désigner Elie, l'homme *vêtu de poil*, *avec une ceinture de cuir*. Jean Baptiste n'avait également pour vêtement qu'une tunique de peaux de chévre ou de mouton, ou qui, selon quelques-uns, était faite de poil de chameau: cette sorte d'habillement était peut-être particulière aux tems voisins du Christ : car auparavant les prophètes étaient vétus d'une tunique de lin, qui s'appliquait immédiatement sur la peau, et par dessus laquelle ils mettaient un grand manteau.

Les Rabbins sont des docteurs appelés en hébreu Rab, Rabbi, et Rabboni, qui, dans leur langue, signifie seigneur et docteur; mais parlant des anciens, ces trois titres se donnaient à des personnes différentes. Selon Seldéne, le titre de Rabbi appartenait à celui qui était nommé Juge, ou membre du Sanhédrin dans la Terre Sainte; et celui de Rab, à tout docteur reçu en pays d'esclavage. Il fallait passer par plusieurs grades pour arriver à celui de Rabbi : le premier était celui de Bachour, ou élu parmi les disciples; le second celui de Caber; et le dernier celui des Rabbins, qui, dans les assemblées publiques, avaient un siége élevé. Les Rabbins, jouissent encore aujourd'hui de beaucoup de considération parmi les Juifs : ils occupent les premières places dans les synagogues, décident des questions religieuses et même civiles, célèbrent les mariages, jugent les causes de divorce, prêchent, avertissent, réprimandent, et excommunient les rebelles à la loi. Les écrits des Rabbins, tant anciens que modernes, contiennent une infinité de traditions singulières, et d'allégories extravagantes sur l'Ecriture, lesquelles ont donné origine au Talmud, qui comprend la doctrine traditionnelle. Ce livre est composé de la *misna* et de la *gemara*, c'est-à-dire du texte et du commentaire ; il tend à détruire la loi et le témoignage des prophètes, et à établir une religion conforme à celle que les Juifs professent maintenant. On distingue deux sortes de Talmud ; celui de Jérusalem qui a été fait en Judée, et celui de Babylone qu'on croit avoir été écrit dans cette seconde ville : le premier a été achevé vers l'an trois cent de notre ére, et le second n'a paru que vers le commencement du sixième siècle. Maimonide a fait un abrégé du Talmud, d'où il a retranché les récits fabuleux, les disputes frivoles et les vaines subtilités, pour ne conserver que les décisions rendues sur différens cas, ce qui en forme une espèce de digeste des lois Hébraïques.

Rabbins.

Talmud.

Diverses sectes.

Peu de tems avant la naissance du Christ il s'éleva en Palestine diverses sectes, dont les plus connues sont celles des Esséniens, des Saducéens, des Pharisiens et des Hérodiens. Les premiers fuyaient les grandes villes, ne mangeaient que des choses simples, possédaient leurs biens en commun, et employaient une partie du jour à la prière et en méditations sur la loi. D'autres, auxquels Philon donne le titre de Thérapeutes gardaient le célibat, et menaient une vie contemplative et si parfaite, que plusieurs pères les ont régardés comme Chrétiens. Les Saducéens interprétaient l'Ecriture à leur volonté, et prétendaient qu'elle ne les obligeait pas de croire à la résurrection, à l'immortalité de l'âme, ni à l'existence des anges; c'est pourquoi ils ne servaient Dieu que dans la vue de récompenses temporelles, et étaient livrés aux plaisirs des sens. Mais, de tous ces sectaires, les plus fameux étaient les Pharisiens que le Christ accusait d'hypocrisie, d'ambition et d'avarice, et qu'il comparait à des sépulcres blanchis: ils se piquaient d'une exactitude scrupuleuse dans l'accomplissement de la loi, et donnaient la dîme non seulement de leurs fruits, mais encore des moindres herbages: ils se lavaient souvent, et affectaient la plus grande propreté dans leurs vêtemens et dans leurs meubles: ils jeûnaient fréquemment et observaient si rigoureusement le sabbat, que c'était parmi eux une question de savoir; s'il était permis ce jour là de monter sur son âne pour le mener boire, ou s'il fallait seulement l'y conduire par la corde; si l'on pouvait manger un œuf fait le même jour; et s'il était nécessaire de purifier la maison où l'on avait vu passer, dans le tems de la Pâque, une souris avec un petit morceau de pain fait avec le levain. Les Pharisiens se teignaient le visage de jaune, dans la vue de persuader le public de la réalité de leurs jeûnes: ils garnissaient d'épines le bas de leur robe pour en être piqués en marchant: ils dormaient sur des planches ou sur la pierre, se ceignaient les reins avec de grosses cordes, et quelquefois se mutilaient par esprit de continence: ils portaient toujours sur eux plusieurs Totafod, appelés dans l'Evangile *Phylactères*, qui étaient des petits morceaux de parchemin sur lesquels étaient écrits quelques préceptes de la loi, ainsi que des *zizit* ou franges, avec des glands de diverses couleurs. Les Juifs se parent encore à present de ces marques extérieures de religion quand ils vont à la synagogue les jours de travail. Les Hérodiens allaient vêtus comme le reste du peuple, et portaient par fois quelques *Phylactères* à leur bonnet: quelquefois aussi ils allaient la tête nue.

Certains auteurs ont prétendu que les Hérodiens étaient des Juifs qui reconnurent Hérode pour le Messie; mais cette supposition n'est guères probable; et il n'est pas possible de croire, que les Juifs, qui avaient eu une si mauvaise opinion d'Hérode pendant sa vie, le regardassent comme le Messie trente ans aprés sa mort. Les Hérodiens ne s'appelaient donc ainsi, que parce qu'ils étaient de l'opinion de ce Roi, qui disait que la nation Juive pouvait se soumettre sans scrupule à la domination des Romains, et adopter leurs usages et leurs cérémonies religieuses. Les Juifs, et surtout les Pharisiens, avaient toujours présent le commandement du Deutéronome: « Tu établiras sur toi un de tes fréres pour Roi, et jamais un étranger „: d'où ils concluaient qu'il ne leur était pas permis de se soumettre à Auguste ni de lui payer tribut; mais Hérode et ses sectateurs soutenaient, que le texte du Deutéronome devait s'entendre d'un choix libre, et non d'une soumission forcée: ce qui leur fesait dire, qu'en cas de force majeure, on peut sans délit exercer les actes d'idolâtrie qu'elle commande, et s'abandonner au torrent. Telle était sans doute l'hérésie des Hérodiens; du reste ils s'habillaient comme le reste du peuple, et portaient aussi quelquefois des *Phylactères*: d'autres fois aussi ils allaient la tête nue. *Hérodiens.*

Le mot circoncision vient du mot latin *circumcidere*, qui signifie couper autour, parce que cette opération, qui était le pacte d'alliance entre Abraham et Dieu, se fesait en coupant la peau du prépuce. Nous ne rechercherons pas si cette cérémonie date d'une haute antiquité, ni si elle a été inventée par les Juifs, par les Arabes, par les Ethyopiens ou par les Egyptiens, comme le prétend Hérodote: qu'il nous suffise de savoir que les Juifs l'ont toujours pratiquée scrupuleusement, et qu'ils traitent encore de profanes et de réprouvés les incirconcis. Lorsque l'enfant avait atteint son huitième jour, il était circoncis par un prêtre, ou par un des parens, la loi n'ayant rien prescrit quant au ministre; et cette opération se fesait avec un petit couteau, ou avec une pierre tranchante, comme fit Sephora femme de Moyse. Mais dans la suite des tems elle fut assujettie à certaines cérémonies: le père ne peut la différer plus de huit jours, à moins que l'enfant ne soit malade; la nuit précédente toute la famille veille autour de lui, et reçoit les félicitations des parens et des amis. On lui donne un parrain et une marraine, l'un pour le tenir pendant qu'on le circoncit, et l'autre pour le porter à la synagogue: cette cérémonie peut encore *Circoncision.*

se faire à la maison, et par quelque personne que ce soit, à laquelle on donne le nom de *mahel*, et qui se tient honorée du choix qu'on a fait d'elle pour cela : elle se présente donc avec un bassin, sur lequel sont les ustensiles nécessaires, tels que le couteau, la poudre astringeante, les bandes de lin, et l'huile rosat. Aussitôt arrivée à la synagogue, la marraine remet l'enfant au parrain, lequel s'assied sur un siége magnifique, et le reçoit entre ses bras, tandis que les assistans crient *salve.* Le mobel prend alors la peau du prépuce, tantôt avec de petites pincettes en argent, et tantôt avec les doigts: puis en disant, *benedictus sis domine, qui circumcisionem præcepisti*, il fait l'amputation, suce le sang qu'il rejette dans un plat, et se hate de l'arrêter avec une poudre astringente et de l'huile: ensuite il bénit le vase où se trouve ce sang avec du vin, et mouillant trois fois de ce mélange les lévres de l'enfant, il lui impose le nom indiqué par ses parens, et prononce à haute voix ces paroles d'Ezechiel : *ego dixi tibi, cum esses in sanguine tuo, vive.* Alors on entonne le psaume *Beati omnes qui timent Dominum*, après quoi on remet l'enfant à la marraine, on fait des congratulations au père, et on lui souhaite de pouvoir voir les noces de son fils. La circoncision des femmes n'est point en usage chez les Juifs, comme chez quelques autres peuples de l'orient: la femme accouchée d'une fille reste dans la maison pendant quatre vingt jours, au bout desquels elle va à la synagogue et fait bénir l'enfant.

Purifications.

Celle qui était accouchée d'un mâle devait se rendre au temple après trente jours pour se purifier, et porter avec elle un agneau d'un an, une colombe et une tourterelle. Que si elle ne pouvait pas avoir un agneau, elle donnait deux tourterelles et deux colombes, pour être offertes les unes en holocauste, et les autres en expiation de ses péchés. Et puisqu'il s'agit ici des offrandes qui se fésaient à cette occasion, nous ne voulons point passer sous silence la fameuse loi de la rançon. Si le prémier enfant que fait une Juive est un mâle, il appartient au sacrificateur selon l'ancien précepte qui dit : « Que tout premier né me soit sanctifié . . . . . „ et ensuite : « tu racheteras le premier né de tes enfans etc. „ D'après ce précepte, lorsque l'enfant a trente jours accomplis, le père appelle chez lui certains personnages qui se disent descendans d'Aron : il met dans un bassin quelques pièces d'or ou d'argent, fesant, selon Malliot, la somme de cinq sicles de ce dernier métal; puis

il remet l'enfant entre les mains du sacrificateur, lequel s'adressant à la mère lui dit à haut voix: *Madame, cet enfant est-il à vous?*: la mère répond qu'oui . . . . . *N'avez vous jamais eu*, reprend le sacrificateur, *d'autre enfant mâle ou femelle, ou même d'avortement?* . . . . . Non. *Cela étant, cet enfant, comme premier né, m'appartient:* et se retournant vers le père, il lui dit: « *Si vous le voulez, vous pouvez le racheter* »: *Cet or ou cet argent*, répond le père, *ne vous est présenté que pour cela* . . . . . « *Eh bien!* dit enfin le sacrificateur en regardant l'assemblée, *cet enfant m'appartient comme premier né, ainsi qu'il est dit au livre des Nombres: rachetez celui qui est âgé d'un mois avec cinq sicles d'argent:* en terminant ces mots, il prend quelques-unes des pièces, et rend l'enfant à son père et à sa mère. Si les parens sont l'un ou l'autre de la race des Lévites, ils sont exempts de cette rançon; et si le père d'un premier né meurt avant le trentième jour de sa naissance, la mère n'est point tenue de le racheter; elle lui pend au cou une petite plaque d'argent, sur laquelle il est écrit que l'enfant n'a point été racheté, et qu'il appartient au sacrificateur; mais lorqu'il est devenu majeur il se rachète lui même. Les Juifs étaient encore obligés de faire l'offrande de la première portée de tous leurs animaux domestiques, ainsi que des prémices de toutes leurs récoltes; et c'était avec ces offrandes que vivaient les Lévites. Les animaux destinés aux sacrifices devaient être purs, c'est à dire avoir le pied fendu et ruminer, tels que le bœuf, la brébis, le bouc, le cerf et le chévreau. Le cochon, malgré qu'il ait le pied fait de cette manière, n'en était pas moins regardé comme un animal impur, parce qu'il ne ruminait pas.

Loi et formule de la rançon.

On consacrait à Dieu dans son temple les prémices de toutes les productions de la terre. Les prémices publiques dont on fesait l'offrande au nom de la nation consistaient, en une gerbe d'orge qu'on coupait le soir du 15.e jour du mois de *nisam*, et qu'on battait dans le vestibule. Après que le grain en avait été extrait et bien nettoyé, on le partageait en trois mesures, ensuite on le fesait griller, et on le broyait dans un mortier; on versait de l'huile dessus avec un peu d'encens, et le grand prêtre, après avois reçu cette offrande, l'agitait devant le Seigneur vers les quatre coins du monde, puis en jettait une partie dans le feu, et gardait le reste pour lui. L'offrande des prémices de la nation étant achevée, chaque individu était obligé de présenter la sienne. A cet effet, les

Prémices.

habitans des tribus se divisaient en corps de vingt quatre personnes chacun. Ces corps étaient précédés d'un bœuf couronné de branches d'olivier avec les cornes dorées, lequel était destiné au sacrifice : chacun portait un panier contenant son offrande, qui était plus ou moins riche : on entonnait des cantiques, et l'on se rendait ainsi à la ville sainte : arrivé au temple, chacun sans en excepter le Roi s'il était présent à la cérémonie, s'avançait avec son panier sur l'épaule, et le portait dans le vestibule des prêtres. Les Lévites prononçaient quelques paroles du treizième psaume, et celui qui présentait les prémices disait à haute voix : « je confesse aujourd'hui publiquement devant le Seigneur notre Dieu, que je suis entré dans la terre qu'il avait juré de nous donner „ : ensuite il récitait une prière, dans laquelle étaient rappelées toutes les merveilles que Dieu avait opérées pour delivrer son peuple de la captivité, et l'établir dans la terre de Chanaan ; puis il déposait son panier sur l'autel, se prosternait, et se retirait après avoir fait une courte adoration.

Prières.

Les docteurs prétendent que les Juifs fesaient leurs prières debout et la tête nue ; mais on lit dans l'Ecriture que Salomon s'étant agenouillé pria le Seigneur les mains étendues vers le ciel, et que Josaphat et tous ceux qui demeuraient à Jérusalem, après avoir écouté le prophète Jahazael, se prosternèrent devant le Seigneur et l'adorèrent. Malliot a concilié ces deux opinions en disant, que les Juifs fesaient pour l'ordinaire leurs prières debout, les mains levées vers le ciel ; mais que dans les grandes calamités, ils se mettaient à genoux, et se prosternaient quelquefois jusqu'à terre en poussant de hauts cris. Avant de prier, ils étaient dans l'usage de se laver et de changer de vêtement.

Teffilin.

En entrant dans la synagogue les Juifs se couvrent avec le taled, qui est un voile de laine carré, avec des glands aux quatre coins, et se mettent sur le front, ce qu'ils appellent Teffilin : ce sont deux morceaux de parchemin, sur lesquels sont écrits en lettres carrées, et avec de l'encre faite exprès, quatre passages de l'ancien testament. Ces parchemins étant réunis ils en forment un petit rouleau qu'ils renferment dans une peau de veau noire, et mettent par dessus un morceau carré de la même peau, d'où pend une courroie de la largeur d'un doigt, et de deux pieds et neuf pouces environ de longueur. Ils se placent ce Teffilin à la saignée du bras gauche, et après avoir fait avec la courroie un petit nœud, ils se la rou-

lent autour du bras en spirale, et en font arriver le bout à l'extrémité du doigt du milieu. Ce Teffilin se nomme *Teffila scel jud*, c'est à dire le Teffila de la main. Avec l'autre Teffilin ils forment un carré, d'où sortent deux courroies de même figure et de même longueur que les premières : ils se le mettent sur le front, et après s'être ceint la tête avec les courroies, ils les nouent par derrière, et se les font retomber sur la poitrine. Ils appellent ce *Teffilin Teffila schel rosch*, ou la Teffila de la tête.

Les fêtes des Israélites étaient le sabbat de chaque semaine, le premier jour de chaque mois, la Pâque, la Pentecôte, et la fête des Tabernacles; ces trois dernières fêtes furent instituées pour perpétuer le souvenir des bienfaits les plus signalés qu'ils avaient reçus de Dieu, savoir; leur sortie de l'Egypte, la publication de la loi, et leur entrée dans la Terre Promise. Le mot Pâque signifie passage et rappelait la sortie de l'Egypte, ainsi que cette nuit fameuse où l'ange extermina tous les enfans aînés des Egyptiens, et épargna ceux des Hébreux, qui avaient marqué leurs portes avec le sang de l'agneau. Il était défendu de manger le jour de cette fête d'autre pain que du pain azime, ou sans levain : on immolait un agneau d'un an qui devait être sans défaut, et ceux qui n'en avaient pas pouvaient y substituer un chevreau : si la famille ne suffisait pas pour le manger tout entier, elle invitait quelques voisins : on teignait les portes de son sang, et on le fesait rôtir tout entier avec du pain azime et des laitues sauvages. Les anciens Hébreux étaient dans l'usage de manger l'agneau comme des voyageurs pressés, c'est à dire la robe retroussée, avec la chaussure au pied et le bâton à la main. A la fête de Pâque, ainsi qu'à celles de la Pentecôte et des Tabernacle, les Juifs accouraient en foule à Jérusalem en chantant et en jouant de divers instrumens : arrivés à la ville, ils se revêtaient de leurs plus beaux habits et assistaient aux sacrifices, après lesquels ils prenaient part à des banquets où présidait l'allégresse : aussi ne faut-il pas s'étonner s'ils attendaient avec impatience les fêtes du Seigneur. Pour la Pâque il fallait se purifier soi et toute la maison; celui qui se trouvait alors souillé de quelqu'impureté volontaire ou involontaire, ou en voyage, devait célébrer cette fête dans le second mois; et s'il se refusait à l'accomplissement de ce devoir sacré, *son âme était exterminée par le peuple* selon l'expression de l'Ecriture. Ces trois fêtes duraient sept jours chacune; l'année Hébraïque commençait au printems du mois d'*abib*,

Fête de Pâque.

et se divisait comme la nôtre en douze mois. Les Hébreux comptaient les jours de la Lune, dit Fleury, non selon les calculs astronomiques, mais d'après le jugement des sens; c'est à dire depuis le jour où celui qui était destiné à observer les phases de cet astre avait annoncé la nouvelle lune.

Fête de la Pentecôte et des Tabernacles.

Le mot Pentecôte vient du Grec, et signifie *cinquante*, parce que cette fête se célébrait cinquante jours après la Pâque. On y offrait les prémices de la moisson, avec deux pains fermentés, sept agneaux, deux béliers et un bouc. La fête des Tabernacles fut ainsi appelée, parce qu'elle se célébrait sous des berceaux de feuillage, en mémoire des tentes sous les quelles les Hébreux avaient habité dans le désert. Au mois de septembre, qui répond à leur *tizri*, les Juifs coupaient des branches de palmier, de myrte, de saule qu'ils portaient entrelassées dans la main droite, et tenaient de la main gauche des rameaux de cédre: ils s'acheminaient ainsi au temple, où l'on immolait des victimes pendant tout les sept jours que durait la fête.

Jeûne et deuil.

Outre ces fêtes, les Juifs avaient encore des jours de jeûne et de deuil, qui s'annonçaient comme les premières au son de la trompette: dès qu'elle se fesait entendre, les habitans de Jérusalem se rendaient au temple, et ceux des autres villes sur la place publique. On y fesait lecture de la loi, et les vieillards les plus considérés exhortaient le peuple à revenir de ses péchés. Durant ces jours, on s'abstenait de boire et de manger jusqu'au soir, les mariages étaient interdits, les maris se séparaient de leurs femmes, et gardaient le silence couverts de cendre et d'un cilice. Leurs marques de deuil étaient, de se déchirer les vêtemens, comme fit Job, lorsqu'ils apprenaient quelque nouvelle désastreuse, ou entendaient un blasphême; de se frapper la poitrine; de se tenir la tête nue avec les cheveux en désordre, et souillés de cendre, ou de poussière; de se raser la barbe et les cheveux; d'aller nu-pieds et le visage découvert; et de rester renfermés, assis par terre, ou couchés sur la cendre, dans un profond silence, qu'ils ne rompaient que pour pousser des plaintes et chanter des hymnes lugubres. Tant que durait ce deuil, ils ne pouvaient faire usage de parfums ni se laver, et ne portaient que des habits mal-propres, ou seulement un sac et un cilice, qui était une bande d'étoffe grossière ou de cuir, dont ils se ceignaient les reins.

Sacrifices.

Le tems du jeûne public étant fini, le grand prêtre, revêtu de ses habits sacerdotaux, se rendait au temple pour commencer

les grands sacrifices. Le premier était celui d'un bœuf, après quoi on lui présentait deux boucs et deux moutons. Il y avait une urne de préparée, dans laquelle on mettait deux billets, dont l'extraction au sort décidait de celui des deux boucs qui devait être sacrifié au Seigneur, ou chargé des péchés du peuple, pour être ensuite chassé hors de la ville. Le grand prêtre immolait aussitôt le premier, et prenant l'encensoir qu'il remplissait du feu sacré des holocaustes, il y jettait de l'encens préparé, entrait dans le sanctuaire, et fesait sept aspersions avec du sang de l'animal; puis rentrant dans le temple, il en teignait l'autel aux quatre coins, sans cesser d'en faire des aspersions partout où il passait. Cette purification achevée, le grand prêtre éteudant ses mains sur la tête de l'autre bouc, confessait ses péches et ceux du peuple, et priait l'Eternel de faire retomber sur la tête de cet animal toutes ses malédictions avec le châtiment qu'il avait mérité; après cela on le chassait dans le désert, ou, comme d'autres le veulent, il était précipité du haut d'un rocher. Lorsque les Juifs avaient contracté quelqu'impureté par la présence ou le contact d'un mort, le grand prêtre les en purifiait encore par le sacrifice d'une vache rousse. Ce sacrifice se fesait hors du camp et en présence de tout le peuple, et dès que l'holocauste était consumé, on en recueillait les cendres qu'on mettait dans un lieu pur, pour en faire l'eau d'expiation, avec laquelle on lavait les impuretés légales. Cette grande cérémonie se terminait par la bénédiction solennelle que le grand prêtre donnait au peuple, et dans laquelle il prononçait en tremblant le nom redoutable de l'Eternel, ainsi que Moyse l'avait prescrit. Les Juifs modernes se contentent du sacrifice d'un coq pour l'expiation de leurs péchés; et d'autres choisissent leur victime dans l'espèce des poissons, fondés sur l'interprétation bizarre qu'ils donnent à ce passage du prophète Michée: « il aura pitié de nous, et il verra d'un œil de miséricorde nos iniquités, en jettant nos péches au fond de la mer ».

Jubilé et année du sabbat.

Le Jubilé, appelé par les Juifs, Jobel, se célébrait tous les cinquante ans, d'après ce précepte du Lévitique: *Sanctificabis annum quinquagesimum: ipse est annus jubilaeus.* Malgré la clarté de ce commandement, quelques commentateurs ont cru que cette fête se renouvellait dans la quarante neuvième année, en alléguant cet autre passage du Lévitique ainsi conçu: « *tu compteras sept semaines d'années, c'est à dire sept fois sept, qui font quarante*

neuf ans „. Le Jubilé commençait le premier jour du mois de *tizri*; mais l'affranchissement des esclaves n'avait lieu que le dixième jour du même mois, et ce n'est que dans ce même jour que se fesait la restitution des terres aux anciens propriétaires. Les neuf premiers jours se passaient dans les plaisirs et dans la joie, comme les Saturnales chez les Romains; et pendant tout ce tems les esclaves étaient, non seulement exempts de travail, mais encore ils assistaient aux festins à côté de leurs maîtres, avec des couronnes sur la tête. Le dixième jour de l'expiation était annoncé dès la pointe du jour par le son des trompettes, et c'était celui de l'affranchissement des esclaves et de la restitution des terres. Le but de cette institution était d'empêcher la perpétuité de l'esclavage, l'accumulation des propriétés dans un petit nombre de mains, et tous les désordres qui sont la suite nécessaire de l'excès des dettes, et furent la cause de tant de troubles dans les républiques d'Athénes et de Rome. Tel était encore l'objet de l'année du sabbat, qui se célébrait tous les sept ans, et dans laquelle on rendait de même la liberté aux esclaves, et les terres à leurs anciens possesseurs.

Idolâtrie.

Tels étaient les principaux rites des Hébreux, qui ne laissèrent pas cependant, par un excès d'ignorance et d'aveuglement inconcevables, d'abandonner souvent la religion du vrai Dieu, pour se livrer à l'idolâtrie, et à toutes ses monstruosités. L'Ecriture fait mention de victimes humaines sacrifiées par eux au Dieu Moloch dans la vallée de Tophet; et Jerémie, au chapitre sept, menace les Juifs d'extermination et de mort, parce qu'ils brûlaient leurs fils et leurs filles: *aedificaverunt excelsa in Tophet, quae est in valle filiorum Hennon, ut incenderent filios suos, et filias suas igne.* D'où l'on voit que toutes les fois que ce peuple s'écarta de la religion du vrai Dieu, il embrassa celle des peuples voisins, et fesait de ces affreux sacrifices à leurs idoles, telles que celles de Dagon, de Moloch, de Baal, ou de quelqu'un des animaux en vénération chez les Egyptiens.

MARIAGES ET FUNÉRAILLES.

Cérémonies du mariage.

L'USAGE étant chez les Juifs de ne permettre aux jeunes filles aucune communication au dehors de la maison paternelle, les demandes en mariage se fesaient par conséquent, sans que les deux personnes qui voulaient s'épouser, pussent se voir ni se parler aupa-

ravant. Une jeune fille s'appelait *âme cachée* avant le mariage, qui se contractait par écrit ou par le moyen d'une pièce de monnaie. L'engagement par écrit se concluait en ces termes : *Le jour de tel mois et telle année, N. fils de N. a dit à N. fille de N. soyez mon épouse selon la loi de Moyse et des Israélites, et je vous donnerai pour dot de votre virginité la somme de deux cents zuzim comme le porte la loi. La ditte N. a consenti de devenir son épouse, aux conditions que le dit N. a promis de lui tenir le jour du mariage; en conséquence le dit N. s'oblige, sous la garantie de tous ses biens, sans en excepter le manteau qu'il porte sur ses épaules, et promet d'accomplir tout ce qui est ordinairement prescrit par les contrats de mariage en faveur des jeunes Juives.* L'engagement au moyen d'une pièce d'argent et sans écrit, se prenait en présence de quelques témoins. Le jeune homme disait à la fille : *recevez cet argent pour gage que vous deviendrez ma femme.* Le contrat passé de l'une ou l'autre manière, les époux avaient la liberté de se voir ; mais la jeune fille qui en aurait abusé était traitée comme adultère. On fixait ensuite le jour pour la célébration du mariage : les Juifs modernes choisissent ordinairement le mercredi et le vendredi s'il s'agit d'une jeune fille, et le jeudi si c'est une veuve. La veille de ce jour, l'épouse va au bain accompagnée de plusieurs femmes qui jouent de divers instrumens, et s'y plonge tout le corps : le jour suivant elle est conduite par les mêmes femmes, dans une salle où est préparé tout ce qui doit servir à sa parure; et de là dans un jardin ou dans une campagne, sous un baldaquin porté par quatre jeunes gens. L'épouse a le visage couvert d'un voile noir, en mémoire de celui avec lequel Rebecca se cacha la figure à la vue d'Isaac son époux : ensuite on étend sur les deux époux un autre voile qui a quatre coins, avec un gland à chacun d'eux. On leur présente un verre de vin, et après en avoir goûté l'un et l'autre, l'époux met l'anneau au doigt de l'épouse en disant, en présence de deux témoins, qui pour l'ordinaire sont Rabbins, *par cet anneau vous êtes mon épouse selon la loi de Moyse et d'Israël.* Cette cérémonie faite, on lit le contrat de mariage, on boit dans un vase d'argile, puis on chante six bénédictions, et après avoir bu de nouveau, on jette le vase contre un mur. Dans les tems anciens, les époux Juifs portaient des couronnes d'or, d'argent, de roses, de myrte, ou d'olivier : des tours étaient figurées sur ceux de ces espèces de diadêmes qui étaient de l'un ou l'autre métal :

les Juifs actuels répandent sur les époux, et surtout sur la femme, du froment à pleines mains, en disant à haute voix : *croissez et multipliez.* Les paranymphes ou amis de l'époux, et les jeunes filles qui ont accompagné l'épouse, assistent à la fête qui dure sept jours, et chantent l'hymne nuptial en tenant des branches de myrte et de palmier. Les Rabbins ne regardent point la bénédiction, ni les autres cérémonies comme la sanction du mariage, mais seulement sa consommation réele entre les époux, à l'effet de quoi la chambre où elle doit avoir lieu est bénie à plusieurs reprises.

Polygamie et divorce.

Le célibat et la stérilité étaient également un opprobre chez les Juifs, et c'était pour eux un bonheur que d'avoir une nombreuse famille : aussi la polygamie leur était-elle permise. Ils avaient encore, outre leurs femmes, des concubines qui, selon Fleury, étaient pour la plupart des esclaves : les femmes légitimes avaient cet avantage, que leurs enfans étaient les seuls héritiers : on voit par là que le concubinage n'était pas pour eux un déréglement, comme il est regardé parmi nous, mais seulement un mariage moins solennel. La continence était d'ailleurs une obligation à laquelle ils étaient assujétis, à ce qu'il parait, non seulement pendant la grossesse de leurs femmes et leurs autres incommodités, mais encore durant tout le tems qu'elles allaitaient leurs enfans, car la plupart des mères Juives remplissaient elles mêmes ce devoir sacré ; et nous trouvons en effet qu'il n'est parlé dans l'Ecriture que de trois nourrices, qui sont celles de Rebecca, de Miphiboseth, et de Joas Roi de Juda. Il y avait plusieurs causes de divorce, et entre autres celle d'incompatibilité d'humeur ; mais le mari devait en notifier la déclaration à sa femme, en y énonçant les motifs de sa volonté.

Lois sur le divorce.

Moyse a consigné dans le Deuteronome une loi sur le divorce qui est ainsi concue : « Si un homme a épousé une femme, qui ensuite ne lui plaise plus à cause de quelque défaut, il écrira une lettre de divorce qu'il lui remettra à elle même, et la congédiera. Si la femme, ayant abandonné le mari, en épouse un autre, et si elle est encore renvoyée par ce dernier avec une lettre de divorce, ou si ce second mari vient à mourir, le premier ne pourra plus la reprendre pour femme, parce qu'elle est devenue impure et abominable devant le Seigneur ». Mais cette loi donnait trop de facilités au divorce, et il fut soumis dans la suite à des formalités qui remédièrent à cet inconvénient.

Cérémonies et formule du divorce.

Il fallait d'abord que la lettre de divorce fût rédigée par un écrivain en présence de témoins, et aujourd'hui par devant un ou plusieurs Rabbins, auxquels il faut déduire des raisons plausibles pour l'obtenir. Cette lettre doit en outre être écrite sur un parchemin, qui ne contienne pas plus de douze lignes; et la manière d'écrire les nom et surnom du mari et de la femme, exige des formalités si minutieuses, qu'il est comme impossible de ne pas se tromper dans leur observation. L'écrivain, les Rabbins et les témoins ne doivent avoir aucun lien de parenté, ni d'amitié particulière avec les époux. Tout le monde étant réuni, le Rabbin demande au mari si telle est sa dernière volonté; et d'après sa réponse, il commande à la femme d'ouvrir les mains et de les joindre ensemble, pour recevoir l'acte que le mari lui donne, en disant: « Voilà ta répudiation; je t'éloigne de moi, et te laisse la liberté d'épouser qui tu voudras „; la femme aussitôt devient libre; mais elle ne peut se remarier qu'au bout de trois mois, à cause de la présomption qu'elle puisse être enceinte.

Cérémonies funèbres et sépultures.

Les patriarches ensevelissaient leurs morts, et il parait même qu'ils avaient appris des Egyptiens à les embaumer, à les exposer pendant plusieurs jours aux yeux de la famille sur un lit de parade couvert de parfums, et à les déposer ensuite dans des sépulcres, qui étaient ordinairement taillés dans le roc. Depuis, les Juifs adoptèrent l'usage de brûler les cadâvres et d'enterrer leurs cendres; mais on y renonça avant la venue du Christ, et on revint à celui des embaumemens. Le défunt était accompagné au tombeau par ses parens et ses amis, vêtus d'un sac, et la tête couverte de cendres. Le peuple se joignait au convoi, qui était précédé de joueurs de flûte, et de femmes qui fesaient le métier de pleureuses dans ces sortes de cérémonies. On trouve dans Joseph la description des funérailles qu'Archelaüs fit à Hérode: le corps, revêtu des habits royaux, la couronne d'or sur la tête et le sceptre en main, était porté sur une litière en or parsemée de pierreries; ses enfans et ses parens venaient ensuite, et après eux les troupes distribuées par nation: les Thraces, les Allemands et les Gaulois marchaient en avant, commandés par leurs chefs, et armés comme dans un jour de bataille; cinq cents officiers de la maison du Roi, portant des parfums, terminaient cette pompe magnifique; et cet ordre fut suivi dans la marche jusqu'au château d'Hérodion, où ce Prince fut enseveli, ainsi qu'il l'avait ordonné. Les Juifs n'avaient

point de lieu déterminé pour leurs sépultures : c'est pourquoi on voyait des tombeaux dans les villes, dans les jardins, dans les champs, sur les montagnes, près des maisons, le long des chemins, et sous les arbres. La sépulture des Rois de Juda était à Jérusalem, et celle des Rois d'Israél à Samarie. Cependant quelques-uns des premiers furent ensevelis dans leurs jardins : Samuel le fut dans sa propre demeure, ou dans le jardin qui en était proche ; Moyse, Aron et Josué sur les montagnes ; Debora, nourrice de Rebecca, ainsi que Saül sous les arbres ; et Rachel sur la route de Bethléem. Les étrangers qui mouraient en Palestine étaient enterrès dans la vallée d'Hinnon, ou de Codron. Une pierre, avec une inscription qui retraçait en peu de mots le caractère du défunt, était le seul monument destiné à rappeler sa mémoire.

Accompagnement funébre et deuil.

Malgré que les funérailles, dit Fleury, fussent un devoir de piété chez les Juifs, il n'y entrait néanmoins aucune cérémonie religieuse : elles étaient regardées au contraire comme une cérémonie profane, qui rendait impurs tous ceux qui y prenaient part, jusqu'à ce qu'ils se fussent purifiés de la souillure qu'ils avaient contractée par le contact de cadâvres déjà corrompus, ou prêts à se corrompre. Nous voyons pourtant des personnages distingués assister aux funérailles des Grands de la nation. Les cendres de Jacob furent accompagnées de l'Egypte dans la terre de Chanaan, non seulement par les membres de sa famille, mais encore par les serviteurs et les officiers de la maison de Pharaon. A la mort d'Abner, David ordonna à Joab et à toute l'armée de déchirer leurs habits, de prendre le sac, et de pleurer son trépas : il accompagna lui même le cercueil, et prononça un cantique, dans lequel il célébra les exploits du défunt. Les Juifs modernes envient le bonheur d'être ensevelis dans la Terre Sainte ; et il en est parmi eux qui entreprennent ce voyage dans leur vieillesse, pour aller finir leurs jours dans le sein de leur ancienne patrie. Le tems du deuil, sous Moyse, ne durait pas plus de soixante dix jours ; il ne fut que de trente jours pour la mort d'Aron, et de sept seulement pour celle d'Hérode le grand : ce nombre de jours diminua encore successivement, et se réduisit enfin à aller pleurer quelquefois tous les ans sur la tombe du défunt.

Banquets, sacrifices et offrandes funébres.

Aprés avoir décrit la pompe funébre d'Hérode, Joseph rapporte qu'Archelaüs donna au peuple des festins magnifiques, en observant que l'usage en fesait un devoir aux parens. Anciennement

on regardait comme impurs les alimens qui se prenaient dans l'état de deuil. Leurs sacrifices, dit Osée, sont comme le pain de ceux qui pleurent un mort, et celui qui en mange devient impur. Dans ces festins on poussait des cris lugubres, et l'on fesait rétentir les murs de continuels gémissemens; c'est pourquoi Dieu, parlant à Jérémie, lui dit: « Tu n'entreras pas dans une maison où l'on est en deuil, pour manger, pour pleurer, ou pour consoler ceux qui déplorent la mort de quelqu'un „. « On ne donnera point de nourriture à celui qui pleure un mort, et on ne lui offrira pas de vin pour le consoler de la mort de son père ou de sa mére „. On mettait en outre sur la tombe des morts du vin et des comestibles, motif pour lequel Tobie exhorte son fils à mettre du pain sur les sépulcres.

On plaçait sur les tombeaux des signes propres à désigner celui qui y était renfermé: par exemple si c'était un ami des sciences et des lettres, on y mettait des livres. Les anciens Juifs revêtaient leurs morts d'habits précieux et magnifiques; mais Gamaliel abolit cet usage à cause des désordres considérables qui en résultaient, et il ordonna qu'à l'avenir on n'envelopperait les cadâvres que d'une toile de lin. Les Rois même ne furent pas exempts de cette loi générale, et nous les voyons ensevelis dans un simple linceul; mais il parait pourtant qu'elle ne fut point observée dans les funérailles d'Hérode, dont nous venons de faire mention.

ARTS, ET SCIENCES.

Les Israélites, depuis le chef jusqu'au dernier individu de la tribu, etaient tous agriculteurs: Gédéon battait son froment lorsqu'un ange vint lui dire qu'il délivrerait sa nation de l'esclavage; Ruth s'attira les bonnes grâces de Boos en glanant après lui dans son champ; Saül, tout Roi qu'il était, conduisait une paire de bœufs, quand il apprit le danger où était la ville de Jabes; David gardait les troupeaux, lorsque Samuel le cherchait pour le sacrer Roi; Elisée fut appelé à prophétiser dans le tems qu'il guidait une des douze charrues de son père. Il ne faut donc pas être étonné de voir l'agriculture portée à la perfection chez les Hébreux, dès les tems les plus reculés. Ils fesaient un grand usage de bœufs dans leurs travaux champêtres: la loi leur defendait de les couper, de les museler pour battre le grain, et d'atteler un âne et

Agriculture.

un bœuf à la même charrue. Les ânes étaient, dit Fleury, la monture ordinaire des Juifs, même des plus riches d'entre eux; et l'Ecriture, pour donner une grande idée de Giaire un des Juges qui gouvernaient la nation, dit qu'il avait trente fils, qui montaient autant d'ânes, et étaient chefs d'autant de villes.

Arts libéraux. Un peuple aussi généralement dévoué à l'agriculture, ne devait guères s'occuper des arts libéraux, qui ont pour but l'imitation de la nature. Nous voyons cependant que du tems de Moyse, il avait deux excellens ouvriers, appelés Beseleel et Oliab, qui firent le tabernacle, et savaient fondre les métaux, tailler les pierres précieuses et les graver, travailler le bois, et faire la broderie. Les deux chérubins de l'arc et le veau d'or furent fabriqués à cette époque, selon toutes les proportions convenables, et avec la plus grande facilité. On croit que ces deux habiles ouvriers s'étaient formés à l'école des Egyptiens: car depuis lors, les Juifs paraissent plongés dans une profonde ignorance des arts, même les plus nécessaires à la vie. On remaque que dans les commencemens du règne de Saül, il n'y avait pas dans tout le royaume un seul ouvrier qui sût aiguiser le fer, ce qui fesait que les Israélites recouraient aux Philistins pour aiguiser leurs outils. Plusieurs années après, David fugitif, fut obligé de prendre l'épée de Goliath, qui était suspendue dans le tabernacle comme un monument de sa victoire, pour n'avoir pu trouver alors aucune autre espèce d'arme. Cependant on voit sur la fin de son règne des ouvriers en tout genre; et Salomon, outre ceux qu'il fit venir de Tyr, en employa trente mille à la construction des somptueux édifices dont parle l'Ecriture. Parmi les menaces que le prophète Isaïe fait à Jérusalem, il lui prédit, que Dieu lui enlevera tous ses artistes; et en effet dans la prise de cette ville, ils furent tous emmenés en captivité.

Arche de Noé. Le premier monument d'architecture Juive que nous offre l'histoire est l'arche de Noé, sur laquelle nous ne dirons que fort peu de choses, laissant à part toutes les conjectures, ainsi que les questions de pure érudition, qui ont été agitées par des hommes célébres, sur la matière dont elle fut faite, sur sa forme, et sur l'époque de sa construction. Cette arche signifie, dans le langage de l'Ecriture, un édifice flottant et fort vaste, que ce patriarche avait construit, pour sauver du déluge les diverses espèces d'animaux, que Dieu lui avait ordonné de soustraire à la destruction universelle des êtres créés. On croit qu'il employa cent ans à la fabriquer,

et qu'il se servit pour cela de bois de cédre, qui est désigné dans l'Ecriture sous le nom de *Sopher*, et dans la traduction des septante sous celui de thétragonon. Cet édifice avait, selon Moyse, trois cent coudées de longueur, cinquante de largeur et trente de hauteur; mais l'espace que donnent ces dimensions ne suffisant pas à contenir tous les objets que l'Ecriture y fait entrer, les érudits se sont divisés d'opinions sur la mesure à donner à la coudée de Moyse. L'arche comprenait trois étages; dans le plus bas étaient les quadrupédes et les reptiles; le second renfermait les provisions; et le troisième était occupé par Noé et sa famille avec les oiseaux. Joseph Philon, et autres commentateurs, ont imaginé un quatrième étage au dessous de tous les autres, qui était destiné à recevoir les excrémens de tous les animaux, et comme la sentine du bâtiment. Le but de notre ouvrage ne nous permet pas d'entrer dans de plus grands détails sur cette arche, et moins encore de discuter ce que Moyse et autres écrivains en ont dit.

Maisons.

Les maisons des Juifs avaient, au lieu de toit, des terrasses avec un petit mur à l'entour à hauteur d'appui, pour empêcher de tomber. David se promenait sur la terrasse de son palais, lorsqu'il vit Bersabée dans le bain: Absalom fit dresser des tentes sur le palais de son père, pour y conduire les concubines de ce dernier: lorsque Samuel déclara à Saül que Dieu l'avait choisi pour Roi, il le fit coucher la nuit sur le toit. Les érudits pensent généralement qu'on montait sur ces terrassses par un escalier extérieur: car on lit dans Saint Luc, que, quelques personnes voulant présenter au Christ un paralitique, et la foule empêchant d'entrer par la porte, on le monta sur le toit, d'où on le descendit ensuite dans la maison avec des cordes. Les fenêtres étaient sans vitres, et n'avaient que des rideaux ou des jalousies: l'époux du Cantique regarde dans l'appartement de l'épouse à travers les jalousies. Le logement des femmes était séparé de celui des hommes, comme on le voit dans le même Cantique. Les portes des édifices modernes de la Palestine étant extrêmement basses, et cela pour empêcher aux Arabes d'y entrer à cheval, on en a conclu que telles étaient celles des maisons des anciens Juifs; mais cette opinion est sans fondement, car l'Ecriture et Joseph donnent la description de portes magnifiques. Ces portes se fermaient en dedans avec une barre en bois ou en métal, et avec de forts verrous: cette barre était attachée à la porte avec des courroies et des

chaînes en fer. Nous ignorons qu'elle pouvait être la forme des clefs chez les Juifs, et rien n'annonce dans la Bible qu'ils connussent même l'usage des serrures. Le mot *Minhul*, qu'on traduit communément par serrure, signifiait plutôt les attaches qui tenaient la barre fixée à la porte. Le rez-de-chaussée était le lieu de la maison que les Juifs habitaient le plus long tems dans l'année : les appartemens étant sans cheminées, on s'y chauffait à des brasiers; et lorsque le Roi Joachim brûla le livre de Jérémie qui avait été écrit par l'ordre de Dieu, il était dans son appartement d'hyver, assis devant un brasier ardent.

Matériaux dont on les bâtissait.

On employait dans la construction des édifices de grosses pierres bien taillées; et l'Ecriture, en parlant de ceux de Salomon, dit qu'ils étaient bâtis en pierres qui avaient dix coudées de longueur. Le soin avec lequel elles étaient jointes ensemble prouve que les Juifs avaient cherché à imiter en cela l'habileté des Egyptiens. Ils fesaient entrer ordinairement dans ces constructions des bois odoriférans tels que le cédre et le ciprès ; et pour exprimer que le palais de David était magnifique, l'Ecriture dit que c'était une maison de cédre. Ce monarque, en parlant à Nathan du projet qu'il avait conçu d'élever un temple au Seigneur, lui disait : *Vous voyez que j'habite une maison de cédre, tandis que l'arche du Seigneur est couverte d'une tente de peau.* Les colonnes qui soutenaient le portique de la maison royale, ainsi que les poutres et le plancher étaient tout en cédre, et peints en vermillon : excès de luxe que Jérémie reprochait à Joachim Roi de Juda. Outre le cédre, Salomon employa encore plusieurs autres sortes de bois précieux, et jusques à de l'ivoire dans ses édifices; Achab avait un palais qui s'appelait le palais d'*ivoire*, parce qu'on y voyait un grand nombre d'ouvrages de cette matière.

Villes.

Les principales villes de la Palestine étaient bien fortifiées et situées sur des hauteurs, avec une double ou triple enceinte de murs. Le mur principal était flanqué de hautes tours, ou entouré d'un fossé profond. Les Romains eurent bien des obstacles à vaincre pour s'emparer de Jérusalem, à cause de la triple muraille qui l'environnait. Les rues de cette ville n'étaient point pavées, mais on avait grand soin de les tenir propres : on n'y voyait jamais ni sang, ni cadâvres d'animaux, ni excrémens, ni rien enfin de ce qui pouvait exhaler quelqu'odeur fétide, et souiller les Juifs. Ce peuple n'avait pas de bains publics comme les Grecs et les Romains, mal-

gré que la facilité de contracter des souillures selon sa loi, l'obligeât à se laver et à se purifier fréquemment. Ses villes d'ailleurs renfermaient peu de temples et d'édifices remarquables. Il n'y eut jamais qu'un seul temple dans tout le Royaume, jusqu'à l'époque du schisme de Jéroboam et de la prévarication de Salomon, qu'il en fut élevé d'autres avec beaucoup de magnificence. Ce ne fut qu'après la capitivité qu'on bâtit des synagogues dans les villes; et nous voyons qu'il est fait mention dans l'Evangile d'un grand nombre de ces temples.

Palais des Rois.

De tous les édifices publics qu'avaient les Juifs, les plus somptueux, à l'exception pourtant du temple, étaient les palais des Rois de Juda et d'Israël. L'Ecriture parle du palais de Salomon comme d'un édifice de la plus grande magnificence pour cette époque: c'était un grand bâtiment qui avait cent coudées de longueur, cinquante de largeur et trente de hauteur, et était entouré de trois rangs de colonnes qui formaient trois galeries. Cet édifice avait deux cours ou vestibules, dont chacun avait cinquante coudées de longueur sur trente de largeur; et sur les côtés on voyait des galeries, des colonnades et des appartemens. Le palais de l'épouse de Salomon, qui était fille du Roi d'Egypte, était construit dans le même goût. Dans la première cour du palais qu'habitait le Roi était le trône, sur lequel il venait s'asseoir pour rendre la justice: ce trône était une espèce de niche construite en pierre et recouverte en bois de cédre, à laquelle on montait par des degrés: il était entouré de colonnes qui formaient une espèce de portique, et supportaient une coupole. Les pierres précieuses dont il était décoré, et que l'Ecriture appelle *lapides prétiosi*, devaient être des marbres de la plus grande beauté, et travaillés avec beaucoup d'art. Les galeries couvertes, ainsi que les portiques, avaient été construits à deux fins; l'une pour garantir l'intérieur des appartemens des chaleurs brûlantes de l'été; et l'autre pour pouvoir passer d'un appartement à l'autre sans être exposé à la pluie ou aux rayons du soleil. Il y avait dans ce palais deux sortes d'appartemens, l'un d'été, et l'autre d'hyver. On se chauffait dans ces derniers à des brasiers où l'on brûlait des noyaux d'olive: quelquefois on mettait encore de ces brasiers dans les cours, sous les galeries et les portiques, pour l'usage des gardes et des personnes qui venaient à l'audience du Prince. Les appartemens d'été étaient de diverses sortes, ou plutôt, dit le Père Calmet, on avait recours à divers moyens

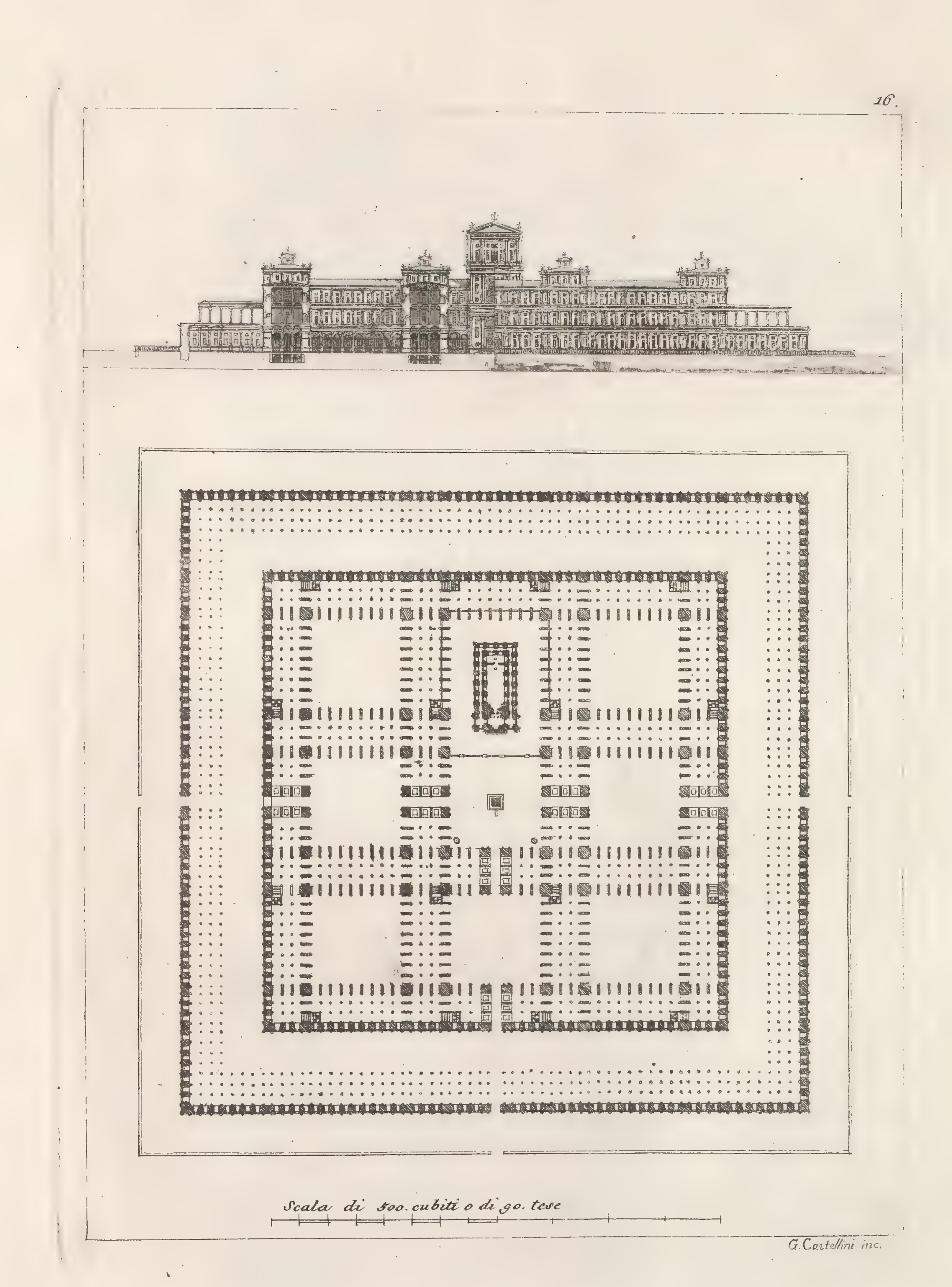
pour se mettre à couvert de la chaleur, comme d'habiter des lieux souterrains, ou des galeries spacieuses, bien fermées du côté du soleil, et ouvertes au souffle des zéphirs.

Jardins.

Les Juifs avaient leurs jardins derrière les maisons: ils étaient disposés avec symétrie, et divisés en trois parties, savoir; le verger, la vigne, et le potager. Ceux de Salomon n'étaient autre chose que des enclos ou des vergers, plantés d'arbres fruitiers de diverses sortes: on y voyait deux fontaines, dont l'une entretenait plusieurs canaux; et l'autre, après avoir arrosé les murs du palais, fournissait l'eau à toute la ville. Du reste il ne parait pas qu'il y eût dans ces jardins ni allées, ni bosquets, ni pièces d'eau, ni rien de ce qui en fait l'agrément chez les anciens et les modernes.

Temple de Jérusalem.

Mais l'édifice le plus somptueux qu'il y eût dans toute la Judée était le temple de Jérusalem, à la construction duquel Salomon employa des sommes immenses. Nous allons en donner la description d'après ce qui en est dit dans Ezéchiel, dans les livres des Rois, et dans le Paralipomène: car celle qu'on trouve dans Joseph se rapportant au temple bâti par Hérode, et non à celui de Salomon, elle ne peut nous fournir aucune notion précise sur l'origine et le genre de l'architecture de ce dernier. Le plan qu'en a tracé le père Villapende est trop grand et trop magnifique : plein d'admiration pour les beaux monumens de l'architecture ancienne, et persuadé qu'on ne pouvait se former une trop haute idée de la magnificence et de la régularité de cet édifice, il a épuisé toutes les connaissances et toute la finesse de l'art à sa construction. Ce temple était bâti sur le mont Moria, au milieu d'une esplanade faite exprès, de cinq cents coudées en carré, et à laquelle on donna une certaine pente façonnée en escalier, par où l'on montait au vestibule. Il avait quatre portes qui regardaient les quatre points cardinaux, et était divisé en trois parties principales, savoir; le vestibule, le saint, et le sanctuaire appelé *sancta sanctorum.* Le vestibule était de forme oblongue, et avait dix coudées de largeur, vingt de hauteur, et autant de longueur. Il était entouré de galeries et d'appartemens à plusieurs étages richement décorés. Le lieu saint était séparé du reste du temple; un prêtre y entrait deux fois par jour, le matin et le soir, pour y offrir l'encens et allumer les lampes. Le sanctuaire était inaccessible aux prêtres même. Le grand prêtre avait seul le droit d'y entrer une fois par an, au jour de l'expiation solennelle, qui se fesait pour tout



G. Cartellini inc.

le peuple : le vestibule en était ouvert à la partie antérieure, et orné de deux superbes colonnes en bronze massif. Les deux autres grands vestibules, qui régnaient autour du temple, renfermaient des cours bien pavées, et entourées de portiques soutenus par des colonnes de marbres précieux. Les bâtimens supérieurs et inférieurs contenaient les appartemens des prêtres, ainsi que les magasins de l'huile, du vin, du froment, du bois, et de l'habillement.

Ordres d'architecture.

Les ordres toscan, dorique, et ionique, ayant été inventés, dit Malliot, long tems avant Salomon, rien n'empêche à un artiste intelligent de les employer dans le dessin de cet édifice : seulement il doit éviter dans les métopes, les chapiteaux et les frises, tout ce qui peut avoir rapport au paganisme, comme les statues et les figures d'animaux. On peut encore y faire usage, ainsi que l'observe Villapende, d'un ordre qui fournit aux Grecs l'idée du corinthien, dans lequel on embellit les chapiteaux de feuilles de palmier, au lieu de feuilles d'acanthe comme le fesaient les Grecs. Ce serait donner dans un excès de licence, que de faire entrer dans un pareil dessin l'ordre composé, parce qu'il ne fut inventé que long tems après Salomon.

Le premier portique était doré, ainsi que toutes les autres parties de l'édifice qu'on apercevait de cet endroit. Celles de l'extérieur qui ne l'étaient pas se fesaient remarquer par une qualité de marbre, d'une blancheur éclatante ; l'or, le cèdre, le bronze, et les pierres précieuses, relevaient de toutes parts la magnificence de ce monument. Le temple bâti par Hérode avait au dehors un portique ou une triple galerie, d'une stade de longueur, soutenue par quatre rangs de colonnes d'ordre corinthien, d'une hauteur et d'une grosseur considérables. Ce portique était ouvert à tout le monde, excepte aux lépreux, et à ceux qui étaient sujets à une perte de semence involontaire. Entre les colonnes qui formaient le quatrième rang s'élevait un mur, au delà duquel était la seconde enceinte du vestibule ; il portait des inscriptions qui avertissaient les étrangers de ne pas aller plus loin. Le vestibule du tabernacle était soutenu par des colonnes couvertes de plaques d'argent, avec des chapiteaux du même métal, et des piédestaux en bronze : on y attachait des rideaux de lin travaillés à jour avec un art infini. Voy. à la planche 16, le plan et l'élévation de ce temple d'après le dessin de Villapende.

Mosquée appelée temple de Salomon.

Si le temple de Salomon fut jadis pour les Juifs un monument consacré par leur religion, qu'ils se fesaient un devoir d'aller visiter, la mosquée qui se trouve aujourd'hui à sa place, et porte à cause de cela le nom de *temple de Salomon*, reçoit les mêmes hommages de la part des Musulmans, qui s'y rendent de toutes parts avec autant de dévotion, qu'ils vont faire leurs sept tours autour du Kaaba de la Mecque. Cette mosquée est un grand édifice octogone situé à l'orient de Jérusalem, au centre d'un emplacement spacieux, orné de jardins, d'allées et de fontaines. Omar second Calife en jetta les fondemens dans le septième siècle; ses successeurs l'agrandirent : ce qui en a fait, comme l'observe Ali Bei, un assemblage de bâtimens qui ont été construits à diverses époques; ensorte que c'est moins une mosquée qu'un groupe de mosquées réunies. La partie principale du temple se compose de deux édifices magnifiques, qu'on pourrait regarder comme deux temples différens, dont l'un s'appelle *Aksa*, et l'autre *El-Sahhara*. Le premier a sept nefs soutenues par des pilastres et des colonnes: celle du centre offre à son entrée une belle coupole, des deux côtés de laquelle s'ouvrent deux autres nefs perpendiculaires au corps principal de l'édifice. Ce corps principal est précédé d'un portique de sept arcs de front, sur un de profondeur, qui reposent sur des pilastres carrés. Le Sahhara est un temple octogone magnifique, dans lequel on entre par quatre portes qui font face aux quatre points cardinaux, dont une a un superbe portique avec huit colonnes d'ordre corinthien en marbre. Au centre de l'édifice s'élève une coupole sphérique, qui est éclairée par deux rangs de grandes fenêtres : elle s'appuye sur quatre gros pilastres, et douze colonnes de toute beauté disposées en cercle. Ce cercle central est entouré de deux nefs octogones concentriques, séparées l'une de l'autre par huit pilastres, et douze colonnes du même genre et de la même grandeur que celles du centre, et du plus beau marbre qu'on puisse voir. Les toits sont planes, et chaque partie de l'édifice est décorée d'ornemens d'un goût exquis, et de moulures élégantes en marbre et en or. Les chapiteaux des colonnes sont d'ordre composé, et entièrement dorés; celles qui forment le cercle central ont la base attique; et les colonnes qui se trouvent entre les nefs octogones, sont tronquées par le bas et sans listel, et ont pour piédestal un cube en marbre blanc. Voy. la planche 17.

Vénération des Musulmans pour ce temple.

La religion Musulmane ne reconnait que deux temples, celui dont nous venons de parler, et celui de la Mecque, dont l'entrée



G. Castellini inc · A. Biasioli F.A.T.



G. Castellini f.

est interdite à quiconque ne fait pas profession de cette religion. Ses sectateurs regardent le Sahhara comme le lieu où les prières sont le plus agréables à la divinité après le temple de la Mecque. Ils croient par conséquent que tous les prophètes, depuis la création du monde jusqu'à Mahomet, sont venus prier dans ce même lieu, et que ces prophètes ainsi que les anges y viennent encore en troupes invisibles faire leurs prières sur la pierre, sans compter la garde ordinaire des 70,000 anges qui veille à l'entour et se relève chaque jour. La nuit que Mahomet fut enlevé de la Mecque par l'ange Gabriel, et transporté avec la rapidité du tems à Jérusalem sur la jument El-Borak, qui a la tête et le sein d'une belle femme, il vint faire sa prière sur le Sahhara avec les autres prophètes et les anges, qui le saluèrent respectueusement, et lui cedèrent la place d'honneur. Pendant le tems que le prophète s'arrêta en ce lieu, la pierre, sensible au bonheur de porter un aussi saint fardeau, s'amollit, et reçut, comme une cire flexible, dans sa partie supérieure du côté du nord, l'empreinte de son pied sacré, qu'on a recouverte depuis d'un treillis en fils de métal doré.

Eglise du S. Sépulcre

L'église du Saint Sépulcre est sur le mont Calvaire, qui était anciennement le lieu du supplice des criminels, et par cette raison hors de la ville ; mais depuis l'établissement du christianisme, il fut compris dans son enceinte. Le sépulcre se trouve au centre de cette église, qui est appelée *le temple de la Résurrection* : elle est de forme circulaire, surmontée d'une coupole dont la charpente est en bois cédre, et reçoit la lumière par le sommet qui est à jour comme le Panthéon de Rome. La voûte de l'église est soutenue par des pilastres et des colonnes massives distribuée irrégulièrement, au dessus desquelles règne une galerie avec d'autres colonnes sans symétrie et sans élégance. Sur la galerie, et précisement au dessous de la coupole, on voit de petites niches rangée circulairement, dans lesquelles on avait fait des images de saints en mosaïque, qui sont maintenant défigurées. Le sépulcre est au dessous de l'ouverture qui éclaire l'édifice : c'était auparavant un caveau taillé dans le roc : on lui a laissé cette forme, en y ajoutant seulement quelques ornemens en marbre blanc et autres décorations : la figure en est irrégulière, car il est plus long que large, et d'une hauteur inégale: il y a à son extrémité la plus éloignée dix colonnes qui se touchent: il est surmonté d'une petite coupole couverte en plomb, et supportée par douze colonnes de porphyre. Voy. la planche 18.

Sépultures.

Les Juifs ainsi que les Romains n'ensevelissaient point leurs morts dans l'enceinte des villes, mais ordinairement le long des chemins: il y avait des sépulcres publics pour les pauvres: les riches en avaient de particuliers, qui ne furent pendant long tems que des cavités pratiquées dans le roc, ou des fosses profondes creusées au pied des arbres. Mais dans la suite des tems, l'usage des mausolées somptueux s'introduisit aussi en Palestine: celui que Siméon fit élever à Modin pour les Machabées était grand et magnifique: sa hauteur le fesait apercevoir des navigateurs à une certaine distance du rivage de la mer: sept pyramides et une quantité de colonnes chargées de trophées, d'armes et de vaisseaux habilement sculptés, attachaient sur ce monument l'admiration du spectateur. On montre encore à présent aux voyageurs une grotte creusée dans le roc, où Jérémie se retira et mourut. Les planches que nous donnons sur les n.os 19 et 20, offrent l'image de cette grotte, avec celle du mausolée ci-dessus.

Mausolée des Machabées.

Tombeau de Jérémie.

Sépultures des Rois.

Les Rois de Juda avaient leurs sépultures sur la montagne où fut ensuite bâti le temple. On montre encore le tombeau de David, qui, au rapport d'Ali Bei, est dans un édifice, dont la forme est celle d'une ancienne église Grecque; il est fermé à plusieurs portes, et entouré de grillages en fer; c'est une espèce de catafalque, couvert de beaux draps de soie de diverses couleurs et brodés en or, lequel peut avoir treize pieds de largeur. On voit aussi les tombeaux d'Abraham et de sa famille dans un temple, qui fut autrefois une église Grecque, et dont on a fait une mosquée: on remarque parmi ces sépulcres la simplicité de ceux d'Isaac et de Rebecca. Les tombeaux de ces patriarches, dit Ali Bey, sont tous voilés de riches tapis verts en soie avec des broderies magnifiques en or: ceux de leurs épouses sont rouges et brodés de même: les uns et les autres sont des présens des Sultans de Constantinople, et j'en comptai neuf posés l'un sur l'autre sur le tombeau d'Abraham. Les murs sont également garnis de belles tapisseries: les grillages des fenêtres sont en fer doré, et les portes couvertes de plaques d'argent avec des serrures et des verrons du même métal. On compte plus de cent personnes, tant employés que servans, qui sont attachées au service de ce temple.

Peinture et sculpture.

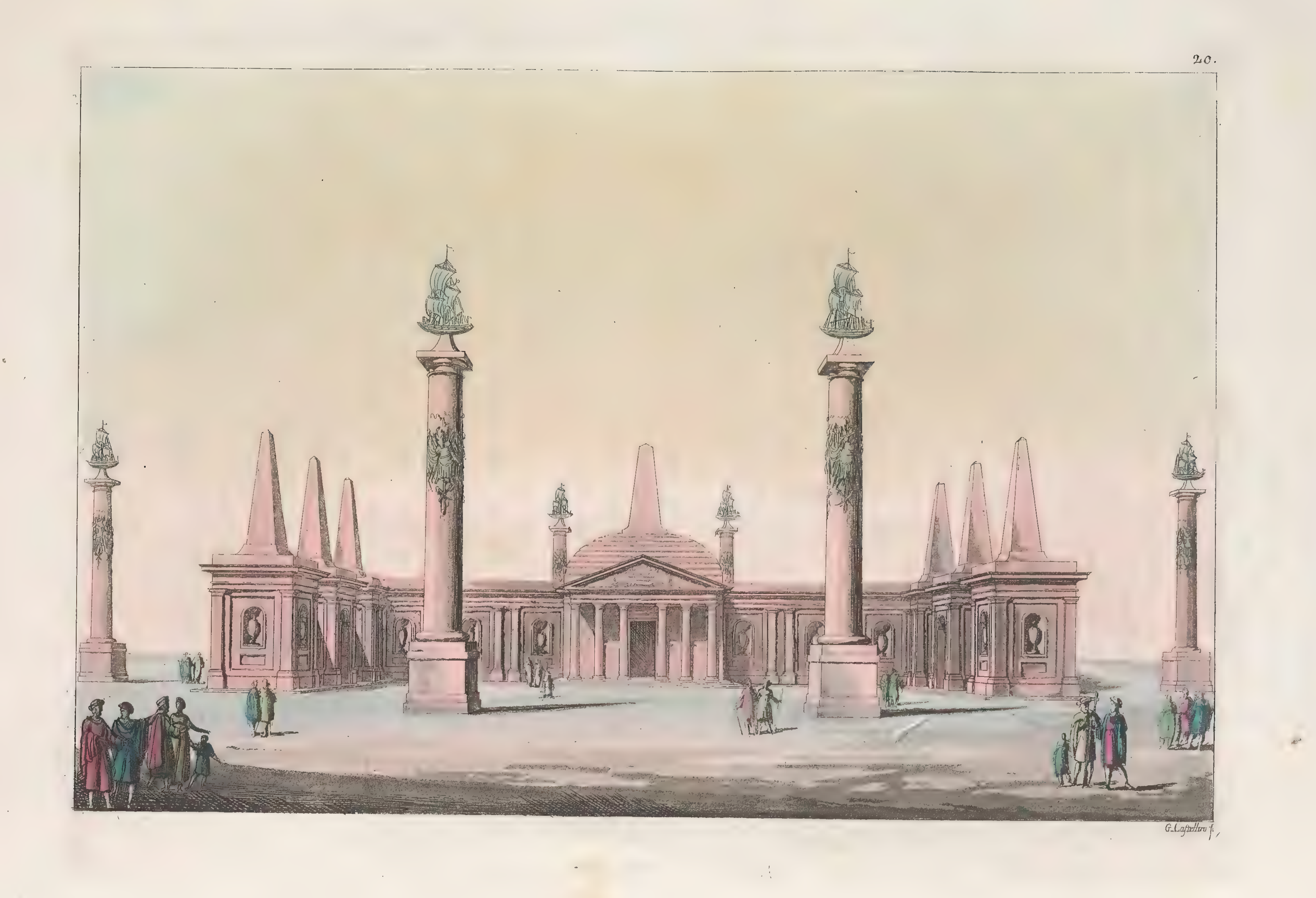
Le penchant des Juifs à l'idolâtrie fut le motif qui engagea leurs législateurs et leurs chefs à éloigner d'eux tous les arts, qui auraient pu fournir matière à ce désordre: c'est pourquoi la pein-

29.



A.Sanquirico dis. A.Biasioli inc.




20.

ture et la sculpture furent tout-à-fait négligées chez eux. Nous voyons dans la Bible les statues et les images appelées *abominations* : aussi n'y est-il jamais fait mention de sculpteurs ni de peintres renommés, et toutes les idoles de ce peuple étaient l'ouvrage d'artistes étrangers. Les manufactures n'étaient pas dans un état plus florissant : Tubalcain avait découvert l'art de travailler le bronze et le fer : Noémi sa sœur avait inventé celui de fabriquer les étoffes ; mais ces deux arts devaient être l'un et l'autre fort imparfaits. Le luxe ayant pris de l'essor sous David et Salomon, on vit se former des milliers d'artistes dans l'un et l'autre genre, qui enrichirent l'état de leurs productions ; mais avant cette époque, tout était simple en Palestine, et bien éloigné de la magnificence Asiatique, à l'exception pourtant des vases d'or et d'argent d'Abraham, et des pendans d'oreille en or qu'Eliézer donna par ordre de son maître à Rebecca. Malliot conseille aux artistes de ne point représenter les Patriarches avec un sabre ou un poignard à la main, mais seulement avec un large coutelas grossiérement travaillé.

Manufactures

Les livres sacrés nous offrent les plus anciens monumens de poésie qu'il y ait au monde, et nous apprennent quel était à cet égard le goût d'un peuple ancien et éloigné, dans les écrits duquel on trouve cette verve et cette inspiration divine, qui font de la poésie le langage des Dieux. Cependant les livres de l'ancien Testament ne sont pas tous poétiques : ceux qui contiennent l'histoire et la législation du Moyse sont écrits en prose ; mais celui de Job, les psaumes de David, les cantiques de Salomon, les lamentations de Jérémie, et les écrits de prophètes ont été composés en vers, ou sur une espèce de mètre qui nous est inconnu : car, dit Blair, l'ancienne prononciation de l'Hébreu s'etant perdue, il est impossible de déterminer la nature du vers Hébraïque, ou du moins on ne le pourrait qu'imparfaitement. La structure poétique de cette langue est d'une nature toute particulière : elle consiste à diviser chaque période en membres pour la plupart égaux, qui se correspondent pour le sens comme pour le son. Dans le premier membre on exprime un sentiment ; et dans le second ce sentiment est amplifié, répété en d'autres termes, et quelquefois mis en opposition avec son contraire, mais de manière à ce que la même structure, et à peu près le même nombre de mots y soyent conservés. Cette forme de poésie dut sans doute son origine à l'usage d'accompagner les hymnes du chant et du son des instrumens ; ensorte que, comme

Singularité de la poésie Hébraïque.

on le voit en effet dans Esdras, ces hymnes étaient chantées par des chœurs de voix et d'instrumens, qui se répondaient tour à tour. Par exemple, lorsqu'un de ces chœurs disait: *le Seigneur a régné, que la terre se réjouisse*; l'autre répondait: *que la foule des iles soit dans l'allégresse*: la première reprenait: *les nuées et l'obscurité l'environnent;* l'autre répliquait: *le jugement et la justice sont les soutiens de son trône.* Ainsi lorsque la poésie Hébraïque était mise en musique, elle se partageait en une suite de strophes et d'antistrophes, qui se correspondaient entre elles.

Son caractère. Le caractère de cette poésie est la concision et la force: ses sentences sont courtes, et semblables à l'éclair qui éblouit et disparait. Ce genre de style rapide et précis est ce qui produit le sublime, ennemi déclaré de la diffusion et de la prolixité: car, comme l'observent fort-bien les critiques, l'impression d'une grande idée sur l'âme n'est jamais aussi forte, que quand elle la frappe d'un seul coup; en la prolongeant, on ne fait que l'affaiblir. Le sublime s'agrandit encore lorsqu'il est accompagné de figures hardies et animées, qui, comme le dit Longin, élèvent l'âme et la remplissent d'un noble enthousiasme. Les poètes Hébreux prenaient le sujet de leurs métaphores, de leurs comparaisons et de leurs allégories dans les objets que la nature offrait à leurs yeux; mais pour en goûter toute la beauté il faut se transporter en Judée. Les chaleurs brûlantes auxquelles ce pays est sujet, font qu'une pluie douce, une rosée rafraichissante, un simple raisseau, sont des choses extrêmement gracieuses pour ses habitans: il est montueux, et par conséquent exposé dans la saison des pluies à des inondations causées par le débordement des torrens qui se précipitent tout à coup des montagnes, et entraînent dans leurs cours les arbres, les pierres, les troupeaux et les pasteurs avec leurs cabannes; c'est pourquoi, lors que les prophètes veulent peindre quelqu'affreux désastre, ils le comparent, ou à une sécheresse, dans laquelle le ciel présente l'image d'une fournaise ardente, et la terre celle d'animaux et de végétaux languissans; ou aux ravages d'un torrent qui renverse tout ce qui se trouve sur son passage; ou enfin à un tremblement de terre, à une tempête et à un orage (1). Les objets d'un aspect majestueux étaient toujours comparés au mont Liban, à cause de son élévation et des forêts de cédres qui le cou-

(1) Voy. le docteur Lovvth *De sacra poesi Haebreorum.*

vrent, et ceux d'un aspect gracieux au mont Carmel; *ta présence est comme le Liban*, dit Salomon en parlant d'un homme d'une belle prestance: *ta tête est comme le Carmel*, dit il ailleurs, en parlant de la beauté d'une femme. Les autres images de l'Ecriture sont prises du gouvernement, de la religion, des rites, des occupations et des usages des Hébreux, surtout de l'agriculture et du métier de pasteur; et c'est pour cela qu'il y est parlé ça et là de troupeaux, de verts paturages, d'eaux tranquilles, de bergers paisibles, de pressoirs, d'aire, de paille, et de chaume. Les idées prises des cérémonies pompeuses de la religion, de Dieu, des esprits célestes et infernaux sont d'une sublimité dont rien n'approche. Le Jupiter d'Homére, qui, par le seul mouvement de sa chevelure, fait trembler l'Olympe, est loin d'avoir la majesté de Dieu des prophètes, dont un simple regard vers la terre disperse les nations, et qui dit: *que la lumière soit, et la lumiére fut.* Mais ce qui rend encore plus sublime le style de l'Ecriture, c'est l'usage fréquent de la prosopopée, qui donne la vie aux choses même inanimées. La description que fait Isaïe de la chute du Roi d'Assyrie est pleine d'objets personnifiés: les sapins et les cédres du Liban se réjouissent de sa chute: l'enfer vomit de ses abymes les trépassés pour qu'ils courent à sa rencontre; il les représente ensuite lui parlant et l'accablant d'injures. De fréquentes apostrophes sont adressées aux villes, aux provinces, aux personnes, et aux objets inanimés: *Epée du Seigneur*, s'écrie Jérémie, *quand te reposeras tu? rentre dans ton fourreau, rafraichis toi, et tais toi.* Cependant la hardiesse des poétes Hébreux dans l'usage des tropes, choque la délicatesse de nos oreilles accoutumées à n'entendre que des comparaisons faites avec art. Salomon compare les cheveux de l'épouse à un troupeau de chévres, qui descend du mont Galaad; ses dents aux brebis récemment tondues et sortant du bain, ayant chacune deux agneaux, sans qu'aucune d'elles soit stérile; et son cou à la tour de David, flanquée de bastions et de parapets, et à laquelle sont suspendus mille boucliers, destinés à armer de braves soldats. Il ne faut pas, dit Uezius, accuser les prophètes ni Homére de peu de goût dans l'usage de ces similitudes hardies et prolongées, mais bien le génie des peuples Asiatiques, qui, à l'opposé des Spartiates, étaient de grands parleurs.

Diverses espéces de poésie Hébraïque.

Les genres principaux de la poésie Hébraïque sont, la didactique, la pastorale, l'élégiaque, et la lyrique: le livre des pro-

verbes et l'ecclésiaste appartiennent à la première ; les cantiques de Salomon à la seconde ; quelques-uns des psaumes de David et les lamentations de Jérémie à la troisième ; et les autres psaumes, les cantiques de Moyse, de Débora et autres hymnes semblables à la quatrième. On ne saurait dire précisément auquel de ces quatre genres appartient le livre de Job, qui est le plus riche en descriptions et le plus hardi de tous les écrivains sacrés. David se distingue particulièrement dans le tendre et le pathétique ; il donne à la piété et à l'amour de Dieu une sorte de suavité, peint des plus vives couleurs le bonheur du juste, et s'élève à la hauteur de Job et d'Isaïe lorsque le sujet l'exige, comme dans son psaume sur la création. Le docteur Lowth compare Isaïe à Homère, Jérémie à Simonide, et Ezéchiel à Eschile : ce dernier se fait remarquer par un caractère de force et par un feu d'imagination extrêmes : il est véhément, tragique, et même féroce : son style est animé, mordant, impétueux et fécond en images : il prend des couleurs sombres qui le rendent quelquefois difforme : magnifique, grâve, austère, et souvent inculte dans sa diction, il tombe dans des répétitions fréquentes, non par art ou par agrément, mais par indignation et par emportement.

Musique. La musique fut, ainsi que la poésie, cultivée des Hébreux dès les tems les plus reculés. Au sortir de la mer Rouge, Moyse chanta un hymne en actions de grâces à l'Eternel, et sa sœur Marie l'accompagna de la voix et du son d'un tympanon, avec un grand nombre d'autres femmes qui jouaient du même instrument. Sous les Juges il est fait mention d'écoles de prophètes, où l'on enseignait particulièrement à chanter les louanges de Dieu, avec accompagnement d'instrumens de musique. On voit dans le premier livre de Samuel une troupe de ces prophètes descendre d'une colline en chantant et accompagnant leurs voix du son des psaltérions, des flûtes, des tympanons et des lyres. Mais le goût de la musique devint encore bien plus général sous le règne de David, qui voulut que quatre mille Lévites, divisés en 24 chœurs, entourassent continuellement le tabernacle, pour y chanter des hymnes et y jouer de divers instrumens. Asaph, Heman et Jeduthun dirigeaient ces chœurs, qui, comme on le lit dans le XXV.e chap. du I.er livre des Paralipomènes, prophètisaient au son des lyres, des psaltérions et des cymbales. Les Lévites avaient chez les étrangers la réputation d'être d'excellens musiciens : Nabuchodonosor en ayant fait

emmener un grand nombre au delà de l'Euphrate après la ruine de Jérusalem, les Babyloniens venaient les prier avec instances de leur faire entendre quelques-uns des hymnes qu'ils étaient accoutumés de chanter à Sion. Mais dans la profonde douleur où ils étaient plongés, ils avaient suspendu leurs instrumens aux saules qui bordaient le fleuve, et se refusaient de chanter dans cette terre etrangère d'autres hymnes, que ceux qui pouvaient calmer l'affliction de leurs frères. Il y avait en outre dans le temple un grand nombre de chanteuses qui formaient des chœurs, comme lorsque l'arche fut transportée de Cariathiarim à Jérusalem. Esdras compte dans le nombre des Juifs revenus de la captivité de Babylone deux cents femmes, qui étaient attachées comme chanteuses au service du temple. La musique produisit quelquefois des effets surprenans chez ce peuple: Saül ayant rencontré une troupe de prophètes jouant de leurs instrumens, se sentit saisi de l'esprit divin et prophétisa. Instruit que David s'était retiré près de Samuel à Ramatha, il envoya des troupes pour le prendre; mais les chants harmonieux des prophètes firent oublier aux satellites les ordres rigoureux de leur Prince: un autre troupe de soldats en ayant fait autant, il y vint lui même transporté de colère, et ne put s'empêcher de mêler ses chants aux accords magiques qui le charmaient. Les Juifs n'avaient point de théâtres, et par conséquent ne fesaient point servir la musique à cette sorte d'amusement. Le cantique est une espèce de drame; mais il ne fut point composé pour être représenté comme les psaumes, qui sont un dialogue entre Dieu et David. Le chant et surtout les flûtes étaient en usage dans les funérailles pompeuses.

Instrumens de musique.

Les principaux instrumens de musique chez les Hébreux étaient la cymbale, la lyre, une espèce d'orgue, le psaltérion, la trompette, le luth, la flûte, le cor, la cornemuse, le tambour, le tympanon, le sistre, les chalischias, le tambour de basque, et les sonnettes. La harpe est un instrument composé de cordes de boyau, de forme triangulaire, sans fonds, et qui ne diffère de la lyre, que par la disposition de ses cordes, qui vont en descendant de gauche à droite, tandis que celles de la lyre descendent de droite à gauche. Les Hébreux avaient des luths de plusieurs formes, dont les cordes étaient tendues perpendiculairement au dessus de quelque corps sonore: leurs violes avaient à peu-près la même forme que les nôtres. Le luth se pinçait par le haut, et le psaltérion

se touchait par le bas avec un petit instrument appelé par Joseph *plectrum*, qui ne signifie point archet, comme quelques-uns le prétendent, mais bien une petite baguette d'ivoire ou de métal, avec laquelle on frappait légèrement les cordes. Le même historien nous assure que les psaltérions du temple de Jérusalem étaient d'une espèce de métal précieux : cela pouvait être vrai de son tems ; mais les livres des Rois et les Paralipoménes disent formellement, que Salomon les fit faire en bois *d'almugius*. La sambuque était un instrument à quatre cordes, qui avait quelque rassemblance avec le psaltérion: on croit que c'était celui dont jouaient particulièrement les femmes aux jours de fête. Le tambour était en usage chez les Juifs dès la plus haute antiquité ; on s'en servait dans les danses et dans les réjouissances publiques : il était en bois avec une peau tendue sur un seul côté, comme le crible et les tympanons des anciens. La cymbale est un cercle de bois mince, d'environ un demi pied de largeur, ayant un fond de parchemin en forme de tambour, et entouré de grélots et de petites plaques de cuivre mobiles: on le joue en le frappant avec la main. Mais, à dire le vrai, la cymbale des anciens était un instrument de cuivre, d'un son très-aigu, et fait en forme de bonnet: on en prenait un de chaque main, en passant le pouce dans un anneau, et on les frappait l'un contre l'autre. La timbale était aussi un instrument de cuivre, qui ressemblait à un pot enveloppé de cuir, et dont l'ouverture était recouverte d'une peau: on le jouait en frappant sur cette peau avec une petite baguette. Les *chalischims* étaient des instrumens triangulaires et ovales par en haut, dans lesquels passaient plusieurs anneaux de fer, qu'on fesait mouvoir avec une baguette de métal. Les *mezilochaim* ou sonnettes étaient des espèces de grélots, qu'on entendait de fort loin. Les trompettes étaient droites, et l'usage n'en était permis qu'aux prêtres seuls : ils avaient encore un autre instrument qui s'appelait corne à cause de sa matière et de sa forme. Parmi les flûtes dont se servaient les Juifs, il y en avait une de remarquable, c'était celle à deux corps, qui se touchaient presque à l'embouchure, et s'écartaient l'un de l'autre par le bas. Leur orgue n'était autre chose qu'une espèce de chalumeau, composé de tuyaux d'inégales grandeurs. La description que nous avons faite du sistre dans le Costume des Egyptiens, nous dispense d'en parler ici une autre fois. Voy. la planche 21.



A. Biasioli inc.

Danse.

La poésie et la musique étaient ordinairement accompagnées de la danse, qui est comme la sœur et la compagne inséparable des deux premières. Ces trois arts fesaient les principales délices des Juifs dans les fêtes et les mariages, dans les partages de butin, après la victoire, lors de la tonte des troupeaux, et dans les tems de la moisson et de la vendange. Moyse, en parlant du culte idolâtre que son peuple rendait au veau d'or, parle des chants et des danses, dont les sacrifices, qui se fesaient à cette idole étaient accompagnés. Il est bon d'observer ici avec M.r Burette, que le mot Hébreu *Mahhol* dont se sert l'écrivain sacré dans ce passage, signifie proprement une danse au son des instrumens. Dans le livre des Juges, la fille de Jephté va au devant de son père en chantant et en dansant, pour célébrer la victoire qu'il avait remportée. Les Benjamites voulant repeupler leur pays dévasté par la guerre, méditent d'enlever les jeunes filles de Silo, en choisissant pour cela le jour d'une fête solennelle où elles avaient coutume de s'exercer à la danse. Lorsque l'arche fut transportée de la maison d'Obededon dans la ville de Jérusalem, David revêtu d'un éphod de lin dansait en avant de toute sa force, comme s'exprime l'Écriture, au son de divers instrumens. Il n'est pas douteux que les Juifs se seront formés dans cet art durant leur séjour en Egypte; et leurs danses autour du veau d'or n'étaient probablement qu'une imitation de celles qu'ils avaient vues usitées chez les Egyptiens dans de pareilles circonstances. Philon, dans la description qu'il fait des chants et des danses des Thérapeutes aux jours de fêtes, dit qu'ils se divisaient en deux chœurs: celui qui présidait à la cérémonie entonnait le chant et conduisait le chœur: ensuite les hommes et les femmes commençaient à former des danses séparément les uns des autres, puis se réunissant comme transportés de l'esprit divin, il ne fesaient plus qu'un seul chœur de chant et de danse.

Ecoles.

Il ne faut pas s'attendre à trouver ce peuple bien avancé dans les sciences exactes, car il ne connaissait d'autres livres que la Bible; et l'usage des écoles, qui, de tout tems, ont été regardées comme le principal soutien des Etats bien gouvernés, lui était tout-à-fait inconnu. C'est dans les écoles, dit le père Calmet, que se forment, les prêtres, les juges, les magistrats et les peuples; c'est là qu'on apprend la religion, les lois, l'histoire, les langues, et les sciences, qui sont les connaissances les plus importantes et les plus utiles à

la société et à l'homme en particulier; et c'est pour cela que les législateurs et les Princes les plus éclairés, ont toujours considéré l'établissement et la conservation des écoles comme la chose la plus digne de leur sollicitude, et qu'ils ont mis tous leurs soins à former des Académies, à choisir des professeurs habiles, et à encourager par tous les moyens possibles l'instruction de la jeunesse. Toutes les nations ont eu des écoles de philosophie, d'astronomie, de géométrie, d'éloquence et d'arithmétique; les Juifs seuls ont négligé ces sciences, et fait de la religion leur principale étude. On n'enseignait dans les écoles des prophètes que la seule loi de Moyse: les pères étaient obligés d'instruire eux mêmes leurs enfans, de leur apprendre à lire, et de leur expliquer la Bible, ainsi que l'origine des fètes et des rites. Les Israélites ne lisaient jamais de livres étrangers, dans la crainte de prendre quelque teinte de leurs erreurs; et ils avaient tant d'horreur pour les divinités des autres peuples, qu'ils n'osaient pas même en prononcer les noms. Ils eurent pourtant quelques sujets qui s'appliquèrent à l'étude, et se rendirent recommandables par leur savoir: Salomon en est un exemple marquant. Nous voyons encore dans l'Écriture, que, sous le règne de David, il y avait dans la tribu d'Issachar des hommes instruits, qui avaient la connaissance des tems, et suggéraient au peuple ce qu'il devait faire: les commentateurs expliquent *cette connaissance des tems* par celle des astres, dont les révolutions servaient comme de boussole pour régler l'année et les jours de fête.

Cosmogonie et géologie.

A commencer par la cosmogonie et la géologie, tout le monde sait que Moyse représente le Très-Haut, comme un ouvrier puissant, qui créa la matière et lui donna la forme et la disposition où nous la voyons. Il nous dit (ainsi s'exprime le père Calmet) que le soleil et la lune sont deux grands luminaires; que la lune est plus grande que les étoiles, ce qui est contraire à ce que nous avons de plus certain en astronomie; et que la terre est un vaste corps pour lequel Dieu à créé tout le reste, tandis que nous savons que ce globe n'est qu'une très-petite partie de l'univers: enfin il ne parle nullement de la création des anges, ni des substances spirituelles. La terre est toujours représentée dans l'Écriture comme une masse immense entourée d'eau, et assise sur cet élément ou sur le vuide: *le Seigneur a posé la terre sur les eaux, et l'a affermie sur les fleuves*, dit le Psalmiste. Les Persans croyaient aussi, au rapport de Chardin dans sa Science des Persans, que la terre nageait sur l'eau

comme un concombre. Les Juifs plaçaient l'enfer au fond des abîmes, ou au centre de la terre: *ici dessous gémissent les géans sous les eaux*, dit Job. Dans cette position la terre est immobile et inébranlable: *une génération passe, et une génération lui succède*, dit l'Ecclésiaste, *mais la terre est immuable pour l'éternité*: *il planta la terre*, ajoute le Psalmiste, *sur ses fondemens, et elle n'en sera jamais arrachée.* Avec de pareilles idées, les Juifs ne pouvaient pas croire aux antipodes, ni à la figure sphéroïdale de la terre, sur laquelle on ne voit pas clairement qu'elle pouvait être leur opinion: il semblerait qu'ils la croyaient carrée; le *Seigneur*, dit Saint Mathieu, appelera ses élus des quatre coins du monde, et des quatre vents. Ils comprenaient, sous le nom d'iles des nations, tous les pays où l'on ne pouvait aller que par mer.

Les Juifs étaient persuadés qu'il y avait trois ciels; le premier et le plus près de nous est l'air où volent les oiseaux, et qui est la région des nuages; le second est le firmament, où sont comme incrustées les étoiles, et sous lequel le soleil et la lune font leurs révolutions: c'est un corps solide, capable de porter un poids énorme, tel que peut être celui des eaux dont il est chargé; le troisième et le plus élevé est celui où siège le Très-Haut, et jusqu'où S. Paul fut enlevé dans son ravissement. Les cieux sont comparés dans l'Ecriture, tantôt à une tente, tantôt à une voûte, et tantôt à une peau mince. Les Israélites regardaient les éclipses de lune et de soleil comme des phénomènes extraordinaires, dont ils attribuaient la cause à la volonté de Dieu: *Dieu commande au Soleil*, dit Job, *et il ne se léve pas*; *il enferme les étoiles, et les met sous le sceau.* Le tonnerre surtout était pour eux une chose surnaturelle, et une marque de la colère de Dieu: c'est pourquoi ils l'appelaient toujours la voix du Seigneur. Les éclairs leur semblaient des dards enflammés, et les flèches de la divinité; et les pluies, les vents, les orages, la grêle, l'arc-en-ciel sont ordinairement regardés dans l'Ecriture comme des moyens puissans dont Dieu se sert pour punir les hommes, ou pour venir à leur secours. Les grains de grêle, selon l'Ecclésiaste, sont des morceaux lancés par une immense montagne de glace, à peu près comme les pierres. *Astronomie.*

Il est certain d'après la Bible, dit Mattei, que les Israélites avaient leurs calendriers, où étaient marqués leurs jours de fête et de jeûne, de réjouissance et de deuil, en commémoration de quelqu'événement heureux ou funeste arrivé à la nation dans les siécles *Calendrier.*

précédens. Mais ces calendriers se sont perdus; et ceux de Scaliger, de Seldéne, de Lamy, de Sigonius, de Bartolocci et autres, ne sont que des copies des calendriers des Rabbins modernes, aussi bien que celui du père Calmet qui a puisé aux mêmes sources. Ils commençaient tous au mois de *tizri*, qui répondait à notre lune de septembre et d'octobre, et l'année sacrée à celui de *nisan*, qui répondait à notre lune de mars et d'avril. Ainsi le mois de *Nisan* ou *abib* était le premier de l'année sacrée, et le septième de l'année civile, et se composait de 30 jours: le premier du mois on célébrait la fête de la *néoménie*, qui signifie nouvelle lune; le dix on préparait l'agneau pour la fête de Pâque; le quatorze on le tuait, et les azimes commencaient vers le soir ainsi que les fêtes; le quinze on célébrait la Pâque, et après le coucher du soleil, on ceuillait les épis d'orge qui devaient être offerts le seize, jour à dater duquel se comptaient les cinquante jours jusqu'à la Pentecôte; le vingt un finissaient les azimes; le vingt six on jeûnait en mémoire de la mort de Josué; le vingt neuf on priait pour les pluies du printems; et le trente en célébrait la première *néoménie* du mois de *siar*. Nous avons observé, ajoute Mattei, qu'à l'exception de la musique et de la poésie, les Juifs avaient fait peu de progrès dans les autres sciences: ils étaient d'une ignorance profonde en astronomie; et l'observation suppléant chez eux au défaut de tables astronomiques, le premier qui apercevait la nouvelle lune courait en donner avis au grand Sanhédrin: aussitôt on sonnait les trompettes, et on publiait son apparition dans toute la ville. Malgré ces précautions, les Juifs étaient dans l'usage de célébrer deux fois la *néoménie*, savoir; le dernier jour du mois, et le premier du suivant: c'est à quoi Horace fait allusion lorsqu'il dit: *sunt hodie tricesima sabbata: vin tu curtis Judaeis oppedere*? Le mois de *jiar* ou *zio* était le second de l'année sacrée, le huitième de l'année civile, et comprenait 29 jours; le premier on célébrait la *néoménie*, et les trois suivans on jeûnait en expiation des fautes commises durant la Pâque; le septième jour on fesait la dédicace de Jérusalem après sa délivrance par les Machabées. Le troisième mois s'appelait *sivan* et était composé de trente jours: le six on fesait la Pentecôte, et le dix était la fête en mémoire de la restitution des vases faite au temple par Nabuchodonosor. Le quatrième mois, appelé *tammus*, était de 29 jours: la plus grande solennité qu'on y célébrait était l'anniversaire du jour où Moyse brisa les tables de la loi, dans l'excés de son indigna-

tion à la vue du veau d'or. Le mois d'*Ab*, qui était le cinquième, avait trente jours, et comprenait une fête célèbre appelée en grec *Xylophoria*, parcequ'au rapport de Joseph, on portait solennellement dans cette fête le bois déstiné à l'usage de l'autel des holocaustes. Dans le mois d'*elul*, qui était de 29 jours, et le sixième, on célébrait la dédicace des murs de Jérusalem. Le septième mois appelé *tizri* était de 30 jours, et comprenait la fête des tabernacles. Il n'y avait pas de fête dans le mois de *marshevan*, qui était le huitième, et de 29 jours. Dans le neuvième mois appelé *caslen*, et qui était de 30 jours, on célébrait la dédicace du temple faite sous Judas Machabée. Le dixième mois nommé *tebet*, qui avait 29 jours, on jêunait en mémoire de la traduction de la Bible de l'Hébreu en Grec, et du siége de Jérusalem. Le onzième mois appelé *shebet*, et de 30 jours, on célébrait le commencement de l'année des Arabes; et le douzième mois nommé *adar*, et qui était de 29 jours, on jeûnait en mémoire de la mort de Moyse.

Division des semaines et des années, et horloges.

Les Hébreux avaient plusieurs sortes de semaines; semaine de sept ans, à la fin de laquelle on célébrait l'année sabbatique; semaine de semaines qui comprenait quarante neuf ans, au bout desquels on fesait le jubilé; enfin semaine de jours, qui se comptaient d'un soir à l'autre. Ils ne connaissaient point l'usage des orloges, ni la division du jour en heures: cependant Moyse parle en plusieurs endroits du matin, du midi et du soir. Il n'est fait mention des heures qu'au tems d'Ezechias, à l'occasion d'orloges ou de degrés dont on se servait pour les marquer au moyen de l'ombre. Ce Roi étant malade, Isaïe lui dit qu'il serait guéri dans trois jours. Quelle assurance m'en donnez vous? lui répondit Ezéchias. Voulez vous, répartit le prophète, que l'ombre du soleil avance de dix lignes, ou recule d'autant? Il est facile, répliqua le Monarque, que l'ombre s'avance, faites donc qu'elle recule. Les critiques disputent entre eux sur la forme d'horloge dont il est ici question; les uns prétendent que c'était un vrai cadran solaire, ou une colonne dressée au milieu d'une place, sur laquelle étaient marqués les degrés, et où l'ombre, en passant de l'un à l'autre, indiquait les heures du jour: d'autres sont d'avis que cette horloge était un demi cercle sphérique et évasé, au milieu duquel il y avait un globe, dont l'ombre tombait successivement sur diverses lignes qui étaient tracées dans la concavité du demi cercle.

Médecine.

On croit que Moyse, élevé dans l'étude de toutes les sciences connues des Egyptiens, n'a pas non plus négligé celle de la Mé-

decine ; et c'est ce qu'on peut conclure de ce qu'il dit de la lépre, des moyens de la connaître et des la guérir, et des précautions que les femmes doivent prendre durant le tems de leurs incommodités. Il en est même qui le regardent comme un habile chimiste, pour avoir réduit le veau d'or en poudre, et l'avoir fait boire aux Juifs adorateurs de cette idole. L'auteur de l'Ecclésiaste semble attribuer à une vertu naturelle et médicinale la douceur que Moyse donna aux eaux de Mara, qui étaient amères auparavant, en y jettant un certain bois. Mais ce législateur, en parlant de la lépre, n'indique point les moyens de la guérir, et il n'est fait mention nulle part de remédes pour les maux intérieurs, tels que la fièvre, les maux de tête ou de viscères, et les maladies contagieuses : les connaissances des Juifs dans l'art de guérir se réduisaient à des opérations chirurgicales, sur des fractures de membres ou des blessures, en versant de l'huile dessus, ou en y appliquant des plantes médicinales, ou même de la résine : *je suis accablé de douleur*, s'écrie Jérémie, *à cause de la contusion de la fille de mon peuple ; n'y a-t-il donc pas de résine à Galaad, ou n'avez vous pas de médecins ?* Salomon et l'auteur de l'Ecclésiaste conseillaient de provoquer le vomissement, lorsqu'on se trouvait l'estomac chargé après le repas. Joseph prétend même que Salomon avait l'art magique de chasser les maladies et surtout les démons, qui trouvaient alors dans les corps des Hébreux un accès plus facile que dans les nôtres. Le néant dans lequel est restée la médecine chez les Juifs, peut être considéré comme un effet de leur ignorance et de leurs préjugés à cet égard : il plaçaient le principe de la vie dans le sang, et la cause des maladies dans la mauvaise disposition des os. Il parait encore que Salomon attribuait au nombril une heureuse influence sur toute la machine du corps humain, lorsqu'il dit qu'il fallait avoir soin de l'oindre, pour faire passer une douce infusion aux intestins, et en empêcher l'inflammation.

Lépre.

On a beaucoup écrit sur la lépre, qui alors fesait beaucoup de ravages chez les Hébreux : cette maladie était connue des Egyptiens et des Arabes sous le nom d'*éléphantiasis*, et des latins sous celui d'*impetigo* : quelques modernes ont cru pouvoir l'assimiler à notre petite vérole. Lucrèce et Pline disent qu'elle était très-répandue en Egypte, et que c'est delà que les Israélites l'apportèrent en Palestine.

Est elephas morbus, qui praeter flumina Nili
Gignitur, Egypto in media, neque praeterea usquam.

LUC.

Moyse parle de cinq sortes de lépres, qui se reconnaissaient à des caractères différens; la première imprimait sur la peau une tache blanche, et fesait devenir le poil blond ou roux; la seconde, appelée lépre invétérée, se manifestait par des tumeurs rouges à la racine et blanches à leur cime; la troisième se distinguait à une tumeur blanche, luissante et rousse, qui croissait au milieu d'une plaie profonde, et à la couleur blanche qu'elle fesait prendre aux poils du corps; la quatrième formait une grande plaie, et rendait les poils blonds; enfin la cinquième présentait une tache blanche et rousse sur une tête chauve. Moyse parle en outre de la lépre des vêtemens et des maisons, ou de la facilité avec laquelle cette maladie peut se communiquer par le contact des meubles et des étoffes : si l'on apperçoit, dit il, sur une étoffe de laine, sur une toile, ou sur une peau quelques taches verdâtres ou rousses, il faut courir de suite au prêtre, qui brûlera le vêtement au bout de sept jours, dans le cas où il verrait les taches s'accroître durant cet intervalle de tems; dans le cas contraire il le fera laver et le rendra. Lorqu'on apercevra sur les murs d'une maison quelques tâches vertes ou rougêatres, on appelera le prêtre qui en fera transporter ailleurs tous les meubles, et les tiendra enfermés pendant sept jours, après lesquels, les taches s'étant accrues, il fera enlever les pierres sur lesquelles elles se sont manifestées, pour être portées hors de la ville, et les murs seront raclés et recrépis à neuf. Moyse rendit ensuite des lois très-rigoureuses sur la nécessité de séparer les lépreux, et les précautions à prendre pour empêcher la propagation de cette maladie, surtout de la lépre invétérée qui était incurable : motif pour lequel Celse ne voulait qu'on tourmentât ceux qui en étaient atteints, par l'usage de remédes dont l'inutilité était suffisamment reconnue.

Enigmes.

Les gens instruits s'exerçaient à expliquer des énigmes qu'ils se proposaient réciproquement, comme firent Salomon et la Reine de Saba. La fable avait en général beaucoup d'attraits pour les Juifs, par l'avantage quelle a de réunir l'utile à l'agréable, et de rendre aimables des maximes qui déplairaient peut-être dans un autre langage; telles sont les fables de Jothan fils de Gédéon, de Joas Roi d'Israel, et surtout celle dont se servit le prophète Nathan pour représenter à David toute l'horreur de son crime. Le but principal des allégories et autres discours figurés, dit Fleury, était d'exprimer par de belles images, et en peu de mots, des prin-

cipes de morale, pour que les jeunes gens pussent les retenir plus facilement: et de ce genre sont les paraboles ou proverbes contenus dans les livres de la Sagesse.

Sciences exactes.

On voit par tout ce que nous venons de dire, que les Israélites étaient peu versés dans les sciences exactes: ils ne connaissaient point la géométrie, et leurs contestations sur l'étendue des héritages se jugeaient par la vérification des bornes qui en fixaient les limites: c'est pourquoi Moyse leur recommande dans le XIX.e chapitre du Deutéronome, de ne point toucher aux bornes, ni de ne pas les déplacer pour accroître leurs possessions. L'arithmétique n'avait pas fait non plus de grands progrès parmi eux, avant qu'ils se répandissent dans l'univers, et qu'ils fissent le commerce avec les étrangers. Ils exprimaient, ainsi que les Syriens et les Arabes, les unités par les neuf premières lettres de l'alphabet, les dixaines par les neuf autres, et les centaines par les dernières.

Langue et caractères.

La langue Hébraïque, dit Fleury, ressemble parfaitement, pour le caractère, aux mœurs de cette nation: les mots en sont simples et dérivent d'un petit nombre de racines, sans former de composés: elle est extrêmement riche en verbes, dont la plupart expriment des phrases entières; *être grand*, *faire grand*, *être fait grand* sont des mots simples, qu'il est difficile de rendre dans une autre langue. La plupart de ses propositions et de ses pronoms ne sont que des lettres ajoutées au commencement ou à la fin des mots. C'est, de toutes les langues connues, la plus concise; ses expressions sont pures, positives, et donnent des idées distinctes et sensibles: les propositions s'y succédent avec rapidité, sans suspendre le sens, et sans l'égarer dans de longues transpositions, ce qui en rend le style extrêmement clair. Dans les récits ce sont toujours les personnages eux mêmes qui parlent: l'exactitude à rapporter les choses telles qu'elles sont, fait qu'on ne craint pas de les répéter dans les mêmes termes; c'est pourquoi le langage de l'Ecriture nous parait quelquefois bas et trivial. Les lettres dont on se servait pour écrire cette langue étaient celles que nous appelons maintenant Samaritaines, pour avoir été conservées par les Samaritains; on en aperçoit encore quelques restes sur les anciens sicles, dont le P. Morin a recueilli les enpreintes dans ses exercices sur la Pentateuque Samaritain. Scaliger distingue deux sortes de caractères qui furent en usage chez les Juifs à diverses époques, savoir; les Samaritains dont ils se servirent jusqu'à la captivité de Babylone, et les Assyriens qu'ils adoptèrent ensuite.

Les livres des anciens, et surtout ceux des Juifs n'étaient que des feuilles de parchemin cousues ensemble : à l'un des bouts était attaché un cylindre sur lequel ou roulait ces feuilles, à l'exception de celle qu'on voulait lire : d'où est venu le mot volume, qui est un dérivé du verbe *volvere*. Ces volumes se renfermaient dans un étui ou dans une petite boîte pour les conserver : il y avait sur chacun d'eux un écriteau qui indiquait le sujet dont il traitait. On se servait encore, pour les contrats et autres actes publics, de lames de plomb et de cuivre, de tablettes de buis et de chêne revêtues d'une couche de cire : quelquefois aussi on fesait usage de certaines écorces d'arbre fraichement levées et préparées avec art, ou de papyrus et de peaux : on écrivait également sur la pierre et les métaux avec un petit style, dont un des bouts était pointu, et l'autre large et applati, pour pouvoir effacer lorsqu'il le fallait : quant au parchemin, aux écorces et aux feuilles d'arbre, on se servait pour écrire de petits brins de jonc, qui se taillaient comme nos plumes, et qu'on trempait dans de l'encre noire ou rouge. On peut voir à la planche 13 où sont représentés les étendards des Israélites, la forme des livres de la loi, et les ornemens qui les distinguent. *Livres.*

Joseph nous apprend que sa nation, uniquement dévouée à l'agriculture, connaissait peu la mer, et que ce fut par hazard qu'elle fit le commerce sur la mer Rouge. Les Juifs, dit Montesquieu, s'emparèrent, dans leurs guerres contre les Iduméens, des villes d'Elath et d'Asiongaber, qui les rendirent maîtres du commerce de la mer Rouge. Salomon et Josaphat eurent dans l'Erytrée des flottes considérables montées par des Tyriens et des Iduméens : elles se rendaient sur les côtes orientales de l'Afrique, et en revenaient au bout de trois ans, avec une grande quantité d'or et d'argent. Salomon avait une flotte qui allait à Ophir tous les trois ans, et en rapportait quatre mille cinq cents talents d'or, qui font plus de soixante quatre millions de francs. Le commerce que les Juifs fesaient par terre devint aussi pour eux une source d'opulence : il consistait particulièrement dans l'usure, que Moyse, comme nous l'avons déjà observé, leur avait permise d'après ce passage du Deutéronome : *non foenerabis fratri tuo ad usuram pecuniam nec fruges nec quamlibet aliam rem, sed alieno.* *Commerce.*

Il s'est élevé entre les érudits une infinité de questions sur le pays d'Ophir, d'où Salomon tirait tant de richesses. Joseph a cru *Pays d'Ophir.*

que c'était la presqu'île de Malacca : d'autres l'ont placé tour-à-tour aux îles Célèbes, au Bengale, au Pégu, à Ceylan, à Ormus dans le golfe Persique, et même en Amérique, surtout au Pérou, ou à l'île Espagnole. Les partisans de cette dernière opinion s'appuyent de l'autorité de Christophe Colomb, qui, lors de la découverte de cette île, crut avoir trouvé l'Ophir de Salomon, et voir dans les profondes cavernes qu'il y rencontra, les lieux d'où les navigateurs de ce Monarque avaient extrait l'or dont il enrichit Jérusalem. Quelques-uns, du nombre desquels est Montesquieu lui méme, démontrent, par des raisons plus solides, que ce pays devait être sur la côte orientale de l'Afrique; mais ils ne sont pas aussi d'acord entre eux sur sa position : les uns la veulent dans le royaume de Mélinde, et se fondent pour cela sur une tradition des habitans de cette contrée; d'autres dans le Monomotapa, où la tradition montre encore les restes d'un château de la Reine de Saba; d'autres enfin, tels que Cornelius à Lapide, prétendent que l'ancien Ophir répond parfaitement à l'Angola des modernes.

Lettres de change inventées par les Juifs.

Lorsque les Princes et les peuples, dit Montesquieu, eurent poussé le mépris ou la haine envers les Juifs, au point de se jouer de leur existence, en confisquant leurs biens s'ils se fesaient Chrétiens, et en les brûlant vifs s'ils refusaient de l'être, on vit le commerce prendre un nouvel essor du sein même de la violence et de l'excès du désespoir. Proscrits tour-à-tour de tous les pays, les Juifs trouvèrent le moyen de soustraire leur fortune à l'avidité de leurs oppresseurs, et de s'assurer un domicile stable, en mettant le Prince, qui aurait voulu les bannir de ses états, dans l'impossibilité de s'emparer de leur argent : ce moyen est les lettres de change dont ils furent les inventeurs. Lorsque, chassés de la France sous Philippe Auguste et Philippe le Long, ils vinrent se réfugier en Lombardie, ils donnèrent à des négocians étrangers et à des voyageurs des lettres secrettes pour ceux entre les mains de qui ils avaient laissé leurs fonds en France; ces lettres eurent leur effet, et ce fut là ce qui donna l'origine aux lettres de change. Cet expédient ingénieux donna au négociant, qui n'a que des biens invisibles, susceptibles d'être transportés où il le veut sans laisser aucune trace, la faculité d'échapper à la violence et de se soutenir en tous lieux (1).

(1) Montesquieu Esprit des Loix liv. XXI. chap. XVI.

On ne peut avoir d'idée précise du commerce d'une nation, sans être au fait de ses poids, de ses mesures et de ses monnaies: choses dont la connaissance forme, non sans raison, une grande partie de la littérature moderne. Et en effet, dit Mattei, quiconque manque de ces notions ne sera jamais dans le cas de juger de la richesse ou de la pauvreté des états, du luxe et de la parsimonie des républiques, de la somptuosité des édifices, des vicissitudes du commerce, ni d'aucun des faits les plus importans dont parle l'histoire. Nous avouons franchement à nos lecteurs, ajoute le même critique, et avec toute la sincérité que nous avons apportée précédemment dans l'examen des questions difficiles, que prétendre, comme le font nos érudits, de déterminer rigoureusement la valeur des monnaies Hébraïques, ce serait vouloir en imposer aux simples, dont l'admiration s'accroît pour ces hommes profonds, en raison de l'exactitude minutieuse dont ils font pompe dans les matières les plus obscures. Il est fait mention dans la Bible de plusieurs sortes de monnaies, telles que le sicle, le beka, et le gera. Le sicle d'or, appelé encore dorique, valait, suivant le calcul de Mattei, 18 livres de Piémont. La mine ou min, ou mna d'argent se composait de cinq sicles d'or; celle d'or valait douze mines d'argent. Le talent d'argent, appelé chicchir, était composé de quatre mines d'or et deux d'argent, et valait 4,500 de Piémont: le talent d'or en fesait douze d'argent, et valait par conséquent 54,000. Ainsi, dit Mattei, Judas ayant vendu Jésus Christ *triginta argenteis*, selon Saint Mathieu, cette somme formait douze de nos ducats: il est à remarquer que c'était là en effet la valeur à laquelle Moyse avait fixé le prix de l'esclave dans l'Exode, où il dit: *si bos cornupeta invaserit servum, triginta siclos argentei domino dabit.* *Monnaies.*

Le lob ou robach des Juifs, qu'on traduit ordinairement par le mot *sextarius*, équivaut à une livre, une once, vingt un deniers et huit grains de Piémont. D'après les calculs de Mattei, le cabo fait quatre livres, sept onces, treize deniers, et huit grains; le somor ou assaron, six livres, onze onces et huit deniers; l'hin onze livres, six onces, vingt un deniers et huit grains; le seah, vingt trois livres, un once, dix huit deniers et seize grains; le bato ou efa deux rubs, dix neuf livres, cinq onces et huit deniers; le nabel ou amphore, ou *laguncula*, huit rubs, huit livres et quatre onces; le latech treize rubs, vingt deux livres, deux onces, seize deniers; le coro vingt sept rubs, dix neuf livres, cinq onces *Poids et mesures.*

et huit deniers. Le zereth ou la demi-coudée, ou la palme grande des Juifs valait dix pouces de Paris; le chebel ou funiculus fesait environ sept de nos milles. La distance qu'ils appellaient le voyage du sabbat fesait deux mille coudées, ou quatre mille palmes, qui valent les deux tiers de notre mille.

Plurieurs médailles du règne de Vespasien représentent la Judée sous le caractère emblématique, tantôt d'un palmier à côté d'un trophée, tantôt d'un prisonnier debout et presque nu, ayant une robe avec une ouverture au milieu, par où passe sa tête couverte d'un voile, et tantôt d'une mauvaise femme qui est quelquefois debout, et d'autres fois assise. Les manches de sa robe sont d'une longueur arbitraire, et son voile est quelquefois replié sur ses épaules: d'autres fois elle a, au lieu de voile, un capuchon semblable à celui des moines, et l'on voit sur quelques-unes de ces médailles la palme et le trophée unis ensemble. Du reste, dit Malliot, l'artiste qui voudra caractériser la Judée doit bien se garder de la représenter avec de vastes plaines: ce n'est au contraire qu'un pays parsemé de coteaux et de montagnes fertiles: il y croît surtout une quantité de palmiers; les dattes n'y viennent point à maturité; le figuier, l'olivier, le sycomore, le térébinthe, le caroubier, le grénadier, la vigne, le romarin l'enrichissent de leurs productions, et le cédre s'y est multiplié depuis le règne de Salomon. Il faut encore ajouter à ce tableau des ânes sauvages, qui sont très-communs dans les déserts voisins de la Judée.

MOEURS ET USAGES.

Ameublement des maisons.

On trouve dans l'entretien de la Sunamite, qui logea le prophète Elisée, une courte énumération des principaux meubles que renfermaient les maisons des Israélites. Préparons, dit elle à son mari, une petite chambre pour cet homme de Dieu, et mettons y un lit, une petite table, une chaise et un chandelier. Leurs lits étaient petits et sans rideaux, à l'exception pourtant de certains pavillons que les Grecs, dit Fleury, appelaient *conopées*, parce qu'ils servaient à garantir des cousins. Le prophète Amos reproche aux riches de son tems d'avoir des lits en ivoire, garnis d'étoffes précieuses, et parfumés d'eaux de senteur. Les lits se plaçaient près du mur, d'après ce qui est dit du Roi Ezechias, qu'ayant entendu la menace qu'il mourrait bientôt, il se tourna vers le mur et pleura,

Les chandeliers se posaient à terre, et portaient une ou plusieurs lampes. Il y avait des nattes ou des tapis étendus sur le pavé pour s'asseoir; et Ezéchiel en fait mention, lorsqu'il parle des marchandises que les Arabes portaient à Tyr. Quant aux usages de la table il faut distinguer les époques : dans les tems anciens les Juifs mangeaient assis; mais lorsqu'ils se furent liés d'intérêts avec les Perses et les Assyriens, ils prirent, à leur exemple, l'habitude de manger couchés sur des lits. Ils ne se mettaient ordinairement à table, qu'après avoir travaillé, et fort tard : c'est pourquoi manger ou boire le matin signifient dans le langage de l'Ecriture intempérance et déréglement.

Nourriture.

La nourriture des Juifs, dit Fleury, était fort simple, et ils ne parlaient guères pour leurs repas, que de pain et d'eau : ce qui fait que le mot pain est ordinairement pris dans l'Ecriture pour toute sorte de mets. Ils rompaient le pain sans le couper, parce que leurs miches étaient longues et minces, comme on le voit encore en plusieurs pays. La première faveur que Ruth reçut de Booz ce fut de boire de l'eau que buvaient ses gens, de manger avec eux, et de tremper son pain dans le vinaigre. On peut juger de leurs mets les plus ordinaires par les rafraichissemens que Abigaïl, Siba et Berzella offrirent à David en plusieurs rencontres, et par les provisions que lui apportèrent ceux qui vinrent le trouver à Hébron. Les choses dont elles se composaient sont du pain, du vin, du froment, de l'orge, de la farine de l'un et de l'autre, des féves, des lentilles, des pois, des raisins secs, des figues séches, du miel, du beurre, de l'huile, des moutons, des bœufs et des veaux gras. On voit l'usage que les Israélites fesaient du lait, par ce conseil que donne le Sage: *contentes toi du lait de tes chèvres pour ta nourriture, et les besoins de ta maison.* Il n'est jamais question de sauces ni de ragoûts dans les endroits où l'Ecriture parle de festins, mais seulement de pièces de viande entières, de lait et de miel : c'était avec le miel qu'on assaisonnait les fruits et tous les mets. Au lieu de lait il est souvent fait mention de beurre, c'est à dire de crême, ou de la subtance la plus délicate du lait. Les offrandes prescrittes par la loi de Moyse font voir, que, dès lors, on connaissait diverses sortes de patisseries, dont les unes étaient faites avec, et les autres sans huile.

Habillement des hommes.

L'habillement des Juifs consistait en une tunique, une robe et un manteau : la robe avait les manches longues et descendait

jusqu'aux talons: elle se serrait par devant, et se ceignait sur les reins avec une ceinture de toile ou de lin: on relâchait cette robe lorsqu'on était en repos, et on la serrait pour marcher ou pour travailler. C'est sans doute de cet usage que tire son origine cette locution familière dans l'Ecriture: *léves toi*, *ceins toi les reins*, et fais telle chose. Il est ordonné aux Juifs, dans le livre des Nombres, de porter au bas de leur manteau des franges, avec des bandelettes de couleur hyacinthe. Il est dit dans l'Evangile, que des malades furent guéris en touchant la frange qui bordait le bas du manteau de Jésus Christ. L'usage vint aussi chez eux de porter des vêtemens courts, comme on peut le voir par le portrait du Juif que nous avons représenté à la planche 22: l'objet que tient en main cette figure est le *mezuzoth* ou morceau de parchemin, sur lequel était écrit quelque précepte de la loi, et qui se suspendait à la porte de la maison, en accomplissement du commandement qui est fait au sixième chapitre du Deutéronome: *ligabis ea quasi signum in manu tua, eruntque et movebuntur inter oculos tuos; scribesque ea in limine et ostiis domus tuae.*

Les vêtemens étaient ordinairement de lin ou de laine, et la loi défendait de mêler ensemble ces deux étoffes: on fesait encore un grand usage du byssus, qui était une espèce de soie de couleur jaune, qu'on recueillait autour de certains grands coquillages: d'autres croyent que le byssus était une espèce de lin très-fine. L'étoffe que les Juifs appelaient *sidon*, et les Latins *sindon* était une toile de coton ou de lin, avec laquelle on fesait les tuniques, qui se portaient sous la robe, ou de nuit. Les couleurs les plus usitées étaient la pourpre, le violet et surtout le blanc, ce qui fait dire à Salomon: *que tes vêtemens soient blancs en tout tems.* Les jeunes gens portaient des robes faites de diverses couleurs, telles que celle qu'avait Joseph lorsque ses frères le vendirent, et que les portaient les jeunes filles qui vivaient à la cour de David. Elles étaient en outre enrichies de boucles en or et en argent, de pierres précieuses, et brodées à leur extremité.

Bonnets, chapeaux et caleçons.

L'ardeur du soleil, dit Malliot, força les peuples de l'Asie à se couvrir la tête en public: Moyse ordonna que les lépreux seuls ne porteraient point de coiffure, pour qu'on pût les reconnaître et les éviter. La tête nue était aussi une marque de deuil et de tristesse, et David fuyant Absalom ne se couvrit la tête que pour cacher son affliction. La coiffure ordinaire des Juifs était un bonnet


22
Castelli f.

de toile blanche, à-peu-près semblable à un turban : ils portaient la barbe longue, et lui donnaient une forme agréable; mais dans les tems de deuil et de calamités, ils la négligeaient et la laissaient croître outre-mesure. Le Roi des Ammonites ayant fait couper la moitié de la barbe aux envoyés de David, ils restèrent pendant quelque tems à Jéricho, pour ne point laisser voir leur difformité. Les Juifs ne se rasaient point la tête, mais ils tenaient leurs cheveux courts, excepté les jeunes gens efféminés qui les portaient longs : il leur était néanmoins défendu de les couper en rond, pour ne pas ressembler au peuples idolâtres leurs voisins. Les riches allaient ordinairement nu-pieds dans l'intérieur de leurs maisons; mais lorsqu'ils sortaient, ils mettaient une espèce de chaussure qui leur couvrait tout le pied.

Habillement des femmes.

Les femmes portaient des vêtemens d'étoffes très-fines, des ceintures de soie, des souliers violets, des bracelets, des colliers, des pendans d'oreille, et une espèce de mitre ornée d'or, d'argent et de pierreries. Lorsque Judith se para pour aller trouver Holopherne, l'Ecriture dit qu'elle se lava et se parfuma; qu'elle accommoda ses cheveux; qu'elle se couvrit la tête d'une mître, et se revêtit de ses plus beaux habits; qu'elle chaussa des sandales, et se mit aux bras, aux doigts et aux oreilles, des bracelets, des anneaux, et des pendans d'oreille. Les hommes étaient aussi dans l'usage de porter des anneaux aux doigts et des bracelets aux jointures : ces ornemens étaient en or, en argent, ou de quelqu'autre métal moins précieux : ils se mettaient encore au bas de la jambe, certains anneaux qui fesaient beaucoup de bruit en marchant. On voit à la planche 22 une femme couverte d'un voile qui va à la Synagogue, et une autre avec un habillement comme celui que décrit Isaie au chap. III. vers. 18.

Parure des femmes.

L'auteur de l'ouvrage intitulé *les Erreurs des Peintres* se plaint de ce qu'on donne aux femmes Juives le même habillement qu'aux hommes, comme en effet la loi le prescrivait; et il ajoute que les robes des femmes étaient trés-courtes, ou si elles étaient longues, elles les avaient ouvertes par devant depuis la ceinture jusqu'en bas : par dessous elles portaient de larges caleçons, qui leur couvraient une partie de la jambe, à laquelle ils étaient attachés avec des rubans enrichis d'ornemens en or et en pierreries. Les filles des Rois portaient un long manteau jusqu'à leur mariage. Le *Petigil* ou pectoral des femmes avait deux cavités saillantes pour soutenir le

sein. Les jeunes filles avaient pour ceinture un simple ruban ; et lorsqu'elles allaient dans la rue, à quelqu'assemblée, ou au temple, elles étaient toujours couvertes d'un voile, qui, selon le père Calmet, leur cachait le visage, le cou et les épaules : ce voile était néanmoins assez transparent pour voir au travers les objets extérieurs. Anciennement la coiffure des femmes Juives consistait en une simple bandelette dont elles enveloppaient leurs cheveux ; mais dans la suite elles apprirent à les arranger avec art, à les teindre, à les parfumer, et à y mêler même de la poudre d'or. Isaïe, dans le chapitre que nous venons de citer, fait l'énumération de tous les objets de parure que Dieu leur enlevera, savoir ; les souliers, les lunettes, les colliers, les bracelets, les mitres, les peignes, les pendans d'oreille, les anneaux, les pierreries suspendues au front, les caleçons, les petits manteaux, les mouchoirs, les aiguilles, les sindons, les bandelettes, et les *teristri* (mot grec qui signifie robe pour l'été). Depuis, elles ajoutèrent encore à ces ornemens le *nezem* ou bijou, qu'on attachait au cartilage qui sépare les deux narines. Il est des pays où les Juives portent encore cette espèce d'ornement, mais elles le placent comme les lunettes : les nezem des anciens avaient la forme d'un anneau, et ceux des modernes sont faits en croissant ou en demi-cercle.

Bains et onctions.

Les Juifs se lavaient fréquemment tout le corps, et surtout les pieds ; car étant ordinairement sans sandales, ils ne pouvaient marcher sans se salir de poussière ; c'est pourquoi il est si souvent recommandé dans l'Écriture de se laver les pieds en rentrant chez soi, avant de se mettre à table et de se coucher. Après le bain ils s'oignaient le corps avec de l'huile simple, ou mêlée avec des drogues aromatiques, qu'ils appelaient ordinairement parfum. Ils se purifiaient très-souvent, et toutes les fois qu'ils avaient eu à faire à quelqu'étranger, ce qu'ils évitaient de tout leur pouvoir. Ils abhorraient encore plus les incirconcis comme étant plus impurs ; et c'était là la cause de leur aversion pour les Chananéens, avec lesquels ils ne voulurent jamais contracter de mariages, tandis qu'ils n'avaient pas cette répugnance avec d'autres peuples, qui, quoiqu'idolâtres, étaient soumis à la loi de la circoncision. Moyse épousa une Madianite ; Booz est loué pour avoir pris en mariage Ruth qui était Moabite ; la mère d'Absalom était fille du Roi de Gessur ; et Amasa était fils d'un Ismaélite et d'Abigaïl sœur de David.

Les femmes fesaient leurs vêtemens ainsi que ceux des hommes, et s'occupaient particulièrement à la fabrication des étoffes qui se tissaient au métier. Il est dit dans l'Écriture que la mère de Saül lui avait faite une petite tunique, qu'il portait les jours de fête, et que la femme forte de Salomon travaillait avec beaucoup d'art la laine et le lin: elle maniait elle même le fuseau, et fournissait à ses domestiques un double vêtement. C'était encore les femmes qui fesaient la cuisine, et servaient à table: car dans la description que Samuel fit aux Juifs de la conduite des Rois, il leur dit: *Votre Monarque prendra vos filles, et les employera à ses parfumeries, à ses cuisines et à ses fours.* Les femmes Juives, et surtout les veuves vivaient séparées des hommes; c'est pourquoi l'Écriture dit que Judith était renfermée avec ses femmes dans un appartement supérieur. Les deux sèxes se levaient également de grand matin, et c'est delà qu'est venu le sens donné chez les Juifs à cette expression, se lever matin, pour dire faire une chose avec empressement et avec goût: de même on lit en plusieurs endroits de l'Écriture, que Dieu se leva de grand matin, pour envoyer des prophètes à son peuple, et l'exhorter à la pénitence.

Occupations des femmes.

L'usage des Juifs en se saluant était de s'embrasser et de se couvrir la tête; et pour marque d'un profond respect, par exemple, pour entrer dans les lieux saints, ils quittaient leur chaussure. Ils fesaient de profondes révérences jusqu'à se prosterner à terre; ils ne parlaient de certaines choses qu'avec la plus grande pudeur; pour désigner l'urine ils disaient *l'eau des pieds*; pour exprimer l'acte de se debarasser des excrémens ils disaient *se couvrir les pieds*, parce qu'ils le remplissaient en effet en creusant un petit trou en terre, et en se couvrant de leur manteau; et ils se servaient du mot *cuisse* pour indiquer le sèxe. D'un autre côté lorsqu'ils parlent de conception et de la naissance des enfans, de la fécondité et de la stérilité des femmes, ils employent des expressions extrêmement libres, tandis que nous cherchons à en voiler le sens autant qu'il est possible.

Salut et pudeur dans le langage

La musique, les plaisirs de la table et les parfums fesaient les agrémens les plus recherchés de cette nation: les Juifs prenaient volontiers leurs repas dans les jardins, sous les arbres et sous des berceaux, pour y jouir de l'ombre et de la fraicheur si désirables dans les pays chauds; ainsi quand la Bible veut désigner un tems de prospérité, elle dit que chacun buvait ou mangeait sous sa

Amusemens.

treile ou sous son figuier, qui sont les arbres dont les feuilles sont les plus larges et les plus touffues. Les Israélites, dit Fleury, n'avaient point de spectacles profanes : ils se contentaient de l'appareil de leurs cérémonies religieuses et de leurs sacrifices ; et en effet cet appareil devait être magnifique, puisque le temple était le plus bel édifice qu'il y eût dans tout le royaume, et qu'il y avait trente deux mille Lévites employés à son service. Dans aucun endroit de l'Écriture il n'est fait mention du jeu, ce qui nous porte à croire que les Juifs n'en avaient aucune connaissance. Il parait qu'ils aimaient beaucoup la chasse, et que cet exercice se bornait pour eux à prendre dans des rets les oiseaux nuisibles aux moissons et aux vignes : ainsi ils n'avaient besoin ni de chiens, ni de flèches, ni de tout l'attirail que demandent les grandes chasses.

Noms et distinctions.

Chaque Juif s'appelait par son nom, dans lequel entrait ordinairement celui de Dieu : souvent aussi on y ajoutait par distinction et comme titre d'honneur le nom du père ou de l'ayeul. Le titre de vieillard était très-honoré chez les Juifs comme chez les Spartiates : *la gloire des jeunes gens*, dit le Sage, *est leur force*, *et les cheveux blancs font la dignité du vieillard : malheur au pays*, ajoute Salomon, *qui a un enfant pour Roi.* On peut juger de l'âge qu'il fallait avoir pour mériter le titre de vieillard, par le nom de jeunes que l'Écriture donne aux conseillers, dont Jéroboam eut le malheur d'écouter les avis, et qui pourtant avaient environ quarante ans. La longévité des patriarches, qui, au dire encore de l'Écriture, dépérissaient lentement, et mouraient enfin chargés d'années dans le sein d'une heureuse vieillesse, fesait qu'on ne donnait que fort-tard à un homme le nom de vieillard.

ARABES.

PRÉFACE.

Célébrité des Arabes.

Tous les peuples de l'antiquité ont brillé tour-à-tour sur la scène du monde par la guerre, par les arts, par les lois et par la religion : les Arabes seuls demeurèrent pendant long tems oubliés et inconnus, et laissérent, jusqu'au sixième siècle, leurs vertus guerrières oisives et comme ensevelies dans leurs vastes déserts. Mais cette nation vit naître aussi les jours de sa splendeur, qui ne furent signalés que par des victoires et des triomphes, lorsque parut au milieu d'elle son illustre Mahomet, qui voyant l'Egypte asservie, la gloire de Constantinople éclipsée, et l'empire Romain tombé sous son propre poids, conçut le hardi projet d'élever l'Arabie sur les débris de l'univers, et de donner à son nouvel état un systéme politique et religieux conforme à l'objet de ses vues ambitieuses. Ses vœux furent remplis, tout lui céda: l'ardent fanatisme de ses sectateurs, et la faiblesse de ses ennemis, le rendirent maître de toute l'Arabie, ainsi que de plusieurs contrées voisines; et son empire, loin de s'écrouler à sa mort comme ceux des Ninus, des Cyrus, des Alexandre, et autres fameux conquérans, acquit au contraire plus de puissance et de solidité sous les Califes ses successeurs. Animés d'un zéle ambitieux pour la propagation de leur nouvelle doctrine, endurcis aux fatigues de la guerre, sobres par superstition et par politique, ils ramassèrent sous l'étendard de leur chef des hordes nombreuses d'enthousiastes avides de butin et de carnage, et les conduisirent contre des peuples mal gouvernés, amollis par le luxe, en proie à tous les vices que l'opulence entraine avec elle, et depuis long tems épuisés par les guerres de leurs Monarques. La Syrie, la Palestine, la Phénicie, et la Perse d'un côté, de l'autre l'Egypte, la Lybie, le territoire de Carthage, la Numidie, la Mauritanie, et les Espagnes, furent inondées de ces hordes barbares, comme d'un torrent auquel rien ne pouvait résister; les temples du Christ furent convertis en Mosquées, et l'on n'entendit plus resonner de toutes parts que les louanges de l'heu-

reux prophète. Mais fatigués enfin de conquêtes et de massacres, les Arabes se dépouillèrent peu-à-peu de leur férocité naturelle, et commencèrent à goûter les charmes de l'étude des sciences et des belles lettres; et tandis qu'Athénes et Rome languissaient dans l'ignorance et dans l'opprobre, n'ayant plus rien de leur grandeur passée que des ruines majestueuses, les Califes offraient une généreuse protection aux muses errantes, et les comblaient d'honneurs et de présens dans les brillantes cours de Bagdad et de Cordoue.

Diversité d'opinions sur Mahomet.

Ce fut sans contredit Mahomet qui le premier réunit les tribus Arabes dispersées dans leurs déserts, qui les instruisit à vaincre, et alluma les premières étincelles du vaste embrasement qui s'étendit alors dans l'univers. Cet homme extraordinaire a été considéré sous divers aspects par les écrivains. Quelques-uns le désignent comme un homme obscur, qui, à force d'astuce et de honteux stratagêmes, parvint à se faire Souverain contre toute espèce de droit; ou comme un heureux imposteur qui eut l'audace d'anéantir le culte de son pays, et de mettre à sa place une religion absurde et pleine de fables mal imaginées. Tels sont Prideaux (1) et Voltaire: je conviens, dit ce dernier, que Mahomet serait un personnage à révérer, s'il était né Prince; ou si appelé par le vœu de sa nation à régner sur elle, il lui eût donné des lois sages comme un Numa, ou l'eût défendue, comme un Thésée; mais qu'un marchand de chameaux excite une sédition dans son pays natal; que s'associant quelques malheureux Coracites, il leur donne à entendre d'avoir des entretiens avec l'ange Gabriel; qu'il se vante d'avoir été enlevé au ciel, et d'y avoir reçu une portion de ce livre inintelligible, qui, à chaque page, fait gémir le bon sens; que pour attirer à ce livre la vénération des hommes, il porte le fer et la flamme dans sa patrie; qu'il fasse égorger les pères et ravisse leurs filles; qu'il donne enfin pour alternative aux vaincus sa religion ou la mort, ce sont de ces choses qui ne peuvent trouver d'excuse dans l'esprit d'aucun homme, à moins qu'il ne soit né Turc, ou que la superstition n'ait éteint en lui toute lumière naturelle. Mais ces idées, dit d'un autre côté Brequigny (2), sont celles, que nous prenons dans les écrits des auteurs étrangers à l'Arabie; nous en aurions de bien différentes à cet égard, si nous

(1) Life of Mahomet. *Londres.*

(2) Etablissement de la religion et de l'empire de Mahomet. Mem. de l'Acad. des Inscript. Tom. 58.

avions recours à des sources moins équivoques, et si nous voulions prendre la peine d'étudier l'histoire de cette nation dans ses propres annales. Nous y verrions que si Mahomet s'éleva jusqu'au pouvoir suprême, sa famille occupait dès la plus haute antiquité, le premier rang dans son pays; que s'il se qualifia d'envoyé de Dieu pour détruire l'idolâtrie, il ne fit que suivre un exemple que plusieurs de ses ancêtres lui avaient donné; que jamais il n'eut la prétention de fonder une nouvelle religion; et qu'il ne prit jamais d'autre titre que celui de réformateur des abus qui s'étaient introduits dans le culte primitif des Arabes: culte dont le dépôt fut de tous tems confié à ses ancêtres, qui depuis vingt siècles réunissaient sur leur tête la double autorité de chefs de la religion et de l'Etat, comme il la réunit lui même après eux. C'est aussi sous cet aspect que le Comte de Boulainvilliers envisage Mahomet dans la vie qu'il a écrite de ce prophète: il a même poussé l'éxagération en sa faveur, jusqu'à le montrer comme un homme choisi par la providence pour punir les Chrétiens, et changer la face du monde. M.r Sale, qui a donné un excellente traduction de l'Alcoran en Anglais, veut encore nous le faire regarder comme un Numa ou un Thésée.

Sincérité des biographes envers Mahomet.

Nous rapporterons avec impartialité tout ce qui tient à la vie, à la religion et aux conquêtes de Mahomet, et le lecteur jugera lui même de ce que fut cet homme célèbre, qui trouva dans le sein de sa famille des exemples capables d'exciter son fanatisme, ou dans sa nation des préjugés propres à l'accréditer. M.r. Gagnier, d'origine Française, et professeur de langues orientales à Oxford, est le guide le plus sûr que nous puissions prendre dans nos recherches: il a donné au public deux ouvrages estimés, qui sont intitulès; l'un, *la vie et les exploits de Mahomet écrits par Ismael Abulfeda, traduits en Latin, et enrichis d'une préface et de notes de Jean Gagnier;* et l'autre, *la vie de Mahomet traduite et copiée de l'Alcoran, sur les traductions authentiques de la Sonne et sur les ouvrages des meilleurs auteurs Arabes.* Dans ces deux ouvrages Gagnier a interprété et mis dans un plus grand jour le texte d'Abulfeda et d'All Iannabi: le premier de ces deux écrivains était un Prince savant qui régna à Hamac en Syrie, et le second un Docteur crédule qui a fait le voyage de la Mecque. Sale, Savary, et Maracci, de qui nous avons aussi des traductions de l'Alcoran nous éclaireront encore d'avantage, en ayant soin cependant de les

confronter avec l'ouvrage classique de Pococke intitulé, *Specimen historiae Arabum*, qui est un abrégé des dynasties de Grégoire Abulfarage.

Historiens Arabes.

La nation Arabe a eu ses historiens, dans Tabari ou Al-Ta-bari fameux Iman de Bagdad, qui est appelé le Tite-Live des Arabes; dans Ebu-Amid ou Elmacin, qui dans son histoire des Sarrasins a analisé Tabari; dans Grégoire Abulfarage, qui a écrit une relation sur l'origine et les mœurs des Arabes; et dans Nuveiri ou Novairi, auteur d'un ouvrage intitulé, *dernier degré et perfection de la littérature Arabe*, dans lequel il donne la relation des conquêtes faites par ses compatriotes en Asie, en Afrique, et en Europe, en s'appuyant de l'autorité de Rebia qui commandait leur avant-garde en Afrique, de celle d'Iba-Ub-Etsir qui a écrit l'histoire de la conquête de l'Andalousie, et du témoignage d'Ibnrelik, d'Abderamo, d'El-Vakidi, et d'Abdalazis. M.r Otter a traduit la partie de cet onvrage qui traite des guerres d'Afrique, et peut-être en aurait il donné une traduction complète si la mort ne l'en eût empêché (1). La Bibliothèque orientale de M.r d'Herblot nous a rendu familiers ces divers écrivains, et le plus savant Mufti pourrait même, au dire de Gibbon, y puiser de nouvelles connaissances: car les Arabes n'ont pas un seul ouvrage, où les actions de leurs ancêtres soient rapportées avec autant de précision et de clarté, que dans la Bibliothèque orientale.

Géographes et voyageurs.

Portés par leur caractère sérieux et réfléchi à l'étude des sciences exactes, les Arabes ont cultivé particulièrement la géographie; et ils ont d'Abulfeda une bonne description du Maouaral-Nahar, et de l'Arabie, dont Gagnier a publié à Londres en 1732 une traduction Latine, avec le texte Arabe et des notes savantes. La géographie d'El-Edrissi, autre géographe de cette nation, n'a pas encore trouvé de traducteur, et nous n'en avons qu'un abregé, sans notes, qui a paru sous le titre de *Géographie Nubiensis*. Pour suivre avec plus de sûreté les traces de ces écrivains, nous aurons besoin de consulter Busching et les cartes de d'Anville (2), ainsi que les relations des voyageurs modernes, dont les plus distingués sont La-Roque, Niebhur, et Ali Bei. La-Roque a publié le voyage de l'Arabie Heu-

La-Roque.

(1) Relation sommaire de la conquête de l'Afrique par les Arabes. Hist. de l'Académ. des Inscript. Tom. X.

(2) Orbis veteribus notus.

reuse fait par des Français en 1708, 1709 et 1710, avec les mémoires de deux ambassadeurs de la même nation, appelés par le Roi d'Yemen à sa cour, pour le guérir d'une maladie très-grâve. Cet écrivain s'est encore servi des mémoires du Chevalier d'Arvieux, dans la description qu'il a donnée du voyage fait par ce dernier au camp du grand Emir, et des mœurs des Arabes Bédouins. La naïveté et la grâce de Darvieux donnent à ses récits tout l'attrait d'un conte romanesque, malgré qu'ils ayent toute l'exactitude d'une relation historique. La vie innocente et paisible de ces peuples nomades campés sous des tentes avec leurs troupeaux, y est peinte avec des couleurs d'autant plus vraies, que ce voyageur avait contracté lui même la douce habitude de ce genre de vie; et le grand Emir l'avait tellement pris en affection, qu'il employa tous les moyens que peut suggérer le plus tendre attachement pour le retenir près de lui. Il a augmenté la relation de La-Roque d'un mémoire sur l'arbre à caffè, dans lequel il traite de tout ce qui concerne la nature de cet arbre, sa culture et l'usage de son fruit: on trouve même dans ce mémoire les noms de tous ceux qui ont examiné cette production comme physiciens, comme naturalistes, comme médecins et même comme théologiens: car son emploi fut le sujet de violentes disputes entre les docteurs Musulmans, et devint presque la cause d'un schisme à la Mecque, au Caire et à Constantinople.

Le Comte de Bernstorff ayant fait concevoir au Roi de Danemark, dont il était ministre, l'espoir de se procurer des notions intéressantes sur l'Arabie Heureuse, en y envoyant une société de gens instruits, ce Prince nomma, pour la composer, le professeur Frédéric Christian de Haven, physicien; Forskal, mathématicien et botaniste; le docteur Cramer, homme versé dans la connaissance de la médecine et de plusieurs branches de l'histoire naturelle; Niebhur, ingénieur géographe; et Paurenfeind, dessinateur et graveur. Michaelis, sujet de beaucoup de mérite, fut chargé de proposer durant le voyage aux membres de cette socité divers sujets, sur lesquels ils devaient s'expliquer par des mémoires: Haven et Forskal moururent en Arabie, Paurenfeind dans le nord de l'Inde près de Sacotra et Cramer à Bombay. Niebhur fut le seul qui resta, et qui eut l'honneur de donner une description de l'Arabie, et la relation de son voyage. Dans le premier ouvrage il décrit l'Arabie en général, ses différens climats, la religion de ses habitans, leur différentes sectes, leurs mœurs et leurs usages; il traite de leur

Niebhur.

langue et de leur écriture, de leurs connaissances astronomiques, de leur chronologie, de leurs sciences et de leurs arts; dans le second il rapporte tout ce qu'il a observé dans son voyage, et continue à donner des notions géographiques, historiques, politiques, morales, littéraires, physiques et astronomiques également intéressantes sur cette vaste contrée. Cet ouvrage est enrichi de planches dessinées avec beaucoup de précision.

Ali Bei. Non moins important est le voyage d'Ali Bei à la Mecque, ouvrage précieux particulièrement pour l'Europe, en ce que nul Chrétien n'a jamais pu pénétrer dans l'enceinte sacrée de la Kaaba ou de la maison sainte, dont Mahomet a sévèrement interdit l'entrée aux sectateurs de cette religion, et parce que c'est, de tout les Musulmans qui l'ont vue, le seul qui fût capable de nous en donner une description satisfesante. Après s'être appliqué à l'étude des sciences abstraites, et des différens arts cultivés en Europe, et avoir voyagé en France et en Angleterre, Ali Bei résolut d'aller à Tanger dans le royaume de Maroc, et de faire son pélerinage de la Mecque en bon Musulman, d'autant plus qu'il était bien connu dans le levant, comme fils du Prince Otman Bei El-Abassi, ainsi qu'il y est encore appelé aujourd'hui. Ayant parcouru la Barbarie et l'Egypte, il vint débarquer à Gedda ou Jedda, et partit pour la Mecque, capitale célèbre de l'Islamisme, où il entra la nuit du 22 au 23 janvier 1807: il y demeura trente huit jours, pendant lesquels il leva le plan de la ville, et le dessin du temple et des lieux sacrés de Saffa, Merona et Arafat, en y joignant des descriptions analogues. Durant son séjour dans cette ville, Ali-Bei vécut dans une grande intimité avec le Sultan Chérif, qui lui donna des lettres pour l'Empereur Napoléon, comme autrefois le Calife Arounal-Raschid en écrivit à Charlemagne (1). Il est à regretter que les Wehabites lui ayent empêché de poursuivre sa route vers Médine: il remarque à ce sujet, que Mahomet n'eut jamais, à proprement parler, de tombeau ni de sarcophage; qu'il fut simplement enterré; que le temple de Médine n'a jamais été un lieu de pélerinage d'obligation, mais seulement un sanctuaire où ne vont pas tous les pélerins; et que les deux endroits que les Musulmans se font un devoir d'aller visiter sont, la Mecque et Jérusalem. Trois ans après Ali Bei, Seetzen, lettré Allemand, s'étant fait Turc, dut

(1) Voy. le Spectateur n.° XXXV sur les Voyages d'Ali Bei.

saussi entreprendre le pélerinage de la Mecque, et il a déjà été publié quelques extraits de son voyage; mais les noms Arabes y ont tellement défigurés, qu'il n'est guères possible de les reconnaître: ce qui donnerait un idée peu avantageuse de cet ouvrage, si l'on n'avait pas quelque raison de présumer, que cette inexactitude peut provenir de la nécessité où a été ce voyageur de se les faire dire par les Turcs, qui parlent horriblement l'Arabe, et sont encore plus ignorans que les Arabes même.

Nous avons emprunté de La-Roque, de Niebhur et d'Ali Bei les principales notions qui nous étaient nécessaires, pour la description du costume de cette nation, et du pays qu'elle habite. Pour ce qui est de la vie et de la doctrine de Mahomet, nous n'avons pas seulement eu recours aux auteurs des différens textes que nous venons de citer, mais encore nous avons consulté les écrivain qui les ont étudié avec une sevère critique; et parmi eux mérite d'être particulièrement distingué le célèbre Gibbon, qui, dans sa grande histoire de la décadence de l'empire Romain, a consacré un chapitre, dans lequel il traite de l'Arabie et de ses habitans, et où il donne les renseignemens les plus intéressans sur la naissance, le caractère et la doctrine de Mahomet, et sur tout ce qu'il a fait à la Mecque, à Medine, ainsi que dans tous les lieux où il est allé prêcher sa religion l'épée à la main.

CATALOGUE DES PRINCIPAUX AUTEURS

QUI ONT TRAITÉ DE CHOSES

CONCERNANT LE COSTUME DES ARABES.

ABULFEDA Descriptio Arabiae latine reddita a Gaguiera. *Londini*, 1732.
Geographiae veteris scriptores. *Oxonii.*
Geographia Nubiensis. *Parisiis*, 1619.
Abulfedae Annales Moschemici ad ann. Hegirae 406 a Jo. Jac. Reiske. *Lipsiae*, 1754.
Historia Saracenica Georgii Elmacia opera et studio Thomae Erpenii. Lugd. *Batavorum*, 1625.
Historia compendiosa Dynastiarum a Gregorio Abulpharagio, interprete Edwardo Pocockio. *Oxon.*, 1663.
Specimen historiae Arabum, auctore Edwardo Pocockio. Accessit historia veterum Arabum ex Abulfeda cura Antonii Sylvestre de Sacy.

Edidit Josephus White Ædis Christi Canonicus, Linguarum Heb. et Arab. in Acad. Oxon. Professor. *Oxonii*, 1806.

Annales Eutychii, Patriarchae Alexandrini, ab Edwardo Pocockio. *Oxon.*, 1656.

Reiske Prodidagmata ad Hagii Califae librum memorialem ad coelum Abulfedae Tabulae Siriae. *Lipsiae*, 1766.

Ismael Abulfeda de Vita et Rebus gestis Mohammedis; Latine vertit. Praefatione, et Notis illustravit Joannes Gagnier. *Oxon.*, 1723.

La vie de Mahomet, traduite et compilée de l'Alcoran, des traditions authentiques de la Sonna, et des meilleurs Auteurs Arabes. *Amsterdam*, 1748.

Prideaux Life of Mahomet. *London*, 1718.

Vie de Mahomet par le Comte de Boulainvilliers. *Londres*, 1730.

Le Coran traduit par Savary. *Paris*.

L'Alcoran de Mahomet trad. de l'Arabe en François par Du Ryer. *Paris*, 1672

Le même traduit par M. Sale, et Maracci. *Londres*.

Bibliothéque Orientale, par M. d'Herbelot. *Paris*, 1697.

Voyage dans l'Arabie Heureuse, par l'Océan oriental et le détroit de la mer Rouge fait par les Français dans les années 1708, 1709 et 1710, par M. De-la-Roque. *Paris*, 1716.

Mémoire concernant l'arbre et le fruit de café par le même.

Voyage fait par ordre du Roi Lovis XIV., dans la Palestine, vers le grand Emir, chef des Princes Arabes du désert par le même M. La-Roque. *Paris*, 1717.

Relation de l'expedition de Moka, en l'année 1737, sous les ordres de M. de la Garde Jasier de Saint-Malo, publiée par M. l'abbé Desfontaines. *Paris*, 1739.

Journal d'un voyage du Caire au mont Sinaï, avec des remarques sur l'origine des hiéroglyphes, traduit d'un manuscrit par ordre d'un Préfet de l'Egypte: on a ajouté des observations sur l'origine des hiéroglyphes et de la mythologie, par Robert Clayton, evéque de Clogher; seconde édition, corrigée. *Londres*, 1753.

Description de l'Arabie, d'aprés les observations et recherches faites dans le pays même, par M. Niebhur, capitaine d'ingénieurs, membre de la societé royale de Gottingen, enrichie de 25 cartes, plans et figures, et de textes Arabes. *Copenague*, 1773.

Voyage en Arabie et dans d'autres pays circonvoisins, par C. Niebhur, traduit de l'Allemand. *Amsterdam*, 1776.

Recueil de Questions proposées a une societé de Savans, qui par ordre de S. M. Danoise, font le voyage d'Arabie, par M. Michaelis, conseiller de Cour etc. traduit de l'Allemand. *Francfort*, 1753.

Forskal Descriptiones animalium, avium, amphibiorum, piscium, insectorum, vermiumque, in itinere orientali observatorum; post mortem auctoris, edidit Niebhur. *Copenague*, 1775.

Voyage sur les côtes de l'Arabie Heureuse, sur la mer Rouge par M. Henri Rooke, traduit de l'Anglais sur la deuxième édition. *Paris*, 1788.
Voyages d'Ali Bei en Afrique, et en Asie. *Paris*, 1808.
Oxley Hist. of the Saracens. *London.*
Reland de Religione Mohamm. *Paris.*
Tableau Général de l'empire Othoman par M. d'Ohsson. *Petersbourg.*
Les 169 sentences d'Ali traduites en Anglois par Ockley, à *Londres*, 1718.
Hottinger Hist. Orient. *Paris.*
Arrega dell' Influenza Araba. *Napoli.*
Bibliotheca Arabica, Hispanica Escurialensis, opera et studio Michaelis Casiri, Syro Maronitae. *Matriti.*
Leo Africanus de viris quibusdam illustribus apud Arabes.

DESCRIPTION DE L'ARABIE.

Situation de l'Arabie.

La grande péninsule de l'Arabie forme entre la Perse, la Syrie, l'Egypte et l'Ethyopie une espèce de triangle équilatéral : elle est située entre les 57.e et 32.e degrés de longitude orientale, et a pour limites, au nord la Syrie, au levant le golfe Persique, au midi l'océan Indien, et au couchant la Mer Rouge. On croit que le mot Arabe signifie voleur; que les habitans de ce pays ont été ainsi appelés, à cause de leur penchant au vol; et que du nom de ceux-ci est dérivé le mot Arabie. La nature, dit Gibbon, a au moins embelli les déserts de la Tartarie de grands arbres, de paturages, et d'une belle végétation, qui recréent l'œil du voyageur au milieu de ces vastes solitudes; mais les affreux déserts de l'Arabie n'offrent qu'un immense océan de sables, rarement interrompu par quelques montagnes escarpées et sauvages, où dardent d'à-plomb les rayons d'un soleil brûlant, et où le voyageur n'aperçoit ni ombre ni asile. Les vents, loin de refraichir cet atmosphère embrasé, n'y repandent qu'un souffle pernicieux et même mortel, surtout lorsqu'ils viennent du sud-ouest; les montagnes de sable qu'ils forment et dispersent tour-à-tour peuvent se comparer aux flots de la mer, et ces tempêtes de poussière ont quelquefois enseveli des caravanes et des armées entières. On soupire après l'eau dans ce climat ardent, on se dispute même cet élément si commun partout ailleurs, et la disette du bois y est telle, qu'on n'y a du feu qu'avec

Son aspect et sa nature.

beaucoup de peine. L'Arabie n'a point de fleuves navigables qui arrosent son sol, et portent ses productions dans les pays voisins. La terre aride absorbe les torrens qui descendent des collines; le tamarin, l'acacia, et un petit nombre de plantes robustes, qui prennent racine dans les fentes des rochers, n'ont pour tout aliment que les rosées de la nuit: lorsqu'il pleut, les habitans s'empressent de recueillir un peu d'eau dans les citernes ou dans des acqueducs: les puits et les sources sont les trésors secrets de ces déserts; et après une route pénible, les pélerins de la Mecque ne rencontrent, pour se désaltérer, que des eaux qui ont passé sur un lit de soufre et de sel, et sont par conséquent d'un goût désagréable. D'aussi graves inconvéniens donnent du prix aux moindres choses; un lieu un peu couvert, le plus petit paturage, un ruisseau d'eau douce, font de cet endroit un séjour enchanté où vient s'établir une colonie Arabe, qui y trouve la nourriture et l'agrément pour elle et ses troupeaux, et ne tarde pas a y faire croître la vigne et le palmier. Les terres hautes, qui avoisinent l'océan Indien, se font remarquer au contraire par l'abondance du bois et de leurs eaux; l'air y est plus tempéré, les fruits y sont plus savoureux, les troupeaux plus multipliés, le sol plus fertile, et le commerce de l'encens et du cafè y attirent un plus grand nombre d'étrangers. Si l'on compare cette région au reste de la péninsule, elle mérite en effet le nom d'Arabie Heureuse; mais elle ne le doit réelement qu'au contraste de sa fertilité, avec la stérilité de celles qui l'environnent.

Division de l'Arabie.

Cette vaste contrée se divisait ordinairement en trois parties principales, qui, dans toutes les langues tirent leur dénomination de la nature du sol; la partie méridionale s'appelle Arabie-Heureuse, ou *Yaman* (et encore Yemen); celle qui est entre l'Egypte et la Palestine, au nord de la mer Rouge, se nomme Arabie Pétrée ou *Badiah*; et la troisième, qui s'étend vers l'Euphrate et le centre, porte le nom d'Arabie Déserte ou *Hadgjar*. Niebhur dit que cette division est trop ancienne, c'est pourquoi il en donne une autre. Le centre de l'Arabie offre une vaste étendue de pays, ou comme une suite de déserts appelés *Nedjed* ou *Neged*; l'Hedjaz est sur la mer Rouge, et comprend la Mecque et Médine; l'*Yemen* est au midi vers le détroit de Babel-Mandel; l'*Hadramaut* s'étend sur les rivages de l'Océan Indien; l'*Oman* est au midi de l'embouchure du golfe Persique; et l'*Hajar*, appelé *Hajer* par

d'Anville, occupé la côte septentrionale du même golfe. L'Yemen qui, selon quelques-uns, répond à l'ancien royaume de Saba, est la plus belle province de l'Arabie; elle comprend des vallées délicieuses, et des plaines fertiles qui produisent du froment, de l'encens, des aromates, du caffé et autres sortes de denrées. Sa ville principale est Sana ou Saana située au pied d'une montagne appelée Nikkum: Abulfeda compare cette ville, lieu de la résidence de l'Iman, à Damas; mais Niebhur assure qu'elle n'a que peu d'étendue, et qu'on pourrait en faire le tour en une heure; elle renferme beaucoup de jardins, et plusieurs hospices pour les caravanes; elle a sept portes et plusieurs belles mosquées, dont quelques-unes sont bâties en briques séchées au soleil, et les autres en pierre. On voit dans les environs de la ville une quantité d'arbres qui portent des fruits exquis, et de vignes dont les raisins sont excellens; Mareb ou Mariaba aurait dû être autrefois la capitale de l'Yemen, au rapport de Pline et de Strabon, et la Saba des Hébreux selon d'Anville: mais cette ville fut détruite par les légions d'Auguste (1); maintenant c'est le chef lieu du pays de Djof, qui s'est rendu indépendant de l'Iman. Dans une vallée qui a environ six lieues de long, dit Malte-Brun, et près de la même ville, se réunissent six à sept ruisseaux, dont quelques-uns ont du poisson et conservent de l'eau toute l'année. Les deux chaînes de montagnes qui forment cette vallée son tellement rapprochées l'une de l'autre, qu'il ne faut pas plus de cinq ou six minutes pour parcourir l'intervalle qui les sépare: on avait fermé anciennement, dit-on, cette espèce de défilé par une grosse muraille pour y retenir les eaux après les pluies, et les distribuer ensuite dans les champs et les jardins qui sont au pied de ces hauteurs: cet ouvrage passait aux yeux des Arabes pour une des merveilles du monde; et son écroulement ainsi que les désastres qui en ont été la suite, ont formé chez cette nation une époque historique, sur laquelle les savans n'ont jamais été d'accord. *Yemen.*

Dans le Djebal ou haut pays on rencontre les villes, de Damar, où les Zeidites ont une grande université; de Doran, qui a de grands magasins de blé taillés dans le roc; de Djobla, remarquable par ses rues qui sont pavées; de Kousma, à la quelle on monte par des gradins; de Mnasek, dont toutes les maisons sont creusées *Djebal et Theama.*

(1) Plin. Hist. Nat. liv. VI. c. XXXII.

dans le roc vif; de Saade, qui, outre ses productions en fruits et en raisin, a encore quelques mines de fer; et enfin de Nedjeran, qui est située dans un lieu où les eaux abondent. Dans le Theama, ou pays de plaine, est située Aden, ville autrefois renommée par son commerce et son port sur l'Océan Indien: elle est fortifiée, au rapport de La-Roque, par la nature et par l'art: un bel aqueduc lui fournit des eaux salubres, avantage inappréciable dans le climat brûlant de l'Arabie. Moka, fameuse par son café si recherché en Europe, est moins forte est moins belle qu'Aden, mais elle est plus commerçante: elle a de petites murailles qui la mettent à l'abri des incursions des Arabes errans, et ses maisons sont recouvertes en dehors d'une espèce de porcelaine ou de stuc, qui leur donne une extrême blancheur: la plus grande exportation du café de Moka se fait par le port de Hobeida près de Beit-al-Fakih.

Hadramaut. L'Hadramaut, célèbre anciennement par la valeur de ses habitans, offre en plusieurs endroits des montagnes fertiles, et des vallées entrecoupée de ruisseaux qui descendent de ses hauteurs: on y recueille de la gomme, de l'encens, et de la myrrhe en quantité. Sa côte orientale a plusieurs bas-fonds, où l'on fait une riche pêche de coraux et de perles: Doan est une grande et belle ville située dans l'intérieur, près le port de Hasec, et qui est entourée des îles Merbat et Dafar. Derrière ce pays est le district montueux de Mahrah, dont les habitans parlent un dialecte particulier. Le territoire d'Oman est encore bien plus fertile: outre les grains et les fruits dont il abonde, la mer qui le borde est tellement remplie de poisson, qu'on en nourrit les vaches, les ânes et autres animaux, et qu'on l'employe même comme engrais dans les terres. L'Iman, qui est le Prince le plus puissant du pays, fait sa résidence à Rostak; mais la principale ville est Maskat ou Mascate, *Mascate.* située à l'extrémité méridionale d'un golfe qui a enriron 900 pas géométriques de longueur, sur 400 de largeur, et est bordé au levant et au couchant de rochers escarpés qui y mettent les vaisseaux à l'abri des vents: dans les lieux où la nature n'a point pourvu à la sûreté de cette place, l'art y a suppléé par une haute et épaisse muraille. Mascate a été de tous tems l'entrepôt des marchandises de l'Arabie, de la Perse et de l'Inde: les Portugais s'en emparèrent en 1508, et y bâtirent deux églises, dont l'une sert aujourd'hui de magasin: au bout de 150 ans ils en furent chassés par les Arabes, dont le Prince fait le commerce pour son pro-

pre compte; sa marine à cet effet consiste en quatre vaisseaux, et quelques autres petits bâtimens. Le commerce est ouvert à tous les peuples dans ce port, mais sans avantage pour aucun. Le pays d'Oman, et par conséquent toute l'Arabie, se termine au levant par le cap Rosalgate ou Ras-al-Had.

La province appelée Hajar est à l'ouest sur le golfe Persique, et a pour capitale Lahsa, ville située sur la rivière Astan. Vient ensuite Katif, qui est à la place de l'ancienne Gerra, et bâtie en pierres de sel; les habitans de cette ville ainsi que ceux de Koueit ne vivent que de la pêche des perles, et lorsqu'ils n'ont pas les moyens de la faire pour leur compte, ils la font pour celui de négocians étrangers moyennant un prix convenu. Toute cette côte est extrêmement peuplée, et abonde en dattes, en riz et en coton; les lys et les troènes tapissent les bords des rivières; mais quelquefois des nuées de poussière soulevées par les vents recouvrent tout-à-coup des districts entiers d'une couche de sable. Tarut, petite ville à l'orient de Katif a d'excellens vignobles, qui, au rapport de Malte-Brun, sont inondés par la marée: c'est là que doit être placé le pays appelé par Strabon *Regio Macina*, où les vignes cultivées en paniers de jonc étaient souvent entraînées par les flots de la mer, et ensuite rapportées à leur place à la rame. On doit regarder comme fesant partie de l'Hajar les îles de *Baharein*, qui sont près des côtes de l'Arabie dans le golfe Persique: le mot Baharein signifie deux mers: les modernes ont nommé la principale de ces îles *Auel*, et les anciens *Tylos*: elle produit en abondance des dattiers, des vignes, des figuiers et des palmiers: on y trouve un arbre dont les feuilles et les fleurs, semblables par la forme à celles du rosier, s'ouvrent et se ferment au commencement et à la fin du jour: les habitans arrosent les arbres et leurs légumes avec de l'eau salée.

Hajar.

En revenant de l'Oman vers le couchant on rencontre le désert d'Ahkaf, qui, selon la tradition du pays, était autrefois un paradis terrestre habité par une race impie de géans appelés les *A'aditi*, qui furent tous ensevelis sous un déluge de sable. Nous sommes redevables à un voyageur de Damas de quelques notions nouvelles sur l'intérieur de l'Arabie, d'après lesquelles il paraîtrait, que, depuis les confins du canton de Hauran jusqu'au bord de l'Euphrate, tout le pays n'est qu'une plaine immense, sans rivières, sans sources permanentes, sans éminences, et sans la moindre trace de

Intérieur de l'Arabie, désert d'Ahkaf.

villes ou de villages: on n'y aperçoit çà et là que quelques arbustes épineux et des plantes éparses, dont l'aspect réjouit la vue. Cette vaste plaine est appelée par Abulfeda et d'Anville Dahna, et par d'autres géographes El-Hamad: les Anaseh, les Beni-Saher, les Szeleb et autres tribus Nomades y sont toujours errans. Dans le canton de Diof ou Al-Giuf, comme l'appelle d'Anville, on voit un haute tour pyramidale: les habitans y sont dans un état de guerre civile continuel; ils mangent les chiens et vont à la chasse des bœufs sauvages. On traverse ensuite un grand désert de pierres qui a deux journées de longueur, et un autre de sable, qui en a trois: derrière celui-ci s'élève le mont Schammar, appelé Zametas par Ptolémée, lequel est parsemée de forêts et de villages: sa hauteur et son étendue semblent l'égaler au Liban. La ville de Darreja, ou Dareie, ou Driyah capitale du pays des Wehabites est à dix journées de chemin de ce mont; et elle ne présente guères autre chose de remarquable aux voyageurs, que la grande quantité d'arbres fruitiers qui sont à l'entour, ses excellens chevaux, et les nombreux troupeaux de moutons noirs qui peuplent ses environs.

Nedjed.

Le pays appelé Nedjed ou Neged, selon Niebhur, s'étend depuis le désert de la Syrie au nord, jusqu'à l'Yemen au midi, et depuis l'Irac-Araby au levant, jusqu'à l'Hedjaz au couchant, et comprend par conséquent tout ce que les géographes Européens désignent sous le nom d'Arabie Déserte. La partie de cette province, proprement appelée Nedjed, est montueuse, peuplée de villes et de villages, et divisée en une foule de petits états, chaque ville étant gouvernée par un Cheik qui est indépendant. Cette contrée produit toutes sortes de fruits, et surtout des dattes; on y trouve peu de rivières, et celle d'Astan qui est marquée sur la carte de d'Anville n'est qu'un *Wadi* ou torrent, qui n'a d'eau qu'à la suite de pluies abondantes. Dans le district d'El-Ared est la ville de Semama célèbre du tems de Mahomet par le séjour de l'Anti-Prophète Moseilama; elle forme avec Lahsa et Jebrin un triangle équilatéral, et est à peu de distance du mont *El-Ared*, lequel répond aux *Montes Marithi* de Ptolémée, qui ne sont qu'un amas de roches calcaires escarpées au couchant, et d'une pente douce au levant.

La Mecque.

Venons enfin à la partie occidentale de l'Arabie que baigne la mer Rouge: nos regards se portent de suite sur la Mecque ancienne capitale de cette contrée, qui était connue des Grecs sous

le nom de Macoraba. La ville sainte de la Mecque, dit Ali Bey, est le centre de la religion Musulmane, et doit cette prérogative à son fameux temple, objet de la vénération de tous les vrais croyans, qui en regardent Abraham comme le fondateur. Je m'assurai par un grand nombre d'observations, que la latitude de cette ville est de 21. 28.′ 9.″ au nord, et sa longitude de 37.° 54.′ 45.″ à l'est. Elle est située dans une vallée d'environ 150 toises de largeur, et sur une ligne qui va en serpentant du nord-est au sud-ouest entre des montagnes basses, dont elle suit les sinuosités; ses maisons s'étendent dans la vallée et en partie sur le penchant des hauteurs, ce qui en augmente encore l'irrégularité. On peut se former une idée de l'aspect que présente cette ville, en se figurant un amas de maisons entassées au nord du temple, et dont la direction se prolonge en forme de croissant du nord-est au sud-ouest. L'aridité de son sol est telle, qu'on n'y trouve que quelques puits peu profonds, dont on est réduit à boire l'eau tiéde et saumâtre; et sans la superstition qui a fait de la Mecque un sanctuarie, même avant Mahomet, cette ville n'aurait jamais existé, tandis que les pélerinages qui s'y font de toutes parts, son commerce immense, et les présens que la dévotion y apporte, la rendent extrémement riche et florissante. Il n'y a de champs et de paturages qu'à une grande distance, et les fruits qu'on y mange viennent des jardins de Tayef, qui se trouvent dans un terrein montueux, où il gèle quelquefois en été. Habitans d'un pays dont le sol ne compensait pas par ses productions les soins de l'agriculture, les anciens Koreisites s'adonnèrent entièrement au commerce, et la position avantageuse du port de Jedda ou Diedda dont ils étaient près, leur ouvrit des communications avantageuses avec l'Abyssinie. Les caravannes de l'Yemen et de la Syrie s'arrêtaient autrefois à la Mecque, mais depuis elles ont changé de direction, et cette ville ne doit réelement son existence qu'aux nombreux pélerins qui vont visiter la sainte Kaaba.

Médine occupe le second rang parmi les villes de l'Arabie, et fut rendue célèbre par la magnifique mosquée que Mahomet y fit construire pour être son tombeau, et dans laquelle Abubeker et Omar ses successeurs ont aussi les leurs: elle était appelée autrefois Yatreb par les Arabes, et Jatrippa par les Grecs: on lui donna ensuite le nom de *Medinat'l nabi* ou ville du prophète, qu'elle conserve encore aujourd'hui. A peu de distance de cette ville on trouve le port de Jemboa, où les grandes frégates peuvent *Médine.*

jetter l'ancre, mais l'entrée en est embarrassée par des écueils: les environs de Médine offrent l'aspect d'un affreux désert, où l'on n'aperçoit ça et là que quelques chétives plantes: les rivages de la mer fournissent des coquillages de la plus grande beauté. De Jemboa, en se dirigeant vers le nord, on rencontre Erac ou Karac, qui répond à l'ancienne Petra, d'où cette contrée prit le nom d'Arabie Pétrée. Le port de Tor sur la mer Rouge est fréquenté par les pélériens Turcs qui vont à la Mecque ou à Médine: ensuite on entre dans le fameux désert du mont Sinaï, qui est une masse imposante de rochers de granit, dont le sommet s'élève au dessus d'une chaîne de montagnes appelée par les Arabes *Dsoejbbel Monsa*. Au pied de ce mont est un couvent Grec, dit de Sainte Cathérine: ses environs présentent des vallées riantes et fertiles, parsemées de jardins, où croissent la vigne, le dattier, le poirier et autres arbres fruitiers, dont on transporte les fruits au Caire, où ils se vendent fort-cher. La tradition, dit Malte-Brun, a consacré les monts Sinaï et Horeb dans l'opinion des Chrétiens, des Juifs et des Musulmans. Ces derniers, à leur retour de Médine, honorent du sacrifice de quelques agneaux le lieu où Dieu voulut se montrer à Moyse dans tout l'appareil de sa puissance. Le Dgebel-el-Mokatteb est un grand rocher qu'on rencontre en venant du mont Sinaï à Suez, lequel est couvert de figures hiéroglyphiques, qui ont été pendant long tems le sujet d'une infinité de discussions entre les savans. Lorsque Niebhur passa en ce lieu, il vit un cimetière rempli de pierres sépulcrales magnifiques, avec de fort-beaux hiéroglyphes, monumens qui attestent l'existence passée de villes peuplées et florissantes dans ces environs. Ali Bei visita ensuite les *sources de Moyse*, situées dans le même endroit; ce sont des trous qui se trouvent sur une éminence, et qui contiennent une eau verdâtre et fétide, réduite sans doute à cet état par la liberté qu'on a de s'y laver, et d'y faire entrer même les animaux.

Mont Sinaï.

Suez.

La péninsule formée par les deux golfes d'Aliah et de Suez offre au voyageur le tableau d'une affreuse stérilité. Suez est une petite ville qui tombe en ruine, et n'a guères que 500 Musulmans et 30 Chrétiens de population. Son port est si mauvais, que les bâtimens de la mer Rouge appelés *dao* ne peuvent y entrer qu'à la faveur de la haute marée, et, après avoir mis à terre leur chargement. Mais le véritable port de Suez se trouve au midi, à une demi-lieue sur la côte de l'Afrique, et les grandes frégates même

peuvent y entrer. Devant Suez, la mer Rouge n'a guères que deux milles de largeur lorsque la marée est haute, et environ deux tiers de mille quand elle est basse. Le débarquement y est très-commode; les rues de la ville dont le sol est sablonneux sont régulières, mais non pavées; et les maisons, ainsi que les mosquées y sont dans le plus mauvais état.

Golfe Arabique.

Quelques-uns croyent que le golfe Arabique était anciennement un long détroit, qui joignait la Méditerrannée à l'Océan Indien, et qui, dans la suite des siècles, s'est comblé à son extrémité septentrionale. On voit sur ses bords le fond de la mer parsemé de coraux verdâtres, qui, au rapport de Forskal, ont l'air de forêts et de prairies verdoyantes au dessous des eaux durant les tems de calme: spectacle qui contraste agréablement avec la triste monotonie de ses côtes arides. Les Grecs donnaient le nom de rouge à toutes les mers qui entourent l'Arabie; et c'est peut-être aussi de là qu'est dérivé le mot Edom ou Idumée, qui aussi veut dire rouge. Toutes les rivières de l'Arabie tiennent plus ou moins de la nature des torrens, et s'appellent *ovadi*. La plupart des géographes sont d'avis, que l'aridité du sol de cette contrée est la cause que les rivières et les torrens n'y ont point formé de lacs: cependant Strabon atteste d'en avoir vu quelques-uns; et si l'on en croit un géographe Turc, il s'en trouve dans le Nedjed. L'Arabie a aussi des montagnes fort-élevées, et les pélerins qui vont de Damas à la Mecque aperçoivent, à la distance de deux journées, le mont Chahak qui domine sur une vaste plaine. Le mont Arafat ou Diebel Noir (qui signifie *montagne de la lumière*), sur lequel l'Ange Gabriel porta au grand prophète les premiers chapitres de l'Alcoran, s'élève en pain de sucre au dessus des autres montagnes qui l'entourent.

Rivières, lacs, montagnes.

Climat.

Le climat de l'Arabie varie suivant la position de chaque province: dans les montagnes de l'Yemen il pleut régulièrement depuis la moitié de juin jusqu'à la fin de septembre: on ne voit pas un nuage dans tout le reste de l'année, et elle passe quelquefois toute entière sans qu'il pleuve dans les plaines. Dans les montagnes de l'Oman et à Mascate la saison pluvieuse commence à la moitié de novembre, et ne finit qu'à la moitié de février. En juillet et Août le thermomètre à Moka s'élève jusqu'à 98 degrés de Farenheit, tandis que dans les montagnes de Sana il ne s'élève qu'à 85. Quelquefois il gèle à Sana, et Edrisi fait mention de certaines monta-

gnes où il gèle même en été. Mais le phénomène le plus à craindre dans ce climat est le vent appelé indistinctement *sam*, *smoum*, *samiel* ou *sameli*, qui souffle ses vapeurs mortelles dans le désert entre Basra, Bagdad, Halel et la Mecque, au milieu des brûlantes chaleurs de l'été. Il est, dit-on, des Arabes, d'un odorat si fin, qu'ils pressentent l'approche de ce vent à l'odeur du soufre, d'autres le connaissent à l'ardeur de l'atmosphère qui devient rougeâtre; et ils s'étendent aussitôt le ventre par terre. Quelques hommes courageux ayant voulu l'affronter ont été souffoqués de suite, et l'enflure prodigeuse de leurs cadâvres a fait croire aux Arabes que ce vent était imprégné d'un poison subtil.

Végétation. La végétation présente également des nuances différentes en Arabie selon la diversité des lieux: on trouve dans les déserts les mêmes plantes qui se rencontrent dans les contrées de l'Afrique septentrionale, ainsi qu'un grand nombre d'oasis ombragés de palmiers, de dattiers et d'euphorbes qui récréent l'œil du voyageur. Les rivages de la mer, dit Malte-Brun, offrent un aspect plus riche et plus varié; de nombreux ruisseaux qui descendent des montagnes y entretiennent une agréable verdure. Les plantes qui croissent dans le sable près des eaux de la mer participent de la nature de celles du désert; mais les bords des rivières, les vallées et les plaines ont une fertilité, qui forme un heureux contraste avec l'aridité des montagnes. Plusieurs plantes de l'Inde et de la Perse, que leur beauté ou leur utilité ont rendues célèbres, sont indigènes au sol de l'Arabie, telles que le tamarin, le cotonnier, le bananier, la canne à sucre, le muscadier, le bétel, et des melons de toutes sortes. L'Arabie n'a que fort-peu de bois, où l'on voit dominer entre autres plantes naturelles ou cultivées, le dattier, le cocotier, le palmier à éventail, le figuier, l'oranger, le sycomore, l'amandier, l'abricotier, la vigne, le ricin, et le sésame: parmi les fleurs on distingue le lys blanc et l'amarante qui exhalent leurs parfums. On trouve dans les environs du Sinaï, l'acacia ou l'épine d'Egypte qui porte la gomme Arabique, dont on peut se nourrir au besoin; le tamaris, espèce de plante qui dans le mois de juin et juillet produit un suc doux et aromatique appelé *elmanu*, que quelques-uns prennent pour la manne de Moyse (cet arbre de la manne est l'*hedisarum* alkagi de Linnée); et enfin le ban appelé par les naturalistes *balanus mirespica*, dont le fruit donne une huile précieuse. Mais les deux arbres dont s'énorgueillit particulièrement

l'Arabie sont ceux du cafè et du baume. Le dernier croît dans le voisinage de Médine et non de la Mecque; car le fameux baume connu sous le nom de la Mecque, dit Ali-Bei, est tout autre qu'une production du sol de cette ville; il y est même fort-rare, et on n'y en trouve qu'autant que les Bédouins en apportent par hazard des autres contrées de l'Arabie. Un homme qui devait être bien instruit à cet égard, étant Mecquois, me dit que ce baume venait particulièrement de Médine où ils est appelé *belsan*, et que ses compatriotes ne connaissent même pas l'arbre qui le porte, et qu'on nomme gilead. L'arbre à cafè s'élève en terrasses sur la pente occidentale des hautes montagnes qui traversent l'Yemen: on assure que les Arabes en ont défendu l'exportation sous des peines très-sévères; et que cependant les Hollandais, les Français et les Anglais ont trouvé le moyen de le faire passer dans leurs colonies; mais le cafè de l'Yemen conserve toujours sa supériorité: les Arabes disent qu'ils ont tiré le cafier de l'Abyssinie, et c'est peut-être des habitans de cette contrée qu'il en ont appris l'utilité, ainsi que la manière de le cultiver. L'Arabie est encore renommée par son encens, dont tous les poètes anciens et modernes ont fait tant d'éloges: on n'y en recueille maintenant que d'une seule espèce appelée liban ou oliban qui n'est pas la meilleure; le sol des montagnes qui le produit est argileux et plein de nitre. Celui qui vient de l'Arabie n'est pas toujours de ce pays: les Arabes en tirent beaucoup de l'Abyssinie, de Siam, de Sumatra et de Java; et la gomme aromatique la plus inférieure de ces contrées, est, au dire des voyageurs, d'une qualité bien supérieure à celle de l'oliban.

Malte-Brun compare le chameau à une seule bosse à un navire ambulant, sans lequel l'homme n'aurait pu traverser les mers de sable qu'on rencontre dans les déserts de l'Arabie. Que deviendrait l'Arabe sans le chameau? s'écrie Ali Bei. Quelle est la puissance humaine qui aurait pu réunir plus de quatre vingt mille hommes au pied du mont Aarafat pour le jour du pélerinage, sans le secours de ce précieux animal? Aussi est-il bien traité de son maître; mais en revanche il lui faut travailler jusqu'au dernier soupir: il meurt sous le fardeau, et les routes sont couvertes de ses ossemens. Pline et Aristote ont décrit avec beaucoup d'exactitude les deux seules espèces que nous en connaissons jusqu'à présent; l'une qui est répandue en Arabie, en Egypte et dans le nord de l'Afrique, n'a qu'une bosse sur le dos, et se nomme chameau de *Chameau.*

l'Arabie; et l'autre, qui se trouve en Perse, dans la Russie méridionale et dans la Bucharie, qui répond à l'ancienne Bactriane, a été appelée *Chameau de la Bactriane*. Parmi les variétés de l'espèce Arabe, on distingue les chameaux de somme de ceux qui ne sont propres qu'à la course: Diodore, Strabon et Isidore ont donné à ces derniers le nom de *Camelos Dromus*, ou chameaux coureurs, d'où est venue la dénomination de *Dromadaire*, qu'on a étendue mal-à-propos à tous les chameaux de l'Arabie.

Le cheval. Mais cet animal est encore moins célèbre que le cheval chez ce peuple pasteur: ce dernier n'est pas seulement l'ami de la famille, et le compagnon de son maître: il en est encore regardé comme un être doué d'intelligence, et qui veille à sa sûreté: car les Arabes lui attribuent la faculté d'apercevoir l'ennemi de loin, de demêler, par la finesse de son odorat, les pièges de l'ennemi caché, d'avertir son maître par ses hennissemens, et de refuser d'aller en avant, lorsqu'au mépris de ses avertissemens, il veut lui faire poursuivre sa route. Les Arabes prennent les plus grandes précautions pour conserver dans toute sa pureté la race des Koclanes surtout, ou chevaux, qu'ils croyent sortis des écuries de Salomon: à cet effet, toutes les fois qu'il veulent faire couvrir une jument, ils appellent des témoins, dressent un procès verbal de la monte, et mettent ensuite une clochette pour empêcher qu'elle ne puisse recevoir un autre étalon. Cet usage, bien que général parmi les tribus Arabes, n'est pourtant pas observé chez toutes avec la même rigueur: les Neilgs se contentent d'appeler les témoins au moment où la jument est couverte, pour constater la race du père et de la mere, lorsque le poulain sera pour être vendu. En général le chevaux Arabes sont d'un gris blanc; ils ont une belle tête, la queue mince, l'œil plein de feu et l'ouie fine; ils sont forts, vîtes à la course, et capables de supporter long tems la faim et la soif: on les trouve ordinairement dans l'Yemen, et dans les environs de la Syrie. L'âne est d'une excellente qualité en Arabie malgré qu'il y soit d'une petite taille; il approche beaucoup de la nature du mulet, et est d'un grand secours dans les pélerinages de la Mecque.

Autres animaux. Les bœufs de l'Arabie ont généralement une bosse sur le dos comme ceux de Syrie. J'ai vu à la Mecque, dit Ali Bei, une espèce de vache sans cornes avec une bosse sur le dos: on me dit que cet animal venait d'une contrée plus orientale, et qu'on s'en servait pour monture et bête de somme: il marche d'un pas très-

vite, et donne beaucoup de lait. On trouve aussi dans ce pays des moutons à grosse queue, mais pourtant moins hauts que ceux des provinces méridionales. J'y vis encore une espèce de chévres fort-belles, dont les cornes avaient plus de 24 pouces de longueur. La panthère, l'hyène, le loup, le sanglier, le rat de pharaon, le renard et le singe, peuplent les montagnes et les plaines de cette contrée. Les rats fourmillent à la Mecque et s'y montrent avec beaucoup de hardiesse. Comme je tenais mon lit à terre, dit encore le même écrivain, ils sautaient sur moi, et je ne m'en inquiétais guères, parce qu'au moindre coup que je frappais ils prenaient la fuite; mais une nuit que j'avais pansé mon domestique avec du baume de geniévre, malgré que je me fusse bien essuyé les mains avec un linge, l'odeur les attira autour de moi, et tandis que je dormais profondément, ils me firent à la main droite deux morsures qui m'éveillèrent en sursaut. Les Arabes rendent une sorte de culte à un oiseau de l'espèce de la grive, qui vient tous les ans de la Perse orientale, et détruit les sauterelles dont ce peuple fait quelquefois sa nourriture. Le faisan abonde dans les montagnes, la perdrix et la poule de pharaon dans les plaines, et la stupide autruche dans le désert où elle abandonne quelquefois ses œufs. Les tortues de terre et de mer sont extrêmement communes en Arabie, et y servent de nourriture aux Chrétiens dans leurs jours d'abstinence. Parmi les serpens de ce pays, Malte-Brun remarque particulièrement celui qu'on appelle baetan, qui est tacheté de blanc, et dont la morsure cause la mort sur le champ. Les écrivains Arabes parlent encore d'un grand lézard appelé guaril, qui a la force du crocodile.

Mines et pierres.

On ne peut douter que l'Arabie n'eût anciennement plusieurs mines d'or, dont les unes étaient ensevelies dans le roc, et les autres recouvertes seulement d'une légère couche de terre: maintenant, on n'y trouve plus, au rapport de Niebhur, que quelques mines de fer, et aucune d'or ni d'argent. Les anciens font mention d'une certaine pierre aromatique, qu'on croit être l'ambre jaune: il serait difficile de dire ce que pouvait être l'émeraude appelée *Cholos* par Juba. Parmi les pierres précieuses de l'Arabie on cite le béril et le topaze: Niebhur assure avoir vu dans l'Yemen des colonnes de basalte, d'albâtre azuré, et de salpêtre.

Habitans.

Les Arabes croyent être les descendans d'Ismaël, qui, chassé avec sa mère Agar par Abraham, s'arrêta dans l'endroit où est maintenant la Mecque: c'est là qu'Agar, tourmentée de la soif,

découvrit par miracle le puits dont est fait mention dans l'Écriture. Selon la tradition de ce peuple, Ismaél resta en ce lieu jusqu'à la mort de sa mère, après laquelle il s'en alla vers les provinces méridionales de l'Arabie, qu'il trouva habitées par des descendans du patriarche Heber; il s'y maria, et après un long séjour, il partit avec une nombreuse famille et beaucoup de troupeaux, et s'achemina vers le prétendu puits d'Agar. Avant qu'Ismaél fît ce voyage, la tribu des Joramides, une de celles qui peuplaient l'Arabie méridionale, s'était portée au nord, à environ 90 lieues du puits d'Agar, et avait jetté les fondemens de la ville de Yatreb. On voit, d'après ces traditions, que dès les tems les plus reculés, les Arabes étaient divisés en familles errantes, qui conduisaient de paturages en paturages leurs troupeaux, dont ils tiraient tout ce qui leur était nécessaire. Ces familles s'étant multipliées continuèrent le même genre de vie, et s'appelèrent tribus, dénomination à laquelle on joignit dans la suite quelque nom particulier et allusif au lieu que chacune d'elles habitait, et aux occupations des individus qui la composaient. Ainsi on appela, Bédouins les Arabes du désert, du mot Bedovy qui veut dire habitans du désert; Sarrasins ou Scenites, c'est-à-dire pasteurs, les Arabes qui occupent le centre de cette contrée; et Nabathéens les Arabes qui habitent sa partie orientale. Quelques-unes de ces tribus ont pris le nom de la souche d'où elles descendent; tels sont, par exemple les Koreisites, ainsi appelés du surnom de Koreisite, donné à Fehr l'auteur de leur race. Les Arabes sont maigres et bruns, ils ont le regard féroce, et sont jaloux de leur barbe : les Mecquois surtout sont, au dire d'Ali Bei, de vraies momies ambulantes recouvertes d'une peau collée aux os. Qu'on se figure deux grands yeux enfoncés, un nez effilé, des joues creusées jusqu'aux os, des bras et des jambes tout-à-fait desséchés, la poitrine, les veines, les nerfs, et toutes les parties séches du corps tellement saillantes, qu'on pourrait s'en servir comme de modèles en anatomie; tel est le triste aspect que présentent ces misérables. Les femmes ont de fort-beaux yeux, un nez régulier, mais la bouche grande. Les romans de cette nation nous donnent une idée singulière de son jugement en fait de beauté : un corps agile, fluet et flexible comme un jonc, ou comme les longs roseaux de l'Yemen, des cuisses d'un volume considérable qui puissent à peine passer par la porte de la tente, deux grenades sur un sein d'albâtre, des yeux vifs et languissans comme ceux de

la gazelle, des sourcils bien arqués, une chevelure noire et frisée, qui flotte sur un cou aussi long que celui du chameau; voilà les avantages que les poètes Arabes veulent dans une femme pour être belle. Les femmes du peuple vers les bords de la mer ont le teint d'un jaune sombre; mais dans les montagnes on recontre des paysannes, qui ne le cédent pas, pour la beauté et la régularité des traits, aux femmes même de l'Italie et de la Gréce.

Caractère des Arabes.

Les Arabes sont libres de leur personne, et jouissent des avantages de la société sans renoncer aux droits de la nature: ils nourrissent dans leur âme les austères vertus du courage, de la patience et de la sobriété; leur passion pour l'indépendance les rend maîtres d'eux mêmes, et ils craignent tellement le deshonneur, que pour l'éviter ils bravent les dangers et la mort même. Leur maintien a de la gravité et annonce de la fermeté d'âme: ils parlent avec lenteur, d'un ton imposant et laconique; ils ne rient presque jamais, et leur unique geste est de porter la main à leur barbe, emblême vénérable de la virilité. On trouve dans leurs camps toute l'hospitalité jadis exercée par Abraham, et tant vantée par Homère: les féroces Bédouins, la terreur du désert, embrassent sans réflexion l'étranger qui entre dans leur tente, et lorsqu'il y a réparé ses forces, ils le remettent sur son chemin, lui font des présens et le comblent de bénédictions. Nous ne pouvons donner une idée plus exacte de leur générosité, qu'en rapportant les trois traits suivans. Abdallah, Kais et Araba étaient également généreux; pour juger celui qui le serait d'avantage, les Mecquois résolurent de mettre leur vertu à l'épreuve. Abdallah étant en voyage, un Arabe se présente à lui en habit de pélerin, et lui demande des secours. Abdallah lui donne aussitôt son chameau avec son riche équipage, et une bourse de quatre mille pièces d'or. Un autre pélerin se présente à l'habitation de Keis; et comme celui-ci était encore au lit, son domestique dit au pélerin, prenez ces sept mille pièces d'or avec l'ordre que voici pour les serviteurs de mon maître, qui vous remettront en outre un chameau et un esclave. A son lever Kais loua la générosité de son domestique, mais il le blâma pour avoir mis des bornes à la sienne en respectant son sommeil. Un troisième pélerin se présenta à Araba qui était aveugle: hélas, dit-il, je n'ai point de trésors, disposez de ces deux esclaves qui me servent de guide et de soutien. Mais l'offense change tout-à-coup ce caractère de générosité, en une férocité qui ne connait ni pardon ni pi-

tié, et ne respire plus que le sang: l'Arabe attend des années entières le moment de se venger, non en ôtant la vie à celui qui l'a offensé, mais en égorgeant celui des membres de sa famille qui lui est le plus utile. Pour éteindre ces haines qui auraient été éternelles, les Arabes célébraient tous les ans, avant Mahomet, une fête qui durait deux mois, et même quelquefois quatre, dans laquelle, oubliant les querelles étrangères et domestiques, ils laissaient reposer leurs cimetères.

Autres habitans. La liberté dont on jouissait anciennement en Arabie y attira beaucoup de nouveaux hôtes, qui y apportèrent leurs différentes sectes, tels que des Catholiques persécutés, des Hérétiques en exil, et des Juifs chassés de leur pays. Le district de Kheibar, qui est au nord-est de Médine, est habité par des Juifs indépendans qui ont leurs Cheiks: les Turcs les accusent de piller leurs caravanes, et les ont en horreur. Cette race de Juifs ne parait avoir aucun rapport avec ceux qui vivent dans les villes situées sur les frontières de l'Arabie: elle est l'organe du commerce qui se fait entre les Arabes et les étrangers. Les Chrétiens schismatiques ne sont pas peu nombreux dans ce pays: il y a au pied du mont Sinaï un couvent, dit de Sainte Cathérine, où réside un Archevêque, dont la jurisdiction s'étend sur tous les Chrétiens Grecs de l'Arabie: on y dit la messe en Arabe, et les autres prières s'y font dans la même langue.

GOUVERNEMENT ET RELIGION.

Cheiks et Emirs. LES Princes Arabes avaient tous réuni le sceptre à l'encensoir; et le double caractère de Mahomet comme Monarque et comme prophéte, nous oblige à traiter dans le même chapitre du gouvernement de l'Arabie, et de son système religieux. Il y a dans chaque tribu Arabe une famille, que la reconnoissance, la superstition ou la fortune ont élevée au dessus des autres, et dans laquelle se perpétuent les dignités de Cheik et d'Emir, qui sont les juges souverains de toutes les contestations entre les individus, et les commandans en chef des troupes en tems de guerre. L'armée se compose de la réunion momentanée de plusieurs tribus, et d'un chef suprême appelé Emir des Emirs ou espèce de Roi, qui se voit tout-à-coup abandonné de ses sujets, s'il ne les gouverne pas avec une bonté paternelle. En tems de paix, les Cheiks régissent





G. Bigatti f.

les Dow-Wars, ou les réunions de tentes appelées *Himas*, qui répondent aux villes et villages des autres peuples: les seconds étendent leur autorité sur plusieurs Dow-Wars et sont quelquefois subordonnés au Grand-Emir. Niebhur donne le nom de Doles aux gouverneurs des districts; et s'ils sont d'une naissance distinguée, ils prennent le titre de Walis.

Strabon rapporte, sur le témoignage d'Eratosthéne, que plusieurs villes de l'Arabie étaient gouvernées par des Princes particuliers qui ne se succédaient point par droit d'hérédité, mais le premièr enfant né parmi la noblesse en général, après la proclamation du Roi, était réputé l'héritier présomptif de la couronne. C'est pourquoi dès qu'un Prince était monté sur le trône, on prenait note de toutes les dames de considération qui se trouvaient enceintes, et on les gardait avec honneur, jusqu'à ce qu'une d'elles eût accouché d'un fils, qui était élevé ensuite d'une manière digne du rang où il était appelé. Arthemidor, cité ensuite par Strabon, dit que la nation Sabéene était sujette à un Roi: ce qui annonce que les Emirs étaient dans la dépendence d'un chef suprême, comme l'atteste en effet l'Ecriture, où il est souvent fait mention des Rois Arabes ou Sabéens. Un turban, un manteau, et deux grands caleçons, voilà en quoi consiste tout l'habillement et la parure des Emirs ainsi que des Cheiks.

Costume des Emirs.

Celui dont nous offrons le portrait à la Planche 23, est assis les jambes croisées sur un tapis à la manière des orientaux; il tient une longue pipe à la bouche, et s'amuse à couper avec son couteau un petit bâton blanc; c'est la position où l'a vu La-Roque dont nous avons emprunté cette figure. Il est habillé en toile blanche, et a une chemise dont les manches sont d'une largeur prodigieuse, et si longues qu'elles touchent à terre: cette chemise ainsi que les caleçons, qui sont de la même toile, sont ornés d'une broderie en soie blanche; il a les pieds nus, le turban en mousseline, le manteau de couleur rouge et doublé en vert. L'autre Emir est à cheval et porte l'étendard de Mahomet, ou le croissant en main: son turban est beaucoup mieux arrangé que celui du premier.

Une partie de l'Arabie sujette aux Romains.

Trajan conquit une partie de l'Arabie et en fit une province, comme on le voit par quelques médailles sur lesquelles on lit *Arabia Augusti Provincia*. Elle etait gouvernée par un lieutenant du Prince, et avait pour métropole la ville de Petra: Dioclétien changea l'ordre des provinces et les morcela, comme s'exprime Lactance,

ce qui occasionna une augmentation de gouverneurs, d'officiers et d'agens du fisc. Dans ce changement de choses qui affaiblit la puissance de l'empire, la province d'Arabie fut aussi divisée : Petra resta métropole de la partie qui fut appelée *Palestine troisième* ou *Palestine salutaire*, l'autre partie conserva son nom, et comprenait dix sept villes, dont Bostra était la capitale. Cette nouvelle province fut gouvernée par un président (*Praeses*) pour le civil, et par un capitaine (*Dux*) pour le militaire ; mais ce dernier eut encore dans la suite l'administration civile, et reçut de l'Empereur Justinien le titre de *Moderator*. L'évêque de Bostra, suivant l'ordre généralement établi dans tout l'empire Romain, était le chef de la province Ecclésiastique, et l'on peut voir la série de ses évêques dans l'ouvrage du P. Le-Quien intitulé *Oriens Christianus*. Cette province demeura soumise aux Empereurs de Rome, et ensuite à ceux de Constantinople jusqu'au règne d'Héraclite, lorsque les Arabes Mahométans commençant à étendre leurs conquêtes sur l'empire Romain, prirent Bostra sous le Calife Abubeker l'an du Christ 632 et le 10.e de l'égire.

Le reste de l'Arabie ne fut jamais assujetti.

Si l'on en excepte cette province et quelques villes de l'Yemen, qui sont dans la dépendance de la Perse ou de l'Abyssinie, l'Arabie sut toujours se soustraire à la domination des plus puissans Monarques; et Sésostris, Cyrus, Pompée, et Trajan ne l'assujettirent jamais entièrement. Les Arabes, outre la bravoure qui leur est propre, trouvent encore dans la nature même de leur pays, un moyen puissant pour la conservation de leur indépendance; et lorsqu'ils marchent ou combat, ils ne songent point à la retraite, qui est toujours sûre pour eux. Leurs chevaux ou chameaux, qui, en huit à dix jours peuvent faire une marche de quatre ou cinq cents milles, disparaissent devant le vainqueur ; et les déserts s'opposent à la poursuite d'un ennemi, qui repose avec sûreté dans le sein de ses vastes solitudes, où les troupes victorieuses périraient bientôt de faim, de soif et de fatigues si elles voulaient l'y poursuivre. Les armes et les déserts des Bédouins ne sont pas seulement le rempart de la liberté de ce peuple, mais ils servent encore de boulevard à l'Arabie Heureuse, dont les habitans, éloignés du théatre de la guerre, sont énervés par le luxe et le climat.

Ancienne religion des Arabes.

La religion des Arabes avant Mahomet, époque qu'ils appelent l'*état d'ignorance*, était une idolâtrie grossière, qui avait pour objet les étoiles fixes et les planètes, auxquelles ils rendaient un

culte particulier, croyant qu'elles étaient la cause des pluies qui vivifient leur pays. Ils regardaient ces astres comme animés par des intelligences qui en réglaient les mouvemens, et bientôt ils en firent des êtres de médiation entre Dieu et les hommes. Ces idées furent l'origine des hommages religieux rendus aux astres, des simulacres qu'on fit sous leurs noms, et des talismans qui furent imaginés pour prouver leur influence (1): et comme les partisans des sectes persecutées dans les états voisins venaient chercher un asile sur cette terre fortunée, où il leur était permis de professer librement leurs dogmes et de vivre selon leur religion, on y vit s'établir, depuis le golfe Persique jusqu'à la mer Rouge, les différens cultes des Sabéens, des Mages, des Juifs et des Chrétiens, les opinions religieuses se confondre en une seule, et toutes jouir de la même protection et des mêmes égards.

Divinités différentes.

Bacchus Dyonisien et Uranie furent particulièrement adorés en Arabie; le premier, selon d'anciennes traditions, avait été nourri et élevé à Nysa, ville de cette contrée, et avait enseigné à ses habitans l'art de planter la vigne, de la cultiver, et de faire le vin. En reconnaissance de ce bienfait il y obtint des honneurs divins, qu'on célébrait par des fêtes solennelles et des jeux sacrés: dans certaines tribus il fut appelé Urotal, et dans d'autres, surtout chez les Nabathéens, Dusarés. Pour perpétuer la mémoire de ce Dieu, les habitans de Bostra firent frapper des médailles où étaient représentés un pressoir et une vigne: on a une médaille d'Alexandre Sévère qui porte ce type à son revers. Il fut encore institué en son honneur, dans cette dernière ville, des jeux appelés *Dusarici*, qui se célébraient avec autant de pompe que les Aziaques: on y distribuait des prix pour la musique, pour le pugilat, et pour la course à cheval. Siléne, qui avait été le compagnon et le grand prêtre de ce Dieu, partageait aussi les hommages qu'on lui rendait: on le voit représenté sur plusieurs médailles avec une outre pleine de vin sur ses épaules: et c'est le type ordinaire des villes de l'Arabie qui ont des vignobles. Suidas assure, que Mars était adoré à Petra sous l'emblême d'une pierre noire quadrangulaire, qui avait quatre pieds de hauteur, deux de largeur, et un piédestal en

(1) Les talismans sont des figures magiques, tracées d'aprés certaines observations superstitieuses sur l'aspect du ciel ou des astres, et auxquelles les astrologues attribuaient des effets merveilleux, entre autres le pouvoir d'attirer les influences celestes.

or ; qu'on lui immolait un grand nombre de victimes, dont on répandait le sang en forme de libation ; et que le temple était tout resplendissant d'or et enrichi d'une grande quantité d'offrandes. Mais ces cultes étaient encore moins célèbres que celui qu'on rendait à Uranie, qui était l'Astarté des Phéniciens et la Venus céleste des Carthaginois : cette Déesse avait un temple à Bostra, qu'on trouve représenté sur une médaille de Septime Sévère, et sur une autre de l'Impératrice Mammea : on y apperçoit l'image de la Déesse tenant de la main droite une pique, et de la gauche une corne d'abondance, et ayant le pied gauche posé sur la proue d'un vaisseau. Cette ville acceuillit encore dans ses murs les cultes de Jupiter Ammon, de Sérapis, et de Jupiter Miséricordieux ou ami, lequel est represénté sur les médailles debout dans un temple formé de deux colonnes, tenant de la main droite une patère, et de la gauche une pique, avec un aigle à ses pieds.

La Kaaba ou pierre noire.

Mais le culte le plus ancien et le plus renommé de l'Arabie est celui de la Kaaba ou pierre noire: il fesait déjà la gloire de la Mecque avant Mahomet, et attirait les pélerins de toutes parts dans cette ville le dernier mois de l'année. Arrivés à une certaine distance, ces pélerins se depouillaient de leurs vêtemens, fesaient le tour de la Kaaba à pas précipités, la baisaient sept fois, visitaient les vallées voisines et surtout celle de Mina, où ils jettaient beaucoup de pierres, et sacrifiaient des moutons et des chameaux, dont on enterrait les ongles dans le lieu sacré. Les tribus Arabes partageaient leurs hommages entre trois cents idoles qui représentaient des hommes, des aigles, des lions et des gazelles.

Sacrifices, circoncision.

Outre les offrandes de fuits, de lait, et les sacrifices de moutons et de chameaux, les Arabes adoptèrent encore l'usage barbare de sacrifier des victimes humaines. La tribu des Dumatiens immolait tous les ans un jeune homme dans le troisième siècle de l'ère vulgaire ; et l'histoire rapporte qu'un Roi prisonnier fut égorgé dans une fête religieuse par le Prince des Sarrasins, qui servait sous les étendards de l'Empereur Justinien dont il était l'allié. Les Arabes s'abstenaient comme les Juifs de manger de la viande de cochon, et fesaient circoncire leurs enfans lorsqu'ils avaient atteint l'âge de puberté : ces usages se sont tacitement perpétués parmi eux sans être prescrits ni défendus par l'Alcoran. Les médecins Musulmans regardent la circoncision comme une chose nécessaire à la santé, et prétendent que, par une espèce de miracle, Mahomet naquit sans prépuce.

Naissance et jeunesse de Mahomet.

Tel fut l'état politique et religieux de l'Arabie jusqu'à l'apparition de Mahomet, auteur d'une religion qui se répandit dans tout l'orient, et y subsiste encore aujourd'hui. Tous les écrivains Arabes s'accordent à démontrer par des faits, que l'obscurité de naissance dont quelques-uns font un reproche à Mahomet n'est qu'une fable absurde : selon eux, il descend d'Ismaël, et sa généalogie se divise en deux parties, dont la première, depuis Ismaël jusqu'à Adnan est douteuse, et la seconde depuis Adnan jusqu'à Mahomet est certaine. Quelles que soient ces généalogies, il est certain que Mahomet appartenait à la tribu des Koreish, et à la famille des Hassemites, les plus illustres des Princes Arabes, et gardiens héréditaires de la Kaaba. Abdoll Notallab fils de Hasem son ayeul était riche et généreux : dans un tems de disette il nourrit ses concitoyens avec les richesses qu'il s'était acquises par le commerce, délivra la Mecque de la domination des Princes Chrétiens de l'Abyssinie, et vécut heureux ayant plusieurs enfans, parmi lesquels Abdallah se distinguait par sa grande beauté. On raconte que la nuit de son mariage avec la belle Amine, noble rejeton de la famille des Zahrites, deux cents jeunes filles moururent de jalousie et de désespoir. Abdallah eut, l'an 569 de l'ère Chrétienne, un fils, auquel il donna le nom de Mohammed ou Mahomet, devenu depuis si fameux dans l'histoire. Mahomet perdit son père, sa mère et son ayeul étant encore enfant, et fut élevé sous la tutelle de son oncle Abu Taleb, qui, partageant avec lui l'héritage paternel, donna au pupille cinq chameaux, et une jolie esclave Ethyopienne. Cet oncle le mit d'abord à la tête de quelques caravanes qui allaient en Syrie; ensuite une riche veuve nommée Cadija lui confia toute sa fortune, et le jeune homme ne se crut point avili en acceptant cet emploi, qui, ou contraire, est honorable aux yeux des Arabes : car un chef de caravane n'est pas seulement regardé comme négociant, mais encore comme homme de guerre. En reconnaissance de sa fidélité Cadija l'épousa, et Abu Taleb s'obligea de donner à cette dame une dot de douze onces d'or et de vingt chameaux. Les rares qualités dont Mahomet était doué, au physique et au moral, le rendirent cher à sa nouvelle épouse : son extérieur était séduisant ; il avait un air majestueux, un regard vif, un sourire agréable, la barbe longue, une physionomie où se peignaient tous les mouvemens de son âme, et une action qui donnait de la force à toutes ses paroles. Avec une mé-

moire prodigieuse, une conception facile et prompte, une imagination des plus riches, un discernement rapide, et une éloquence merveilleuse, il ne savait ni lire ni écrire, et ne s'était pas instruit à l'école des voyages, comme le prétend le Comte de Boulainvilliers. Des recherches plus exactes, dit Gibbon, nous portent à croire qu'il n'avait pas vu les cours, les armées, ni les temples de l'orient; que ses voyages se bornèrent à la Syrie, où il alla deux fois pour les foires de Bostra et de Damas; et qu'il avait étudié l'état politique, le caractère des peuples composans les diverses tribus Arabes, et les mœurs des Juifs et des Chrétiens, en fesant le commerce avec eux, et en vivant avec les pélerins qui allaient à la Mecque. Dès l'âge le plus tendre, Mahomet se livra à la contemplation des choses spirituelles; et tous les ans, au mois de *ramadan*, il quittait Cadija pour aller se retirer dans la caverne d'Hera à trois milles de la Mecque, où il médita son nouveau systême religieux. A l'âge de 40 ans, et après s'être acquis une grande considération parmi ses concitoyens par sa frugalité, sa magnificence et sa dévotion extérieure, il s'annonça enfin comme prophète envoyé de Dieu, pour rétablir dans sa pureté primitive la religion d'Abraham et d'Ismaél; ce ne fut pas sans raison qu'il attendit jusqu'à cette époque pour se déclarer tel: les Arabes étaient d'opinion que nul ne pourrait être prophète avant quarante ans, et c'est à quoi Mahomet fait allusion dans un endroit de l'Alcoran, où il dit qu'il *a passé l'âge*: d'ailleurs, le don de prophétie ne pouvait être, dans l'esprit de ce peuple, que la récompense d'une vie sobre, retirée, et passée dans la contemplation, comme fut celle de Jéthro et de Balaam. *Il n'y a qu'un Dieu, et Mahomet est son prophète*, voilà le dogme fondamental de la religion prêchée par Mahomet: en attestant à la fois une grande vérité, et une grossière imposture, cette religion proscrit le culte des idoles, des hommes, des étoiles et des planètes.

Il s'annonce comme prophète.

Fondement de sa religion.

Un Dieu seul.

Pour démontrer l'absurdité de l'idolâtrie, l'Alcoran pose en principe, que tout ce qui est créé est périssable; que ce qui nait doit mourir; et que ce qui est corruptible doit se corrompre et se dissoudre. Le créateur de l'univers au contraire est un être infini et éternel; qui n'à aucune forme, et n'occupe point d'espace; à qui rien ne peut être comparé; qui voit nos pensées les plus secrettes; qui existe par un effet nécessaire de sa propre nature, et posséde toutes les perfections morales et intellectuelles. Ce Dieu

récompensera au jour du jugement le dévot Musulman, et punira l'infidèle : lors de la dissolution universelle, tous les êtres qui ont eu vie la reprendront, et l'ordre de la création rentrera dans le cahos : au son de la trompette fatale apparaitront tout-à-coup de nouveaux mondes, et des troupes innombrables d'anges et de génies; les hommes abandonneront le repos des sépulcres, et les âmes se réuniront aux corps. Une balance exacte pesera le bien et le mal qu'aura fait chaque Musulman : l'offenseur devra s'acquitter envers l'offensé, en lui cédant une partie de ses bonnes actions, et s'il n'en a pas, une partie des péchés de ce dernier sera jointe à la masse des siens. Le jugement sera rendu selon que la balance aura penché du côté du bien ou du mal : les réprouvés seront précipités dans les sept abîmes de l'enfer, dont le plus profond est réservé aux mécreans hypocrites, qui se sont couverts du masque de la religion : ils y seront punis par les ténèbres et le feu. Mais les saints, c'est à dire ceux qui auront suivi les préceptes et les exemples du grand prophète, iront triomphans dans un paradis orné de bosquets, de fontaines et de ruisseaux charmans : les diamans, les perles, les vêtemens de soie, les palais de marbre, les meubles en or, les vins exquis et les mets les plus délicieux seront prodigués dans ce lieu de bonheur aux vrais croyans, dont chacun possedera en outre soixante douze jeunes filles, qui auront les yeux noirs, les traits les plus séduisans, une sensibilité rare, et toute la fraicheur de la jeunesse. Leurs plaisirs dureront des milliers de siècles, parce qu'ils auront une force cent fois plus grande que celle qu'ils avaient pendant leur première vie. Les portes du ciel seront ouvertes aux deux sexes; mais le prophète ne dit pas que les maris y retrouveront leurs femmes, dans la crainte d'alarmer la jalousie des époux, ou de troubler leur repos, en leur promettant l'éternité du lien conjugal.

Fin du monde, jugement et résurrection.

Enfer et paradis.

Le moyen le plus certain d'aller en paradis est de mourir en combattant pour la foi : « l'épée, dit Mahomet, est la clef du ciel et de l'enfer; une goutte de sang versé dans le camp de Dieu, et une nuit passée sous les armes, seront plus méritoires que deux mois de jeûnes ou de prières : celui qui périra dans un combat obtiendra le pardon de ses péchés : au dernier jour les blessures auront l'éclat du vermillon; elles exhaleront le parfum du musc, et les ailes des anges et des chérubins remplaceront les membres qui auront été perdus „. Ainsi la mort sur le champ de bataille

Guerre, fatalisme ou prédestination.

devint pour l'Arabe, déjà exalté par les dogmes de la prédestination et du fatalisme, une chose digne d'envie et l'objet de ses vœux. Les premiers disciples de Mahomet marchaient au combat avec la plus grande intrépidité, parce que si leur destinée était de mourir dans leur lit, ils se croyaient invulnérables au milieu des batailles.

Patriarches et prophètes.

Mahomet reconnut un grand nombre de prophètes envoyés par le ciel, pour rappeler les hommes à la connaissance du vrai Dieu, et à la pratique de la véritable morale. Il compte depuis la création de l'univers jusqu'à lui, cent vingt quatre mille élus, distingués par des vertus éminentes, que le ciel a favorisés du don de prophétie; trois cent treize Apôtres, qui ont été spécialement chargés de détourner les hommes du vice et de l'idolâtrie; cent quatre volumes dictés par le Saint-Esprit; et six législateurs célèbres qui ont annoncé au monde six législations successives, dans lesquelles on a varié les cérémonies d'une religion qui est immuable. Ces six législateurs furent Adam, Noè, Abraham, Moyse, Jésus Christ et Mahomet: ils furent envoyés de Dieu à diverses époques, de manière que le dernier dût être le plus grand de tous. Parmi les milliers de prophètes inspirés de Dieu, Moyse et Jésus Christ sont les seuls qui ayent écrit leur doctrine, laquelle est comprise dans l'ancien et le nouveau Testament: Jésus Christ fils de Marie, dit Mahomet, est vraiment l'Apôtre de Dieu et son verbe; il mérite d'être honoré dans ce monde et dans l'autre, parce qu'il est un de ceux qui se sont le plus approchés de la divinité: ce n'était pourtant qu'un homme mortel, et au jour du jugement il citera au tribunal de l'Etre suprême, les Juifs pour avoir refusé de le reconnaître comme prophète, et les Chrétiens pour l'avoir adoré comme fils de Dieu. L'impiété de ses ennemis conspira contre ses jours, et voulut le crucifier; mais il fut enlevé au septième ciel, et un fantôme fut mis en croix à sa place. L'Évangile fut la voie de la vérité et du salut pendant six siècles: mais peu-à-peu les Chrétiens oublièrent les préceptes et les exemples de leur fondateur, et altérèrent le texte sacré. Moyse et le Christ se réjouirent en apprenant, qu'après leur mort, il viendrait un prophète plus illustre qu'eux. La promesse faite dans l'Évangile de la venue du Paraclet, ou du Saint-Esprit, s'est accomplie dans la personne de Mahomet, le plus grand et le dernier des Apôtres de Dieu,

Jésus Christ.

Cérémonies extérieures du Mahométisme.

Mahomet s'abstint de prescrire au Musulman beaucoup de cérémonies extérieures, pour ne pas tomber dans le défaut qu'il re-

prochait aux autres religions ; c'est pourquoi il se borna à leur ordonner d'aller visiter le temple de la Mecque, où on leur montre certains objets propres à leur rappeler les anciennes traditions Arabes, telles que le prétendu puits miraculeusement découvert pour sauver la vie à Ismaél, qu'ils regardent comme le père, le souverain et le législateur de leur race ; et la pierre noire appelée Kaaba, où ils croyent apercevoir la trace du pied d'Abraham, qui, selon le dogme de l'Alcoran, *n'était ni Juif, ni Chrétien, mais vrai croyant, et non de ceux qui associent de fausses divinités au vrai Dieu.* Les autres préceptes principaux de la religion de Mahomet sont la prière, le jeûne et l'aumône : dans la route qui conduit à Dieu, la prière l'avancera à la moitié du chemin, le jeûne le mettra à la porte du palais du Très-Haut, et l'aumône l'y fera entrer.

Prières, ablutions.

Mahomet reçut, dans une conférence qu'il eut avec Dieu, l'ordre d'imposer à ses disciples l'obligation de prier cinquante fois dans le jour ; mais d'après le conseil que lui donna Moyse d'adoucir ce précepte impraticable, ce nombre de prières fut réduit à cinq, sans que les affaires, les plaisirs, les tems ni les lieux pussent jamais en dispenser : les divisions du jour où elles se font sont à la pointe du jour, à midi, le soir et à la première veille de la nuit (1). Les Mahométans ne sont point appelés à la prière au son des cloches, mais par le Muezzin, ou espèce de ministre destiné à cet emploi, qui, le visage tourné vers la Mecque, les yeux fermés, les mains ouvertes et hautes, et les pouces aux oreilles, invite de dessus les tours des mosquées le peuple à la prière ; si c'est à la pointe du jour, il crie à haute voix : *venez à la prière, venez au temple du salut, la prière doit passer avant le sommeil.* Pour prier il faut avoir le corps propre : c'est pourquoi l'Alcoran recommande expressement de se laver, et permet, à défaut d'eau, de se servir de sable. Les Musulmans ne regardent pas comme un acte de dévotion l'espèce de léthargie où certaines personnes semblent être plongées en priant, et leurs oraisons consistent en fréquens élans de cœur, accompagnés de quelques mots qu'il prononcent en regardant vers la Mecque, et dans quelques lieu qu'ils se trouvent, soit chez eux, soit en route, ou dans les champs. Pour distinguer ses sectateurs, des Juifs et des Chrétiens, Mahomet consacra

(1) Voy. Gibbon : Histoire de la décadence de l'empire Romain ch. 50.

à la célébration de son culte le vendredi de chaque semaine; et dans ce jour, le peuple se porte aux mosquées pour y prier et entendre la prédication d'un vieillard: car la religion Mahométane n'a, rigoureusement parlant, ni prêtres ni sacrifices.

Bains publics.

Pour satisfaire au précepte qui leur ordonne de se laver, les Musulmans ont des bains publics, où il peut aller quarante, cinquante et jusqu'à soixante personnes à la fois: ils n'entrent jamais dans l'eau: les grandes urnes en marbre qui ont la forme de bains ne servent que pour ceux qui prennent les bains par indisposition. La plus grande décence s'observe dans ces sortes d'endroits: les femmes ont soin de se couvrir avec une espèce de tablier, et celles qui se lavent le font en passant les mains sous ce tablier pour se laver le ventre et les cuisses. Après le bain, elles quittent ce tablier pour prendre une chemise fine; elles se couvrent ensuite les épaules avec un morceau de toile, et la tête avec un mouchoir blanc, puis elles passent dans l'antichambre du bain, où une atmosphère plus tempérée leur fait éprouver toutes les douces sensations qu'excite la grande dilatation des fibres. Les femmes infirmes, et surtout celles qui relèvent de couche, se font presser le ventre par des matrones sur une espèce de table qui est au milieu du bain. Voy. à la planche 24 un bain public, et à la planche 25 des hommes et des femmes Arabes qui prient.

Ramadan *ou carême.*

Mahomet déclara qu'il ne voulait point de moines dans sa religion, et d'Herblot fait voir que les premiers essaims de Fakirs et de Derviches qui ont inondé ces contrées, n'ont commencé à paraître que trois cents ans après l'égire. Il établit néanmoins un jeûne de rigueur de trente jours, à observer tous les ans, afin de purifier l'âme, et de soumettre le corps à la raison. Durant ce jeûne appelé *ramadan*, le Musulman reste sans boire et sans manger, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher; il s'abstient de tout commerce avec les femmes, du bain, des parfums, et renonce à tout ce qui peut flatter les sens. L'usage du vin lui est également défendu, non seulement dans le tems du *ramadan*, mais encore pendant toute sa vie: cette boisson bienfesante pour nous est pernicieuse dans les pays chauds, où, comme le dit Montesquieu, il se fait une grande déperdition de la partie aqueuse du sang par la transpiration, motif pour lequel il importe d'y substituer un fluide analogue. L'eau est pour cela d'un usage merveilleux dans les climats chauds: les liqueurs fortes y coaguleraient les mo-



G. Bigatti f.





G. Bigatti f.

lécules du sang qui restent après l'évaporation de la partie aqueuse. Ainsi la loi par laquelle Mahomet a défendu aux Arabes de boire du vin, est pour ainsi dire une loi du climat même où la nature les a placés; et en effet avant lui l'eau était la boisson ordinaire de cette nation (1).

Aumône. L'Alcoran ne se borne pas à prescrire de soulager les pauvres, il détermine encore la quantité de l'aumône, selon les facultés et la condition de celui qui doit la faire : elle peut être par conséquent en argent, en grain, en bétail, en fruits, ou en productions de l'art et de l'industrie. Tout Musulman est obligé de donner le dixième de son revenu ; et s'il se reproche d'avoir commis quelque fraude, il faut qu'il fasse la restitution de ce qu'il a mal acquis, et qu'il donne le cinquième de ses biens.

Alcoran. La réunion de ces préceptes forme le fameux Alcoran, ou simplement le Coran, mot qui signifie la lecture ou le livre par excellence. Mahomet assure que la doctrine enseignée dans ce livre est increéée; qu'elle existe dans l'essence même de la divinité; qu'elle est éternelle; et qu'elle fut écrite avec une plume de lumière sur la table de ses décrets éternels. L'ange Gabriel, qui, dans la religion Hébraïque, avait été chargé des missions les plus importantes, apporta à Mahomet une copie de cet ouvrage immortel en un volume orné de soie et de pierres précieuses, et ce messager fidèle lui en révéla successivement tous les chapitres et les versets. Le grand prophète ne publia pas tout-à-coup son Alcoran, il lui fut permis de le produire par fragmens ; et pour éviter la tache de contradiction, il établit en principe qu'un texte quelconque pouvait y être abrogé ou modifié par un postérieur. Ses disciples s'empressèrent de recueillir sur des feuilles de palmier ou sur des peaux de mouton les paroles de Dieu et de son Apôtre : ces écrits furent jettés confusément dans un coffre qu'il confia à une de ses femmes : deux ans après sa mort, Abubeker les rassembla et en fit la publication; et cet ouvrage fut revu par le Calife Otoman dans la trentième année de l'égire. Dans le transport de son fanatisme et de son orgueil, Mahomet veut qu'on juge de la vérité de sa mission par le mérite de son livre ; il défie hardiment les hommes et les anges d'imiter la beauté d'une seule de ses pages, et ose assurer que Dieu seul a pu le dicter. Un pareil argument, dit Gibbon,

(1) Esprit des Loix. Liv. XIV. chap. X.

fait beaucoup d'impression sur l'esprit dévot d'un Arabe, qui est élevé dans la crédulité et disposé à l'enthousiasme, qui se laisse facilement séduire par des mots, et dont l'ignorance ne peut former aucune comparaison entre les productions de l'esprit humain. L'infidèle Européen ne trouvera pas dans les traductions l'harmonie et la richesse du style de l'original : il lira avec dégoût cette rapsodie de fables, de préceptes et de déclamations, qui rarement fait naître un sentiment ou une idée, et qui tantôt rampe dans la poussière, et tantôt se perd dans les nues. Les attributs de Dieu exaltent l'imagination du Missionnaire Arabe ; mais ses transports et ses élans les plus sublimes sont bien au dessous de la noble simplicité du livre de Job, qui a été écrit dans le même pays, et à une époque bien plus reculée. Outre l'Alcoran, les Arabes ont une autre loi orale, appelée la *sonna*, pour laquelle ils ont beaucoup de vénération : les amis et les femmes du prophète recueillirent tout ce qu'il avait dit et fait en public et en particulier ; et deux siècles après, Al-Bocari fit un choix dans la multitude de leurs relations : il en conserva sept mille deux cent soixante quinze qu'il crut vraies, et en rejetta neuf mille qui lui parurent incertaines, et moins anciennes que les premières. Ce pieux auteur allait prier chaque jour dans le temple de la Mecque : il se lava avec l'eau du puits Zemzem (1), et déposa ses feuilles sur la chaire et le tombeau de l'apôtre ; et ce n'est qu'après l'accomplissement de ces cérémonies, que les quatre sectes Orthodoxes des Sonnites ont approuvé son ouvrage.

La Sonna.

Premiers prosélytes de Mahomet.

Les premiers prosélytes que fit Mahomet furent sa femme, ses esclaves, un pupille et quelques amis ; c'est à dire Cadija, Seid, Ali, Abubeker et Omar. Ayant invité à un repas, consistant en un agneau et un vase plein de lait, quarante personnes de la famille des Hassemites, il leur dit : « Mes amis et mes alliés, je vous offre, et suis le seul qui puisse vous offrir, toutes les faveurs et tous les trésors de ce monde et de l'autre vie. Dieu m'a ordonné de vous appeler à son service ; Qui de vous veut partager avec moi ce fardeau ? Qui veut être mon compagnon et mon Visir (2) ? Prophète, répondit Ali âgé de quatorze ans, ce sera moi : si quelqu'un

(1) Ce mot signifie une source qui jaillit avec un doux murmure.

(2) Ce mot populaire qui, selon Gagnier équivaut à celui de *portier*, *bajulus*, fut donné au premier officier de l'état.

ose s'élever contre toi, je lui briserai les dents, je lui arracherai les yeux, lui casserai les jambes, et lui ouvrirai le ventre; prophète je serai ton Visir „. Mahomet ne borna point à sa famille la propagation de sa religion, il la prêcha encore aux troupes de pélerins qui passaient pour aller visiter la grand-Kaaba.

Le prophète est chassé de la Mecque.

L'établissement de cette nouvelle doctrine trouva d'abord beaucoup d'adversaires: Abu-Taleb, l'oncle même de Mahomet, s'en allait criant dans la Mecque: « Habitans et pélerins n'écoutez pas ce fourbe; ne cédez point à ses innovations impies; restez inviolablement attachés au culte de Al-Lata et d'Al-Uzzzah „. Mais tout en repoussant la doctrine de son neveu, Abu-Taleb le défendait contre les attaques des Koreisites, qui le menaçaient lui même en lui disant: « Ton neveu insulte à notre religion, et accuse d'erreur et de folie nos sages ancêtres; fais le taire bientôt, pour qu'il ne soit pas une cause de trouble et de sédition dans la ville. S'il continue, nous leverons l'épèe contre lui et ses adhérens, et tu répondras du sang de tes concitoyens „. Voyant que leurs représentations n'étaient point écoutées, les Koreisites renoncèrent à tout commerce avec les Hassemites; il fut même résolu qu'on n'acheterait rien d'eux, qu'on ne leur vendrait rien, qu'on ne contracterait aucune alliance avec eux, et qu'on les poursuivrait au contraire, jusqu'à ce qu'ils eussent livré Mahomet. Privé de l'appui d'Abu-Taleb et de Cadija qui moururent à cette époque, et informé qu'Abu Sophian Prince de la Mecque avait lancé un decret de mort contre lui, le malheureux prophète s'enfuit dans les ténèbres de la nuit avec Abubeker, et se cacha dans la caverne de Thor à une lieue de la Mecque, où ses ennemis le cherchèrent envain. A peine s'étaient-ils retirés qu'il sortit, et fut arrêté par quelques Arabes qui le laissèrent libre, après leur avoir fait une infinité de prières et de promesses: dans cet instant, dit Gibbon, la lance d'un Arabe aurait changé l'histoire du monde. S'étant ainsi soustrait à ses ennemis il se retira à Yatreb, qui fut ensuite appelée *Medinat'l nabi*, ou la ville du prophète, d'où lui vint le nom de Médine qu'elle conserve encore aujourd'hui. La fuite de Mahomet à Médine forme l'époque mémorable de l'hégire, qui depuis douze siècles marque les années lunaires des Musulmans. L'hégire fut instituée par Omar second Calife, à l'imitation de l'ère des martyrs Chrétiens; et il en fixa le commencement à soixante huit jours avant la fuite de Mahomet, ou le vendredi 16 juillet de l'an 622.

Egyre.

Mahomet devenu Roi de Médine.

Les habitans de Médine, et surtout les tribus des Charégites et des Awsites accueillirent Mahomet avec des sentimens de bienveillance; ils lui promirent amour et fidélité, et déclarèrent au nom de leurs femmes, de leurs enfans, et de leurs frères absens qu'ils professeraient à jamais les dogmes de l'Alcoran, et en observeraient les préceptes. Il n'était pas encore entré dans la ville, et vivait dans les faubourgs; d'après les dispositions de ses habitans, il résolut d'y faire aussitôt son entrée triomphale. Il y parut donc monté sur un chameau richement harnaché: sa tête était ombragée d'un parasol qui le garantissait des rayons brûlans du soleil, et un turban lui servait d'étendard; cinq cents personnes allèrent à sa rencontre, et l'accompagnèrent au milieu des louanges et des acclamations. Mahomet prit à Médine l'autorité de Roi et de grand prêtre; il fit bâtir un palais et une mosquée magnifiques, et graver sur son sceau le titre d'apôtre. Lorsqu'il fesait la prière il s'appuyait à un tronc de palmier, et pendant que du haut de sa chaire il révélait les secrets de sa mission, ses auditeurs attentifs recueillaient dévotement la salive qu'il crachait, les cheveux qui lui tombaient de la tête, et l'eau où il s'était lavé: ce qui fit dire à un député de la Mecque, témoin de cet excès de fanatisme: « J'ai vu le Cosroés de la Perse, et le César de Rome; mais je n'ai trouvé nulle part un Roi aussi révéré de ses sujets, que Mahomet l'est de ses égaux ». Lorsque le prophète vit son pouvoir assuré à Médine, il annonça que Dieu lui ordonnait de propager sa religion avec l'épée, de renverser les monumens de l'idolâtrie, et de sévir contre les peuples incrédules: ces maximes féroces sont consignées dans les huitième et neuvième chapitres de l'Alcoran, qui ne respirent à chaque page que sang et que carnage. L'étendard blanc fut en conséquence arboré aux portes de Médine, et l'on commença la guerre par attaquer les caravanes de la Mecque, qui allaient faire le commerce en Syrie sous la conduite du Prince Abu Sophian. La première évita, en allant, la rencontre de Mahomet; mais en revenant elle sut qu'il l'attendait avec trois cent treize hommes, soixante dix chameaux et deux cavaliers seulement, qui étaient en embuscade dans la fertile vallée de Beder. Lorsque Mahomet sut que les Koreisites avaient cent hommes à cheval, et huit cents fantassins, ils se retira près d'un ruisseau d'eau douce qui arrosait la vallée et s'écria: O Dieu, si ces guerriers périssaient, quels seraient tes adorateurs sur la terre? Courage mes amis: serrez

Est vainqueur des Koreisites.

vos rangs, lancez vos dards et la victoire est à nous. Après ces paroles il monta sur un siége avec son ami Abubeker, et invoqua le secours de Gabriel et de trois mille anges, ayant cependant toujours les yeux fixés sur le champ de bataille. Mais s'apercevant tout-à-coup que les siens pliaient, il sauta à bas de son siège, monta à cheval ; et jettant en l'air une poignée de poussière il cria : *que leur face soit couverte d'opprobre.* Les deux armées entendirent ces mots, et crurent voir dans les airs les anges qu'il avait appelés à son secours : les Koreisites prirent la fuite, et la troupe de Mahomet en tua un grand nombre, et s'empara des chameaux qui portaient les marchandises. Abu Sophian rassembla aussitôt trois mille hommes armés de cuirasses, deux cents cavaliers, et trois mille chameaux : sa femme Henda le suivit avec quinze matrones de la Mecque qui battaient le tambour pour animer ses gens au combat. Mahomet le rencontra sur le mont Ohud à six milles de Médine; et ayant rangé ses troupes en bataille il commença l'action, qui fut d'abord heureuse pour lui; mais Caleb un des chefs les plus vaillans des Koreisites ayant rallié les siens, et crié que Mahomet était mort, les Musulmans se mirent en déroute. En effet le prophète avait reçu un coup de dard au visage, et perdu deux dents d'un coup de pierre, ce qui l'obligea à se retirer du champ de bataille en disant : *que ses prosélytes avaient perdu la vie pour les péchés du peuple; mais qu'ils étaient tombés deux à deux, fidèles jusqu'au dernier soupir.* Les femmes de la Mecque commirent toutes sortes de cruautés sur les cadâvres de ceux qui avaient été tués, et l'épouse d'Abu Sophian mangea une partie des entrailles de Hamza oncle de Mahomet : le prophète parvint néanmoins à rallier sa troupe, et eut l'adresse d'éviter une bataille générale dans la guerre dite *du fossé.* Ali fut le seul qui se signala dans un combat singulier, à la suite duquel les Koreisites divisés entre eux se retirèrent, désespérant de renverser la puissance de l'heureux imposteur qu'ils avaient proscrit. Après avoir ainsi triomphé des Koreisites, Mahomet dirigea ses efforts contre les Juifs, les obligea à se soumettre, et confisqua leurs biens : ceux qui lui firent résistence furent livrés aux plus cruels tourmens, et il y en eut sept cent qui furent enterrés avant d'être morts; la ville de Chaibar qui était le centre de la puissance des Juifs en Arabie capitula; le chef de la tribu fut mis à la torture en présence de Mahomet, et tous les autres Juifs se réfugièrent en Syrie.

Est vaincu par eux.

Il rentre à la Mecque.

Mais l'objet principal des vues du prophète était la Mecque, vers laquelle il tournait des regards avides cinq fois par jour : il résolut enfin de marcher contre cette ville; mais ayant été défait en route par les Koreisites, il fut contraint de conclure un traité honteux, au moyen duquel, renonçant à la qualité d'apôtre de Dieu, il obtint une trève de dix ans, et la permission d'entrer un an après à la Mecque, pour y remplir les rites sacrés du pélerinage. Il y vint dès l'année suivante, et visita la Kaaba : à peine en était-il sorti qu'ayant rassemblé dix mille hommes, il tomba à l'improviste sur la ville, pardonna aux Koreisites, brisa les idoles, et fut, au bout de sept ans d'exil, reconnu Prince et prophète dans sa patrie. Voltaire a rapporté à cette époque la fameuse catastrophe qui fait le sujet de sa tragédie intitulée Mahomet ; mais il n'est pas d'accord en cela avec l'histoire, et un ambassadeur Turc qui se trouvait à Paris lors de la représentation de cette pièce, fut singulièrement scandalisé de cet anachronisme. Devenu souverain de la Mecque, Mahomet songea à soumettre toute l'Arabie; et s'étant mis à la tête de douze mille hommes, il entra dans la vallée d'Honain, et commença la guerre des idoles contre les habitans de la ville de Tayef. Les ennemis enveloppèrent dans le combat le prophète qui était monté sur une mule blanche, et mirent ses troupes en fuite; il voulut se précipiter sur leurs armes pour trouver une mort glorieuse, mais dix de ses affidés se jettèrent au devant de lui, et trois tombèrent morts à ses pieds tandis qu'il criait : « Je suis l'apôtre de la vérité, soyez constans dans la foi, Dieu m'envoye des secours ». Son oncle Abbas arrêta les fuyards et les ramena au combat, qui, cette fois, tourna à leur avantage; mais la ville de Tayef arrêta le cours de ses victoires : l'action de ses nombreuses machines et de ses mines échoua devant ses murs; il fut obligé de se retirer honteusement, et de se contenter du butin qu'il avait fait. Mais bientôt il eut la satisfaction de voir arriver des envoyés de cette ville qui lui en ouvrirent les portes, et successivement des ambassadeurs de toutes les tribus de l'Arabie entourer son trône à genoux, et en aussi grand nombre, selon l'expression d'un historien Arabe, que les fruits qui tombent d'un dattier lorqu'ils sont mûrs.

Il déclare la guerre à l'Empereur de Constantinople.

Maître de toute l'Arabie, Mahomet ne rêva plus que conquêtes et que pillage : il déclara donc la guerre à Héraclius Empereur de Constantinople, auquel il avait envoyé un ambassadeur à

Émése, où se trouvait ce Prince vainqueur des Persans. Zeid Jaafar et Abdallah, nommés commandans de l'armée Arabe, périrent glorieusement à la bataille de Muta, qui fut la première où les Musulmans affrontèrent un ennemi étranger: la mort de Jaafar fut héroïque et mémorable: après avoir perdu la main droite, il saisit l'étendard de la gauche, et ayant encore perdu celle-ci, il continua à le tenir entre ses bras, jusqu'à ce que percé de cinquante blessures il tomba sur la place. Caleb son successeur rallia les Arabes, et fit une belle retraite. Dès que Mahomet fut informé de cette défaite, il résolut de marcher lui même contre les Romains: ses partisans voulaient le détourner de ce projet, en lui représentant la manque où il était d'argent, de chevaux, de vivres, et les inconvéniens de la saison, à cause des récoltes et des chaleurs insupportables; *l'enfer est bien plus chaud*, leur répondit le prophète indigné, et il partit avec dix mille cavaliers et vingt mille fantassins. L'armée fit une marche pénible, et souffrit tellement de la soif qu'elle fut réduite à s'abreuver de l'urine de ses chameaux: arrivé près d'un bois et au bord de la fontaine de Tabuc entre Medine et Damas, le prophète jugea à propos de s'arrêter en disant, qu'il aimait à voir partout des dispositions pacifiques, mais peut-être parce qu'il fut effrayé de l'appareil des forces de l'Empereur d'orient. Cependant Caleb, plus entreprenant et plus heureux que son maître, soumit toutes les tribus et les villes qui se trouvent depuis l'Euphrate jusqu'à la pointe de la mer Rouge, et Mahomet promit aux Chrétiens, ses nouveaux sujets, sûreté pour les personnes et les propriétés, et liberté de culte et de commerce (1). Gibbon observe que les disciples du Christ étaient chers à l'ennemi des Juifs, et qu'un conquérant avait en effet le plus grand intérêt à bien traiter la religion la plus puissante de la terre.

Mort de Mahomet.

Mahomet jouit d'une parfaite santé jusqu'à l'âge de soixante trois ans; mais ensuite devenu infirme, il soupçonnait d'avoir été empoisonné par une Juive à Chaibar: surpris enfin par une fièvre violente, qui le tourmenta pendant près de quatorze jours, et le jetta souvent dans le délire, il mourut l'an 632 de l'ère vulgaire. Lorsqu'il sentit approcher sa fin, il dit à haute voix de dessus son trône: « S'il y a quelqu'un que j'aie puni injustement,

(1) Voy. *Diploma Securitatis Ailensibus* rapporté par Ahmed Ben Joseph, et par l'auteur *Libri Splendorum*.

je me soumets à la peine du fouet qui est réservée aux coupables d'offenses envers autrui; si j'ai terni la réputation d'un Musulman, qu'il révèle mes torts en présence de cette assemblée; si j'ai dépouillé quelque fidèle de ses biens, je lui en payerai le capital et les intérêts sur ce que je posséde: oui, s'écria un homme du peuple, j'ai droit de vous demander trois drachmes d'argent „. Mahomet trouvant sa réclamation juste lui fit payer cette somme, et le remercia de l'avoir accusé dans ce monde plutôt qu'au dernier jugement. Près de mourir il montra beaucoup de calme et de fermeté; il donna la liberté à ses esclaves, bénit ses amis, et témoigna le désir d'avoir Abubeker pour successeur dans ses dignités civile et sacerdotale; mais il s'abstint de le nommer en cette qualité, pour ne pas l'exposer à la jalousie de ses collégues: il demanda une plume et de l'encre pour dicter quelques sentences à ses disciples, et appaisa la dispute qui s'élevait déjà entre eux, dans la crainte où ils étaient qu'il ne dictât quelque chose de contraire à l'Alcoran; il leur dit que l'ange Gabriel était venu faire son dernier adieu à la terre; que l'ange de la mort lui avait demandé la permission de couper la trame de ses jours, et qu'il la lui avait accordée: ayant ensuite posé sa tête sur le sein d'Ayesha la plus aimée de ses femmes, et levant les yeux au ciel il prononça d'une voix mourante ces paroles entrecoupées; *Dieu . . . . pardonnez moi mes péchés . . . . oui . . . . je vais rejoindre mes concitoyens qui sont au ciel*; puis il rendit le dernier soupir sur un tapis qui couvrait le plancher de son appartement. Le prophète est mort, s'écrièrent aussitôt les Musulmans; mais Omar tirant son cimetère menaça de couper la tête aux infidèles, qui oseraient dire que le prophète n'était plus; et il aurait sans doute éclaté alors une sédition, si Abubeker n'eût répondu: *Est-ce Mahomet, ou le Dieu de ce prophète que vous adorez? Le Dieu de Mahomet vit toujours, mais son apôtre était mortel comme nous, et il a subi, ainsi qu'il l'avait annoncé, la destinée commune à tous les hommes.* Le prophète fut enseveli sans pompe à Médine par ses serviteurs, et il est faux que son tombeau demeure suspendu entre la voûte et le pavé du temple de cette ville, par l'effet de grosses pierres d'aimant. On trouve dans les livres Persans le tableau de l'ascension de Mahomet, et dans l'ouvrage d'Ohsson il est représenté au milieu des nuées, au dessus de la Kaaba ou pierre noire, sur le cheval Borak, qui a le visage de femme, une queue de paon, une couronne d'or sur la tête, et un

collier au cou. On ne voit que les pieds et le turban du prophète ; le visage et le reste du corps sont couverts de rayons de lumière, qui partent des mains des anges dont il est environné.

Caractère de Mahomet.

Mahomet était sobre, et ne prenait pour nourriture qu'un peu de pain d'orge avec du lait, du miel et des dattes : il ne buvait que de l'eau, et donnait lui même à ses disciples l'exemple de l'abstinence la plus rigoureuse du vin. Dans l'intérieur de sa maison, il ne dédaignait pas de vaquer aux occupations les plus viles, comme d'allumer le feu, de balayer, de traire les troupeaux, et de raccommoder ses souliers et ses vêtemens. Les parfums et les femmes étaient les deux passions favorites de cet homme extraordinaire : il eut treize femmes qui avaient déjà appartenu à d'autres, excepté Ayesha fille d'Abubeker, qui n'avait que neuf ans lorsqu'il l'épousa. Ses amours avec Zeineb épouse de Zeid, et avec Marie esclave Egyptienne sont célèbres : lorsqu'il était surpris en infidélité par quelqu'une de ses femmes, il lui disait que l'ange Gabriel descendu du ciel avait approuvé toutes ses actions. Il se vantait d'avoir la force de trente hommes, et les Arabes assurent qu'il était capable en effet de satisfaire onze femmes en une heure. Mais celle qu'il aima la plus fut Cadijah : et il disait à ce sujet que le monde n'avait vu que quatre femmes d'une beauté achévée, savoir ; la sœur de Moyse, la mère du Christ, Cadijah, et Fatime sa fille unique qui épousa Ali.

Si Mahomet a fait des miracles.

Lorsque les Koreisites invitèrent Mahomet à prouver la vérité de sa doctrine par des miracles, à faire descendre du ciel l'ange qu'il disait lui avoir apporté le livre, et le livre lui même, à créer un jardin au milieu du désert, ou à consumer par le feu la ville incrédule, il se contenta de répondre en prenant le ciel à témoin de la sainteté de sa religion, et en disant que la providence refusait de se prêter à ces prodiges, qui diminuent le mérite de la foi, et aggravent les délits des infidèles. Il y a eu cependant quelques-uns de ses disciples qui ont voulu lui attribuer des miracles, et qui ont débité, que les arbres allaient à sa rencontre ; qu'il fut salué par les pierres ; que l'eau sortait de ses doigts ; qu'il guérit des malades, et ressuscita des morts ; qu'une poutre gémit devant lui ; qu'un chameau lui fit des plaintes ; qu'une épaule de mouton lui dit d'être empoisonnée ; qu'un animal mystérieux le transporta du temple de la Mecque à celui de Jérusalem ; qu'il parcourut les sept ciels, accompagné de l'ange Gabriel ; qu'il vit à peu de distance Dieu même ;

qu'il le toucha avec la main, et sentit un froid insupportable; qu'il coupa la lune en deux, et la força de faire le nombre de tours prescrits autour de la Kaaba, de le saluer en Arabe, d'entrer par le col de sa chemise, et d'en sortir par une manche: telles sont les merveilles, qu'à la honte du bon sens, quelques bons Musulmans racontent de leur divin prophète.

Califes. Les Califes (1), dont Abubeker fut le premier, succédèrent à Mahomet, et conservèrent pendant quelque tems l'antique simplicité des Arabes: ils allaient à la mosquée de Médine avec un léger vêtement de coton: un turban d'étoffe grossière couvrait leur tête: les compagnons du prophète ainsi que les chefs des tribus les saluaient, et leur donnaient la main droite en signe de fidélité. On voit à la planche 26 le portrait des premiers Califes; le turban des deux premiers est blanc; celui d'Ali est vert, qui est la couleur adoptée par les Emirs ses descendans: devant lui est le sabre de Mahomet à deux lames, appelé *Z'ul-fecar*, qui forme encore aujourd'hui l'ornement des étendards Ottomans. Les premiers Califes menèrent une vie austère et frugale, et leur orgueilleuse simplicité insultait à la vaine magnificence des Rois de la terre. Abubeker ne demanda que trois pièces d'or, un chameau et un esclave noir pour marque distinctive du Califat; le vendredi de chaque semaine il distribuait les deniers publics et les siens propres, pour la subsistance des Musulmans les plus zélés, et ensuite des personnes les plus indigentes. A sa mort, on ne lui trouva pour tout bien, qu'un vêtement grossier et cinq pièces d'or: ce qui fit dire à Omar en soupirant, qu'il désesperait de pouvoir imiter un modèle aussi admirable: cependant il le surpassa encore en modération et en simplicité de mœurs, car un Satrape venu de Perse pour lui parler, le trouva endormi dans les rues de la Mecque parmi les mendians. Omar, si avare pour lui même, fut excessivement généreux envers la famille du Prophète et ses sectateurs les plus fidèles. Il fit à Abbas une pension de vingt cinq mille drachmes d'argent; il en donna cinq mille aux anciens guerriers qui s'étaient trouvés à la bataille de Bader, et mille à tous les vétérans, qui avaient assisté à la première affaire contre les Grecs et les Persans. Les Princes de la

(1) Calife signifie proprement un successeur ou un héritier: quelques-uns prétendent que ce mot dérive d'un verbe, qui ne veut pas dire seulement successeur, mais être à la place d'un autre, en qualité de vicaire ou de lieutenant.





G. Bigatti f.c



maison d'Ommyah commencèrent à s'abandonner à l'oisiveté et au luxe dans leurs palais de Damas, tandis que leurs sujets élevaient rapidement l'édifice de leur puissance sur l'anarchie et la ruine des Persans, des Romains et des barbares de l'Europe. Abulfeda donne la description de la pompe magnifique, avec laquelle un Calife reçut la dignité de légat de l'Empereur de Constantinople. Les grands officiers magnifiquement vêtus, et avec des baudriers tout brillans d'or et de pierreries, étaient rangés autour de lui : il avait en outre à sa suite sept mille Eunuques, dont quatre mille blancs, et sept cents portiers ou concierges. Les chaloupes et les gondoles richement décorées déployaient leurs voiles sur le Tigre. La somptuosité régnait dans tout le palais : on y comptait environ dix neuf mille aunes de tapisserie, dont six mille deux cent cinquante étaient en soie brochée en or : il y avait vingt deux mille tapis étendus sur le plancher des appartemens. On nourrissait dans ce palais cent lions, dont chacun avait une garde. Parmi les autres rafinemens du luxe le plus recherché, il ne faut pas oublier un arbre d'or et d'argent, qui avait dix huit branches, sur lesquelles étaient perchés des oiseaux de toute espèce : les oiseaux ainsi que les feuilles de l'arbre étaient en métaux des plus précieux. Lorsqu'on en secouait le tronc, on entendait le chant de plusieurs oiseaux : ce fut au milieu de cet appareil pompeux, que l'ambassadeur Grec fut accompagné par le Visir au pied du trône du Calife.

Imans.

Les sœurs et les enfans d'Ali furent persécutés et conduits devant le Calife de Damas, auquel on conseillait d'exterminer une race si chère au peuple; mais il aima mieux les renvoyer à Médine, où ils exercèrent les fonctions d'Imans ou de pontifes : ces ministres ne montrèrent que du mépris pour les vanités du monde; ils se soumirent à la volonté et à la justice des hommes, et consacrèrent leur paisible existence à l'étude et à la pratique de la religion. Le douzième et le dernier des vrais Imans, désigné sous le nom de Mahadi, ou de guide, vécut encore plus retiré et plus religieux que ses prédécesseurs : il se cacha dans une caverne près de Bagdad, et l'on ignore l'époque et le lieu de sa mort : ses dévots disent qu'il n'est pas mort, et qu'il reparaîtra avant le jour du jugement, pour détruire la tyrannie du Déjal ou de l'Antéchrist. Voilà quelle est l'origine de l'Imanat, qui subsiste encore à présent, et que plusieurs Arabes croyent de droit divin, et particulier à une seule famille, comme le sacerdoce l'était à celle d'Aron. Les Imans

n'ont d'autre marque de distinction à l'extérieur, qu'un turban plus large et différemment plié, une barbe plus longue, et des manches plus amples que le reste des Musulmans : leurs principales fonctions sont de prier, de prêcher la vie de Mahomet, ses miracles et autres traditions qui le concernent. Lorsque les Ommiades et les Fatimites vinrent à se disputer la primauté, ils songèrent aux moyens de distinguer leurs partisans : les Ommiades prirent la couleur blanche, et les Abbassides la noire : cette triste couleur était celle du turban et de l'habillement des derniers : l'avant-garde d'Abu Moslem avait deux étendards noirs de neuf coudées de hauteur; on les appelait la nuit et l'ombre, et ces noms allégoriques exprimaient d'une manière obscure l'union indissoluble, et la succession perpétuelle de la ligne de Hashem. Voyez à la planche 27 le portrait de l'Iman Mahadi.

Descendans de Mahomet.

Au bout de deux ou trois siècles, dit Gibbon, la postérité d'Abbas oncle de Mahomet se montait à trente trois mille personnes, et celle d'Ali se multiplia peut-être dans la même proportion : le dernier individu de la famille de ce prophète était au dessus du plus grand Prince: aussi l'honneur de lui appartenir était-il singulièrement recherché, et cet honneur fut le titre vague et équivoque qui consacra la domination des Almohades en Espagne et en Afrique, des Fatimites en Egypte et en Syrie, des Sultans dans l'Yemen, et des Sophi en Perse. Les descendans vrais ou supposés de Mahomet sont honorés du nom de Cheiks ou d'Emirs, qu'ils soient Princes, docteurs, nobles, marchands, ou mendians. Dans l'empire Ottoman ils portent un turban vert, le trésor impérial leur paye une pension, et ils ne peuvent être jugés que par leur chef. Il existe encore une famille de trois cents personnes, qui descend réelement de la souche du Calife Hassan, et s'est perpetuée jusqu'ici sans mélange, et qui, depuis douze siècles, conserve la garde des temples de la Mecque et de Médine, ainsi que l'honneur héréditaire de la souveraineté dans son propre pays. La troisième figure de la planche 27 à droite représente le gardien du temple de Médine, lequel se dit issu du sang du prophète: il est vêtu d'une robe blanche serrée avec une écharpe rouge.

Roi de l'Yemen

Les Califes avaient dans leur dépendance plusieurs Princes, qui commandent aujourd'hui souverainement sur divers points de l'Arabie. M.r La-Roque fait dans son ouvrage une peinture de la simplicité avec laquelle vit le Roi de l'Yemen; et il l'attribue,





G. Bigatti f.

non à une aversion naturelle à ce prince pour le luxe, mais à la sévérité de la religion Mahométane dont il est sectateur et même Iman. Il ne se montre jamais en grande pompe, et n'affiche pas de magnificence comme le grand Seigneur, si ce n'est le vendredi pour aller de son palais au lieu où se fait la prière publique. Il est accompagné dans cette cérémonie de chevaux et de chameaux richement harnachés, ainsi que de troupes bien armées et bien équipées, qui forment le plus bel ornement de son cortége. La prière ne se fait pas dans une mosquée, où le Roi craint d'entrer, parce qu'Ali gendre de Mahomet y fut assassiné, mais sous une tente dressée au milieu d'une plaine. Le Roi d'Yemen fait consister son plus grand luxe dans le nombre des concubines qu'il entretient, et qui n'est pas moins de six à sept cent, parmi lesquelles se trouvent les plus jolies femmes de l'Arabie, et de belles Georgiennes.

Gouvernement des Arabes Bédouins.

Les Arabes Bédouins passent la plus grande partie de l'année campés au milieu de déserts, sous des tentes faites de poil de chameau, auprès d'une source et de quelques paturages; ils sont gouvernés par des Emirs indépendans, lesquels néanmoins accordent une sorte de supériorité et le titre de grand Emir au chef des Arabes qui habitent entre le Mont Sinaï et la Mecque, et auquel les Turcs payent eux mêmes un tribut annuel, pour exempter du pillage la caravanne qu'ils envoyent à la Mecque. Après les Emirs viennent les Cheiks qui commandent à un petit nombre de familles Arabes, dont les membres leur servent en même tems de soldats et de domestiques. La justice est administrée par les uns et les autres avec beaucoup de célérité, et ils décident en dernier ressort des contestations portées devant eux. Ils écoutent avec patience les parties elles mêmes, et ne prononcent leur sentence qu'après avoir pris une connaissance exacte de l'affaire: les procès sont fort rares, dit La-Roque, chez un peuple dont toutes les propriétés ne consistent qu'en bétail.

Wéhabites.

Presque toutes les religions ont eu des reformateurs, et des sectes qui les ont déchirées; la religion Mahométane en a eu aussi une dans les Wéhabites. Le Cheik Abdoulwehab, dit Ali Bei, né dans les environs de Médine vers l'an 1720, et doué d'un esprit peu commun, reconnut bientôt la nécessité d'une réforme dans le culte, que les docteurs avaient surchargé de pratiques minutieuses, et en quelque sorte défiguré par l'introduction de préceptes, qui s'éloignaient de la simplicité du dogme et de la morale du pro-

phète : il résolut donc de le purger des maximes étrangères qui s'y étaient glissées, et de le restreindre au texte littéral de l'Alcoran. Voyant dans les habitans de la Mecque et de Medine trop d'attachement au rite et aux usages établis, à cause des grands avantages qu'ils en retiraient, il s'en alla dans les déserts, et commença à annoncer sa réforme aux Arabes Bédouins, dont la capitale est Derreja, qui se trouve à dix sept journées de marche à l'est de Médine. Il se captiva la bienveillance du grand Cheik appelé Ibu-Vaaoud, et se mit à prêcher qu'il n'y avait qu'un seul Dieu, éternel, juste, tout puissant et miséricordieux, qui récompense les bons et punit les méchans. L'Alcoran est un livre qui a été écrit dans le ciel même par les anges, dont on doit suivre les préceptes, et duquel il faut rejetter les maximes qui ne sont que de tradition.Mahomet fut un homme sage aimé de Dieu, mais auquel on ne doit aucun culte. Irrité des hommages qu'on rendait à cet ancien sage, Dieu envoya Abdoulwehab pour détromper les hommes, et renverser les tombeaux, les chapelles et les temples que la crédulité des Musulmans avait élevés à Mahomet, et à quelqu'autre mortel que ce fût. Tout acte d'adoration envers la personne du prophète est un péché, selon la doctrine de cet Arabe; non qu'il désavoue sa mission, mais parce qu'il le regarde simplement comme un homme dont Dieu s'est servi, pour communiquer ses volontés aux autres hommes, et qui est rentré dans leur classe après avoir rempli sa mission. C'est pour cela qu'Abdoulwehab ne s'annonça jamais comme prophète, et se contenta du titre modeste *de docte Cheik réformateur*. Il défendit à ses sectateurs d'aller en pélerinage au tombeau de Mahomet à Médine; de laisser croître au milieu de leur tête une touffe de cheveux, que les autres Arabes croyent devoir servir au prophète pour les transporter au paradis le jour du jugement; de tenir un chapelet à la main; de faire usage de tabac; d'employer de la soie et des métaux précieux dans leurs vêtemens et dans leurs meubles; et de faire des stations sur la montagne de la lumière appelée *Diebel-Nor*. Mais tandis qu'il proscrivait ces pratiques superstitieuses, il permettait à ses sectateurs d'aller à Mina jetter des petites pierres contre la maison du Diable (1).

(1) Nous observerons avec Ali Bey, que l'auteur de l'histoire des Wéhabites publiée à Paris en 1810, a supposé avec quelques autres écrivains, que les Wéhabites ne sont pas Musulmans, ou *hommes consacrés*

Les Wéhabites propagent leur doctrine les armes à la main.

Saaoud fit embrasser à toutes les tribus qui lui étaient soumises la doctrine d'Abdoulwehab, et proposa aux autres tribus limitrophes l'alternative d'accepter la réforme, ou de périr par le fer. Abdelanziz son successeur se conduisit d'après les mêmes principes; et s'étant rendu maître de l'intérieur de l'Arabie, il attaqua Iman Hosseia ville à peu de distance de Bagdad, où était le tombeau de l'Iman de ce nom neveu du prophète, dans un temple fameux par les richesses que la Turquie et la Perse y avaient ammoncelées. Ayant pris cette ville, il en passa tous les habitans au fil de l'épée, pilla le temple, réduisit toutes les maisons en cendre, et fit de cette endroit un désert. Pendant que se fesait cette cruelle exécution, un docteur Wéhabite criait du haut d'une tour: *tuez, massacrez tous les infidèles qui donnent à Dieu des égaux*. Après cette expédition, Abdelanziz envoya son fils Saaoud contre la Mecque, dont il se rendit maître en 1802, et d'où le Sultan Chérif Shaled s'était retiré à Médine. Saaoud détruisit toutes les mosquées, les chapelles et les tombeaux qui étaient consacrés au prophète et à d'autres saints; le temple seul fut épargné: il fit abattre le palais du Chérif, mais bientôt il fut obligé de se retirer à Derreja. Abdelanziz fut assassiné, et son successeur devenu encore plus puissant que lui tenta de se rendre maître absolu de la Mecque. Cette ville sainte, dit Ali Bei, était gouvernée précédemment par le Sultan Chérif, qui reconnaissait pourtant la suprématie de celui de Constantinople, lequel envoyait à la Mecque, à Diedda et à Médine des Pachas et des Kadì pour y exercer le pouvoir judiciaire. Le Chérif jouissait néanmoins de toute l'autorité d'un souverain indépendant: il disposait de la vie et des biens de ses sujets, et fesait à son grè la guerre et la paix. Cependant le Sultan Saauod, dont l'autorité ne reposait que sur la force, se fit obéir sans avoir pris les rênes du gouvernement: il ne levait point de contributions, et donnait à entendre qu'il respectait les droits du Chérif. Telle était la situation de ce pays, lorsque le 26 de fevrier 1807, on publia dans toutes les places et lieux publics, que dans l'après midi du lendemain, tous les pélerins et soldats Turcs ou Mogrebins du Chérif sortiraient de la Mecque et de toute

Ils s'emparent de la Mecque.

à Dieu. Ils sont au contraire Musulmans par excellence, parce que l'Islamisme est la religion de l'Alcoran même, ou la reconnaissance d'un Dieu seul et unique, et telle est la religion des Wéhabites.

l'Arabie, ainsi que le Pacha Turc de Diedda, et les nouveaux et anciens Kadi, de la Mecque, de Médine et autres lieux, de manière à ce qu'il ne restât pas un seul Turc dans toute cette contrée. Le Chérif fut désarmé, son autorité abolie; et le pouvoir judiciaire passa entre les mains des Wéhabites.

Gouvernement des Wéhabites à la Mecque.

Les sujets du Sultan Saaoud lui sont aveuglement soumis, et lui payent la dîme de leurs troupeaux et de leurs fruits, selon le précepte de l'Alkoran. Ils sont tous obligés de le suivre en campagne lorsqu'il les y appelle, et de s'entretenir à leurs frais. Pour avoir des soldats il ne fait qu'écrire aux chefs des tribus, en leur indiquant le nombre d'hommes qu'il veut, le lieu et le jour de leur réunion; et au jour marqué les individus désignés accourent de toutes parts avec les vivres, les armes et les munitions nécessaires: dans les expéditions, chaque chameau porte ordinairement deux hommes, avec leur approvisionnement d'eau et de vivres. Chaque chef de tribu est garant du payement de la dîme, et de la ponctualité des hommes de guerre à se rendre à leur poste. Saaoub, bien que sans dignité et sans caractère, envoye des Kadì ou gouverneurs aux villes qui sont dans sa dépendance; mais il n'a ni Pachas, ni Visirs, ni employés quelconque: le tems fera peut-être connaître, dit Ali Bei, que l'Arabie ne peut se passer des relations commerciales, ni des ressources qu'elle tire des caravanes et des pélerinages. Alors la necessité mettra un terme à l'intolérance du commerce avec les étrangers; elle fera peu-à-peu sentir aux Wéhabites le vice d'une austérité presque contre nature; le zèle se refroidira insensiblement; les pratiques superstitieuses qui sont toujours le soutien, la consolation et l'espoir du faible, de l'ignorant, et du malheureux reprendront leur empire, et de cette manière la réforme des Wéhabites s'éteindra avant d'avoir pu s'affermir, et après avoir sacrifié plusieurs milliers de victimes au fanatisme religieux. Telle est la triste vicissitude des choses humaines!

Chérif de la Mecque.

Ali Bei nous a donné la description des ornemens de la salle et de l'habillement du Sultan Chérif, dont il reçut un accueil gracieux lors de son voyage à la Mecque. Son habillement consistait en un *ken-isch*, ou *caftan* de dessus, en un *caftan* de dessous, et en deux schals de cachemire dont l'un couvrait ses épaules, et l'autre était plié sur sa tête en forme de turban. Il avait devant lui un grand coussin, un autre à côté, et un troisième plus petit et en avant, sur lequel il s'appuyait fréquemment. Quant à la salle,

dit le même écrivain, je n'y vis d'autres meubles qu'un grand tapis étendu sur le plancher. Durant ma visite, le Sultan fumait une pipe Persanne appelée *nerguile*, qui se trouvait dans une autre chambre, et dont le tuyau, qui était en cuir, passait par un trou fait dans le mur, et aboutissait à sa bouche. Depuis que la secte des Wéhabites a pris le dessus, on ne peut plus fumer qu'avec beaucoup de circonspection et presque en cachette. Le Chérif a toujours à côté de lui un ministre appelé *l'empoisonneur*; c'est lui qui présente aux Pachas et autres personnages marquans qui vont à la Mecque, une coupe pleine de l'eau du puits sacré appelé *Zemzem*, et qui y mêle du poison lorsqu'il en reçoit l'ordre du Chérif ou du Sultan de Constantinople, auxquels ce moyen est familier pour se débarasser des Pachas qui leur déplaisent. Ali Bei reçut plusieurs fois cette coupe avec une sérénité imperturbable, en ayant soin cependant de tenir dans sa poche un peu de zinc vitriolé, pour s'en servir au moindre indice de poison qu'il se serait senti. Le Chérif de la Mecque a ordinairement pour marque distinctive un turban d'une forme particulière, garni de gros fils d'or, qui lui retombent sur les épaules, comme on peut le voir à la troisième figure à gauche de la planche 27. Le Gouverneur de Médine est toujours un eunuque noir, qui porte le titre de Cheik-ul-harem, ou l'*Ancien du lieu saint*: c'est lui qui est représenté sous la figure du milieu dans la même planche. Les gardiens du sépulcre sont distingués par un large manteau de soie ou de camelot blanc.

Cérémonies du pélerinage.

La Mecque est encore aujourd'hui la première ville de l'Arabie par les richesses qu'y apportent les pélerins, en venant visiter la sainte Kaaba. Ils ne peuvent entrer que nu-pieds dans la ville; et après avoit fait une ablution générale, il se rendent au temple en procession en récitant quelques prières. Ils entrent dans le temple par le *Beb-el-Selem*, ou par la porte du salut; et lorsqu'ils sont pour poser le pied dans la grande cour où se trouve la maison de Dieu, un Arabe, le visage tourné vers la Kaaba, dit à haute voix: *Voyez, voyez la maison de Dieu, la prohibée.* La foule nombreuse qui m'environnait, dit Ali Bei, le portique de colonnes à perte de vue, l'immensité de la cour du temple, la maison de Dieu couverte du haut en bas de sa toile noire et entourée de lampes, le silence de la nuit, et le guide qui parlait comme un homme inspiré, tout cela réuni formait un tableau imposant, dont l'impression ne s'effacera jamais de mon âme. On entre après cela dans la cour,

en passant sous une espèce d'arc de triomphe ; et approché que l'on est de la maison de Dieu, on baise la pierre noire qui a été apportée par l'ange Gabriel, et l'on en fait sept fois le tour toujours en priant. La Kaaba est une tour carrée, située presque au milieu du temple, et couverte d'une vaste toile noire, qui ne laisse à découvert que la base de cette tour, avec l'espace où est enchassé la pierre noire, et un autre espace semblable rempli par un morceau de marbre ordinaire. Lorsqu'en fesant le tour de ce monument on arrive devant ce marbre, on étend de ce côté le bras droit, en ayant soin que la partie inférieure du vêtement ne touche point la base qui est à découvert, puis en passant la main sur le visage et sur la barbe, on dit : *Au nom de Dieu: Dieu très-grand : louange soit donnée à Dieu* : de là on continue sa marche vers le nord-est en disant : *oh grand Dieu! soyez avec moi* : *donnez moi le bien en ce monde, et donnez moi le bien dans l'autre* : revenant ensuite par l'angle du levant, en face de la pierre noire, on lève les mains comme au commencement de la prière en prononçant les mêmes paroles, puis les baissant on baise la pierre en disant : *louange soit à Dieu*. Après avoir fait ces sept tours, on va au lieu d'Abraham et au puits *Zemzem*, où l'on puise de l'eau dont on boit tant qu'on peut ; on monte ensuite au lieu appelé Jaffa, et là, le pélerin, le visage tourné vers le temple, récite debout une courte prière. Alors on va processionnellement vers le chemin principal, et l'on traverse une partie de la colline de Merova toujours en priant. La porte de la Kaaba s'ouvre trois fois l'année et à trois jours différens ; la première pour que tous les hommes qui sont à la Mecque puissent faire leur prière dans l'intérieur ; la seconde, qui est le lendemain, pour les femmes ; et la troisième, au bout de cinq autres jours, pour laver et purifier la maison de Dieu. Les hommes qui en forment la garde sont des Eunuques noirs ; le Chérif lave, purifie et balaye lui même la Kaaba, et Ali Bei y etant entré pendant que le Prince accomplissait cette cérémonie, reçut un balai pour en faire autant, après quoi il fut proclamé *serviteur de la maison de Dieu la prohibée*. Ce pélerinage oblige les Musulmans à des dépenses considérables, car le puits sacré, la maison de Dieu et les guides veulent chacun leur cadeau.

La Kaaba.

Le mont Aarafat.

Le mont Aarafat est l'objet principal du pélerinage des Musulmans : c'est là qu'on peut se former une idée du spectacle imposant qu'offre ce concours de pieux voyageurs sur un même point.

Qu'on se représente une multitude d'hommes de toutes les nations et de toutes couleurs, venus des extrémités de la terre, à travers mille dangers, et sans craindre les fatigues d'une longue route, pour adorer le même Dieu; l'habitant du Caucase présentant une main amie à l'Ethyopien et au Négre de Guinée; l'Indien et le Persan fraternisant avec le Barbaresque et le Maroquain; tous se regardant comme frères et comme membres d'une même famille, unis par les liens d'une même religion, la plupart parlant ou au moins entendant la même langue, la langue sacrée de l'Arabie; non, s'écrie Ali Bei avec enthousiasme, aucune religion n'a jamais présenté de tableau aussi simple à la fois et aussi majestueux. Le mont Aarafat est un rocher de granit, comme les autres montagnes voisines, qui peut avoir cent cinquante pieds de hauteur, et est fermé par un mur: il est situé au pied d'une autre montagne plus élevée, et on y monte par un escalier taillé dans le roc, dont une partie est faite à neuf. On trouve au sommet une chapelle, qui a été bâtie à l'endroit, où l'on croit que le père commun des hommes rencontra et reconnut notre mère Eve, après une longue séparation, motif pour lequel ce lieu s'appelle Aarafat, qui veut dire reconnaissance. Le Rituel veut, qu'après avoir fait une prière dans sa tente, on aille auprès de la montagne pour y attendre le coucher du soleil: un Iman du Chérif vient chaque année faire sur cette montagne un sermon, auquel les pélerins assistent avant que cet astre ait disparu. Ce moment venu, dit Ali Bei, quelle confusion naît tout-à-coup: qu'on se figure une masse de quatre vingt mille hommes, deux mille femmes, un millier d'enfans, avec soixante à soixante dix mille tant chameaux, qu'ânes et chevaux, qui, à l'approche de la nuit, veulent tous entrer en courant, comme l'ordonne le Rituel, dans une étroite vallée, marchant les uns sur les autres dans un nuage de poussière, et au milieu d'une forêt de lances, de fusils et d'épées; c'est en cherchant à se faire jour parmi cette foule, en se pressant et en se heurtant les uns avec les autres, qu'on retourne en une heure et demie à Mosdelifa, d'où l'on n'était pas venu en moins de deux heures. La raison de cette célérité, est qu'on ne doit pas faire la prière du soir, ou du Mogareb, à Aarafat, mais bien à Mosdelifa, en même tems que celle d'Ascha ou de la nuit. Le lendemain, les pélerins vont à Mina en marchant à pas précipités vers la maison du diable, qui est située dans un lieu étroit et entouré de grottes: ils portent

avec eux sept pierres, de la grosseur d'un pois, qu'ils ont ramassées exprès la nuit précédente à Mosdelifa, pour les jetter par dessus le mur dans la maison du diable, après avoir prononcé ces paroles : *Au nom de Dieu, Dieu très-grand.* Les cérémonies du pélerinage se terminent par sept tours qu'on fait entre Saffa et Merova : on va à une mosquée appelée El-Aa'mar près de la Mecque, on pose trois pierres l'une sur l'autre, puis on passe dans l'endroit où habita l'infâme Abougehel ennemi outré du prophète, et l'on jette contre lui sept pierres en le chargeant de malédictions. Le chameau qui est destiné à porter les présens du grand Seigneur à la Mecque est magnifiquement harnaché, ainsi que tous les mulets et la suite qui composent ce convoi. Les Mahométans se revêtent, pour le pélerinage, du manteau appelé *ihram*, et les femmes se couvrent d'un voile blanc et transparent. Voyez la planche 28.

ART MILITAIRE.

Armes des anciens Arabes.

LES Arabes portaient anciennement un arc droit, qui, au dire d'Hérodote, avait une double courbure: leurs boucliers étaient faits en croissant, et s'appelaient par cette raison *pelte.* Ils allaient à la guerre sur des dromadaires plus vîtes à la course que les chevaux, dont ils avaient soin de les tenir éloignés, dans la persuasion où ils étaient que ce dernier animal ne pouvait souffrir leur voisinage. Chaque dromadaire portait deux hommes, qui, le dos tourné l'un contre l'autre, fesaient toujours front à l'ennemi soit pour l'attaque, soit pour la retraite. Le tambour de basque était un de leurs instrumens de guerre les plus usités; et leur chars armés de faux tirés par quatre chevaux de front, portaient un combattant avec le conducteur.

Armes des modernes.

Les troupes Arabes sont sans uniforme, sans connaissance de tactique militaire, et savent à peine manier un fusil. Les fusils à l'Européenne sont fort-rares en ce pays, dit Ali Bei, et l'on n'y voit guères que des fusils à mèche, qui sont grossièrement travaillés et très-pesans : on en trouve cependant quelques-uns de fort-bien fait, et j'en ai vu un marqueté en ivoire qu'on voulait vendre cent vingt francs. Leurs autres armes sont un grand couteau recourbé, la hallebarde, la lance et la masse; le couteau a une gaîne d'une forme extrêmement bizarre : outre l'espace qu'il y occupe, cette gaîne a un prolongement formé en demi-lune, et qui se termine par une petite



A Monticelli inv e dis A Biasioli F.A.T.





boule, ou par quelqu'autre ornement plus ou moins compliqué. Ce couteau se porte obliquement par devant, la poignée tournée à gauche, la courbure dans le sens opposé, et la pointe en haut; de manière que les mouvemens du bras droit sont fort-gênés par cette disposition, qui se maintient néanmoins par la force de l'habitude; tant il est vrai qu'en tous lieux et dans tous les états, l'homme est sujet aux caprices de la mode. La hallebarde est un bâton de la longueur de quatre pieds et demi ou cinq au plus, qui est armé d'une pointe de fer, et ordinairement d'une autre petite pointe au bout opposé. La lame ou la pointe supérieure, qui a plus d'un pied de long, n'a pas toujours la même figure: tantôt c'est le fer large d'une lance, tantôt la lame étroite d'une bayonnette. Le manche de ces hallebardes est le plus souvent parsemé de petits clous ou d'anneaux de cuivre du haut en bas. La masse consiste en un bâton d'environ quinze lignes de diamètre, de la lougueur de deux pieds, et qui se termine par une boule du même bois de vingt six à trente lignes d'épaisseur: on fait encore usage de masses de fer. Quelques Arabes portent aussi des espèces de haches de la longueur d'environ deux pieds, avec de longs et gros bâtons dont la partie inférieure est recouverte en fer. La cavalerie se sert d'une lance de deux pieds et demi de long, ornée d'une touffe de plumes noires à l'endroit où le fer est emmanché: le cavalier s'appuye sur cette lance pour monter à cheval ou en descendre. Les Arabes de l'Yemen portent une épée et un bouclier; l'épée a la lame droite et large, et les boucliers sont en métal, ou d'un bois extrêmement dur, ou encore de peau d'hippopotame; ces derniers sont les plus estimés: il sont tous sculptés, et n'ont guères qu'un pied de diamètre. On voit à la planche 29 une représentation des exercices militaires dans l'Yemen, d'après laquelle on pourra se former une idée des armes des Arabes.

Partage du butin.

Lorsque les troupes font quelque butin, le partage en est réglé par la loi de Mahomet de la manière suivante; un cinquième est employé à des œuvres de bienfesance et de piété, et le surplus est distribué entre les soldats qui ont combattu, ou qui sont restés à la garde du camp. Les récompenses qu'ont méritées ceux qui ont péri dans le combat, sont données à leurs femmes et à leurs enfans. Le cavalier a deux parts, une pour lui et l'autre pour son cheval; le législateur Arabe l'a ainsi voulu pour accroître sa cavalerie, qui dans le commencement était peu nombreuse. Mahomet

s'est proposé de faire des Arabes une nation guerrière, dans la vue de conquérir les états voisins, dont les habitans énervés par le luxe et les plaisirs, n'auraient pu opposer qu'une résistence vaine à un peuple courageux, accoutumé à braver les fatigues et les dangers de la guerre.

MARIAGES.

Mariages.

Les écrivains tant anciens que modernes s'accordent tous à nous représenter les Arabes comme un peuple extrêmement lascif, et d'un naturel violent dans ses amours (1). Les lois de l'Alcoran ont mis un frein à son incontinence, en proscrivant l'inceste; en réduisant la polygamie, qui était illimitée, à quatre femmes ou concubines; en déterminant les époques sagement distribuées, où il est permis à l'homme d'habiter avec sa femme; en punissant de cent coups de fouet la fornication dans les deux sexes; et en fesant de l'adultère un délit capital; mais pourtant les mêmes lois ont voulu que la femme ne pût être condamnée pour ce dernier délit, s'il n'y avait pas quatre hommes qui attestassent l'avoir vue le commetre. Les Arabes se marient sans aucune cérémonie, et leurs mariages ainsi que la naissance des enfans ne sont point accompagnés, selon Ali Bei, de fêtes et de réjouissances comme chez les autres Musulmans.

Funérailles.

Leurs funérailles se font également sans pompe et sans aucun appareil: on porte le défunt au pied de la Kaaba; là les assistans récitent une prière pour lui, puis on l'emporte aussitôt hors de la ville pour être inhumé. A cet effet, il y a à une des portes du temple et sur la rue une quantité de cercueils; la famille du défunt en envoye prendre un, dans lequel on met le corps revêtu de ses habits ordinaires et sans aucun ornement; et après qu'il a été inhumé, on rapporte le cercueil à sa place. Chez les Arabes Bédouins, les funérailles se font de même sans aucune démonstration de deuil de la part des hommes: il y est permis aux femmes seulement de faire éclater les transports de leur douleur, parce que devant être séparées dans l'autre monde, selon le dogme religieux, de celui dont elles pleurent la mort, elles sont censées lui donner le dernier adieu le jour de ses funérailles.

(1) Incredibile est quo ardore apud eos in Venerem uterque solvitur sexus. Amm. Marcell. lib. XIV. cap. IV.

Les filles ne s'obtiennent en mariage chez les Bédouins qu'à force de présens qu'il faut faire aux parens, de sorte que leur établissement, bien loin d'être à charge à ceux-ci sous le rapport de la dot, est au contraire pour eux l'objet d'une spéculation d'intérêt. Ce n'est point par le son de la voix, par les traits du visage, ni par le maintien, qu'un jeune homme peut se former une idée des attraits de celle qu'il recherche : car elle est constamment voilée jusqu'au moment de son mariage; mais lorsqu'il est assez heureux pour lui inspirer de l'amour, elle sait lever furtivement un coin du voile. La polygamie n'est point en usage parmi le peuple, et ne se trouve que chez les Emirs et chez quelques Cheiks. L'Arabe est extrêmement jaloux, et cette passion le porte quelquefois aux excès les plus tragiques : les pères aiment tendrement leurs enfans, et jurent ordinairement par leur existence : ils sont si orgueilleux de leur paternité, qu'ils quittent leur propre nom pour prendre celui de leur fils. *Mariages des Bédouins.*

La loi oblige les Mahométans à entretenir toutes leurs femmes d'une manière convenable, et à voir chacune d'elles au moins une fois la semaine. Les Mahométans, dit Niebhur, se marient jeunes, ou bien le père achète de bonne heure une esclave à son fils, pour empêcher qu'il ne se livre aux femmes de mauvaise vie. La tradition rapporte que Mahomet, qui du reste devait être fort mauvais physicien, prétendait que l'homme ressemblait à un puits, qui donne toujours plus d'eau à mesure qu'on en tire. Mais les Mahométans s'épuisent tellement dans leur jeunesse, que beaucoup d'entre eux se plaignent d'être impuissans dès l'âge de trente ans. A peine les femmes sentent-elles les premières impressions de l'amour on les marie, car ce serait une honte pour elles que d'être comparées à un arbre stérile; et celle qui ne trouverait point un mari dés son bas âge, serait déshonorée. Lorsqu'un Musulman prend une jeune fille en mariage, il met pour clause dans le contrat qu'elle doit être vierge, ce dont il cherche ensuite à s'assurer par des preuves convaincantes; si ces preuves lui manquent, il la renvoye aussitôt chez elle; c'est pourquoi le père, dans ces sortes de cas, prend d'avance ses précautions pour justifier que la perte de la virginité de sa fille, est l'effet de quelqu'accident imprévu, qui ne porte aucune tache à son innocence. Niebhur en vit un qui fesait dresser un procès verbal en présence de témoins, pour constater que sa fille avait fait cette perte en tombant d'un cha- *Devoirs des maris.*

meau. Dans les montagnes de l'Yemen, le mariage d'un homme avec une fille dont l'état à cet égard, lui parait seulement équivoque, emporte pour l'époux un tel déshonneur, qu'il la répudie sur le champ, et oblige le père à la restitution de ce qu'il lui a donné pour avoir sa fille. Il en est même qui ont poussé la fureur jusqu'à tuer la nouvelle épouse: ces excès n'ont cependant jamais été approuvés par le magistrat; mais comme l'ouverture des cadâvres n'est point en usage chez les Arabes, et les recherches en cas d'homicide n'étant pas aussi sévères parmi eux qu'elles le sont en Europe, on ne sait pas si le mari s'est défait de sa femme en l'étouffant. Pour être en droit de se plaindre de cet outrage, il doit déclarer deux ou trois jours après son mariage qu'elle n'était pas vierge: passé ce terme, il ne peut plus la répudier, ni réclamer les présens qu'il a faits au père pour l'obtenir.

ARTS ET SCIENCES.

Agriculture.

NIEBHUR assure que l'agriculture est extrêmement florissante dans le royaume d'Yemen, et que dans certains cantons les campagnes ressemblent à des jardins. La nécessité des arrosemens y rend le travail pénible: les habitans de la vallée de Zebid dans le Théama, ainsi que de plusieurs autres lieux situés dans les montagnes, font des levées de terre autour de leurs champs, pour retenir l'eau qu'ils y font entrer. Ces levées de terre se font, en attachant deux bœufs avec trois cordes ou chaînes à une planche fort-large, qui, après avoir été traînée quelque tems sur le terrein déja labouré, ramasse sur son derrière une certaine quantité de terre, qu'on rejette sur le côté. Les terres des montagnes, ainsi que celles des jardins où croît le café, sont soutenues en partie par des murs qui y forment autant de plateaux. Les propriétaires qui ont des champs à la portée de quelque source, font ensorte d'y amener l'eau: ceux qui n'ont pas cet avantage s'empressent, à l'approche des pluies, de faire des digues en pente, pour conduire les eaux sur leurs propriétés. On trouve dans les montagnes de vastes réservoirs entourés de murs, où il entre une grande quantité d'eau, qu'on employe pour les irrigations durant les tems de sécheresse: dans la plaine de Damar et dans celle qui avoisine Sana il y a des puits profonds, dont on tire l'eau avec des bœufs, des ânes, ou à bras d'hommes.

Je n'ai pu voir qu'une seule fois, dit Niebhur, la manière dont on sème dans les montagnes de l'Yemen : c'était un paysan qui portait un sac de lentilles, et les semait fort-rares dans un sillon, comme nous les pois dans nos jardins; et à mesure qu'il avançait, il rejettait de chaque côté, avec les pieds, la terre dans le sillon pour recouvrir la semence. Dans d'autres endroits, celui qui sème est derrière le laboureur, et il jette dans le sillon la semence, que l'autre à son retour recouvre avec la charrue. Le même voyageur vit encore, près de Mharras, un laboureur conduisant sa charrue à travers des blés qui avaient déjà neuf ou dix pouces de hauteur; ses bœufs marchaient en ligne droite dans les sillons, sans fouler le blé avec leurs pieds. L'objet de cette culture est de détruire l'ivraie, de mieux couvrir la racine du grain, et d'ouvrir un passage aux eaux de la pluie où à celles qu'on introduit dans le champ. On arrache ensuite avec la main les mauvaises herbes qui viennent à repousser, et on les donne à manger aux animaux. Dans les montagnes de l'Yemen, on voit sur les arbres des cabanes où se nichent les Arabes pour garder leurs champs. Lorsque le tems de la moisson est venu, on arrache le blé, et on coupe avec une petite faucille l'herbe et tout ce qui sert à la nourriture du bétail. Pour battre le grain, les habitans de ce pays étendent par terre deux rangées de blé, épi contre épi, et font passer dessus une grosse pierre traînée par deux bœufs. Le tems de la moisson et de la récolte des fruits varie selon la position des champs, selon le plus ou moins d'eau qu'ils reçoivent, ou selon que l'irrigation y est plus prompte ou plus tardive.

Manière de semer et de moissonner.

Quelques tribus Arabes ont cultivé les arts et les sciences dès la plus haute antiquité : placées par la nature dans des contrées moins stériles que celles où les malheureux Bédouins mènent une vie toujours errante, et animées de l'esprit de commerce plutôt que de celui de conquête, elles y ont joui sans crainte du bonheur qui naît ordinairement de l'abondance, et de ces plaisirs tranquilles dont le goût des lettres est presque toujours la source. Les anciens Arabes connurent de l'astronomie tout ce qu'il fallait pour régler leurs travaux champêtres; de la jurisprudence et de la médecine, ce qui pouvait être nécessaire à des hommes justes et modérés; mais ce fut au perfectionnement de leur langue qu'ils s'appliquèrent particulièrement; et les charmes de la poésie les flattèrent tellement, qu'ils instituèrent en son honneur des jeux non moins célèbres, que

Les anciens Arabes avaient institué des espèces de jeux olympiques.

24

ceux d'Olympie et autres villes de la Gréce (1). Dans ces assemblées générales, qui se tenaient tous les ans et duraient un mois, les auteurs récitaient leurs compositions poétiques, et recevaient pour récompense les applaudissemens d'une nation aussi sage qu'éclairée, avec les démonstrations éclatantes d'une joie, à laquelle elle se livrait sans mesure, parce qu'elle ne croyait point devoir en mettre aux distinctions qu'elle accordait à la supériorité du génie. Ces ouvrages, dans lesquels étaient probablement célébrés ses plus grands hommes, et peut être les époques les plus marquantes de son histoire, ont presque tous été perdus. Le même fanatisme qui porta le Calife Omar à brûler la Bibliothèque d'Alexandrie, fit sans doute aux autres sectateurs de Mahomet un devoir de détruire tout ce qui pouvait rappeler le souvenir de l'idolâtrie de leurs ancêtres. Aussi, à l'exception de quelques traits généraux épars ça et là dans les auteurs, il ne nous est rien parvenu de ce qui concerne les anciens Arabes: nous n'avons même d'eux aucun de ces monumens qui triomphent du tems et des hommes; et si quelques-uns de leurs Princes, voisins de la Syrie, ont fait frapper des médailles, ils en on fait graver les légendes en Grec, qui était la langue que parlaient la plupart de leurs sujets.

Les sciences et les arts furent trés-florissans sous les Califes.

Mais l'ardeur des Arabes pour les arts et les sciences ne fut jamais plus grande, qu'après l'époque de leurs étonnantes conquêtes, et lorsqu'ils se furent rassasiés de sang, de pillage, et de guerres civiles. Les Califes Almansor et Almamon accueillirent dans leurs brillantes cours les muses errantes et délaissées chez les autres souverains; et bientôt on vit les sciences fleurir avec éclat depuis Samarkande jusqu'à Cordoue. Ils chargèrent leurs ambassadeurs à Constantinople, en Syrie et en Egypte, de recueillir les ouvrages des Grecs, les firent traduire par d'habiles interprètes, et en recommandèrent la lecture à leurs peuples. Almamon n'ignorait pas, dit Abulfaragio, que ceux qui favorisent les progrès de la raison sont les élus de Dieu, les meilleurs et les plus utiles serviteurs de l'Etre suprême. Les successeurs d'Almansor et d'Almamon manifestèrent le même amour pour les arts et les sciences; ils fondèrent des écoles, des colléges, et plusieurs bibliothèques. Celle des Fatimites

(1) Schultens in Praef. ad Monumentum vetustatis Arabiae. Barthelemy Dissertation sur les médailles Arabes: Mém. de l'Académie des Inscript. Tom. XLV. pag. 143.

contenait cent mille manuscrits, non moins admirables par la beauté du caractère que par l'élégance de leur reliure ; celle des Ommiades en Espagne était composée de six cent mille volumes, dont quarante mille en formaient le catalogue: on comptait dans la seule Andalousie jusqu'à soixante dix bibliothèques publiques; et plus de trois cents auteurs ont eu leur berceau dans les villes de Malaga, d'Almeria et de Murcie. Le règne de la littérature Arabe, dit Gibbon, a duré environ cinq siècles jusques à la grande irruption des Mogols, et a été contemporain de l'époque la plus obscure et la plus stérile des annales de l'Europe ; mais la littérature orientale semble être déchue, depuis que les lumières se sont propagées en occident.

Architecture Arabe.

A peine une nation est elle sortie de la barbarie, à peine commence-t-elle à réfléchir et à se former des idées d'ordre, de commodité et de convenance, ses premiers efforts se tournent naturellement vers l'art de construire, parce qu'il est dans la nature de l'homme de préférer l'ordre au désordre. Les Arabes, sous les Califes, introduisirent un goût d'architecture totalement opposé à celui des Goths et autres peuples du nord, qui avaient envahi le midi de l'Europe; en voulant éviter la pesanteur du style de ces derniers, ils tombèrent dans l'excès de la légèreté, et firent pompe d'une délicatesse et d'une profusion d'ornemens jusqu'alors inconnues. Il paraitrait, par quelques expressions d'Almamon, que les Arabes cherchèrent à imiter la nature dans la construction et la forme de leurs édifices: « ces ouvriers habiles, disait ce Calife, doivent rougir en voyant les héxagones et les pyramides des cellules d'une ruche d'abeilles (1) ». Ali Bei assure d'une autre côté que l'architecture Arabe, surtout à la Mecque, s'approche du genre Indien ou Persan, qui s'était introduit dans cette contrée durant la résidence des Califes à Bagdad.

Temple de la Mecque.

Jusqu'ici, dit Malte-Brun, nos traités de géographie ont parlé pompeusement de la magnificence du temple de la Mecque, de ses cent portes et de sa coupole dorée ; mais d'après la description que nous en a donnée Niebhur, il parait que la Kaaba ressemble plus aux anciens temples de l'Indostan et de Siam qu'à une mosquée: c'est un carré sans toit, entouré de colonnes, et orné de petites

(1) Voyez la description curieuse de cette architecture dans l'histoire des Insectes de Réaumur. Tom. V. Mémoire VII.

tours au lieu de pyramides et d'obélisques. Avant Mahomet il y avait au même endroit un temple fameux, qui était le point central de la religion de toutes les tribus Arabes : les pélerins, après en avoir fait sept fois le tour, baisaient la pierre noire avec un respect religieux. Aujourd'hui on ne voit plus au milieu qu'un petit édifice carré appelé la Kaaba, dans lequel est incrustée la pierre noire, qui, selon toutes les apparences, était anciennement un objet de culte parmi cette nation. Voy. la planche 30.

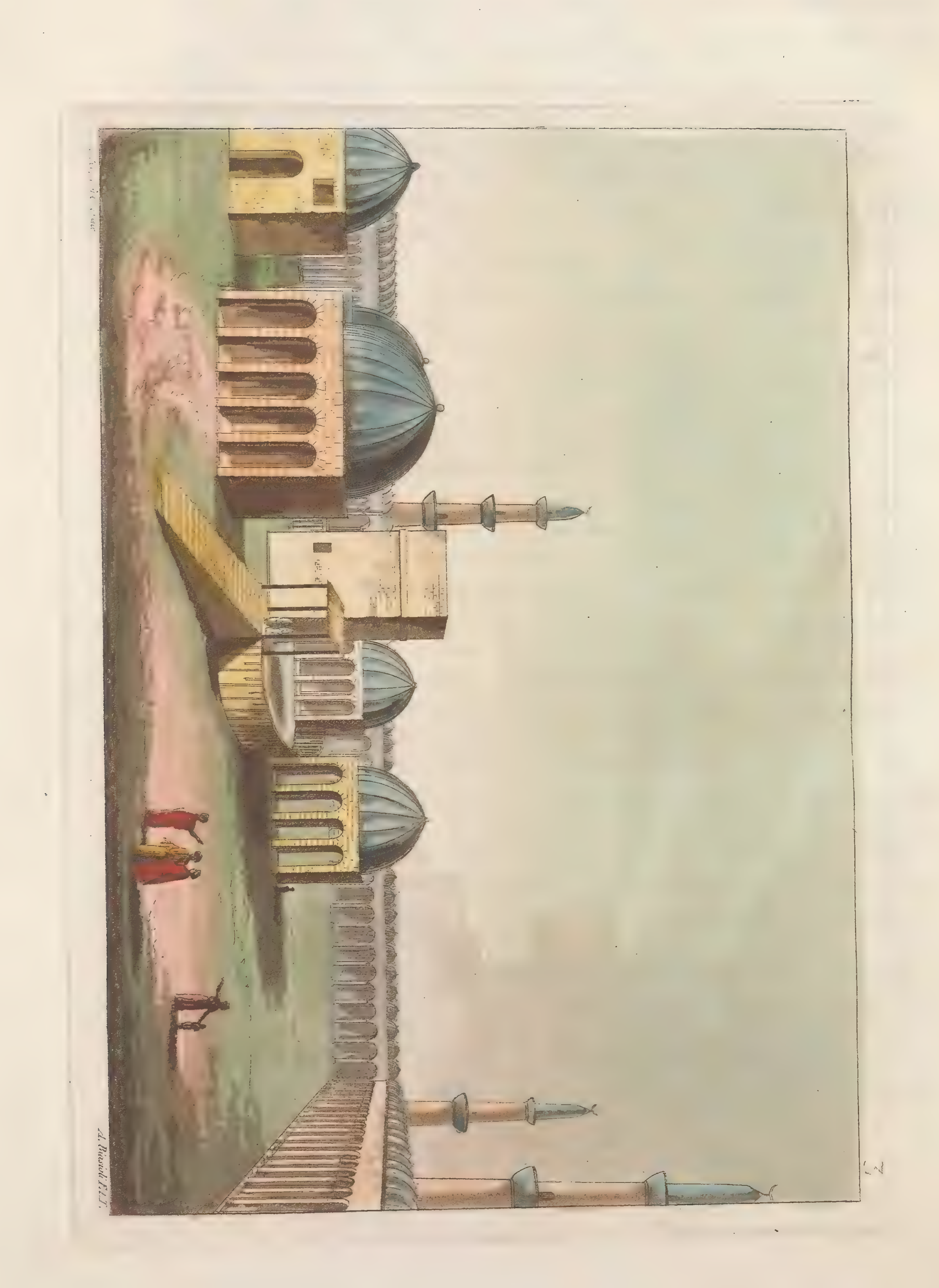
Tombeau de Mahomet à Médine.

La mosquée de Médine, dont Mahomet est le fondateur, annonce bien plus de magnificence ; sa voûte est soutenue par quatre cents colonnes, et elle est éclairée par trois cents lampes qui brûlent continuellement. Les Turcs l'appellent le *Très-Saint,* parce qu'elle renferme le tombeau de Mahomet, qui est recouvert d'une draperie en or avec un baldaquin de brocart au dessus, et placé dans une petite tour décorée de lames d'argent, et d'une tapisserie en or. Cette tour est portée sur des colonnes de marbre noir très-déliées, et entourée d'une balustrade en argent, sur laquelle brûlent sans cesse des parfums dans des cassolettes de même métal : au dessus du tombeau est une lune échancrée aussi en argent, artistement travaillée et ornée de pierres précieuses. Le baldaquin de brocart en or qui couvre ce tombeau est un présent du grand Seigneur, et se renouvelle tous les ans. Le chameau qui l'a porté passe pour sacré aux yeux des Musulmans, et ne peut plus être employé à d'autres services. Voy. la planche 31.

Edifices Arabes élevés en divers pays.

L'architecture Arabe a déployé toute sa magnificence dans les édifices qu'elle a élevés en Egypte, et surtout en Espagne, comme on le voit par les dessins que nous en ont tracés, Denon, Mayer, La-Borde, et Murphy, dans leurs fameux ouvrages : nous avons déjà donné la description de quelques-uns de ces monumens en parlant de l'Egypte et de la Barbarie, et nous en présenterons encore d'autres à nos lecteurs lorsque nous traiterons de l'Espagne. Nous ne ferons mention pour le moment que du superbe palais et des jardins de Zehra, qui ont coûté plus de vingt cinq ans de travaux, et neuf millions de livres sterling. Ce fut un Calife qui les fit construire à trois milles de Cordoue ; il appela pour cela de Constantinople les sculpteurs et les architectes les plus habiles de son siècle : douze cents colonnes de marbre d'Espagne, de l'Afrique, de la Gréce et de l'Italie entraient dans la construction et dans la décoration de ces somptueux édifices. La salle d'audience était cou-

Palais et jardins à Zehra.




31
C. Rossi inc.
A. Biasioli Ed. T.

verte d'or et de perles : des figures d'oiseaux et de quadrupèdes d'un prix infini formaient le contour d'un grand bassin qui était au centre : on voyait au milieu des jardins un pavillon qui renfermait une fontaine pleine du vif-argent le plus pur : il y avait dans le serrail plus de six mille personnes entre épouses, concubines, et eunuques noirs.

Maisons.

A la Mecque, dit Ali-Bei, les maisons ont deux rangs de fenêtres comme à Chypre avec plusieurs grilles de fer ; mais on y voit aussi, comme en Europe, de grandes fenêtres qui n'en ont pas : elles sont garnies pour la plupart d'une espèce de persienne en palmier extrêmement légère, qui garantit du soleil sans empêcher le passage de l'air, et se plie par en haut quand on le veut, ainsi que les persiennes usitées en Europe. Toutes les maisons sont d'une construction solide et en pierres ; elles ont trois ou quatre étages et encore plus, et leur façade est ornée de moulures, de socles et de peintures, ce qui leur donne un aspect agréable. Il est difficile de trouver des portes qui soient sans ornemens, sans moulures en échelons, et sans bancs de chaque côté. Les toits sont plats en forme de terrasses, et bordés d'un mur d'environ sept pieds de hauteur : ce mur a, de distance en distance, des ouvertures en briques blanches et rouges, disposées horizontalement, pour faciliter la circulation de l'air : cette variété de couleurs contribue encore à l'ornement de la façade, et le mur de la terrasse sert à cacher les femmes qui se promènent sur le toit. Les escaliers de ces maisons sont étroits et obscurs, les degrés en sont trop hauts, et les chambres sont d'une juste proportion en longueur, largeur et hauteur. Les rues principales ne manquent pas de régularité ; elles sont garnies de sable, commodes, et offrent un coup-d'œil qui plait dans l'élégance de la façade des édifices.

Architecture navale.

Le plus remarquable des navires Arabes, comme étant le plus gros des bâtimens qui voguent sur la mer Rouge, c'est le *dao*, dont Ali Bei nous a donné une description détaillée. Sa hauteur n'a guères qu'un tiers de la longueur du corps du navire, et cette dernière dimension s'augmente à la partie supérieure, tant à la proue qu'à sa poupe, d'une longue projection à la manière des anciennes galères Troyennes. Ses cables sont faits d'écorce de palmier, et ses voiles en grosse toile de coton : il porte trois voiles de rechange de diverses grandeurs, avec deux petites voiles latines ; mais on n'en déploye jamais plus d'une grande ou une petite selon le be-

soin. La navigation offre, au rapport d'Ali Bei, des dangers effrayans sur la mer Rouge : on y est presque toujours au milieu d'écueils et de rochers qui sont à fleur d'eau, de sorte que pour conduire le bâtiment, il faut toujours avoir à la proue quatre ou cinq hommes qui observent attentivement la route à suivre, et avertissent le timonier de porter à droite ou à gauche; mais s'ils viennent à se tromper; s'ils aperçoivent l'écueil trop tard; si le timonier qui ne le voit pas ne s'en éloigne pas assez, ou, s'en éloignant trop, donne sur un autre écueil qui n'a pas été vu; s'il entend l'avis a rebours, comme il arrive quelquefois; si enfin, dans le court intervalle de tems qui s'écoule, entre la découverte de l'écueil et la marche du bâtiment vers le lieu du danger, le vent ou le courant s'opposent au changement de direction; pendant combien de tems ne reste-t-on pas entre la vie et la mort dans ces terribles parages! Et pourtant les vaisseaux Arabes chargés des riches productions de l'Inde, de la Perse et de l'Arabie, ne cessent point de parcourir cette mer avide de victimes. Pour parer autant qu'il est possible à ces inconveniens, les *dao* ont une fausse carène, qui, lorsque le navire vient à heurter contre quelque corps, en amortit le choc, et le sauve du danger, pourvu que la secousse ne soit pas trop violente.

Autres arts. Dessin.

Avant Mahomet, les Arabes avaient négligé le dessin, et ne connaissaient point l'art de traiter la figure, ainsi que l'assure Barthelemy, ce qui les obligea d'emprunter le secours de mains étrangères; et comme ils ne s'étaient jamais appliqués à l'étude de la nature, ils ne firent d'abord que copier servilement et sans choix les médailles Grecques et Latines, que le hazard leur présentait. Cette aveugle imitation produisit sur leurs monnaies des représentations bizarres de types, qui n'avaient aucun rapport entre eux, ni avec les légendes qui les accompagnaient: ce n'étaient par conséquent que des images muettes, destinées seulement à remplir un espace sur ces pièces métalliques, et peut-être aussi à disposer les esprits à voir sans mécontentement l'effigie du Prince, ou le tableau de ses actions fidélement représentées sur les monnaies. Ainsi la peinture et la sculpture n'ont pas dû faire de grands progrès chez un peuple, qui ne travaillait que par imitation, et qui, lorsqu'il se lança dans la carrière des arts, poussa à l'excès l'amour des ornemens. C'est aux Arabes en effet qu'on attribue l'invention de ce qu'on appelle arabesque, qui est un ornement de peinture et de sculpture, composé de feuilles roulées autour d'une tige de vigne ou

autre plante semblable : on appelle ces sortes d'ornemens arabesques, parce que les Arabes en ont été les inventeurs, ou parce qu'ils ressemblent à ceux qu'ils font entrer dans leurs ouvrages (1).

Poésie. La poésie fait encore aujourd'hui les délices des Arabes, qui, doués d'une imagination vive, et d'une âme naturellement portée à l'enthousiasme, s'enflamment promptement aux transports d'une verve poétique. Nous avons déjà dit que ce peuple tenait autrefois à certaines époques des assemblées, où les poètes récitaient leurs compositions, qui étaient écrites sur de grandes feuilles de papyrus tirées de l'Egypte, ou sur de grandes tablettes enrichies d'ornemens en or. Ces compositions avaient ordinairement pour sujet l'éloge de ceux qui s'étaient distingués par quelqu'action éclatante, soit à la guerre, soit dans la vie privée. Pococke, dans ses notes sur Abulfaragio, assure que lors de la publication de l'Alcoran, personne dans l'Yemen ne savait lire ni écrire; mais Schultens nous a fait connaître divers fragmens d'anciennes poésies Arabes, dont quelques-unes lui semblent être du tems de Salomon (2). Assemani dit aussi que l'on conserve à la Bibliothêque du Vatican, parmi les manuscrits de Pierre de la Valle, les ouvrages des sept poètes singulièrement estimés des Arabes, dont les cinq premiers sont antérieurs à Mahomet, et les deux autres vivaient dans le tems que celui-ci publia son Alcoran. Nous n'avons qu'un seul ouvrage sur les règles de la poésie Arabe, qui sont très-compliquées : c'est un traité fort-court de Samuel Le-Clerc, imprimé à Oxford en 1661, et qui se trouve à la suite du commentaire de Pococke sur l'Elégie de Tograi. M.r d'Herbelot, au mot Macamat, et Schultens dans les Extraits d'Emadeddin, offrent plusieurs morceaux de cette poésie, dont le caractère est l'emphase et la hardiesse des tropes. Mahomet offre plusieurs exemples de cette hardiesse dans ses métaphores; au lieu de dire qu'on tirait les sabres du fourreau pour tuer les ennemis, il se servait de ces expressions : *les fils du fourreau s'élançaient de leur secrette demeure, avides de descendre pour boire dans la veine jugulaire*; et pour dire qu'il est glorieux pour les Musulmans de teindre leurs sabres dans le sang des infidèles, il s'écrie : *Oh! combien sont beaux les colliers du sang de l'infidelité sur les épouses de*

(1) Voyez le Vocab. Tosc. des Arts du dessin par Philippe Baldinucci.

(2) Voyez les *Monumenta vetustiora Arabiae* de Schultens, et la Dissertation sur les Nestoriens de Syrie de M.r Assemani.

la vraie religion! Non moins vives et animées sont les figures que les Arabes employent pour peindre leur amour: « si ma belle soupire, (dit un de leurs poètes des plus célèbres), oui, dit le musc, c'est du souffle embaumé de cette belle que j'emprunte mes plus doux parfums. Les années, lorsque je la vois, passent avec la rapidité d'un jour, et le jour où elle s'envole à mes regards s'écoule plus lentement que les années. Si ma belle s'éloigne de moi, mes sens égarés la retrouvent dans tout ce qui a de la beauté, et respire la douceur. Son image se retrace à mes yeux, dans les sons mélodieux de la lyre et de la flûte, quand elles marient ensemble leurs accords enchanteurs; dans les rians vallons où viennent paître les daims timides, lorsque la fraicheur délicieuse descend avec le soir, où se lève avec l'aurore; dans les prairies où la tendre rosée s'étend sur des tapis de verdure émaillés de fleurs, lorsqu'au premier crépuscule du matin, le zéphir secoue le bas de sa robe, d'où s'exhalent les odeurs les plus suaves. Je la vois enfin, je la sens, lorsque mes lèvres pressent amoureusement le bord de la coupe, et goûtent la liqueur pourprée qu'elle renferme, parmi les bosquets où règnent les jeux et l'allégresse. La tente où repose ma belle est la seule que j'aime: toute lande, quelque déserte et sauvage qu'elle soit, devient, lorsqu'elle s'y trouve, un séjour charmant et délicieux. Heureuse la caravane que tu accompagnes dans les marches nocturnes; de ta céleste figure dardent les rayons d'une aurore, qui sert de guide à ses pas „. Ce morceau est pris d'une ode du plus fameux poète Arabe appelé Omar Ben-Faredh, né au Caire en 1182; il a porté à un si haut degré de perfection la poésie de cette nation, qu'on n'en connait aucun avant ni après Mahomet, qui ait égalé l'énergie et la véhémence de son style. Nul autre de son pays ne peut lui etre comparé dans les peintures amoureuses. Les Musulmans ont ses ouvrages en grande estime, et ils y trouvent un sens mystique qui en augmente encore beaucoup le prix à leurs yeux. L'Iman dans les Mosquées prend à certaines heures le livre des poésies de Faredh, et tandis qu'il en lit quelques passages avec l'accent de l'enthousiasme, des larmes d'admiration coulent des yeux de ses auditeurs (2).

Musique et danse.

La musique est totalement négligée en Arabie, on n'y entend que le bruit du tambour et le son de flûtes champêtres, dont on

(1) Voyez le Spectateur ou Mélanges de Voyages, d'Histoire, de Littérature etc. Tom. VI. n.° 52.

joue sans art. Les instrumens les plus en usage chez les Bédouins sont, une espèce de violon, le tambour ordinaire, les cymbales et les timbales: ils ne se permettent jamais de danser en public: on trouve cependant parmi eux des sauteurs, des joueurs de globets, et des bateleurs qui amusent la populace assemblée autour d'eux. Ali Bei ne dit pas qu'il y ait des concerts ni des théatres à la Mecque: au contraire il déclare y avoir trouvé les arts dans le plus grand abandon; chose vraiment étrange, de voir ainsi négligés dans le centre de la religion Musulmanne, ces mêmes arts, qu'on trouve cultivés avec succés dans d'autres villes où l'on professe le Mahométisme, telles qu'Alexandrie et Constantinople.

Partout où les Arabes formèrent, à la suite de leurs conquêtes, quelqu'établissement, ils y introduisirent deux sortes d'études; l'une qui leur était propre, concernait leur religion ou l'Alcoran, avec les traductions qu'ils attribuaient à Mahomet et à ses premiers disciples; et l'autre comprenait les connaissances qu'ils avaient apprises des Grecs. Ils prièrent donc le Calife Almamon de demander à l'Empereur de Constantinople les meilleurs ouvrages Grecs; et les ayant obtenus, ils les firent traduire en Arabe (1). Mais, dit Giannone, ils laissèrent de côté ceux qui ne traitaient que de poésie, parce qu'outre qu'ils étaient écrits dans une langue étrangère, et dans un goût tout différent du leur, la religion qu'ils professaient, particulièrement ennemie de l'idolâtrie, ne leur permettait pas de les lire, pour ne pas se souiller par la connaissance de tant de faux Dieux, et de toutes les fables dont ils étaient remplis (2). Le même esprit de superstition leur fit prendre encore en aversion les livres de l'histoire, et regarder avec mépris tout ce qui était antérieur à Mahomet. Les traités de politique ne pouvaient guères non plus les intéresser, car la forme de leur gouvernement était toute autre que celle d'états libres: ils vivaient sous un régime entièrement despotique, où il n'était permis d'ouvrir la bouche que pour flatter le Prince, ni de faire autre chose que de lui obéir. Ils ne

Sciences.

(1) Voyez le chap. III. du 10.e live de l'Histoire civile de Naples par Giannone, où il est parlé de l'école de Salerne, fameuse alors par l'étude de la philosophie et de la médecine, qui fut introduite dans cette ville par les Arabes.

(2) On ne peut douter que les Arabes n'ayent connu Homère, et on en trouve la preuve dans Abulfaragio, qui fait mention de ce prince des poétes et d'Hésiode. Casiri, tom. 2. pag. 225.

trouvèrent donc à leur convenance, que des livres de mathématique, de médecine et de philosophie. Mais comme ils ne cherchaient ni éloquence ni politique, ils ne pouvaient guères aimer la lecture de Platon, d'autant plus que pour le bien entendre, il fallait avoir l'intelligence des poètes, qui traitent de la religion et de l'histoire des Grecs. Ayant trouvé les œuvres d'Aristote, d'Hippocrates, et de Galien, ils en firent leur étude particulière. Aristote fut celui qui leur plut d'avantage par sa dialectique et sa métaphysique: aussi l'étudièrent-ils avec toute l'ardeur et l'assiduité imaginables. Ils s'attachèrent encore à l'étude de sa physique, surtout à celle des huit livres qui ne traitent de cette science qu'en général: car pour sa physique particulière qui exige des observations et des expériences, ils ne la jugeaient pas aussi nécessaire.

Traductions Arabes des auteurs Grecs.

Les traductions des auteurs Grecs faites par les Arabes nous ont été d'une grande utilité, parce qu'elles nous ont conservé divers ouvrages dont les originaux se sont perdus. Par exemple, dans la traduction d'Apollonius Pergea, on trouve les cinquième, sixième et septième livres des sections coniques, qui n'existent pas dans l'original. Les traductions de Platon, d'Aristote, d'Hippocrates et de Galien sont attribuées, pour la plupart, à Honain médecin de la secte de Nestorius, qui vivait à la cour des Califes de Bagdad, et était chef d'une école d'interprètes. Fiers de la richesse de leur langue, les Arabes dédaignaient l'étude des langues étrangères; ils prenaient leurs interprètes Grecs parmi les Chrétiens qui leur étaient soumis: ces interprètes fesaient leurs traductions tantôt sur le texte original, et tantôt sur une version Syriaque. Mais les Arabes se mirent bientôt en é at de traduire eux mêmes les auteurs Grecs; et les livres de Mesue, d'Avicène, d'Averroés qui a fait un grand commentaire du fameux Rasi, et de tant d'autres, ont eu beaucoup de vogue parmi nous: Charlemagne fit traduire leurs livres en latin, avec ceux de plusieurs auteurs Grecs qui l'avaient été en Arabe, afin de propager dans tout son empire les connaissances que cette nation avait acquises. Il arriva de là, dit Giannone, que les Français et autres Chrétiens de l'église Latine apprirent des Arabes, ce que les Arabes avaient eux mêmes appris des Grecs, savoir; la philosophie d'Aristote, la médecine et les mathématiques, laissant de côté leur langue, leur histoire et leur poésie, comme les Arabes avaient dédaigné celles des Grecs. Et comme les traités de ces sciences avaient souffert beaucoup d'alté-

rations dans les traductions qui en avaient été faites, ils ne nous parvinrent que tout défigurés (1). La philosophie qui y était enseignée n'avait rien que de frivole et d'inutile, en ce qu'elle s'éloignait de la physique particulière, qui marche au flambeau de l'observation et de l'expérience; l'astronomie y était semée d'illusions et de prestiges, et la médecine surtout pleine d'absurdités et d'idées superstitieuses. Au milieu de toutes ces erreurs, on ne peut cependant refuser aux Arabes la gloire de plusieurs découvertes: c'est à eux par exemple que nous sommes redevables de l'algébre, et de l'invention du zéro pour l'indication des dixaines, invention qui a apporté tant de facilité dans les calculs arithmétiques. La chimie, s'ils n'en sont pas les créateurs, a reçu d'eux au moins de grands développemens: ils ont inventé l'alambic, analisé les substances des trois règnes, observé les différences et les affinités des alcalis et des acides, extrait des remèdes salutaires de minéraux qui sont des poisons. Cependant, malgré les connaissances chimiques qu'ils avaient acquises, ils ne laissèrent pas de se perdre dans les rêveries de l'alchimie, et plusieurs centaines de chimistes Arabes ont vu toute leur fortune s'évaporer dans un creuset. Il s'est mêlé, dit Giannone, tant de vices dans cette science qu'il est difficile encore aujourd'hui de les en séparer, tels que, par exemple, l'emphase dans les promesses, la singularité dans le langage, le secret mistérieux dans les opérations, et tout ce qui a fait depuis les charlatans et les imposteurs. Les Arabes passaient facilement de

Chimie.

(1) La philosophie fut cultivée avec beaucoup de soin dans les Académies du Caire, de Constantine, de Sigilmése, de Bassora, de Fez, de Maroc, de Tunis, de Tripoli et d'Alexandrie. Mais malheureusement les Sarrasins l'avaient reçue des derniers interprètes pleine d'altérations, et il leur était impossible de la rétablir dans son vrai sens, à cause des difficultés qu'ils trouvaient dans leur porpre langue pour l'intelligence de la syntaxe des langues étrangéres, et de la nature de leur caractère plus porté à courir après le merveilleux, et à discuter de vaines subtilités, qu'à refléchir sur des vérités solides. Leur géologie reposait sur des idées abstraites, ils se perdaient en profondes recherches sur les noms de Dieu et des anges: leurs dissertations philosophiques ne roulaient quelquefois que sur des questions frivoles; ils appliquaient à l'astrologie judiciaire la connaissance qu'ils avaient du ciel, et joignant le mystère à de simples emblêmes, ils croyaient pouvoir venit à bout de tout par l'emploi arbitraire des lettres et des nombres. Remarques sur l'antiquité et l'origine de la cabale par M de la Nauze, Mém. de l'Acad. des Inscript. Tom. XIII.

l'étude de la chimie à celle de la magie et de la divination, dont les chimères séduisent sans peine la crédulité des hommes, qui ne connaissent pas la physique, l'histoire de la vraie religion. Ce qui contribua le plus à les entretenir dans ces erreurs fut l'astrologie, qui était l'objet principal de leurs études en mathématiques. Ils montrèrent en effet tant d'ardeur pour cette prétendue science sous l'empire des Musulmans, que les Princes eux mêmes en firent leurs délices, et y cherchèrent la règle de leur conduite dans les entreprises les plus importantes.

Médecine.

Mais la médecine fut la science que les Arabes cultivèrent avec le plus de goût; ils l'étudiaient dans les livres d'Hippocrate et de Galien, et la fesaient consister particulièrement en raisonnemens généraux sur les quatre qualités du tempérament des quatre humeurs, et sur des remèdes transmis par tradition, desquels ils ne fesaient aucun examen, et dont l'application était accompagnée d'une foule de superstitions: ils ne fesaient par conséquent aucune étude de l'anatomie qu'ils tenaient des Grecs, toute imparfaite qu'elle était; et leur respect religieux pour les cadâvres ne leur permettait de disséquer que des singes ou autres quadrupèdes. Il y avait dans la seule ville de Bagdad huit cent soixante médecins: en Espagne la vie des Princes catholiques était confiée à l'habileté des docteurs Sarrasins, et en 956 le Roi de Léon fut guéri par des médecins Arabes de Cordoue. Mais l'effet le plus remarquable qu'eurent les études des Arabes en médecine fut l'institution de l'école de Salerne, qui n'a point été fondée par Charlemagne avec celles de Paris et de Bologne, comme quelques-uns le prétendent, mais bien par les Arabes ainsi que le prouve Giannone. Salerne, ville maritime, voyait souvent aborder sur son rivage des habitans du levant et de l'Afrique: sous les derniers Princes Lombards, les Sarrasins y venaient fréquemment, et y fesaient de longs séjours. Ces communications fournirent aux Salernitains l'occasion d'apprendre des Arabes la philosophie, et surtout la médecine, dans laquelle ils s'acquirent beaucoup de réputation. Telle fut l'origine de cette école, dont la célébrité s'accrut dans la suite par les soins de Constantin l'Africain, des moines du mont Cassin, de Jean de Milan, et de plusieurs autres illustres personnages.

Fondation de l'école de Salerne par les Arabes.

Averroès.

On ne peut parler de la médecine des Arabes sans faire mention d'Averroès, philosophe et médecin fameux, qui vivait à Cordoue dans le douzième siècle, et tellement épris des ouvrages

d'Aristote, qu'il les traduisit, les commenta, et fut nommé par antonomasie le *Commentateur*. Vossius assure qu'il a parfaitement bien entendu les écrits de ce philosophe, malgré qu'il ne connût pas le Grec (1); mais d'autres savans, et entre autre Louis Vives soutiennent au contraire qu'il les a mal compris, mal traduits, et mal commentés, n'étant doué que de talens médiocres, et nullement versé dans l'étude des belles lettres (2). Il fut professeur public dans l'université de Maroc, et se rendit célèbre en médecine, qu'il connaissait mieux, dit Bayle, par théorie que par pratique. Etienne Pasquier n'est pas de cet avis, et fait honneur à Averroès de l'abolition du préjugé, qui défendait aux médecins de saigner un enfant avant l'âge de quatorze ans, erreur dans laquelle nous serions encore, dit il, sans la courageuse expérience que cet Arabe fit de la saignée sur son propre fils âgé de sept ans, et qu'il guérit par là d'une pleurésie. Son principal ouvrage en médecine s'appelle *Colliget*, et contient les diverses théories de cette science en général. Avicène, quoique antérieur à Averroès, s'acquit moins de célébrité chez les Arabes tant en philosophie qu'en médecine, et fut qualifié par plusieurs savans de louche dans celle-ci, et d'aveugle dans celle là (3). L'ouvrage le plus renommé d'Avicène est intitulé le Canon, dans lequel il tente de réduire toute la médecine en système. Schesser, dans ses commentaires sur l'histoire des plantes de Théophraste, tout en fesant le panégyrique de cet écrivain Arabe, est forcé d'avouer que son ouvrage renferme beaucoup d'erreurs et de fautes, qui auraient besoin d'être rectifiées. Il fut mis au nombre des philosophes Mahométans, qui croyaient à l'éternité du monde, opinion qui avait sa racine dans leur attachement à la philosophie d'Aristote, contre laquelle les Imans déclamèrent du haut de leurs chaires. Bayle, dans son long article sur Averroès, prouve que ce philosophe ainsi qu'Avicène croyaient, d'après Aristote, à l'existence d'une intelligence, qui, sans se multiplier, anime tous les individus de l'éspèce humaine, pendant tout le tems qu'ils exercent les fonctions de l'âme raisonnable. Le fameux Scot disait que, par cette doctrine, Averroès s'était rendu digne d'être excommunié du genre humain; et d'autres théologiens

Avicène.

(1) De philosophorum sectis.
(2) De caussis corruptarum artium lib. V.
(3) Leo Africanus de viris quibusdam illustribus apud Arabes.

ont ajouté que c'était un monstre tel, que les forêts de l'Arabie n'en avaient pas vu de plus affreux. On accuse encore cet écrivain d'avoir été l'ennemi de toute religion : il disait habituellement que le christianisme était une religion impraticable, et qu'il n'en avait pas trouvé de plus insensée que celle des Chrétiens, qui mettent eux mêmes en morceaux et mangent le Dieu qu'ils adorent. Il appelait celle des Juifs une religion d'enfans, et traitait avec encore plus de mépris la religion Mahométane, en l'appelant la religion des cochons. Lorsqu'il s'était ainsi répandu en invectives contre tous les cultes, il s'écriait ordinairement : *que mon âme meure de la mort des philosophes.* Faut-il s'étonner après cela s'il a été persecuté par ses contemporains, et si Raimond Lulle a fait tant d'instances près le Pape Clement V pour la condamnation des commentaires de cet Arabe sur Aristote, et envers Philippe le Bel Roi de France pour qu'il les proscrivit de ses états ? Mais il ne fut écouté ni de l'un ni de l'autre de ces deux souverains, qui ne crurent pas devoir sévir contre des livres ensevelis dans la poussière, qu'aucun Chrétien ne lisait, ou auxquels le petit nombre de ceux qui pouvaient les lire ne prêtait aucune foi. Les Mahométans étaient les seuls qui respectassent leur autorité, et le père Cardan rapporte, que Bajazet cherchait dans leur lecture un soulagement aux douleurs de la goutte (1).

Astronomie. Avant Mahomet, les Arabes n'avaient qu'une connaissance superficielle de l'astronomie, telle que peuvent l'avoir des hommes qui passent leur vie au milieu des champs. Dès les premiers pas qu'ils firent dans cette science, ils embrassèrent le système de Ptolémée, dont les ouvrages furent traduits en leur langue : ils reconnurent certaines étoiles ou constellations, auxquelles leurs ancêtres rendaient un culte superstitieux, qui fut aboli par le Mahométisme. Ils empruntèrent ensuite des Grecs les noms de ces constellations, qui furent aussi adoptés par les Persans. On trouve l'énumération des étoiles et des constellations dans les tables d'Olu-Beg, Prince Tartare descendant de Tamerlan, qui les dressa l'an 1437 : elles furent imprimées en Angleterre l'an 1665 en Persan et en Latin, avec des notes très-étendues de M.r Hyde, qui donne l'explication des noms Arabes, et les compare avec ceux des autres langues. Le Calife Almamon, septième de la famille des Abassi-

(1) Bayle Dictionnaire historique. Art. Averroès.

des, qui commença à régner et 813, fut, de tous les Princes Mahométans, celui qui contribua le plus aux progrès de l'astronomie, non seulement en ordonnant la traduction des ouvrages Grecs qui traitaient de cette science, mais encore en procurant tous les moyens nécessaires pour faire des observations exactes. Almamon fit faire d'autres tables pour la mesure de la terre dans les plaines de Sénnar par trois frères, astronomes habiles, appelés les fils de Mussa, dont Ebu Chalican fait mention. Depuis cette époque, les Arabes se sont singulièrement appliqués à l'astronomie, et l'on pourrait faire un long catalogue des auteurs qui en ont étendu les limites, tels qu'Alfragan, Abumassar, Albategnio, et Géber. Quelques Princes Arabes, à l'imitation d'Almamon, firent renouveller les observations astronomiques pour fixer les époques, entre autres Melikschah le plus puissant des Sultans Seljukides, qui détermina celle de Gélali, ainsi appelée du mot Gélaleddin son surnom, qui signifie *la gloire de la religion.*

Langue.

Les anciens Arabes fesaient consister leur renommée et leur gloire en trois choses; dans la langue, le sabre, et l'hospitalité. La langue Arabe, une des plus anciennes qu'il y ait an monde, est remarquable par la multiplicité des mots dont elle se sert pour exprimer une même chose. Pococke dit, dans l'ouvrage que nous avons dejà cité, qu'Ibu-Chaler-Vaisch avait fait un livre sur les différens noms du lion, et qu'ils y montaient au nombre de cinq cent: Mahomet El-Firuzabadi, auteur du grand Dictionnaire Arabe appelé *Kamus*, annonce qu'il avait écrit un volume entier sur les quatre-vingt noms donnés au miel, qui n'étaient pas encore là tous; et il ajoute que l'épée y est nommée de mille manières différentes. Nos lexicographes Européens attachent à chaque racine un nombre considérable de significations métaphoriques, qui sont tirées, pour la plupart, des qualités principales du chameau, animal le plus utile qu'on trouve sur le sol aride et brûlant de l'Arabie. Cette multiplicité de noms applicables à une même chose est une preuve de la richesse de la langue Arabe, seulement il faut osberver que cette variété d'expressions consiste en métaphores, qui transportent les noms d'un objet à un autre. Le style de l'Alcoran passe dans l'esprit des Mahométans pour le plus beau modèle qu'on puisse se proposer dans l'art d'écrire, et ils le trouvent d'une pureté et d'une harmonie égales à la hauteur des pensées qu'il renferme (1).

(1) Hist. de l'Académ. Roy. des Inscript. et Bel. Lettres tom. XIV., Histoire et chronologie de l'Yemen.

Avant Mahomet on distinguait dans cette langue deux dialectes principaux, savoir; celui des Hamiarites ou Omérites, qui régnaient dans l'Yemen, et celui des Koreisites qui habitaient les environs de la Mecque: ce dernier, dans lequel l'Alcoran est écrit, a triomphé. La Mecque et Médine, dit Ali Bei en parlant de l'état actuel de la langue Arabe, sont bien son véritable berceau; mais l'ignorance générale fait qu'elle s'y corrompt chaque jour, et que sa prononciation même y varie d'autant plus facilement qu'on l'écrit sans voyelles, et qu'étant fort-riche en aspirations, chacun les modifie à son gré faute d'une prosodie nationale, et d'un moyen quelconque propre à en conserver la tradition primitive: à ces causes d'altération se joignent encore celles qui résultent de l'introduction de locutions particulières à certaines tribus, et des relations commerciales de ce peuple avec les étrangers.

Caractères.

Il paraitrait, dit Malte-Brun, qu'à une époque très-reculée, on fesait usage en Arabie de caractères en forme de clous appelés *persepolitains*, auxquels succédèrent les *hamiarices*, ainsi appelés d'une dynastie de ce nom; ces derniers furent enfin remplacés par les *cufices*. L'abbé Barthelemy en parlant des caractères qu'on voit sur les médailles Arabes dit, que la lecture en est extrêmement difficile, parce qu'ils manquent non seulement des points qui tiennent lieu de voyelles, mais encore de ceux qui servent à distinguer entre elles des lettres d'une même forme; de sorte qu'un même trait, un même caractère peut avoir cinq significations différentes, et cette difficulté plus ou moins grande se multipliant à chaque mot, en raison des élémens qui la composent, donne lieu à une foule de combinaisons, propres à décourager quiconque n'est pas encore familiarisé avec cette sorte d'écriture.

État présent des sciences et des arts à la Mecque.

Les sciences jadis si florissantes chez les Arabes, tandis que le reste du monde était plongé dans une profonde ignorance, sont aujourd'hui dans l'état le plus déplorable à la Mecque. Toutes les connaissances des habitans se bornent, dit Ali Bei, à savoir lire le Coran, à écrire fort-mal, et à apprendre dès l'enfance les prières et les cérémonies du saint pélerinage à la maison de Dieu, à Soffa et à Merova, pour gagner quelque chose en servant de guide aux pélerins; en effet l'on voit de ces derniers portant sur leurs épaules des enfans de six à sept ans qui font l'office de conducteurs: ces enfans, en même tems qu'ils indiquent le chemin à suivre, et les stations où il faut s'arrêter, récitent d'une voix per-

çante des prières que les pélerins répètent mot à mot. Il n'y a d'écoles publiques à la Mecque que pour enseigner à lire et à écrire. On y voit néanmoins quelque Talbi ou docteurs, qui, par fantaisie, par vauité, ou par intérêt vont s'asseoir sous les portiques ou galeries de l'Aaran, et se mettent d'abord à lire à haute voix pour attirer les auditeurs : les dévots viennent successivement se ranger en cercle autour du lecteur, qui leur explique la loi de son mieux, les prêche, s'en va et revient quand il lui plaît. Je ne crois pas, continue le même écrivain, qu'il y ait dans tous les pays Musulmans une ville, où les arts soient plus négligés qu'à la Mecque : on n'y trouve pas un homme capable de faire une serrure ni une clef. Les portes se ferment avec des clefs de bois grossièrement faites, et les malles ou tout autre meuble avec des serrures Européennes. Il me fut par conséquent impossible de remplacer les clefs qui m'avaient été volées à Mina. Les pantoufles y sont apportées de Constantinople et de l'Egypte, car on ne sait fabriquer à la Mecque que des souliers détestables et des espèces de sabots. Les armuriers sont sans talent, et c'est envain qu'on voudrait leur faire remettre la plus petite pièce d'un fusil d'Europe, toute leur habileté se bornant à faire de mauvais fusils à mèche, des couteaux recourbés, et des halebardes à l'usage du pays. La médecine n'est nullement cultivée à la Mecque, et les médecins n'y sont que de méprisables empiriques, qui n'ordonnent presque jamais dans les maladies que des prières et des pratiques superstitieuses. Lorsqu'un Mecquois tombe malade, un barbier vient le saigner, et lui fait boire beaucoup d'eau de gingembre, ainsi que de celle du puits miraculeux appelé Zemzem : il lui prescrit ensuite l'usage des bains, et de manger du girofle, de la cannelle et autres drogues aromatiques. Les Arabes Bédouins se sentent-ils mal dans quelqu'endroit du corps? ils y mettent le feu, comme les Japonnais, avec des fils de coton. Leur incrédulité sur les avantages de la médecine, fait qu'ils ont en horreur les purgations et les clystères; et par une contradiction presqu'inexplicable, ils mettent une confiance aveugle dans leurs amulettes. La saignée leur répugne dans les maladies ordinaires, et ils s'y soumettent volontiers pour les blessures. Dans l'Yemen les médecins sont chimistes, apotihcaires, chirurgiens et vétérinaires, et cependant l'exercice de toutes ces professions ne leur suffit pas pour vivre décemment. Les Arabes, dit Niebhur, ont divers remédes domestiques dont l'emploi leur

réussit; je me rappelle d'avoir vu, dans les montagnes de l'Yemen, un paysan battre un certain arbre spongieux, recueillir un suc blanc semblable au lait qui sortait des contusions, et en avaler quelques gouttes pour se purger. Un Arabe ayant été blessé par un autre à coups de sabre tua un chameau, et se mit un morceau de viande crue sur la blessure, qui fut bientôt guérie.

Lépre, petite vérole, circoncision.

Les Arabes ont trois sortes de lépre, dont la plus maligne s'appelle *madsjurdam*; elle est toujours accompagnée de l'engourdissement des doigts, d'une haleine fétide, d'une respiration pénible, et d'une inflamation aux oreilles, aux joues et aux sourcils. Un Juif de Mascate a pensé que cette lépre pouvait être celle dont il est parlé au chapitre XIII. 10. 11 du Lévitique; mais les Arabes sont bien loin d'avoir les précautions des anciens Hébreux pour la prompte séparation des individus infectés de cette maladie: car Niebhur dit en avoir vu plusieurs demander l'aumône sur les marchés. Ils se montrent bien plus attentifs à prévenir les ravages de la petite vérole: selon le même écrivain, les Bédouines inoculent elles mêmes cette maladie à leurs enfans, en leur ouvrant légèrement l'épiderme au bras avec une épine. On ignore comment se pratique la circoncision en Arabie, où malgré son utilité, elle n'est pourtant pas expressément ordonnée. Un médecin Anglais a assuré Niebhur, que dans les pays chauds il s'amasse plus d'humidité sous le gland que dans les pays froids; et qu'un Européen, qui sous l'ardent climat de l'Inde, n'avait employé que les moyens de propreté ordinaire dans cette partie du corps, y eut une tumeur fort-désagréable, qui ne lui serait pas venue s'il eût été circoncis. Dans l'Oman on circoncit aussi les filles vers les dix ans, et cela pour qu'elles puissent se laver plus commodément.

Education et écoles.

Malgré, dit Malte-Brun, que l'éducation ait beaucoup perdu en Arabie, elle n'y est pourtant pas tout-à-fait abandonnée, et on y trouve encore assez de gens qui savent lire et écrire: les familles distinguées ont même des instituteurs exprès pour l'éducation de leurs enfans et des jeunes esclaves. En général, chaque mosquée a une école où la piété Musulmanne entretient des maîtres pour les enfans de la classe indigente. Il y a dans les grandes villes des écoles publiques, où l'on enseigne à lire, à écrire, à compter, et où les enfans de tout état sont admis. Les jeunes filles y sont instruites séparément par des femmes destinées à cet effet. Plusieurs des villes principales ont même des colléges où l'on enseigne l'astronomie,

l'astrologie, la philosophie et la médecine. Il y a dans le royaume d'Yemen deux universités ou académies célèbres, l'une à Zébil pour les Sunnites, et l'autre à Damar pour les Zeidites. L'interprétation de l'Alcoran, ainsi que l'histoire de Mahomet et des premiers Califes, sont l'objet principal des études Arabes. Niébhur dit avoir vu plusieurs écoles dans les *suk* ou rues du marché; elles sont pour la plupart ouvertes comme les boutiques du côté de la rue; les enfans y sont assis devant de petits pupitres qui portent leurs livres; le bruit des passans ne les distrait pas, et ils étudient leurs leçons à haute voix, en se balançant comme les Juifs dans leurs synagogues.

Spectacle vu par Niébhur dans l'Yemen.

Niébhur parle d'une espèce de spectacle d'ont il fut lui même témoin la nuit du 29 au 30 août 1765 dans le royaume d'Yemen. Les Cheiks sous la conduite de leur chef se rendirent dans le vestibule d'une mosquée, où se trouvaient déjà réunis tous les Derviches, qui en s'approchant du Cheik suprême, se mettaient à genoux devant lui, lui baisaient la main, et se la posaient sur la tête, comme pour recevoir sa bénédiction. Quelques-uns de ces Derviches se mirent ensuite à lire, d'autres à chanter des passages de l'Alcoran, jusqu'au moment où parurent certains domestiques habillés de diverses couleurs, qui, en fesant des contorsions les plus bizarres, criaient de toutes leurs forces de craindre Dieu, et de se rappeler son prophète. Alors plusieurs Derviches se levèrent précipitamment; et prenant chacun un *dabus*, ou fer court pesant, ils se mirent à courir pêle-mêle en s'en frappant le ventre et la poitrine, tandis que les autres chantaient et battaient de petits tambours pour animer les acteurs, ou plutôt pour étourdir les spectateurs. Enfin un disciple du premier Cheik, après avoir fait beaucoup de grimaces monta sur le toit d'une maison voisine qui était fort basse, où l'on avait dressé un pieu armé d'un fer au bout; il s'empala sur ce fer, dont la pointe lui sortait par les épaules, et fut montré dans cet état à toute l'assemblée.

Commerce.

Le revenu annuel du Prince de l'Yemen monte à 1,900,000 francs; et Niébhur croit qu'il provient en grande partie des droits imposés sur l'exportation du café, outre lequel les habitans envoyent encore à l'extérieur de l'aloès, de la myrrhe, de l'encens, de l'ivoire, et de l'or qu'ils tirent de l'Abyssinie. Les objets que ce pays reçoit de l'Europe sont du fer, de l'acier, des canons, du plomb, de l'étain, des miroirs, des couteaux, et des sabres. Il y a cependant quelques maisons Juives où se fabriquent certains

articles de quincaillerie en or et en argent, et même où l'on bat monnaie. On y compte cinq mille familles de Juifs qui font un commerce très-actif, mais l'envie et la superstition s'accordent pour les persécuter. Du reste, on trouve dans les marchés de la Mecque toutes les productions naturelles et artificielles de l'Inde et de la Perse. On ne peut pourtant par dire, au rapport d'Ali Bei, que ce soient de vrais marchés, l'irrégularité du terrein et la petitesse du lieu ne le permettant pas: ce sont des boutiques qu'on rencontre dans les rues principales, et surtout dans la grande rue, qu'on peut regarder comme un marché continuel d'un bout à l'autre. Les marchands se tiennent dans des baraques faites avec des bâtons et des nattes, et y vendent toutes sortes de comestibles et autres objets communs.

Monnaies. Les monnaies Arabes sont semblables à celles d'Egypte selon le témoignage du même écrivain: la piastre d'Espagne vaut dans le commerce cinq piastres Turques de cinquante *para* chacune; mais elle n'est reçue dans le change que pour quatre et demie. On voit à la Mecque des monnaies de tous les pays: ce qui fait qu'il y a dans tous les marchés des changeurs devant un comptoir, où ils sont constamment occupés à peser les différentes monnaies avec une petite balance, et à les échanger. Les poids et mesures sont aussi les mêmes qu'en Egypte; mais la règle en est si compliquée qu'il serait inutile de la chercher. Edouard Bernard et Fréret (1) ont déterminé le valeur des anciennes mesures Arabes, chose extrêmement importante pour pouvoir lire avec fruit les géographes de cette nation. La coudée Arabe se compose de doigts et de tiers de doigts:

	Doigts.	*Tiers.*
La coudée Haschemique ou Persanne, surnommée coudée royale ou d'Omar est de	32	96
La condée Belali, de	29 $\frac{2}{3}$	29
La coudée noire ou d'Almamon, qui est celle dont Abulfeda croit que se sont servis les Astronomes chargés par lui de mesurer un degré terrestre, de	27	81
La coudée de Joseph et des Architectes de Bagdad, de	26 $\frac{1}{3}$	79

(1) Ed. Bernard de ponderibus, et mensuris. Lib. III. §. XIV. Essai sur les mesures longues des anciens par M. Fréret.

La corde ou asabe, qui servait à la mesure des terres, de	$25 \frac{2}{3}$	77
La coudée *al Maharani*, qu'on emploie pour le nivellage et la conduite des eaux, de	$24 \frac{1}{3}$	73
La coudée *Cabda*, ou nouvelle coudée, de	24	72

C'est avec ces mesures que furent calculées les dimensions de la terre dans les plaines situées entre le Tigre et l'Euphrate: les astronomes employés à cette opération avaient été accueillis et entretenus pendant long tems à la cour du Calife Almamon, Prince, dit Fréret, qu'on peut appeler le père des lettres chez les Arabes, et qui, dans un règne de vingt ans fit exécuter des choses, dont l'effet fut de tirer les Arabes de l'état d'ignorance, où, par un zèle de religion mal entendu, le mépris de la litterature Grecque les avait jusqu'alors retenu.

MOEURS ET USAGES.

Propreté et hospitalité des Arabes.

Les Mahométans observent dans leur personne plus de propreté que les Européens; non seulement, dit Niébhur, ils se lavent le corps et se coupent fréquemment les ongles, mais encore ils s'ôtent les poils aux oreilles, aux nez, sous les aisselles et partout le corps avec le dépilatoire, pour qu'il ne puisse s'y attacher aucune ordure. Ils regardent par conséquent d'un œil de mépris tous ceux qui exercent quelque basse profession, tels que les domestiques des bains, les barbiers et les bouchers. L'hospitalité n'est pas moins en honneur chez les Arabes que la propreté: et lorsqu'un envoyé se présente chez un Cheik, ou chez quelqu'autre personne de distinction, il est reçu et traité avec tous les égards et toute la magnificence convenables: il en est de même des voyageurs, pour lesquels il y a des hôtelleries où on leur fournit la table et le logement gratis pendant plusieurs jours. Lorsque les Arabes reçoivent la visite de quelqu'un étant à table, qu'il soit Mahométan ou Chrétien, enfant ou adulte, ils l'invitent à prendre part à leur repas. J'ai vu souvent avec émotion dans les caravanes, dit Niébhur, le conducteur des mulets inviter les passans à partager sa nourriture; la plupart le remerciaient obligeamment, et il donnait avec un air de satisfaction réele un peu de son pain et de ses dattes à ceux qui voulaient l'accepter; ce caractère de générosité me surprit encore d'avantage, lorsque je vis en Turquie les

riches se retirer dans un coin, pour n'être pas obligés à inviter ceux qui les auraient trouvés à table.

Nourriture. Le pain qu'on mange à la Mecque et dans toute l'Arabie ne ressemble point au nôtre; ce sont des espèces de galettes mal cuites, presqu'aussi molles que de la pâte, appelées *hops*, et dans lesquelles il entre peu ou point de levain. A l'exception de la viande, les vivres se payent cher en ce pays malgré qu'ils y soient abondans : un gros mouton ne coûte pas moins de sept francs; la volaille, et par conséquent les œufs y sont fort rares : quant au gibier il n'y en a pas du tout. Le peuple ne fait qu'un seul repas par jour avec du pain de millet, auquel il joint du lait de chameau, de l'huile, du beurre et de la graisse: l'eau est la boisson ordinaire des Arabes, ils font cependant quelquefois usage de liqueurs, malgré qu'elles leur soient défendues par leur loi; ils mangent peu de viande, et s'abstiennent rigoureusement de celle de cochon, qui leur était déjà interdite long tems avant Mahomet. Leurs tables se composent de petites planches posées sur un large tapis où s'asseyent les conviés. Les Mahometans servent les mets déjà coupés par morceaux, et les prennent avec les doigts pour les porter à la bouche, ce qui parait d'abord rebutant aux yeux d'un Européen; mais, dit Niébhur, lorsqu'on a connu leur manière de vivre, on finit par s'y accoutumer. L'obligation où les met leur loi de se laver souvent, donne lieu de croire qu'il ne seront pas moins jaloux de la propreté que les Européens dans l'apprêt de leurs alimens. Comme ils se lavent les mains, ainsi que la bouche et le visage avant de manger, le plus souvent avec du savon, il est assez indifférent qu'ils prennent les mets avec des doigts bien propres ou avec une fourchette. Chez le Cheiks distingués du désert, on sert un grand plat de bois plein de riz bouilli, et chacun vient y manger tour-à-tour et assis, jusqu'à ce que le plat soit vuide, ou que tout le monde soit satisfait. Niébhur a vu chez quelques habitans des plus marquans dans les villes de l'Yemen, un grand nombre de petits plats les uns sur les autres en forme de pyramide: les domestiques venaient après les maîtres, et fesaient leur repas de ce qui était resté sur table. Dans d'autres maisons un valet se tenait debout au milieu des convives, et ne fesait qu'enlever les plats pour en servir d'autres, que lui apportaient d'autres valets. Avant de s'asseoir à table les Mahométans disent : *au nom de Dieu tout-puissant et miséricordieux ;* et lorsqu'un d'eux est satisfait, il

se lève sans attendre le reste de la compagnie en disant, *Dieu soit loué.*

La liqueur dont les Arabes font le plus d'usage est le café : ils le brûlent dans une poêle, et le broyent ensuite dans un mortier de pierre ou de bois : ce procédé conserve au cafè un fumet qu'il perd lorsqu'il est moulu. Cette boisson est peu usitée dans l'Yemen, où elle passe pour être trop échauffante; mais on y en fait une autre avec l'écorce du cafè, qui ressemble au thè, et que les gens de distinction prennent dans des vases de porcelaine de la Chine. On débite dans cette contrée diverses fables sur la découverte de ce fruit; les Arabes l'attribuent à un supérieur de Derviches, lequel s'étant aperçu que les chévres qui en avaient mangé dansaient tout le jour, en fit prendre une legère infusion à ses camarades pour les tenir éveillés, et leur rendre l'esprit plus libre dans la prière et la méditation. Ceux qui voudraient connaître les autres contes imaginés à ce sujet, n'ont qu'à lire le mémoire de M.r La-Roque inséré à la suite de son voyage en Arabie, ainsi que la relation de M.r Tercier sur l'époque et les circonstances de la découverte du café écrites par les orientaux (1). *Café.*

Les Arabes se servent pour fumer de pipes fort-longues, semblables à celles des Turcs, et dans lesquelles la fumée passe à travers l'eau, comme dans celles des Persans. Les gens du peuple s'en font à peu de frais avec une noix de coco: celles des riches sont en verre, en or, en argent et de diverses formes. Les orientaux ne coupent point les feuilles du tabac, mais ils les déchirent avec les doigts: avant de les mettre dans leur pipe ils les mouillent légèrement: ce qui joint à la lenteur avec laquelle ils fument, les oblige souvent à tenir un charbon allumé sur leur pipe. Les gens riches portent avec eux une petite boîte pleine de bois de senteur, dont ils mettent un petit morceau dans la pipe de celui qu'ils veulent honorer de cette faveur, pour donner un goût et une odeur agréables au tabac. Lorsqu'un Arabe reçoit une visite, il offre à son hôte une pipe de tabac, des confitures, une tasse de café, et une belle serviette brodée pour mettre sur ses genoux. Nous trouvâmes, dit Niébhur, chez les habitans les plus aisés dans les montagnes de l'Yemen, durant les mois de mai, juin et juillet, de petits pa- *Pipes.*

(1) Histoire de l'Académ. Roy. des Inscriptions et Belles Lettres tom. XI. pag. 492.

quets de *Ka'ad*, qui sont des rejettons d'un certain arbre, dont ils se mettent dans la bouche des morceaux, qu'ils mâchent par passe-tems comme nous fesons du tabac. Lorsqu'un étranger se lève pour s'en aller, on fait signe aux domestiques d'apporter de l'eau de rose et des parfums. Les fioles et les cassolettes sont quelquefois en argent et d'un beau travail, ou bien en porcelaine et en bois de senteur. Le salut des Arabes est *la paix soit avec vous*, et en prononçant ces mots ils se mettent la main droite sur le cœur: les vieillards ajoutent à ce salut les paroles suivantes, *la miséricorde et la bénédiction de Dieu.*

Maisons et meubles.

Les maisons des Arabes de distinction n'ont rien de beau à l'extérieur; et l'on ne voit aucune sorte d'ornement dans les appartemens des hommes, qui ne cherchent le luxe que dans les armes, les harnois, les chevaux et les domestiques. Quelle que soit la condition de l'individu, le pavé de sa demeure est toujours recouvert d'une natte, sur laquelle on ne marche qu'après avoir quitté sa chaussure. Les appartemens des femmes sont garnis, dit-on, de tapis, de sofas et de meubles fort-riches. Je vis dans un *harem*, que le Gouverneur de la province de Fars fesait bâtir à Schiras, un appartement dont les murs, le plancher, les portes et deux colonnes étaient entièrement couverts de petites glaces: le pavé n'était pas encore achevé, mais il devait être garni de beaux tapis et de sofas. L'Iman de Sana avait dans sa salle d'audience un grand bassin avec un jet d'eau, pour y entretenir la fraicheur. L'habitude où sont les orientaux de tenir le pavé de leurs maisons dans la plus grande propreté, fait qu'ils s'accoutument de bonne heure à ne cracher que fort-peu, même lorqu'ils fument des heures entières. Les maisons qui sont en pierre ont toutes le toit en terrasse; les plus petites dans l'Hedjaz et dans l'Yemen sont très-étroites et ont le toit rond fait en herbe. Les Arabes des environs de l'Euphrate habitent dans de petites cabannes construites avec des branchages de dattier, couvertes avec des nattes de jonc et rondes par en haut: ils ont plusieurs manières de s'asseoir, la plus usitée est les jambes croisées; mais lorsqu'ils sont en présence de quelqu'un de distiction, ils s'asseyent sur leurs talons, les genoux pliés sur le plancher ou le sopha.

Habillement et ornemens.

Les Arabes portent de larges caleçons avec une ceinture sous laquelle brille un poignard ou une dague; ils ont en outre un manteau appelé *habba*, qui leur couvre tout le corps, et est le plus

souvent de couleur verte, comme on peut le voir par la seconde figure qui est à gauche de la planche 32. Ce manteau est de poil de chèvre tissu avec du poil de chameau : avant de l'acheter l'Arabe verse dessus un seau d'eau, pour voir si elle perce à travers dans l'espace d'un quart d'heure. Les peuples de l'Arabie marchent pour la plupart sans chaussure, ce qui leur endurcit tellement la peau des pieds, qu'ils résistent à la chaleur de leurs sables brûlans : on voit néanmoins dans les montagnes quelques individus avec une chaussure faite de peau de mouton ; d'autres ont deux semelles qu'ils s'attachent aux pieds avec une ou deux courroies qui se lient par dessus, et une autre derrière le talon. Dans l'intérieur des maisons ils portent des pantoufles, qui sont la chaussure ordinaire des femmes. L'habillement d'une femme du peuple se compose de deux larges caleçons, ou d'une chemise de toile de couleur, garnie quelquefois d'ornemens en étoffes d'une autre couleur ; et sur cette chemise elles portent un manteau qui leur enveloppe la tête et tout le corps, ou une robe ordinairement verdâtre, dont les manches ne couvrent que le commencement du bras, ainsi qu'on le voit dans les deux figures qui sont à droite de la planche ci-dessus. Les femmes du pays appelé Tehama portent, au lieu de caleçons, un morceau de linge fort large autour le leurs reins : celles de l'Hedjaz se couvrent le visage d'un linge étroit, qui ne leur laisse à découvert que les yeux. Dans certains endroits de l'Yemen, elles ont sur la tête un grand voile qu'elles abaissent sur leur visage lorsqu'elles sortent, et qui est placé de manière à leur laisser voir à peine un œil. Elles ont les doigs garnis d'anneaux, et s'en mettent en outre aux bras, quelquefois même aux oreilles et au nez : elles portent encore des colliers de fausses perles de plusieurs files, se teignent les ongles en rouge, les mains et les pieds en jaune foncé avec une herbe appelée *elhenne*, et se font diverses sortes de figures en noir sur le visage et les mains, au moyen d'une certaine poudre noire qu'elles s'insinuent sous la peau, et qui s'identifie tellement avec elle, que ces figures ne peuvent plus jamais s'effacer. Les femmes de distiction ne paraissent jamais dans les rues sans être voilées de la tête aux pieds, malgré l'excessive chaleur du climat ; Niébhur assure néanmoins d'en avoir vu quelques-unes qui soulevaient adroitement leur voile, pour se faire voir aux passans.

Autres manières de s'habiller.

On voit des Arabes qui ont la tête rasée, et d'autres avec tous leurs cheveux : il en est qui n'en gardent qu'une touffe au mi-

lieu de la tête. Les habitans des villes sont dans l'usage de porter des bonnets rouges avec le turban; d'autres se couvrent la tête d'un mouchoir jaune rayé de rouge et de noir, et disposé de manière, que des deux pointes des angles aigus, une tombe en avant des épaules, et l'autre en arrière. Les Bédouins un peu aisés portent sur ce mouchoir un morceau de mousseline roulé en forme de turban; mais les pauvres vont presque nus, ou tout au plus avec une espèce de surtout sans manches, ayant deux trous pour y passer les bras, et qui est également barriolé de raies blanches et brunes, d'environ un pied de largeur chacune. Niébhur dit avoir vu des Arabes tenir sur leur tête dix et jusqu'à quinze bonnets faits de toile, de soie ou de coton: on y lit ordinairement écrite sur le contour quelque sentence de l'Alcoran, ou la maxime fondamentale de leur religion: *il n'y a qu'un seul Dieu, et Mahomet est son prophète.* Comme cette quantité de bonnets leur est incommode sur la tête, ils sont dans l'habitude de se les ôter lorsqu'ils sont chez eux, ou chez quelqu'ami, et les placent à côté d'eux pour les reprendre au besoin.

Autres sortes d'habillement.

On rencontre, particulièrement dans les déserts, des Arabes qui n'ont pour tout vêtement qu'une large ceinture, et un grand morceau de toile qui leur couvre les épaules: ils mettent dans cette ceinture leur bourse et leur mouchoir. On ne se douterait pas, dit Niébhur, qu'un habillement aussi misérable forme aussi le lit de l'Arabe: de sa large ceinture il se fait une espèce de matelas; le linge qu'il tient sur ses épaules lui sert à se couvrir la tête et le corps, et dans cet état il dort nu et satifait. Les Bédouines se couvrent le sein et le devant du corps avec une espèce de robe blanche ou rougeâtre qui se serre sur les reins, et est ouverte du côté droit, de manière à laisser voir presque toute la cuisse: elles s'enveloppent la tête d'un voile qui leur retombe sur les épaules. Voy. la première figure à gauche dans la planche 32. Les Bédouins des frontières de l'Hedjaz et de l'Yemen étaient autrefois dans l'usage de porter des bonnets faits de feuilles de dattier entrelacées avec art. Presque tous les Arabes s'attachent au dessous du coude quelques amulettes cousus dans un morceau de cuir, ou enchassés dans de l'argent ou dans quelque pierre; et ils portent aux doigts des anneaux communs, qu'ils sont obligés de quitter lorsqu'ils font leur prières. On voit aussi des femmes riches avec une mître d'argent ou de quelqu'autre métal, qui a la forme d'un pain de sucre,



G.ⁱ Bigatti f.ᶜ

comme on les portait anciennement. Tertullien en reprochant aux femmes Chrétiennes qui allaient sans voile, leur dit : *les payennes de l'Arabie vous condamneront; elles se couvrent non seulement la tête, mais encore la face, excepté un œil.* Au milieu de la planche 32 on voit la femme d'un Emir qui a pourtant le visage découvert. Elle tient des deux mains un riche manteau qui lui descend par derrière jusqu'aux pieds; ses cuisses et ses jambes sont enveloppées de deux larges caleçons blancs, barriolés de raies de diverses couleurs : elle porte par dessus ces caleçons une robe verte qui est ceinte sur les reins, et sa coiffure ressemble à une espèce de boisseau. Près d'elle on voit un Arabe de qualité, qui a un vêtement rouge bordé d'une pelisse, et un turban blanc brodé.

Barbe.

Lorsque les Arabes qui se sont fait raser la barbe dans leur jeunesse veulent la laisser croître de nouveau, ils sont obligés de réciter un *Fatha*, qui est comme un vœu de ne plus la couper jamais. Les Mahométans croyent, au rapport de certains voyageurs, que les anges habitent dans leur barbe; et c'est pour cela que celui qui la coupe est puni de trois cents coups de bâton, s'il n'appaise point la justice avec de l'argent. Un Mahométan, dit Niébhur, qui, douze ans avant mon arrivée à Basra, s'était coupé la barbe étant ivre, fut contraint de s'enfuir secrètement dans l'Inde, d'où il n'osait plus revenir, dans la crainte d'encourir le mépris public et le châtiment ordonné par les lois : il croyait même avoir doublement mérité l'un et l'autre, pour avoir violé son vœu, et commis cette faute dans un état d'ivresse.

Exercices et divertissemens.

Le jour de la fête d'un saint qui avait été enseveli à Mohr, et dont la population de Loheia avait visité le tombeau, les jeunes gens s'assemblèrent sur une grande place qui était devant la maison du Gouverneur, et se mirent à sauter, le sabre nu à la main au son de petits tambours, comme si l'excès de la joie leur eût fait perdre la tête; celui-là passait pour le plus adroit qui pouvait atteindre à une plus grande hauteur avec son arme, et sauter le plus haut : les uns s'exerçaient à la course, et d'autres en plus grand nombre à lançer au loin un *dsjerid*, qui est un bâton de quatre pieds de long. Les Arabes aiment pour la plupart la grande société; c'est pourquoi ils fréquentent les cafés, ainsi que les marchés publics, qui ne sont nulle part en aussi grand nombre que dans l'Yemen, n'y ayant pas de village qui n'en ait un par semaine. Ils se portent en foule à ces marchés, les uns pour ven-

dre, les autres pour acheter, les ouvriers pour y travailler de leur profession : ce qui oblige ces derniers à passer une partie de la semaine à courir d'un lieu à un autre pour y avoir de l'ouvrage : beaucoup de gens aussi n'y vont que pour trouver à passer leur tems plus agréablement.

Querelles et reconciliations.

Les Arabes, dit Niébhur, ne paraissent pas très-querelleurs ; mais lorsqu'ils ont commencé quelqu'altercation ils font beaucoup de bruit. Je les ai vus quelquefois avec leurs poignards à la main ; mais il n'est pas difficile malgré cela de les appaiser : il suffit qu'un homme de sang froid, fut-ce même un étranger, leur dise deux ou trois fois : *pensez á Dieu et à son prophète* ; aussitôt ils se réconcilient, ou choisissent un arbitre qui accommode leur différend. Si quelqu'un, dans un mouvement de colère, crache à terre en présence de son ennemi, celui-ci en tire de suite vengeance, s'il le peut ; et son ressentiment devient encore bien plus terrible, si l'autre lui a craché au visage ou sur la barhe. Je me souviens, ajoute Niébhur, qu'un individu dans une caravane, ayant effleuré par mégarde en crachant la barbe de son voisin, celui-ci se crut vivement outragé, et pour le calmer, il fallut que le prétendu coupable vint lui demander pardon et baiser sa barbe. Un Mahométan ne se croirait pas moins insulté si on lui disait, *que ta barbe soit souillée d'ordure*. Lorsqu'un Cheik de Bédouins dit à un autre d'un air sérieux : ton bonnet ou ton turban est mal-propre nettoye-le, l'offensé se croit en devoir d'attenter à la vie non seulement de l'auteur de cet outrage, mais encore à celle de tous les individus mâles de sa famille.

Caractère des Bédouins.

D'Arvieux nous dépeint les Bédouins comme naturellement sérieux, grâves, silencieux, et ne pouvant souffrir la joie, le rire, et la loquacité que dans les jeunes filles : modérés dans leurs propos, libres dans les expressions, ils écoutent avec calme les discours où la vérité leur parait altérée, pour ne pas blesser par une contradiction formelle celui qui parle. La bonne opinion qu'ils ont des hommes en général ne leur permet pas d'en dire du mal, et ils ne se prononcent jamais ouvertement contre les vices, qui ont acquis une publicité scandaleuse. Les disputes sont rares parmi eux, parce que l'ivrognerie et la passion du jeu leur sont inconnues ; mais *la haine du sang*, (c'est une expression consacrée chez eux), lorqu'elle est provoquée par un meurtre, rend en quelque sorte irréconciliables toutes les parties intéressées : elle rompt toute relation

entre les familles, et ne s'éteint que dans le sang de l'homicide. Tout le monde connait le respect que les orientaux portent à leur barbe, le soin qu'ils en prennent, et la considération qu'ils y attachent: ce sentiment est porté à un tel point chez les Bédouins, qu'ils la font intervenir dans leurs contrats comme garant de leurs engagemens. Le serment se prêtait autrefois en présence d'un tiers, qui se tenant debout entre les deux contractans, leur fesait, avec une pierre tranchante, une incision dans le paume de la main entre le pouce et l'index; ensuite il prenait le bord de leur vêtement, le teignait dans leur sang, et en frottait sept pierres, qui étaient à leurs pieds, en invoquant Bacchus et Uranie.

Fortune des Arabes.

Généralement parlant la fortune des Wehabites, des Bédouins, et de tous les Arabes se borne à la possession d'un chameau et d'un peu de bétail. Ils vivent sous des tentes ou des baraques, n'ayant pour tous meubles qu'une écuelle de bois, quelques petits chaudrons, un vase pour puiser de l'eau, une natte qui leur tient lieu de lit, deux pierres pour broyer le grain, et une ou deux outres pour garder l'eau qu'ils recueillent dans les tems de pluie. Les Arabes se font tous trois incisions perpendiculaires sur chaque joue, ce qui les fait paraitre marqués de six cicatrices. Une chose, dit Ali Bei, que je regarde comme un reste de l'antique opulence de la Mecque, ce sont les tapis et les coussins somptueux qu'on y voit chez les habitans. Ces objets étant les présens les plus usités qu'apportent avec eux les pélerins, ils se sont accumulés dans cette ville, au point qu'il n'y a pas de maison, quelque pauvre qu'elle soit, où l'on n'en trouve de fort-riches.

Manière dont les Arabes se vengent de l'omicide.

L'Alcoran n'a pas prononcé de peines contre l'homicide, et le soin de la vengeance y est encore laissé, selon l'usage du pays, à la discrétion des parens du mort ou de l'offensé. Si quelqu'un, dit Mahomet, a été injustement frappé, nous avons donné à son héritier le droit d'en demander satisfaction; mais qu'il n'excède pas les bornes de la modération, en fesant souffrir au meurtier une mort trop cruelle, ou en vengeant le sang d'un ami sur une personne autre que celle qui l'a tué. Ainsi l'homicide se punit de diverses manières parmi les Arabes: dans les montagnes de l'Yemen la peine est la décapitation du coupable: dans le district de Téhama, les parens du mort ont le choix, ou de se réconcilier avec le meurtrier par devant le magistrat, ou de le saisir pour en faire justice eux mêmes. Ce serait un deshonneur dans cette dernière contrée que de

recevoir de l'argent pour le sang de l'individu assassiné, parce que dans ce cas les parens du mort pourraient être suspects d'avoir approuvé, et même favorisé l'assassinat. Il est rare aussi, dit Niébhur, qu'après un jugement ils attentent à la vie de l'homicide, ou qu'ils cherchent à l'enlever, parce qu'ils délivreraient ainsi sa famille d'un mauvais membre; ordinairement ils se réservent le droit de déclarer une guerre particulière aux individus de la famille du coupable, et de tuer celui d'entre eux qu'il leur plait. L'Arabe se fait un point d'honneur de mesurer les forces de son ennemi sur les siennes: ce serait une honte pour un jeune homme robuste, que d'attaquer un vieillard ou un homme faible; et l'aggression de plusieurs contre un seul serait également infamante. Il est toujours permis de chercher à se venger sur le chef ou l'individu le plus distingué de la famille, comme étant obligé de veiller sur la conduite de tous les membres qui la composent. Si la vengeance privée ne suit pas bientôt l'attentat, la justice s'empare du coupable; mais il est relâché aussitôt qu'il a payé une certaine somme, qui, selon quelques-uns, monte à deux cents écus. Cependant les individus des deux familles vivent dans la crainte continuelle de rencontrer un ennemi, jusqu'à ce que quelqu'un des parens du mort ait été tué; et l'on a des exemples de ces guerres de famille, qui ont duré plus de cinquante ans. Que si le malheur veut qu'il périsse encore, par l'effet de ces inimitiés, quelqu'individu appartenant à la famille de l'offensé, il n'y a plus de paix à espérer jusqu'à ce que deux du parti contraire n'ayent eu le même sort, à moins que les deux familles n'en viennent à un accommodement, et ne renoncent au cruel préjugé, qui les oblige à mener pendant long tems une vie remplie d'inquiétudes et de troubles. Nous voyons souvent à Lobeia, ajoute Niébhur, un homme de distinction qui portait constamment, outre l'arme commune à tous les Arabes, une petite lance, qu'il ne quittait jamais, même au milieu de ses amis. Comme il était le seul que nous vissions armé de la sorte, nous lui demandâmes la raison de cette singularité, et il nous répondit que c'était parce qu'il avait été tué quelques années auparavant une individu de sa famille, laquelle avait résolu de venger sa mort sur la personne du meurtrier, ou sur quelqu'un de ses proches. Cépendant un de ses ennemis, et précisément celui qu'il craignait le plus, étant venu a passer sur ces entrefaites, loin d'en venir aux mains ils ne se dirent pas le mot ni l'un ni l'autre. Il nous dit seulement que, s'il avait rencontré

cet adversaire en pleine campagne, il aurait été contraint de se battre; mais il nous avoua en même tems qu'il en évitait l'occasion, et que la crainte d'être assailli à l'improviste ne lui laissait goûter aucun repos. Après le bombardement de la ville de Moka par les Français et l'accord qui s'ensuivit, un Arabe qui avait perdu un de ses parens dans le siége, tua à coups de poignard un capitaine de vaisseau attaché au service de cette nation, pendant qu'il dormait devant sa porte. Chez le Bédouins, lorsque les deux familles appartiennent à deux tribus considérables, leur querelle devient quelquefois un sujet de guerre entre elles: si elles tiennent à de petites tribus qui soient dans la dépendance d'une plus considérable, ou qui soient liées avec elle par une alliance offensive et défensive, la vengeance privée se poursuit sans que la paix publique en soit aucunement altérée. Enfin si elles sont sous la domination du même Cheik, et se considèrent par cette raison comme fesant partie d'une même famille, les autres interposent leur médiation pour la satisfaction des offensés et la punition du coupable.

LE COSTUME

DES PHRYGIENS, DES TROYENS, DES MYSIENS, DES LYDIENS, DES LYCIENS, DES CILICIENS ET AUTRES ANCIENS PEUPLES DE L'ASIE MINEURE

DÉCRIT PAR LE

DOCTEUR JULES FERRARIO.

PRÉFACE.

La terre où nous allons entrer offre le champ le plus fécond à la curiosité des voyageurs et aux recherches des savans, à cause des grands événemens dont elle a été le théatre; mais elle n'est rien sous le rapport de ses habitans, abrutis dans l'ignorance et l'esclavage. Le tems a enseveli dans une profonde nuit la gloire de vingt peuples qui florissaient jadis dans l'Asie occidentale. L'animal broute en liberté sur les tombeaux d'Achille et d'Hector; les trônes des Mithridates et des Anthiocus ont disparu, aussi bien que les cours de Priam et de Crésus: les marchands de Smyrne ne songent pas même à demander si Homère est né dans leurs murs; le beau ciel de l'Ionie n'inspire plus ni peintres ni poètes, et d'épaisses ténèbres s'étendent également sur l'Euphrate et le Jourdain. Nous avons déjà vu que la république de Moyse a cessé d'exister; que les harpes d'Isaïe et de David se sont tues pour toujours; que l'insouciant Arabe adosse sa tente contre les débris des colonnes de Palmyre; et que Tyr, la reine des nations, n'est plus qu'un roc où les pêcheurs viennent faire sécher leurs filets. Qu'est devenue la grande, la fameuse Babylone? Elle a aussi succombé aux coups du destin; cette ville souveraine de l'Asie laisse à peine quelques traces de son existence, à peine peut-on dire aujourd'hui: Ici s'élevaient ces murs pompeux bâtis par Sémiramis.

Cependant en arrêtant nos regards sur cette contrée, antique berceau du genre humain, nous y retrouvons encore la côte pittoresque de l'Ionie avec ses îles, les fertiles rivages du Pont-Euxin ombragés de forêts éternelles, et plus loin les nombreuses chaînes du Taurus coronnées de plateaux ; nous voyons encore le Tygre et l'Euphrate rouler les glaces de l'Arménie vers les plaines brûlantes de la Mésopotamie ; et, assis à l'ombre des cédres du Liban, nous pouvons parcourir des yeux les prairies et les jardins de Damas. La nature est demeurée la même, l'homme seul est changé. Mais que sert de rappeler à l'homme sa puissance passagère ? Portons plutôt notre attention sur les anciens royaumes qui ont rendu l'Asie Mineure si célèbre ; et consultant les mémoires que nous en ont laissés les écrivains les plus accrédités, ainsi que les ruines des villes qu'ils renfermaient, s'il en reste encore, tâchons de nous instruire le moins mal qu'il sera possible du costume de leurs peuples. Mais pour traiter avec plus de méthode et de clarté un sujet aussi vaste et aussi varié, nous le diviserons, et parlerons séparément des Phrygiens, des Mysiens, des Lydiens, des Assyriens, des Médes, et de la puissante monarchie des Perses, qui finit par engloutir toutes les autres.

COSTUME DES PHRYGIENS.

DESCRIPTION DE LA PHRYGIE.

Cornelius, Alexandre, Aretaze, Timolaüs (1), Démocrite, et Arméxianate, sont, selon Plutarque, les auteurs qui ont traité de l'histoire de Phrygie ; mais la perte de leurs ouvrages nous a laissé dans un état de choses si confus et si obscur, qu'il nous sera bien difficile de raisonner avec une certitude positive des principaux points de cette histoire. Nous ferons ensorte néanmoins, en nous appuyant de l'autorité des meilleurs écrivains, de mettre dans le plus grand jour qu'il nous sera possible le costume de ces anciens peuples.

D'où la Phrygie a pris son nom.

On ne sait pas précisément d'où ce pays a pris le nom de Phrygie : quelques-uns le font dériver du mot Phryx, nom de la

(1) V. Plut. de fluviis et Laert. in Democrito.

rivière appelée aujourd'hui Sarabat, qui sépare la Phrygie de la Carie (1), d'autres prétendent qu'il vient de Phrygia fille d'Asopus et d'Europe. Boccart en trouve l'étymologie dans le verbe Grec qui veut dire brûler où sécher, lequel dérive, selon lui, d'un verbe Hébreu qui a la même signification (2). Strabon et Diodore (3) nous laissent entrevoir l'origine de ce mot dans la description qu'ils font de cette partie de la Phrygie, où coulent le Caïstre et le Méandre, comme d'une terre stérile, et pleine de bitume, de soufre et autres matières combustibles: d'où l'on peut conclure avec assez de probabilité, que le nom donné d'abord à un canton, sera devenu dans la suite celui de tout le pays.

Division de la Phrygie en grande et petite.

Les auteurs sont encore partagés d'opinions sur la fixation de ses limites. Selon Ptolémée, dont le témoignage est généralement adopté, la Phrygie propre avait pour confins, savoir; au nord le Pont et la Bithynie, au couchant la Troade, la Mysie, la Carie, la Lydie Méonienne et la mer Egée, au midi la Lycie, et au levant la Galatie et la Pamphylie. La Phrygie se divise, d'un commun accord, en grande et en petite: celle-ci est encore appelée Troade; mais cette division n'eut lieu que depuis l'époque où la Troade passa sous la domination des Phrygiens.

Principales ville: de la grande Phrygie

Les principales villes de la grande Phrygie sont les suivantes; Apamée ou Apamie, capitale de toute la Phrygie jusqu'au partage qui en a été fait par Constantin le Grand. Non loin d'Apamée sur les bords du fleuve Lycus se trouve Laodicée, appelée aujourd'hui Eskhissar: elle porta dans le commencement le nom de Diospolis, ensuite de Rhée, et en dernier lieu de Diocesarée et de Laodicée. Hyérapolis est fameuse pour ses eaux minérales. Gordium était également célèbre pour avoir été le lieu de la résidence de Gordius Roi de Phrygie, connu par son nœud appelé Gordien: elle était située sur les confins de la Phrygie vers la Cappadoce. Colosse, appelée à présent Conos, est sur le bord méridional du Méandre. Sypile fut autrefois la résidence du Roi Tantale, et s'appelait aussi *Tantalis*: Sypile, Archeopolis, Colpe et Lébade, furent bâties successivement sur le même emplacement, et détruites par un tremblement de terre. Synnada ou Synnade fut renommée par ses car-

(1) Plin. lib. V. cap. 29.
(2) Phaleg lib. III. cap. 8.
(3) Diodor. Sicul. lib. III. Strab. lib. XIII.

riéres de marbre. Outre ces villes et autres moins importantes, dont font mention les anciens écrivains, on en compte d'autres dans les tems modernes, qui ne sont pas peu considérables.

Fleuves principaux. Méandre.

Le Méandre, appelé aujourd'hui Madre et Mindre, était un fleuve que la multiplicité de ses sinuosités avait tellement rendu célèbre chez les anciens, qu'ils désignaient sous ce nom tout ce qui était oblique et tortueux: il prend sa source au mont Célène, au pied duquel se trouvait anciennement une ville du même nom, traverse la Phrygie, sépare la Carie de la Lydie, et après une infinité de détours va se perdre dans l'Archipel entre Priéne et Milet. *Marsias.* Le fleuve Marsias, nom qu'il a pris du fameux joueur de luth, lequel ne fut vaincu dans cet art que par Apollon, a non seulement sa source au même lieu que le Méandre, mais encore le même lit, traverse la ville de Céléne, et se sépare ensuite du premier fleuve auquel il se réunit une autre fois près Apamée. *Lycus, Sangaris, Phrix etc.* Le Lycus sort du mont Olympe, et se jette dans le Méandre à peu de distance de Laodicée. Le Sangaris vient du mont Dindyme, et après avoir arrosé la Phrygie et la Bithynie porte ses eaux dans la mer Noire. Le Phrix, qui séparait autrefois la Phrygie de la Carie, entre dans l'Hermus si célèbre chez les poètes par ses sables d'or. Les autres rivières moins considérables étaient le Mysius, l'Orgos, l'Obryme et autres.

Sol.

Cette contrée se trouve, ainsi que toute l'Asie Mineure, dans le cinquième et le sixième climat septentrional, et sa fertilité était extrêmement vantée dans l'antiquité: le sol en est plane, gras et arrosé d'une quantité de petites rivières, et l'air y est très-salubre, malgré que le défaut de culture l'ait rendu trop pesant en quelques endroits.

GOUVERNEMENT ET LOIS DE LA GRANDE PHRYGIE.

Antiquité des Phrygiens

Les Phrygiens se donnaient, ainsi que les Egyptiens, pour le plus ancien peuple du monde; c'est pourquoi Apulée les distingue par l'épithète de peuple primitif (1): Joseph et saint Jerôme (2) ont cru qu'il fallait faire remonter leur origine à Togarmah l'un des fils de Gomer, ce dernier ajoute même qu'ils étaient con-

(1) De Asino aur. lib. XI.
(2) Joseph. Antiq. lib. I. cap. 7. Hier: in quaest. Hebraicis.

nus des Hébrenx sous le nom de Tigramanes. Hérodote, Strabon, Pline et Eustaze (1) trompés par la ressemblance des noms, guide toujours incertain, les font descendre des Briges, peuple de la Macédoine, qui étant venu s'établir dans l'Asie Mineure, y prirent, au moyen d'une légère différence, le nom de Phrygiens.

Leur gouvernement fut monarchique, et pendant le règne de quelques-uns de ces Rois, toute la Phrygie fut soumise à un seul Prince: Annachus ou Nannachus (2), Midas, Nanic, Gordius et leurs successeurs furent maîtres de toute la Phrygie. On trouve cependant que, quelque tems avant la guerre de Troie, ce pays était divisé en divers petits états, et que plusieurs Princes y régnaient en même tems. Apollodore fait mention d'un Roi de Phrygie qui vivait du tems d'Ilus Roi de Troie (3). D'un autre côté, Cedréne et autres parlent d'un Theuthran, Roi d'un petit canton de la Phrygie (4), dont les domaines furent ravagés par Ajax. Homère parle également de Phorcys et d'Ascagne, Princes et chefs des troupes auxiliaires que les Phrygiens envoyèrent au secours des Troyens (5). Tantale ne fut souverain que de Sypile et de son arrondissement; il se rendit fameux par ses grandes richesses et son avidité. C'est une question entre les érudits de savoir, si la Phrygie a été conquise par Ninus, comme l'atteste Diodore de Sicile, ou par les Amazones selon le témoignage de Suidas. Plusieurs auteurs, en parlant de Gordius, rapportent que les Phrygiens ayant envoyé demander à l'oracle quand finiraient les discordes civiles qui divisaient leur nation en plusieurs partis, il leur fut répondu que le moyen le plus efficace pour se soustraire aux maux dont il se plaignaient était de se choisir un Roi: ce qu'ils firent aussitôt, en élevant Gordius au trône de la Phrygie (6). On peut conclure de ce fait

(1) Str. lib. VII., X., XII. Pl. lib. V. cap. 37. Eustach. in Hom.

(2) Suidas dit au mot Αγγακος que son régne précéda le déluge de Deucalion; et que par cette raison il était passé en proverbe, pour désigner les choses d'une haute antiquité, de dire qu'elles étaient du tems de Nannuchus.

(3) Lib. III.

(4) Cedrenus pag. 104. Sophocl. in Ajace. Calaber lib. III.

(5) Hom. Iliad.

(6) Pour éterniser sa reconnaissance envers Jupiter, à la faveur duquel il devait sa couronne, Gordius consacra son char à ce Dieu dans le temple qui lui était dédié. Depuis il fit au timon un nœud si compliqué, que l'oracle promit l'empire du monde à celui qui parviendrait à le dé-

avec une sorte de fondement, que, quelque tems auparavant, la forme de leur gouvernement était démocratique ou aristocratique. La famille royale de la Phrygie s'étéignit dans la personne de Midas IV et de son fils Adraste : ce pays forma depuis une province de la monarchie des Lydiens, et demeura dans cet état jusqu'à l'epoque où toute la Lydie, après la défaite de Crésus par Cyrus, passa sous la domination de ce dernier Monarque, comme nous l'expliquerons ailleurs.

Lois.

Nous n'avons aucune notion sur les lois des Phrygiens : les anciens écrivains nous les représentent comme des hommes voués à la superstition, énervés par les plaisirs, dépourvus de jugement, et d'un naturel si servile, qu'on n'en obtenait rien qu'à force de coups et de mauvais traitemens (1).

RELIGION.

Cybéle divinité principale des Phrygiens.

Parmi les divinités qu'adoraient les anciens Phrygiens, la Déesse Cybéle semble avoir occupé le premier rang : elle était appelée Cybéle, Bérécynthe et Dindyméne, noms qui lui venaient des deux principaux monts de la Phrygie. Les notions mythologiques que nous avons de la Déesse Cybéle diffèrent de celles que nous en donnent Arnobe (2) et Eusèbe (3); c'est pourquoi on est fondé à croire que les Phrygiens avaient des généalogies et des traditions différentes à l'égard de leurs principales divinités. Eusebe, qui assure avoir puisé ses connaissances dans la mythologie des anciens Phrygiens, rapporte que le premier Roi de la Phrygie, appelé Méon, fut père de Cybéle, et que celle-ci éprise de la beauté d'Atys, en eut un fils: de quoi Méon fut tellement irrité, qu'il ordonna qu'on fît mourir Atys. Cybéle ne pouvant se consoler de la mort de son amant, fut long tems errante à travers les montagnes et les forêts, cherchant ainsi quelque soulagement à sa douleur. Le tems l'ayant un peu calmée, elle se lia insen-

lier. Alexandre y ayant épuisé à diverses reprises toute son industrie finit par le couper avec son glaive, et remplit, ou plutôt éluda ainsi l'intention de l'oracle.

(1) C'est de là que prirent leur origine ces proverbes si familiers : *Phriges sero sapiunt*; *Phryx verberatus melior etc.* et autres semblables.

(2) Arnob. contra gentes lib. VIII.

(3) Euseb. Praep. Evangel. lib. II. IV.

siblement avec Apollon qu'elle suivit dans les régions hyperborées. Le corps d'Atys reçut la sépulture par ordre d'Apollon, et Cybéle fut mise après sa mort au nombre des divinités.

Elle fut ensuite représentée assise sur un char, tiré par des lions, ayant une couronne de tours avec une clef en main, et portant une robe parsemée de fleurs de diverses couleurs. Les mythologistes prennent Cybéle pour la terre, et la couronne de tours pour un emblême des villes: selon eux, la clef indique que pendant l'hyver la terre est en quelque sorte fermée, qu'elle se rouvre au printems, et que par conséquent la robe à fleurs est le symbole de la terre, qui se forme comme un riche vêtement de toutes les fleurs qu'elle produit: les lions attelés au char annoncent l'empire de Cybéle sur tous les animaux. Voy. la planche 33. *Comment est représentée.*

Cette Déesse avait ses prêtres, ses cérémonies et ses sacrifices. Les prêtres s'appelaient en langue Phrygienne *Cubeboi*; les Grecs et les Romains leur donnaient le noms de Curètes ou Corybantes, qui est l'expression du mot Phrygien. On les nommait encore Gals, du fleuve Gallus qui traversait la ville de Pessinunte où cette Déesse avait un temple superbe: ils étaient encore appelés *Idaei Dactyli*, dénomination dont on ne saurait guères indiquer la véritable origine. Quelques-uns ont fait dériver le mot de Corybantes de *Cherubo*, qui en Phénicien veut dire *vaillant*, et ajoutent que les hommes qui portaient ce nom formaient la garde des premiers Rois de la Phrygie (1). Le culte que ces prêtres rendaient à Cybéle consistait à porter sa statue en procession par les rues, en dansant autour d'elle, en se frappant, et même on se tailladant les chairs avec des instrumens tranchans. Leur but, en se maltraitant ainsi, était de faire allusion aux chagrins cuisans que Cybéle avait ressentis de la mort de son cher Atys. Ils enveloppaient encore avec de la laine un pin, qu'ils portaient en grande pompe dans le temple de la Déesse, pour rappeler qu'elle avait ainsi enveloppé le corps de son amant, avant de le porter dans sa grotte. Ils se paraient dans cette cérémonie de guirlandes de violette, fleur qu'ils croyaient être née du sang d'Atys. Les victimes qu'on sacrifiait en l'honneur de la Déesse Phrygienne étaient un bœuf et une chévre. *Prêtres de Cybéle, cérémonies, sacrifices.*

Lucien, après avoir donné la description des cérémonies qui se célébraient à la fête de la Grande Déesse, rapporte comment se fesaient, dans le même jour, les initiations aux mystères de Cy- *Les Gals étaient initiés dans les mystéres de Cibéle en se fesant eunuques.*

(1) Pitiscus Lexicon Antiq. Natalis Comes lib. IX. Mith. cap. 7.

béle. Le son des flûtes et le bruit des tymbales excitait, dit-il, dans les assistans une espèce de fureur: le récipiendaire se dépouillait alors de tous ses vêtemens, s'en allait ainsi au milieu de la foule en poussant de grands cris, et avec un glaive qu'il tenait se fesait eunuque lui même. Il courait ensuite par toute la ville, portant d'une main les témoignages de sa mutilation, jusqu'à ce qu'il les jetât dans une maison, où il entrait aussitôt et prenait des habits de femme.

Comment étaient vétus.

Nous avons représenté à la planche 33 l'habillement et les ornemens d'un prêtre de Cybéle, tels qu'on les voit dans la statue de l'Archigal rapportée par Montfaucon dans le V.e tome de ses antiquités, et sur un marbre cité par Boissard, portant d'un côté l'image de Cybéle montée sur un char traîné par des lions, et de l'autre celle d'un prêtre de cette Déesse, comme le croit avec raison le même Montfaucon. Ce prêtre est vêtu d'une longue tunique, et tient en main l'instrument dont se servaient les Gals dans la célébration de leurs mystères: le grand collier qui distingue la statue de l'Archigal lui descend sur la poitrine, et de chaque côté on voit une médaille où est représentée la tête d'Atys sans barbe et avec le bonnet Phrygien: plus bas et au milieu de la poitrine est la façade d'un temple, à l'entrée duquel on aperçoit la Déesse entre Jupiter armé d'un foudre et d'une lance, et Mercure avec le caducée, pour indiquer qu'elle est la mère des Dieux: sur le frontispice du temple on voit Atys étendu, ayant le bonnet Phrygien et le bâton recourbé par en haut comme un bâton augural.

Habillement d'Atys.

Lucien nous représente Atys vêtu comme les Gals. Lorsque Rhée, dit-il, l'eut fait eunuque, il cessa de vivre en homme, et prit les manières d'une femme. Cependant il est figuré sur les monumens en habit Phrygien avec une tymbale en main, et porte généralement les *anaxarides* ou caleçons ouverts en plusieurs endroits, comme on le voit dans la figure de la Table ci-dessus: des branches du pin, qui est un arbre consacré à la Déesse, et à côté de cette figure, pendent un chalumeau et deux flûtes dont l'une est recourbée à l'extrémité: ces instrumens étaient usités dans les orgies que les Phrygiens célébraient en l'honneur de Cybéle avec un bruit épouvantable.

Bacchus, Adagios etc.

Outre cette divinité qui leur était particulière, les Phrygiens adoraient encore Bacchus qu'ils appelaient *Sabazios*, d'où est venu le nom de *Saboi* donné à ses prêtres et à ses temples. Apollodo-


33.
A. Monticelli inv. e dis.
A. Biasioli fece all'acquatinta



re (1) rapporte qu'à son arrivée en Phrygie, Bacchus y fut purifié par Cybéle, qui l'initia ensuite dans ses mystères. On adorait aussi dans cette contrée le Dieu Adagios, que Boccart a pris pour Hermaphrodite, et qui passe pour fils de Vénus et de Mercure : quelques-uns ont mis encore les Cabires au nombre des Dieux de Phrygie, et ajoutent que ce nom leur venait de celui de Cabirus que portait une montagne de Phrygie.

Nous avons encore quelques faibles notions de certaines danses, qui étaient en usage chez les Phrygiens dans les fêtes religieuses ainsi que dans d'autres circonstances. Ces danses s'appelaient *Lytierses*, du nom de Lytierse fils de Midas Roi de Phrygie. Esichius parle de danses Phrygiennes qu'il appelle *Bricismata*, nom évidemment dérivé du mot Briges, qui était l'ancien nom des Phrygiens. Certains auteurs font mention d'une autre danse appelée *Siccinis*, qui fut inventée, selon eux, par une nymphe de Phrygie, et usitée chez ce peuple dans les fêtes du Dieu Sabazios.

ARTS, SCIENCES ET MOEURS.

Sciences. Nous ne pouvons rien dire du degré d'avancement des Phrygiens dans les sciences, si ce n'est qu'ayant possédé pendant quelque tems l'empire de la mer, il est à présumer qu'ils auront eu quelques connaissances en géographie, en géométrie et en astronomie. On prétend que leur musique, appelée le mode Phrygien, était parfaitement analogue à la mollesse de leur tempérament. La musique dorienne était grâve et austère, la Phrygienne tendre et plaintive : ce jugement est néanmoins contesté par plusieurs auteurs. On assure que l'art de la divination par le chant, le vol et la manière de manger des oiseaux a pris naissance en Phrygie. *Musique.*

Langue. Il en est qui ont cru que la langue de ce pays avait beaucoup de rapport avec le Grec ; mais cette opinion est démentie par le petit nombre de mots Phrygiens qui sont parvenus jusqu'à nous, et dont Boccart (2) et Rudbec (3) nous ont donné un catalogue précis.

(1) Apoll. lib. III.
(2) Boch. quest. num Æneas unquam fuerit in Italia.
(3) Rudbec. in atlant. tom. I. cap. 36.

LA PETITE PHRYGIE.

COSTUME DES TROYENS.

Petite Phrygie anciennement appelée Troade, Teucrie *etc.*

CETTE contrée, à laquelle nous donnons le nom de petite Phrygie, s'appelait anciennement *Troade*, *Teucrie*, et *Dardanie*, du nom de divers Rois qui y ont régné. Elle fut encore nommée *Idaea* du mont Ida, et Phrygie du nom des Phrygiens auquel on ajouta l'épithete de petite, pour la distinguer, comme l'observe Eustaze (1), de celle où régna Midas. On la divisait en deux parties, l'une maritime appelée Hellespontiaque, et l'autre Méditerranée appelée Epithéte, et se trouvait, autant qu'on peut le conjecturer, entre les quarantième et quarantedeuxième degrés de latitude septentrionale; elle n'avait néanmoins que fort-peu d'étendue en longitude, mais il ne nous est pas possible de déterminer d'une manière précise les limites de ses provinces méditerranées: nous dirons seulement qu'elle était bornée, savoir; au nord par la Propontide, au midi par la mer Egée, au levant par la petite Mysie, et au couchant par l'Hellespont (2).

Troade Hellespontiaque. et Epithéte.

Confins.

Rivières. Scamandre. Siamoïs.

Les principales rivières de la Troàde sont, le Scamandre appelé aussi le Xanthe, et le Simoïs, qui l'une et l'autre prennent leur source au mont Ida (3): la première après avoir reçu les eaux

(1) Eustath. in Dionys. vers. 810.

(2) Le mot Hellespont signifie mer d'Hellé, parce qu'au rapport des anciens, une fille d'Athamante Roi de Thébes appelée Hellé se noya dans ce canal, en allant avec son frére Phrysus à la conquête de la toison d'or en Colchide.

(3) Des sources du Simoïs et du Scamandre V. Lechevalier, S. B. Voyage de la Troade, fait dans les années 1786 et 1787. *Paris*, 1803, 3 vol. in 8.° et atlas gr. in 4.°

Description of the plain of Troy translated from the original, and accompanied with notes and illustrations, by Andr. Dalzel. *Lond.* 1791, in 4.°

Quiconque voudrait se former une idée précise de la topographie de la Troade, n'a qu'à lire l'excellente description qu'en a faite Lechevalier dans son voyage. Cet ouvrage est divisé en trois volumes; dans le premier, l'auteur traite des principales îles de l'Archipel, de la ville et des environs d'Athénes, et de quelques îles de la mer Egée; dans le second il donne la description de la plaine de Troie, augmentée des découvertes faites par les voyageurs qui ont visité cette terre classique; et le troisiéme contient la traduction d'un ouvrage sur la Troade, qui a été publié par M.r Morritt en Angleterre.

du Simoïs à peu de distance de Troie, se jette dans la mer Egée en face de Ténédos. On lit dans Homère que cette rivière était appelée Scamandre par les Dieux, et Xanthe par les hommes: quelques-uns croyent qu'elle communiquait la couleur jaunâtre de ses eaux à la laine des troupeaux qui venaient s'y abreuver (1).

Mont Ida.

Le mont Ida est le seul qui dans toute cette contrée mérite notre attention: c'est, pour mieux dire, une chaîne de monts, car il s'étend depuis la ville de Zeleïa près des confins de la petite Mysie, jusqu'au promontoire Lectum. Les poètes nous apprennent que c'est sur ce mont que Pâris fut pris pour juge du différend qui s'était élevé entre les trois déesses, et qu'il décida en faveur de Venus: ce qui fut l'origine de la ruine de Troie.

Sol.

Ce pays passait dans l'antiquité pour le plus fertile qu'il y eût au monde: aujourd'hui il est en grande partie inculte et désert. Cependant les voyageurs modernes nous représentent la côte d'Asie, autour de l'Hellespont, comme une contrée des plus agréables et de plus fertiles, dont les coteaux sont couverts de vignes et d'oliviers, et les vallées produisent toutes sortes de grains.

Villes de la petite Phrygie.

Les villes situées le long de la mer étaient les suivantes: Percote, Abydos, Arisba, Dardane, Réthe, Sigée, Troie ou Ilion, Larisse, Colonne, Alexandrie Troade et autres. Il est souvent fait mention de Percote dans Strabon, Pline et Arrien. Abydos, fondée par les Milésiens sur l'Hellespont, fut célèbre par l'histoire poétique d'Héro et Léandre: c'est là que Xerxés commença la construction de son fameux pont, sur lequel il fit passer son armée de seize cent mille hommes d'infanterie, et quatre vingt mille de cavalerie; et c'est aussi au même endroit que fut débarquée toute la cavalerie d'Alexandre, avec la plus grande partie de son infantérie, lorsque l'armée Macédonienne sous le commandement de Parménion passa de l'Europe en Asie. C'est un erreur manifeste de la part de certains géographes, de croire que les châteaux des Dardanelles ont été bâtis sur les ruines de Sestos et d'Abydos. Arisba fut le point de ralliement des troupes d'Alexandre, après qu'elles eurent passé l'Hellespont. Dardane, qui eut pour fondateur le Roi connu sous ce nom, fut aussi le lieu de sa résidence et de celle d'Ericthone son successeur; elle donna son nom dans la suite à toute la Troade: Mythridate et Sylla y conclurent la paix en-

Percote. Abydos.

Arisba.

Dardane.

(1) Ælian de animal. lib. VIII. cap. 21 et Maximus Tyrius Sermo 12.

Réthée. Sigée. tre eux. Réthée est illustrée par le tombeau d'Ajax. Sigée s'élevait sur le promontoire de ce nom; elle renfermait le tombeau d'Achille qui fut visité par Alexandre.

Tombeaux des Grecs et des Troyens dans la Troade. Lechevalier donne dans le même ouvrage la description et le dessin des tombeaux de divers guerriers Grecs et Troyens, qu'il a cru reconnaître dans la plaine de Troie, sur les collines qui l'entourent, sur le sommet de Pergame et le long des bords de l'Hellespont. Quand je vois, dit-il, sur le cap Sigée deux tombeaux d'inégale grandeur, puis-je douter que ce ne soient ceux d'Achille et de Patrocle? A la vue de celui qui est sur le promontoire opposé, comment ne pas me rappeler qu'Ajax était campé à la gauche de l'armée des Grecs, et que là certainement doivent reposer ses cendres ? Le tombeau d'Esiète n'est-il pas à l'endroit où l'indique Strabon, et dans la situation la plus avantageuse pour fournir à Polite les moyens d'observer l'armée des Grecs? Le même auteur place le tombeau d'Esiéte sur le monticule artificiel qu'on voit près d'Adiek, auquel les Turcs donnent encore à présent le nom Egyptien de Tépé. Nous devons observer au lecteur que ces tombeaux ne sont autre chose que des monticules en terre ou en pierre, qui ont eté élevés sur la sépulture des personnages dont ils couvrent la cendre. Leur forme conique était la plus propre à les préserver contre les outrages du tems. Ces monumens sont de la plus haute antiquité; leur grandeur est ordinairement proportionnée à la qualité des personnages qu'ils renferment, ou à l'attachement et au respect que leur portaient ceux qui les ont fait construire. Pline (1) place non loin de cette ville le tombeau de Protésilas; Strabon le met dans la Chersonnése vis-à-vis le promontoire Sigée. Protésilas, dit Philostrates, ne fut point enseveli dans la Troade, mais bien dans la Chersonnése, où il lui fut élevé un grand tombeau, qu'on voit encore à la gauche de l'Hellespont.

Troie ou Ilion. Troie ou Ilion, dont Homère et Virgile ont immortalisé le nom dans leurs ouvrages, fut fondée par Tros, qui l'appela Troie de son propre nom, et Ilion de celui de son fils. Il en est qui prétendent, que du tems d'Alexandre ce n'était plus qu'un village, où il ne restait de remarquable qu'un temple de Minerve; que ce conquérant la fit rebâtir et l'embellit; que la trouvant réduite encore à son état précédent de ruine lors de leur prémière entrée

(1) Plin. lib. III.

en Asie, les Romains n'épargnèrent rien pour lui rendre son ancien lustre; et qu'Auguste la décora d'édifices magnifiques. Belon, Spon et Brun (1) nous ont décrit les ruines de cette nouvelle Ilion. Maintenant qu'on a reconnu avec l'exactitude la plus précise l'antique royaume de Priam, ainsi que le cours du Simoïs et du Scamandre, il est démontré que l'ancienne Troie, ou l'Ilion d'Homère, était située sur la colline où se trouve à présent le village de Bunarbachi, tandisque l'Illion du siècle de Strabon était plus près de la mer (2). Troade Alexandrie était entre les promontoires de Lectum et de Sigée: Etienne la place dans le dernier lieu, et la met au nombre des dix huit villes qui prirent le nom d'Alexandre le Grand: son premier nom fut celui d'Antigonie d'Antigone son fondateur, que Lysimaque changea ensuite en celui d'Alexandrie (3). *Troade.*

Vis-à-vis de Troie est l'île de Ténédos qui formait anciennement le port de cette ville, et est encore aujourd'hui la clef de l'Hellespont sous le nom de Bogtchia Adassi qui lui a été donné par les Turcs. Les anciens écrivains s'accordent tous à dire qu'elle fut d'abord appelée *Leucophrys*, puis *Ténédos*, du nom d'un certain *Tennés* qui y conduisit une colonie du continent. Ce Tennés était fils de Cycnus Roi de Colone en Troade, et nous est représenté par Diodore de Sicile pour un homme extrêmement juste, et tellement aimé de ses peuples, qu'ils l'adorèrent après sa mort. Les anciens habitans de Ténédos rapportaient de lui plusieurs traits, qui, bien que réputés fabuleux par Diodore, (4) paraissent néanmoins avoir mérité la croyance de Suidas et de Pausanias. *Ile de Ténédos.*

Rien n'a autant contribué à la célébrité de cette île que le siége de Troie. Elle était à la vue de cette ville fameuse, comme l'observe Virgile (5): car selon lui, les Grecs n'avaient fait que se cacher derrière le côté opposé, lorsqu'ils feignirent de lever le siége de Troie. Après la ruine de cette ville, le habitans de Ténédos se trouvèrent réduits à un tel dégré de misère et d'oppres- *Rendue célèbre par la ruine de Troie.*

(1) Bell. liv. II chap. 6. Spon. Voyage d'Italie, Dalmatie etc. Le-Brun Voyage du Levant.

(2) V. Lechevalier tom. II. chap. 6., où il parle de la situation de l'ancienne Troie.

(3) V. Lechevalier tom. I. chap. 2. Description des ruines d'Alexandrie Troade.

(4) Diod. Sicul. lib. V.

(5) Æneid. lib. II.

sion, qu'au rapport de Pausanias, ils furent obligés de se soumettre aux peuples voisins. Cette île est encore mise au nombre des premières conquêtes que firent les Perses, après la défaite des Ciones dans l'île de Lada (1). Les Lacédemoniens en firent la conquête, la ravagèreut et en écrasèrent les habitans d'impositions. Les Romains s'en emparèrent ensuite, car Cicéron nous apprend que Verrès en saccagea le temple, d'où il arracha, au mépris des regrets publics, la statue de Tennés fondateur de la ville (2). Cette île a dix huit milles de circonférence, et renfermait anciennement une ville, deux ports, et un temple dédié à Apollon Smynthius, de la statue duquel nous parlerons dans la suite. On n'y voit d'autres ruines que celles de ses gréniers, qui furent construits par l'ordre de Justinien, pour y déposer les grains qu'on transportait d'Alexandrie à Constantinople. Son raisin muscat est le meilleur de tout le levant, et quoique les Anciens ne paraissent pas en avoir fait autant de cas que de celui de Chio et de Lesbos, on voit néanmoins par certaines médailles de cette île, qu'elle a produit de tous tems des vins exquis et en abondance, car quelques-unes portent à leur revers un cep de vigne chargé de raisins. Voy. la médaille n.° 1 de la planche 34.

Ruines.

Muscat.

Proverbes qui caractérisent les habitans de Ténédos.

Les Anciens se servaient de deux proverbes célèbres parmi eux, pour caractériser les habitans de Ténédos; l'un était *le citoyen de Ténédos joue de la flûte*, ce qui était un reproche de faux témoignage contre celui auquel le propos était adressé; l'autre était *la hâche de Ténédos*, pour signifier une résolution inébranlable (3). Cependant Aristote, au rapport d'Etienne, donne à ce dernier proverbe une autre origine que voici : un Roi de Ténédos ayant rendu une loi qui défendait l'adultère sous peine de mort, il arriva que le premier transgresseur de cette loi fut le fils même du Roi, qui le fit décapiter avec une hâche. Étienne ajoute que les têtes des deux coupables furent représentées l'une derrière l'autre sur les médailles de l'île, et que le revers avait pour empreinte l'image de la hâche qui fut l'instrument de leur supplice. Voy. la même médaille. Et en effet on trouve dans cette île beaucoup de ces médailles; mais pourtant quelques-uns croyent que ces deux têtes sont celles de Tennés

Médailles.

(1) Herodot. lib. VI.
(2) Cic. pro Manil. pro Muraena, pro Arch. poeta.
(3) Erasmi Adag. Chiliad. 4. cent. 1.


1
ΤΕ ΝΕ
ΔΙ
ΟΝ
2
3
ΑΘΗΝΑ
ΙΛΙΑΔΟΣ
ΑΠΗΜΑΝΤΟΥ
4
5
6
7
8
9
10
A. Biasioli F.A.T.

et d'Emithée sa sœur; d'autres sont d'avis que l'une est celle de Jupiter, et l'autre celle d'une Amazonne, qui, peut-être, fonda une ville à Ténédos. Quant à la hâche qui est sur le revers, ils présument que c'était l'instrument usité dans cette île pour l'exécution des condamnés à la peine capitale. Suidas prétend que Tennés, après être monté sur le trône, ordonna que derrière le tribunal du juge destiné à recevoir le témoignage des personnes appelées au serment, il y aurait un officier armé d'une hâche, toujours prêt à en frapper quiconque serait convaincu de faux; et que c'est de là que vint ensuite le proverbe, *homme de Ténédos, avocat de Ténédos,* pour désigner un homme ou un juge extrêmement rigide dans l'administration de la justice (1).

Lesbos, Samos etc.

La péninsule de l'Asie mineure est entourée d'un grand nombre d'autres îles du côté du couchant. Là, chaque rocher a son histoire, chaque île son siècle d'or, ses génies, ses héros. Le vin, les figues et les femmes de Lesbos, aujourd'hui Métélin, conservent leur ancienne réputation: les femmes de la fertile Chio ou Scyo, malgré la bizarrerie de leur vêtement, retracent encore les belles formes des statues de la Gréce: Samos offre à l'admiration des antiquaires les superbes restes d'un temple de Junon: la patrie d'Hypocrate, la belle île de Cos est connue à présent sous le nom de Stan-co: Rhodes si renommée dans l'antiquité par la sagesse de ses lois et son fameux colosse, fut encore célèbre dans les quatorzième et quinzième siècles comme siège des chevaliers de l'ordre de Saint Jean de Jérusalem, et est encore maintenant une des meilleures forteresses de la Turquie. On entre par le port de Paphos dans l'île de Chypre; mais les modernes ont changé le nom de cette ville en celui de Baffa, et d'Amathonte ont fait Limasol: un tremblement de terre a englouti Salamine, et les ruines qui en portent le nom appartiennent à la nouvelle ville de Constance. Nous nous bornerons pour le moment à cette simple indication des principales îles voisines de l'Asie mineure, nous reservant d'en donner une description exacte dans l'histoire du costume des Grecs, où elles trouveront une place plus convenable.

Rhodes; son colosse.

Paphos et Amathonte.

(1) Suidas, Erasmus ubi sup. Cic. lib. II. Epist. ad Q. Fratrem.

GOUVERNEMENT.

On ne peut douter que le gouvernement des peuples de la petite Phrygie n'ait été monarchique et héréditaire, car depuis Teucer ou Dardanus jusqu'à Priam nous trouvons une suite de Rois non interrompue : il en est même qui veulent que la Troade ait eu des Rois avant les deux premiers que nous venons de citer, comme on le voit dans Servius, qui, d'après un passage de la Troïque de Néron, parle d'un certain Cynthius Roi de la Troade, lequel vivait long tems avant Teucer. Mais l'histoire Troyenne à cette époque reculée étant en grande partie fabuleuse, ce serait en vain qu'on voudrait se flatter de porter plus de lumières dans son examen. Nous en tenant donc à l'opinion commune, nous commencerons par Teucer, qui, né en Phrygie près le Scamandre et le mont Ida, devint Roi de toute la Troade à laquelle il donna le nom de Teucrie (1). Teucer eut pour successeur Dardanus fils de Coryte Roi de la Samothrace, et d'Electre fille d'Atlas. Dardanus, déjà monté sur le trône de son père, avait encore élevé dans sa patrie un temple magnifique, et institué des rites et des cérémonies religieuses en l'honneur de Pallas et autres divinités, dont les statues lui avaient été apportées en dote par Chryse sa première femme, lorsque Teucer qui n'avait pas d'enfans mâles, entraîné par la réputation de piété, de justice, et de sagesse dont jouissait ce monarque l'invita à venir en Phrygie, lui donna en mariage Bathie sa fille unique, et le nomma son successeur. Dardanus apporta les mêmes principes de vertu et de religion dans le gouvernement de ses nouveaux états. Il y bâtit deux villes, Dardanie et Thymbra, et y fit transporter le Palladium (2), ou comme d'autres le prétendent les Palladium;

Teucer.

Dardanus.

(1) Cette opinion est celle de Diodore, et aujourd'hui la plus suivie. Cependant Virgile, qui pouvait mieux connaître que tout autre cette histoire, dit que Teucer était de Crète, et développe son opinion à ce sujet dans le III.e livre de l'Enéïde vers. 104 et suiv.

(2) C'est l'avis de certains écrivains, que Dardanus avait eu de Chryse deux Palladium, ou statues de Pallas, lesquelles avaient la même vertu, savoir celle de préserver de toute disgrâce, selon la promesse de l'oracle, la ville qui aurait possédé l'une ou l'autre. Un de ces Palladium fut, à ce qu'en disent certains auteurs, enlevé de la citadelle de Troie par Ulysse et Dioméde, et l'autre emporté par Enée en Italie.

et laissa les autres Dieux qu'il avait eu de sa première femme en Samothrace, jusqu'à la mort de Giasius son frère qui gouvernait cette île en son absence (1). Dardanus régna en Phrygie environ 64 ans, et laissa pour héritier son fils Ericthone, qui marchant sur les traces de son père, fut aimé de ses sujets, et singulièrement respecté des Princes voisins. Il n'eut de sa femme Astioche qu'un seul fils appelé Tros, auquel il laissa la Phrygie dans un état florissant. Dès les premières années de son règne Tros jeta les fondemens d'une ville, qui devint dans la suite la plus puissante de l'Asie. Son nom passa à la petite Phrygie qui prit celui de Troade, et à la capitale qui fut appelée Troie. Il eut de sa femme Acalide ou Calliroè, comme l'appelle Apollodore, trois fils qui sont, Ilus, Ganyméde et Assaracus, avec une fille nommée Cléomestre, ou Cléopatre selon le même écrivain. Tros eut pour successeur son fils Ilus, qui poursuivit avec vigueur la guerre contre Tentale Roi de Sypile que son père avait commencée, pour venger l'outrage que ce Roi vicieux et criminel avait fait à Ganyméde jeune homme de la plus rare beauté, et le plus aimé de Tros, qui l'avait envoyé avec une suite pompeuse porter des présens d'un grand prix au temple de Jupiter Européen. Ilus eut le bonheur de remporter sur Tentale plusieurs victoires, et parvint même à le chasser de l'Asie; et après avoir ainsi vengé l'honneur de son frère, il tourna toutes ses sollicitudes vers des objets de paix, créa des loix utiles, agrandit et embellit en même tems la ville d'Ilion ou de Troie. Sa femme Leucippe lui donna deux fils, Tithon et Laomédon: le premier cédant à son inclination pour la profession des armes se mit au service des Assyriens, qui étaient alors le peuple le plus belliqueux et le plus renommé de l'Asie dans l'art militaire: sa valeur le fit placer au nombre des Titans ou des premiers seigneurs de cette monarchie, et nommer Gouverneur de la Perse: le second monta sur le trône de Phrygie après la mort de son père, et fut le fondateur de la citadelle de Troie.

Erichtone.

Tros.

Ilus.

(1) Nous avons emprunté les notions que nous donnons sur Dardanus, d'Homère, de Manéthon, de Diodore, de Denis d'Halicarnasse etc., et non de Virgile et autres poètes qui ont voulu flatter Auguste, en donnant à Dardanus Electre pour mère, et pour père Jupiter au lieu de Coryte, qu'ils font Roi d'Etrurie et non de Samothrace etc. Voy. l'Enéïde III. vers. 163.

Lorsque Jason et les Argonautes abordèrent sur les côtes de la Troade, Laomédon viola envers eux les devoirs de l'hospitalité, non seulement en leur refusant les vivres qu'ils demandaient, mais encore en les menaçant des plus mauvais traitemens, s'ils ne s'éloignaient aussitôt de ses états. Hercule, qui était un des Argonautes, voulant tirer vengeance d'une conduite aussi inhumaine, revint ensuite devant Troie avec douze galères, et l'ayant assiégée il la prit et la saccagea. Laomédon fit preuve dans ce siége de beaucoup de bravoure, et tua Oilée capitaine d'un grand courage; mais ensuite il fut tué lui même par Hercule. Laomédon eut cinq fils et six filles: son règne dura selon quelques-uns 36 ans, et 44 selon d'autres.

Laomédon.

Priam.

Podarce, le seul des enfans de Laomédon qui lui eût survécu, et qui fut emmené prisonnier en Gréce avec sa sœur Hésione, fut racheté pour une somme d'argent considérable, et placé sur le trône de ses ancêtres. Cette circonstance lui fit donner le surnom de Priam, mot dérivé du Grec qui veut dire racheter ou récompenser. Après son avénement au trône, il fit entourer la ville de fortes murailles, et achever plusieurs édifices publics: ayant ainsi réparé les désastres qu'elle avait soufferts sous le règne de son père, et subjugué plusieurs Princes voisins, il fut regardé comme Souverain de toute l'Asie mineure, plutôt que comme simple Roi de la Troade. Il eut de sa première femme Arisba, appelée par d'autres Alyxothoé, un seul fils nommé Esacus; et de la seconde, qui fut Hécube fille de Cissée Roi de Thrace, il eut Hector, Alexandre ou Pâris, Déiphobe, Héléuus, Polyte, Antiphe, Hyponoüs, Polydore, Troïle, Créüse, Laodicée, Polixéne et Cassandre, sans compter les enfans que lui donnèrent ses concubines, et qui tous ensemble montaient au nombre de cinquante.

Guerre de Troie.

Le nom de Priam est un des plus célèbres dont l'histoire fasse mention, à cause de la guerre qui eut lieu sous le règne de ce monarque entre les Grecs et les Troyens: guerre des plus mémorables par la valeur et la renommée des Princes qui y concoururent, par les combats qui s'y livrèrent, par l'opiniâtreté du siége que soutint la ville de Troie, par la destruction de cette ville fameuse, et enfin par les nombreuses colonies qui, après cet événement, passèrent avec les vainqueurs et les vaincus dans diverses parties du monde (1). L'histoire la plus exacte et la plus intéressante que

(1) Cette époque de la ruine de Troie, qui date de l'an du monde 2820, 308 ans aprés la sortie de Moyse de l'Egypte, et 1164 aprés le

nous ayons de cette guerre célèbre est celle d'Homère, dont le poème inimitable ne doit point être regardé comme un ouvrage de fantaisie ou comme une simple fiction, mais plutôt comme un recueil précieux des choses appartenantes aux anciens tems de la Gréce. La principale règle du poème épique est la vérité de l'histoire, qu'il est cependant permis d'embellir par des fictions; et malgré que la guerre de Troie et la prise de cette ville par les Grecs ne nous soient attestées que par Homère, on ne peut révoquer la vérité de ces faits, en ce qu'une foule d'autres qui n'ont été rapportés que par lui, sont confirmés par les écrivains le plus accrédités (1), et par tous les monumens de l'antiquité. Il faut donc distinguer dans les ouvrages de ce grand poète ce qui est historique, de ce qui n'est que fiction, et ne pas dire, comme quelques-uns (2) que le siége et la ruine de Troie ne sont qu'une fable : car cet événement est tellement prouvé et forme dans l'histoire une époque si mémorable, qu'un homme de bon sens n'oserait pas aujourd'hui en contester la vérité (3). *Vérité de cette histoire.*

déluge est une des plus importantes dans l'histoire, tant à cause de la grandeur que les ouvrages des deux poètes les plus célèbres de la Gréce et de l'Italie ont imprimée à cet événement, que parce qu'on peut y rapporter tout ce qu'il y a de plus marquant dans les tems appelés fabuleux ou héroïques; fabuleux en raison des fables dont sont enveloppés les faits historiques de ces tems reculés; et héroïques par rapport aux personnages qui y ont pris part, et que les poètes ont appelés enfans des Dieux et héros. L'époque de leur vie ne s'éloigne guères de cette fameuse entreprise: car avec Laomédon nous voyons paraître tous les héros de la toison d'or, Jason, Hercule, Orphée, Castor et Pollux etc., et avec Priam, durant le siége de Troie, viennent Achille, Agamemnon, Ménélas, Ulysse, Hector, Sarpédon fils de Jupiter, Enée fils de Vénus, que les Romains reconnaissent pour la tige de leur race, et tant d'autres illustres personnages, dont les familles les plus distinguées et des nations entières se sont fait gloire de descendre.

(1) Voy. Hérodote, Thucydide, Euripide, Licophron, Virgile etc.

(2) Voy. Dion Chrysostôme dans sa XI.e Oraison adressée aux Troyens. Mais cet ouvrage est généralement regardé comme un pur jeu d'esprit, dans lequel l'auteur a voulu faire pompe de son éloquence; et ce qui le prouve, c'est qu'ailleurs il contredit ce qu'il s'est efforcé d'établir dans cette oraison.

(3) Voyez ce que nous nous avons dit dans le premier cahier de la Gréce, où les faits historiques ont été distingués de la fable avec toute

La Troade devient la conquête des Lydiens et des Phrygiens.

Après la destruction de cette ville et de presque-tous ses habitans, les Lydiens et les Phrygiens, qui en étaient voisins, s'emparèrent de son territoire selon le témoignage de quelques écrivains, et c'est à cette époque qu'il commença à s'appeler Phrygie. D'autres prétendent au contraire, qu'Enée ayant rassemblé le reste des Troyens rebâtit la ville, et que ses descendans conjointement à ceux d'Hector y régnèrent, jusqu'à l'epoque où ce pays passa sous la domination des Lydiens, dont la puissance s'accrut au point de les rendre maîtres de toute l'Asie mineure. Mais si, depuis la ruine de leur ville, les Troyens eurent quelques Rois de leur nation, le silence des historiens à leur égard doit faire présumer qu'ils jouèrent un rôle très-mesquin (1).

D'après ce coup-d'œil rapide sur l'histoire des Rois de Troie, nous croyons pouvoir assurer que ces Souverains jouissaient d'un pouvoir absolu, et tout-à-fait indépendant de leurs sujets. Leurs lois nous étant totalement inconnues, nous passerons à l'article de leur religion.

RELIGION.

Cybèle, Apollon, Minerve ou Pallas.

La religion des Troyens ne différait guères de celle qui était professée dans la grande Phrygie. Le culte de Cybéle, à laquelle ils donnaient aussi le nom de grande mère des Dieux, fut apporté de Créte en Troade par Teucer. Apollon avait un temple dans la citadelle de Troie appelée Pergame; Homère feint que ce Dieu y tint Enée caché, jusqu'à ce que Latone et Diane l'eurent guéri de la blessure qu'il avait reçue de Dioméde. Virgile nous représente la malheureuse Cassandre traînée par les Grecs dans le temple de Minerve ou de Pallas, tandis que la ville était toute en flammes et presque déjà consumée (2). Le célèbre Palladium était, selon quelques-uns une statue en bois de cette Déesse, qui d'une main tenait un bouclier et de l'autre une lance : Voy. fig. 1 de la planche 34; sa structure était telle qu'elle mouvait les deux mains, et roulait des

Le Palladium.

l'exactitude possible. Voy. encore « Justification d'Homère, des poëtes et des Historiens de l'Antiquité, qui nous ont transmis l'histoire du siége et de la prise de Troye » Lechevalier; Voyage de la Troade tom. III. chap. I.

(1) Le Pacha ou Beglerbeg de Natolie, qui réside à Kiutageh, a aujourd'hui presque toute l'ancienne Phrygie sous son commandement.

(2) Æneid. II.

yeux menaçans. Selon Appollodore, le Palladium que Jupiter envoya à Ilium était une statue de trois coudées, dans l'attitude d'une personne qui marche : de la main droite elle tenait une lance en l'air, et de la gauche une quenouille et un fuseau. Mais s'il faut en juger, dit Malliot, d'après les anciens monumens, celle-ci est bien loin d'avoir cette attitude : car c'est tantôt une petite figure avec un casque et une lance qu'elle tient un peu inclinée, tantôt elle n'a ni casque, ni bouclier, ni lance, ni quenouille : ce qui prouve, comme l'observe Caylus, que les anciens artistes péchaient souvent contre la vérité du costume. La même planche, n.° 2, offre une médaille sur laquelle on voit une Pallas avec la quenouille et le fuseau, telle qu'elle nous est représentée par Lechevalier dans son *Voyage de la Troade*. Les anciens diffèrent d'opinion sur le Palladium de Troie ; les uns pensent, comme nous l'avons dit plus haut, que Chryse l'apporta pour dote en mariage à Dardanus ; d'autres croyent que pendant que les Troyens élevaient un temple à Pallas dans leur citadelle, la statue de cette Déesse tomba du ciel dans ce temple avant qu'on y eût mis le toit, sur quoi l'oracle ayant été consulté il répondit, « que la ville de Troie ne serait jamais prise, tant que ce présent du ciel serait conservé dans ses murs ». Mais Dioméde et Ulysse, instruits de ce décret de l'oracle, pénétrèrent clandestinement dans la citadelle, et en ayant tué les gardes ils enlevèrent ce bouclier sacré, dont la perte entraîna bientôt celle de la ville (1).

Vénus, Apollon Smintheus.

Vénus est mise au nombre des divinités Troyennes, d'autres y joignent aussi la Déesse Vesta ; mais on ne trouve aucune trace de son culte dans les annales de ce peuple. Il n'en est pas ainsi d'Apollon Smintheus, pour lequel il eut beaucoup de vénération. Ce Dieu fut ainsi surnommé, du mot Phrygien *Sminthos*, qui veut dire *rat des champs*. Les dégâts considérables que causait cet animal dans la Troade, et l'embarras où l'on était de s'en délivrer

(1) Les Romains prétendent que ce Palladium fut transporté par Enée en Italie, où d'abord il fut gardé à Lavinium, puis à Albe, et enfin à Rome dans le temple de la Déesse Vesta. Mais vouloir dire que le Palladium était encore dans Troie lorsque cette ville fut prise, ce serait la même chose que nier la réalité de la vertu merveilleuse que l'on supposait y être attaché ; et s'il fut enlevé par les Grecs pour pouvoir prendre la ville, comment Enée put-il l'emporter en Italie ? Quelques-uns ont imaginé, pour concilier ces contradictions, que les Grecs le restituèrent à Enée d'après la volonté des oracles.

déterminèrent les habitans à consulter l'oracle, qui répondit, « que pour mettre fin à cette calamité il fallait faire des sacrifices à Apollon Smintheus »; on éleva aussitôt un temple à ce Dieu libérateur dans Amasite ville de la Troade, et depuis lors il y fut toujours honoré sous le nom d'Apollon Smintheus. Le culte de cette divinité se répandit en Mysie, à Ténédos, et dans d'autres contrées. Strabon nous apprend dans son XIII.e livre, qu'au pied de la statue qu'avait Apollon dans le temple qui lui était consacré à Chrysa, ville de Mysie, on voyait l'image d'un rat, par allusion au motif pour lequel on lui avait donné le surnom de Smintheus; et il ajoute que cette statue était un ouvrage de Scopas fameux statuaire de Paros. Le même auteur atteste ailleurs, en parlant de Ténédos, que cette île avait une ville, deux ports et un temple dédié à Apollon Smintheus.

Rites et cérémonies.

Les Troyens avaient beaucoup de vénération pour leurs Dieux; mais nous ne savons absolument rien de leur culte ni de leurs cérémonies religieuses, si ce n'est que nous pouvons assurer avec fondement, qu'elles étaient les mêmes que celles des peuples de la grande Phrygie.

ARTS, SCIENCES ET USAGES

A considérer ce que les Troyens ont fait sous le règne de Priam, et la valeur héroïque avec laquelle ils soutinrent pendant neuf années entières les efforts réunis de toute la Gréce, on doit croire qu'ils étaient instruits et belliqueux.

Arts et sciences.

Et en effet, quoique nous n'ayons d'eux aucun monument remarquable dans les arts et dans les sciences, tous les écrivains de l'antiquité s'accordent à nous les représenter comme un des peuples les plus civilisés et les plus polis de leur tems: ils étaient déjà parvenus à un haut degré de splendeur et de magnificence sous les règnes de leurs derniers Princes, et avaient acquis beaucoup d'habileté et de goût dans les arts.

Langue.

Leur langue était sans doute celle qu'on parlait dans la grande Phrygie; et il y a même toute apparence que, pendant tout le tems que cette contrée fut connue sous le nom d'Asie Propre, les peuples qui l'habitaient parlaient tous le même langage, à quelque différence près dans le dialecte.

Commerce

Nous n'avons aucune notion positive sur le commerce des Troyens: seulement nous pouvons présumer, d'après leur position, que les marchands des pays limitro-

phes devaient être portés à fréquenter la petite Phrygie, pour le débit de leurs denrées. Les établissemens que ce peuple avait formés dans la Thrace, dans le Péloponnèse, en Sicile (1), en Italie (2), en Egypte (3) et en Afrique (4), prouvent d'une manière assez convaincante, qu'il s'était livré de bonne heure au commerce et à la navigation, dont les avantages lui avaient probablement acquis cette supériorité de richesses, de gloire et de puissance qui l'élevaient au dessus de ses voisins.

COSTUME CIVIL, MILITAIRE ET RELIGIEUX DES TROYENS.

Costume civil et militaire.

Après cet exposé rapide de la topographie et de l'histoire de cette contrée célèbre, selon les idées qu'en avaient les écrivains Grecs, et qui furent adoptées ensuite par les Romains, nous allons présenter à nos lecteurs le costume des Troyens, mis, pour ainsi dire, en action. Cependant, comme les anciens auteurs qui ont parlé des Troyens, de la splendeur et de la chute éclatante de leur empire, ne nous fournissent aucunes lumières certaines sur le costume de ce peuple, nous serons obligés de rechercher soigneusement ce qu'ils ont dit à cet égard des Phrygiens, avec lesquels ils confondent les Troyens, et de consulter avec une attention scrupuleuse les monumens de l'antiquité, où sont représentées les principales circonstances de la grande catastrophe à laquelle cet état a succombé.

Costume militaire des Troyens

Ce serait envain qu'on voudrait déterminer avec précision la différence qu'il y avait entre l'armure des Troyens et celle des Grecs. Cependant Virgile nous dit (5) que dans la nuit de la prise de Troie, quelques-uns de ses habitans se revêtirent des armures des Grecs qui avaient été tués, pour pouvoir s'évader de la ville à la faveur de ce travestissement; mais qu'ayant été rencontrés par d'autres Troyens, qui les prirent en effet pour Grecs à la forme de leurs armes, et à la couleur de leurs panaches, il s'engagea entre eux un combat sanglant. On voit encore par une tragédie d'Euripide, intitulée Hécube, qu'il y avait une différence notable entre l'habillement des Grecs et celui des Troyens: car Agamemnon en

(1) Pausanias, liv. II. et V.
(2) Strab. liv. VI.
(3) Diodor. de Sicil. lib. V.
(4) Hérodot. liv. IV.
(5) Æneid. II. v. 410.

apercevant de loin le cadâvre de Polydore fils de cette malheureuse Reine, dit: « Qui est ce Troyen mort que je vois dans la tente? Ce n'est point un Grec : son vêtement m'indique son pays „. D'un autre côté, en examinant deux bas-reliefs de la maison de plaisance Borghese publiés par Winkelmann (1), et représentant l'un le cadâvre d'Hector porté à Troie (planche 35), et l'autre les Amazones venues au secours des Troyens, et reçues par Priam hors de la porte de la ville (planche 36), on voit que le cimier du casque des Troyens est bas et recourbé par devant. Qu'on observe à la première de ces deux planches les quatre guerriers Troyens qui accompagnent le corps d'Hector : ils portent, dit Winkelmann, un casque qui diffère un peu de celui des Grecs par le cimier dont il est surmonté, et qui, recourbé par devant, ressemble en quelque sorte au bonnet Phrygien, dont le haut se repliait vers le visage. Nous avons représenté ces casques Troyens à la planche 34, sous les n.os 3, 4, 5 et 6; et on y trouve en effet cette ressemblance avec le bonnet Phrygien qui caractérisait les Troyens : le premier est le casque d'Enée, copié sur la miniature du manuscrit de Virgile existant dans la Bibliothèque du Vatican : manuscrit fait, ainsi que les dessins qu'il renferme, sous le règne de Théodose vers la fin du quatrième siècle; le second se voit en tête de la Déesse Roma sur les médailles de la famille Cornélie, et tous les antiquaires s'accordent à regarder ces deux casques comme des copies fidèles de celui des Troyens; et le troisième est un casque d'Amazones, pris de la collection des vases d'Hamilton, et qui a encore la même forme que celui des Troyens. Nous ne voulons point omettre de joindre ici le dessin du beau casque en cuivre trouvé dans les ruines d'Herculanum, et qui se voit dans le troisième volume du Recueil d'Antiquités de Caylus; la singularité de sa forme, et ses ornemens le rendent digne de toute l'attention des artiste. Voy. le n.° 6. Ce monument donne à présumer que cette variété de casques se conserva chez les peuples anciens par rapport à nous, et modernes par rapport au siége de Troie. Caylus déclare néanmoins de n'avoir jamais remarqué de casques Phrygiens de cette espèce, dans aucun des monumens qu'il a examinés : il n'aura donc pas vu celui que possède le Duc Caraffa-Noia, où est représenté un combat entre les Grecs et les Troyens, et dans lequel les casques de ces derniers

Casques.

(1) Monum. Ant. num. 135 et 137.



A.Biasioli fece allacqua.tinta



sont couverts d'ornemens, et semblables pour la forme à celui qui est rapporté par lui. Il est probable que les chefs portaient, comme les Grecs, des panaches en crins de cheval, mais d'une couleur différente : l'effroi du petit Astyanax à la vue du panache de son père Hector en est la preuve (1). Le Troyen qui accompagne Priam dans la seconde bande du bas-relief représenté à la planche 36 parait armé, et porte cependant le bonnet Phrygien : d'où l'on pourrait conclure que les Troyens sous les armes, peuvent aussi être représentés avec cette coifure.

Le bouclier que porte la même figure ressemble à celui des Amazones, et est une espèce de pelte. Ne serait-ce point celui que Pytagore reconnut (2) à sa forme pour être Phrygien, et appartenir à Euphorbe Troyen, lequel était suspendu dans le temple de Minerve avec d'autres offrandes ? Nous observerons pourtant que dans plusieurs bas-reliefs rapportés par Winkelmann, les Troyens sont armés de boucliers ovales, et qu'il est mieux de se conformer à cet usage. La même figure porte aussi une chlamyde parfaitement semblable à celle des Grecs : sa tunique serait fort-longue si elle était d'une seule pièce ; mais la petitesse de cette figure empêche de bien distinguer si les deux divisions apparentes et indépendantes de la ceinture, qui est visible, sont les plis de deux ceintures cachées, ou bien les extrémités de deux petites tuniques d'inégale grandeur. Les manches de cette tunique n'arrivent pas jusqu'au coude ; et il est bon de remarquer ici que les Troyens non armés, ont en général les manches qui descendent jusqu'au poignet ; que tous indistinctement portent de longs caleçons qui se joignent à la chaussure ; et que cette chaussure couvre tout le pied, comme le *calceus* des Romains. *Bouclier, vêtement etc.*

C'est là tout ce que nous avons pu recueillir des anciens monumens sur l'habillement militaire des Troyens. Quelques-uns

(1) *Così detto, distese al caro figlio*
L'aperte braccia. Acuto mise un grido
Il bambinello, e declinato il volto
Tutto il nascose alla nudrice in seno,
Dalle fiere atterrito armi paterne,
E dal cimiero che di chiome equine
Alto su l' elmo orribilmente ondeggia.

Omer. Il. liv. VI. Trad. du Chev. V. Monti.

(2) Maxim. Tyr. Diss. 18.

croyent néanmoins (1) de pouvoir tirer parti à cet égard d'un passage d'Hérodote (liv. VII.), où il est dit que, dans l'armée de Xerxés, les Phrygiens étaient armés comme les Paphlagons. « Les Paphlagons, dit-il, lorsqu'ils vont à la guerre, portent des casques de plusieurs pièces appliquées les unes sur les autres, des boucliers petits et ronds, des lances courtes, des javelots, un poignard, et une chaussure particulière à eux qui leur monte jusqu'à la moitié de la jambe „. Il nous semble cependant que ce costume n'a guères de rapport avec le précédent. Lucien dit (2) que la chaussure des Paphlagons était de cuir, et selon Xénophon (3) leur casque était aussi de la même matière. D'un autre côté, il paraitrait que les Romains du siècle d'Auguste ne fesaient aucune différence entre l'armure et la tactique militaire des Troyens et celles des Grecs: c'est ce qu'on peut conclure de ce passage de Denis d'Halicarnasse, « que Latinus Roi des Rutules voulant empêcher le débarquement d'Enée en Italie, fit marcher une armée nombreuse contre les Troyens; mais que les voyant armés comme les Grecs, et se préparer au combat avec un ordre admirable il en fut épouvanté etc. „

Costume civil.

Numanus (4) reproche aux compagnons d'Enée leurs disgrâces et le luxe de leur ancienne ville:

Vobis picta croco, et fulgenti murice vestis
Et tunicae manicas, et habent redimicula mitræ.

et Turnus (5):

. . . . . . *Fœdare in pulvere crines*
Vibratos calido ferro, myrrhàque madentes.

Voilà les vêtemens teints de deux sortes de pourpre. Les Troyens avaient la tunique avec des manches longues, et des pendans à leurs mitres ou bonnets: ils portaient leurs cheveux longs, frisés avec un fer et parfumés. Apulée, dans la description qu'il

(1) V. Encyclopédie Méthodique, Antiquités tom. III.
(2) Alexand. tom. II.
(3) Xenop. Exp. Eyri lib. V.
(4) Æneid. IX. v. 614.
(5) Ibid. XII. 97.

fait d'une danse pantomime (1) ayant pour sujet le jugement de Pâris, dépeint le jeune Troyen vêtu d'une brillante tunique, avec un ample et long manteau enrichi de broderies, et portant une tiare d'or pour coiffure. Cependant Philostrates (2) lui donne pour manteau une peau de tigre, et ajoute qu'il avait l'œil peint. On sait que dans l'orient les femmes se teignent de noir ou de bleu le contour des paupières, pour faire paraître leurs yeux plus vifs et plus grands. On voit à la planche 6 du troisième tome des peintures d'Herculanum un Troyen debout, étendant la main droite vers une femme assise qui semble pensive : il tient dans la gauche un arc débandé, et porte un carquois plein de flèches. Ce Troyen, qui vraisemblablement est Pâris, a de longs caleçons de couleur d'or, qui lui descendent jusques à la cheville du pied, une chaussure ouverte, une tunique rouge avec des bandelettes bleues, un manteau de même couleur, mais plus clair, qui lui arrive presque jusqu'aux talons, et un bonnet à la Phrygienne aussi de couleur d'or, avec un prolongement qui tombe jusques à sa première ceinture. Nous avons cru devoir représenter encore à la planche 34, n.° 7, cette figure de Pâris, parce que c'est la seule qui nous donne une idée des couleurs de l'habillement Troyen. On conserve encore dans le musée du sacré collége à Rome un bas-relief en terre cuite, où l'on voit Pâris vêtu à la Phrygienne, conduisant Hélène sur un quadrige (3). Nous ne voulons pas non plus passer sous silence le beau Pâris (voy. le n.° 8 de la même planche) qui appartenait autrefois aux Ducs d'Altemps, que Mattei a mis au jour dans son ouvrage sur les principales statues de Rome, et Ennius Quirinus Visconti dans son second tome du musée Pio-Clémentin. Nous n'examinerons pas si, par la grâce de sa pose, l'élégance des formes, et la vérité de l'expression, cette statue doit être régardée comme un des chefs-d'œuvre de l'école Grecque. Il nous suffit de reconnaître en elle

(1) Métam. X.
(2) Héroïc. 15.
(3) V. Winkelmann Monumens anciens pl. 117.

Hamilton, dans sa collection d'antiquités, tom. I.er planche 32, donne le dessin d'un vase trouvé à Capoue. Ce savant antiquaire croit y voir les noces de Pâris et d'Hélène, et même reconnaître Hécube, Cassandre, Hélène etc. Pâris y est représenté vêtu en homme mou et efféminé, et porte, au lieu du bonnet Phrygien, une coiffure appelée *Calyptra* semblable à celle des femmes.

le vrai modèle de l'habillement Phrygien. La tunique y est unie et à manches longues, avec la chlamyde par dessus, qui est la partie du vêtement la plus fréquemment répétée dans les figures, tant divines, qu'héroïques et historiques dont les anciens nous ont transmis le dessin. Le pilée n'y est point attaché sous le menton, pour laisser plus à découvert le beau cou du héros: de la droite il présente la pomme à la Déesse de la beauté, et tient de la gauche le bâton pastoral appuyé au mont Ida, sur lequel la figure est proprement assise. Mais nous ne pouvons nous former une idée plus exacte de l'habillement des Troyens, qu'en examinant les deux beaux bas-reliefs de la maison de plaisance Borghese dont nous avons parlé plus haut, et qui se trouvent dans les monumens antiques et inédits de Winkelmann. Dans le premier, planche 35, on voit le corps d'Hector, après qu'il eut été racheté par son père, porté à Troie sur les épaules de deux personnes, selon l'usage des anciens à l'égard de ceux qui étaient morts sur le champ de bataille. Ce héros mourut à l'âge d'environ trente ans: il avait la barbe longue, comme on le voit sur ce monument, et ainsi que le dépeint Virgile (Enéïde liv. II. v. 276,); ses cheveux étaient longs aussi, mais coupés sur le front: ce qui fit donner à cette sorte de chevelure le nom de chevelure d'Hector ou Hectoresque. Il se distinguait en cela de Pâris, qui la portait longue même par devant; et c'est ce qu'on doit conclure de ce que dit Philostrates (1), qu'Hector, en parlant de Pâris, regardait comme une chose indigne d'un Prince de porter les cheveux longs sur le front; la même opinion doit se concevoir d'Enée qui de même les avait longs (2): cet usage était encore commun aux Grecs et surtout aux Eubéens. On voit pourtant, dit Winkelmann, par deux médailles de la ville d'Ilion, que les Anciens ne représentaient point Hector de la même manière: car dans l'une il a un peu de barbe, et point du tout dans l'autre.

Barbe et cheveux des Troyens.

La même planche 35 offre encore un exemple du costume Troyen dans les figures, qui, du sentiment de Winkelmann, portent vraisemblablement des vases pleins de vin pour éteindre le bûcher, lorsque, comme le dit Homère, le corps d'Hector eut été réduit en cendres (3); ou, selon d'autres, qui portent les présens de Priam

(1) Héroïc. chap. 12.

(2) Virg. Æn. liv. I. v. 589.

(3) L'accomplissement de cette cérémonie sur le tombeau du héros avait été également représenté par Baticle, dans les sculptures dont il avait

pour l'implacable Achille: opinion qui rend encore probable la figure qu'on voit un genou en terre dans une attitude suppliante et qui parait être celle de Priam, ainsi représenté dans d'autres monumens aux pieds d'Achille, lui demandant le cadavre d'Hector (1).

Priam avec le sceptre en main.

Dans la première bande à la droite de la planche 36, on voit Priam le sceptre en main, recevant hors de la porte de Troie la Reine Penthésilée qui vient à son secours contre les Grecs: elle est descendue de cheval selon les devoirs de civilité usités à cette époque; et ces devoirs exigeaient encore que deux guerriers qui venaient à se recontrer, quittassent en se saluant, leur casque et leur bouclier, et les déposassent à terre, comme semble l'indiquer le bouclier et le casque qu'on voit aux pieds de cette Reine. Priam est accompagné de quelques Troyens, qui paraissent affligés de la mort d'Hector, dont Andromaque presse les cendres contre son sein.

Femmes Troyennes.

Priam ayant obtenu d'Achille le corps de son fils, les hommes et les femmes se portèrent tous, dit Homère, hors la porte de la ville pour aller le recevoir, ainsi que sa mère Hécube, son épouse Andromaque et Hélène, dont le poète exprime les regrèts affectueux. Parmi les femmes qu'on voit dans ce monument accablées sous le poids de leur affliction, et, comme les dépeint Sénéque, les cheveux épars, la ceinture déliée, et avec une épaule découverte, on distingue éminemment Andromaque, voy. la planche 35: les longues tuniques que portent toutes ces figures expliquent le sens de l'épithète Ελκεσίπεπλοι *traînant le péplos* qu'Homère donne aux Troyennes. Ce poète nous les représente encore avec des colliers, des bracelets et autres ornemens des femmes Grecques. On trouvera pourtant à la planche 34, fig. 9, une Troyen-

orné le trône de la statue d'Apollon à Amiclée (Pausan. liv. 3). Il pourrait se faire encore que ces peintures fussent une image de la coutume où étaient les plus proches parens du mort, de se laver après les funérailles.

(1) Winkelmann observe que cette opinion ne peut guères se concilier avec le sujet présent, qui est postérieur à la rançon d'Hector: car Priam fut introduit seul par Mercure dans la tente d'Achille, tandis que dans le monument dont nous parlons il est entouré de plusieurs figures: ce qui donnerait à présumer que le sculpteur a suivi le sentiment des écrivains postérieurs, et entre autres de Ditté Crétois et de Cédrénus, qui le font accompagner par Andromaque, Polixène et autres personnages. Au reste ce bas relief est trop-élevé, pour pouvoir s'assurer si le marbre n'a pas été endommagé à cet endroit.

ne avec le bonnet Phrygien, dont l'image est prise d'un bas-relief du palais Mattei, et rapporté par Winkelmann sous le n.° 130 de ses anciens monumens, lequel représente Antiloque annonçant à Achille la nouvelle de la mort de Patrocle. On voit derrière Antiloque deux jeunes filles habillées de la même manière, avec des espèces de coëffes à la Phrygienne, et faites prisonnières l'une et l'autre par Achille et Patrocle. L'autre bas-relief de la planche 36 offre dans la première bande à gauche Andromaque assise, tenant Astianax dans ses bras, avec Hécube derrière elle; et dans la seconde bande à droite on retrouve encore Andromaque portant les cendres d'Hector dans une urne, accompagnée d'une autre femme qui pleure, et d'un de ses frères qui tâche de la consoler.

Costume religieux.

Les poèmes d'Homère et de Virgile, de Quintus de Smyrne etc. ne présentent aucune différence entre le costume religieux des Troyens et celui des Grecs. Les monumens Troyens qui y ont rapport sont le Laocoon, et une peinture d'Herculanum rapportée dans le III.e vol. pag. 205. Mais Laocoon est nu; Virgile ne parle que des bandelettes (*vittas*) dont il était paré. Cette parure était le bandeau sacré qui ceignait la tête des prêtres et des Rois: le tableau d'Herculanum représente l'introduction du fameux cheval Duratée dans les murs de Troie. La découverte de ce monument dut faire concevoir l'espérance de trouver une image fidéle et distincte des fêtes et des cérémonies religieuses des Troyens, dans la pompe qui accompagne le transport de cette fatale machine devant la statue de Minerve, à qui elle était consacrée; mais les dégâts qu'avait déjà souffert ce morceau précieux lorsqu'on en fit la gravure, n'y laissent plus apercevoir que des masses confuses. « On découvre néanmoins, dit Visconti dans le même volume, plusieurs cordes qui partent du madrier sur lequel pose la machine, et sont tirées par deux files de personnes, dont à peine quatre peuvent encore se distinguer; les deux premières ont un habillement bizarre blanc et court, qui leur arrive à la moitié des cuisses, et leur laisse le reste nu, et portent une espèce de fortigu qui leur couvre la poitrine, les épaules et la tête au dessus de laquelle il s'élève en pointe; les deux autres ont aussi un masque à face de chien (1).

(1) A voir toutes ces figures masquées on pourrait croire, que les Troyens prirent le masque dans la pompe solennelle avec lequel ils introduisirent dans leurs murs le don artificieux des Grecs, qu'ils regar-

A côté de ces figures on en voit une autre qui danse, et deux autres qui semblent en faire autant en avant du cheval. A gauche de celui-ci est un groupe de femmes en robes longue et blanches, avec des coëffes relevées par devant et de couleur rouge : leur visage semble aussi couvert d'un masque de même couleur, et elles tiennent des rameaux en main (1). De l'autre côté on voit une grande procession de personnes en longues robes, et portant des torches allumées (2). On aperçoit un édifice qui parait être un temple, et au devant un haut piédestal en marbre, qui semble du porphyre, entouré de bandelettes d'une couleur nuancée entre le rouge et le bleu, sur lequel est la statue de Pallas en métal jaune, le casque en tête, tenant une lance de la main droite, et de la gauche un bouclier (3). Au bas de ce piédestal, ou autel, on voit une figure à genoux avec un vêtement long, la tête couverte, les mains levées comme pour prier, et tenant une feuille de la main droite. Vis-à-vis est un vieillard debout, ayant les cheveux

daient comme une chose consacrée à Minerve : car cet usage était encore suivi dans les fêtes qui se fesaient à la grande mère Idea, dont le culte avait été apporté, de Pessinunte en Phrygie, à Rome ; et le Palladium qui était conservé à Troie lui était également venu de cette première ville, selon le témoignage de Tzetzé et de Licophron. Observons encore que dans les petites *quinquatries* qui se célébraient à Rome en l'honneur de Minerve, on était aussi dans l'usage de se masquer. L'emploi des masques dans les cérémonies publiques et dans les processions religieuses est d'une antiquité très-reculée. Dans les fêtes Isiaques, on portait des masques à figure de chien ; et dans celles de Mytra ces masques étaient à face de lion, de corbeau et autres animaux. Voyez ce que nous avons dit à ce sujet à l'article de la religion des Egyptiens.

(1) Nous avons parlé plusieurs fois des danses, des rameaux et des feuillages usités dans les cérémonies religieuses.

(2) L'usage des flambeaux dans les orgies est trés-connu. Voyez Meurs. *Panath.* chap. 8 *des Lampadophores* dans les fêtes Panathénaïques en l'honneur de Minerve, et Apulée *Met.* XI dans les processions Isiaques. On trouve du reste dans Casaubon et Suéton *Jul.* 37, et dans Fabri *Ag.* II. 10 num. 4 des notions très-étendues sur l'usage d'allumer des lampes ou flambeaux en signe d'allégresse, et d'accompagner les vainqueurs avec des rameaux et des torches.

(3) Tout le monde sait que le cheval de bois fut transporté dans la citadelle, et placé vis-à-vis le temple de Minerve, dont la statue était devant la porte.

longs et épars, avec une robe longue et blanche (1), et tenant en main quelque chose qu'on ne peut distinguer.

La planche 37, offre sous un seul point de vue, le costume civil, militaire, et religieux des Troyens. Ce dessin, dont l'invention et l'exécution font également honneur au talent de M.r Ange Monticelli, représente la famille de Priam après le départ d'Hector, ainsi qu'il est décrit dans le VI.e livre de l'Iliade. On voit sur le devant et à droite Hélène et Pâris, ensuite Andromaque éplorée portant dans ses bras son fils Astyanax qui semble appeler son père, qu'on aperçoit dans le lointain monté sur son char au milieu de la foule des Troyens et allant combattre les Grecs. Priam qui est au milieu, semble faire de vains efforts pour consoler Andromaque. Hécube est rassurée par Cassandre, qui invite tous les assistans à adresser des vœux fervens au ciel; car

Ploravan tutte l'ancor vivo Ettorre
Nella casa d'Ettor le dolorose,
Rivederlo più mai non si sperando
Reduce dalla pugna, e dalle fiere
Mani scampato de'robusti Achei.

Hom. Il. liv. VI. Trad. du Chev. V. Monti.

Le même artiste a encore retracé d'une manière fidèle le costume militaire et religieux, dans l'habillement des soldats qu'on aperçoit derrière ces personnages, et dans celui des prêtres qu'on voit devant l'autel, offrant des sacrifices.

(1) Quelques-uns l'ont pris pour Hélénus, fameux devin et frére de Cassandre, qui avait prédit que Troie serait prise par un cheval de bois: d'autres ont cru que c'était plutôt Panthée, prêtre du temple de Minerve dont Virgile fait mention.

A. Monticelli inv. e dis.

A. Biasioli F. A. T.

COSTUME DES MYSIENS.

DESCRIPTION DE LA MYSIE.

CETTE petite contrée fut, dit-on, ainsi appelée du mot *Mysos*, qui était le nom d'une espèce de chêne, parce qu'elle en était presque couverte. On la divisait en grande et petite Mysie ; cette dernière était dans la Propontide, et s'étendait jusqu'au mont Olympe : ce qui lui fesait encore donner le nom d'Olympène ; elle avait pour limites au nord et à l'occident la Bythynie et la Propontide, au midi la petite Phrygie, et au levant la grande Phrygie ; la grande Mysie était bornée au nord par la petite Phrygie, au midi par l'Eolie, au levant par la grande Phrygie, et au couchant par la mer Egée. Le sol de ce pays, vanté chez les Anciens (1) comme le plus agréable et le plus fertile de toute l'Asie, était arrosé d'une quantité de ruisseaux qui descendaient des monts Ida et Olympe.

Dénomination.

Grande et petite Mysie.

Sol.

La ville la plus considérable de l'Asie mineure était Cyzique, située dans une île de la Propontide du même nom, mais jointe au continent par deux ponts qu'avait fait construire Alexandre. Cette ville, lorsqu'elle fut connue des Romains, était la plus grande et la plus riche de toute l'Asie : ce qui lui mérita d'être appelée par Flore la Rome de l'Asie (2) ; les auteurs Latins parlent tous avec admiration de ses murs, de son port, de ses tours en marbre, et de son grand temple où l'on voyait une superbe statue de Jupiter toute en ivoire, et d'un travail achevé. La monnaie de cette île, appelée *stater*, était si bien frappée, qu'elle passait alors pour un chef-d'œuvre de l'art. Cizyque fut détruite par un tremblement de terre, et ses décombres servirent à l'embellissement de Constantinople. *Parium* prit ce nom, de l'avis de quelques-uns, de Parus fils de Jason ; et c'est là qu'était ce fameux Cupidon nu, si vanté des anciens, et réputé pour n'être inférieur en rien à la célèbre Vénus du Gnide. Apollon Atthée et Diane avaient près de cette ville un temple magnifique, des ruines duquel on construisit à Parium un autel, qui passait pour une des merveilles de l'Asie.

Villes principales de la petite Mysie Cyzique.

Parium.

(1) Virg. Georg. liv. I.
(2) Florus, liv. III. c. 5. V. encore Appian. dans Mythridate.

Lampsaque. La fameuse Lampsaque se trouvait à l'entrée de la Propontide; elle fut bâtie, selon quelques-uns, par des Phocéens, et selon d'autres par Priape qui y naquit, et fut la plus obscène de toutes les divinités payennes. Cette ville avait un port sûr et spacieux, avec un temple des plus somptueux consacré à Cybéle. On connait la demande insidieuse et inattendue qu'Anaximène fit à Alexandre, pour la soustraire à l'effet de la menace qu'avait faite ce conquérant de la réduire en cendres, en punition des débauches scandaleuses de ses habitans (1). Dans la Mysie intérieure on trouvait, *Apollonie.* selon Etienne, sur les bords du Rhindacus, Apollonie ville de beaucoup d'importance, et qui sut conserver son ancienne splendeur jusqu'au règne d'Alexis Comnène. Sa principale divinité était Apollon (2), dont les médailles de cette ville portent l'image au revers.

Rivière et Montagnes de la petite Mysie. Le Rhindacus et le Granique sont les principales rivières de la petite Mysie; la première, appelée par Pline Lycus, et Lartache par les modernes, prend sa source dans le lac d'Apollonie, et se jette dans la Propontide près de Cysique; la seconde sort du mont Ida, et tombe également dans la Propontide entre Parum et Cysique: on la nomme à présent Susughirli. C'est dans cette partie de la Mysie que se trouve l'Olympe, appelé des Anciens *Olympus Mysiorum*, pour le distinguer de plusieurs autres monts du même nom. Il est un des plus élevés de l'Asie, et presque toujours couvert de neige.

Villes principales de la grande Mysie. Pergame. Pergame, située sur les bords du Caïque, fut la ville principale de la grande Mysie, et la résidence des Rois Attalus et Euméne. Elle fut enrichie d'une librairie de 200,000 volumes choisis, pour la transcription desquels fut inventé le parchemin: c'est aussi dans ses murs que prit naissance l'art de faire ces tapis précieux, que les anciens Romains appelaient *aulaea* du mot *aula*, parce que la salle d'Attalus qui en était l'inventeur fut la première

(1) Les habitans ayant été instruits à tems de la résolution d'Alexandre, lui envoyérent des ambassadeurs pour implorer sa miséricorde; mais le Monarque indigné, pour leur ôter tout espoir, jura que, quelque demande qu'ils lui fissent, il s'y refuserait. Anaximène chef de cette ambassade supplia alors Alexandre, au nom des habitans, de vouloir bien détruire leur malheureuse ville, ce châtiment étant le seul proportionné à leurs excès. Cette demande inattendue, et le serment qu'avait fait Alexandre de rejeter toutes leurs prières, les sauvérent en effet de leur ruine.

(2) V. Tournefort. Voyage au Levant.

à en être decorée. Cette ville se vantait encore d'avoir été la patrie du fameux Galien, et l'on prétendait même qu'Esculape y avait exercé la médecine. Maintenant ce n'est plus qu'un lieu de peu de considération; néanmoins on voit encore dans ses environs les ruines du palais des Rois Attalus, d'un aqueduc et d'un théâtre. On trouvait sur les rivages de la grande Mysie les villes d'Antandros, de Scepsis, d'Assos, d'Adramitte, de Pitane etc. *Antandros, Scepsis etc.*

GOUVERNEMENT, RELIGION, USAGES DES MYSIENS.

Hérodote (1) fait descendre les Mysiens des Lydiens; d'autres leur donnent pour ancêtres les Phrygiens, et Strabon les Mysiens d'Europe. Cette diversité d'opinions, qui n'ont pour fondement que des étymologies plus ou moins bizarres, prouve seulement que l'origine de ce peuple est incertaine. Le premier Roi de Mysie dont il est fait mention est Olympe: on prétend qu'il eut pour femme Nipea fille de Jason frère de Dardanus Roi de Troie. Il parait avoir eu pour successeur Teuthras, lequel régna sur les Mysiens, les Ciliciens et les Cétéens (2). Il bâtit une ville à laquelle il donna le nom de Teuthranie, qui devint ensuite commun à toute la Mysie (3). Vint ensuite Téléphe, fils naturel d'Hercule et d'Ange seconde femme de Teutrhas, lequel n'ayant pas d'enfans mâles donna en mariage à Téléphe sa fille Agriope, née de sa première femme. Téléphe, dans le commencement de la guerre de Troie, embrassa le parti de Priam, et fut grièvement blessé par Achille; mais, gagné ensuite par les Grecs, il demeura neutre. Son fils Eurypile lui succéda, selon le témoignage de quelques-uns, et laissa un fils nommé Arius qui remplaça sur le trône son père ou son ayeul, et fut tué en duel par Amphiale fils de Néoptolême, qui s'empara du royaume de Mysie. Depuis lui jusqu'à l'époque où la famille des Attalus régna à Pergame (4), il n'est fait mention d'aucun autre Roi dans cette contrée.

Olympe premier Roi des Mysiens. *Teuthras.* *Téléphe.* *Eurypile.* *Arius.*

(1) Liv. I. et VII.
(2) Strab. liv. XIII.
(3) Pindar in Olymp.
(4) Aujourd'hui deux grandes familles feudataires, qui sont celles de Kara-Osman-Oglou, et Chiapan-Oglou, après avoir acquis de vastes domaines dans l'Asie Mineure, ont substitué leur autorité à celle de la Porte, dont elles ne reconnaissent la souveraineté que comme il leur plait.

Religion. Le Mysiens adoraient les divinités des Phrygiens, et observaient leurs rites et leurs cérémonies religieuses. Le temple que Cybéle avait à Cyzique était magnifique, ainsi que celui d'Apollon Atthée près la ville de Parium. La Déesse Némésis en avait aussi un superbe, qui avait été bâti non loin de la même ville par le Roi Adraste : ce qui fit donner à cette divinité, aussi bien qu'au pays, le nom d'Adrastie. Le culte de Priape, dont nous avons déjà parlé, fut introduit en Mysie à une époque bien postérieure : car il ne parait pas avoir été connu du tems même d'Hésiode.

Arts, sciences et usages des Mysiens. Les Mysiens semblent avoir été anciennement un peuple belliqueux : Hérodote (1) et Pline (2) parlent d'une nombreuse armée de Mysiens et de Troiens, qui, avant la guerre de Troie, passa par le Bosphore en Europe, et après avoir subjugué toute la Thrace, s'avança jusques à la mer Jonienne et au fleuve Pénée. Mais cette nation dégénéra tellement dans la suite, qu'elle passait pour la plus vile et la plus abjecte de la terre: ensorte que les Grecs (3), pour désigner quelqu'un de nulle valeur, l'appelaient *excrément des Mysiens.* Ils avaient les larmes toujours prêtes ; aussi les Grecs les employaient-ils pour pleurer dans leurs funérailles (4). Ils parlaient probablement le Phrygien avec quelque variété de dialecte ; mais nous ne savons rien de leurs lois, ni de leur habileté dans les arts et les sciences. Cependant, on peut conjecturer de leur position et de leurs richesses quel devait être leur commerce : Philostrates assure que c'était anciennement le peuple le plus riche de l'Asie.

Mais nous ne pouvons donner une idée plus exacte du costume des Mysiens, qu'en présentant à la planche 38 le dessin d'un beau vase de la collection d'Hamilton, tom. IV planche 24, qui a pour sujet les noces de Téléphe avec Hiéra, ou, comme d'autres le prétendent, avec Astioche. On reconnait Téléphe à la biche (5) qui est

Les états de Kara-Osman ou Prince des vallées comprennent l'ancienne Mysie, la Lydie avec une partie de la Bythinie, et s'étendent depuis le Sangarius jusqu'au Méandre. Ceux de Chiapan-Oglou se composent de la Gallicie et de la Paphlagonie, et sont entre le Sangarius et l'Iris.

(1) Liv. VII.

(2) Liv. VII. chap. 6.

(3) Strab. liv. XII. Cic. pr. Flacco.

(4) Æschyl. in Persis.

(5) Téléphe fils naturel d'Hercule et d'Auge ayant été, par ordre de son ayeul Alée, exposé sur le mont Parthénius, il y fut nourri par


38
G. Bigatti f.

près de lui : un faune semble jouer avec elle, c'est le berger qui l'emporta du mont Parthénius ; la massue sur laquelle il s'appuye indique les tems d'Hercule, où cette sorte d'arme était encore en usage. Téléphe a une coëffure, dont la ressemblance avec le bonnet Phrygien, dénote assez le pays où se passa l'événement que représente cette peinture, car la Mysie et la Phrygie étaient limitrophes. La présence de Vénus, le génie placé entre Téléphe et la femme qui tient une couronne, et touche le sceptre de celui-ci, font reconnaître l'épouse de Téléphe : enfin le cratère qu'Hiéra porte sur sa tête (1), montre clairement que ce tableau représente les noces d'Hiera et de Téléphe.

Winkelmann rapporte, dans ses Monumens inédits, un superbe bas-relief de la Maison de plaisance Borghese, où est representée la naissance de Téléphe, telle qu'on la retrouve dans un grand morceau de peinture des Antiquités d'Herculanum. V. Peint. d'Hercul. tom. I.er pl. 6.)

COSTUME DES LYDIENS.

Les premiers Rois de la Lydie sont appelés par Hérodote Atiades, ou descendans d'Atys, parce qu'au dire de cet historien, ils tiraient leur origine de Lydus fils d'Atys, et que Lydus donna son nom à ces peuples, qui s'appelaient auparavant Méoniens (2). *Nom de la Lydie*

une biche, jusqu'à ce qu'ayant été trouvé par des bergers, un d'eux nommé Coryte l'éleva comme son propre fils. Devenu grand, et pressé par le desir de retrouver sa mère, il fut conseillé par un oracle de s'en aller en Mysie, où il fut reçu avec une joie inexprimable, non seulement par sa mère, mais encore par le Roi Teuthras qu'elle avait épousé, lequel, épris des rares qualités de ce jeune homme, lui donna sa propre fille en mariage, et le nomma son successeur au trône.

(1) Ce signe caractéristique se retrouve encore dans d'autres peintures de la même collection, représentant les noces de Pâris et d'Hélène.

(2) Hérodote liv. VII. Diodore de Sicile liv. IV. Strabon liv. XIII. Pline liv. V. et autres écrivains attestent, que dans les premiers tems la Lydie portait le nom de *Méonie*, et que les Lydiens s'appelaient Méoniens ; Callin, qui florissait avant Archiloque, Strabon liv. XIV, Démétrius de Scepsis contemporain de Cratès, Aristarque le Grammairien. Id.

Quoique plusieurs auteurs ayent regardé la Lydie et la Méonie comme ne fesant qu'une seule contrée, il n'en est pourtant pas moins vrai que ces deux pays sont quelquefois distingués l'un de l'autre : car on nomme proprement Méonie la partie où se trouve le mont Tmolus et qu'arrose le Pactole, et Lydie celle qui s'étend le long des bords de la mer ; mais dans les tems postérieurs, lorsque les Ioniens établirent sur les côtes de la mer Egée une colonie, qui fut le fondement de leur puissance, cette partie prit le nom de Ionie, et l'ancienne Méonie celui de Lydie. Selon Pline et Ptolémée, la Lydie avait la grande Mysie au nord, la Carie au midi, la grande Phrygie au levant, et l'Ionie au couchant ; mais le pays connu des Anciens sous la dénomination de royaume de Lydie, n'était pas restreint dans d'aussi étroites limites, surtout sous les derniers Rois, car il s'étendait depuis la rivière Halys jusqu'à la mer Egée : Pline, dans la description qu'il en donne, y comprend même l'Eolie, qui se trouve entre l'Hermus et le Caïque.

Confins.

Montagnes, rivières, sol.

Le mont Sypile est le seul en Lydie qui mérite quelque considération. Il a donné son nom à la Déesse Sypiléne ; ou plutôt Cybéle a été surnommée ainsi, à cause des hommages particuliers qu'elle y recevait. Ce mont a encore été appelé, selon Plutarque, *mont Tonnant* par allusion aux tonnerres qui s'y font entendre fréquemment, et avec plus de force que dans aucune autre contrée de l'Asie ; c'est pour cela que certaines médailles frappées à Magnésie portent à leur revers Jupiter lançant la foudre. Le mont Timolus, nommé ensuite Tmolus, devint fameux par la qualité de ses vins et l'excellence de son safran. De ses flancs sort le Pactole, rivière qui a mérité des Anciens le nom de Chrysorhoas, à cause de la couleur de son sable qui a l'éclat de l'or. Le Caïstre prend sa source dans la grande Phrygie, et doit la célébrité qu'il a dans les ouvrages des poètes au grand nombre de cygnes dont se bords sont peuplés. Ces rivières et autres, qui arrosent la Lydie, la rendaient extrêmement fertile en grains de toutes sortes, et en vins très-estimés. Elle abondait en outre en mines précieuses, d'où Crésus avait tiré, dit-on, ses immenses richesses.

liv. XII, Euripide (dans Bacch.) et autres, prétendent que la Méonie prit le nom d'Asie, ou d'une ville de la Lydie qui était sur le mont Tmolus, ou d'un certain Asia Roi de Lydie, qui gouverna tout ce continent sous son nom. (V. Hérodot. liv. IV.).

La capitale de la Lydie où Crésus fesait sa résidence était Sardes, située sur la rive de Pactole et au pied du mont Tmolus. Elle fut ruinée par un tremblement de terre, et rebâtie par Tibère: on y voit encore les restes d'un vaste palais, de deux temples magnifiques, et une grande quantité de colonnes et de corniches en marbre. Du tems d'Hérodote (1) on rencontrait près de cette ville le tombeau d'Aliate père de Crésus. Philadelphie, seconde ville de la Lydie, fut ainsi appelée du nom d'Attalus Philadelphe frère d'Eumène; elle était située dans une plaine fertile, au nord du mont Tmolus. Elle conserva son ancien nom sous les Grecs; mais les Turcs lui ont donné celui de Allachsheyer qu'elle porte aujourd'hui: on y voit encore des restes de ses anciens murs, et les ruines d'un amphitéâtre. Thyatire, colonie de Macédoniens, appelée aujourd'hui Thyre par les Grecs, et Akhisar par les Turcs, s'élevait au dire de Strabon, au milieu d'une plaine agréable près de l'Hermus. Magnésie, connue des Turcs sous le nom de Guzethisar, ou Gusel-Hissar, et située sur le Méandre, fut anciennement une ville très-considérable: elle vit mourir dans ses murs Thémistocle, auquel Xerxès l'avait donnée avec deux autres villes lors de son éxil de la Gréce: il s'y fait un grand commerce qui la rend encore aujourd'hui fort importante.

Villes principales. Sardes capitale du royaume.

Philadelphie.

Thyatire.

Magnésie.

Il n'est personne qui élève des doutes sur la haute antiquité des Lydiens: Atys, Tantale, Pélops, Niobé, et Arachné sont généralement regardés comme enfans de Lydus. Xanthus assure dans sa Lydiaque, selon Etienne, que l'antique ville d'Ascalon, l'une des cinq Satrapies des Philistins, dont il est fait mention dans les livres de Josué et des Juges, eut pour fondateur un certain Ascale Lydien, auquel Acham Roi de Lydie donna le commandement d'un corps de troupes, qu'il envoya en Syrie, on ne sait pourquoi. Une preuve manifeste de l'antiquité reculée de ce peuple, c'est que les Héraclides ou Rois de Lydie, issus d'Hercule, et dont la dynastie est antérieure à la guerre de Troie, furent précédés d'une longue suite de Rois descendans d'Atys; d'où ils prirent le nom d'Atyades. Il résulte de tout ce que nous venons de dire au sujet des Rois de Lydie, que cette contrée a eu plusieurs races de monarques qui sont, les Atyades, les Héraclides et les Mermnades: quant à la forme de leur gouvernement, leur conduite

Antiquité des Lydiens.

Trois races des Rois ont régné en Lydie.

Gouvernement.

(1) Hérodot. liv. I.

donne à présumer que la puissance souveraine y fut absolument despotique et héréditaire.

Les Atyades.

On trouve dans Denis d'Halicarnasse quelques notions sur la première dynastie des Rois de Lydie. Les Atyades prirent ce nom d'Atys fils de Cotys, et petit fils de Masnés, ou Manés comme le nomme Hérodote. Ce Manés fils de la Terre et premier Roi de Méonie, ayant épousé Callhiroé fille de l'Océan, en eut un fils appelé Cotys. Celui-ci eut d'Halia fille de Tullus deux fils, Asius et Atys : le premier donna à la Lydie le nom d'Asie, qui passa depuis à tout le continent. Atys épousa Callithée fille de Corée, et en eut deux fils, qui furent Lydus et Tyrrhène. Lydus succéda à son père sur le trône de la Méonie, qui dès le commencement de son règne prit celui de Lydie. Tyrrhène conduisit une colonie en Italie, et se fixa dans l'Etrurie. Lydus eut pour successeurs, Alcyme ou Alcyame, Prince d'un excellent naturel, uniquement occupé du bonheur de ses sujets; Adriméte, Cambléte Roi dissolu, qui, après avoir tué sa femme se détruisit lui même ; Tmolus, Théoclimène, Marsyas, et Jardane sous le règne duquel la dissolution des Lydiens arriva à un tel excès, qu'Omphale même, fille unique du Roi, ne se crut point dans l'intérieur du palais à l'abri des insultes de la multitude, qui, à l'exemple du Prince, se livrait à toutes sortes de débordemens.

Les Héraclides ou descendans d'Hercule.

Après la mort de Jardane, Omphale fut proclmée Reine d'un consentement unanime, et elle fit punir sévérement tous ceux qui avaient fait quelqu'outrage à sa pudeur du vivant de son père. Devenue amoureuse d'Hercule qui s'était rendu son esclave, pour expier le meurtre d'Iphitus, elle en eut un fils appelé Alcée, qui, selon l'opinion de quelques-uns, fut le premier Roi de Lydie de la race d'Hercule. Hérodote prétend au contraire, que le premier des Héraclides qui monta sur le trône de Lydie, fut Argon. Le règne de cette dynastie commença à l'époque de la guerre de Troie, ou peu de tems auparavant, et dura de père en fils l'espace de 505 ans, jusqu'à Candaule, qui, par son imprudence, perdit le trône avec la vie (1).

Les Mermnades.

Gygés acquit par la mort de Candaule la souveraineté de la Lydie, et fut le premier de la dynastie des Mermnades, ainsi ap-

(1) Ceux qui désireraient connaître cet événement curieux, en trouveront le récit dans le I.er liv. d'Hérodote.

pelée, peut-être du nom de quelqu'un de cette famille, car l'origine de cette dénomination nous est restée inconnue. Gygés (1) eut pour successeur son fils Ardyes, et celui-ci Sadyates, qui régna 12 ans, dont il employa la plus grande partie à faire la guerre aux Milésiens. Après lui vint Aliate, qui pendant six ans soutint une guerre sanglante contre Cyaxare Roi des Médes : il eut deux fils qui furent, Crésus d'une mère Carienne, et Pantaléon d'une Ionienne. Le premier succéda à son père, régna 57 ans, et fut le dernier de sa race. Crésus agrandit tellement ses états, qu'il ne le cédait en puissance à aucun des Souverains de son tems, malgré qu'il eût en parallèle les trois formidables monarchies des Médes, des Babyloniens et des Egyptiens : il fut renommé par sa magnificence et ses immenses richesses. Allarmé des succès qui accompagnaient Cyrus dans toutes ses entreprises, il résolut d'en arrêter les progrés ; ayant rassemblé autant de troupes qu'il put, il entra dans la Cappadoce qui appartenait aux Perses. A la nouvelle de cette invasion, Cyrus marcha contre les Lydiens, et vint camper à leur vue : les deux Rois se livrèrent une bataille rangée, dans laquelle ils perdirent l'un et l'autre beaucoup de monde; mais Crésus voyant que son armée était bien inférieure en nombre à celle de Cyrus, et ne voulant pas courir le hazard d'une seconde affaire, résolut de se rendre dans la même nuit à Sardes. Cyrus l'y suivit avec tant de rapidité, qu'il se trouva avec ses troupes dans les plaines de cette ville, avant que Crésus en eût la moindre nouvelle : ils s'engagea entre les deux armées une bataille sanglante, dans laquelle ce dernier fut défait et mis en fuite : ce fut envain qu'il chercha un asile dans Sardes : car la ville ayant été prise d'assaut peu de jours après, il y fut fait prisonnier. Ainsi finit l'antique royaume de Lydie, qui demeura sous la domination des Perses, jusqu'à l'époque où ceux-ci furent à leur tour subjugués par les Macédoniens.

Crésus.

La religion des Lydiens ne différait guères de celle des Phrygiens, dont nous avons parlé plus haut. Leurs divinités étaient Jupiter, Diane et Cybéle laquelle était adorée à Magnésie sous le nom de Sypiléne : ce nom lui fut donné, ainsi que nous l'avons observé, parce qu'on lui rendait un culte particulier sur ce mont,

Religion des Lydiens.

(1) L'histoire fabuleuse de son anneau rapportée par Platon *De Rep.* liv. XI, et par Cicéron liv. III *De Off* se trouve au long dans les écrits de Tzetzes, de Suidas, de Philostrates etc.

ou, comme d'autres le veulent, dans une ville du même nom, qui, au rapport de Strabon (1), fut ruinée par un tremblement de terre sous le règne de Tantale. Dans l'alliance qui fut conclue entre les habitans de Smyrne et de Magnésie sur le Méandre, en l'honneur du Roi Séleucus Callinice, les parties contractantes jurèrent, comme l'attestent les marbres d'Arundel, par la Déesse Sypiléne. On la trouve souvent représentée au revers d'anciennes médailles de Magnésie, sur le frontispice d'un temple à quatre colonnes, et quelquefois montée sur un char. Il y avait encore à Magnésie un temple consacré à Diane Leucorine, qui n'était point inférieur au temple fameux que cette Déesse avait à Ephèse.

Tombeaux des Lydiens.

Les Lydiens étaient dans l'usage d'élever des tombeaux à leurs morts. On raconte que Gigés ayant perdu sa bien aimée, il lui fit construire un tombeau sur une hauteur, qu'on apercevait de loin de tous les côtés en entrant en Lydie. Aliate père de Crésus, fut enterré, selon Hérodote, sous un monticule de terre qui avait plus d'un quart de lieue de tour, et 1560 pieds de diamètre. Ces monticules étaient, dans l'antiquité, le genre de monumens qu'on élevait en l'honneur des morts, ainsi que nous l'avons déjà observé, en parlant de ceux que Lechevalier a vus dans la Troade.

Mœurs, usages des Lydiens.

On remarque que les peuples prennent ordinairement les mœurs de ceux qui les gouvernent. Les Lydiens à peine connus sous leurs premiers souverains, se montrèrent belliqueux et conquérans sous Crésus et quelques-uns de ses prédécesseurs, et devinrent lâches et voluptueux dès qu'ils furent sous la puissance des Perses. Ainsi donc, pour bien connaître le costume des Lydiens, il faut avoir égard aux époques sous lesquelles on les considère. Hérodote (2) nous apprend que les mœurs des Lydiens avaient beaucoup de conformité avec celles des Grecs, en observant cependant que, chez les premiers, il était permis aux filles sans fortune de se prostituer, pour se former une dote qui leur donnât le droit de se choisir un époux. La paresse était parmi eux un délit qui était puni; aussi leurs enfans mâles étaient-ils accoutumés au travail dès leurs premières années. Leurs armes étaient de longues lances, et ils surpassaient tous les autres

Arts et sciences

peuples dans l'art de monter à cheval. Ils furent les premiers à frapper des monnaies en or et en argent, pour la commodité du com-

(1) Strab. liv. I.
(2) Hérodot. liv. I.

merce. On raconte que Candaule (1) acheta au poids de l'or un tableau fait par un certain Bularchus, lequel représentait un combat livré par les Magnésiens; d'où l'on voit combien est ancien le goût de la peinture, puisque Candaule était contemporain de Romulus. Pythius fit présent à Darius, père de Xerxés, d'un platane et d'un cep de vigne en or massif. Les Lydiens se vantaient d'être les inventeurs de plusieurs jeux, qui furent usités dans la suite chez les Grecs; et véritablement les Romains étaient d'opinion que le mot *Ludus*, jeu, dérivait de celui de *Lydiens*. Hérodote nous apprend encore à quelle occasion ce peuple inventa cette sorte d'amusement. Les Lydiens, dit-il, éprouvèrent une longue disette sous le règne d'Atys: pour se distraire des besoins de la faim, ils inventèrent les dés, les osselets, les boules et autres jeux qui étaient anciennemet connus des Grecs, à l'exception des échecs dont ils n'osent pas s'approprier la découverte. Le même historien nous expose ensuite comment se corrompirent leurs mœurs: il nous raconte à ce sujet, que les Lydiens, après avoir été soumis par Cyrus, se révoltèrent contre lui; et que ce Monarque ayant appris la nouvelle de leur rebellion, comme il était en marche avec son armée contre les Babyloniens, il tourna aussitôt ses pas vers la Lydie, dans la résolution de mettre aux fers, et d'exterminer entièrement cette malheureuse nation. Crésus qui était alors son prisonnier, et auquel il communiqua son dessein, craignant la destruction de son pays, le pria de pardonner aux Lydiens, et de punir seulement Pactyas qui les avait séduits: il lui conseilla en même tems, pour prévenir toute révolte à l'avenir, d'interdire aux Lydiens l'usage des armes, de favoriser de tout son pouvoir leur penchant à la luxure, de leur faire porter des robes longues, et de destiner leurs enfans aux arts dont l'exercice engendre l'oisiveté, la mollesse et la corruption. Cyrus mit à profit ce conseil; et en effet ce peuple devint en peu de tems mou, efféminé, incapable de toute occupation, et n'ayant de goût que pour la paresse, les plaisirs et la débauche.

Habillement des Rois.

Les Rois de Lydie portaient sur leurs longues robes un manteau de pourpre de forme carrée. Hercule, après avoir vaincu Hyppolite Reine des Amazones, donna la hâche de cette héroïne à Omphale Reine de Lydie: les successeurs de cette Reine la portèrent en guise de sceptre; mais Candaule renonça à cet usage, *Ils portent la hâche pour sceptre.*

(1) Plin. liv. XXXV. chap. 8.

et se contenta de la faire porter devant lui par un esclave. Gygés ayant fait bâtir dans la suite, à Milasa ville de la Carie, un temple à Jupiter, il mit cette hâche au lieu d'un foudre dans la main de ce Dieu.

Les hommes de la Lydie, portaient, dit Winkelmann, une robe qui leur descendait jusqu'aux pieds, et un bonnet semblable à celui des Phrygiens.

Habillement des femmes.

On lit dans Philostrates, que les Lydiens couvraient d'un voile léger certaines parties du corps que les Grecs laissaient à nu (1), et surtout le visage. Winkelmann donne à cette occasion la description d'un vase qui a été trouvé dans une île de l'Arckipel, et qui fait partie de la fameuse Collection d'Hamilton, tom. II. planche 71. Il est représenté ici à la planche 39, et a pour sujet Hercule vendu à Omphale. Cette Reine de Lydie est assise avec trois autres femmes, et couverte d'une draperie ou voile transparent qui s'étend sur sa tunique, cache sa main gauche, et même la partie inférieure de son visage jusqu'au dessus du nez. Cet usage, dit Winkelmann, semble avoir été commun aux Phrygiens et aux Lydiens, peuples limitrophes, et chez lesquels régnait le plus grand luxe. Hercule, armé de sa massue, se présente à la Reine, et lui touche les genoux de la main gauche à la manière des supplians (2). Le Génie ailé qu'on voit entre ces deux figures représente l'âme d'Iphite tué par Hercule, qui, pour expier ce meurtre, se soumet à l'esclavage; ou bien c'est le Génie de l'amour qui déclare à Omphale l'objet de sa passion, en interrompant le discours qu'elle avait commencé avec une femme assise à ses pieds. Celle-ci, contre l'usage de son sexe, porte les cheveux courts, ce qui doit avoir un sens particulier. Je me figure, dit encore Winkelmann, de voir ici une de ces femmes, que les Lydiens, peuple le plus voluptueux qui ait jamais existé, avaient, par un rafinement de lubricité inconcevable, privée autant qu'il était possible de leur sexe (3). Cette métamorphose de sexe se trouverait ici exprimée par les cheveux courts, qui, chez les Anciens, étaient le symbole de l'ado-

(1) Philostrat. liv. I. icon. 30.

(2) Eurip. Suppl. v. 272.

(3) On trouve en effet dans un passage d'Athénée *Deipnosoph.* liv. XI. *Lydorum Regem Adramytin foeminas primum castravisse, et Eunuchorum loco usum illis fuisse.* Adramytis était le quatrième des prédécesseurs d'Omphale.


39
D.K. Donalli f. aq. tinta

lescence dans les jeunes gens, dont ces jeunes filles leur tenaient lieu. L'autre qui tient un éventail en main est mise là, pour indiquer l'extrême mollesse de ce peuple.

Malgré qu'il ne nous soit parvenu aucune notion sur le commerce des Lydiens, il est à présumer qu'il était considérable, sur tout sous le gouvernement de leurs derniers Rois, époque où la Lydie arriva au période de sa grandeur. Il suffit de se rappeler l'éclat qu'a jeté cette monarchie, et l'avantage de sa situation, pour être convaincu du haut degré de splendeur où le commerce s'y était élevé. On en a une preuve certaine dans les richesses prodigieuses dont jouissaient, non seulement les Princes de cet Etat, mains encore plusieurs simples particuliers. Nous avons déjà parlé des immenses trésors et de la magnificence de Crésus: Hérodote fait mention d'un certain Pithius (1), qui, après avoir logé Xerxès avec l'armée innombrable qu'il conduisait à la conquête de la Gréce, lui offrit encore deux mille talents d'argent, et trois millions neuf cent quatre vingt treize mille darices pour les frais de la guerre. *Commerce.*

COSTUME DES LYCIENS.

La Lycie, selon Hérodote, Strabon et Pausanias (2) s'appelait dans les tems les plus reculés *Milias*. Ces écrivains nous apprennent que les Lyciens descendaient des Crétois; et que Sarpédon, ayant été forcé par son frère Minos d'abandonner la Créte, débarqua en Asie avec les Crétois qui l'avaient suivi, et s'établit à *Milias* où il fonda un nouveau royaume après en avoir chassé les anciens habitans, auxquels le premier de ces historiens donne le nom de *Milii* et *Solimi*. Tant que vécut Sarpédon, ils conservèrent le nom de Crétois; mais aussitôt qu'il fut mort, ils prirent celui de Lyciens, de Lycus fils de Pandion Roi d'Athènes, lequel obligé de même par son frère de s'éloigner de son pays, se réfugia près de Sarpédon. *La Lycie appelée anciennement Milias.*

La Lycie proprement dite était située entre les trente sixième et trente huitième degrés de latitude septentrionale, et avait pour *Situation et division de la Lycie.*

(1) Herodot. liv. VII.
(2) Herodot. liv. I. et VII. Strab. liv. XII. et XIV. Pausanias liv. VII.

confins la Carie au couchant, la Pamphilie au levant, la grande Phrygie et une partie de la Pamphilie au nord, et la Méditerranée au midi. Les principales villes qui se voyaient le long des rivages pittoresque de la Lycie étaient, Telmesse où prit naissance la prétendue science d'interpréter les songes; Patave célèbre par son temple et l'oracle d'Apollon, et considérablement agrandie et embellie dans la suite par Ptolémée Philadelphe; et Myra, aujourd'hui Cacamo, dont les ruines rappellent encore l'heureux siècle d'Adrien et de Trajan. La Nécropolis ou Cimitère semble ne former qu'une seule ville. Celle d'Olympe, ainsi que le mont du même nom, sont fameux dans l'histoire. Phasélis sur les confins de la Lycie et de la Pamphilie, fut, du tems des Romains, un nid de pirates très-connu. Les villes de l'intérieur citées par Strabon sont Pinara, Cragos, Tlos, Simène etc. Ptolémée joint à ce pays deux autres petits cantons qui sont, Milias sur la frontière occidentale de la Carie, et Cabalie à la frontière orientale de la Lycie propre. Cette partie de la Lycie était divisée par le Xante, rivière qui prend sa source au pied du mont Cadmus, baigne les murs de Xante ville autrefois remarquable, et va ensuite se jeter dans la Méditerranée. La pincipale montagne de cette contrée est le Taurus, qui y a son origine. Nous ne devons pas non plus passer sous silence le fameux mont *Chimaera*, qui vomissait des flammes, et a donné lieu à la fable du Bellérophon. Le pied de ce mont était infesté de serpens, son milieu peuplé de chévres qui y trovaient d'abondans paturages, et son sommet habité par des lions: d'où les poètes ont pris occasion de le représenter sous la forme d'un monstre ayant la tête d'un lion, le corps d'une chévre et la queue d'un serpent; et comme Bellérophon fut celui qui rendit ce mont habitable, ils imaginèrent que c'était lui qui avait tué le monstre.

Villes principales.

Rivières, montagnes.

Gouvernement.

Le gouvernement des Lyciens fut dans les premiers tems monarchique; mais l'histoire de leurs Rois est si obscure, que nous ne pouvons donner quelques notions que de trois; le premier fut Amisodare, qu'on dit avoir nourri le monstre *Chimaera*; le second Jobates qui donna sa fille Sténobée, ou comme d'autres l'appellent Anthée, en mariage à Prétus Roi d'Argos; et le troisième Cibernisque, l'un des Amiraux de Xerxès dans son expédition contre la Gréce. On sait néanmoins que, dans les commencemens, cette contrée était divisée en plusieurs petits royaumes: car les familles de Bellérophon, de Sarpédon, de Lycus, de Téléphe et de Pandare y

régnèrent toutes en même tems, à moins de supposer que son gouvernement fût un aristocratie, dans laquelle ces familles occupaient les premiers places. Quelle qu'ait été d'ailleurs la forme de ce gouvernement primitif, il est certain que, dans la suite des tems, toute la Lycie fut soumise à un seul Prince: car Hérodote, dans l'énumération qu'il fait des Princes qui contribuèrent à équiper la flotte de Xerxés, ne parle que d'un seul Roi de Lycie, qui est Cibernisque. Ce royaume subit ensuite le sort de tous les autres états de l'Asie, en passant d'abord sous la domination de Crésus ou des Lydiens, et, après la destruction de cette puissance, sous celle de Cyrus. Sa dépendance de l'empire des Perses n'empêcha pas cependant qu'il ne continuât à être gouverné par ses propres Rois, moyennant un tribut qu'ils payaient à celui de Perse. Il tomba successivement avec cet empire sous la puissance des Macédoniens, et, après la mort d'Alexandre, sous celle des Séleucides. Les Romains ayant relégué Antiochus le Grand, un des Séleucides, au delà du Taurus, ils cédèrent la Lycie aux Rhodiens, qui la perdirent pour avoir indisposé le gouvernement de Rome dans la guerre contre Persée; elle fut déclarée en conséquence pays libre, et resta telle jusqu'au règne de Claude, qui, pour mettre fin aux discordes civiles qui l'agitaient continuellement, en fit une province Romaine.

Forme du gouvernement et manière d'administrer la justice.

Les Lyciens sont renommés dans les écrits des Anciens par leur manière d'administrer la justice. Dans les tems postérieurs, ils eurent, au dire de Strabon (1), vingt trois villes considérables, dont chacune envoyait des députés à une assemblée générale ou diéte, avec cette distinction entre elles, que les villes principales en nommaient trois, celles de seconde classe deux, et les dernières un seul. Cette diéte s'assemblait pour traiter des affaires les plus importantes, et les décisions s'y prenaient à la pluralité des suffrages. Sa première opération était d'élire un chef ou président, ensuite les officiers civils et militaires de chaque ville. On y administrait la justice; les différends entre particuliers y étaient réglés, et on y décidait de la guerre, de la paix et des alliances. Ce système politique donne à présumer, que la forme du gouvernement des Lyciens, au moins dans les derniers tems, n'était point monarchique, ou que l'autorité de leur Roi, n'était pas tout-à-fait indépendante. On voit clairement par ce qu'en dit Strabon (2), qu'ils conservèrent cette

(1) Strab. liv. XIV.
(2) Strab. ibid.

manière de se gouverner jusques sous les Romains, avec cette seule différence, qu'il leur fallait en tout le consentement du gouverneur, et même dans les objets de qnelqu'importance celui du Sénat Romain, sans lesquels les actes et les décisions de cette assemblée étaient de nul effet.

Les Lyciens s'étaient rendus fort-habiles dans la marine, et ils étendirent leur puissance par mer jusqu'en Italie. Leur religion et leurs usages ne différaient point de ceux des Crétois et des Cariens, dont nous traiterons en parlant des îles de la Gréce. Ils conservèrent néanmoins un usage fort-singulier, qui était de prendre le nom de la mère et non celui du père. De plus, lorsqu'une femme libre venait à se marier avec un esclave, ses enfans jouissaient de tous les droits de citoyen, tandis qu'au contraire ceux d'un homme d'une naissance illustre, qui avait épousé une femme esclave, étaient exclus des honneurs, et incapables de toute fonction publique (1).

Les Lyciens avaient pour manteau des peaux de chévre; ils portaient des cuirasses et des brodequins, et se servaient pour armes, du javelot, du poignard, de la faux, et de l'arc qui était de cornouiller: leurs flèches n'avaient pas de plumes: ils étaient très-jaloux de leur chevelure; leur coëffure étaient ornée de panaches, et pour marque de deuil ils prenaient des habits de femme. On voit sur une médaille de ce peuple, rapportée par Peler. et par Malliot, (planche 40, fig. 1), la tête d'une femme de Lycie ceinte d'un ruban; ses cheveux tombent en petites boucles autour de son cou.

COSTUME DES CILICIENS.

D'où ce pays a pris le nom de Cilicie.

Si l'on en croit Joseph (2), le pays appelé Cilicie fut originairement peuplé par Tarshish fils de Javan et par ses descendans, de qui il prit le nom de Tarsis. Mais dans la suite des tems, ses premiers habitans furent chassés par une colonie de Phéniciens, qui, sous la conduite de Cilice, s'établirent d'abord dans l'île de Chypre, d'où ils passèrent dans la contrée qu'ils appelèreut Cilicie, du nom de leur chef. Boccart fait dériver ce nom du mot Phéni-

(1) Hérodot. liv. I.
(2) Joseph. Antiq. liv. I. chap. 7.



A. Biasioli F.A.T.

cien *Callekim*, qui veut dire *pierre*, à cause de la grande quantité de pierres qui couvrait le sol de cette partie de la Cilicie, appelée par les Grecs *Cilicia Trachaea.*

Situation et division de la Cilicie appelée maintenant Caramanie

La Cilicie proprement dite s'étendait entre les trentesixième et quarantième degrés de latitude septentrionale, et avait pour confins, savoir; au levant le mont Aman, qui la sépare de la Syrie; au couchant la Pamphylie; au nord l'Isaurie, la Cappadoce et l'Asie mineure; et au midi la Méditerranée. Elle est entourée de montagnes escarpées, entre autres des monts Taurus et Aman, et s'appelle maintenant Caramanie. Les Anciens la divisaient en *Cilicia Aspera* et *Cilicia Compestris.* Les principales villes de la première, dite *Trachaea* par les Grecs, étaieut Sydra ou Syedra, Nagido, Anemurio, Arsone, Celendris, Aphrodysias, ainsi appelée de Vénus qui y avait un temple magnifique, Holmia, Sarpédon fameuse par celui qui y était consacré à Apollon et à Diane, et Léphyre près de laquelle était un grotte renommée chez les Anciens, et dont Pomponius Mela (1) donne une description détaillée. On trouvait encore dans une petite île nommée Eleusa la ville de Sébaste, qu'Archelaüs choisit pour lieu de sa résidence lorsqu'il fut nommé par Auguste Roi de la Cilicie montagneuse. Les villes de l'intérieur étaient, Séleucie bâtie par Séleucus Nicator sur les bords du Calicadmus, Domizianopolis, Philadelphie, Lamos, et, dans les tems postérieurs, Scandelore aux confins de la Pamphilie. Les villes les plus remarquables de la Cilicie propre, appelée plane, étaient Solis, laquelle ayant été détruite par Tigrane Roi d'Arménie dans la guerre contre les Romains, et rebâtie par Pompée, fut appelée Pompéïopolis. Tarses capitale de toute la Cilicie, patrie de l'Apôtre des Gentils et rivale d'Athénes et d'Alexandrie, n'est plus aujourd'hui qu'un bourg appelé Hamsa par les Turcs; mais les eaux froides du Cydnus, si funestes à Alexandre, arrosent encore ces riantes plaines, où Sardanapale avait fait graver sur le piédestal de sa statue cette inscription : *Jouissons des plaisirs de la vie, le reste n'est rien.* Anchiale, au rapport de Strabon, fut bâtie par ce Monarque en même tems que Tarses; Anazarbe, patrie de Dioscoride, était capitale de la seconde Cilicie sous les Romains : on trouvait encore Epiphanie, Mopsuestia, et Issus, aujourd'hui Ajazzo, célèbre par la bataille qui s'y donna entre Alexandre et Da-

Villes principales

Tarses capitale de toute la Cilicie.

(1) Pomp. Mela apud Apollodor. I. chap. 6. sect. 3.

rius. Alexandrie, dont Alexandre fit dresser et exécuter le plan par Démocrates, qui rebâtit le fameux temple de Diane à Ephése brûlé par Erostrates, était située, selon Strabon, sur le golfe d'Issus; l'avantage de sa position pour le commerce en fit la ville la plus florissante de l'univers, et elle se maintint dans cet état jusques à la découverte du Cap de Bonne Espérance: aujourd'hui ce n'est plus qu'un misérable village, appelé par les Turcs Scanderon, et par les Italiens Alexandretta, qui n'a de remarquable que quelques restes de sa grandeur passée.

Rivières, sol etc.

Les rivières les plus considérables de la Cilicie sont le Pyrame, qui sort du côté septentrional du Taurus; le Cydnus qui prend sa source dans l'Antitaurus; et le Calicadmus, le Lamo, le Saro et le Pinaro, qui se jettent dans cette partie de la Méditerranée appelée par les Anciens mer de Cilicie. Si la Cilicie plane fut, au dire d'Ammien Marcellin, une des régions les plus fertiles de l'Asie, sa partie occidentale fut d'une égale stérilité, et n'est encore renommée de nos jours que par l'excellente race de ses chevaux. Les habitans des bords de la mer, et les Caramans Nomades, étaient dans l'usage de se retirer dans les vallées du Taurus et de l'Antitaurus, pour y chercher un abri contre les chaleurs brûlantes de l'été. Les flancs de ces montagnes sont peuplés de cédres, et les rivages de la mer couverts de bosquets de myrte et de laurier.

Gouvernement.

Il n'est fait aucune mention des Rois des Ciliciens jusqu'à Cyrus, auquel ce peuple se soumit volontairement; il resta sous la domination des successeurs de ce Monarque, et n'en fut détaché qu'à l'époque de la dissolution de cet empire. Cependant, Xenophon et autres écrivains (1) prétendent que, sous les règnes de Xerxés et d'Artaxerxés Memnon, les Ciliciens furent gouvernés par des Rois de leur nation (2). Après la chute de l'empire des Perses, la Cilicie devint une province de la puissance Macédonienne; et à la mort d'Alexandre elle échut en partage à Séleucus, dont les descendans la conservèrent jusqu'à Pompée, qui en fit une province Romaine. La succession des Rois de Cilicie nous est presque entièrement inconnue. Ceux dont il est fait mention dans les écrits des Anciens sont, Eézion qui régna à Thébes avant leur arrivée en Cilicie, et vint au secours de Priam contre les Grecs. Il fut tué par Achille avec

(1) Hérodot. liv. III.
(2) Xenop. Cyrop. liv. VII. Diodor. liv. XVI. Cant. liv. II.

ses sept fils, et était père d'Andromaque femme d'Hector. Evenus fut Roi de Lyrnesse, où il régnait pendant la guerre de Troie; il eut pour successeurs Minés et Epistropus ses fils, qui s'étant mis du parti des Troyens, furent également tués par Achille. Syennésis I.er fut contemporain de Cyaxare Roi des Médes: Hérodote fait mention d'un certain Horomédon (1). Syennésis II prêta des secours à Xerxés dans sa fameuse expédition contre les Grecs. Syennésis III aida, quoiqu'involontairement, Cyrus le jeune dans son entreprise contre son frère Artaxerxés. Depuis ce dernier, il n'est plus parlé de Rois en Cilicie, mais seulement de Gouverneurs qui y étaient envoyés par les Rois de Perse. La Cilicie appelée Trachaea ou montagneuse, forme aujourd'hui le district d'Itchil, qui est dans la dépendance du Mousselim ou intendant de Chypre

Mœurs et usages.

Les écrivains Grecs et Latins nous représentent les Ciliciens comme un peuple grossier, cruel, menteur, (2), et sous les Romains adonné tout entier à la piraterie. Ils furent en effet les premiers à exercer par mer des brigandages sur les rivages voisins; et le succès les ayant enhardis à ce métier, ils se répandirent jusques sur les côtes de la Gréce et de l'Italie d'où ils emmenèrent un grand nombre de personnes, qu'ils vendirent ensuite comme esclaves aux habitans de Chypre, et aux Souverains de la Syrie et de l'Egypte. Le premier qu'on envoya contre eux fut Publius Servilius, qui les défit entièrement dans un combat naval, à la suite duquel ils perdirent Phasélis; mais à peine ce Général fut-il parti, qu'ils recommencèrent leurs pirateries avec encore plus d'audace qu'auparavant, au point d'empêcher la navigation dans tous les ports et golfes de la mer Ionienne, de la Méditerrannée et de l'Archipel. Pour mettre fin à leurs brigandages, Pompée marcha contre eux, et termina son expédition en moins d'un mois.

Les Ciliciens portaient des casques faits en osier, et de petits boucliers de cuir avec le poil dessus; ils avaient chacun deux javelots et une épée courte et large: les soldats et les marins étaient

(1) Hérodot. liv. VII.

(2) D'où prirent origine ces proverbes: *Cilix haud facile verum dicit: Cilicium exitium*; ainsi que cet autre mot de Phérécrate: *Dii semper nobis imponunt more Cilicum*; c'est-à-dire, un Cilicien dit bien difficilement la vérité; les Ciliciens sont extrêmement cruels; les Dieux, à la manière des Ciliciens nous trompent toujours. V. Chiliad. Erasm. verbo *Cilix*.

vêtus d'une espèce de tunique de poil de chévre ou de chameau. La grossièreté de cette étoffe la fit adopter par les Juifs pour habillement de pénitence et de deuil, auquel ils conservèrent pour cela le nom de *cilice*. Les Castables, peuple de la Cilicie, se servaient dans leurs armées de gros chiens pour avant-garde.

On voit, dit Malliot, sur le revers d'une médaille de Tarses, une figure d'homme sans barbe, montée sur un animal; elle a un bonnet pointu avec une tunique sans manches qui lui arrive jusqu'au genou; son manteau agraffé sur la poitrine descend par derrière jusqu'à mi-jambes: elle tient de la main gauche une coupe et une couronne, et a pour armes un arc avec un carquois.

COSTUME DES BITHYNIENS.

Noms et position de la Bithynie.

LE pays anciennement connu sous les noms de Mysie, de Mygdonie, Bébricie, Mariandinie, et Bithynie avait pour limites, à l'occident le Bosphore de Thrace, et une partie de la Propontide, au midi le Rhyndacus et l'Olympe, au nord le Pont-Euxin, et à l'orient le fleuve Parthénius. Les principales rivières de la Bithynie étaient les suivantes; le Psille, le Colpa, le Sangarius ou Sangaris, l'Ipius, le Rheba et le Lycus, qui toutes se jettent dans le Pont-Euxin entre Chalcédoine et Héraclée. La position de cette contrée entre les quarantième et quarante troisième degrés de latitude septentrionale, et le grand nombre de riviéres qui l'arrosent, y entretenaient autrefois l'abondance de toutes les choses nécessaires à la vie. Les Anciens comparaient quelques-unes de ses provinces de l'intérieur, aux fertiles et charmantes vallées de Tempé; mais aujourd'hui elle est inculte et même déserte en plusieurs endroits.

Rivières principales.

Villes principales De la Propontide.

Les principales villes de la Bithynie le long des côtes maritimes étaient les suivantes; Mirlea sur la Propontide appelée maintenant mer de Marmara, laquelle fut démolie par Philippe Roi de Macédoine, et rebâtie par Prusias Roi de Bithynie, qui lui donna le nom de sa femme Apamée; Daschyle à peu de distance du Rhyndacus; Chio qui fut détruite par Philippe père de Persée, et rebâtie aussi par Prusias, dont elle porta toujours le nom dans la suite; et Nicomédie capitale de tout le pays, ville grande et belle, que Libanius compare à Rome, à Bysance, à Alexandrie

Nicomédie capitale de la Bithynie.

et à Antioche, qui étaient les quatre plus grandes villes du monde. Quelques-uns croyent qu'elle s'appelait anciennement Astacus et Olbia; mais Ptolémée est d'avis que Nicomédie, Astacus et Olbia étaient trois villes différentes. Constantin le Grand, après avoir quitté Rome, choisit Nicomédie pour lieu de sa résidence, et s'y arrêta jusqu'à l'achévement du palais qu'il fesait construire à Bysance. Cette ville importante n'est plus à présent qu'un petit village, désigné par les Turcs sous le nom de *Chemith*. Sur le Bosphore, qui sépare l'Europe de l'Asie, et joint la Propontide avec le Pont-Euxin, s'élevait la fameuse ville de Chalcédon ou Chalcédoine, anciennement connue sous les noms de Proceraste et Colbusa, et devenue célèbre dans les fastes de la Chrétienté, par le Concile qui y fut tenu contre Eutiche: ce n'est plus aujourd'hui qu'un misérable hameau auquel les Grecs ont conservé son ancien nom, et que les Turcs appellent *Cadiaci*. Au bord du Pont-Euxin, on trouvait Héraclée (1) qui fut autrefois le centre d'une république florissante: on l'appelle ordinairement Pontica, pour la distinguer de plusieurs autres villes du même nom. Pausanias, Justin et autres, prétendent qu'elle fut fondée par une colonie de Mégariens et de Tanagréens de la Béotie. Cette ville acquit dans la suite tant de richesses et de prépondérance, par mer surtout, qu'elle ne fut inférieure à aucun autre des États Grecs en Asie. Xénophon dit que, de son tems, les Héracléens avaient une flotte considérable, et qu'ils lui fournirent un grand nombre de navires pour le transport de ses troupes lors de sa retraite en Gréce. D'un autre côté, les Anciens ne font presque mention d'aucune guerre maritime dans ces parages, que les Héracléens n'y ayent pris part: car leur puissance sur mer fesait rechercher leur amitié de tous les Princes de l'Asie. Cette ville n'est plus maintenant qu'un lieu de nulle importance, connu des Grecs sous le nom de Penderachi, et des Turcs sous celui d'Erégri.

Bosphore.

Chalcédoine.

Du Pont-Euxin. Héraclée.

Les historiens qui ont parlé d'Héraclée sont Pisandre, Timagène, Paniasis, Domitius, Calliste, Cinéthon, Nymphis et Mem-

Historiens qui ont parlé de cette ville.

(1) Près de cette ville était la fameuse caverne, par où l'Hercule de la fable descendit aux enfers et en revint, conduisant avec lui le Cerbère enchaîné : on voyait encore cette caverne du tems de Xénophon ; mais à présent elle est entièrement comblée, malgré qu'elle eût deux stades de profondeur. V. Xénoph. exped. Cyri Minor. lib. VI.

non; et c'est à eux que renvoyent Athénée, Suidas, Etienne et le Scholiaste d'Apollonius, pour avoir des connaissances plus étendues que celles qu'ils nous donnent sur les Héracléens. Mais les ouvrages de ces auteurs sont perdus depuis long tems, et ils ne nous en reste qu'un extrait fait par Memnon, que Phocius nous à conservé dans sa Bibliothèque, et dans lequel nous puiserons le peu de notions que nous avons sur le gouvernement de ce peuple.

Forme du gouvernement d'Héraclée, d'abord démocratique, et ensuite aristocratique.

D'après ce qu'on lit dans Aristote (1), ce gouvernement était démocratique dans son origine; mais il ne tarda pas à se changer en aristocratie: car la plupart des nobles étant allés conduire des colonies dans des pays lointains, le peuple entre les mains de qui était le pouvoir suprême, commença à opprimer le petit nombre de nobles qui étaient restés: ceux-ci ayant couru aux armes pour se défendre, et obtenu l'avantage sur leurs adversaires, s'emparèrent à leur tour de l'autorité. Peu de tems après, de nouvelles querelles s'étant élevées parmi les nobles eux mêmes, à l'occasion de l'autorité absolue que les plus riches d'entre eux s'étaient arrogée dans le maniement des affaires, il fut convenu que la souveraineté résiderait dans un sénat, qui serait composé de six cent personnes prises toutes dans la classe des nobles. Cette résolution aigrit le peuple à un tel point, qu'il se souleva tout entier contre les nobles, et les réduisit à la nécessité d'implorer la protection de Timothée Athénien, et ensuite celle d'Epaminondas; mais ni l'un ni l'autre de ces deux généraux n'ayant voulu se mêler de ces dissensions, les nobles se virent contraints de rappeler le sénateur Cléarque, qu'ils avaient banni. Celui-ci, profitant des troubles où il trouva la ville plongée, s'empara de l'autorité souveraine, et se livra à toutes sortes de cruautés contre ceux qui lui portaient quelqu'ombrage. Diodore de Sicile dit, que Cléarque s'était proposé pour modèle dans l'art de régner Denis tyran de Syracuse (2). Après avoir exercé pendant douze ans la plus violente tyrannie sur ses concitoyens, il fut tué par Chion et Léonide, qui étaient deux jeunes gens de la ville, et disciples de Platon.

Cléarque tyran d'Héraclée.

Timothée.

Cet événement n'apporta aucun changement dans le système du gouvernement: car Cléarque ayant laissé deux fils appelés Timothée et Denis, leur oncle Satyre se saisit comme tuteur du pou-

(1) Aristot. liv. V. Polit. c. 5.
(2) Diodor. de Sicil. liv. XV.

voir suprême, et l'exerça avec autant de duretè que son frère. Néanmoins, dès que Timothée eut atteint l'âge prescrit, il lui résigna le commandement après l'avoir gardé pendant sept ans. Timothée régna avec tant de modération et d'équité, qu'il merita les surnoms d'Evergéte et de Soter, c'est-à-dire de Bienfaiteur et de Sauveur. Il eut pour successeur son frère Denis, qui, profitant adroitement de la retraite des Perses après la bataille du Granique, se rendit maître de quelques provinces voisines. Il épousa, après la mort d'Alexandre, Amastris veuve de Crater et fille d'Oxiartes frère de Darius, et prit alors le titre de Roi qu'il soutint avec beaucoup de dignité, en se montrant toujours prêt à sacrifier son intérêt privé à celui de ses sujets. A sa mort, il laissa deux fils en bas âge qu'il avait eus d'Amastris, laquelle gouverna Héraclée comme tutrice. Elle se remaria ensuite avec Lysimaque un des capitaines d'Alexandre, qui s'empara des rênes du pouvoir, et la répudia quelque tems après, pour épouser Arsinoé fille de Ptolémée Philadelphe Roi d'Egypte; mais elle n'en continua pas moins à élever les deux jeunes Princes avec beaucoup de soin, et laissa enfin le gouvernement à Cléarque qui était l'aîné, lequel, au rapport de Diodore de Sicile, régna dix sept ans dans Héraclée. Les habitans de cette ville recouvrèrent ensuite leur ancienne liberté, dont ils jouirent paisiblement pendant plusieurs années. Lorsque les Romains portèrent leurs armes en Asie, ils conclurent avec ce peuple une alliance, dont les conditions furent gravées sur des tablettes de cuivre, qu'on plaça à Rome dans le temple de Jupiter Capitolin, et à Héraclée dans un temple consacré au même Dieu. Mais dans la guerre que les premiers eurent avec Mithridate, les Héracléens, à l'approche d'Archelaüs général de ce Monarque, jugèrent à propos d'embrasser son parti, et massacrèrent tous les Romains qui se trouvaient chez eux. Ils payèrent cher cette perfidie: car Cotta, ou plutôt Triarius ayant pris leur ville au bout de deux ans de siége, il la réduisit en cendres. Depuis lors elle demeura constamment sous la domination des Empereurs Romains, jusqu'à la chute de cet empire.

Denis.

Cléarque II.

Les Héracléens forment une alliance avec les Romains.

Héraclée détruite, puis sujette aux Romains.

Les villes intérieures de la Bithynie étaient, Prusa, située au pied du mont Olympe, laquelle fut bâtie, selon Strabon liv. XII par Prusias Roi de Bithynie, et où, si l'on en croit la tradition que ses habitans ont conservée par des médailles, Ajax se perça de son épée: elle fut la résidence des Princes Ottomans avant

Villes intérieures. Prusa.

qu'ils étendissent leurs conquêtes en Europe, et est encore une des villes les plus belles et les plus peuplées de l'Asie; Lybissa fameuse par la mort d'Annibal: on y voyait encore du tems de Pline le tombeau de ce grand général; et Nicée au bord du lac Ascagne appelé aujourd'hui lac d'Isniach: cette ville fut déclarée sous les Romains, métropole de la seconde Bithynie, dont Nicomédie était la capitale; elle acquit encore un nouvel éclat par le premier concile général, que le Pape Silvestre y tint contre Arius.

Habitans de la Bithynie.

La Bithynie était habitée anciennement par les Brébices, les Mariandins, les Caucons, les Dollions, les Cimmériens et autres peuples qui différaient entre eux par les usages, les mœurs et le langage, et dont il serait aussi fastidieux qu'inutile de retracer ici l'origine. Ceux pourtant de nos lecteurs, qui voudraient avoir quelques notions à cet égard, pourront consulter entre autres Xénophon et Strabon (1). Ces peuples avaient originairement leurs Rois propres, car alors cette contrée était divisée en autant de petits états, qu'il y avait de nations ou tribus différentes. Et en effet Plutarque, Polyène et Etienne font mention de deux personnages nommés Mandron et Bisnus, qui régnaient sur les Brébices; et Iginus parle d'un certain Lycus Roi des Mariandrins. Tout ce que nous savons de ces petits royaumes et des Princes qui les gouvernaient, c'est que dans la suite des tems ils furent subjugués par des Rois plus puissans; mais quant à l'époque où le royaume de Bithynie a commencé, nous l'ignorons entièrement. Si l'on pouvait ajouter foi à ce qu'en disent Diodore de Sicile et Appien, la fondation de cet Etat remonterait avant la guerre de Troie, ce qu'il est bien difficile de croire, car Homère, qui montre tant d'exactitude dans l'énumération des peuples voisins de la Troade, ne fait aucune mention des Bithyniens. Strabon parle d'un certain Prusias, qui régnait en Bithynie du tems de Crésus dernier Roi de Lydie, par qui il fut vaincu. Depuis cette époque, les Bithyniens restèrent sous la puissance des Lydiens et ensuite des Perses, jusqu'à la venue d'Alexandre dans ces contrées; et ce qui le prouve, c'est qu'on les trouve comptés par Hérodote au nombre des divers peuples, qui accompagnèrent Xerxés dans son expédition en Gréce. Il parait neanmoins, que durant leur soumission aux Perses, ils ne cessèrent pas d'être gouvernés par leurs propres Rois: car on trouve dans

(1) Xénoph. liv. VI. de exped. Cyri. Strab. lib. XII.

Memnon et dans Strabon que, Dédals ou Didals, Botera et Bas gouvernaient en toute souveraineté la Bithynie, dans le tems qu'elle dépendait de l'empire des Perses.

Bas eut pour successeur Zipéte qui laissa quatre fils, dont l'ainé appelé Nicoméde le remplaça sur le trône. Celui-ci agrandit et embellit la ville d'Astacus, à laquelle, au dire de Pausanias, d'Ammien Marcellin et autres, il donna son nom en l'appelant Nicomédie. Tibyte, puis Zela et ensuite Prusias ses fils lui succédèrent. Ce dernier est assez connu par sa lâche complaisance pour les Romains, auxquels il livra le grand Annibal qui s'était réfugié à sa cour, pour se gagner leur bienveillance. Nicoméde II succéda à son père Prusias, et fut comme lui un tyran cruel : car à peine fut-il monté sur le trône qu'il fit mourir tous ses frères, pour n'avoir plus rien à craindre dans ses vues ambitieuses. Il eut pour successeur Nicoméde III son fils, qui fut père de Nicoméde IV dernier Roi de Bithynie, lequel étant mort sans enfans mâles, légua par testament son royaume aux Romains, qui en firent une province de leur empire. *Rois de la Bithynie.*

On voit sur quelques médailles du musée Farnése, (planche 40 n.° 2), la Bithynie aux pieds de l'Empereur Adrien, tantôt couverte d'une longue robe à la Dorienne retenue par une ceinture, et ayant un ample manteau qui lui pend d'une épaule; tantôt vêtue d'une robe ceinte au dessous de la poitrine et sur les hanches, et avec un manteau étroit qui lui tombe par derrière : sous cette dernière forme elle porte une couronne crénelée, et dans les deux figures elle tient un timon. Laodicée, épouse de Nicoméde II, a le derrière de la tête couvert d'un voile (voy. la fig. 3 prise de Pélerin). Lorsque les femmes de Chalcédoine paraissaient devant quelqu'un de leurs magistrats, on rencontraient un étranger, elles se cachaient une joue. *Usages.*

Les Rois de la Bithynie Nicoméde I.er, Prusias I.er et II., Nicoméde II et III, rapportés par E. Q. Visconti dans son Iconographie, sont représentés la tête ceinte du diadème Grec.

COSTUME DES HABITANS DU ROYAUME DE PONT.

Description du Pont. D'où lui vient cette dénomination.

Quelques-uns prétendent que ce pays a pris le nom de Pont, d'un ancien Roi ainsi appelé; mais l'opinion la plus commune et la plus vraisemblable, est qu'il lui vient de la mer voisine appelée Pont ou mer par excellence, comme étant la plus grande des mers connues des anciens habitans de cette contrée, et à laquelle les Latins donnèrent ensuite le nom de *Pontus-Euxinus* ou *Pont-Euxin*. On lit dans Strabon, que tout le pays qui s'étend le long des rivages de cette mer, était anciennement connu sous cette dénomination; mais le Pont proprement dit, se trouve entre les quarante unième et quarante troisième degrés de latitude septentrionale, et avait pour confins, savoir; au nord la mer dont nous venons de parler, au midi la petite Arménie, à l'orient la Colchide, et la rivière Ali à l'occident.

Confins.

Rivières, montagnes, climat.

Les rivières principales de cette contrée sont, l'Ali qui prend sa source dans la grande Cappadoce, et, séparant le Pont de la Paphlagonie, se jette non loin d'Amise dans le Pont-Euxin; l'Iris aujourd'hui Casalmach qui sort du Pont, et après avoir reçu dans son cours le Lycus, et la petite rivière de Témischire a son embouchure dans la même mer, à peu de distance de la précédente; et le Thermodon, fameuse chez les Anciens, parce qu'elle arrosait le petit état des Amazones: cette dernière avait sa source près de la petite ville de Fanarée, et allait se perdre comme toutes les autres dans le Pont-Euxin. Le mont Stella, peu distant de la ville de Sebastia, est célèbre aussi par la défaite que Mithridate y essuya de la part de Pompée, et par la victoire que Tamerlan remporta sur Bajazet. Les montagnes sont pour la plupart couvertes d'oliviers et de cerisiers, et les plaines arrosées d'une infinité de ruisseaux qui les rendent fertiles en grains de toutes sortes. L'air y est très-salubre.

Le Pont est divisé en trois parties.

Pont de Galatie, et ses principales villes.

Ptolémée a divisé cette contrée en trois parties, qui sont; le Pont de Galatie, le Pont Polémoniaque, et le Pont de Cappadoce. Le Pont de Galatie, ainsi appelé, parce que du tems des Romains il fut réuni à la Galatie, s'étendait depuis l'Ali jusqu'au Thermodon: ses principales villes étaient Amyse, dont Pharnace Roi de

Pont fit, après s'en être emparé, la capitale de son royaume; Eupatoria ainsi appelée, du nom de Mithridate Eupator son fondateur; Amasis qui était anciennement la résidence des Rois de Cappadoce, et est encore à présent une grande ville et le siége d'un Gouverneur; Témischire qui n'est plus aujourd'hui qu'un misérable village nommé Fanagoria; Cabyre appelée ensuite Diospolis, fameuse par la victoire que Lucullus y remporta sur Mithridate; et Comana, surnommée Pontica, pour la distinguer de deux autres du même nom, l'une en Cappadoce, et l'autre dans la Pysidie.

Pont Polémoniaque.

Le Pont Polémoniaque, ainsi appelé par les Romains, du nom de Polémon Roi de cette contrée, s'étendait depuis le Thermodon jusqu'au pays des Calites: Néocésarée, ville des plus célèbres dès les tems les plus reculés, en devint la capitale lorsqu'elle fut au pouvoir des Romains. Sebastia, ainsi nommée par Auguste, fut une des premières villes de l'Asie, qui résista à Tamerlan; Zela est renommée par la déroute de Triarius devant César; Polémonia avec un port de mer, fut bâtie par Polémon que Marc Antoine fit Roi de ce pays. Il a pour rivières le Thermodon, et l'on croit que c'était là qu'était autrefois le petit état des Amazones.

Pont de Cappadoce.

On donna le nom de Pont de Cappadoce à l'étendue de pays, qui va depuis le Pont Polémoniaque jusqu'en Colchide, dont les limites au midi étaient la petite Arménie et le cours supérieur de l'Euphrate, et qui confinait avec la Cappadoce à laquelle les Romains la réunirent. Ses principales villes étaient; Ceraso d'où Lucullus apporta en Italie les premières cerises, appelées par les Romains *cerasa*; Tripoli dont Pline et Arrien font mention; et Trapèze ou Trébisonde aujourd'hui Tarabosan, ville autrefois très-considérable: dans les tems du moyen âge elle devint célèbre par la résidence qu'y firent les Empereurs Grecs de la famille des Comnènes: c'est encore maintenant une ville des plus fréquentées, à cause de son commerce avec Constantinople, Caffa et autres ports de la mer-Noire.

Gouvernement.

Le Pont était dans les tems anciens, partagé en plusieurs petits Etats, parmi lesquels se distinguait celui des Amazones, qui se rendirent si fameuses par leurs exploits militaires. On prétend que ces Amazones étaient originairement des femmes de ces Scythes, qui, sous Sésostris Roi d'Egypte, inondèrent l'Asie. Quelques-uns d'entre eux, sous la conduite de Plinus et Scolpitus, jeunes

Gouvernement des Amazones.

gens d'une naissance illustre, et chassés de leur pays par une faction ennemie, s'emparèrent de la partie du Pont qu'arrose le Thermodon, et y regnèrent jusqu'au moment où ils furent lâchement massacrés par leurs ennemis. Leurs femmes, commandées par Lampedo, et Malpésie se jetèrent sur ces derniers; et non contentes de les avoir défaits, subjuguèrent encore les peuples voisins, et fondèrent une monarchie de femmes, qui subsista pendant plusieurs siècles. Leurs Reines furent Lampedo, Malpésie, Ortara, Antiope, dont les sœurs Hyppolite et Ménalippe furent vaincues, non sans beaucoup de peine, par Hercule et Thésée qu'elles avaient appelés en combat singulier. Nous avons déjà dit, en parlant de la ruine de Troie, que la Reine Penthésilée vint au secours de Priam avec un corps de ses vaillantes héroïnes; elle fut tuée par Pyrrhus fils d'Achille, et on lui attribue l'invention de la hâche. On lit dans Justin et autres écrivains, que l'Amazone Talestris alla trouver Alexandre en Hircanie, et lui dit nettement qu'elle avait entrepris ce voyage, dans la seule vue d'avoir un enfant d'un aussi grand héros. Ces femmes guerrières, à qui dès l'enfance on coupait ou brûlait la mamelle droite, pour les rendre plus propres à tirer de l'arc (1), ne permettaient à aucune homme de vivre parmi elles;

(1) C'est pour cela que ces femmes guerrières ont été appelées *Amazones*, mot composé de ἀ privatif, et de μάζος qui veut dire mamelle, comme si l'on disait *sans mamelle.* Winkelmann observe néanmoins de n'avoir jamais trouvé, dans les anciens monumens, d'Amazones à qui manquât la mamelle droite; mais Maffei en rapporte une, dans laquelle on voit que la partie du vêtement qui couvre le sein droit, annonce par ses plis en long et par sa disposition qu'il n'y a pas de mamelle dessous. Un marbre Romain (V. *Insigniores statuarum urbis Romae Icones* . . . . Joan. Jac. de Rubeis), qui retrace un combat de ces héroïnes, les représente avec deux mamelles; leur courte tunique n'en couvre qu'une seule; elles ont pour armes une courte pique, un sabre et un petit bouclier de figure ovale: quelques-unes ont la chaussure qui leur couvre tout le pied, et monte jusqu'à mi-jambes; d'autres ont le gros doigt du pied découvert: on en voit aussi qui ont un large baudrier: des peaux d'animaux leur servent de selle (dans un autre monument antique qui est à Vienne en Autriche, au lieu de peaux ce sont des pièces d'étoffes); leurs chevaux ont un mors, et sont quelquefois couverts d'une peau de tigre. Souvent aussi elles portent par dessus leurs vêtemens un corselet, qui est tantôt de cuir et tantôt d'écailles. Voy. Jean Jac. de Rubeis, 230.

et lorsqu'il leur naissait quelqu'enfant mâle du commerce qu'elles avaient deux fois par an avec les hommes des pays voisins, elles le tuaient, ou l'envoyaient au père, et ne gardaient que les filles, qu'elles élevaient dans la profession des armes. Quelques écrivains assurent cependant qu'elles ne tuaient pas les mâles, et qu'elles se contentaient de leur estropier les jambes, pour les mettre hors d'état de s'emparer des rênes du gouvernement. On dit aussi qu'elles avaient étendu les limites de leur empire jusqu'à Ephése; mais qu'en entrant en Europe, elles furent repoussées et défaites par les Athéniens sous la conduite deThésée. Leur histoire est regardée par Strabon et autres comme une fable, dont cet écrivain fait dériver l'origine de l'usage ou étaient les femmes Scythes d'accompagner leurs maris à la guerre; mais Hérodote, Pausanias, Diodore de Sicile, Troghus Pompée, Justin, Pline, Pomponius Mela et Plutarque, sont d'opinion que l'empire de ces femmes singulières a réelement existé (1).

Nous avons déjà rapporté, en parlant du costume des Troyens, le bas-relief de la maison de plaisance Borghèse, où sont représentées les Amazones, arrivées au secours de Priam. On les y voit, comme dans d'autres monumens, en guerrières à cheval, telles qu'elles avaient été dépeintes, dans le Pécile d'Athénes, par Mycon un des premiers peintres dont le nom soit parvenu jusqu'à nous (2). Les écrivains de l'antiquité, qui ont parlé de ces femmes belliqueuses, s'accordent tous à nous les montrer sous cet aspect (3). On peut donc déduire de là un argument contre l'opinion de ceux qui prétendent démontrer, Homère à la main, que l'art de monter à cheval n'était pas connu à cette époque, et soutenir avec Lucrèce que cet art doit être plus ancien que celui d'atteler des chevaux à un char (4). Ces héroïnes n'ont pas la bandelette ou ceinture sous les mamelles comme les autres figures de femmes, mais bien celle qui s'appelait *zona* et *baltheus*, ceinte sur les reins: ce qui était pour

(1) M.r Petit médecin de Paris a publié en 1681 une dissertation latine, pour prouver que cette nation d'Amazones a réelement existé: cette dissertation renferme une foule d'observations curieuses et intéressantes sur leur habillement, leurs armes, et sur les villes qu'elles ont fondées.

(2) Aristoph. Lysistr. v. 680.

(3) Propert. liv. III. el. II. v. 16. Philostr. Héroïc. c. 19.

(4) Lucret. de rer. nat. liv. II. num. 5.

les Amazones se ceindre à la militaire. Tel était le ceinturon qu'Hercule prit à Hyppolite, ou à Antiope Reine des Amazones :

Auratus religans ilia baltheus :

SENEC. HERC. fur. v. 542.

Dans les monumens du palais Albani, et des maisons de plaisance Borghèse et Ludovisj, où cet exploit d'Hercule est représenté parmi les autres faits glorieux de ce héros, on distingue ce ceinturon qui est attaché comme dans nos Amazones.

Leurs armes sont le bouclier appelé *pelta*, et la hâche (1). Il n'est pas ordinaire de voir l'Amazone qui

. . . . . *galeam ante pedes projecit inanem*,

VIRGIL. ÆN. liv. V. v. 673.

porte un bouclier ovale. Je me rappelle pourtant, dit Winkelmann (2) d'avoir vu quatre autres Amazones ayant des boucliers ovales et convéxes ; l'une dans l'image en relief d'un combat, appartenant à la maison de plaisance de S. E. le Cardinal Albani : deux autres sur un sarcophage qui se trouve chez le sculpteur Penna à la Trinité des monts, où est également représenté un combat avec les Amazones ; et la quatrième sur un piédestal élevé à Pozzuolo en l'honneur de Tibère par quatorze villes de l'Asie. Du reste, le *pelta* est un bouclier qui est commun encore à d'autres peuples ; et c'est pour cela qu'Euripide appelle la Thrace *peltata*, c'est-à-dire, armée de cette sorte de bouclier, que l'on trouve encore re-

(1) Ce qui a fait dire à Ovide, *De Ponto*

Non tibi amazonia est pro me sumenda securis,
Aut excisa levi pelta gerenda manu.

Ce sont aussi les armes que Virgile a données à Camille dans le onzième livre de l'Enéïde. Il la représente au milieu des combattans comme une vraie Amazone, et lui attribue tout ce que les historiens ont dit de ces antiques héroïnes du Thermodon. La belle peinture qu'il en faite a fourni à Rubens l'idée de son fameux tableau du combat des Amazones.

(2) Monum. Ant. Part. II. chap. 19.



A. Basioli fece A.T.

présenté sur la colonne Trajanne, parmi les autres armes des peuples barbares.

L'Amazone du monument Borghèse (planche 36), placée derrère celle qui se chausse, tient une espèce de masse, qu'on ne retrouve point dans les autres monumens parmi les armes de ces femmes guerrières; mais Winkelmann fait mention de masses avec lesquelles combattaient les peuples de l'Asie, à l'occasion d'une peinture qu'il rapporte sous le n.° 177 de ses Monumens Antiques.

Peinture antique représentant le combat des deux Amazones Hyppolite et Dinomaque contre Thésée.

Nos lecteurs verront sans doute avec le même plaisir la belle peinture prise d'un vase appelé vulgairement Etrusque (1), qui a pour sujet le combat des deux Amazones Hyppolite et Dinomaque contre Thésée (2). Les farouches guerrières sont aux prises avec un ennemi redoutable. Une d'elles, rudement poussée par un guerrier, est tombée sur le genou gauche, et se soutient fortement de la jambe droite, attendant fièrement son ennemi qu'elle tente d'éloigner avec sa hâche ; mais celui-ci saisissant le moment où elle a le bras levé

(1) Passeri a donné la description et la figure de ce vase, *Pict. in vascul.* II. 167., et a écrit au bas qu'il appartient au Marquis Peralta. J'ignore, dit A. L. Millin, dont la belle Collection nous a fonrni le dessin et la description que nous en donnons, *Peintures de vases antiques vulgairement appelés Etrusques* etc. Paris, Didot, 1808, vol. II. in f.°, j'ignore comment ce vase est passé dans le Cabinet de la Bibliothèque de Sainte Généviève, et de là dans la Bibliothèque Impériale où il se trouve maintenant : j'en ai donné le dessin et une longue description dans mes *Monum. antiq. inédit.* tom. II. pl. VIII. pag. 69 etc.

(2) Nous trouvons dans Justin liv. II. chap. 4 que, Sagillas Roi des Scythes, père de Panaphagoras, qui est le même que Protothyas, envoya ce fils, avec une armée de cavalerie, au secours d'Orithya Reine des Amazones contre Thésée Roi d'Athènes. Pour le presser d'avantage à lui envoyer ce secours, cette Reine lui donna à entendre, que les Amazones étaient de race Scythique ; et que ce ne fut que par une absolue necessité qu'elles durent se défaire de ceux de leurs maris qui avaient échappé au carnage, pour s'organiser en une monarchie de femmes, et soutenir la guerre dans laquelle elles étaient engagées. Elle n'omit enfin aucune des raisons qui pouvaient déterminer le Roi des Scytes à la secourir. Et en effet, peu de tems après arriva le fils de ce Monarque avec un corps considérable de cavalerie ; mais bientôt ce jeune Prince, ayant eu quelque sujet de mécontentement contre ces braves héroïnes, les abandonna et les laissa exposées à la fureur de leurs ennemis, qui ne tardèrent pas à remporter sur elles une victoire complète.

lui enfonce sous l'aisselle sa lance, dont on aperçoit la pointe d'en bas destinée à la ficher en terre. Le second groupe qu'on distingue vers la droite n'est pas moins animé ni moins pittoresque. Un autre guerrier placé plus haut va pour blesser d'un coup de lance, entre l'articulation du bras et de l'épaule, une Amazone déjà tombée dans un endroit plus bas, laquelle tient le bras droit levé et sans armes, et a le genou gauche appuyé sur son bouclier : elle est sans espoir de salut; la lance qui la menace va trancher le fil de ses jours.

Un laurier sépare ce groupe du suivant. Un guerrier vient pour percer de sa lance le sein de son ennemie : l'Amazone écarte son bras armé d'un bouclier pour faire un plus grand effort, et va pour porter au guerrier un grand coup d'épée (1); mais celui-ci s'est déjà couvert de son large bouclier pour parer le coup.

L'Amazone du dernier groupe est aussi appuyée, mais sur le genou droit: elle voulait opposer son bouclier au guerrier qu'elle combat; mais elle n'a pu eviter le coup qui vient lui traverser la poitrine : le guerrier est un peu corrodé dans l'original, sans que cela empêche cependant de voir qu'il est en tout semblable aux autres.

Au milieu de ce tableau, on distingue la Reine des Amazones armée de deux lances, et montée sur un char (2) attelé de quatre

(1) Cette Amazone se distingue de la précédente, en ce qu'au lieu de hâche elle est armée d'une large et courte épée, dont le fourreau pend à sa ceinture. On remarque une grande variété dans l'armure des Amazones : à la planche n.° 10 de la Collection de Millin on voit Hyppolite, comme nous l'observerons encore, combattant avec une lance, et Dinomaque accourant à son secours avec un arc et des flèches : sur ce vase la Reine des Amazones porte deux lances. Selon Quintus de Smirne *Paralip. Homer. I.* 143, l'Amazone Penthésilée combattait avec une épée; et Millin observe qu'il est bien rare de voir dans les plus anciens monumens les Amazones armées d'une hâche.

(2) Cette circonstance rend cette peinture très-intéressante pour l'histoire du costume des Anciens. Le Amazones sont ordinairement représentées à pied ou à cheval, et ce monument est le seul où l'on voit leur Reine montée sur un char. Et pourtant il faut bien qu'il y ait eu d'autres monumens, où la Reine des Amazones était ainsi représentée, puisque Virgile, Enéïd. XI. 639, fait suivre le char de Penthésilée par des femmes guerrières, qui lèvent audacieusement leurs boucliers faits en forme de demi-lune; et sans doute il existait alors des monumens qui montraient Orithya, Hyppolite et Penthésilée montées sur des chars.


A. Biasioli F.A.T.

chevaux (1) conduits par un autre Amazone : elles sont debout près d'une espèce de banc appelé *diphros* : celle de droite fait l'office de cocher et tient les rênes dans ses mains, tandis que l'autre parait se hausser avec ses deux lances, pour observer ce qui se passe dans la mêlée, et s'appuye de la main gauche à la barre antérieure de l'*antyx* (2), pour n'être point renversée par la vitesse avec laquelle le char est emporté.

Toutes les Amazones semblent vaincues, et attendre, un genou plié, le coup fatal. La Reine sur son char est spectatrice de leur défaite, et se voit elle même au moment de tomber au pouvoir de ses ennemis.

L'habillement des Amazones est le même pour toutes, et sa forme s'approche plus du genre Dorique que du Scythique : leur tunique est courte, peinte ou brodée ; elle a un bord à franges ondulées, et est garnie de plaques de métal : leur ceinture est parsemée de têtes de clou : elles ont pour coëffure une mitre avec des pendans ; et comme on n'aperçoit point les doigts de leurs pieds, il est assez probable qu'elles portent des anaxarides.

Combat de Thésée contre Hyppolite.

Nous ne pouvons nous dispenser encore de présenter ici une autre peinture, prise d'un des vases les plus élégans qu'on connaisse, et qui est une des plus estimées tant par la pureté du dessin, que par l'importance du sujet qui est relatif à la quatrième guerre des Amazones. Rien de plus embrouillé, dit Millin, qui la rapporte dans sa description des vases vol. I.er planche 10, que les relations des poètes sur les événemens de cette expédition : on sait néanmoins que Thésée y accompagna Hercule, qu'il vainquit et fit prisonnière Hyppolite sœur de la Reine Antiope, de laquelle il eut un fils aussi appelé Hyppolite (3). Le Héros que nous voyons ici est Thésée ΘΗΣΕΥΣ : il est-nu, pour avoir probablement laissé tomber sa légère chlamyde dans la mêlée. Son bouclier est

(1) Les chars de guerre sont ordinairement attelés de deux chevaux, et celui-ci est un quadrige : ce qui peut servir d'éclaircissement au passage de l'Iliade, VIII. 185, qui a été le sujet de tant de discussions, et dans lequel Hector s'adresse à ses quatre chevaux.

(2) V. Millin. *Description des Vases* etc. Tom. I. pag. 47, note 2, dans laquelle il donne la description des diverses parties du char de guerre des Anciens.

(3) Quelques-uns appellent cette Amazone Antiope, d'autres Hyppolite.

ovale, et bordé de deux lames de métal; il le tient avec une courroie qui a un bouton au milieu, et dont les extrémités sont garnies d'un cercle. Ce héros a un casque en tête, et son épée suspendue à un baudrier: après avoir paré avec son bouclier le coup de lance que lui portait Hyppolite ΙΠΠΟΛΥΤΗ, il lui plonge la sienne dans le sein.

Hyppolite est montée sur un cheval (1) qui se cabre devant Thésée, ce qui ajoute a la force du coup qu'elle lui porte: les lances de l'une et de l'autre ont à la poignée des entailles, ou une corde roulée en spirale, pour qu'elles ne puissent pas échapper de la main. Dinomaque ΔΕΙΝΟΜΑΧΗ accourue au secours d'Hyppolite porte suspendu à son baudrier un carquois en cuir: elle bande un arc de Scythie, et va décocher une flèche dont la forme singulière est vraisemblablement propre aux peuples de ce pays, ou des régions septentrionales de l'Europe.

Les Amazones ne sont pas vêtues toutes de la même manière. Dinomaque porte l'ancien habillement Scythique, avec une courte tunique de peau, sur laquelle sont cousus des morceaux de pelisse taillés en rond, dont le bord est marqué d'une légère sinuosité: elle a une ceinture de cuir: ses anaxarides sont en peau de diverses couleurs, et forment des ondulations vulgairement appelées *zigzag*: sa chaussure consiste en une simple semelle attachée avec une courroie ou avec une boucle; elle a pour coëffure une espèce de bonnet à longs pendans, appelé mître, et qui est particulier aux Amazones comme aux Phrygiens. Enfin cet habillement, ainsi que l'observe Pomponius Mela en parlant des Scythes d'Europe, les couvre entièrement, et ne leur laisse de nu que le visage.

L'habillement d'Hyppolite diffère un peu de celui de sa valeureuse compagne: elle porte aussi des anaxarides de peau et la chaussure Scythique; mais sa tunique est d'une étoffe parsemée d'étoiles, et ornée tant en haut qu'en bas d'ourlets à petites palmes. Sa tunique est recouverte d'une cuirasse composée de plaques de métal taillées en lozange, qui sont des lames d'or et d'argent disposées alternativement, et sa cuirasse est attachée avec une cein-

(1) Les peuples de la Scythie et de la Sarmatie étaient, dès les tems les plus reculés, très-habiles dans l'art de dompter les chevaux: c'est pourquoi les artistes représentent souvent les Amazones à cheval, et les Grecs leurs ennemis à pied.

ture. Ce monument est le seul qui nous présente une Amazone ainsi armée: les deux pointes du devant de sa mître tombent négligemment, mais avec grâce: cette mître pose mollement sur ses cheveux, et laisse voir son beau visage, dont les traits pleins de douceur et de mélancolie semblent dire, qu'en combattant Thésée, elle serait aussi fâchée de lui donner la mort, que de la recevoir de lui (1).

Gouvernement des Rois.

Les détails dans lesquels nous venons d'entrer au sujet des Amazones ne regardent qu'un petite partie du royaume de Pont, dont les différens états, s'il faut en croire Diodore de Sicile, furent envahis la première fois par Ninus. Les Médes et les Perses s'emparèrent ensuite de cette contrée, ainsi que de tous celles qui avoisinaient le Pont-Euxin: les derniers divisèrent la Cappadoce en deux satrapies; et, comme nous l'apprend Justin, ils donnèrent celles que les Macédoniens appellèrent Pont, à un des ancêtres de Mithridate: cette concession eut lieu, selon l'opinion commune, sous le règne de Darius fils d'Hystaspes, lequel donna ce nouveau royaume à un certain Artabaze de la famille royale de Perse; ensorte que le Pont, qui n'avait été jusques là qu'une simple province de la Cappadoce, commença alors à être gouverné par ses propres Rois. Néanmoins ces Rois étaient tous tributaires, et comme vassaux des Monarques de Perse; et ils continuèrent de l'être, jusqu'au règne d'Ariobarzane, qui secoua le joug Persan, et agrandit considérablement son petit état. Les Rois de Pont se rendirent très-puissans dans la suite, par la réunion qu'ils firent de toute la Cappadoce et de la Paphlagonie, d'une grande partie de la Bithynie occidentale et de la Colchide à leur ancien Etat: aussi Mithridate sept, surnommé Eupator, est-il regardé comme un des Princes les plus redoutables qui ayent régné en orient; et ce qui le prouve d'une manière incontestable, c'est la guerre qu'il soutint pendant quarante ans contre les Romains, dont les armées furent successivement commandées par les plus grands Généraux que Rome eût produits, tels que Sylla, Lucullus et Pompée.

Les Médes et les Perses s'emparent du royaume de Pont.

(1) Millin présente sur un autre vase une Amazone à cheval, combattant vaillamment contre un guerrier à pied. Son habillement diffère beaucoup de celui d'Hyppolite et de Dinomaque: il consiste en une espèce de casaque de peau parsemée de points noirs, disposés trois à trois de cette manière .·. laquelle joint étroitement le corps et les membres. V. Millin ouv. cit. tom. I. pl. 23.

Le Pont gouverné par des descendans de la famille d'Achemène.

Le Royaume de Pont fut gouverné par des Princes descendans d'Achemène de la famille royale de Perse, jusqu'à la mort de Darius fils de Pharnace second, avec lequel s'éteignit la famille des Achéménides. Après la mort de Darius, les Romains donnèrent ce royaume à Polémon fils de Zénon, célèbre orateur de Laodicée, et grand favori de M. Antoine. Du nom de ce Polémon la partie du Pont, qui confine avec la Cappadoce, prit celui de Pont Polémoniaque. Ce nouveau Souverain eut pour successeur son fils Polémon II, après la mort duquel la famille des Zénons se trouvant aussi éteinte, ce royaume fut réduit en province Romaine, et resta dans cet état jusqu'à David et Alexis Comnène, qui, forcés d'abandonner Constantinople par les Français et les Vénitiens sous le commandement de Baudouin Comte de Flandres, allèrent s'établir le premier à Héraclée, et le second à Trébisonde. A la faveur des dissensions qui s'élevèrent entre les Européens, Alexis forma un nouvel état qui comprenait une grande partie du Pont. Cet Etat, connu sous le nom d'empire de Trébisonde, demeura au pouvoir des Comnènes pendant 250 ans, c'est-à-dire jusqu'à Mahomet II, qui emmena David Comnène, dernier Empereur de Trébisonde, prisonnier à Constantinople avec toute sa famille, et réunit cet Etat au sien. Depuis cette époque, Trébisonde et tout le Pont ne se sont plus relevés de l'esclavage et de l'abjection où ils sont tombés.

De la famille de Zénon.

Devient province Romaine.

Fait partie de l'empire de Trébisonde.

Tombe sous l'esclavage des Turcs.

Religion, arts et sciences des habitans du Pont.

La religion des habitans du Pont fut presque la même que celle des Cappadociens: leurs divinités principales étaient Jupiter, Cérés, et Neptune auquel ils fesaient des libations de miel, de lait, d'huile et de vin qu'ils répandaient sur le feu: ils étaient dans l'usage de pousser dans la mer, en l'honneur de Neptune, quelques chars tirés par quatre chevaux blancs, et de les y faire submerger. Leur langage ne différait guères non plus de celui du dernier peuple. Quant à leurs arts, tout ce que nous en savons, c'est que les habitans du Pont de Cappadoce, appelés Calibes, étaient renommés chez les Anciens par leur habileté dans les ouvrages en fer, et surtout dans la fabrication des armures en acier. Le grand nombre de ports que ce peuple avait sur le Pont-Euxin, et la quantité d'arbres propres à la construction des vaisseaux qui croissent sur les rivages, donnent lieu de présumer que le commerce ne lui était pas étranger.

Usages.

On a quelques médailles d'Amyse et de Cabate villes du Pont (voyez les n.° 4 et 5 de la planche 40, figures rapportées par Pé-

ler), qui prouvent que tous ces peuples se rasaient la barbe, qu'ils portaient les cheveux courts, et entouraient leur bizarre coëffure d'une bande de toile ou d'étoffe qui retombait en arrière; et que leur casque, semblable en cela à la corne des Phrygiens, leur couvrait la nuque et avait ordinairement deux orillons. Mithridate, père de Mithridate le Grand (voy. la fig. 6 prise de Visconti), est représenté sans barbe avec le diadême sur la tiare. La figure 7 offre, selon Caylus, le portrait d'un soldat des contrées voisines du Pont Euxin : il a pour coëffure un casque d'une forme singulière, un peu pointu et ouvert seulement par devant, et porte la ceinture sur son justaucorps, qui est court, rayé et a les manches courtes.

COSTUME DES CAPPADOCIENS.

Nom et division de la Cappadoce.

L'étendue de pays située entre le mont Taurus et le Pont-Euxin prit anciennement le nom de Cappadoce, qu'elle emprunta, selon Pline, de la rivière Cappadox, et selon Hérodian (1) d'un certain Cappadoc, qui fut le fondateur de ce royaume. Il est à remarquer cependant que Pline est le seul qui fasse mention de cette rivière, et qu'aucun historien ne parle du prétendu fondateur cité par Hérodian. Les Perses divisèrent la Cappadoce en deux satrapies ou gouvernemens, et les Macédoniens en deux royaumes appelés, l'un *Cappadocia ad Taurum* et *Cappadocia Magna*, et l'autre *Cappadocia ad Pontum* ou vulgairement Pont, dont nous avons déjà donné l'histoire.

Cappadoce proprement dite.

La grande Cappadoce, ou Cappadoce proprement dite, était située entre les trentième et quarantième degrés de latitude septentrionale, et avait pour confins, savoir; au nord le Pont, au midi la Lycaonie et une partie de la petite Arménie, à l'occident la Galatie, et à l'orient l'Euphrate avec une autre partie de la petite Arménie. Les principales rivières de ce pays sont; le Mela, qui prend sa source à l'extrémité occidentale de la Galatie, et après avoir longé la frontière méridionale de cet Etat va se je-

Rivières.

(1) Strab. liv. XI.

ter dans l'Euphrate; l'Ali qui commence près la ville de Nazianze, passe par la Galatie et la Paphlagonie, et a son embouchure dans le Pont-Euxin entre Sinope et Amyse; et l'Iris appelé aujourd'hui Casalmac, qui après avoir reçu les eaux du Témischire va se perdre dans la même mer. Certaines contrées de la Cappadoce, surtout celles que traverse l'Antitaurus, et qui confinent avec les deux Arménies, sont montueuses et stériles: c'est dans cette partie qu'est le mont Argée du haut duquel on découvre, au dire de quelques-uns, d'un côté le Pont-Euxin, et de l'autre la Méditerranée. Ce pays abondait autrefois en mines d'argent, de fer, d'alun, d'alebâtre, de cristal, de jaspe et d'onix; mais, ce qui le rendait particulièrement célèbre chez les Anciens, c'était l'excellente race de ses chevaux qui sont encore maintenant très-estimés. Il produit en outre de bons vins, et des fruits de diverses sortes.

Montagnes.

Productions.

Villes principales.

La capitale de toute la Cappadoce était anciennement Mazaca ou Eusebia, à laquelle Tibère donna ensuite le nom de Césarée en l'honneur d'Auguste, et qui le conserve encore aujourd'hui: elle fut le siége épiscopal du fameux Saint Basile. Les autres villes remarquables sont; Comana, appelée Comana de Cappadoce, pour la distinguer d'une autre du même nom qui se trouvait dans le Pont, et célèbre dans l'antiquité par son temple consacré à Bellone; Nissa, et Nazianze renommée dans les écrits des auteurs ecclésiastiques; Archélaïde, ainsi appelée du nom d'Archelaüs Roi de Cappadoce; Diocésarée que Pline place en Cappadoce et d'autres en Phrygie; Faustinopolis, qui a emprunté ce nom de l'Impératrice Faustine; Cabistra dont Cicéron parle dans ses lettres; et Ptério rendue illustre par la défaite de Crésus.

Nous ignorons quels ont été le premiers habitans de la Cappadoce, et quel fut l'état de cette contrée dans les tems les plus reculés. On lit dans Strabon qu'elle fit partie du royaume de Lydie, et qu'après la défaite de Crésus, elle passa des Lydiens aux Perses auxquels elle payait un tribut annuel de mille et cinq cents chevaux, deux mille mulets, et cinquante mille moutons. Le premier Roi de Cappadoce, dont l'histoire fait mention, est Pharnace noble Persan, auquel Cyrus donna ce royaume avec sa sœur Atosse, pour l'avoir sauvé de la poursuite d'un lion furieux étant à la chasse. Xénophon l'appelle Aribée, et dit qu'il fut tué dans la guerre contre les Hircaniens. Ce pays fut ensuite subjugué par les Macédoniens, et réduit en province; mais il fut remis dans son

Rois de Cappadoce. Pharnace.

premier état par Ariarates III, lequel, profitant des dissensions survenues entre les successeurs d'Alexandre, tua Amyntas qui en était gouverneur, s'empara du royaume, et le transmit à ses descendans auxquels il resta jusqu'à Ariarates IX, dernier rejéton de la famille de Pharnace. Ce trône fut depuis occupé par deux familles, savoir; celle d'Ariobarzane, et celle d'Archélaüs sous lequel la Cappadoce devint une province Romaine, et ne recouvra jamais plus son premier état. L'Empereur Valent la divisa en deux provinces, qui étaient la première et la seconde Cappadoce, et fit Thiane capitale de cette dernière. La Cappadoce demeura dans cette situation jusqu'à la fondation du nouvel empire de Trébisonde, avec lequel elle tomba au pouvoir des Turcs, par qui toute cette province, ainsi que le Pont, est maintenant appelée Amasie, du nom de la ville où réside le Beglerberg de l'Anatolie.

Ariarates.

Ariobarzane. Archélaus.

La Cappadoce devient province Romaine.

Elle tombe au pouvoir des Turcs.

La religion des Cappadociens était presque la même que celle des Perses, dont nous parlerons au long en son lieu. Nous venons déjà de dire qu'à Comana il y avait un temple magnifique consacré à Bellone: ses prêtres avec leurs prosélytes étaient dans l'usage, à certains jours de l'année, d'y représenter les batailles de la Déesse, en se blessant les uns et les autres comme s'ils eussent été saisis d'une espèce de frénésie. Non moins fameux ni moins superbe étaient les temples d'Apollon Catanios ou Cataonios à Dastaque, et de Jupiter dans la province de Myrimène. Les habitans de Costabel adoraient la Diane de Perse; et l'on pretend que les femmes consacrées au culte de cette Déesse marchaient nu-pieds sur des charbons ardens, sans en ressentir le moindre mal. Les Cappadociens, ainsi que les Arméniens, n'avaient pas moins de venération pour les temples de Diane à Diospolis, ou d'Anias à Zéla où ils accouraient de toutes parts: les sermens les plus solennels se prêtaient dans celui d'Anias, et le chef de ses prêtres ne le cédait en dignité, en puissance ni en richesses à aucun autre grand personnage du royaume. Les Romains qui toléraient sans peine les cultes et les usages des peuples vaincus par eux, augmentèrent considérablement les revenus de ce temple ainsi que ceux des autres, et ne conferaient le sacerdoce, qu'à ceux qu'ils croyaient les plus propres à servir leurs intérêts. On dit qu'à Comana il se fesait des sacrifices humains, et que cetusage barbare y avait été apporté par Oreste et par sa sœur Iphigénie, de la Scythie Taurique, où l'on sacrifiait à Diane des hommes et des femmes.

Religion.

Mœurs et usages.

Sous les Romains, les Cappadociens passaient pour des hommes si vicieux et si dépravés, qu'outre le proverbe Grec dont on leur fesait aussi l'application, il y en avait encore d'autres dont on ne servait que pour caractériser leur extrême scélératesse: enfin ils se rendirent tellement odieux aux autres peuples, que pour désigner un homme profondément pervers et exécrable, on l'appelait *Cappadocien.*

Nous n'avons aucune notion sur la législation de ce peuple. Quant au commerce, il en fesait un considérable en chevaux, dont la race était très-multipliée dans ce pays: et l'on peut raisonnablement supposer qu'il fournissait ses voisins d'argent, de fer, d'alebâtre, de cristal, de jaspe etc. qui, comme nous venons de le dire, étaient très-communs sur son territoire.

Cappadociens comment représentés.

On voit au revers d'une médaille d'Adrien (fig. 8 de la planche 40) un guerrier de la Cappadoce qui tient un *labarum*: il porte, dit Malliot, sur sa cuirasse un manteau doublé d'une pelisse, ou peut-être orné de franges, qui a une ouverture par où passe la tête: ce manteau est étroit par les côtés, et ne dépasse pas l'épaule: par devant il ne couvre que la poitrine, et descend par derrière jusqu'aux jarrets: la chaussure de ce guerrier lui monte jusqu'à mi-jambes: il est sans barbe, et a les cheveux à la Romaine. Cette description de Malliot ne répond ni à la figure qu'il présente dans son ouvrage sur les costumes des Anciens, ni à la médaille authentique que nous avons rapportée sous le n.° 8, et sur laquelle on peut se former une idée véritable d'un soldat de la Cappadoce. C'est ce qui prouve encore d'avantage l'inéxactitude de cet écrivain, tant dans les descriptions qu'il fait des anciens monumens, que dans les explications qu'il en donne.

Frœlich rapporte plusieurs medailles des Rois de la Cappadoce: on les y voit presque tous avec le diadême, sans barbe, et les cheveux courts. Ariobarzane III est le seul qui les ait un peu longs. Les Cappadociens n'eurent de villes que sous les Romains: ils étaient armés comme les Paphlagons: leurs casques étaient de cuir ou d'ozier, et du milieu s'élevait en pointe une touffe de cheveux entrelassés qui formaient une tiare: leurs lances étaient d'une longueur médiocre, et leurs boucliers petits; quelques autres prétendent qu'ils étaient armés de dards et de poignards: leur chaussure leur arrivait à mi-jambe, et selon l'abbé Mignot, allait jusqu'au genou. On voit sur une médaille d'Amastris ville de la Paphlagonie, (fig. 9 de

la planche 40), une tête avec un casque Grec, au dire de Malliot, qui couvre la nuque, et termine par quelque pendans précieux: le revers offre l'image d'un guerrier vêtu d'une tunique sans manches, qui descend jusqu'à mi-jambe: son manteau est ajusté en forme de toge: sa coëffure est une espèce de tiare, dont la partie inférieure couvre les épaules comme un capuchon: il a de la barbe, et tient d'une main un cimetère, et de l'autre la tête d'un ennemi étendu à ses pieds. Cette médaille d'Amastris, que le même écrivain appelle Amestris, ne répond pas plus que la précedente à la description que nous venons d'en donner. Nous l'avons observée attentivement dans le Cabinet des médailles de cette ville, et M.r Cattaneo qui en est le Directeur à eu la complaisance de nous en faire lui même l'explication (1). Nous en présentons ici le dessin, et laissons au lecteur à juger si cette médaille peut nous fournir des notions exactes sur la forme de l'habillement des Paphlagons.

COSTUME DES COLCHIDIENS.

Description de la Colchide. Situation. Rivierès.

La Colchide, appelée aujourd'hui Mingrélie, avait pour limites l'Ibérie à l'orient, le Pont-Euxin à l'occident, l'Arménie au midi, et le Caucase au nord. Elle était arrosée par le Corax, l'Ippus, le Cariste, le Phase, l'Absar, le Cyssus et l'Ophi, rivières qui toutes vont se jeter dans le Pont-Euxin: les autres sont de peu d'importance. La Colchide était anciennement un pays agréable et fertile, abondant en tout ce qui est nécessaire aux besoins de la vie, et riche en mines d'or: ce qui peut-être a donné origine à la fable de la toison d'or, et à l'expédition des Argonautes si célèbre chez les Anciens (2). *Sol.*

(1) *Amastris*
Caput Palladis galeatum
Perseus stans d. harpam, s. caput Medusae resectum, jacente humi trunco, in area mon.

(2) Voy. ce que nous avons dit de la toison d'or dans le Costume de la Gréce, pag. 77 et suiv. Europe vol. I.er

Villes principales.

Ses villes principales étaient, Pizius appelée par Strabon la *grande ville*, laquelle était bien fortifiée et servait aux Romains de boulevard contre les Sarmates et autres peuples barbares; Dioscure, bâtie par Castor et Pollux, héros de l'expédition des Argonautes, ou, selon d'autres, par Amphyte et Cercius leurs cochers: cette ville ainsi appelée, du nom de Castor et Pollux, auxquels les Grecs avaient donné celui de *Dioscuroi*, était autrefois le centre d'un grand commerce, que fréquentaient les marchands de divers pays éloignés, et où, selon Pline liv. VI, on parlait trois cents dialectes différens: elle est connue maintenant sous le nom de Savatopol: Aea au bord du Phase, jadis célèbre au rapport de Pline; Phase, ainsi appelée du nom de cette rivière, et qui fut le lieu du débarquement des Argonautes; et enfin Cytasituée à l'embouchure du Cianée, et patrie de la fameuse Médée, à laquelle les poètes donnèrent dans la suite le surnom de *Cytaeis*.

Habitans.

Hérodote dit dans son liv. II, que Sésostris, à son retour de son expédition dans la Scythie, laissa une partie de son armée en Colchide pour la peupler; et que par conséquent les habitans de cette contrée sont d'origine Egyptienne. Cette origine, ajoute cet historien, se reconnait aisément, non seulement aux traits de ressemblance qu'ils ont avec les Egyptiens, tels que le teint brun de la peau et les cheveux crépus, mais encore à la conformité des usages, qui leur étaient communs avec ces derniers, comme la circoncision et autres pratiques religieuses: on remarque en outre tant de rapports dans le langage de ces deux peuples, qu'il est impossible de douter que le premier ne soit point de race Egyptienne. La population de la Colchide s'accrut dans la suite des colonies que vinrent y établir divers autres peuples, tels que les Eniaques, les Ampreutes, les Laziens, les Liguriens, les Marses, les Istres, les Mosques, et les Manrale du nom desquels quelques-uns font dériver celui de Mingrélie.

Gouvernement.

Pline nous apprend, liv. XXXIII. chap 3, que Sésostris Roi d'Egypte fut vaincu et mis en fuite par celui de la Colchide. Ce fait est en contradiction avec l'opinion d'Hérodote que nous venons de rapporter, d'après laquelle les Colchidiens seraient des descendans des Egyptiens; mais s'il était vrai, il serait clairement démontré, par cela seul que les premiers avaient non seulement leurs Rois à cette époque, mais encore qu'ils formaient déjà une nation très-puissante. Nous n'avons pourtant que fort-peu de notions au sujet de ces Rois:

ceux dont l'histoire fait mention sont, Elius, Eétes, Eétes II, Salauce, Eusubope, Oltax et Aristarque. Elius régnait avant l'expédition des Argonautes: il eut pour successeur son fils Eétes, qui accueillit Phryssus fuyant avec sa sœur Hellé la persécution d'Ino leur marâtre, dans un navire dont la proue portait l'image d'un bélier d'or ou doré: ce fut sous son règne qu'eut lieu la fameuse expédition des Argonautes dont nous avons parlé ailleurs (1). Après la mort d'Eétes, la Colchide, au rapport de Strabon, fut divisée en plusieurs petits états, mais le motif de cette division nous est resté inconnu: car on ne trouve plus aucune mention de souverains en Colchide jusqu'au tems de Xénophon, lequel rapporte que lors de son expédition en Asie, le fils d'Eétes second de ce nom, régnait dans cette contrée. Pline parle de Salauce et d'Eusubope, qui, dit-il, avaient découvert de riches mines d'or dans le pays des Savans. Oltax était Roi de Colchide durant la guerre de Mithridate, avec lequel il était allié contre les Romains; mais ayant été fait prisonnier et conduit en triomphe par Pompée, son royaume fut donné à Aristarque. Pharnace II Roi de Pont s'en empara pendant que Cesar s'oubliait en Egypte avec la belle Cléopatre, mais il fut bientôt contraint d'abandonner sa conquête. Depuis lors il n'est plus parlé des Colchidiens jusqu'au règne de Trajan, auquel ils se soumirent volontairement.

COSTUME DES IBERIENS.

L'Ibérie, maintenant appelée Georgie, était bornée à l'occident par la Colchide et par une partie du Pont, au nord par le Caucase, à l'orient par l'Albanie, et au midi par l'Arménie. *Description et situation de l'Ibérie.* Parmi les rivières principales de l'Ibérie on compte le Cyrus et l'Arague, qui se joint à la première. *Rivières.* Pline parle d'une autre rivière à laquelle il donne le nom d'Iberus, d'où quelques écrivains ont fait dériver celui d'Ibérie. Le Caucase sépare cette contrée de la Sarmatie Asiatique. *Montagnes.* Ses anciens habitans étaient, selon Pline liv. VI, les Mosques, les Armenocalibes, les Sacassans, les Macrons, les Sylves, les Didures et les Sodiens. Tacite, liv. V, suppose que les

(1) Voy. le Costume de la Gréce au même endroit.

Ibériens et les Albaniens leurs voisins sont venus anciennement de la Thessalie avec Jason; mais quelle que soit leur origine, ce qu'il y a de certain à leur égard, c'est que les premiers formaient une nation vaillante et belliqueuse, qui sut conserver son indépendance, si l'on en croit Plutarque (1), malgré tous les efforts que firent successivement contre elle les Médes, les Perses, et les Macédoniens. Strabon nous fait le tableau suivant de leurs usages et de leur gouvernement. Les Ibériens, dit-il, dans le onzième livre, sont divisés en quatre classes dont la première est celle des nobles, la seconde celle des prêtres, la troisième celle des gens de guerre et des agriculteurs, et la quatrième celle du bas peuple. Le Roi se prend dans la première classe; à sa mort le plus ancien de sa famille est appelé à lui succéder, et le plus ancien d'âge après celui-ci, toujours dans la même famille, a l'administration de la justice et le commandement de l'armée: la classe du bas peuple est employée aux choses les plus viles, et n'est guères mieux traitée que les esclaves. Les prêtres, outre les fonctions qui leur sont propres, jugent les procès et toutes les questions qui s'élèvent entre les gens du pays et les étrangers. Les habitans de la campagne sont très-industrieux, et connaissent parfaitement l'agriculture; mais ceux qui vivent dans les montagnes ont un naturel sauvage, et ressemblent beaucoup aux Scythes et aux Sarmates, tandis que les premiers approchent des Arméniens et des Perses par la forme de leurs vêtemens ainsi que par leurs mœurs. On pourrait conjecturer, d'après ce passage de Strabon, que le gouvernement de ce peuple était monarchique; mais on ne trouve aucune mention de ses Rois jusqu'à Mithridate le Grand, époque à laquelle ils étaient gouvernés par un certain Artox, qui se réunit à ce Monarque contre Lucullus et contre Pompée, par qui il fut contraint à conclure la paix avec les Romains. A sa mort, il laissa le trône à Pharnabaze son fils, qui, après avoir été vaincu par Canidius lieutenant de M. Antoine, s'allia aux Romains contre Zabère Roi d'Albanie. Quant aux autres Rois de l'Ibérie, dont les Anciens font mention, on trouve Mithridate, Pharasméne, Mithridate II, Rhadamiste et Pharasmène II, qui tous étaient en outre maîtres de l'Arménie, comme nous le verrons ensuite. Depuis ce dernier, dont le règne fut contemporain de celui d'Adrien, jusqu'au partage de l'empire,

Gouvernement et mœurs.

Rois de l'Ibérie

(1) Plut. in Pomp.

les historiens gardent un profond silence sur cette contrée. Il paraîtrait néanmoins que les Ibériens continuèrent à être gouvernés par des Rois de leur nation: car on sait que long tems après le partage de l'empire, ces peuples ayant embrassé la religion Chrétienne, Girgéne leur Roi implora le secours de l'Empereur Justin contre Cavadès Roi de Perse, et que Zonabarzés autre Roi se transporta à Constantinople pour y être baptisé. L'Ibérie est aujourd'hui sous la dépendance des Persans, de qui elle est connue sous le nom de Gurgistan ou pays des Georgiens, ainsi que nous le le verrons en parlant de la Perse-

COSTUME DES ALBANIENS.

Description de l'Albanie. Situation.

L'Albanie, connue aujourd'hui sous le nom de Chirvan et de Georgie orientale, avait pour confins à l'occident l'Ibérie, à l'orient la mer Caspienne, au nord le Caucase, et au midi l'Arménie. Ses rivières principales sont le Cyrus ou Cyrnus, l'Albanus, le Casius, le Gerrus, la Soana, le Cambyse et l'Alazon, qui toutes vont se perdre dans la mer Caspienne. Son sol est extrêmement fertile et agréable. On y comptait anciennement un grand nombre de villes: Strabon, Ptolémée et Pline font mention des suivantes; Télébe, Talbi, Gelda, Thiauna, Tabilaca, Albana, Cadaca, Mysia, Boziate et Cabalica, que Pline désigne comme la capitale de l'Albanie. On lit dans Strabon que les habitans de cette contrée étaient d'une taille très-haute, et d'une complexion robuste; que généralement parlant ils étaient d'un aspect gracieux, et qu'ils ne l'emportaient pas moins sur les autres peuples en politesse et en agrémens qu'en stature. Les voyageurs modernes vantent la beauté des femmes de la Georgie et du Chirvan, sans cependant ne rien trouver d'extraordinaire dans les hommes, tandis que les Anciens ne parlaient que de la beauté des hommes, et ne disaient pas un mot de celles des femmes. Le même auteur nous apprend encore, que la simplicité des Albaniens était telle, qu'ils n'avaient aucune connaissance des poids ni des mesures, qu'ils ne fesaient aucun usage de l'argent, et ne savaient point compter au delà de cent; ensorte qu'ils ne fesaient de commerce qu'entre eux et par voie d'échange. Pline rapporte qu'ils avaient en grande estime les vieillards, et ceux

Rivières. *Villes.* *Habitans.*

que la nature avait favorisés d'une forte complexion ; qu'ils avaient une excellente vue; et que leurs femmes, issues selon lui des Amazones, ne le cédaient point aux hommes en audace et en valeur.

Gouvernement. L'Albanie était divisée anciennement en plusieurs petits états: Strabon dit qu'on y parlait vingt six dialectes différens, et que le nombre de ces dialectes y était égal à celui des divisions territoriales, dont chacune avait son Roi particulier ; mais les Albaniens proprement dits ayant pris le dessus dans la suite des tems sur les autres petits Princes s'emparèrent de tout le pays, et se trouvaient en état, au rapport du même écrivain, de mettre sur pied, lors des campagnes de Pompée, soixante mille hommes d'infanterie et vingt mille de cavalerie. *Rois d'Albanie.* Quant à leurs Rois, il n'en est fait aucune mention jusqu'au règne d'Alexandre, auquel le Roi d'Albanie, selon ce qu'on lit dans Pline liv. VIII, et dans Solin liv. IX, avait fait présent d'un chien d'une grosseur et d'une férocité extraordinaires. L'histoire parle encore d'un autre Roi nommé Orèse, qui s'étant ligué avec Tigrane fils de Tigrane le Grand, obligea Pompée à marcher contre lui. Orése eut pour successeur son fils Zebère, qui fut défait dans une bataille qu'il osa risquer contre Canidius lieutenant de M. Antoine, et forcé de demander la paix. Il est aussi parlé de Pharasmène, comme ayant fait de grands ravages en Arménie, en Cappadoce et en Médie du tems de l'Empereur Adrien. Trebellius et Marcellin citent deux autres Rois d'Albanie, qu'ils ne nomment point, dont l'un était contemporain de Sapor I.er Roi de Perse et de l'Empereur Valerien, et l'autre régnait du tems de Sapor II, avec lequel il se ligua contre Constance fils de Constantin le Grand. Les Albaniens continuèrent à être geuvernés par des Princes de leur nation jusqu'au règne de Justinien II, qui, au dire de Zonara et autres écrivains, subjugua l'Albanie par le moyen de Léonzius son Général.

COSTUME DES ANCIENS ARMÉNIENS.

Nom. Tout ce qu'on dit de l'étymologie du mot Arménie n'est que frivoles conjectures. L'étendue du pays qui porte ce nom, se divisait anciennement en grande et en petite Arménie. *Grande et petite Arménie.* La grande, dont nous parlerons d'abord, avait pour limites, selon Strabon liv. XI,

savoir; au midi le mont Taurus; à l'orient les deux Médies; au nord l'Ibérie et l'Albanie; et à l'occident la petite Arménie, avec une partie du Pont et du cours de l'Euphrate. Le même écrivain met au nombre des principaux fleuves de cette contrée, fameux chez les Anciens, le Lycus et le Phase qui se jettent dans le Pont-Euxin, le Cyrus et l'Arax qui vont se perdre dans la mer Caspienne, et le Tygre et l'Euphrate qui ont leur embouchure dans le golfe Persique. Néanmoins le Lycus, le Phase et le Cyrus, quoique prenant leur source dans l'Arménie, sont regardés par la plupart des anciens géographes, ainsi que nous l'avons vu plus haut, comme appartenant au Pont, à la Colchide et à l'Albanie: car les deux premiers ne passent que sur les frontières de l'Arménie, et le dernier sort des montagnes de l'Ibérie, qui séparent cette contrée de la précédente. Ses montagnes les plus remarquables sont les Moschiques, qui séparent la partie occidentale de l'Arménie de la Colchide; les Pavindres qui s'étendent depuis les Moschiques jusqu'aux confins de la petite Arménie et du Pont; le mont Masius qui borne la province de Sophène au midi, comme l'Antitaurus au nord; le Niphates connu des poètes, et célèbre encore pour être la source du Tygre; le mont Abo, où l'Euphrate prend la sienne; les monts Phordiens, qui, selon Strabon, séparent la province de Sophène et le reste de l'Arménie de la Mésopotamie; et enfin le mont Ararat sur lequel s'arrêta l'arche à la fin du déluge. Parmi les montagnes dont ce pays est hérissé, on trouve de tems à autre d'agréables et fertiles vallées; mais si on n'y avait pas l'avantage des irrigations, cette contrée serait presque entièrement stérile; c'est pourquoi toutes ces productions sont le fruit du travail de ses habitans. Le froid y est si vif, que les fruits y sont de plus mauvaise qualité que dans les pays plus septentrionaux; il n'est pas rare d'y voir tomber de la neige dans le mois de juin, et les montagnes en sont couvertes toute l'année.

Situation de la grande Armenie.

Fleuves.

Montagnes.

Sol.

Les villes les plus considérables de l'Arménie étaient Artaxates sa capitale, laquelle, au rapport de Strabon liv. XI, fut bâtie par Artaxias dans une plaine qu'Annibal lui avait donnée, là où l'Arax forme un coude. Lucullus, après la défaite de Tigrane Roi de cette contrée, ne voulut point se hazarder à mettre le siége devant cette ville, qu'il regardait comme imprenable. Corbulon commandant général des armées Romaines sous Néron ayant contraint Thyridates à la lui céder, la détruisit jusques dans ses fon-

Villes principales.

demens; mais Thyridates désespéré d'avoir perdu le trône avec sa capitale, alla à Rome se jeter au pied de Néron, qui non seulement lui rendit le diadême, mais encore lui accorda la permission d'emmener avec lui un grand nombre d'ouvriers pour rebâtir Artaxates, à laquelle il donna, en signe de reconnaissance, le nom de Néronie. Les autres villes de marque étaient, Sébaste au bord de l'Euphrate; Armosate ou Arsamosate entre le Tygre et l'Euphrate; Tigranocerte bâtie par Tigrane pendant la guerre de Mithridate, et située sur un mont escarpé entre les sources du Tygre et le Taurus; Artagère où l'Empereur Caïus mourut d'une blessure; Carcatiocerte, Colonia, Théodosiopolis bâtie par l'Empereur Théodose, et Corsa que Ptolémée place sur les bords de l'Euphrate.

Anciens habitans.

Hérodote fait descendre les Arméniens des Phrygiens, à cause de quelques mots de la langue de ces derniers qui se rencontrent dans celles des premiers; mais ces rapports de langage pourraient bien venir aussi des relations commerciales qui existaient entre ces deux peuples. Strabon parle des Arméniens comme étant originaires des Syriens, ou plutôt ils regardent les uns et les autres comme deux tribus d'une même nation. Cette opinion parait à Boccart la plus vraisemblable, eu égard à la ressemblance de mœurs et de langage qu'on observe entre eux. Dans la suite des tems il se mêla parmi eux un grand nombre d'étrangers, et surtout de Phrygiens, de Grecs et de Perses, ainsi que l'attestent Strabon et Ptolémée.

Gouvernement.

Rois de l'Arménie Scytha. Barzane. Araxe etc.

Si l'on veut en croire Bérose, le premier Roi de l'Armenie fut Scytha, auquel succéda Barzane, après la mort duquel ce pays fut divisé en plusieurs petits états. Plutarque (De fluviis) fait mention d'un Roi d'Arménie appelé Araxe, qui fuyant la vengeance d'un certain Miésalque, se noya dans le fleuve Helmus, auquel on donna depuis le nom de ce Roi. Les Arméniens passèrent ensuite sous la domination des Médes, dont ils devinrent tributaires, malgré qu'ils eussent conservé leurs propres Rois: car Tigrane et Sabaris étaient fils de celui qui fut subjugué par Cyrus; et après leur mort, l'Arménie devint une province de la Perse. Alexandre, après s'en être emparé, donna pour gouverneur à toute cettè contrée Mithrines, auquel succéda Phrataphernе, et à celui-ci Oronte, après la mort duquel, si l'on en croit Diodore, les Arméniens secouèrent le joug Macédonien, et se choisirent un Roi de leur nation. Cet Etat retomba encore sous la même domination: car nous savons positivement qu'il fut au pouvoir d'Antigone, et après lui de

Seleucus et de ses descendans jusqu'au règne d'Antiochus le Grand, pendant le minorité duquel Zadriade et Artaxias, qui en étaient gouverneurs, profitant de l'absence des troupes qui étaient employées ailleurs, s'emparèrent de tout le pays, auquel ils réunirent d'autres contrées, et le divisèrent en deux royaumes, l'un sous le nom de grande Arménie qu'Artaxias garda pour lui, et l'autre sous celui de petite Arménie qui fut le partage de Zadriade.

Artaxias régna paisiblement jusqu'à Antiochus Epiphane, qui tailla son armée en pièces et le mit lui même dans les fers. On ignore quel fut le successeur d'Artaxias: car l'histoire d'Arménie présente ici une lacune d'environ soixante dix ans, qui comprend précisément l'intervalle de tems écoulé entre sa défaite, et l'avénement de Tigrane le Grand au trône d'Arménie, lequel se rendit si célèbre par son alliance avec Mithridate contre les Romains. A Tigrane succéda son fils Artuasde, qui fut dépouillé de tous ses trésors et chargé de chaînes par M. Antoine, en punition de sa trahison. A la nouvelle de la captivité de leur Roi, les Arméniens mirent sur le trône son fils Artaxias, lequel ayant perdu une bataille contre les Romains, fut contraint de laisser son royaume en proie à l'insatiable avidité d'Antoine, qui le donna à Alexandre, enfant qu'il avait eu de Cléopatre. Artaxias II fils d'Artuasde recouvra les états de son père, mais il n'en jouit pas long tems: car ayant perdu la vie par une trahison de ses amis, ou comme d'autres le prétendent, ayant été chassé du trône par Archelaüs Roi de Cappadoce, et par Tibère Néron, ce dernier donna l'Arménie à Tigrane II, frère puiné d'Artaxias: peu de tems après le même Tibère le fit mourir, et laissa la couronne à ses fils qui ne firent rien de remarquable, les Rois d'Arménie étant alors moins que les délégués des officiers Romains, qui gouvernaient les provinces de l'empire dans l'orient. Après la mort de ce dernier, l'Empereur donna le royaume à Artuasde II, qui, selon quelques-uns, était fils d'Artaxias II. Fatigués du joug des Romains, les peuples de l'Arménie chassèrent Artuasde, et donnèrent la couronne à Phraates Roi de Perse; mais les Romains l'obligèrent bientôt à se retirer, et rétablirent Artuasde sur le trône. Après sa mort, Tigrane III pria inutilement les Romains de l'élever à sa place: ce royaume, à la sollicitation des Arméniens eux mêmes, fut conféré par Caïus au Méde Ariobarzane: ce dernier eut pour successeurs Vonon, Orode, Zénon appelé ensuite Artaxias, Arsace, et Mithridate Ibé-

Artaxias.

Tigrane le Grand.

Artuasde etc.

Tigrane II.

Artuasde II, Phraates, Ariobarzane, etc.

Mithridate Iberien,

Rhadamiste. *Thiridate.*

rien, qui ne posséda pas long tems ce royaume, par l'effet de l'ingratitude et de la perfidie de son neveu Rhadamiste (1), lequel s'empara immédiatement de toute l'Arménie. Thiridate frère de Vologése Roi de Perse, instruit que par suite de la mort de Mithridate Ibérien, Rhadamiste avait usurpé sa couronne, envoya des troupes contre lui pour faire valoir les droits qu'il croyait avoir sur ce royaume, comme ayant été possédé par quelques-uns de ses ancêtres. Les Arméniens et les Parthes chassèrent Rhadamiste du trône à plusieurs reprises: accablés de tant de guerres, et fatigués de voir leur pays en proie tantôt aux Parthes, tantôt aux Ibériens, les Arméniens résolurent enfin d'envoyer à Rome des députés, pour supplier l'Empereur Néron de leur donner un Roi qui les délivrât des maux dont ils étaient affligés. Néron chargea en conséquence Domitius Corbulon d'aller remettre l'ordre dans ce royaume; ce Général étant entré en Arménie chassa Thiridate,

Tigrane.

à la place duquel Néron mit Tigrane fils d'Alexandre, que son père Hérode le Grand fit mourir. Dès que Vologése eut appris que son frère avait perdu la couronne, et qu'on l'avait mise sur la tête d'un étranger, il tourna toutes ses forces contre les Romains, dans l'intention de recouvrer l'Arménie à quelque prix que ce fût, et de rétablir son frère sur le trône. Vologése battit en effet les Romains qui étaient sous les ordres de Cesennius Petus, et les obligea à se retirer honteusement de l'Arménie; mais Corbulon ayant pris le commandement de l'armée rentra en Arménie, et y jeta une telle épouvante par le seul bruit de son nom, que Thiridate lui envoya une députation pour lui demander une entrevue, dans laquelle il fut convenu, que Thiridate déposerait son diadême devant l'image de l'Empereur, pour ne plus le recevoir que des mains de l'Empereur lui même. Thiridate se transporta donc à Rome, où Néron l'accueillit avec la plus grande magnificence, et lui rendit le diadême.

Etat de l'Arménie depuis Thiridate jusqu'à present.

Son règne fut de neuf ans, et après lui vinrent d'autres Rois, qui n'étaient que des vassaux de l'empire Romain, nommés ou au moins confirmés par l'Empereur. L'Arménie demeura dans cet état jusqu'au règne de Trajan, qui ayant encore ajouté la Mésopotamie à ses vastes Etats, forma de l'Arménie une province. Cependant elle ne tarda pas à recouvrer sa liberté, et fut de nouveau gouvernée

(1) Cette noire trahison est rapportée par Tacite. Annal. liv. XII, chap. 10.

par ses Roi propres du tems de Constantin et de ses successeurs, de qui ces Rois relevaient comme vassaux. Sous Justin II elle tomba au pouvoir des Sarrasins, qui la gardèrent jusqu'à l'invasion des Turcs, lesquels lui donnèrent le nom de Turcomanie; mais tandis que ces derniers étendaient leurs conquêtes dans la Perse et autres contrées de l'orient, les Arméniens secouèrent leur joug et relevèrent la dynastie de leurs Rois, qui se soutint jusqu'à l'époque où ils furent de nouveau subjugués par Occadan, ou comme d'autres l'appellent Heccata, fils de Gengis premier Kan des Tartares. La puissance de ces conquérans ne s'affermit pourtant pas au point d'anéantir tout-à-fait la race des Rois d'Arménie: car nous savons qu'Ussan Cassan occupait encore ce trône, lorsqu'en 1472 il fut appelé à celui de Perse, et qu'il fit de l'Arménie une province de son nouvel empire; elle demeura dans cet état jusqu'en l'an 1522, qu'elle fut conquise par Selim II, qui la réunit à l'empire Turc, duquel elle dépend encore aujourd'hui, à l'exception de sa partie orientale qui appartient à la Perse, comme nous le verrons dans la suite.

Religion.

Strabon nous apprend que les Arméniens, les Médes et les Perses adoraient tous les mêmes divinités. Il parait néanmoins que, chez les premiers, la principale était la Déesse Tanaïs, ou comme d'autres l'appellent Anaitis, qui avait des temples dans toute l'Arménie, et surtout dans la province de l'Acilésine, où elle était particulièrement adorée. Là, on lui avait élevé un temple magnifique, dans lequel était une statue en or massif et d'un travail inestimable: ce temple fut pillé par les troupes Romaines dans la guerre d'Antoine en Perse. Les Arméniens étaient dans l'usage de consacrer les prémices de leurs filles à la lubricité des prêtres de cette Déesse, comme un hommage qui lui était dû. Ils avaient encore une autre divinité appelée Baris, qui était honorée dans un temple superbe; mais on ne trouve nulle part en quoi consistait le culte qu'on lui rendait. Juvenal attribue aux Arméniens l'invention de l'art de consulter les entrailles des pigeons, des chiens et même des enfans, pour prédire les choses futures. D'autres prétendent que ce peuple était aussi dans l'usage barbare de sacrifier des victimes humaines: ce qui semble confirmé en quelque sorte, parce que raconte Plutarque *de fluviis*, savoir; qu'Araxe Roi d'Arménie ayant été assuré par un oracle, qu'à la suite d'une guerre qu'il ferait contre les Perses, il reviendrait chargé de dépouilles, pourvu qu'il immolât ses deux

Principales divinités des Arméniens. La Déesse Tanaïs.

Dieu Baris.

filles, il en fit sacrifier à leur place deux autres, qui étaient filles d'un des nobles de sa cour appelé Miesalque, se flattant de satisfaire ainsi à la condition que l'oracle lui avait imposée. Mais Miesalque ne tarda point à venger la mort de ses deux filles par le meurtre de celles du Roi; et il le poursuivit lui même avec un tel acharnement, qu'il l'obligea à se noyer dans l'Helmus, ainsi que nous l'avons dit plus haut.

Arts, sciences, commerce

Nous ignorons quel pouvait être l'état des arts et des sciences en Arménie, et tout ce que nous en savons ne nous vient que d'écrivains peu accrédités. C'est dans cette contrée, selon Bérose liv. III, que Noé enseigna aux hommes les élémens de toutes les sciences divines et humaines, et qu'il mit par écrit divers secrets natutels, dont la connaissance n'était permise qu'aux prêtres. Le même écrivain ajoute, que ce Patriarche laissa encore aux Arméniens des livres qui traitaient des cérémonies religieuses, et qu'il leur apprit l'astronomie, ainsi qu'à distinguer les mois et les années. Les Arméniens prétendent même qu'ils tiennent de lui l'art de l'agriculture, et qu'il fut leur premier Roi. Leur langue, au rapport de Strabon, avait beaucoup de ressemblance avec celle des Syriens; du moins il parait, d'après ce que dit Poliène (liv. IV), qu'ils fesaient usage de caractères Syriaques. On ne trouve dans les anciens écrivains aucune trace du genre de commerce que pouvait faire ce peuple dans ces tems éloignés: néanmoins il est à présumer, que la commodité du Tygre et de l'Euphrate pour la navigation, et l'exemple des avantages que les Syriens se procuraient par leur industrie, leur auront fait naître de bonne heure l'idée de faire le commerce, non seulement de leurs propres productions, mais encore de celles des pays étrangers; et l'on ne saurait guères expliquer par quel autre moyen ils auraient pu acquérir les grandes richesses qu'ils ont possédées sous quelques-uns de leurs Rois.

Diadéme et tiare des Rois.

Les Souverains de ce pays réunissaient le pontificat à la dignité royale: ils portaient le diadême sur la tiare, dont la partie supérieure, qui était le plus souvent dentelée, ressemblait à une couronne à rayons; elle se terminait derrière la tête, ou par une seule queue ronde et large par le bas, ou par trois queues qui allaient en se rétrécissant vers les extrémités, et tombaient sur les épaules sous une forme tantôt carrée et tantôt ronde, avec des étoiles en broderie. Voy. les fig. 11, 12, 13, et 14 de la planche 40.





Les Satrapes de l'Arménie au de là de l'Euphrate recevaient de l'Empereur Romain une chlamyde, à laquelle tenait une écharpe d'étoffe brochée en or: cette chlamyde était faite avec l'espèce de byssus qui se tire de certains coquillages marins. *Chlamydes.*

Au milieu de la planche 41 on voit deux figures prises d'un bas-relief de l'Arc de triomphe de Constantin, lesquelles représentent deux Arméniens. La première figure de gauche, prise d'une médaille de l'Empereur Auguste, ainsi que la première de droite, copiée sur un autre médaille de Marc Antoine, offrent encore l'une et l'autre le portrait d'un Arménien. Diverses médailles du haut empire nous montrent l'Arménie, tantôt sous la figure d'un soldat tenant un arc avec une lance, et sans armure; sa robe serrée sur les hanches passe sur une seule épaule, laisse les bras nus, et arrive seulement à mi-jambes: son bonnet pointu a, par derrière, une large bande qui lui tombe sur le dos; tantôt elle est représentée sous l'aspect d'un homme vêtu d'une longue robe avec des manches courtes, le corps ceint, ayant pour coëffure un bonnet haut et pointu, et assis au pied d'un trophée composé d'un petit casque, de quelques boucliers ovales et hexagones, de quelques javelots etc. On voit sur le revers d'une médaille d'Auguste, fig. 15 planche 40, quels singuliers carquois avaient les Arméniens; et la fig. 10 de la même planche offre l'image de l'Arménie, prise du revers d'une médaille du même Empereur, qui existe dant le cabinet des médailles de cette ville. *Portraits d'Arméniens.*

PETITE ARMENIE.

La petite Arménie fit partie de la Cappadoce jusqu'au règne d'Antiochus le Grand, époque à laquelle Zadriade et Artaxias, comme nous l'avons dit plus haut, s'étant emparés de ce pays et y ayant réuni d'autres provinces, le divisèrent en grande et petite Arménie. Celle-ci avait pour limites, à l'orient l'Euphrate, qui la séparait de la grande Arménie; au midi le Taurus, qui la séparait de la Cilicie; à l'occident et au nord les monts Scordiscus, Aman et Antitaurus, qui la séparaient de la Cappadoce. Ses villes les plus remarquables étaient, Méliténe située dans la province du même nom, capitale de la petite Arménie, appelée ensuite Malaxia, et

Description de la petite Arménie. *Confins.* *Villes principales.*

aujourd'hui Sour; Nicopolis bâtie par Pompée, en mémoire de la grande victoire remportée par lui sur Tigrane le Grand; Garnace ville forte; Aza, Arabysse, Dascusa, Zimara, Ladana et plusieurs autres citées par Ptolémée, et dont on ne connaît plus que les noms.

Gouvernement.

Nous avons déjà vu que le premier Roi de la petite Arménie fut Zadriade, lequel s'étant allié aux Romains, fut maintenu par eux sur le trône qu'il avait usurpé. Ses descendans l'occupèrent jusqu'à Tigrane I.er, Roi de la grande Arménie, qui tua dans une bataille Artane dernier Roi de la race de Zadriade. Tigrane devenu maître de la petite Arménie en fut chassé par Pompée, qui la donna à Déjotare Thétrarque de la Galatie. Déjotare vécut dans la plus grande intimité avec Sylla, Lucullus, Pompée, Muréna, Caton, Cicéron et Brutus, et fut honoré par le Sénat du titre d'ami et allié du peuple Romain, ainsi que Déjotare II son fils, qui régna ensuite avec son père, et ne fut pas moins attaché que lui aux Romains, ayant été élevé par Caton. La famille des Déjotare s'étant éteinte dans la personne de ce dernier, ce royaume fut donné à Artuasde Roi de Médie, et ensuite par Marc Antoine à Polémon Roi de Pont, auquel succéda Archélaüs Roi de Cappadoce, et à celui-ci Cotys de Bosphore. Néron le donna depuis à Aristobule, à la mort duquel il passa à Tigrane son plus proche parent. Ce dernier étant mort sans enfans, les Romains firent de ce royaume une de leurs provinces, et il resta dans cet état jusqu'au partage de l'empire, qui le mit entre les mains des Empereurs d'orient: lors du déclin de leur puissance il fut envahi par les Perses, et enfin par les Turcs, qui lui ont donné le nom de Genech.

Rois de la petite Arménie. Zadriade, Tigrane, Déjotare.

La religion, les mœurs et les usages des habitans de la petite Arménie étaient à-peu-près les mêmes que ceux des habitans de la grande, dont nous venons de tracer le tableau.

LE COSTUME

DES ASSYRIENS, DES BABYLONIENS, DES MEDES
ET DES PERSES,

DÉCRIT

PAR LE DOCTEUR JULES FERRARIO.

DESCRIPTION

DE L'ASSYRIE, DE LA BABYLONIE ET DE LA MEDIE.

Les mœurs et les usages des Assyriens, des Babyloniens, des Médes et des Perses présentent une telle conformité entre eux, qu'il serait impossible de traiter de chacun de ces peuples en particulier, sans s'exposer à tomber dans de fréquentes répétitions. On ne peut nier que ces différens pays n'eussent originairement leurs Rois propres, et ne formassent des états considérables; mais ils ne tardèrent pas à être engloutis dans la vaste Monarchie des Perses, dont ils devinrent de simples provinces. Les historiens de l'antiquité, qui ont parlé de la Perse, se sont peu occupés des peuples qui y furent aggrégés, ou ne nous en ont laissé que des relations fabuleuses. C'est pourquoi nous ne craignons pas qu'on nous fasse un reproche, de nous être bornés à un exposé succinct de ce qui est particulier à chacun de ces différens peuples, pour traiter plus au long du costume des Perses, avec lesquels ils furent réunis sous une même domination, et confondus en un seul corps de nation.

Assyrie *ainsi appelée d'Assur.*

L'Assyrie proprement dite, aujourd'hui appelée Kurdistan, prit ce nom d'Assur chef d'une colonie qui vint s'y établir, et était séparée de la Mésopotamie par le Tygre; elle s'étendait sur le bord oriental de ce fleuve, depuis les confins de l'Arménie au nord, jusqu'à ceux de la Babylonie au midi, et se trouvait séparée de la Médie à l'orient par une chaîne de montagnes appelées Zagros.

Confins.

Division en provinces. Calachène, Arapachytide, Adiabène etc.

Ptolémée la divise en provinces ou districts qui sont; la Calachène ou Calacine, l'Arapachytide, l'Adiabéne, l'Arbélytide, l'Apolloniate, la Sytacéne et la Calonytide. Dans la Calachène se trouvaient les villes de Mardé, Calash, Bessara et Resen. Calash bâtie par Assur donna son nom à toute la province. Les villes de l'Arapachytide, qui est la province la plus septentrionale de l'Assyrie,

Villes principales. nous sont demeurées totalement inconnues. L'Adiabéne était la principale de ses provinces, et elle donnait souvent son nom à toute l'Assyrie ; elle avait pris ce nom de celui des deux rivières appelées Diaba et Adiaba : Ptolémée et Ammien placent Ninus ou Ninive, Guagamela et Arbelles dans cette province. *Ninus ou Ninive. Guagamela et Arbelles.* La première de ces villes, jadis célèbre, fut fondée par Ninus sur le Tygre ou à peu de distance de ses bords; et dans l'Aturie, entre le Tygre et le Lycus se trouvait la ville, ou plutôt le village de Guagamela, où Alexandre remporta une victoire complette sur Darius; mais la gloire d'en transmettre le nom à la postérité lui fut enlevée par la ville la plus prochaine qui était Arbelles, ce conquérant ayant voulu qu'une victoire aussi mémorable portât le nom d'une ville importante, plutôt que celui d'un misérable village. *Apollonie.* Apollonie, la vingtième ville entre Babylone et Suse, et Arthémite qualifiée par Strabon de ville fameuse, étaient situées l'une et l'autre dans l'Appolloniate. Aucun écrivain ne fait mention de Caracante, Tebura, Arrapa et autres villes, excepté Ptolémée qui les place dans ce district. La Sytacéne était au midi de l'Apolloniate, et sa capitale était Sytace *Sytace.* ville grande et peuplée, que Xénophon met à quinze stades du Tygre : les autres villes de cette province sont inconnues. La Calonytide était la province la plus méridionale de l'Assyrie, et elle avait pour villes principales Cala et Ctésiphon : *Cala et Ctésiphon.* cette dernière était sur le Tygre, et devint la capitale de la Monarchie des Perses.

Le Tygre. Ce pays était dans les tems de sa splendeur une terre d'abondance, et devint presque stérile depuis l'écroulement de sa puissance politique. Le fleuve le plus considérable de l'Assyrie est le Tygre : les autres rivières moins remarquables, tels que le Lycus, le Capre et le Gorghus versent leurs eaux dans le premier. Les principales villes de cet Etat étaient situées sur les bords du Tygre, qui en arrosait toute la partie occidentale. Plusieurs écrivains sont d'avis que ce nom lui fut donné à cause du grand nombre de tigres qui rodent le long de ses rives; et que le Lycus et le Capre empruntèrent également les leurs de la multitude de loups et de chèvres qui peuplent leurs bords. Quelques-uns croyent néanmoins que la rapidité de son cours, effet naturel de la localité, est ce que lui a fait donner les noms de Tigr dans la langue des Médes, de Diglyte et Didgileh en Arabe, et de Hhiddekel en Hébreu, qui tous expriment la rapidité du dard.

La Babylonie avait pour capitale la grande ville de Babylone située sur l'Euphrate. Cette contrée était connue dans les tems reculés sous les noms de *Shinar*, *Sennaar*, *Singar* etc.: le nom de Babylone vient, selon quelques-uns, de celui de la tour appelée Babel, mot qui signifie confusion. Elle fut encore appelée quelquefois du nom de Chaldée, mais improprement, cette dénomination ne convenant qu'à la partie qui est la plus près du golfe. Xénophon dans sa retraite des dix mille, ni dans sa Cyropédie ne désigne jamais les Babyloniens sous le nom Chaldéens; et en effet il n'était propre qu'aux habitans d'une tribu, qui s'appliquaient dès l'enfance à l'étude de la nature, à l'observation des astres, et au culte des Dieux. Ce pays avait pour limites, au nord la Mésopotamie, au levant le Tygre, au couchant l'Arabie déserte, et au midi le golfe Persique avec une partie de l'Arabie Heureuse. La Babylonie renfermait, Babylone capitale de tout l'empire; Vologésie ou Vologésocerte, bâtie par Vologése Roi des Parthes du tems de Vespasien; Barsite, probablement la Borsippe de Strabon; Idiccare sur l'Euphrate aux confins de l'Arabie Déserte; Coche dans l'île Mésène formée par le Tygre; Sura et Pompedicha, l'emplacement desquelles est incertain. Ptolémée place dans la Chaldée les villes de Spunda, Batracharta, Shalatha, Altha, et Théridon, toutes sur le Tygre: dans la partie plus intérieure étaient, selon le même géographe, celles de Chuduca, Chumana, Bethana, Orchve, Biramba et plusieurs autres.

Babylonie. *Ses noms.* *Confins.* *Villes principales.*

Cette contrée jouit d'une douce température, mais cependant les chaleurs y sont si fortes en certains tems de l'année, que les habitans les plus riches sont obligés d'aller dormir dans des lieux souterrains et dans les citernes (1). Il y souffle aussi à certaines saisons un vent pestilentiel, dont les voyageurs modernes ont beaucoup parlé. Il y pleut fort-rarement: ce qui fait que les habitans des parties les plus septentrionales se donnent les plus grandes peines pour se procurer l'avantage des irrigations, lorsqu'ils ont des eaux à leur portée, surtout ceux qui se trouvent le long des bords de l'Euphrate, où les machines pour l'élévation des eaux sont si multipliées, qu'elles embarrassent la navigation de ce fleuve. Ces chaleurs excessives durent ordinairement huit mois, et les habitans assurent que s'il pleuvait seulement deux ou trois fois par an, ils

Climat et fertilité de cette contrée.

(1) Plutar. Sympos. liv. III.

en auraient assez. Hérodote (1) dit qu'il ne pleut que très-rarement en Assyrie, et que malgré l'identité de rapports qu'il y a entre ce pays et l'Egypte, sa fertilité ne lui vient pas des inondations du fleuve, mais bien de la peine que prennent les habitans de creuser des canaux, par le moyen desquels ils introduisent ses eaux dans leurs champs. De semblables canaux tiré de l'Euphrate, et de vastes réservoirs d'eau procurent aussi les bienfaits des irrigations à l'autre partie de cette contrée connue sons le nom de Chaldée: ce qui fait que le même historien, en la comparant à l'Egypte, vante son extrême fertilté, et ne craint pas d'assurer que la quantité de ses productions fesait le tiers de celles de tout l'empire des Perses.

Productions.

Les vallées et les plaines abondent en saules, ce qui a fait donner à cette partie du pays le nom de *vallée des saules.* On y trouvait aussi le palmier, et particuliérement celui dont l'espèce produit la datte, et servait aux habitans, selon le témoignage d'Hérodote (2), de nourriture, de vin et de miel. Il ne croissait dans toute cette contrée, de même qu'en Egypte, ni vigne, ni oliviers, ni figuiers, mais elle l'emportait sur toute autre par l'abondance de ses grains: le sésame y donnait l'huile au lieu de l'olive, et le palmier le vin au lieu de la vigne.

L'Euphrate.

Quant au mot Euphrate, nous observerons que c'est une de ces corruptions de langage, que nos traducteurs ont prises des Septante, et que les Grecs, comme l'observe judicieusement Reland (3), ont vraisemblablement empruntées des Perses, qui étaient dans l'usage fréquent de faire préceder le nom des fleuves de la sillabe *ab* ou *eu*, qui veut dire *eau*, de l'union de laquelle avec le mot *Frat*, nom que les peuples circonvoisins donnent encore aujourd'hui à ce fleuve, s'est formé celui d'Euphrate. Ce fleuve prend sa source dans les montagnes de l'Arménie, se dirige vers le midi en longeant la frontière orientale de la Syrie, sépare vers le sud-est la Mésopotamie de l'Arabie, et après avoir rencontré le Tygre va se jeter dans le Golfe Persique.

Médie.
Etymologie du mot Médie.

La Médie est désignée dans l'Ecriture sous le nom de *Madai*, qui était celui du troisième fils de Japhet. Les écrivains profanes

(1) Liv. I. chap. 193.
(2) Ibid.
(3) *De situ Paradisi.*

ne conviennent point de l'étymologie de ce mot; les uns le font dériver du nom d'un certain *Medus* fils de Médée et de Jason, et les autres de celui d'une ville de cette contrée appelée *Médie*; mais ce serait entreprendre un grand travail sans utilité, que de vouloir pousser plus loin les recherches sur l'origine de ces différentes dénominations. Elle était anciennement le siége d'un empire vaste et puissant, qui, au rapport de Ptolémée, avait ses confins pour limites, savoir; au nord la mer Caspienne; au midi la Perse, la Susiane et l'Assyrie; à l'orient le pays des Parthes et l'Hircanie; et à l'occident la grande Arménie. Elle était divisée autrefois en plusieurs provinces qui étaient, la Tropatène, la Caromytrène, la Daryte, la Marciane, l'Amariace, et la Syro-Médie, lesquelles, d'après une division plus moderne, furent réduites à deux seules, dont l'une s'appelait *Grande Médie*, et l'autre *Médie Atropathie* ou simplement *Atropathène*. La capitale de cette dernière province était Gaza, située, selon Pline, dans une grande plaine entre Ecbatane et Artaxate: les autres villes étaient Sanine entre l'Araxa et le Cambyse, Eazine entre le Cambyse et le Cyrus, et Cyropolis entre le Cyrus et l'Amardus. Les principales de la Grande Médie étaient Ecbatane, Laodicée, Apamée, Rageia, Arsace et autres, parmi lesquelles Ecbatane avait le rang de capitale de toute la Médie, et fut la résidence des Monarques des deux empires des Médes et des Perses. Les autres villes de cette province étaient, au dire de Pline, d'Ammien Marcellin et d'Isidore, Zombis, Patrigan, Gazaca, Margasis etc. Mais, comme la fondation de ces dernières eut lieu dans des tems postérieurs, ayant été bâties par les Macédoniens, Strabon les désigne sous le nom de villes Grecques. Cette partie de la Médie était habitée par les Carduques, les Marandéens, les Gèles, les Syromédes, les Margases etc.

Grande Médie, *et* Médie Atropathie.

Villes principales.

Les montagnes de cette contrée sont, selon Ptolémée et Strabon, Choatra et le mont Zagros, qui séparent la Médie de l'Assyrie, et le Parachoatra que Ptolémée place aux confins de la Perse, et Strabon vers ceux de la Médie, de l'Hyrcanie et de la Parthie. Les monts Oronte, Jansonius, et Coronus appartiennent strictement à la Médie comme étant compris dans ses limites. Ptolémée compte au nombre de ses rivières les plus considérables le Straton, l'Amandus, le Cyrus et le Cambyse.

Montagnes et rivières.

Le climat de ce pays est très-varié: vers le nord il est très-rude, et d'une telle stérilité, que les habitans n'y ont d'autre nour-

Climat, productions.

riture que des amandes séches: la partie méridionale est d'une température saine et agréable, et produit des grains de toutes sortes et d'excellens vins, surtout aux environs de Tauris, où, selon Chardin, on trouve encore aujourd'hui soixante espèces de raisin différentes et meilleures les unes que les autres. Le territoire de cette ville, qu'on croit, non sans quelque probabilité, à la place de l'ancienne Ecbatane, est appelé le *Jardin de la Perse.*

Antiquité des Assyriens.

L'Empire des Assyriens est un des plus anciens et des plus puissans qui ayent existé; mais l'histoire de ces tems reculés est si obscure, et les monumens qui la composent si opposés entre eux, qu'il est bien difficile d'en déterminer les époques. Ctesias et Justin donnent à cet empire mille et trois cents ans de durée; Hérodote ne lui en accorde que cinq cent vingt: pour nous nous croyons qu'on peut, sans craindre de se tromper, faire remonter l'époque de sa fondation à celle même de Babylone qui en était la capitale, et qui, selon le témoignage de l'Ecriture, fut bâtie par Nemrod fils de Chus né de Cham, et petit fils de Noé, que quelques-uns croyent être le même que Bélus, auquel on rendit dans la suite sous ce nom des honneurs divins. Les Babyloniens, lors de l'entrée d'Alexandre dans leur ville, ne se donnaient, au dire de Callisthéne, pas moins de 1903 ans d'antiquité: ce qui fixe leur origine à 115 ans après le déluge. Ce calcul s'accorde assez avec l'époque où l'on croit que Nemrod jeta les fondemens de Babylone; mais l'opinion de Callisthéne, quoique conforme au témoignage de l'Ecriture, parait suspecte à plusieurs savans. Au milieu de ces conjectures, Rollin croit néanmoins pouvoir désigner Nemrod comme le fondateur du premier empire des Assyriens, lequel subsista, avec plus ou moins de lustre et d'étendue, pendant plus de 1450 ans, depuis ce même Nemrod jusqu'à Sardanapale qui en fut le dernier Roi, c'est-à-dire, depuis l'an du monde 1800 jusqu'en 3250. Presque tous les écrivains profanes attribuent la fondation de Babylone à Sémiramis, d'autres à Bélus: selon l'Ecriture Sainte, ce n'est ni à cette Reine, ni à Nemrod qu'elle doit ses commencemens, mais à la folle vanité des hommes qui voulurent construire une tour et une ville, dont la hauteur et la magnificence rendissent leur mémoire immortelle.

Premier empire des Assyriens.

Nemrod, selon Rollin, passa de Babylone en Assyrie, et y bâtit Ninive; mais l'opinion générale aujourd'hui est qu'Assur fils de Sem, supportant mal volontiers le joug d'un maître, se retira de

Babylone, et, suivi d'un peuple de mécontens dont il fut le chef, remonta vers les sources du Tigre, et donna son nom au pays connu depuis sous le nom d'Assyrie, où il jetta les fondemens d'une ville, qui devint dans la suite la capitale d'un empire florissant.

Ainsi donc Ninive existait long tems avant Ninus, qui par conséquent ne peut être regardé comme son fondateur, mais tout au plus comme l'auteur de son agrandissement. Ninus, selon le sentiment des meilleurs critiques, était fils de Bélus successeur d'Assur. Ce fut lui qui commenca à donner de la splendeur à l'empire d'Assyrie, par l'expulsion des Elamites qui y dominaient, et l'étendue de ses conquêtes. Nous ignorons les particularités de son règne: tout ce que nous en savons, c'est qu'énorgueilli de ses succès, il se fit rendre des honneurs divins, motif pour lequel Saint Cyrille le regarde comme la cause première de l'idolâtrie. Rollin confond Bélus avec Nemrod.

Les variations, les lacunes fréquentes et l'obscurité qui régnent dans les écrits même des anciens historiens, ont été une source de divisions dans l'opinion des modernes, relativement aux époques des Princes comme des événemens qui appartiennent à ces tems reculés; ensorte que, comme nous l'avons déjà observé, ce serait porter plus de confusion que de clarté dans leur chronologie, que de vouloir en faire une exposition détaillée (1). Nous avons donc cru plus à propos d'en dresser une Table sur celle que Mentelle a faite, à l'aide, comme il le dit lui même, de celle de l'abbé Lenglet Du-Fresnoy, et selon le systême de Fréret. Celle que nous présentons diffère des autres, et de la chronologie même de Rollin; mais elle a le mérite d'avoir été faite par un géographe des plus instruits, et sur les traces des plus habiles chronologistes; et elle a encore l'avantage de réunir sous un seul point de vue les chronologies des Assyriens, des Babyloniens et des Médes.

(1) Ceux qui voudraient connaître à fond cette matière pourront lire les Dissertations de l'abbé Rainier et de Fréret sur l'empire des Assyriens, dans les Mémoires de l'Académie des Belles Lettres, (Les premiéres dans le III.e tome, et les secondes dans le V.e) ainsi que ce qu'a écrit à ce sujet le P. Tournemine dans son édition de Menoch.

Table chronologique des Empires de Babylone, d'Assyrie et de Médie

calculée sur les années antérieurs à l'Ere vulgaire.

BABYLONE.	ASSYRIE.	MEDIE.
. . . . Nemrod.	Assur. 2023 Belus. 1698 Ninus.	

A compter de l'an 1933, NINUS étend ses conquêtes, de manière que son empire comprenait la Syrie, la Perse, la Médie et la Bactriane.

1916 SEMIRAMIS étend encore les conquêtes de son époux, et s'avance en occident dans toute l'Asie Mineure, au Midi dans l'Arabie, et à l'orient jusques dans les Indes.

1874 NINIAS monte sur le trône environ 35 ans après le passage de Jacob en Eygpte.

1610 SETOSIS (dixième Roi après Ninus) vivait du tems de Sésostris, et fut peut-être le même Prince.

1343 BELOC ou BALEUS eut, vers la quatorzième année de son régne, une guerre avec une puissance étrangère.

1306 ATOSSE, fut associée au trône du vivant de son pére: avec elle s'éteint la postérité de Sémiramis.

1308 BALETARAS, Intendant des jardins, monte sur le trône.

784 SARDANAPALE prmier.

BABYLONE.	ASSYRIE.	MEDIE.
755 Révolte de Bélésis Gouverneur de Babylone. 747 Il s'empare de Ninive.	747 Sardanapale se brûle dans son palais, et est enseveli aux portes de la ville.	755 Révolte d'Arbace Gouverneur de la Médie.
747 NABONASAR. Ce Prince ayant donné une nouvelle forme au gouvernement commença à compter les anneés de son régne, d'où a pris son origine l'ère qui porte son nom.	PHUL étend les confins de l'Assyrie. TEGLAT-PHAL-ASSAR. 729 SALMANASSAR. 714 SENNACHERIB. 710 ASSARADON. 2. Sardanapale enseveli en Cilicie. 688 NINUS II.	747 S'empare de Ninive sans détruire l'empire des Assyriens. 709 DEIOCE. 688 Les Médes commencent à dominer sur une grande partie de l'Asie et s'y soutiennent, selon Hérodote, pendant 128 ans.
	646 NABUCHODONOSOR selon l'histoire de Judith. 608 SARAC se brûle, et met fin à l'empire qui avait duré 1360 ans.	658 PHRAORTE ou ARPHAXAD. 638 CYAXARE. 635 Les Scythes se répandent en Asie pendant 28 ans.

BABYLONE.	MEDIE.
608 NABUCHODONOSOR désigné par son pére. 605 NABOPOLASSAR ou NABUCHODONOSOR LE GRAND. 562 EVILMERODACH. 561 LABOROSORCHORD, avéc NERIGLISSOR. 556 LABOROSORCHORD seul. 555 NABONIT, LABINIT ou BALDASSAR.	608 CYAXARE délivré des Scythes et allié aux Rois de Babylone, met fin à l'empire d'Assyrie. 596 ASTIAGE. 560 CYRUS, associé à Astiage (*). 538 CYRUS met fin à l'empire de Babylone.

(*) *La diversité des noms dans l'Ecriture et les auteurs profanes, jointe à la relation des événemens, fait conjecturer à quelques-uns, que Darius le Méde était le même qu'Astiage, et à d'autres le même que Cyaxare II son fils et son successeur. Quoiqu'il en soit, Astiage associa au trône Cyrus, qui partagea également l'autorité avec son oncle Cyaxare, dont le régne fut de peu de durée.*

A quelqu'époque, dit Bossuet dans son discours sur l'Histoire Universelle, qu'on veuille fixer l'origine de l'empire des Assyriens, selon les diverses opinions des historiens, on voit que lorsque le monde était divisé en une foule de petits Etats, dont les Souverains pensaient à se maintenir plutôt qu'à s'agrandir, Ninus, plus hardi et plus puissant que ses voisins les subjugua les uns après les autres, et poussa ses conquêtes bien avant dans l'orient. Sémiramis son épouse, qui réunissait à l'ambition ordinaire à son sexe un courage et une série de vues qui lui sont peu communes, aida Ninus dans ses vastes projets, et acheva de former la grande monarchie des Assyriens (1). Leurs successeurs, à commencer par Ninias leur fils, vécurent tous dans une mollesse et une inertie telles, que leurs noms sont à peine parvenus jusqu'à nous; et l'on est étonné que cet empire ait pu subsister aussi long tems. Sans doute que les conquêtes de Sésostris en diminuèrent beaucoup l'étendue; mais leur peu de durée et l'incapacité de ses successeurs à les conserver, donnent lieu de croire que les pays enlevés aux Assyriens, accoutumés depuis long tems à leur gouvernement, seront rentrés d'eux mêmes sous son obéissance; ainsi l'existence de cet empire n'aura guères perdu de son éclat, jusqu'à l'époque où Arbace Gouverneur des Médes, indigné de la vie honteuse de ses Monarques, cachée depuis si long tems dans l'intérieur du palais, résolut d'y mettre un terme dans la personne de Sardanapale, qui par ses infamies s'était rendu non seulement méprisable, mais même insupportable à ses sujets. Ce Gouverneur ne pouvant souffrir d'avantage, que tant d'hommes valeureux restassent soumis à un Prince, plus mou et plus efféminé que les femmes mêmes, trama contre lui une conjuration, dans laquelle entra le Gouverneur de Babylone avec plusieurs autres: Sardanapale voyant Ninive prise, et se trouvant cerné dans son palais, s'y brûla avec ses eunuques, ses femmes et tous ses trésors.

Second empire des Assyriens.

Des ruines de ce vaste empire se formèrent trois grandes Monarchies, savoir; celle des Médes, auxquels Arbace, principal chef de la conjuration, rendit leur ancienne indépendance; celle des Assyriens de Babylone, qui fut donnée à Bélésis; et enfin

(1) Le III.e tome des Mémoires de l'Académie des Belles Lettres contient plusieurs observations savantes sur le régne et les actions de Sémiramis.

celle des Assyriens de Ninive, dont le premier Roi, dit-on, se fit appeler Ninus le Jeune. Les Rois de Ninive conservèrent le titre de Rois d'Assyrie, et furent les plus puissans: leurs conquêtes leur inspirèrent bientôt un orgueil sans bornes. Sennachérib entra en Judée avec une armée formidable, et l'envahit presqu'entièrement: la dynastie des Rois de Babylone s'étant éteinte, Assaradon s'empara de cet empire, qu'il réunit au sien, et gouverna l'un et l'autre pendant treize ans.

Empire de Ninive, de Babylone.

Babylone semblait destinée à commander à toute la terre: ses habitans étaient spirituels et courageux: la philosophie et les beaux arts furent cultivés presque dans tous les tems parmi eux, et il n'y avait pas dans tout l'orient de meilleurs soldats que les Chaldéens. La fertilité de cette contrée, que la paresse de ses peuples laisse aujourd'hui inculte, fesait l'admiration de l'antiquité; et sous les anciens Rois de Perse elle passait, par l'abondance de ses productions, pour être le tiers de ce vaste empire. Enflés des avantages qu'apportait à leur puissance l'acquisition d'une ville aussi opulente, les Rois d'Assyrie conçurent de nouveaux projets. Nabuchodonosor I.er défit dans une bataille, qu'il livra dans la plaine de Ragau, le Roi des Médes, prit Ecbatane capitale de son royaume, et s'en retourna victorieux à Ninive. Cette expédition fut immédiatement suivie des événemens rapportés dans l'Ecriture au sujet du siége de Béthulie par Holopherne, un des Généraux de Nabuchodonosor, et de l'histoire de la fameuse Judith. Nabopolassar Général des armées de Sarac à Babylone, s'empara de cette partie de l'empire d'Assyrie, après s'être allié, pour plus de sûreté dans le succès de sa rébellion, avec Cyaxare Roi des Médes. Ayant réuni toutes leurs forces, ils assiégèrent Ninive, la prirent, tuèrent Sarac, et ruinèrent de fond en comble cette grande ville. Nabuchodonosor II mit le siége devant Jérusalem, s'en empara ainsi que de tous les trésors qui étaient dans le temple et dans le palais de ses Rois, enleva les vases d'or que Salomon avait fait fabriquer pour l'usage du culte, et emporta le tout à Babylone, emmenant avec lui en esclavage un grand nombre de Juifs, du nombre desquels étaient le Roi, ses femmes, ses ministres et tous les Grands du royaume. Après avoir démantelé Jérusalem il passa en Syrie, assiégea Tyr et la prit; ayant ainsi terminé heureusement toutes ses guerres, il consacra tous ses soins à la construction ou plutôt à l'embelissement de Babylone. « Quels

Ruine de Ninive.

ouvrages, dit Bossuet (1), n'entreprit-il pas dans cette ville fameuse ? Quels murs, quelles tours, quelles portes, et quelles fortifications n'y vit-on pas s'élever ? Il semblait qu'on eût voulu faire renaître l'ancienne tour de Babel dans la hauteur prodigieuse du temple de Bélus, et que Nabuchodonosor eût conçu le projet de menacer une autre fois le ciel „. On trouve dans Joseph (2) le détail des ouvrages magnifiques, dont plusieurs écrivains font honneur à ce Monarque, et nous donnerons la description de quelques-uns, lorsque nous parlerons des monumens des arts de cette ville superbe.

L'orgueil de Nabuchodonosor passa à ses successeurs. Ils ne pouvaient souffrir autour d'eux aucune espèce de domination, et leur obstination à vouloir tenir tout sous leur joug les rendit insupportables à leurs voisins. Le mécontentement général réunit contre eux, aux Rois de Médie et de Perse, une grande partie des peuples de l'orient; et la dureté avec laquelle ils traitaient leurs sujets les avait naturellement disposés, ainsi que les principaux seigneurs de l'empire, en faveur de Cyrus et des Médes. Babylone trop accoutumée à commander et à vaincre pour rédouter les ennemis ligués contre elle, et se croyant à l'abri de toute atteinte, succombe sous la puissance des Médes qu'elle voulait asservir, et se trouve elle même réduite à l'esclavage. Les Médes, qui avaient détruit le premier empire d'Assyrie, détruisirent encore le second, comme si cette nation eût dû être toujours fatale à la grandeur des Assyriens. Mais cette dernière fois, la bravoure et le grand nom de Cyrus valurent aux Perses ses sujets la gloire de cette conquête. Et en effet elle était entièrement due à ce héros, lequel ayant été élevé dans toute l'austerité de la discipline des Perses, peuple alors aussi tempérant qu'il devint voluptueux dans la suite, fut habitué dés l'enfance à une vie sobre et militaire. Les Médes, jadis si propres à la fatigue et aux vertus guerrières, mais amollis depuis par l'abondance, avaient besoin d'un tel Général. Cyrus se servit de leurs richesses et de leur nom toujours respecté en orient; mais toute sa confiance reposait dans les troupes qu'il avait amenées avec lui de la Perse. Dans la première bataille le Roi de Babylone perdit la vie, et les Assyriens furent mis en déroute. Le vainqueur, au rapport de

Fin du second empire des Assyriens.

Conquête de Babylone due à Cyrus.

(1) Disc. sur l'Hist. Univers.
(2) Joseph. Antiq. liv. X. chap. 11.

Xénophon (1), proposa le duel au nouveau Roi, et s'acquit par ce trait de bravoure la réputation d'un Prince humain, jaloux d'épargner le sang de ses sujets : joignant ensuite la politique à la valeur, il fit conclure que des deux côtés les agriculteurs seraient épargnés, afin de ne pas ruiner un aussi beau pays, qu'il regardait déjà comme sa conquête. Il sut réveiller la jalousie des peuples voisins contre l'orgueilleuse puissance de Babylone, dont il méditait déjà de s'emparer; et les ayant tous attirés sous ses étendards par sa générosité, sa justice et les succès de ses armes, ils soumit entièrement cette nation, et fonda la vaste et puissante Monarchie des Perses.

Cérémonie religeuse célébrée avec pompe par Cyrus à Babylone

Nous ne pouvons nous empêcher de faire mention ici de la cérémonie religieuse, dans laquelle Cyrus voulut se donner lui même en spectacle aux habitans de Babylone et à ses propres sujets, en se portant à cheval et en grande pompe dans tous les lieux consacrés aux divinités, pour leur offrir des sacrifices. Cette cérémonie s'étant faite avec tout l'appareil imaginable, et avec une magnificence propre à captiver l'admiration des peuples, nous y trouverons un modèle parfait du costume de ces anciens tems, où l'on savait allier à une grandeur étonnante beaucoup de simplicité. Ce fut la première fois que Cyrus songea à s'attirer des hommages, non seulement par la splendeur de ses vertus, mais encore, comme le dit Xénophon (2), par un éclat extérieur qui éblouît les yeux, et enchaînât les esprits. Ayant fait appeler les premier ministres de Perse ainsi que ceux de ses alliés, il fit présent à chacun d'eux de vêtemens à l'usage des Médes, qui étaient des robes longues, peintes de diverses couleurs, plus belles les unes que les autres, et enrichies de broderies en or et en argent. Il leur en donna en outre plusieurs autres également magnifiques, mais moins riches, pour être distribuée aux officiers subalternes. Les Perses prirent à cette occasion l'habillement des Médes pour la première fois, et commencèrent à se peindre les yeux, et à se mettre du fard pour rendre leurs regards plus vifs, et leur teint plus vermeil.

Arrivé le jour de la cérémonie, tous se rendirent chez le Roi à la pointe du jour. Quatre mille soldats de garde, sur quatre de front, se rangèrent en face du palais, et deux mille autres sur

(1) Xen. Cyr. IV. et V.
(2) Cyr. liv. VIII.



G. Castellini inc. A. Basoli F.A.T.

les côtés. La cavalerie prit place également, celle des Perses à droite, et celle des alliés à gauche. Les chars de guerre furent distribués de chaque côté. Les portes du palais s'étant ouvertes, on en vit sortir, d'abord un grand nombre de taureaux de la plus grande beauté, lesquels étaient conduits quatre à quatre pour être sacrifiés à Jupiter et aux autres Dieux selon les rites prescrits par les Mages. Venaient ensuite des chevaux destinés à être immolés au Soleil, puis un char blanc couronné de fleurs, avec le timon doré, qui devait être offert à Jupiter: ce char était suivi d'un second également blanc et orné de la même manière, et enfin d'un troisième qui était attelé de quatre chevaux couverts de housses en écarlate. Après cela venaient ceux qui portaient le feu sacré dans un grand brasier. A la suite de ce cortège parut Cyrus monté sur son char, ayant sur la tête une haute tiare ceinte d'un diadême : son justaucorps était rayé de blanc sur un fond couleur de pourpre réservé au Roi seul. Il portait par dessus un grand manteau de même couleur, qui lui laissait les mains à découvert. Un peu plus bas était assis sur le même char son écuyer, homme d'une haute stature, mais encore au dessous de celle de Cyrus, qui dans la position qu'il occupait paraissait encore plus grand. A sa première apparition, tous les spectateurs se prosternèrent et l'adorèrent; on aurait dit que des personnes avaient été placées à dessein de distance en distance, pour donner aux autres l'exemple de cet hommage, ou qu'il fut l'effet d'un mouvement spontané dans tous les spectateurs, qui demeurèrent comme éblouis et stupéfaits de tant de magnificence et de la majesté du Roi. Jusqu'alors aucun Perse ne s'était encore vu ainsi prosterné devant le Monarque. Dès que le char de Cyrus fut sorti du palais, les quatre mille soldats de garde se mirent en marche, ainsi que les deux autres mille, et formèrent la haie de chaque côté. Derrière le char venaient les eunuques ou premiers officiers de la cour, au nombre de trois cent, magnifiquement vêtus, tenant chacun un dard à la main, et montés sur de superbes coursiers. Ils étaient suivis de deux cents chevaux de main, dont les housses étaient brodées et le mors en or. Après eux marchait la cavalerie Persanne divisée en quatre corps, chacun de dix mille hommes, et ensuite celle des Médes et des alliés. Les chars rangés sur quatre de front fermaient le cortége.

M.r Monticelli nous a tracé le tableau de cette pompe solennelle à la planche 44, avec une intelligence qui offre une nouvelle preuve

de la richesse de son imagination, et de son exactitude scrupuleuse dans toutes les compositions où il se propose de faire connaître le costume des nations.

Ce cortège étant arrivé dans les champs consacrés aux Dieux, on offrit les sacrifices, d'abord à Jupiter, puis au Soleil: les taureaux furent brûlés en honneur du premier, et les chevaux en honneur du second: on immola aussi quelques victimes à la Terre, ainsi qu'il avait été prescrit par les Mages, et ensuite aux Demi-Dieux maîtres et protecteurs de la Syrie (1). Pour soulager les esprits des pensées grâves dont cette cérémonie les avait occupés, Cyrus voulut qu'elle se terminât par des courses de chevaux et de chars. Le lieu où l'on s'était arrêté était une grande plaine; il désigna un espace d'environ un quart de lieue de longueur, et assigna des prix aux vainqueurs, dans chaque nation séparément. Il remporta lui même celui de la course parmi les Perses, car c'était l'homme le plus habile de son tems dans l'art de l'équitation. Ces jeux finis, le cortége reprit dans le même ordre le chemin de la ville.

Gouvernement et Lois des Assyriens.

Nous n'avons que fort peu de notions sur le gouvernement et la législation des Assyriens: tout ce que nous en savons, c'est que leurs Rois exerçaient leur autorité par le moyen de fonctionnaires civils et militaires, qui, selon Strabon (2), étaient choisis parmi les personnes les plus distinguées par leur rang et leurs lumières, et divisés en trois classes. La première avait l'inspection sur les jeunes filles, sur les mariages, et jugeait des causes d'adultère et autres cas semblables; la seconde veillait à empêcher les vols, et en poursuivait les coupables; et la troisième était chargée du reste des affaires. Il y avait en outre, d'après l'Ecriture (3), des Princes, des gouverneurs, des capitaines, des trésoriers, des conseillers, des préposés, non compris les officiers qui composaient la maison du Roi, et jouissaient de grands priviléges. Du nombre de ces derniers étaient les devins ou mages, que le Monarque consultait dans les affaires d'importance, et qui étaient connus particulièrement sous le nom de Chaldéens.

Lois concernant les filles nubiles.

Les lois devaient naturellement changer au gré du Monarque, dont la volonté était absolue. Il y en avait une cependant, qui, au

(1) La Syrie est souvent prise par les Anciens pour l'Assyrie.
(2) Strab. liv. XVII.
(3) Dan. 3 liv. III.

dire d'Hérodote et de Strabon (1), était constamment suivie, et tendait à la conservation et à l'accroissement de la population; c'était celle qui défendait le célibat, et ne permettait point aux parens de marier d'eux mêmes leurs filles, le gouvernement ayant seul le droit d'en disposer. Lorsqu'elles étaient parvenues à l'âge nubile, on les réunissait toutes, pour les exposer dans une espèce de marché aux yeux du public. Les belles y étaient vendues l'une après l'autre au plus offrant; et avec le produit de leur vente on achetait des maris aux laides, qui, sans cette espèce de dot n'en auraient jamais trouvé.

Châtimens.

Les châtimens étaient à la discrétion du Souverain, et n'avaient d'autre mesure que son caprice, ou la passion qui le dominait. Ordinairement on confisquait les biens des coupables, et l'on démolissait leurs maisons; souvent aussi ils étaient décapités ou coupés en morceaux, ou encore, selon Daniel, 3. 19, jetés dans une fournaise ardente.

Gouvernement et lois des Médes.

Le gouvernement et la législation des Médes ne différaient guères de celles des Perses. Nous ne devons pourtant pas omettre de rapporter ici ce que dit encore Daniel 6. 8, savoir; que les Rois n'avaient pas le droit de révoquer une loi établie, ni d'annuler des décrets en vigueur. Selon un écrivain moderne (2), celui qui était appelé au trône devait être d'une force et d'une stature remarquables. Si l'on réfléchit néanmoins à la régularité avec laquelle ces Monarques se succédaient, on aura une raison de douter de la vérité de cette assertion, à moins qu'on ne veuille faire remonter cet usage à une époque antérieure à celle de leur passage sous la domination des Assyriens.

On lit dans Hérodote liv. 10, 99, que les Médes portaient le plus grand respect à la dignité royale, et regardaient comme un délit très-grâve de cracher ou de rire en présence de celui qui en était revêtu. Ces Souverains prenaient le titre de Grand Roi, et quelquefois de Roi des Rois; ils fesaient pompe d'une magnificence extraordinaire, surtout lorsqu'ils se montraient en public. Leur cortège se composait des Grands du royaume, qui leur servaient de gardes du corps, d'une foule de chanteurs et de joueurs d'instrumens, de leurs femmes et de leurs concubines, et de tous

(1) Erodot. liv. I. Strab. liv. XVI.
(2) Alesand. ab Alex. liv. I. chap. 23.

leurs enfans. Cette suite les accompagnait également lorsqu'ils allaient en campagne.

Milice.

Les peuples de l'Asie étaient naturellement belliqueux et doués de beaucoup de courage; mais ils se laissèrent amollir par les délices et les plaisirs, à l'exception des Perses, qui, avant Cyrus, et plus encore sous ce même Prince, furent regardés comme des hommes nés et élevés pour la guerre. La principale cause des vertus militaires et de la bravoure de cette nation, venait de l'excellente éducation qu'elle donnait aux enfans. C'est pourquoi, lorsque nous traiterons de l'art militaire chez les Perses, tout ce qu'on trouvera de bon et de parfait dans les choses concernant les règles et les principes de cet art, devra s'entendre des Perses sous Cyrus, et le reste s'appliquer aux Assyriens, aux Babyloniens, aux Médes, aux Lydiens, et aux Perses même après qu'ils furent dégénérés, ce qui arriva bientôt après la mort de Cyrus. Nous ne devons pourtant pas oublier de dire que les Médes se vantaient d'avoir instruit les Perses dans l'art militaire, et surtout de leur avoir appris à lancer le dard avec adresse, après en avoir trempé la pointe dans une liqueur bitumineuse et empoisonnée appelée *Naphta*, qui abondait en Perse, en Médie et en Assyrie, et à le décocher avec un arc plutôt lâche, pour que le poison ne perdît pas de sa force par la rapidité du mouvement. La blessure de ce dard occasionnait une inflammation subite, et dévorait les chairs avec une activité inexprimable. Les Médes se distinguaient encore dans l'art de l'équitation: aussi leur cavalerie était elle célèbre dans l'antiquité.

Dards empoisonnés des Médes.

Religion des Babyloniens, des Assyriens etc. Les Chaldéens sont leurs prêtres.

La religion et les connaissances scientifiques des Babyloniens sont si étroitement liées entre elles, qu'il est impossible de les traiter séparément: les Chaldéens proprement dits étaient à la fois leurs prêtres et leurs docteurs, et toute leur science consistait en discours frivoles et superstitieux. Ces prétendus docteurs, au rapport de Diodore (1), se flattaient de prédire l'avenir par les inductions qu'ils tiraient du vol des oiseaux, et de l'état des victimes; d'interpréter les songes; d'expliquer les événemens extraordinaires et les phénomènes de la nature; de présager le bien et le mal aux hommes en particulier ainsi qu'aux nations; et de pouvoir faire à leur gré, par la seule force de leurs enchantemens, le bon-

(1) Diodor. de Sicil. Biblioth. Hist. liv. II.

heur ou le malheur du genre humain entier. L'étude qu'ils firent les premiers des mouvemens des corps célestes en raison de l'avantage de leur position, fut aussi le germe de l'erreur dans laquelle ils tombèrent, en regardant ces corps comme autant de Dieux par qui le monde était gouverné, lesquels étaient pourtant subordonnés à une divinité invisible, qui leur avait transmis une partie de son pouvoir, et dont ils étaient les ministres: d'où ils conclurent qu'il fallait aussi les adorer, parce que le souverain maître l'ordonnait ainsi, semblable à un Roi qui veut que ses serviteurs soient respectés par égard pour lui. Ils bâtirent en conséquence des temples qu'ils consacrèrent aux astres; ils en firent des images devant lesquelles ils se prosternèrent, et leur offrirent des sacrifices, croyant obtenir par leur intermédiaire la faveur et la bienveillance du grand Etre. Pour mettre à profit leurs instructions religieuses, les prêtres inventèrent des rites et des cérémonies, auxquels ils prescrivèrent à la multitude ignorante et crédule de se conformer; quelques-uns d'entre eux se vantèrent même d'avoir eu de la divinité des avis secrets sur la forme du culte à rendre à chacun de ces astres, et sur les devoirs à remplir pour leur être agréable. Le nom même de Dieu finit par être tout-à-fait oublié chez tous les peuples. Tels furent l'origine et les progrès de l'idolatrie, d'où dérivèrent aussi les principes du Sabéisme: doctrine qui prit d'abord naissance parmi les Chaldéens, et se répandit ensuite dans tout l'orient, comme nous le verrons lorsque nous traiterons de l'antique religion des Perses.

Ils divinisérent les corps célestes.

Au bout d'un certain laps de tems, les Assyriens commencèrent à mettre aussi des hommes au nombre des Dieux: usage qui ne commença point chez eux, et qu'ils prirent sans doute des Syriens, dont l'empire passe communément pour avoir été plus ancien que celui d'Assyrie ou de Babylone. Prideaux (1) est d'opinion que les premiers Sabéens, jaloux de se procurer toute la médiation possible auprès du grand Etre, furent les premiers à se persuader que les hommes vertueux avaient le don d'intercéder près de lui en leur faveur: dans cette pensée ils déifièrent plusieurs personnes qu'ils réputaient telles, et accrurent ainsi le nombre de leurs Dieux. Nous croyons cependant, que les personnages auxquels ils décernèrent plus particulièrement cet honneur, furent ceux de leurs guer-

Les Assyriens divinisérent aussi des hommes.

(1) Sur l'Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament I.ère par. liv. III.

riers et de leurs Monarques qui s'etaient les plus distingués. Les Anciens regardaient généralement Ninus comme l'inventeur du culte rendu aux images, surtout à celle de son père Bélus. Ce Bélus ou Phul fut adoré à Babylone dans un temple consacré à une principale divinité, parce qu'il fut le fondateur de la monarchie des Assyriens et des Babyloniens, et le premier auteur des hommages et de l'adoration que ses successeurs prétendirent qu'on leur rendît après lui, tant à Ninive qu'à Babylone. Ce fut en son honneur que les Assyriens élvèrent ce superbe édifice, si célèbre dans tous les âges, lequel était composé de huit tours posées les unes sur les autres, et dans la dernière desquelles était un lit magnifiquement décoré, avec une table en or auprès, et sans aucune image (1). Il n'était permis à personne d'entrer de nuit dans ce dernier lieu, excepté à une certaine femme, que les prêtres fesaient passer pour être particulièrement favorisée de la divinité, et par conséquent préférée par elle à toutes les autres créatures. C'était là, selon eux, que le Dieu venait se livrer au repos (2) toutes les fois qu'il le voulait; et c'est pour cela peut-être qu'ils le regardaient comme le souverain Etre, existant par lui même, et qui ne pouvait être représenté d'aucune manière. Au dessous de ce temple il y en avait un autre, où l'on voyait une statue colossale de Jupiter (Bélus), toute en or massif, devant laquelle était une table du même métal. Le trône sur lequel était placée cette statue, ainsi que tous les ornemens qui en dépendaient étaient également en or, et le tout était évalué 800 talens d'or (3). Malgré que ce grand Jupiter, que nous croyons être le même que le grand Phul ou Bélus, paraisse avoir été subordonné à une divinité supérieure, néanmoins les Babyloniens l'élevèrent au premier rang, sans doute parce qu'ils se le figuraient comme ayant partagé l'empire du monde avec le grand Etre, et comme étant destiné au gouvernement de la terre, de la même manière que celui-ci régnait au ciel en souverain maître.

Bélus adoré comme Dieu.

Sémiramis adorée comme divinité suprême par les Babyloniens.

Les Assyriens semblent encore avoir connu une autre divinité, qui était la Vénus des tems postérieurs en occident, et que les Phéniciens adorèrent sous le nom d'Astarté. La Société des savans Anglais, après avoir fait une longue dissertation dans son Histoire

(1) Hérodot. liv. I. chap. 180.
(2) Idem ibid. c. 182.
(3) Idem ibid. c. 183.

Universelle sur le culte de la Vénus des Assyriens, ne craint pas d'avancer que cette divinité était la même que la grande Déesse de Syrie, que l'Astarté des Phéniciens, que l'Atargati ou Dercéte de la Palestine propre en général, ou d'Ascalon en particulier; et que toutes ces divinités tirent leur origine de Sémiramis ou de la première fondatrice de Babylone, quelque fût son vrai nom, de laquelle on fit dans la suite la brillante reine des planètes ou la Lune, comme de Bélus ou Phul, premier Monarque des Assyriens, on fit aussi le Soleil. Les poissons et les colombes furent particulièrement consacrés à cette Vénus céleste ou Sémiramis, et c'est pour cela que quelques-uns ont cru devoir mettre ces animaux au nombre des divinités de ce peuple.

Autres divinités des Assyriens.

Shach, Saca ou Sheshach était un autre Dieu ou Déesse de Babylone, qu'on croyait communément être la Terre, et la même que les Romains adorèrent dans la suite sous les noms de *Tellus* et *Ops* : ce qui pourrait encore la faire regarder comme la même que Mylitte ou la Déesse de Syrie, appelée aussi *Rhea* ou *Mère* des Dieux, laquelle réunissait en soi tous ces titres et toutes ces divinités. Nébo ou Nabo était encore une divinité des Assyriens ou des Babyloniens, et son nom se trouve souvent joint à ceux des Rois d'Assyrie et de Babylone: d'où quelques-uns ont conclu qu'elle devait être en grande vénération chez ce peuple, et qu'elle était un de ses plus anciens Dieux. Mais tout ce qu'on a dit au sujet de cette divinité est si obscur, qu'on ne peut y ajouter la moindre foi. Sardanapale obtint aussi des hommages religieux; Rach fut également mis au rang de toutes ces divinités sous l'emblême du Soleil, Négo et Nergal sous celle du feu, ainsi que Tharras, Thurias ou Mars et Mérodach, dont la signification nous est inconnue. Les Babyloniens adorèrent encore le dragon ou serpent comme un emblême de la divinité; on prétend même qu'ils introduisirent successivement le culte des chévres, et qu'ils eurent ainsi que les Egyptiens les oignons en vénération.

Leurs temples, leurs idoles et leurs prêtres.

On trouve dans l'épitre de Jérémie une description générale de leurs temples, de leurs idoles et de leurs prêtres (1). Leurs idoles, dit le Prophète, étaient d'or, d'argent et de bois, et se portaient en procession au milieu d'une foule de personnes qui marchaient devant et après. Elles étaient ornées de guirlandes,

(1) Baruch. VI.

habillées de pourpre et noircies par la fumée de l'encens, malgré les soins qu'on prenait de les tenir propres, et de changer leurs vêtemens aussi souvent que le besoin l'exigeait. Les temples étaient également remplis de fumée et de poussière, à cause du grand nombre de personnes qui s'y pressaient pour apporter leurs offrandes, et les prêtres en avaient la garde. L'or et l'argent offerts par les dévots pour obtenir la rémission de leurs péchés, étaient employés aux frais du culte, et à l'entretien des prostituées qui passaient pour des personnes sacrées. Toutes les fois qu'on fesait aux Dieux quelque sacrifice, les prêtres allaient le dérober, et ils habillaient leurs femmes et leurs enfans des vêtemens qui avaient été présentés pour servir aux idoles. Ils allumaient devant elles une quantité de lampes, et ne se montraient dans le temple qu'avec une barbe longue, la tête rasée et découverte, les vêtemens déchirés, pleurant la mort de quelqu'un, et ils veillaient attentivement à la garde de leurs Dieux, de peur qu'ils ne fussent dépouillés par les voleurs. Quelques érudits sont d'avis que les Babyloniens étaient très-anciennement dans l'usage barbare de sacrifier des victimes humaines, pour détourner d'eux le courroux des Dieux ou les appaiser.

Mariages.

Nous avons parlé plus haut de la loi citée par Hérodote, qui ôtait aux particuliers le droit de marier leurs filles, pour les mettre à la disposition du gouvernement. Lorsqu'un Babylonien avait habité avec sa femme, l'un et l'autre avaient soin de se laver et de se parfumer avant l'aurore, et ils se regardaient comme immondes jusqu'à ce qu'ils eussent accompli cette cérémonie (1).

Prostitution à Vénus.

Les Babyloniennes étaient obligées de se donner une fois en leur vie à un étranger dans le temple du Vénus. Elles venaient s'asseoir à la porte du temple, la tête couronnée de guirlandes, pour y attendre l'occasion de remplir ce devoir: à cet effet elles étaient rangées sur une seule ligne, et disposées de manière que les hommes pussent passer au milieu d'elles, et prendre celles qui leur plaisaient le plus. Lorsqu'une femme était venue se placer devant le temple, il ne lui était plus permis de retourner chez elles avant que quelqu'étranger ne lui eût jeté dans le sein une pièce de monnaie, et ne l'eût tirée à part en lui disant, *j'invoque la Déesse Mylitte pour toi.* Elle ne pouvait refuser cette pièce, quelle que petite qu'elle fût, parce qu'elle était réputée sacrée, ni rebuter l'homme qui se

(1) Hérodot. liv. I. c. 198.

présentait à elle, pourvu qu'il l'eût fait selon les formes prescrites; mais elle devait se retirer de suite avec lui; et après avoir reçu ses embrassemens, et satisfait aux préceptes de la Déesse, elle rentrait chez elle. Les belles trouvaient bientôt à s'acquitter de cette obligation; mais celles qui ne l'étaient pas restaient quelquefois long tems avant de la remplir, et il y en avait qui passaient tristement des deux ou trois ans avant d'en trouver l'occasion. Les riches qui répugnaient à se montrer à la porte du temple avec des femmes d'une condition inférieure, s'y fesaient conduire dans une voiture quelconque où elles restaient assises (1), tandisque leurs domestiques restaient à quelque distance de là pour les attendre.

Tombeaux des Babyloniens.

On lit dans Hérodote (2) et dans Strabon que les Babyloniens ensevelissaient leurs morts dans la cire et le miel, et qu'ils les pleuraient à la manière des Egyptiens. Le premier de ces écrivains (3) rapporte que la Reine Nitocris, fameuse par les ouvrages magnifiques dont elle embellit Babylone, fit placer son tombeau sur une des portes les plus fréquentées de la ville, avec une inscription qui défendait à ses successeurs de toucher, sans la plus indispensable raison de nécessité, aux richesses qu'il renfermait. Ce tombeau demeura fermé jusqu'à Darius, qui l'ayant fait ouvrir y trouva, au lieu des trésors qu'il cherchait, l'inscription suivante: *Si tu n'étais pas insatiable d'argent et dévoré de la plus vile avarice, tu n'aurais pas ouvert la tombe des morts.*

Arts et sciences.

La construction de la tour de Babel, et peu de tems après celle des villes de Babylone et de Ninive ont été regardées comme des merveilles d'architecture. La vaste étendue et la magnificence des palais des Rois et des Grands; la régularité et la symétrie des colonnes et des voûtes multipliées, et élevées les unes sur les autres; la grandeur des portes des villes; la largeur et l'épaisseur

(1) Cet usage est exposé plus en détail dans *Baruch* VI. 43. « Les femmes, *dit-il*, ceintes de cordes sont assises dans les rues, où elles brûlent du bois d'olivier au lieu de parfums. Lorsqu'une d'elles a été emmenée par quelqu'étranger et a reposé avec lui, elle se moque de sa voisine, comme n'ayant pas été trouvée digne du même honneur, et de ce que sa corde n'a pas été rompue ». L'usage de rompre ces cordes a fait supposer à quelques érudits, que c'était des liens de jonc, qui pouvaient se briser facilement.

(2) Hérodot. liv. I.

(3) Hérodot. liv. I. c. 185 etc.

des remparts; la hauteur et la solidité des tours; les digues qui encaissaient les eaux de grands fleuves; les beaux ponts qui les traversaient; tous ces travaux et autres semblables, attestent jusqu'où les arts et les sciences avaient déjà été portés dès ces tems reculés.

Nous ne savons pas, dit Rollin, en parlant de l'architecture des Assyriens, si dès lors elle n'avait pas atteint la perfection où elle fut portée long tems après en Grece et en Italie, ni si ces vastes édifices de l'Asie, tant vantés des Anciens, avaient autant de proportion que d'étendue. Quand on considère cependant, qu'aucun ordre de l'architecture Asiatique n'a été adopté chez les peuples où les arts ont été en honneur, on est en droit de douter, que la symétrie, les dimensions et les proportions dans les colonnes, les pilastres et autres ornemens fussent strictement observées dans ces anciens monumens. Prideaux a donné une description très-étendue et très-savante des principaux ouvrages qui ont rendu Babylone si fameuse: c'est pourquoi nous ne ferons que rapporter ici en abrégé ce qu'il a écrit à ce sujet, d'après les relations d'Hérodote, de Diodore, de Curtius et autres anciens écrivains.

Murs de Babylone.

Babylone était située dans une plaine vaste et fertile: ses murs avaient cinquante coudées d'épaisseur, deux cent de hauteur et quatre cent stades de circonférence, ce qui fait environ vingt quatre lieues (1). Ils formaient un carré pafait, dont chaque côté avait 120 stades où six lieues de longueur. Ils étaient construits en briques larges, liées entre elles avec du bitume, qui était une liqueur dense et glutineuse, qu'on trouvait dans les environs de Babylone, laquelle est plus ténace que le mortier, et devient avec le tems plus dure que la brique et la pierre auxquelles elle sert de ciment. Ces murs étaient entourés d'un grand fossé plein d'eau, avec un revêtement en briques de chaqué côté. La terre qu'on tira des excavations fut employée à faire les briques dont les murs

(1) Diodore de Sicile ne retrécit pas de peu la circonférence de ces murailles, et en s'accordant avec Hérodote pour leur hauteur, il leur donne plus de largeur que lui: car il prétend que six chars pouvaient y marcher de front, tandis qu'Hérodote ne leur donne de dimension en ce sens que pour en placer un seul. Mais nous ne nous étendrons pas d'avantage sur ce point; et ce serait une entreprise aussi vaine que fastidieuse, que de vouloir rapporter les opinions de tous les auteurs qui ont parlé de cette grande ville.



G. Bigatti f.c



étaient construits. Chacun des côtés de ce vaste carré avait vingt cinq portes en bronze massif, et entre ces portes étaient plusieurs tours qui étaient dix pieds plus hautes que les murs. Voy. la planche 45. De toutes ces portes partaient des rues, qui allaient aboutir aux portes du côté opposé, de manière qu'il y avait en tout cinquante rues qui se coupaient à angles droits. Les maisons qui les bordaient de chaque côté avaient trois ou quatre étages, et étaient embellies à l'extérieur de toutes sortes d'ornemens. Elles n'étaient point contigues, mais séparées les unes des autres par un espace vuide : il y avait en outre un autre espace considérable entre elles et les murs de la ville. Ainsi la grandeur de Babylone était plus apparente que réelle: car presque la moitié de cette ville était composée de jardins et de terres cultivées comme on le voit dans Quint Curtce (1).

Digues et ponts.

Cette grande ville était traversée du nord au midi par un bras de l'Euphrate, qui était encaissé dans un lit, dont les côtés étaient soutenus par un grand mur construit de briques et de bitume. Des portes en bronze furent placées à l'entrée de toutes les rues qui se croisaient avec le fleuve, au bord duquel on descendait par une pente pour aller prendre la barque et passer de l'autre côté, avant qu'on eût jeté le pont qui le traversait. Ces portes étaient ouvertes de jour et fermées pendant la nuit. Le pont ne le cédait en beauté à aucun des autres ouvrages, et avait une stade de longueur (2): les arches en étaient faites avec de grosses pierres jointes ensemble avec des chaînes de fer et du plomb fondu.

Lac et canaux creusés pour parer aux inondations du fleuve.

A l'approche de l'été, la fonte des neiges qui couvraient les montagnes d'Arménie en fesait descendre, dans les mois de juin, juillet et août, des torrens dont les eaux venaient grossir le cours de l'Euphrate, et le fesaient sortir de son lit, comme il arrivait du Nil en Egypte. Pour obvier aux dégats considérables que ces débordemens causaient dans la ville et dans tout le pays, on creusa au dessus de Babylone deux canaux, par où les eaux se dégorgeaient dans le Tygre avant d'arriver à la ville. On construisit encore de chaque côté du fleuve des digues énormes en briques liées avec du

(1) Q. Curt. liv. V. c. 1.

(2) Diodore dit que ce pont avait cinq stades de longueur, qui font un quart de lieue; mais cela n'est pas possible: car, selon Strabon liv. LVI, l'Euphrate n'avait qu'une stade de largeur.

bitume, afin de le retenir dans son lit. Il fallut, pour la confection d'une grande partie de ces travaux, en détourner le cours; et à cet effet on creusa à l'occident de Babylone un grand lac, qui, selon Hérodote, avait quatre cent vingt stades en carré, ou vingt une lieue, et trente cinq pieds de profondeur, ou, selon Mégasthene, soixante quinze. Le fleuve fut conduit tout entier dans ce vaste lac par le moyen d'un canal; et lorsque les travaux furent achevés, on le fit rentrer dans son lit ordinaire. On conserva néanmoins ce lac avec le canal, pour empêcher que les eaux n'entrassent dans la ville durant le tems des inondations. C'était alors un immense réservoir, d'où l'on tirait dans les tems de sécheresse, par le moyen d'espèces d'écluses, les eaux nécéssaires pour l'irrigation des terres. Bérose, Mégasthene et Abydéne cités par Joseph et par Eusébe, donnent Nabuchodonosor pour être l'auteur de la plupart de ces ouvrages; mais Hérodote attribue le pont, les deux digues du fleuve et le lac à Nitocris qui fut la bru de ce Monarque. Cet historien fait même honneur de tous ces travaux à cette Princesse, peut-être parce que n'ayant été que commencés sous le règne de son beau-père, ils furent achevés par elle.

Palais, jardins suspendus.

Il y avait aux deux extrémités du pont deux palais, qui se communiquaient par un souterrain, construit sous le lit du fleuve lorsqu'il était à sec. L'ancien palais des Rois de Babylone, situé sur la rive orientale, avait trente stades, ou une lieue et demie de circonférence. A côté était le temple de Bélus dont nous parlerons incessamment. Le nouveau palais, bâti vis-à-vis de l'autre sur la rive occidentale, avait soixante stades, ou trois lieues de tour. Son enceinte était composée de trois rangs de murailles, séparées les unes des autres par un espace considérable. Ces murs, aussi bien que ceux de l'autre palais, étaient ornés d'une infinité de sculptures représentant au naturel toutes sortes d'animaux : on y voyait entre autres choses une chasse, où Sémiramis, montée sur un coursier, lançait un dard contre un léopard, et Ninus son mari perçant un lion. C'est dans ce dernier palais que se trouvaient ces fameux jardins suspendus (1). Ils formaient un carré, dont chaque côté avait

(1) On dit que Nabuchodonosor fit construire cet étonnant édifice pour complaire à son épose Amyte, laquelle ayant été élevée en Médie où régnait son père, aurait aimé à voir des bosquets et quelque site élevé, agrémens que présentait partout le sol de sa patrie, et qui lui manquaient à Babylone. *Beros. apud Joseph.* Diodore, sans nommer personne, dit à-peu-prés la même chose.

quatre cents pieds de long, et reposaient sur de vastes terrasses placées par étages, auxquels on montait successivement par un escalier de dix pieds de largeur, et dont le plus élevé était de niveau avec la sommité des murs de la ville. Toute cette masse énorme était appuyée sur de grandes voûtes bâties les unes sur les autres, et entourée d'un mur de vingt deux pieds d'épaisseur. Le dessus de ces voûtes était garni de grandes pierres de seize pieds de longueur sur quatre de largeur: ce qui formait une espèce de plateau sur lequel on avait étendu, d'abord un lit de roseaux liés ensemble avec du bitume, puis deux rangées de briques cimentées avec du plâtre, et le tout était recouvert de plaques de plomb, qui portaient une couche de terre d'une telle profondeur, que des arbres d'une grandeur prodigieuse avaient pu y prendre racine, et s'y conserver avec tous les autres végétaux propres à embellir un lieu de délices. Il y avait, au dernier étage de ces terrasses, un réservoir dont les eaux se tiraient du fleuve par des machines ingénieuses, et se distribuaient admirablement dans tous ces jardins.

Temple de Bélus.

Un des plus grands monumens que renfermait Babylone était le temple de Bélus, qui se trouvait près de l'ancien palais. Mais ce qu'il offrait de plus étonnant était une tour, qui s'élevait au milieu de l'édifice, laquelle était de figure carrée, et avait, au rapport d'Hérodote et de Strabon, un *forlong* de hauteur sur un autre de largeur, ce qui fesait la huitième partie d'un mille, ou six cent soixante pieds. Il en est qui prétendent que cette tour était plus haute que les pyramides d'Egypte: d'où l'on pourrait conclure, d'après Bochart (1), que c'était la même que celle dont il est parlé dans l'Ecriture à l'occasion de la confusion des langues, et ce avec d'autant plus de fondement, qu'on lit dans les auteurs profanes qu'elle fut construite de briques et de bitume (2).

(1) Phaleg. part. I c. 9.

(2) L'Ecriture nous apprend, que, dans la construction de leurs tours, les Babyloniens se servaient de briques au lieu de pierres dures, et de bitume au lieu de chaux (Génès. XI. 3). La matière qui servait à les lier ensemble était une substance de poisson ou un bitume (Jos. Antiq. liv. I.er chap. 4), qu'on transportait d'une ville appelée *Is* ou *Hit*, à peu de distance de Babylone. On lit dans Hérodote que, près de la ville d'*Is*, à huit journées de Babylone, il y a une petite rivière du même nom qui se jette dans l'Euphrate, et dont les eaux roulent beaucoup de bitume qu'on conduit à Babylone. Diodore dit qu'il y a dans ces environs une si

Elle était composée de huit tours carrées, qui s'élevaient les unes sur les autres toujours en diminuant : ce qui lui a fait donner par Strabon le nom de pyramide. Voyez la planche 45. On y montait par un escalier extérieur qui tournait autour en forme de spirale ; peut-être que la construction de cet escalier dans le mur était telle, que se repliant huit fois autour de la circonférence de l'édifice avant d'arriver au sommet, il lui donnait ainsi l'apparence de huit tours posées les unes sur les autres. Il y avait au haut de cette tour une espèce de belvédère qui servait aux observations astronomiques, science dans laquelle les Babyloniens firent en peu de tems tous les progrès dont parle l'histoire.

Cette tour néanmoins était particulièrement consacrée au culte de Bélus ou Baal et autres divinités, dont on voyait les chapelles de distance en distance. Le temple sur lequel elle dominait existait encore du tems de Xerxés, qui, à son retour de son expédition en Gréce, le démolit de fond en comble après en avoir enlevé les immenses trésors. Alexandre en revenant des Indes voulait le rebâtir, et avait déjà même employé dix milles hommes à ôter les décombres qui en embarrassaient l'emplacement; mais la mort l'ayant surpris deux mois après, cette entreprise ne fut point achevée (1).

grande quantité de bitume, que les habitans ne s'en servent pas seulement pour bâtir, mais encore pour se chauffer. Les écrivains orientaux assurent que la ville bâtie par les enfans de Noé avait 573 pieds 10 pouces de longueur, et 276 pieds et 10 pouces de largeur ; que ses murailles avaient 10,443 pieds et 10 pouces de hauteur sur 60 pieds et demi de largeur ; et enfin que la hauteur de sa tour était de 18,333 pieds et 4 pouces : mésures incroyables, et qui n'ont aucune proportion entre elles. Mais c'est aux auteurs profanes qu'il faut avoir recours pour pouvoir raisonner avec quelque fondement sur les dimentions de cette tour, en supposant pourtant qu'elle fût la même que celle qui s'élevait du milieu du temple, que Nabuchodonosor avait fait construire en l'honneur de Bélus.

(1) Nous voudrions pouvoir dire quelque chose sur les ruines d'une ville aussi ancienne ; mais les habitans actuels de cette contrée ignorent même jusqu'au lieu où elle se trouvait, et cette ignorance est cause que les voyageurs sont réduits à s'en tenir sur cela à de simples conjectures. La plupart s'attachent à une tradition de ces mêmes habitans, qui désigne un certain lieu à huit ou neuf milles vers le couchant, ou au nord-ouest de Bagdad, comme ayant été l'emplacement de la tour de Babel. Rauwolf croit avoir retrouvé les ruines de Babylone sur l'Euphrate près Félouge,

Tels sont les monumens les plus remarquables qui ont rendu Babylone si célèbre, et que la plupart des auteurs profanes attribuent à Sémiramis.

Les Babyloniens s'étaient encore signalés par leurs manufactures, et par leur habileté dans la broderie et dans l'art de fabriquer de riches étoffes, de beaux tapis et des toiles très-fines. On lit dans Plutarque que Caton ayant hérité d'un manteau fait à Babylone le vendit aussitôt, parce qu'il aurait eu honte de le porter: on trouve encore ailleurs qu'une pièce de toile de Babylone, destinée à tapisser une salle à manger fut payée à Rome environ sept mille louis. Les Babyloniens avaient, ainsi que les Tyriens, leur pourpre dont ils fesaient commerce dans les contrées de l'orient: ils la tiraient d'un port appelé *Apologus* près l'Euphrate; mais comme c'est encore un sujet de controverse, de savoir si la découverte de cette matière leur est propre, ou s'ils la tenaient des Tyriens, nous ne nous arrêterons pas d'avantage sur ce point, et nous dirons seulement que leur sol fournissait d'excellentes drogues pour toutes sortes de teintures. *Manufactures.*

Nous n'entreprendrons point de parler de la poésie de cette nation, attendu que nous n'en avons d'autre connaissance que celle que nous en donnent les livres sacrés. Les précieux fragmens qu'ils nous en ont conservés suffisent pour nous apprendre que la poèsie n'eut d'autre objet dans son origine, et ne fut d'abord en usage que pour célébrer la grandeur de Dieu, et chanter ses louanges avec la noblesse et la sublimité du style qui lui est propre. *Poésie.*

Rien de surprenant si les peuples de l'Asie, naturellement enclins aux plaisirs, cultivèrent de bonne heure la musique, qui en est le principal assaisonnement. On lit dans l'Ecriture que, du *Musique.*

peut-être à trente six milles au sud-ouest de Bagdad (*a*); et Pierre de la Valle, sur la foi d'une autre tradition, a cherché les ruines de cette ville à environ deux journées plus bas, prés d'une ancienne ville appelée *Ella*, et située sur le même fleuve. L'opinion des auteurs de l'Histoire Universelle publiée en Angleterre, est que ces ruines ne sont point celles de la tour de Babel, mais plutôt les restes de quelques édifices modernes élevés par les Arabes.

(*a*) Rauwolf médecin Alemand, qui en 1574 fit le voyage de Bagdad sur l'Euphrate, arriva à un village qu'il appelle *Elougue*, et auquel d'autres ont donné le nom de Félouge: les particularités qu'il en rapporte prouvent que ce village occupe le lieu où se trouvait autrefois Babylone.

tems de Laban, le chant et la musique instrumentale étaient déjà connus en Mésopotamie : car parmi les autres sujets de reproche qu'il fait à Jacob son gendre, il se plaint de ce que sa fuite précipitée ne lui a pas donné le tems de l'accompagner lui et sa famille « avec des chants de joie, au bruit des tambours et au son des harpes ». Dans le butin que Cyrus fit mettre à part pour son oncle Cyaxare, il est fait mention de deux habiles musiciens, qui accompagnaient une dame de Suse avec laquelle ils avaient été faits prisonniers. C'est une question qui exerce encore la critique des savans, de savoir à quel degré de perfection la musique était parvenue chez les Anciens : on sait néanmoins qu'ils connaissaient l'art de chanter en parties, de former des concerts, et d'accompagner le chant avec le son des instrumens.

Médecine. L'origine de la médecine se fait aussi apercevoir dans ces tems éloignés, et ses premiers essais y sont informes et grossiers comme ceux de toutes les autres sciences. Hérodote, et après lui Strabon, observent que les Babyloniens étaient dans l'usage d'exposer leurs malades à la vue des passans, pour savoir d'eux s'ils avaient été atteints du même mal, et quels remédes ils avaient employés pour se guérir. Une autre coutume obligeait encore tous les malades qui avaient été guéris, à déposer dans le temple d'Esculape un écriteau, qui indiquât les remédes dont ils s'étaient servis. Le fameux Hippocrate fit un recueil de toutes ces notes, et sut en profiter. On lit dans Xénophon (1) que le Grand Cyrus eut toujours soin de tenir dans son armée un certain nombre d'habiles médecins, qu'il payait généreusement, et pour lesquels il avait beaucoup d'estime : usage dont il avait trouvé l'exemple dans la conduite des anciens Généraux : le même historien nous apprend encore que le jeune Cyrus fesait la même chose (2).

Astronomie. Malgré l'ambition des Grecs à vouloir passer pour les inventeurs des arts et de toutes les sciences, ils ne purent jamais enlever aux Babyloniens l'honneur d'avoir jeté les premiers fondemens de l'Astronomie. L'heureuse situation de Babylone au milieu d'une vaste plaine, où la vue n'était point limitée par des montagnes (3);

(1) Cyrop. liv. I. et liv. VIII.

(2) De exped. Cyr. lib. III.

(3) Principio Assyrii propter planitiem magnitudinemque regionum quas incolebant, cum cœlum ex omni parte patens et apertum intuerentur, trajectiones motusque stellarum observaverunt. *Cic. I. de Divin. n. 2.*

l'avantage que l'on avait de pouvoir contempler les astres en tout tems sous ce ciel toujours pur et sérein; peut-être même encore la hauteur prodigieuse de la tour de Babel, qui semblait avoir été élevée pour servir d'observatoire; toutes ces circonstances réunies durent porter ce peuple à examiner les mouvemens des astres et les phénomènes célestes. Renaudot observe dans sa dissertation sur la sphère (1), que la plaine désignée dans l'Ecriture sous le nom de *Sennaar*, où fut bâtie Babylone, est la même que celle à laquelle les Arabes donnent le nom de *Singiar*, où le Calife Almamon, septième des Abassides, sous lequel les sciences commencèrent à fleurir en Arabie, fit faire les observations astronomiques, qui, pendant plusieurs siècles, ont servi de règle à tous les astronomes de l'Europe. Celles des Babyloniens ne sont pas parvenues jusqu'à nous. Epigène, auteur grâve, et que Pline regarde comme digne de foi, parle d'observations faites par eux pendant 720 ans, et rapportées sur certaines briques carrées: ce qui indiquerait une très-haute antiquité. Celles dont Callisthéne, philosophe de la cour d'Alexandre, fait mention et rend compte à Aristote, embrassent un espace de 1903 ans, et remontent par conséquent à une époque très-rapprochée de celle du déluge.

Astrologie.

L'étude de l'astronomie entraîna les Babyloniens et la plupart des orientaux dans les erreurs de l'astrologie judiciaire: c'est ainsi qu'est appelée cette science insensée et téméraire, qui a pour objet de juger de l'avenir par la connaissance des astres, et de prédire les événemens futurs par la position et les différens aspects des corps célestes: sciences qui a été regardée avec raison comme une folie de l'esprit humain. *O delirationem incredibilem!* s'écrie Cicéron (2), en réfutant les vains raisonnemens des astrologues, souvent appelés Chaldéens, du nom du pays où cette prétendue science prit son origine, qui, sur la foi d'observations faites selon eux par leurs ancêtres sur tous les événemens passés, pendant l'espace de quatre cent soixante dix mille ans, se flattaient de deviner à la naissance d'un enfant, par l'aspect et les rapports des astres entre eux, quels seraient son naturel, son esprit, ses inclinations, sa complexion, ses actions, en un mot tous les événemens de sa vie.

(1) Lib. III. de Div.
(2) Lib. III. de Div.

Mœurs et usages. Les Babyloniens étaient extrêmement crédules, superstitieux et lascifs: leur religion, la lubricité de leurs Princes, la vénération qu'ils avaient pour les prostituées en fesaient un peuple dissolu et dépravé. *Caractère des Babyloniens etc.* Les parens et les maris livraient leurs filles et leurs femmes à la lascivité de leurs hôtes pour peu de chose: dans ces circonstances elles se montraient d'abord modestes et réservées, puis elles se dépouillaient peu-à-peu de leurs vêtemens, et paraissaient enfin toutes nues. Cette coutume, dit Quint Curce liv. V. chap. I.er, était commune tant aux femmes mariées qu'aux filles; et elles se fesaient les unes et les autres un plaisir de montrer à découvert tous leurs charmes. Ces mœurs infâmes étaient une conséquence nécessaire de la religion, qui excitait les hommes et les femmes à ces honteuses licences, quoique cependant on ne puisse pas présumer que ce peuple fût aussi corrompu dans les premiers tems de son existence politique.

Habillement. L'habillement des Babyloniens annonçait aussi leur amour pour le faste, ainsi que leur mollesse: leur robe de dessous était de lin et leur descendait jusqu'aux pieds: celle de dessus était en laine, et ils portaient par dessus un manteau blanc. Ils laissaient croître leurs cheveux dans toute leur longueur, et avaient une tiare pour coëffure: Hérodote et Strabon rapportent qu'il s'oignaient tout le corps avec de l'huile de sésame. Ils portaient au doigt un anneau à cachet, et en main un bâton orné de hiéroglyphes, ou d'une figure représentant une pomme, une rose, un lys, un aigle, ou quelqu'autre chose semblable: leur chaussure était une espèce de pantoufles: voy. la fig 2 à la droite dans la planche 41: toutes ces notions nous viennent des deux historiens que nous venons de citer, ainsi que des monumens qui nous restent encore de Persépolis, comme nous le verrons bientôt.

Commerce. Malgré que nous ne sachions rien du commerce de ce peuple, il est à présumer qu'il était très-considérable; et pour en être convaincu, il suffit de se représenter l'éclat dont a brillé cette monarchie, l'avantage de sa situation, et surtout celle de sa capitale. Babylone se trouvait au milieu de l'ancien monde; ses deux fleuves, l'Euphrate et le Tygre, lui ouvraient des communications faciles avec les peuples de l'occident et du nord, et le golfe Persique avec ceux de l'orient. Saint Jean dans l'Apocalypse fait une description de la chute de Babylone en termes qui attestent en même tems, que cette ville superbe était l'entrepôt de toutes les richesses, et

que ses habitans devaient être très-versés dans le commerce et la navigation „. Babylone la grande est tombée . . . . . les marchands de la terre déploreront sa perte à haute voix, parce que personne n'achetera plus de ses marchandises : les marchandises en or et en argent, les pierreries, les perles, la pourpre, la soie, l'écarlate, les bois précieux, les vaisselles de toutes sortes en ivoire, en bois, en cuivre, en fer et en marbre, le cinnamome, les parfums, l'encens, le vin, l'huile, le froment, les moutons, les chevaux, les chars et les esclaves . . . . . les marchands de tous ces objets, qui s'étaient enrichis par elle, s'en tiendront éloignés dans la crainte de partager ses tourmens; ils s'affligeront, et pleureront en disant; helas! helas! la grande ville qui était vêtue des toiles les plus fines, de pourpre et d'écarlate, et enrichie d'ornemens en or, en pierres précieuses et en perles n'est plus . . . . . les capitaines de navires, tous les passans, les matelots, et les négocians sur mer s'en éloigneront et crieront . . . . . hélas! hélas!, que la grande ville, à laquelle ceux qui font le commerce de mer doivent leurs richesses . . . . . est . . . . . désolée (1). „

(1) Apocal. chap. XVIII.

LE COSTUME

ANCIEN ET MODRNE

DES PERSES.

PRÉFACE.

L'histoire des anciens Perses présente autant de variétés, qu'il y a eu d'écrivains qui en ont traité. La Bible fait mention, en plusieurs endroits, de Rois puissans qui régnaient dans la terre d'Elam, que divers auteurs croyent être la Perse proprement dite; mais les faibles lumières qu'on peut recueillir des livres sacrés, ne nous fournissent que des notions imparfaites sur l'histoire de cet ancien peuple. Les Arabes et les Grecs ont été les premiers à nous donner des relations sur cette grande monarchie, dont les annales se lient et se confondent avec celles des Médes, des Assyriens, des Egyptiens, des Babyloniens, des Juifs, des Parthes, des Carthaginois, des Scythes, des Grecs et des Romains. Mais les auteurs que nous avons pour uniques garans des faits qui s'y rapportent, sont ils d'une autorité aussi certaine que pourrait le souhaiter un critique sévère? On ne peut disconvenir que les Grecs n'ayent eu des circonstances favorables pour s'instruire des lois, des usages, de la religion et de la philosophie de cette nation; mais fiers de la noblesse dont ils se piquaient, au point de regarder comme barbare tout le reste du monde, leurs relations manquent généralement de sincérité. L'éloignement des tems, la légèreté de caractère, l'ignorance et la superstition ne rendent pas moins suspect le témoignage des Arabes. Les premières mentent par orgueil, les seconds par intérêt; les Grecs cherchent à s'approprier les ri-

Variétés dans l'histoire de Perse selon les différens écrivains qui en ont traité.

chesses d'autrui, les Arabes à donner plus de prix à celles qu'ils possèdent.

Écrivains Grecs. Ctésias.

Ctésias, Hérodote et Xénophon sont, parmi les Grecs, les historiens les plus anciens de la monarchie des Perses. Le premier, qui était médecin du jeune Cyrus, a écrit l'histoire des Assyriens et des Perses en vingt trois livres, dont il ne nous reste que quelques fragmens. Ses ouvrages sont la source de toutes les fables dont sont remplies les relations de cette époque: il est presque toujours en contradiction avec Hérodote, et s'éloigne fréquemment de Xénophon. Aristote le juge peu digne de foi; mais Diodore de Sicile et autres le préfèrent aux autres écrivains Grecs, et souvent ils le copient dans leurs écrits.

Hérodote et Xénophon.

Hérodote et Xénophon se contredisent sans cesse dans leurs narrations sur les faits principaux de la vie de Cyrus, et dans la description qu'ils font de son caractère. Cicéron est d'avis qu'on ne doit point regarder l'ouvrage de Xénophon comme une relation historique, mais seulement comme un roman, dans lequel l'auteur a voulu représenter son héros, non tel qu'il était, mais tel qu'il aurait dû être. Cependant, la facilité qu'eut cet historien de puiser à la vraie source, ayant vécu à la cour de ce Monarque, et l'aversion que les Grecs portaient généralement aux Perses, ont déterminé un grand nombre d'érudits à donner la préférence à Xénophon qui en a une opinion favorable, plutôt qu'à Hérodote qui parait un peu trop disposé à les dénigrer.

Écrivains orientaux.

Les écrivains orientaux donnent à la Perse une antiquité bien plus reculée, que celle que lui assignent les historiens Grecs, dont les relations, avant le règne de Cyrus le grand, ne nous offrent rien qui mérite d'être transmis à la postérité. C'est pourquoi, nous croyons pouvoir suppléer ici par les écrivains orientaux au défaut des écrivains Grecs, dans la persuasion où nous sommes que le silence de ceux-ci, qui ne savaient rien ou seulement fort peu de choses de l'origine des Perses, ne peut faire preuve contre ce que les premiers en ont écrit. Certains critiques regardent néanmoins comme fabuleuse la chronologie des écrivains orientaux, qui font remonter les dynasties des Perses à une antiquité extraordinaire; d'autres moins sévères démontrent que les argumens sur lesquels ces écrivains fondent leurs calculs, présentent tout autant de certitude que ceux qu'on employe ordinairement, pour prouver la vérité de quelqu'autre histoire que ce soit.

Les lettrés Anglais s'étendent un peu dans leur histoire Universelle (1), pour démontrer que les Perses ont eu anciennement des écrivains, qui leur ont conservé le souvenir des actions de leurs Rois et de leurs héros, et qu'on peut raisonnablement présumer que leurs écrits sont parvenus jusqu'à nos jours. « Malgré, dit Rollin, que les plus anciennes relations historiques des Perses nous viennent d'écrivains du moyen âge, plusieurs raisons me portent à croire qu'ils les ont tirées de monumens authentiques „. Les livres sacrés rendent témoignage d'un antique usage établi chez les Perses, qui était de noter sur des registres publics tout ce qui arrivait de plus remarquable dans leur empire. C'est en se fesant lire ces annales, qu'Assuérus connut le service important que Mardochée avait rendu à l'Etat.

Les Mahométans, qui depuis onze siècles ont usurpé la souveraineté de ce pays, ont pu détruire dans les excès de leur fanatisme une partie de ces monumens; mais beaucoup ont été sauvés, et les ministres de la religion des mages ont su conserver dans toute sa pureté le *Zend* ou *Zendavesta*, manuscrit original qui contient tout les préceptes religieux de cet homme étonnant, connu des Grecs sous le nom de Zoroastre, et des Persans sous celui de Zerdust (2), et qu'on croit généralement avoir vécu du tems de Darius Hystaspe. Ce peuple a encore eu un autre historien fameux dans la personne de Mohammed-Ben-Emir Khoandschah, vulgairement appelé Mirkkond, ainsi que plusieurs autres écrivains modernes, qui tous attestent uniformement de s'être conformés dans leurs ouvrages aux relations de leurs anciens historiens; c'est pourquoi il ne nous paraitrait point raisonnable de récuser leur témoinage avant d'avoir des preuves du contraire. Ce dernier a écrit une histoire générale célèbre, depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 900 de l'égire, laquelle est intitulée *Rusat-Alsafa*; c'est dans cet ouvrage que nous avons puisé la plupart des notions que nous allons donner sur l'histoire orientale de la Perse, avant le siècle de Cyrus. Cet écrivain était un homme de beaucoup de génie, d'une grande érudition, et profondément versé dans la connaissance des antiquités Persannes, qu'il avait étudiées dans les ouvrages des meil-

Le Zend *de Zoroastres ou* Zerdust.

Mirkkond

(1) Histoire de la Perse selon les écrivains orientaux chap. XI. sect. 5.
(2) Les écrivains orientaux l'appellent Zerdusht, Zeradusht, Zaratusht et Zard-hust.

leurs écrivains : aussi est il souvent cité par le savant Hyde, et par tous les auteurs les plus éstimés qui ont traité de la Perse. Malgré les fables dont ces annales sont semées, on ne laisse pas d'y apercevoir beaucoup de vérités ; et quelque soit l'opinion des critiques à cet égard, nous aimons mieux les admettre, que de laisser subsister dans l'histoire de la Perse un vuide de 1,400 ans et plus qu'elle présente, depuis le règne de Chederlaomer Roi d'Elam (1), jusqu'à celui de Cyrus le Grand, qui, selon Petavius, nacquit vers l'an 1760 du déluge (2). L'avantage qu'il y a à suivre les annales des orientaux, ne s'étend pas seulement aux quatorze siècles qui ont précédé la conquête de Cyrus, mais encore au règne de ce Prince, et à celui de Cambyse et de Smerdis ses deux premiers successeurs. Les Grecs ne nous paraissent vraiment instruits des événemens de la Perse, que vers le règne de Darius Hystaspe; et leurs relations, à dater de cette époque, se trouvant presque d'accord avec celles des orientaux, elles commencent à mériter d'avantage notre confiance. D'un autre côté, comme les écrivains Persans mettent ordinairement beaucoup de confusion dans l'exposé des faits qu'ils rapportent, nous préférerons souvent de nous attacher aux écrits des Grecs ; et sans chercher, comme d'autres l'ont voulu inutilement, à concilier des récits contradictoires (3), nous nous en tiendrons aux choses les plus probables, et qui sont également attestées par les uns et les autres.

Kondémir. Kondémir fils de Mirkkond jouit aussi de la réputation d'un grand historien, bien qu'il ne soit pas aussi célèbre que son père. Les deux ouvrages historiques qu'il a laissés, et qui ont pour titre ; l'un l'*Habib-Alsayyar*, ou l'ami des vies particulières, et l'autre *Kilasset-Alakbar*, ou la Pureté des historiens, sont d'une grande importance pour l'histoire politique et littéraire de la Perse. Il en est même qui préférent l'*Habib-Alsayyar* au *Ruzat-Alsafa*, malgré qu'il n'en soit en grande partie qu'un abrégé, parce que Kon-

(1) Gen. XIV. Deut. II.

(2) *Ration. Temporum.* Liv. I. et II.

(3) Vainement chercherait-on à concilier par des conjectures et des hypothèses, le récit des auteurs Grecs avec celui des écrivains Arabes et Persans, sur les premières dynasties des Perses, celle des Pichdadiens et des Kéaniens (Kaïaniens) : c'est semer d'ivraie les champs de l'histoire ; c'est les joncher de ronces et les hérisser d'épines, sans que la vérité y puisse rien gagner. V. De Sainte-Croix, Exam. crit. des hist. d'Alexandre.

démir donne, après le règne de chaque Prince, plusieurs notions intéressantes sur la vie des grands hommes qui ont vécu à cette époque, et parce qu'il y ajoute un grand nombre de particularités sur diverses dynasties, dont Mirkkond ne dit pas un mot. Ces trois ouvrages réunis peuvent donc être considérés comme formant un corps complet d'histoire de Perse.

Schérif-Eddin-Ali.

Le monument le plus sûr que nous ayons pour nous instruire des faits particuliers à l'un des plus grands conquérans de l'Asie, c'est l'histoire de Tamerlan écrite par le célèbre *Schérif-Eddin-Ali* sous le règne d'Ibrahim, et intitulée *Zèfer-namèh,* ou livre de la victoire. Cet ouvrage a joui d'une grande réputation dans le monde littéraire : car, outre la vérité des faits qui y sont rapportés, on y admire encore la richesse des images, la beauté et la grâce des pensées, ainsi que la pureté et l'harmonie du style. Il en a été fait une traduction en langue Turque, et Petits-de-la-Croix en a donné une en Français, d'après laquelle on ne peut guères se former une idée avantageuse du style d'Ali.

Abdalrezzac etc.

Il existait vers la même époque un autre écrivain nommé Abdalrezzac, qui, sous le titre, de *Mathla-Alsaadéin*, ou le lever des deux constellations, nous a laissé une histoire des Timurides, depuis le Sultan Abu-Saïd-Bahadur jusqu'au Sultan Abu-Saïd-Kurkan, ouvrage des plus intéressans tant pour les faits qui y sont rapportés, que pour les connaissances géographiques qu'il renferme. Enfin la Perse a eu dans ces derniers siècles une histoire de Schah-Abbas le Grand, et une autre de Nadir-Schah, dont l'illustre Jones a fait une traduction.

Les Italiens ont été les premiers parmi les voyageurs modernes à visiter la Perse, et à nous en donner des relations. Personne n'ignore les voyages faits dans cette contrée et autres de l'orient par Marc Cornaro en 1419, et par Catherin Zeno en 1472. En 1543, on publia à Venise le voyage d'Ambroise Contarini envoyé comme ambassadeur de la République de Venise à la cour d'Uxan-Cassan Roi de Perse; et peu de tems après on vit paraître au jour l'histoire curieuse des aventures en Perse du même Zeno, ainsi que les commentaires des guerres qui ont eu lieu dans cet état sous le règne de ce Souverain. Il fut encore publié par les Aldi à Venise dans la même année, un recueil très-succinct mais fort-intéressant des voyages faits à Tana, en Perse, aux Indes etc., dans lequel sont compris deux voyages de Josaphat Barbaro, celui

d'Ambroise Contarini que nous venons de citer (1), deux d'Alvise (2), et deux autres sans nom d'auteur. Ce recueil, devenu aujourd'hui très-rare, a été inséré depuis dans celui de Ramusio, puis traduit en latin, et mis au nombre des *Scriptores rerum Persicarum* publiés à Francfort en 1607.

La relation de Dom Juan de Perse (3) imprimée en 1604, et celle de Pierre Texeira, tous les deux Espagnols, sur l'origine, la décadence et la succession des Rois de Perse et d'Ormus, publiées à Anvers en 1610, contiennent l'une et l'autre un grand nombre d'observations curieuses et importantes sur ces contrées : le voyage en Perse et aux Indes de Thomas Aerbert était peut-être le plus instructif qu'on eût encore écrit avant la publication des voyages de Chardin. Ceux des Jésuites dans toutes ces contrées offrent ça-et-là, parmi des récits très-longs sur les progrès de leurs missions, quelques notions intéressantes sur les peuples qui les habitent.

Voyages de Tavernier.

Les six voyages de Tavernier en Turquie, en Perse et aux Indes ont joui pendant long tems d'une grande réputation, et ce qui le prouve ce sont les nombreuses éditions et traductions qu'on en a faites. Ce voyageur perdit ensuite beaucoup de son crédit, comme étant soupçonné d'avoir donné pour certains des faits qui ne reposaient que sur de faibles conjectures; mais on reconnut bientôt, qu'à quelques inexactitudes près, il était plus véridique qu'on ne l'avait cru. Du reste, ses voyages renferment une foule de particularités qu'on chercherait envain dans d'autres écrivains. Il est vrai qu'il n'a pas la précision quelquefois trop minutieuse de Chardin dans son tableau de la Perse, ni toute la philosophie de Bernier dans sa description du Mogol; mais il a le mérite d'avoir parcouru avant eux ces contrées, et de rapporter une infinité de choses intéressantes, qui ont échappé aux recherches de ces deux célèbres voyageurs, ou dont ils n'ont point voulu parler.

(1) Marc Foscarini parle savamment de l'un et de l'autre dans ses lettres Vénitiennes; et le C. Mazzucchelli nous donne encore des notions plus détaillées au sujet de Barbaro. Ecrit. It. tom. II. pag. 1.

(2) Louis da Mosto Vénitien qui, dans le dialecte vulgaire, usité depuis par tous les historiens, s'appelait Alvise da Ca de Mosto, d'où s'est formé le surnom de Cadamosto.

(3) Le long séjour que ce voyageur a fait en Perse, ou la nouvelle relation qu'il en a publiée, lui a fait donner le nom du pays qu'il avait parcouru.

Les voyages de Chardin en Perse ont acquis et mérité une grande célébrité. Cet écrivain a developpé avec tant de sagacité toutes les particularités de l'administration politique et militaire de cet état; il a traité avec une telle érudition de ses lois civiles et religieuses, et mis tant d'exactitude dans la description qu'il fait des arts, des sciences et des usages de ses habitans, que tous les voyageurs modernes, en rendant justice à sa véracité, ont donné en même tems les plus grands éloges à l'étendue et à la profondeur de ses recherches. Il est pourtant à remarquer que depuis l'invasion de Tamas-Kouly-Kan, et la chute des Sophi en Perse, ce pays a été en proie pendant trente ans à des factions qui l'ont bouleversé. Ainsi, le traité de Chardin en ce qui concerne la cour, le gouvernement, le commerce, l'industrie, les arts et les sciences en Perse, n'a plus aucun rapport avec son état actuel; le caractère même de ce peuple, par une suite inévitable de ces désordres, a souffert de grandes altérations; mais l'ouvrage dont il s'agit ne nous en est pas moins d'une grande utilité pour tracer l'histoire du costume de cette époque. *Voyages de Chardin.*

William Franklin a décrit au long ce dérnier état de la Perse, dans son voyage du Bengale à Schyras en 1787 et 1788. Son ouvrage présente l'histoire de ce pays depuis la mort de Tamas-Kuly-Kan, et un tableau exact de la situation présente de la Perse proprement dite, ou du Farsistan, sur lequel Chardin nous avait donné des notions intéressantes pour le tems où il écrivait, mais qui aujourd'hui sont devenues trop antiques. M.r Franklin, officier surnuméraire au Bengale, a voulu profiter de la liberté dont il jouissait, pour se perfectionner dans la langue Persanne, et s'instruire des usages et des mœurs de cette nation. Il entreprit donc le voyage de Schyras où il pouvait acquérir ces connaissances, et a publié une relation très-intéressante sur la géographie, la statistique et l'état moral et politique de la Perse moderne. *Voyages de William Franklin.*

Si, au voyage de M.r Franklin dans le Farsistan, on réunit celui de M.r Olivier qui a parcouru d'autres contrées de la Perse, on aura un tableau fidéle et complet du dernier état de presque toutes les provinces qui composent ce royaume. M.r Olivier rapporte, de la manière la plus instructive et en même tems la plus amusante, toutes les particularités de son voyage, et y joint la description des villes et des monumens qu'il a visités, en les comparant presque toujours avec ce qu'ils étaient sous la domination des So- *Olivier.*

phi. Ces descriptions sont suivies de profondes recherches sur la topographie de la Perse, sur ses productions, son agriculture, sa marine, sa milice, les sciences, les arts et les mœurs de ses habitans. A toutes ces notions, M.r Olivier ajoute encore une relation historique des troubles qui ont plus ou moins agité la Perse, depuis la chute de la dynastie des Sophi, jusqu'au règne de *Fath-Ali-Shah* neveu de l'eunuque Mahamed, connu avant de monter au trône, sous le nom de *Khan*, et qui peut-être vit encore à présent.

Am. Jourdain. La Perse a été récemment illustrée par Am. Jourdain, dans un petit ouvrage orné de quelques estampes gravées pour la plupart sur des dessins Persans, et divisé en huit livres où l'auteur traite successivement de la géographie, du gouvernement et de la religion de ce pays. Prenant pour guide les écrivains orientaux, il a donné un essai de l'histoire ancienne de la Perse, et en a eclairci la moderne d'après les relations de Scott-Waring, de Morier et de Kinneir, sans cesser néanmoins de recourir aux anciens voyageurs, et de faire la confrontation des uns avec les autres. Il a traité la partie qui regarde la litterature plus amplement que les autres, et l'a enrichie de la traduction de plusieurs morceaux de poésie; le chapitre où il parle de la philosophie des orientaux mérite aussi d'être remarqué.

Malcolm. Mais une histoire encore plus fameuse de la Perse est celle qu'en a donnée dernièrement le célèbre Malcolm, le premier d'entre les Anglais qui ait entrepris d'écrire sur un peuple, avec lequel le gouvernement Britanique avait tant de relations. Envoyé trois fois en Perse pour des missions diplomatiques, il en a parcouru toutes les provinces, et a pu par conséquent prendre une connaissance exacte des lieux et des mœurs des habitans. Nous ne lui accorderons pourtant pas aussi légèrement la gloire qu'il se donne, d'avoir été le premier à nous découvrir l'état de la Perse, qui, selon lui, était encore presqu'inconnue aux Européens: car après la citation que nous venons de faire du grand nombre d'ouvrages écrits et publiés en Europe sur l'histoire de ce pays, ouvrages dans lesquels il a puisé lui même la plupart des notions qu'il nous en donne, il est aisé de voir combien peu lui appartient cet honneur. La conquête de la Perse par le Calife Omar est le point de division qu'il établit entre l'histoire antique et l'histoire moderne de cet empire: il s'est considérablement étendu dans la première partie, et a pris pour

guide les écrivains orientaux, préférablement aux Grecs et aux Romains; dans la seconde il s'est étudié à être concis sans cependant rien omettre d'important, et s'est attaché encore à décrire plus en détail, les choses auxquelles il a eu quelque part. Il a cherché à être clair, et déclare de s'être conformé en tout à la vérité, d'avoir dit franchement son opinion, et de n'avoir eu pour ainsi dire d'autres leçons que celles de sa propre expérience: il s'avoue néanmoins redevable de beaucoup de notions à Sir James M. Intosh, à William Erskine de Bombay, à Alexandre Hamilton, à N. H. Smith, à Bruce et autres.

Mountsuart Elphinstone.

Il vient de paraître une description particulière de la Perse orientale, depuis l'affermissement du nouveau royaume de Caboul, sous le nom de Mountsuart Elphinstone, savant Anglais, qui a été envoyé par son gouvernement en qualité d'ambassadeur près le Roi de cette contrée (1). Il a mis un an pour se rendre de Londres à la cour de ce Souverain, et y est resté une autre année, dans les commencemens de laquelle il eut particulièrement en vue de se procurer toutes les connaissances qu'il crut pouvoir être de quelqu'utilité à sa nation. Mais la pensée lui étant venue ensuite de donner un tableau général de ce pays, il partagea le travail entre plusieurs membres de l'ambassade, afin d'en obtenir des résultats plus complets, et chargea en conséquence, savoir; le lieutenant Macartney, et le capitaine Raper auteur du voyage aux sources du Gange, de la partie géographique; le lieutenant Irvine des observations sur le climat, le sol et ses productions; Ricard Strachey

(1) Le gouvernement Anglais dans l'Inde craignant que l'ambassade du Général Français Gardanne en Perse, n'eût pour objet de porter la guerre dans les possessions Anglaises, résolut d'envoyer une députation au Roi du Caboul. Cette députation, dont le chef était Elphinstone auteur de cette description, partit de Delhi le 13 octobre 1808 avec une suite de plusieurs officiers Anglais, et une escorte de 400 soldats. Rien n'avait été épargné pour lui donner de l'éclat, sachant le peu de cas qu'on fesait des Européens à la cour du Caboul. Elle arriva dans le mois de mars 1809 à Peshawer, seconde ville de cet état, où la cour fait sa résidence en hiver. Les bornes de cette note ne nous permettent pas d'entrer ici dans des détails sur sa réception, et l'auteur ne dit rien du succés de sa mission, pour ne point trahir les secrets de son gouvernement. Les événemens qui se sont passés dernièrement dans ce royaume donnent lieu de croire que les vues de l'Angleterre n'ont pas été remplies.

des renseignemens à prendre sur le commerce et les revenus de l'Etat; Robert Alexander des recherches historiques, et se réserva la partie concernant le gouvernement et les mœurs des habitans. L'auteur fait ensuite un aveu ingénu des grandes obligations qu'il a à ses colloborateurs, ainsi qu'à plusieurs autres personnes, qui lui ont fourni quelques détails intéressans sur l'état du Caboul.

Son ouvrage est divisé en cinq livres, où l'on trouve un traité géographique de l'Afganistan, un tableau général de la population, avec un autre particulier des diverses tribus Afganes, ainsi que la description des provinces et de la forme du gouvernement: chacun de ces livres est suivi d'un appendice contenant l'histoire du Caboul, la relation d'un voyage fait dans l'Afganistan par M.r Durie en 1811, une description des contrées voisines de ce pays, un extrait des mémoires géographiques du lieutenant Macartney, et enfin un Dictionnaire Pouschtou. Cet ouvrage est orné de belles planches coloriées, et gravées presque toutes sur les dessins d'artistes Indiens.

Telles sont les sources où nous avons puisé les notions que nous avons crues les plus propres à composer un précis historique du costume d'un des plus grands peuples du monde, depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours.

CATALOGUE

DES PRINCIPAUX VOYAGEURS ET AUTEURS

QUI ONT ECRIT DE CHOSES CONCERNANT

LE COSTUME DES PERSES (1).

Abraham, il Padre, Darius Medus, il XII. libro del Pharus Veteris testamenti, che tratta assai estesamente di questo Principe.

Adam, Cornelius, Observationes Theologico-Philologicae. *Groningae*, 1710, in 4.°

Alexander the Great, Persepolis illustrata, or the account of the royal Palace of Persepolis in Persia ec. *London*, 1739, in f.° fig.°

Angiolello, Gio. Maria, della vita e fatti d'Uxan-Cassan Re di Persia ec. Nel vol. II. della Navig. e Viaggi del Ramusio.

Asia. The first part being, an accurate description of Persia etc. *London*, 1673, in f.° fig.°

Barbaro Giosafat Contarini Ambrogio ed altri Viaggi fatti da Venezia alla Tana, in Persia, India ec. raccolti da Antonio Manuzio. *Venezia*, 1541 e 1545, in 8.°

Beauchamp, Voyage en Perse (*V. Journal des Savans*, 1790.)

Bergh, J. A., Reise nach Persien. *Lipsia*, in 8.°

Bizarus, Petrus, Rerum Persicarum Historia. *Antuerpiae*, 1583, in f.°

Brissonius, Barnabas, de Regio Persarum principatu lib. III. *Parisiis*, 1580, 1590, 1599, in 8.°, ibidem 1606 in 4.° *Heidelbergae*, 1595, in 8.° *Argent.*, 1710, in 8.°

(1) *Pour bien connaître la Perse, il faut consulter en outre l'Histoire générale des Voyages de Salmon; le troisième Voyage en Russie de S. G. Gmelin; les Voyages de Corn. Lebrun, de Jean Thévenot, de Hanway, de Otter, de Ferrieres-Sauvebœuf, de Niébuhr, du P. Pacifique, de Kaempfer et d'Abdul-Kerim; le Voyage de Tavernier et la Description de l'Inde par Valentyn.*

Brun, Corn. le, Voyage par la Moscovie, en Perse et aux Indes. *Amst.*, 1718, 2. vol. in f.°

Bulengerus, Jul. Caesar., Eclogae ad Arnobium. *Tolosae*, 1612, in 8.°

Cerceau, Le P. du, Histoire des révolutions de Perse, depuis le commencement de ce siècle. *Paris*, 1742, 2. vol. in 12.°

Chardin, Chev., Voyages en Perse etc. *Amsterdam*, 1711, 10. vol. in 12.° fig.° ibid. 3. vol. in 4.° *Paris*, 1723, 10. vol. in 12.° fig.° *Rouen*, 1723, 10. vol. in 12.° sans fig. *Amsterdam*, 1735, 4. vol. in 4.° fig.°

-- Collection of Voyages and Travels in Persia, 1771, 2. vol. in 8.°

-- Augmentés des notes etc. par L. Langlès. *Paris*, 1811, vol. 10. in 8.° avec atlas in f.°

-- Journal du Voyage en Perse etc. *Londres*, 1686, in f.° *Amsterdam*, 2. vol. in 12.° *Lyon.*, 2. vol. in 12.° *Leipsic*, 1687, in 4.° *Amsterdam*, 1685, 1687, in 4.°

-- Le couronnement de Soliman troisième roi de Perse. *Paris*, 1691, in 12.°

Chinon, Le P. Gabriel de, Relations nouvelles du Levant contenant des traités sur la religion, le gouvernement etc. des anciens Perses etc. *Lyon*, 1671, et 1691 in 12.°

Clodius, J. C., Chronicon peregrinantis. *Lipsiae*, 1731, in 4.°

Concise Account of some natural curiosities of Malham (en Perse) *London*, 1799, 2. vol. in 8.°

Contarini, Ambrosio, il viaggio di, ambasciadore della Signoria di Venezia all' Uxan-Cassan Re di Persia ec. *Venezia*, 1543, in 12.°

Dapper, Ol. Beschryring van Persia en Georgia. *Amsterdam*, 1672, in f.°

D'Anville, l'Euphrate et le Tygre. *Paris*, 1777, in 4.°

Découverte de l'empire du Candahar. *Paris*, 1730, in 12.°

Deslandes-Douliers, André, les Beautés de la Perse etc. *Paris*, 1673, in 4.° et 1679, in 12.°

Elphinstone, Hon. Mountsuart, an Account of the Kingdom of Caubul. *London*, 1815, in 4.° fig.°

Etat présent du royaume de Perse, avec fig. *Paris*, 1694, in 12.°

Figuerroa, Don Garcias de, l'Ambassade en Perse, Trad. par Wiquefort. *Paris*, 1667, in 4.°

Forster, George, a Journey from Bengal to England, through the northern part of India, Kachmyre, Afghanistan and Persia etc. *London*, 1790 et 1798, 2. vol. in 4.° Trad. en Allemand. *Zurich*, 1800, in 8.° en Français. *Paris*, 1802, 3. vol. in 8.°

Freyer, John, Travels into Persia began 1672, finished 1681, etc. *London*, 1693, ibid. 1698, in f.° fig.° Trad. en Hollandais. *Utrecht*, 1700, in 4.°

Franklin, William, Observations made on a tour from Bengale to Persia, with a short account of the remains of the celebrated palace of Persepolis. *London*, 1790, in 8.° Trad. en Français. *Paris*, 1798, in 8.° fig.°

Govea, Ambassade da Persia. *Lisbona*, 1611, in 4.°

Hablizl, R., Bemerkungen gemacht in der Persischen Landschaft Ghilan etc. in den Jahren 1773 und 1774. *Pietroburgo*, 1783, in 8.°

Hamilton, Ch., Historical Relation of Rohillas, of Aghuans, from Persia. *London*, 1787, in 8.°

Herbert, Th., Relation du voyage de Perse et des Indes orientales. *Paris*, 1663, in 4.°

-- Travels into the East. *London*, 1634, in 4.° *Dordrecht*, 1658, in 4.° *Paris*, 1663, in 4.°

Histoire de l'irruption des Aghvans commandés par Mahmoud (en Turc). *Constantinople*, 1729, in 4.°

Historical account of the british trade over the Caspian sea; witha Journal from London into Persia. *London*, 1753, 2. vol. in 8.°

Hyde, Thomas, Historia Religionis veterum Persarum et Parthorum et Medorum. *Oxonii*, 1700, in 4.° fig.°

Imbrecht, Sam, Voyagien naer in door groot en maclige koningryk van Persia. *Amsterdam*, 1667, in 4.°

Jones, Histoire de Nadir-Chah. *Lond.*, 1770, 2. tom. en 1. vol. in 4.°

Journal d'un voyage dans la Turquie d'Asie et la Perse, à la suite du général Gardanne, en 1807 et 1808. *Marseille*, 1809, in 8.°

Jourdain, Am., la Perse, ou Tableau de l'Histoire, du Gouvernement, de la Religion etc. *Paris*, 1814, 5. vol. in 16.° fig.°

Ives's Edward, Voyage from England to India in the year 1754 etc. *London*, 1773, in 4.°

Kakasch, Zalokemeny, Tectander, Iter Persicum 1602, oder Persianische Reise-Beschreibung. *Altenburgo*, 1609 e 1610, in 8.°

Keckermannus, Bartholom, de Monarchia Persarum. *Genevae*, 1614, in f.°

Kinneir, John Macdonald, a geographical memoir of the persian empire. *London*, 1813, in 4.°

Laet, J. de, Persia, seu regni Persiae status. *Leida*, 1633, 1647, 2. vol. in 4.°

Leandro di Santa Cecilia Fr., la Persia ec. *Roma*, 1757, in 4.°

Malcolm, John, The History of Persia from the most early period to the present time: containing an account of the Religion, Gouvernement, usages etc. *London*, 1815, 2. vol. in 4.° fig.°

Mandelslo, Voyages en Perse et aux Indes, publiés par Olearius. *Amst.*, 1727, in f.°

-- Joh. Alb. von, Schreiben von seiner Ostindischen Reise aus der Insel Madagascar anno 1639. *Schleswig*, 1645, ibid., 1647, in f.°

Meiners, Ch., Einige Nachrichten und Bemerkungen über Armenien etc. (*V. Magasin de Gottingue*, 3. vol. 3. cah.)

Mirchond, Moham., Historia priorum Regum Persarum, pers. et lat. *Viennae*, 1782, in 4.°

— Ejusdem historia Samanidarum, persice. *Gottingae*, 1806, in 4.°

Mongez, Mémoire sur les costumes des Perses sous la dynastie des rois Achéménides et celle des successeurs d'Alexandre. Second mémoire sur les costumes des Perses par le même. Mémoire sur Persépolis. V. Mémoires de l'Institut National des Sciences et Arts, tom. III. et tom. IV. Littérature etc.

Morier, James, a journey trough Persia, Armenia etc. *Lond.* 1812, in 4.° fig.°

Nachricht von einer Reise in Persien im Jahr 1787. (*V. la Minerve*, 1792, 8. cahier.)

Olearius, Ad., Voyages en Moscovie, Tartarie et Perse. *Amst.*, 1727, 2. tom. en 1. vol. in f.°

Olivier, G. A., Voyage en Perse. *Paris*, 1807, 2. vol. in 8.° ibid. 1. vol. in 4.° avec atlas in 4.° de 45 planches. Trad. en Italien par M.r le Chevalier Borghi. *Milan.*

Otter, Voyage en Turquie et en Perse. *Paris*, 1748, 2. vol. in 12.°

Ouseley, W., Epitome of the ancient history of Persia. *Lond.*, 1799, in 4.°

Pallas, P. S., Reise von der noerdlichen Seite des Kaukasus bis nach Choy in Persien, im Jahr, 1785, (V. le II.e vol. des Nouveaux Mémoires du Nord).

Parthey, Daniel, Ostindianische und Persianische neunjährige Kriegsdienste und Reisen etc. *Nuremberg*, 1687, ibid. 1698, in 12.°

Persia, Dom Juan, Relacion en III. libros, donde se trattan les coses notables de Persia. *Valladolid*, 1604, in 4.°

Reineccius, Reinerus, Historia Parthorum -- *idem*, Commentarii de rebus Persicis. V. Historia Julia du susdit Auteur.

Reise nach Persien. *Franc.*, 1780 et 1781, 2. vol. in 8.°

Relation des voyages des Péres de la Compagnie de Jésus dans les Indes orientales et en Perse. *Paris*, 1656, 2. vol. in 12.°

Relation nouvelle du Levant, avec une description de l'Arménie, de la Perse etc. *Paris*, 1669, in 12.°

Sanson, Voyage ou Relation de l'état présent du royaume de Perse. *Paris*, 1695, in 12.° fig.°

Schillinger, Franz. Gasp., Persianische und Ostindianische Reise 1699, bis 1702. *Nuremberg*, 1707, 1709, 1716, in 8.°

Schurtzfleischius, Conradus Samuel, Imperii Medo-Persarum initia. V. la disput. 59.

Schwartz, Georg. Bern., Reise in ostindien. *Francf. et Leips.* 1774, in 8.°

Schweizer, Journal und Tagebuch seiner sechsjährigen ostindianischen Reise, vom 1675 etc. *Tubingue*, 1688, in 4.°

Struys, J., Voyages en Moscovie, Tartarie, Perse etc. *Amst.* 1681, in 4.°

Szabò, Joannes-Descriptio Persici Imperii ex Strabonis tum ex aliorum Auctorum cum illo comparatorum fide composita etc. *Heidelbergae*, 1810, in 8.°

Tavernier, Jean, Six voyages en Turquie, en Perse et aux Indes. *Paris*, 1676, ibid. 1679, 1681, 3. vol. in 4.° fig.° *Paris*, (Hollande), 1678-1679, 3. vol. in 12.° fig.° *Bruxelles*, 1679, 1681, 1690, 3. vol. in 8.° *Paris*, 1692, 3. vol. in 12.° *Rouen*, 1713, 6. vol. in 12.° fig.° *La-Haye*, 1718, 3. vol. in 12.° *Paris*, 1724, 6. vol. in 12.° En Anglais. *London*, 1678, in f.° En Allemand. *Nuremberg*, 1681, 3. vol. in f.° fig.° En Hollandais. *Amsterd.* 1682, 3. vol. in 4.° etc. Traduits en Italien par Jean Luetti. *Rome*, 1682.

Texeria, Pedro, Relaciones d'el origen y succession de los reynos de Persia etc. *Amberes*, 1610, in 8.°

Texeria, Pedro, Relaciones d'el origen descendencia y succession de los Reyes de Persia etc. *Anversa*, 1610, in 8.° Trad. en Français. *Paris*, 1681, 2. vol. in 12.°

Tomlinson, Richard, Daniel von Mogine's Selbst-eigene beschreibung seiner Reise und Seltsamen Begebenheiten in Persien und Indostan. *Berne*, 1763, 2. vol. in 8.°

Valle, Pier della, i Viaggi in Turchia, Persia, India. *Roma*, 1650, in 4.° ibid., 1662, in 4.° Part. II., ibid., 1658, in 4.° Part. III., ibid., 1663, in 4.° *Venezia*, 1667, tom. 4. in 12.°

Viaggio di un Mercante che fu nella Persia, nel quale si descrivono particolarmente le province, città, fiumi ec. V. Ramusio. Navig. e Viaggi tom. 2.

Voyage ou Relation de la Perse. *Paris*, 1668, in 12.°

Waring, Scott, Tour to Sheeraz and an history of Persia. *Lond.*, 1807, in 4.°

Xenophontis Opera.

Zeno, Caterino, Commentarj del Viaggio in Persia, e delle guerre fatte nell' imperio Persiano ec. *Venezia*, 1558, in 8.° fig.° e 1783, in 12.°

DESCRIPTION DE LA PERSE.

Nom de Perse. La Perse proprement dite était, selon l'opinion de quelques-uns, l'ancien pays désigné dans la Bible (1) sous le nom de terre d'*Elam*, parce qu'elle fut le séjour (2) d'Elam fils de Shem, et père des Elamites qui l'habitèrent les premiers. Ce pays est appelé dans les livres de Daniel (3) et d'Esdras *Paras*, nom qui semble répondre au mot Persan *Pars* ou *Phars*, qui était le nom de la Perse dans ces tems reculés. Hérodote donne aux habitans de la Perse celui de *Cephenes*, et observe qu'à une époque encore plus ancienne ils étaient appelés *Artaei*, et *Artaea* le pays qu'ils occupaient: Horace et Ovide lui donnent encore la dénomination d'*Achaemenia* et *Arsaca*, du nom des anciens Rois qui y régnaient (4). Mais les écrivains orientaux l'appellent *Agjem*, *Iran* (5) et *Shahistan*, ou domaines du *Shah*.

Etendue. L'étendue de la Perse varie suivant les différens âges. Ptolémée (6) lui donne pour confins, au nord la Médie, à l'orient la Caramanie, à l'occident la Susiane, et au midi le golfe Persique; mais il n'a considéré la Perse que comme une seule province. Cluverius a assigné à l'ancien empire des Perses une étendue d'environ 2,800 milles en longueur, depuis l'Hellespont jusqu'à l'embouchure de l'Indus, et de 2,000 mille en largeur, depuis le Pont jusqu'au golfe Arabique. Le royaume actuel de Perse est situé entre les 41 et 68° 30′ de longitude orientale, et les 25 et 44° de latitude septentrionale: ses bornes sont; la Tartarie et la mer Caspienne au nord;

(1) Genes. X. 22.

(2) *Sed regio Elam (quae Elymais) ubi primo sedem fixit, proprie est citerior Mediae pars, seu potius pars quae est Media citerior et occidentalior.* V. Thom. Hyde Hist. Relig. Vet. Persarum chap. 35.

(3) Daniel VIII.

(4) Les noms *Achaemenia* et *Iran* n'étaient point celui de toute la Perse, mais seulement de quelques-unes de ses provinces.

(5) V. Hyde ouvr. cit. chap. 75. *De Persiae et Persarum nominibus etc.*

(6) Geogr. liv. VI. chap. 4.

à l'occident le Tigre qui la sépare de la Turquie, et le golfe Persique de l'Arabie; au midi l'Océan Indien; et au levant la Bucharie et l'Indostan.

Configuration du sol.

Une chaîne du Caucase s'étend du Ghilan au midi du Mazanderan, qui est le *Taurus* des Anciens: les autres montagnes sont le mont Turok dans le Korasan; les Gaures, qui sont le *Paropamisus* des Anciens; le Soliman-Koh et le Gebel-Abad, qui entourent le Segistan au nord, au levant et au midi: cette dernière branche va se réunir avec la vaste chaîne, dont la direction est parallèle au golfe Persique, et se termine au mont Elwend. Au nord du Faristan on trouve l'Hetzardara ou les mille montagnes, ainsi que celle de Zerdust d'où sort la rivière qui passe à Ispahan. Les monts Wully et Lakhée sont au levant ayant leur direction du nord au sud, et séparent la Perse de l'Inde.

Déserts.

Dans la partie occidentale et au nord du Koristan il y a un désert, qui est traversé par une rivière appelée l'Ahwar, et s'étend jusqu'au nord du Suster: un autre grand désert est celui qui va de Komm au couchant, jusqu'au pied du Gibel-Abad au levant, et se joint au midi avec celui de Kerman. La longueur de ces deux déserts de l'ouest à l'est est d'environ 350 lieues, et leur largeur d'à-peu-près 200 du nord au sud. Au nord du Korasan on trouve celui de Kara-Kum, qui appartient plus à la Tartarie qu'à la Perse.

Fleuves.

Au levant, la Perse a l'Euphrate et le Tigre, qui ne peuvent plus être mis au nombre de ses rivières; l'Ahwar qui sort des montagnes d'Elwend se partage en deux branches, dont l'une se jette dans le Tigre, et l'autre dans le golfe Persique: le cours de cette rivière est de 114 lieues. Le Beend-Emir, qui a sa source dans l'Hetzardara, court du nord au midi, traverse les ruines de Persépolis, et se jette dans le lac Bakteghian. Le Zendrud, qui sort de la chaîne orientale de l'Hetzardara, court de l'est à l'ouest, passe par Ispahan, et se perd dans les sables au dessus de cette capitale. Le Kigil Ozen, qui est le *Mardus* des Anciens, a sa source dans les monts Elwend, court du nord-ouest au sud-est, et tombe dans la mer Caspienne. L'Aras, ou l'Araxes des Anciens, sort du Caucase, et se jette d'un cours rapide dans le Kur à Javat. L'Hinmend a deux sources, dont l'une sort du mont Gibel-Abad, et l'autre des Gaures, lesquelles viennent se réunir à peu de distance de Bost: cette rivière qui coule à l'est, après un cours de 180 lieues,

va se jeter dans le lac Durrah, non loin des déserts du Segistan. Le Gihon et l'Amur, qui sont à la frontière et au nord, appartiennent plus à la Tartarie qu'à la Perse.

Lacs. Les lacs sont; celui de Durrah ou Zéré dans le Segistan près des déserts: c'est l'*Aria-Palus* des Anciens; le lac salé de Bakteghian au sud-est de Schiras dans le Farsistan; celui d'Urmia au nord-est; et le lac d'Erivan qui est encore plus au nord.

Golfes. Le golfe Persique, qui est la Méditerranée de l'Asie, communique avec la mer des Indes par le détroit d'Ormuz; la navigation en est périlleuse à cause des bancs de sable qu'on y rencontre fréquemment: il a 260 lieues de l'ouest à l'est, et presque 80 du sud au nord. Ce golfe reçoit l'Euphrate et le Tigre, et renferme les îles de Bahrein et de Karah, où se fait la pêche des perles.

Nature du sol. Le sol de la Perse est presque tout plat, imprégné de sel et couvert de sable: la terre y est ordinairement forte et argilleuse. Les montagnes n'ont pas encore été bien observées, mais elle semblent être pour la plupart d'une nature calcaire. Si l'on en croit Chardin, les montagnes de la Perse sont les plus arides et les plus stériles qu'il y ait au monde.

La vaste étendue de la Perse a induit le même auteur à la croire peu sujette aux tremblemens de terre; mais il faut en excepter le Ghilan et le Mazanderan, où ce phénomène se fait sentir souvent et avec violence, surtout aux environs de Tauris, dans les montagnes de l'Irac-Agemi, et dans les chaînes plus méridionales du Phars et du Laristan.

« L'empire de mon père, disait le jeune Cyrus à Xénophon, est si grand, qu'on y meurt de froid à une extrémité, et à l'autre de chaud „ c'est ce qui se voit encore aujourd'hui en Perse, où l'on distingue trois principaux climats. Les côtes de la mer Caspienne sont exposées en été, à des chaleurs plus fortes et plus longues que celles de l'Amérique, et l'hiver y est doux grâce aux vents tempérés qui soufflent de cette mer; mais il y règne également dans ces deux saisons une extrême humidité. Sur le plateau central de la Perse, qui est entouré de montagnes couvertes de neiges éternelles, et s'étend depuis le Kandahar jusqu'à Ispahan, on a des étés très-chauds et des hivers extrêmement froids. Tout change d'aspect en descendant vers le golfe Persique; un vent brûlant y suffoque quelquefois l'imprudent voyageur. On lit dans Strabon, que les habitans de Suse n'osaient pas quelquefois sortir de leurs maisons pendant

le jour, et que ceux qui avaient la témérité d'affronter les feux de cet atmosphère embrâsé, tombaient souvent morts dans les rues. Dans la Gédrosie et dans le Mékran, on éprouve quelquefois des chaleurs aussi fortes que dans l'Inde : les pluies des tropiques inondent les collines, qui sont brulées tout le reste de l'année.

Végétation sur les côtes méridionales.

Dans le Mékran on trouve le palmier d'Inde et les plantes odoriférantes de l'Arabie Heureuse (1). La Caramanie abonde en fruits, et possède une espèce de vigne, dont les raisins sont extrêmement gros. On cultive le coton et la canne à sucre le long du golfe Persique. L'astragale, *astragalus verus*, voy. la fig. n.° 4 de la planche 46, produit de la gomme adragant en quantité. Cette contrée méridionale et maritime, si peu connue des modernes, parait avoir beaucoup de ressemblance avec l'Indostan. On peut conjecturer par les écrits des Anciens, que les montagnes au nord-est sont couvertes d'arbustes, surtout de lauriers, de buis et de térébinthes; mais les roches escarpées de Gaur n'offrent qu'une végétation pénible. Le Ségistan doit sa fertilité en danrées de toutes sortes aux inondations de l'Hindmend, mais la vigne n'y croît pas.

Dans les montagnes au midi.

Dans le Farsistan ou Perse proprement dite on voit, (fig. n.° 1 de la même planche), des platanes d'orient, des azéroliers, des saules pleureurs, et des peupliers d'une hauteur prodigieuse (fig. 2 et 3 de la même planche) : on y trouve encore, parmi les autres fleurs qui émaillent les prairies, l'anémone, le jasmin, la tulipe et la renoncule. Le botaniste qui voudrait connaître le grand nombre de plantes qu'Olivier a recueillies dans ces contrées, peut recourir à la relation de ce voyageur. Les plateaux élevés de la Perse orientale se couvrent de plantes salines. On rencontre néanmoins sur quelques-uns de ce plateaux stériles de riches paturages.

Plaines du centre.

Sur les côtes de la mer Caspienne.

Des neiges abondantes et un long printems favorisent la végétation vers les humides parages de la mer Caspienne, où la canne à sucre ne rend pas beaucoup; les collines pittoresques sont couronnées de chênes, d'acacias, de tilleuls et de châtaigniers: des ciprès et des pins d'une autre espèce s'élèvent sur la cime des monts: le

(1) Les soldats d'Alexandre s'y nourrissaient de dattes et de la moëlle du palmier: ils parfumaient leurs lits de nard, et se fesaient des cabannes avec un arbre qui porte l'encens: il y avait une espèce de laurier qui était un poison pour les chevaux, et les récoltes de grain y étaient médiocres et incertaines.

sumac, et le frêne qui produit la manne, y sont encore communs. Le Ghilan abonde en buis: l'ancienne Hircanie au sud est de la mer Caspienne ne présente aucune espèce de pins.

La Perse a peu de terres propres à l'agriculture.

Mais la Perse, dont le sol offre une variété si agréable au peintre et au botaniste, n'a que très-peu de terres propres à l'agriculture. Dans les provinces du centre et du midi, un sol argilleux, dur et sec succéde à des roches arides, et appelle le secours des irrigations artificielles. Le grain le plus commun en Perse est le froment, qui y est excellent: le riz qui est la nourriture la plus recherchée des habitans croît dans les provinces septentrionales, qui sont les mieux arrosées. On y sème aussi de l'orge, du millet, de l'avoine et du seigle.

Grains.

Fruits.

Les arbres à fruit les plus estimés de l'Europe, tels que le figuier, l'oranger, le mûrier, l'amandier, le pêcher et l'abricotier, y ont été, dit on, apportés de la Perse. Ce pays produit des oranges d'une grosseur prodigieuse, et une grande quantité de citrons: on y trouve des melons de vingt espèces différentes, les meilleurs viennent dans le Korasan: ce fruit est sain et succulent dans toute la Perse. La vigne y étale toutes ses richesses: les Guébres sont les seuls qui la cultivent; ils font des vins excellens, dont les plus estimés sont ceux de Schiras, d'Yesd et d'Ispahan.

Végétaux utiles aux manufactures.

La Perse produit aussi du lin, du chanvre, du tabac, du sésame, du coton, du safran, de la térébenthine, du mastic, des gommes et de la noix de galle: la province de Mazanderan donne seule de l'huile d'olive: on trouve encore le pavot d'où l'on tire l'opium, ainsi que la manne et la rhubarbe: la Perse fournit, dit-on, tous les ans 20 mille balles de soie, du poids de 216 livres chacune.

Animaux.

Les chevaux de Perse passent pour les plus beaux de tout l'orient, malgré qu'ils le cédent en vitesse à ceux de l'Arabie: ils sont d'une taille plus haute que le chevaux Anglais, et ont la tête petite, la jambe fine et le corps bien proportionné: ils sont vifs, souples, et propres à la fatigue. Les mulets, les ânes et les chameaux y sont communs. Le bétail y est semblable au nôtre, excepté dans les contrées voisines de l'Indostan, où les bœufs ont une protubérance sur le dos. Les moutons y ont une queue pesante qu'ils traînent après eux, et qui s'élargit par le bas en forme de cœur. Des troupeaux innombrables paissent dans les provinces septentrionales d'Erivan.



46
1
2
3
4
5
6
A. Biasioli inc.

On rencontre dans les bois des sangliers, des ours, des lions, et quelques tigres de la petite espèce : selon Olivier, le lion qui rode dans les environs de l'Euphrate est sans crinière : les forêts recélent aussi des daims et des gazelles, et des troupeaux de lièvres parcourent les taillis. Le chat des bords de la mer Caspienne, et l'aha ou *cervus pygargus* habite les déserts et les forêts qui avoisinent cette mer. L'âne sauvage se tient dans les déserts de l'intérieur, et la hyenne ainsi que le loup d'or se montrent dans les provinces du midi. Il y a une espèce distincte d'écureuil qui porte le nom de Perse. Olivier fait mention des lézards qu'on voit aux environs d'Ispahan, et du scorpion de Cachan qui a la queue très-grosse. Voy. les fig. 5 et 6 de la planche ci-dessus. La mer Caspienne fournit de l'esturgeon et une espèce de carpe fort-bonne. Les pigeons et les perdrix sont à foison ; et les aigles, les vautours et les faucons planent auotur des monts solitaires.

Constitution physique des Persans.

Les Persans ressemblent aux Syriens, aux Arabes et aux Juifs par leur constitution physique. Leur teint, même dans les provinces du nord, est un peu jaunâtre, et devient encore olivâtre, au moins chez les hommes, dans le Faristan et le Kerman : il est bronzé dans les provinces voisines de l'Inde. Ces peuples ont les cheveux noirs, le front large, le nez aquilin, le joues pleines, le menton large, et le profil de la figure ordinairement ovale. Les riches se reconnaissent le plus souvent à leur embonpoint extraordinaire. Une belle Persanne doit avoir une taille moyenne, des cheveux longs et noirs, de grands yeux, des sourcils arqués, de longues paupières, une belle peau un peu colorée, le nez, la bouche et le menton petits, les dents blanches, le coup long, le sein d'une grosseur médiocre, les mains et les pieds petits, une demarche légère, et la peau délicate. Les hommes sont généralement robustes ; mais la sécheresse d'un atmosphère ardente et remplie de parties salines, les rend particulièrement sujets à l'ophtalmie. Le Persan a la barbe en grande vénération, et la conserve avec beaucoup de soin.

Topographie de la Perse

Après avoir ainsi tracé à nos lecteurs la description du sol, des principales productions et des habitans de la Perse, nous allons leur donner celle de chacune de ses provinces, et de leurs villes les plus remarquables ; et partant d'Ispahan, ancienne et célèbre capitale de toute la Perse, nous commencerons par les provinces du centre et du nord-ouest, et passerons ensuite à celles du sud-est et du levant.

La province d'Irak-Ajemi a pour capitale Ispahan.

La vaste province d'Irak-Ajemi, qui occupe la plus grande partie du plateau central de la Perse, et correspond à-peu-près à la Grande Médie des Anciens, tire son nom du premier fondateur de la monarchie des Perses, le Gemshid des orientaux, et l'Achmène des Grecs. Les Arabes qui donnent aux Persans le nom d'Ajemi, ont étendu celui d'Irak, sous lequel ils désignent la Babylonie, à cette province, en y ajoutant le mot Ajemi pour la distinguer. Sur la frontière méridionale de l'Irak, on trouve les restes d'Ispahan. Cette ville immense, à laquelle Chardin donne 12 lieues de tour, et qui pouvait renfermer six ou sept cent mille habitans; cette superbe capitale, que les Persans regardaient comme la moitié de l'univers, n'est plus maintenant que l'ombre d'elle même. Néanmoins, ses marchés que Schah-Abbas fit couvrir; sa grande place qui forme un quadrilatère de plus de 200 toises de longueur sur 100 de largeur, entouré d'un canal, de maisons d'une forme régulière, et de palais somptueux; la belle promenade du Kherbag, composée de quatre rangées de platanes, et traversée par le Zenderud, rivière sur laquelle s'élève un pont de 56 arches, avec une galerie couverte d'une charmante terrasse, annoncent encore, dit Olivier, l'ancienne magnificence de cette capitale, et la grandeur de Schah-Abbas, auteur de ces ouvrages et autres non moins fameux qui l'embellissent.

Kachan, Kom et Téheran nouvelle résidence du Souverain.

Passant par Kachan, et par la grande ville de Kom ou Qom, célèbre par sa mosquée qui est une des plus fréquentée, on arrive à Théhran ou Téheran, lieu de la résidence du Monarque Fath-Ali actuellement régnant, et devenu par cette raison d'une importance considérable. Cette ville est carrée, et renferme une enceinte de même forme, au milieu de laquelle est le vaste et magnifique palais du Souverain; ses maisons sont en terre comme dans toute la Perse. Au sud-est de Téheran on trouve les ruines immenses de Rey, qui est l'ancienne Rhaga ou Rhagiana, connue pendant un court espace de tems sous le nom d'Arsace: en s'avançant de Téheran vers le nord-ouest, on rencontre les villes de Casbin ou Kasuin, de Sultanieh et de Zinghan. La première est renommée pour sa manufacture de sabres, et comme centre d'un commerce de transit; la seconde est située au milieu de montagnes arides; le commerce entre l'Europe et l'Inde l'avait rendue très-brillante dans le cinquième siècle; mais aujourd'hui elle est totalement déchue.

Ruines de Rey.

Casbin, Sultanieh et Zingham.

La jolie ville d'Hamadan renferme le tombeau d'Avicéne : au sud-ouest de cette ville, en passant le mont Elwend, on admire sur le Bisoutun, autre montagne près la ville florissante de Kermanchiah, le singulier monument qui porte le nom de trône de Rustan, dont nous parlerons en son lieu. *Hamadan.* *Monument de Kermanchiah.*

Au nord de Kermanchiah habite le Curde indépendant, toujours prêt à transporter sa tente et ses troupeaux pour se soustraire à la tyrannie. Cette contrée s'appelle Al-Gebal ou Kurdistan de la Perse, et a Senney pour capitale. Ses vallées sont bien cultivées, et ont des paturages excellens et toujours verts : les Mékri et autres tribus vivent dans l'indépendance. L'Agerbijan est l'Atropatène des Anciens : on y trouve Tébris ou Tauris, ville considérable, qui fut pendant plusieurs siècles la résidence des Monarques de Perse, et remarquable par ses belles mosquées couvertes en pierres vernies. Les autres villes de cette province sont Maraga, Urmia au couchant du lac de ce nom, et Ardebil qui est une bonne place de commerce. L'Arménie Persanne est une grande vallée, qui fait partie du bassin de l'Araxes. On prétend que Noé fut le premier à y cultiver la vigne. Sa capitale est Erivan, non loin de laquelle on voit le célèbre monastère des trois eglises, et le fameux mont Ararat. Nacschitchevan, appelée vulgairement Nacschiwan est déchue, et Khoi est devenue la seconde ville de la province. Plusieurs auteurs orientaux, et beaucoup de chrétiens, croyent trouver dans l'Arménie Persanne le berceau du genre humain, et sur le sommet de l'Ararat le lieu où s'arrêta l'arche après le déluge. Les recherches du bon chrétien Deluc, ainsi que les hypothèses de quelques savans Allemands, peu conformes aux idées orthodoxes (1), n'offrent à cet égard, selon nous, que des doutes et des résultats peu satisfésans. Les lumières de l'histoire profane, civile et naturelle ne remontent pas au delà d'une époque, où les familles du genre humain, éparses çà-et-là comme les arbres, les plantes et les animaux sur toute la surface de la terre, ne présentaient plus de preuves irréfragables d'une origine commune.

Le Kurdistan de la Perse a Senney pour capitale. *L'Agerbijan.* *Tauris.* *L'Arménie Persanne.* *Erivan.* *Paradis terrestre.*

(1) Ces savans ne tiennent point la partie géographique de la Génése pour article de foi, et ils se bornent à la regarder comme une simple exposition poétique d'idées purement humaines, et de traditions éparses dans les tribus nomades, d'où descendent les Israélites. La critique mise ainsi en liberté, donne des explications plus plausibles, mais pourtant toujours incertaines.

Laissant à part pour le moment les provinces du Schirwan, du Daghestan et de la Georgie, qui, après avoir appartenu pendant long tems à la Perse, se trouvent aujourd'hui, au moins en grande partie, sous la domination Russe, nous passerons à celles qui tiennent encore au premier Etat vers la mer Caspienne, et nous commencerons par le Ghilan, province agréable et fertile, mais malsaine à cause des nombreuses rizières qu'elle renferme. La plus remarquable de ses villes est Rescht sa capitale, qui est à deux lieues de la mer, et dont le sol produit la meilleure soie. La ville d'Anzelly ou Inzelly mérite aussi d'être citée, à cause de son port que fréquentent les bâtimens Russes d'Astrakan. Les femmes de ce pays ont les yeux bleus, les cheveux blonds, la taille petite, le corps et les traits délicats. Les hommes sont maigres, mal propres, et légers de caractère: les Ghilanais ou Ghelaky sont les anciens Gèles. La partie montueuse du Ghilan s'appelle Dylem ou Deilam, du nom d'une tribu qui a donné des Souverains à la Perse. Les Ambarlins, ou habitans des vallées, vivent dans le district de Tenkabun sous un Khan particulier.

La province du Ghilan a pour capitale Rescht.

Le Mazanderan

Au levant du Ghilan est le Mazanderan, qui lui ressemble beaucoup par sa situation et l'insalubrité de l'air. On y cultive la canne à sucre, chose étonnante sous une latitude de 37 degrés, et si près du centre de l'Asie. La meilleure ville de cette province est Balfruch, que son commerce de soie rend florissante. Sari est la résidence des Khans. Dans le canton pittoresque d'Aster-Abad, qui s'est maintenu quelquefois dans l'indépendance des Souverains de la Perse, se trouve la ville du même nom. Aschraf, ou Schah-Abbas voulait fixer sa résidence et réunir sa marine, vit ses palais tomber en ruine avant d'être habités. La partie montueuse du Mazanderan occidental s'appelle Taberistan, du nom des anciens Tabyres. Ici, la principale des portes Caspiennes, formant un long défilé, conduit de Rey à Amol; un autre défilé va, par le district de Komis, du Mazanderan oriental dans le Korasan.

Le Tabéristan.

Deux grandes parties de la Perse attirent encore notre attention; l'une s'étend vers le golfe Persique et la mer des Indes, et l'autre est adossée au plateau élevé de la Tartarie. Pour entrer dans la première vers le sud-ouest d'Ispahan, il faut d'abord traverser les monts El-Ahwa, anciennement appelés Parachoatra ou montagnes de feu; ensuite vient une vaste plaine, où, à la faveur d'une chaleur humide, croît le palmier et se cultive le riz. Cette contrée

était l'ancienne Susiane; mais Suse, la ville des Lys, le voluptueux séjour des grands Rois, n'est plus qu'un amas de décombres, et a perdu jusqu'à son nom. Selon les érudits orientalistes, le nom générique de cette province est celui de Kurestan, et elle contient quatre subdivisions, savoir; l'Husistan, qui était le pays des anciens Uxes; le Kusistan ou Luristan, qui était celui des Cosséens; le Susistan ou Susiane proprement dite; et l'Elam ou Elimaïde, qui s'étend vers l'embouchure de l'Euphrate. La ville de Suster fait un bon commerce de draperies en or, et en soie. *L'ancienne Susiane aujourd'hui Kurestan.*

De Suster on peut entrer par la ville de Rajan, et par les gorges du Zingeran, qui fesait partie de l'ancienne Susiane, dans le Paristan ou Farsistan, ou la Perside des Anciens, la plus belle province du royaume, dont la capitale est actuellement Schiraz, qui est par son importance la seconde ville de toute la Perse. Il est difficile d'imaginer une vallée plus fertile et plus délicieuse que celle où se trouve cette ville. Les sites enchanteurs qui l'environnent, et plus encore les belles de Schiraz, si renommées par leurs agrémens et leurs grands yeux noirs, ont animé la verve de poètes élégans et tendres, tels que Hasiz, Saady et Giami. A douze lieues au nord-ouest de Schiraz, on trouve les ruines fameuses d'Istakar ou Persépolis, ancienne capitale de la Perse, laquelle fut détruite, non par Alexandre comme le dit Quint-Curce, mais dans le septième siècle par les Arabes, ainsi que prétend le prouver Langlés dans une curieuse et savante dissertation. Nous en donnerons la description en son lieu. Les autres villes du Farsistan sont aujourd'hui de peu d'importance. Kommcha, Kazrun, et Firuzabad en sont les principales. La ville de Yezd, plus digne d'attention, est située sur la route qui va du Kerman à Ispahan; elle est habitée par des Guèbres ou adorateurs du feu, qui y ont de belles manufactures de tapis, et font un grand commerce en soie et en toiles de coton: ses environs produisent le plus beau blé de la Perse: ce qui a donné lieu à ce proverbe Persan, que pour être heureux, il faut manger du pain de Yezd et des fruits de l'Agerbijan, boire du vin de Schiraz, et posséder une Georgienne. On rencontre néanmoins dans cette belle province de grands déserts, de vastes plaines de sable, et beaucoup de roches arides. Ces roches fournissent, dans les environs de Darabgherd, une production précieuse et renommée qu'on appelle *mum*, laquelle est une espèce de pétrole très-limpide et d'une odeur suave. La caverne où distille cette

L'ancienne Perside aujourd'hui Parsistan ou Faristan a pour capitale Schiraz.

Autres villes du Faristan. Yezd.

Le mum espèce de pétrole.

liqueur est gardée avec un soin religieux; le Gouverneur du district de Darab la fait ouvrir une fois par an, pour extraire une petite portion de cette gomme, qu'il envoye aussitôt à sa cour; les Persans la regardent comme un baume miraculeux, qui guérit promptement les blessures les plus dangereuses. Les côtes maritimes du Farsistan ont deux ports importans, qu'occupent les Scheiks Arabes; l'un est Abou-Chehr, et l'autre Bender-Righk. Il y a en outre plusieurs tribus Arabes indépendantes sur le golfe Persique, qui vivent pour la plupart de poisson et de la pêche des perles: la plus puissante de ces tribus est celle des Hulles: elles parlent l'Arabe, et sont presque toutes de la secte des Sunnites, c'est-à-dire ennemies nées des Persans.

Côtes maritimes

Le Laristan a pour capitale Lahr.

Le *Laristan*, dont une des côtes maritimes est appelée Kermasir ou pays chaud, a souvent fait partie du gouvernement du Farsistan. Lahr, qui en est la capitale, posséde des manufactures d'armes et d'étoffes de soie. Bender-Abassi, port situé en face d'Ormus, plus connu encore sous le nom de Gomron, était le plus célèbre de tout ce golfe, et l'entrepôt général d'un grand commerce, qui aujourd'hui est tombé. Le point de réunion pour les Anglais est maintenant à Bassora; et Bender-Keng est le port le plus fréquenté, entre Gomron et Aboucher. La côte est toute bordée d'îles: Karek ou Karéjé est entourée de bancs de corail, qui reposent sur une roche calcaire: l'île de Kes donne de l'excellent fer. Kischmis est la plus grande et la plus fertile; mais aucune de ces îles, dont le sol est ombragé de cocotiers et de bananiers, n'est aussi célèbre que celle d'Ormus ou Ormuz, qui n'est cependant qu'un roc composé de pierres salines rouges et blanchâtres, sans eau potable et sans végétation, parce que le commerce y accumulait autrefois tous les trésors de l'orient.

Le port de Bender-Abassi ou Gomron.

Le port de Bender-Keng.

Iles du golfe Persique.

Le Kerman a pour capitale la ville du même nom.

Le *Kerman*, dont les Anciens vantaient les raisins, les grains et les mines, est aujourd'hui renommé pour ses belles écharpes en poil de chameau, et pour ses étoffes faites avec le poil soyeux d'une espèce de chèvre semblable à celles d'Angora. Le mont Kophez est couvert d'une verdure perpetuelle; mais un vaste désert occupe la moitié de l'intérieur. Le vrai nom de la ville de Kerman est Sirjan: les villes de Kermashin, Velazgherd, et Berdachyr n'offrent que des noms. Khomda ou Hémedan renferme, selon la tradition des Juifs, le tombeau de la belle Esther et du sage Mardochée. La partie maritime et malsaine du Kerman s'appelle Mogistan, ou pays des dattes.

Tombeau d'Esther etc

Le *Mékran* est si peu connu qu'on ne peut rien dire sur l'état actuel de ses villes. Kier est sans doute l'ancienne Gédrosie, ou plutôt Ké-drosie, autrefois capitale du pays du même nom; c'est peut-être la même que Kidge, qui, au rapport de Schérefeddin, est présentement le chef-lieu. Le promontoire Guadel avait anciennement une ville du même nom. Tiz a un port peu fréquenté appelé Churbar: les tribus d'Haur et d'Araba occupent encore, comme du tems d'Alexandre, l'extrême frontière de la Perse. Malan, l'ancienne Malanne, est, au dire de quelques-uns, le chef lieu d'une petite province autre que le Mékran. La tribu féroce des Balludges, dont nous avons parlé dans la description de l'Indostan, pousse ses excursions jusques dans le Mékran, qu'on croit peuplé de Guébres. *Le Mékran.*

Le *Séghistan* est une province du nord-est, appelée aussi Ségistan, Sistan et Saghistan, ou Sacastène. Son sol uni et sablonneux est occupé en grande partie par des paturages: les sables mouvans y ensevelissent quelquefois de vastes campagnes, et des villages entiers habités par des Persans et des Afgans, qui vivent dans une discorde perpetuelle. Zarang est une des plus grandes villes du Séghistan, et elle a conservé l'ancien nom de Zarange ou Drange, sous lequel on désignait les anciens habitans de cette contrée. Les autres villes principales situées sur l'Hindmend sont, Dargasp, qui rappelle le souvenir des Ariaspes ou Zariaspes; Bost, Rokhage ou Arokhage; et celle de Farra, aujourd'hui peu connue, laquelle est bâtie sur le bord d'une rivière qui va se jetter dans le lac de Zurra. *Le Séghistan.* *Zarang, Dargasp etc.*

Le *Sabulistan* ou *Saablestan* est, selon le savant orientaliste Wahl, une province de la Perse, qui comprend les districts de l'ancienne Arachorie ou l'Arokhage, de Vehend, de Kandahar, de Gaur et de Bamian. Ces deux derniers pays sont généralement compris aujourd'hui dans la Grande Bucharie: le district d'Arokhage est, selon la plupart des Modernes, enclavé dans le Séghistan: de celui de Vahend on ne connait que le nom: le district de Kandahar, qui semble être l'Afganistan propre, ou pays des Afgans, jouit au contraire d'une grande célébrité, et est le lieu de passage ordinaire pour aller de l'Inde en Perse. La ville de Kandahar, qui est l'ancienne Alexandrie *ad Paropamisum*, fait un commerce florissant. *Le Sabulistan ou Saablestan.*

Les villes nombreuses de la grande province du *Korasan* qui confine à la Tartarie ont été dévastées, il y a un demi-siècle, par *Le Korasan.*

Hérat, Meschéd etc.

la guerre civile. La ville d'Hérat en fut la capitale, jusqu'à l'époque où le Sophi de Perse donna ce titre à celle de Meschied au nord-est, où était le tombeau de Muza, l'un des douze grands Imans de la Perse, dont il prétendait descendre. Il est encore d'autres villes qui méritent d'être citées, telles que, Nischiabur ville considérable; Kelat, patrie du fameux Nadir-Schah; Nesa dont le sol est couvert de palmiers, de sources et de saints sépulcres; Ruhi, résidence du Prince Kelesh Khan, chef de 12 mille familles nomades, entre Nischiabur et Herat; Merou-Shajean, et Meroual-Rud, situées dans la fertile vallée de l'ancienne Margiane, qui confine au désert de Tartarie.

Dahistan.

Le Dahistan, pays des anciens Dahs, et le Jorgian, qui comprend le territoire de l'ancienne Hircanie, terminent le Korasan.

Tapis, sabres, chevaux du Korasan.

Les plus beaux tapis de Perse viennent de cette province, et l'on y fabrique aussi des lames de sabre qui le disputent à celles de Damas. L'estime qu'on fait de ses chevaux à fait croire à quelques personnes, que ce pays pouvait être la patrie de ces fameux chevaux Nysans ou Nyséens, qui furent conduits en pompe devant le char de triomphe de Xerxés, et sont tant vantés dans l'histoire ancienne. Néanmoins, il est à présumer, d'après les nombreuses recherches faites à cet égard par les érudits, que l'origine de ces chevaux, dont les Monarques Persans font tant de cas, était à Nésa sur le Tegien, laquelle correspond à Nysea sur l'Occhus.

Districts de Komis, et de Kohistan.

Les petits districts de Komis ou Komus, et de Kohistan, sont le dernier terme du tour topographique de la Perse. Le premier, non loin du Mazanderan et de l'Irak, comprend la ville de Damegan.

Fontaine du vent.

On y trouve encore une fontaine, d'où sort un vent, dont le souffle impétueux renverse quelquefois les hommes et les animaux, et déracine les arbres: on l'appelle Bad-Khaneh ou maison du vent, et Schiechmehi-Bad ou fontaine du vent. Le Kohistan, que quelques-uns réunissent à l'Irak, et d'autres au Korasan, n'est qu'un désert. Tebbès ou Taba est une bonne ville.

GOUVERNEMENT ET LOIS

Le gouvernement de la Perse était anciennement monarchique, et le trône héréditaire. Il parait que cet Etat était déjà puissant du tems d'Abraham, et s'appelait *Elam*: car, selon le témoignage de l'Ecriture (1), Chodorlaomor Roi d'Elam, et contemporain de ce Patriarche, avait battu les Zumzummins et les Emins, peuples d'une race gigantesque, et avait déjà ravagé Sodome et Gomorre, lorsqu'il fut défait par Abraham accouru au secours de Loth, qui avait été fait prisonnier par les Elamites. Depuis lors, il n'est plus fait mention de ce peuple, jusqu'à la décadence des Rois d'Israél et de Juda.

La Bible ne peut donc nous fournir de lumières positives sur les premières dynasties des Perses; et les auteurs Grecs, comme nous l'avons observé plus haut, ne commencent leur histoire qu'au règne de Cyrus, tandis que les écrivains orientaux nous présentent la série des rois qui ont précédé cette époque.

La première dynastie dont leurs Annales font mention est celle des *Pischdadians*, qui comprend dix Princes, dont les règnes forment un période de 1259 ans. Ils prirent ce nom des deux mots, *Pisch*, qui en langue Persanne veut dire premier, et *Dad* qui signifie justice, comme si les Rois de cette race avaient été les premiers à administrer la justice. Les auteurs orientaux assurent tous d'un commun accord, que le chef de cette première dynastie fut Kéjomaras ou Kaïumarats (2), lequel fut élu Roi d'Ader- *Dynastie Pischdadiane.*

(1) Deut. 11. 20. 21. Gen. XIV. 6.

(2) Les écrivains Grecs sont de mauvais guides pour ces tems reculés, s'il faut en croire Thucydide, puisque selon lui, les connaissances qu'ils avaient de leur propre histoire ne remontaient guéres au delà de la mémoire d'une homme (Préf. Histor.). Hérodote ne prétend donner des relations sur les Médes qu'à dater de 150 ans avant Cyrus, époque à laquelle il place Dejox, qu'il désigne comme le premier Roi des Médes, et de la promotion duquel à cette dignité il parle en termes (liv. I.er chap. 97. 98) parfaitement conformes à ce que dit Mirkkond dans son histoire de l'élection de Kaïumarats. Diodore de Sicile nous a laissé le tableau chronologique de dix Rois Médes, dont les règnes forment 282

bajajan ou de Médie (1) du consentement unanime des peuples, qui, fatigués de l'anarchie à laquelle cette province était en proie, revêtirent du pouvoir suprême ce sage et vertueux citoyen. Il s'appliqua aussitôt à remplir les devoirs d'un bon Prince : l'établissement des premières lois civiles, morales et religieuses; la fondation de plusieurs villes; l'invention des arts; l'extinction des haines et des dissensions entre les particuliers; la paix et l'union rétablies dans les familles, et entre les diverses classes de la société naissante; tels furent les principaux traits qui signalèrent le règne de Kaïumarats. Instruits du bonheur dont jouissaient les sujets de ce Monarque, les peuples voisins se soumirent d'eux mêmes à son autorité, et son empire s'étendit ainsi de proche en proche jusqu'à la mer Caspienne.

Quelques-uns des Princes de cette dynastie se distinguèrent par leurs exploits militaires, et fixèrent l'admiration des peuples. D'autres méritèrent par leur douceur et leur justice, que leur mémoire se perpetuât dans le cœur de leurs sujets, et qu'on ne prononçàt jamais le nom de ces bienfaiteurs de l'humanité, sans un sentiment de vénération et de reconnaissance. Huschienk ou Hushang se rendit célèbre dans tout l'orient par l'étendue de ses connaissances, et ses vertus guerrières. Il donna un corps régulier de lois à ses sujets, et fut le premier à adorer l'Etre suprême dans l'astre vivificateur de la nature, dont le feu lui présentait l'image véritable; il perfectionna l'agriculture à l'aide d'instrumens utiles dont il fut l'inventeur, et publia le *Javidan-Kird* ou livre

ans (Bibl. liv. II. chap. 3). Mais il reste encore une grande lacune depuis le commencement de la monarchie des Perses où Medo-Perses, jusqu'à sa destruction. Si l'on convient que les Perses ayent eu des Rois durant la totalité, ou seulement une partie considérable de cet intervalle de tems, ce qui n'est pas invraisemble, on aura de quoi placer tous les Rois Pischdadians.

(1) Les écrivains orientaux font descendre des Médes les Rois de cette race. La province de l'Aderbajajan ou Azerbijan est une partie de la Médie, qui comprend encore une portion de l'Arménie. A mesure que Kaïmurats devint plus puissant, il étendit ses états vers l'orient et le midi: car tous s'accordent à dire qu'il s'empara de l'*Irak-Ajemi*, appelé ensuite *Parthie*; et qu'il y joignit successivement la province de *Phars* ou Perse proprement dite, dans laquelle les historiens assurent qu'il bâtit la ville d'*Istachr*, laquelle prit ensuite le nom de *Persepolis*, malgré que d'autres prétendent que ce fut beaucoup plus tard.

de la *sagesse eternelle*, qui, sous l'enveloppe de fables ingénieuses, renferme une excellente morale (1). Gemschid divisa ses sujets en trois classes, dont la première comprenait les gens de guerre, la seconde les agriculteurs, et la troisième les artisans. Ce fut lui qui introduisit le premier en Perse la musique et l'astronomie, et qui fit bâtir des greniers publics pour obvier au malheur des années de disette. Féridun est renommé par tous les écrivains orientaux comme le Salomon de la Perse : il tourna tous ses soins vers les moyens de rendre ses sujets parfaitement heureux, et n'agrandit ses domaines que dans la vue de faire partager le même bonheur aux peuples qu'il soumettait à son obéissance. Ce monarque n'est pas moins fameux chez les orientaux, que ne le sont pour nous les plus grands héros de la Gréce et de Rome ; et ils conservent avec autant de respect les sentences de ce grand Prince, que le souvenir de ses exploits. Quelques auteurs Persans prétendent que Féridun a été contemporain d'Abraham ; mais le savant Hyde est d'avis que c'est le Phraorte d'Hérodote (2). Manugeher fut aussi un Prince sage, d'un caractère tres-doux, et constamment occupé du bonheur de ses sujets. Il fixa avec plus de précision que ses prédecesseurs les limites de chaque province, et y envoya un gouverneur habile, avec un juge dans chaque ville, pour empêcher d'un côté que les gouverneurs n'abusassent de leur autorité, et de l'autre astreindre les juges à remplir fidélement leurs devoirs, dans la crainte que les premiers ne denonçassent à la cour leurs prévarications. Convaincu que le manque d'eau en Perse y était la cause principale de la stérilité du sol, il fit creuser des canaux qui partaient du Tigre et de l'Euphrate, et fournissaient à l'irrigation des terres arides ; et pour encourager encore d'avantage ses sujets aux travaux de l'agriculture, il s'appliqua lui même à connaître les

Gemschid.

Feridun.

Manugeher.

(1) Dans un livre Persan intitulé *Hushang Namah*, ou histoire de *Hushang*, qui contient beaucoup d'anecdotes merveilleuses et romanesques concernant ce Monarque célébre, il est dit que c'est lui qui est l'auteur du livre dont il s'agit. Cet ouvrage est très-renommé, et vraiment fort-ancien : il a été traduit en plusieurs langues orientales, et une partie même l'a été en français. Herbelot Art. *Huschenk* assure que ce n'est pas sans probabilité qu'on l'attribue à ce Prince, puisque ce sont les bonnes lois qu'il a donnée à ses peuples, et les soins qu'il a pris de leur civilisation qui l'ont rendu si fameux.

(2) Hyde Relig. Vet. Pers. chap. VIII.

différentes qualités de grains et d'herbages, afin de pouvoir leur tracer des règles précises sur ces objets importans. Il bannit le luxe de sa cour : et n'accorda des honneurs et des récompenses qu'au mérite. Manugeher eut la douleur de voir la Perse envahie par Aphrasiab Roi du Turkestan, et fut assiégé lui même dans une forteresse; mais la paix mit un terme à ses disgrâces, sous la condition que le Gihon ou l'Oxus serait désormais la limite de séparation entre les deux puissances.

Nodar. Son fils Nodar lui succéda, mais son règne fut troublé par de divisions intestines: Aphrasiab l'assaillit dans son palais, le prit avec tous ses trésors et s'assit à sa place sur le trône, après l'avoir fait décapiter. Celui-ci gouverna ses nouveaux sujets avec tant de dureté, qu'il fut détrôné par le vaillant Zalzer fils du premier *Zab.* ministre de Nodar, lequel ayant cherché Zab, héritier légitime de la maison de Kejomaras, le proclama Souverain de la Perse. L'histoire parle de ce dernier Roi de la dynastie des Pishdadians comme d'un Prince libéral, occupé des moyens de réparer les disgrâces de ses sujets, après les horribles déprédations d'Aphrasiab; mais ses vertus furent obscurcies par le vice de la gourmandise, et on lui reproche d'avoir introduit en Perse l'usage de plusieurs ragoûts, qui étaient inconnus sous ses prédécesseurs. Quelques-uns veulent que Zab soit le Sardanapale des Grecs. Aphrasiab envahit pour la troisième fois la Perse, Zeb fut tué dans une bataille, et les Turcs s'emparèrent une autre fois de ce pays.

Dynastie des Kaïanites Le fameux Zalzer chassa de nouveau Aphrasiab de sa patrie, et mit Caicobad sur le trône. Ce Prince, que certains écrivains prétendent étre fils de Zab, et qui fut le premier de la dynastie des Kaianites établit sa cour à Spahaun (Ispahan), ville située au centre de la Perse, et céda à Rustan fils de Zalzer la province du Zablistan, qui prit alors le nom de *Rustandar*. Ce Monarque est renommé par sa valeur et sa piété. Il employa une partie de ses revenus et ses troupes à la construction de grandes routes, et fixa la distance de l'une à l'autre à quatre mille pas, distance à laquelle les Perses donnèrent le nom de *Pherseng*, et *Kaïkaus.* les Grecs celui de *Parasanga*. Kaikaus ayant déclaré la guerre à Aphrasiab fut défait et renfermé par l'ennemi dans une prison, d'où il fut délivré par le brave Rustan. Avec ce héros à ses côtés, ses armes furent plus heureuses en Egypte, en Syrie et dans l'Asie mineure. Il marcha ensuite contre Zulzogar Roi de l'Arabie, et

réduisit presque tout le royaume de l'Yemen sous son obéissance ; mais s'étant épris des charmes de Saudabah fille de ce Roi, il fit la paix avec lui, et se maria avec cette Princesse. Quelque tems après il se laissa surprendre par Zulzogar, qui le battit et le fit prisonnier avec toute sa cour. Rustan accourut au secours de son Roi, avec les troupes qu'il avait sous ses ordres, et l'ayant délivré une seconde fois, il le reconduisit triomphant en Perse. Kaikaus, après un long règne, laissa le trône à son neveu Kai-Khosru.

Puisque nous avons tant fait que de parler de ce Rustan, l'un des plus grands héros de la Perse, et l'Hercule de l'orient, nous nous croyons en devoir de rapporter ici quelques particularités concernant un fait de sa vie, dont quelques-uns croyent voir la représentation dans les figures sculptées sur le roc de *Taks-Rustan*, et qui ne contribuera pas peu à nous éclairer sur le costume de ces tems reculés.

Il en est qui prétendent que Saudabah était fille de Gerschiavesh frère d'Aphrasiab, et fut ensuite mère de Siavek, lequel ayant essuyé quelque désagrément à la cour de son père, passa à celle de son oncle dans le Turkestan, où il épousa la fille du Roi de ce pays : il se rendit si puissant, que son oncle en ayant pris ombrage le fit assassiner. Mirkkond, en parlant de l'invasion de Rustan dans les états d'Aphrasiab pour venger la mort de Siavek, fait mention d'un certain Keydab fils d'Aphrasiab, qui fut tué à la tête des troupes de son père par Rustan dans un combat singulier. Ce fait posé, il est probable que c'est ce duel qu'on voit représenté, comme le croit Mirkkond, dans les sculptures du roc de *Taks-Rustan*.

A deux lieues des ruines de Persépolis, on trouve un mont fameux, auquel les habitans donnent plusieurs noms en l'appelant, tantôt *Kabrestan-Gauran*, ou sépulcres des Gaures, tantôt *Naks-Rustan* ou peintures de Rustan, et d'autres fois *Taks-Rustan* qui veut dire trône de Rustan. On voit représenté au naturel, dans un bas-relief de ce roc sculpté avec beaucoup d'art, un combat de deux hommes à cheval, dont chacun tient une massue ou un bâton de la main gauche. Voy. la planche 50. Celui qui est à droite est coëffé d'un casque de fer, et tient dans la main droite un grand anneau de fer, que l'autre cavalier s'efforce de lui enlever de la gauche : au pied de chacun des deux chevaux est étendu un homme le ventre à terre. Voici de quelle manière les deux combattans convinrent

de se comporter dans le duel, s'il faut en croire les traditions et les relations des poètes Persans. L'un devait serrer de la main droite un anneau de fer, et l'autre chercher à le lui arracher: celui entre les mains de qui cet anneau restait remportait l'honneur de la victoire, et recevait les hommages du vaincu. Outre cet anneau et la masse, les deux champions portaient certaines boules de fer, qui étaient liées ensemble et suspendues par des chaînes aux flancs de leurs chevaux. Quelques-uns sont d'avis, que l'un de ces cavaliers est un certain Rustan ou Rustem Indien, et l'autre Rustan fils de Noramon Roi de Perse; et que ces deux Princes, après une longue et sanglante guerre, résolurent de terminer toutes leurs querelles par un combat singulier. L'issue de ce combat fut, selon ce que disent les mêmes poètes, que le Roi de Perse, qui est le personnage représenté sous la figure d'un homme ayant une longue barbe, vainquit et terrassa le Roi des Indes.

Après avoir défait et mis à mort Aphrasiab, Kai-Khosrou, que quelques-uns prennent pour le Cyrus de Grecs, s'empara du Turkestan, et fixa sa résidence à Balch, pour plus de commodité dans le gouvernement des deux états réunis. Il signala son règne par des actes de justice, et tous les écrivains vantent hautement sa sagesse et sa bonté. Lorsqu'il se vit paisible possesseur de ses royaumes, il fit une chose, à laquelle aucun de ses prédecesseurs n'avait encore pensé, ce fut de se faire rendre compte de toutes les contributions qui avaient été levées sur ses sujets, pour la continuation de la guerre contre les Turcs, et de restituer à chacun, au moyen des trésors immenses tombés entre ses mains, les sommes qu'il avait dû payer pour cet objet. Kai-Khosrou se mit rarement à la tête de ses troupes, et les historiens Persans disent peu de chose de ses entreprises militaires, ce qui est bien loin de s'accorder avec l'idée que nous avons du Cyrus d'Hérodote et de Xénophon.

Lohrasp. Lohrasp occupa le trône de Kai-Khosrou: la conquête de la Syrie, de la Palestine et de la fameuse ville de Jérusalem furent les principaux événemens de son règne. Il renonça au trône en faveur de Gushtasp son fils, que quelques-uns prennent pour l'Hystaspes des Grecs. Il parait que les Turcs avaient secoué le joug de la Perse, car on lit que Gushtasp se porta avec toutes ses forces dans le Téchran, pour faire embrasser, selon l'opinion de Mirkkond, au Roi Argjasp et à ses sujets, les dogmes religieux du célèbre

Gushtasp.

Zerdusht ou Zoroastre. Cependant Argjasp fit peu de tems après une irruption soudaine dans le Khorassan, prit la ville de Balch où il tua Lohrasp père de Gushtasp, et massacra Zerdust avec tous ses prêtres dans le grand temple du feu. Isfendiyar fils de Gushtasp défit l'ennemi entièrement, et l'obligea à se retirer dans ses états. Gushtasp laissa la couronne à Bahaman fils d'Isfendiyar. Le règne de Gushtasp fut l'époque la plus brillante de la littérature Persanne. Le célèbre Zerdust eut encore pour contemperain le fameux astrologue Gjamasp, surnommé *Al-Hakim*, ou le *docte*, le *sage* (1).

Mort de Zardust ou Zoroastre.

Bahaman est le nom que Mirkkond donne au successeur de Gushtasp : il eut néanmoins deux surnoms, l'un de *Dirazdest* qui veut dire *Longuemain*, parce qu'il avait la main droite plus longue que la gauche, et l'autre de *Ardschir* à cause d'un don mystérieux fait à sa mère, qui consistait en une petite fleur appelée *Ard* en Persan, et en un vase de lait appelé *Schir*. C'est pourquoi ce Monarque est plus connu dans l'histoire sous ce nom que sous le sien propre : car les historiens orientaux l'appellent *Ardschir-Dirazdest*, et les écrivains Grecs *Artaxerxés Longuemain*. Les premiers le représentent comme un des Princes les meilleurs et les plus sages qui ayent jamais régné : il laissa l'empire à sa femme Homai qui était enceinte de Darab, et que quelques-uns croyent avoir encore été sa sœur. Tous les auteurs orientaux s'accordent à célébrer le nom de cette femme, qui fut la première à régner en Perse : ce fut elle qui, dit-on, fit bâtir le magnifique palais d'Istachar, dont on voit encore de superbes ruines sous le nom de palais de Persépolis : elle fit dresser encore un grand nombre de pyramides, qui furent renversées par les soldats d'Alexandre, et on lui attribue même la fondation de la ville de *Semrim* ou *Semirah*, motif pour lequel *Tarik Montekebh*, fameux auteur Persan, a prétendu que la Homaï des Perses était la Sémiramis des Grecs.

Bahaman l'Artaxerxés Longuemain.

La Reine Homaï.

Certains érudits trouvent qu'il n'est pas aussi invraisemblable qu'il paraitrait d'abord, que la Reine Homaï ait fait construire le somptueux palais d'Istachar, et ils apportent à l'appui de leur opinion des preuves qui ne sont pas tout-à-fait dénuées de fondement. Les arts et les sciences, disent-ils, fleurirent en Perse du tems de Gushtasp, qui fit bâtir divers *Piraea*, les temples du feu,

(1) V. Hyde Hist. Relig. Vet. Pers.

et creuser de magnifiques tombeaux pour lui et ses successeurs dans un roc derrière le palais. Bahaman son neveu et son successeur dut les porter au plus haut degré de splendeur, parce qu'après avoir terminé de la manière la plus heureuse toutes ses guerres, il s'appliqua, selon Mirkkond, à décorer son pays de superbes édifices. Il n'est donc pas hors de probabilité, que sa veuve, qui fut une Princesse heureuse et puissante, ait cherché à se rendre illustre en fesant construire un palais pompeux, et en l'enrichissant des dépouilles que ses prédecesseurs avaient apportées de l'Egypte et de la Syrie. N'aurait-on pas lieu de présumer encore, que la grande procession qu'on voit représentée sur les murs de ce palais, voy. la planche 47 (1), est une image des hommages rendus à Bahaman ou Ardschir par les Etats de la Perse, lorsque la première année de son règne il les convoqua, et soumit à leur censure sa conduite et son aptitude à la dignité royale? Quel trait plus noble cette Princesse pouvait elle choisir, dans la vie de son époux, que la sanction faite par un peuple sage et généreux, du droit que ses vertus non moins que le sang, lui donnaient à sa couronne? Les historiens Persans sont d'opinion que ce monument superbe est l'ouvrage de la Reine Homaï; « et tant que les savans, disent les auteurs de l'Histoire Universelle, ne parviendront pas, à force de recherches et de critique, à nous donner des notions plus certaines à cet égard, nous nous en tiendrons au témoignage de ces historiens ». Ces recherches si désirées ont été faites depuis par M.[r] Mongez, dans un savant Mémoire sur les ruines de Persépolis (2), où l'auteur prouve, comme nous le verrons ensuite, que ce palais fut bâti par Cyrus.

Darab ou Darius Notus.

Les historiens s'accordent tous à dire, que Darab monta sur le trône comme fils d'Ardschir, et qu'il donna des preuves éclatantes de valeur, de justice et d'une généreuse protection pour les arts et les sciences. Shikard croit, non sans fondement (3), que ce Prince est le Darius Notus des Grecs. Darab se trouva dans la nécessité de tourner ses armes contre *Filikous*, ou Philippe de Macédoine,

(1) Nous avons pris des bas-reliefs de Persépolis toutes les figures, qui, par la diversité de leurs vêtemens, pouvaient donner une idée précise des usages des Perses, et nous les avons réunies toutes dans cette planche.

(2) Mémoires de l'Institut National des Sciences et Arts etc.

(3) Tarish, seu Series Regum Persiae, auctore Shikardo.



Giã. Bigatti f.

qu'il rendit tributaire de la Perse après avoir remporté sur lui plusieurs victoires. Parmi les conditions auxquelles il assujétit Filikous, il lui imposa celle de lui donner en mariage sa fille, qui était une des plus belles Princesses de la Grèce : ce qui lui fut accordé. La première nuit que Darab passa avec son épouse, il lui trouva une haleine si forte, qu'il prit la résolution de la renvoyer immédiatement à son père, malgré que, selon l'opinion de plusieurs écrivains Persans, elle fût déjà enceinte d'un Prince, qui fut le successeur de Filikous sous le nom d'*Ascander*, ou d'Alexandre.

Darab second succéda à Darab premier dans un âge fort-jeune, et sans avoir aucune des qualités propres à lui mériter cet honneur. Au contraire, son orgueil et sa cruauté le rendirent en peu de tems tellement odieux à ses propres sujets, qu'ils entrèrent en négociation secretes avec Ascander, regardé par eux comme fils de Darab premier, et l'héritier légitime de la couronne. Le Prince Macédonien s'avança dans le cœur de la Perse, et défit Darab, qui fut obligé de prendre la fuite, laissant son camp, ses femmes, ses filles et ses trésors au pouvoir du vainqueur. Darab s'étant présenté quelque tems après avec de nouvelles forces, il fut encore battu par les Grecs, et assassiné ensuite par ses propres sujets. Ce Prince devrait être considéré comme le dernier de la dynastie des Kainites, car les auteurs Grecs terminent l'histoire de la Perse à la mort de Darius; mais les écrivains orientaux prétendent que le royaume d'Iran passa à Ascander avec toutes ses dépendances, qui étaient alors très-considérables, moins encore à titre de conquête que par droit d'hérédité; et sous ce point de vue, Alexandre le Grand serait le dernier Monarque de cette dynastie.

La même dynastie selon les écrivains Grecs. Dynastie des Achéménides.

Les Grecs, comme nous l'avons déjà observé, ne connurent que cette seconde dynastie. La seule famille ancienne dont ils nous ont gardé le souvenir est celle des Achéménides; il fallait que cette famille fût bien illustre, puisque Xerxès, parvenu au plus haut degré de sa gloire, se vantait de tirer d'elle son origine qu'il établissait ainsi : Achemène, Cambyse, Cyrus, Théispe, Ariaramne, Arsame, Hystaspe, Darius et Xerxès. D'autres présentent la descendence de ces Rois dans l'ordre suivant; Persés, Achemène, Darius, Cyrus, Cambyse, Cyrus le Grand, Cambyse, Smerdis. On prétend que Persés, du nom duquel s'est formé, dit on, celui de la Perse, est le premier de cette famille qui ait régné en Perse. On raconte qu'Achemène fut nourri par un aigle. Hérodo-

te (1) fait mention de Darius, et quelques-uns ont cru que ce fut ce Monarque, qui fit frapper la monnaie appelée *Darici*, ou *Stateres Darici*; mais Hérodote rejette tout-à-fait cette supposition (2), et assure qu'avant la conquête de la Lydie, les Perses n'eurent aucune connaissance de l'or ni de l'argent. Cyrus eut deux enfans qui furent Cambyse et Atoxa. Cette dernière épousa Pharnace Roi de la Cappadoce (3), et Cambyse prit pour femme la fameuse Mandane fille d'Astiage Roi des Médes, de laquelle il eut Cyrus le Grand (4).

Cyrus le Grand fondateur de la monarchie des Perses.

Ce héros si célèbre, dont l'enfance est fabuleuse, et l'existence fort-incertaine, chassa du trône son ayeul, au dire de quelques-uns, et selon d'autres lui succéda paisiblement: cependant tous s'accordent à le regarder comme le fondateur de la monarchie des Perses. Il réunit par droit d'hérédité ou de conquête les royaumes de Perse, de Médie, de Lydie, de Babylone, de Ninive ainsi que plusieurs autres contrées. On raconte sa mort de diverses manières; les uns disent qu'il fut tué dans une bataille en Scythie; d'autres qu'il fut fait prisonnier, et que Tomiris Reine des Massagétes le fit crucifier. Xénophon le fait mourir tranquillement dans son lit.

Ses successeurs, au rapport unanime des écrivains Grecs, furent Cambyse, Smerdis le Mage, Darius Hystaspe, Xerxès, Artaxerxès Longuemain, Xerxès second, Sogdian, Darius Notus, Artaxerxès Mnemon, Ochus, Arsétes, et Darius Codoman sous le règne duquel la Perse passa au pouvoir des Macédoniens. Ces noms, qui tous diffèrent étrangement de ceux qu'on trouve dans les histoires orientales, ont été sans doute défigurés par les Grecs, comme il arrive ordinairement partout, lorsqu'il s'agit de rapporter de noms étrangers. Que si l'on veut ensuite examiner ce que les historiens Grecs et orientaux racontent de chacun de ces

(1) Hérodot. liv. I.
(2) Liv. I. chap. 71.
(3) Diodor. Sicul. in Fragm. lib. XXXI.
(4) Ovide fait mention (Métam. liv. VIII.) d'un certain Orchame Roi de Perse, le septième selon lui, après Belus

Rexit Achaemenias Urbes pater Orchamus, isque
Septimus a prisco numeratur origine Belo,

comme on ne trouve nulle part ailleurs de traces de ce Roi, on ne peut guères en garantir l'existence sur le témoignage d'Ovide.

Princes, on y trouvera des variétés encore plus choquantes. Nous nous bornerons donc à dire, que selon les écrivains Grecs, cette monarchie dura deux cents ans, et que ce fut pendant ce tems, que Cambyse conquit l'Egypte, que Darius et Xerxés envahirent la Gréce, qu'eut lieu la révolution du jeune Cyrus, ainsi que la retraite des 10,000 Grecs, et la chute de Darius Codoman, lequel mourut assassiné par Bessus environ trois cent trente ans avant l'ère vulgaire. Alexandre le Grand, par qui ce Monarque fut entièrement défait, s'empara de son royaume, et fonda sur ses ruines la grande monarchie Macédonienne.

Costume des Rois Achéménides et d'Alexandre

Les anciens écrivains (1) nous ont laissé des descriptions très-détaillées du costume de Cyrus et des Rois de sa dynastie. Voyons d'abord ce qu'en dit Xénophon (2), au sujet de la marche pompeuse dans laquelle parut ce Prince à Babylone. « Dès que les portes du palais furent ouvertes, dit-il, (3) on en vit sortir d'abord quatre taureaux superbes destinés à être immolés à Jupiter et aux autres divinités désignées par les Mages: car les Perses montrent beaucoup plus de zéle dans les choses qui concernent la religion que dans aucune autre. Après ces taureaux venaient les chevaux qui devaient être sacrifiés au soleil. Suivait un char blanc portant le joug d'or consacré à Jupiter: ensuite on voyait une second char également blanc, en tout semblable au premier, et dédié de même au Soleil, puis un troisième dont les chevaux étaient couverts de housses violettes, et à leur suite des hommes qui portaient le feu dans une espèce de vase très-grand. Après eux parut Cyrus monté sur un char, coëffé d'une mître droite, avec un justaucorps de pourpre tissu de blanc (4), (et il n'est permis à personne autre de l'avoir ainsi mélangé de blanc), des caleçons tissus de verd, et la robe de dessus toute de pourpre. Sa mître était ceinte d'une couronne, ou diadème, les membres de sa famille avaient le même ornement, et il tenait ses mains hors des manches ». Quint-Curce, chap. 3

(1) Nous nous sommes fait un dévoir de suivre, dans nos recherches sur le costume des Perses, les savans Mémoires de Mongés insérés dans ceux de l'Institut National des Sciences et Arts. Littérat. et Beaux Arts tom. IV. *Paris* an XI.

(2) Xénophon, Vie de Cyrus liv. VIII. chap. 3.

(3) Traduction de Marc Antoine Gandini, Veronne, Ramanzini, 1736, vol. I.er Quatrième anneau du collier historique Grec.

(4) Trad. de Mongez: *tunique mi-partie de blanc*. Ibid.

liv. III, dépeint ainsi Darius marchant à la tête de son armée contre Alexandre. « L'habillement du Roi l'emportait sur tous les autres en richesse : sa tunique était de pourpre et tissue de blanc au milieu (1). Sur son manteau tissu en or étaient brodés aussi en or des oiseaux de proie, qui se donnaient des coups de bec. Une ceinture d'or, dans le goût de celle des femmes, recelait son poignard, dont le fourreau était composé d'une pierre précieuse : il portait sur sa tête la coëffure que les Perses appelent *cidaris*, laquelle était entourée d'une bande rouge et blanche (2) ». Enfin Thémiste (3) dit avoir vu un tableau où le Roi de Perse était ainsi représenté : « C'était, dit-il, un beau jeune homme, assis sur le trône royal, ayant pour coëffure une tiare ornée de hyacintes et d'émeraudes, avec un large collier garni de la même manière ; et il portait un manteau de pourpre brodé en or ». Après ces notions préliminaires que nous donnent les auteurs sur l'habillement des Rois Achéménides en général, nous allons passer à la description de chacune de ses parties en particulier.

Tiare royale. La tiare droite, appelée proprement *cidaris*, était la forme caractéristique de celle des Rois Achéménides, comme on le voit par les figures de la planche 48 ; mais cette tiare n'est point entourée de la bande rouge et blanche dont était ornée celle de Darius. Nous la verrons dans les bas-reliefs moins antiques de *Naks-Rustan*, à l'article où nous parlerons des Sassanides auxquels ils se rapportent.

Lorsqu'Alexandre adopta le luxe des Perses avec une partie de l'habillement de leurs Rois, il ne prit point la *cidaris*, mais seulement le diadême qu'il adapta au bonnet de cuir appelé *causia*, qui caractérisait les Macédoniens. C'est ce qu'on peut déduire de certains passages de Diodore de Sicile, de Plutarque (4) et d'Arrien, bien que ce dernier dise (5) « qu'Alexandre ne rougissait

(1) *Purpureae tunicae medium album intextum erat.* Traduction de Pierre Candido envoyée à Philippe Maria Duc de Milan. Venise 1535.

(2) Le texte de Quint-Curce dit *coerulea fascia albo distincta.* Juste Lipsius a fait cette correction, en fesant observer que le même historien dit au liv. VI. chap. 6, que le diadême de Darius était rouge et blanc, *purpureum diadema albo distinctum*, et que Quint-Curce ne fait mention d'un diadême azure dans aucun autre endroit.

(3) Orat. 24. Hortat. ad Philosoph.

(4) Vita Alexandri, 4. 62.

(5) Liv. IV. chap. 7. édit. Gron. 1704.

pas de subsistuer la *cidaris* des Perses qu'il avait vaincus, à l'ornement simple dont il était paré dans ses victoires. Plutarque, dans la vie d'Antoine (1), rapporte que ce Romain étant à Alexandrie distribua des royaumes et des états aux deux enfans qu'il avait eus de Cléopatre; qu'il donna la Médie et l'empire des Parthes à celui qui s'appelait Alexandre, lequel portait l'habillement des Médes, ainsi que la tiare et la *cidaris* droite; et la Phénicie, la Syrie et la Cilicie, au second, appelé Ptolémée, qui portait la chaussure, dite *crepis*, la chlamyde et la *causia* entourée du diadême. Plutarque ajoute que l'habillement de celui-ci était semblable à celui des successeurs d'Alexandre, et que celui du premier était usité des Médes et des Arméniens.

Cette réunion de la tiare et de la *cidaris* droite, qui, selon Plutarque, distingue la coëffure des Achéminides, et que cet écrivain met en opposition avec celle des successeurs d'Alexandre, sert admirablement à caractériser la forme de la coëffure des Achéménides. Mongez est d'avis qu'elle se composait de deux parties de différentes formes, et placées l'une sur l'autre, dont l'une, qui était cylindrique, et s'élargissait peut-être un peu par le haut, était la *tiare* proprement dite, et l'autre de figure conique posait sur la tiare, et s'appelait *cidaris*. Cette coëffure en un mot ressemblait assez à la mître des Evêques catholiques, et plus encore à la tiare des Papes. La *cidaris* droite était la marque caractérisque de la dignité royale, et personne ne pouvait la porter sans la permission du Roi sous peine de mort. Les autres Perses, comme nous le verrons ensuite, portaient la *cidaris* recourbée sur le front.

Malgré que Xénophon nous représente Cyrus avec la tiare; malgré que le palais de Persépolis ait été bâti par lui comme l'assure Elian (2), et que les bas-reliefs de ce palais doivent par conséquent se rapporter à ce Prince, on y voit néanmoins la principale figure portant une coëffure presque cylindrique sans pointe, et sans la proéminence à demi-sphérique. Cette figure se voit tantôt debout et tantôt assise, les pieds sur une banquette; et il semble que toutes les autres lui adressent leurs hommages. Il est impossible de ne pas reconnaître en elle un Roi de Perse de la dynastie des Achéménides, et peut-être Cyrus lui même dont ce pa-

(1) Edit. Bryani tom. V. pag. 121.
(2) *Animal.* liv. I. chap. 59.

lais est l'ouvrage : sa coêffure n'y offre cependant aucune différence avec celle des autres figures de ce bas-relief. Le seule variété qu'on y remarque, c'est que la tiare dû Roi est unie ou crénelée, tandis que celle des autres est rayée ou plissée parallèlement, et pourtant on n'aperçoit dans ces tiares aucune partie qu'on puisse dire réelement droite ou courbée. Voy. la planche 48. On n'aura pourtant pas lieu de s'en étonner, si l'on réfléchit que le palais dont est question fut bâti par Cyrus l'ancien, et que l'usage de porter la tiare recourbée n'a commencé que sous le règne de Darius premier. Voici le passage de Plutarque où ce fait est rapporté (1) « On accorda aux sept Perses qui avaient tué les Mages, et à leur postérité, le droit de porter la tiare recourbée sur le front, cette forme ayant été la marque distinctive dont ils se servirent dans l'exécution de ce hardi projet ».

Habillement Persan d'Alexandre.

Quant à l'habillement Persan adopté par Alexandre, nous remarquerons que ce conquérant, après s'être emparé de l'empire des Perses auquel il aspirait, commença à se laisser corrompre par les délices et le luxe Asiatiques. Il se détermina, au dire de Diodore (2), à ceindre le diadème Persan, et à prendre la tunique mi-partie de blanc, ainsi que la ceinture et le reste de l'habillement des Perses, à l'exception des caleçons et de la *candys* . . . . n'osant peut-être pas se vêtir entièrement à la manière des Rois de cette nation, dans la crainte de s'aliéner l'esprit des Grecs. Arrien (3), en parlant de la tunique de ces Souverains, l'appelle vêtement des Mèdes, lequel était une tunique qui descendait jusqu'aux pieds comme celle des Grecs et des Romains appelée *stola*. Diodore nous apprend qu'Alexandre, en se revêtant de la longue tunique royale, ne prit pas la *candys* qui se mettait par dessus. Ainsi la *candys* était la robe de dessus chez les Perses. D'après toutes ces autorités, il est aisé de se former une idée de l'habillement que portait Alexandre, et dont il avait emprunté une partie des Monarques Persans. Il avait la chaussure militaire des Grecs appelée κρηπὶς, la tunique Persanne mi-partie de blanc et de rouge, ou la tunique longue que portent dans les anciens marbres les Rois qui assistèrent à la guerre de Troie ; la riche ceinture des Perses,

(1) *In Politicis*, tom. II. pag. 820 édit. Franc. 1599.
(2) Bibl. liv. XVII. num. 603.
(3) Liv. VII. chap. 6.


Dr K. Bonatti inc.

la chlamyde Macédonienne, qui était plus longue et plus ample que celle des autres Grecs; et enfin la *causia*, ou espèce de bonnet ou de casque de cuir particulièrement usité des Macédoniens, entourée d'une bande rouge et blanche (1).

Tiare des Rois Achéménides, comment était ornée.

Venons maintenant aux diverses parties de l'habillement des Rois Achéménides, dont Alexandre conquit le trône. Nous ajouterons à ce que nous venons de dire de la tiare royale, qu'elle était ornée, selon le témoignage de l'ancien scholiaste d'Aristophane (2), de perles, de pierres précieuses et de plumes de paon; et que le luxe fut porté au point de la rendre odorante, en la frottant de myrrhe et de *Labyzus* (3).

Caleçons.

Les Rois Perses portaient les caleçons comme leurs sujets. Ceux qu'avait Cyrus dans la cérémonie pompeuse dont nous avons donné plus haut la description, étaient rouges, ou pour parler plus exactement teints avec la plante appelée *hysginum*, dont les fleurs avaient, à ce qu'on croit, cette couleur.

Tunique royale.

La tunique Persanne, ou la longue tunique de pourpre, mi-parti de blanc, distinguait les Rois Achéménides, comme nous l'avons déjà observé en parlant de Cyrus et de Darius. Mais quel sens doit-on donner à cette épithète μεσόλευκον qui, interprétée à la lettre, signifie à demi-blanc, ou plus généralement mi-parti de blanc? Cette tunique était elle entièrement blanche dans une moitié, ou bien alternativement rayée de rouge et de blanc? Les écrivains nous laissent dans une profonde ignorance sur ce point, et il ne nous reste aucun monument colorié de cette époque.

Ceinture royale.

Quint-Curce nous a donné une description très-détaillée de la ceinture de Darius: elle était dorée comme celle des femmes, et l'*acinaces* ou épée courte y était suspendue.

La candys.

La robe que les Rois portaient sur la tunique était la *candys*, semblable pour la forme à celle de leurs sujets, mais entièrement

(1) *Purpureum diadema distinctum albo, quale Darius habuerat; capiti circumdedit, vestemque Persicam sumpsit.* Q Curt. liv. VI. chap. 6. num. 4.

(2) Voy. l'explication d'un vers de la seconde scène du premier acte des *Acharnenses*.

(4) Voy. Athénée liv. XII. chap. 2. Théophraste, Dioscoride, et Pline ne font aucune mention de cet aromate: Athénée dit seulement qu'il est plus précieux que la myrrhe.

teinte en pourpre. Telle était la simplicité de celle de Cyrus dans la pompeuse cérémonie de Babylone; mais lorsque Darius vint à la rencontre d'Alexandre, il l'avait brochée en or, avec deux oiseaux de proie brodés dessus en or. Quint-Curce qui nous la décrit ainsi, appelle la *candys* de Darius *palla* : nom que les Romains donnaient au manteau, ou plutôt à l'ample robe que les femmes portaient par dessus leurs vêtemens.

Bracelets.

Cyrus dans sa marche triomphale tenait les mains hors de ses manches, et la médaille qu'on voit à la planche 48 nous offre un Roi Achéménide représenté de la même manière. Les autres figures de la même planche, prises des bas-reliefs de Persépolis, ont les mains ainsi qu'une partie des bras à découvert : la première figure à gauche a, au dessous du poignet, deux trous l'un au dessus de l'autre, qui servaient problablement à retenir un bracelet en or. Xénophon, en parlant de Panthée et d'Abradates, dit ; « Ce modèle immortel des épouses vertueuses présenta à son époux . . . . . un casque d'or, des brassards, de larges bracelets pour servir d'ornement au poignet, une tunique de pourpre qui descendait jusqu'aux pieds et plissée par le bas, avec un panache de couleur hyacinthe sur le casque ». Cette énumération détaillée des présens offerts au vaillant Abradates par sa tendre épouse, nous met à portée de mieux reconnaître, dans les principales figures des bas-reliefs de Persépolis, l'espèce de vêtement dont les écrvains Grecs et Latins font souvent mention sous le nom de tunique Persanne, et de vêtement des Médes. Voy. les figures de la planche ci-dessus. La robe dont ces figures sont revêtues s'applique partout aux formes du torse; mais les manches, qui se terminent au coude sont plissées et si larges, qu'elles pourraient couvrir le torse en entier : cette robe s'élargit ensuite considérablement de la ceinture aux pieds, et présente à sa partie inférieure une quantité de plis. Voilà donc la forme de la tunique Persanne retrouvée dans les bas-relifs de Persépolis: quant à sa couleur, que le ciseau n'a pu nous montrer, les écrivains nous assurent, ainsi que nous l'avons dit plus haut, qu'elle était de pourpre mi-partie de blanc pour le Roi, et seulement de pourpre pour les Grands du royaume. Il est bon d'observer ici, que l'habillement des Rois Achéménides ne différait point, pour la forme, de celui de leurs parens, ou des personnes qu'ils voulaient honorer, à l'exception pourtant de la tiare.

Tunique Persanne.

Cyrus en mourant disait à son fils Cambyse (1): « Ce n'est point ce sceptre d'or qui peut vous conserver la dignité royale: les amis fidéles sont pour les Rois le sceptre véritable et le plus solide ». Le bâton surmonté d'un globe et terminé en pointe, que le Roi tient en main dans un des bas-reliefs de Persépolis, sera sans doute le sceptre d'or dont parle Cyrus; quant à l'autre objet qu'on voit dans l'autre main du Roi, ainsi que dans celles de plusieurs autres figures de ces bas-reliefs, nous ne saurions en donner l'explication. Nous regrettons de n'avoir pu recueillir de plus amples notions sur les sceptres de ces Rois. *Sceptre.*

Les Monarques de la Perse des trois dynasties portaient la barbe longue, avec les cheveux longs et frisés. Les perles et les pierres précieuses brillaient sur leurs tiares et leurs vêtemens, et ils en paraient encore leurs oreilles et leur cou. Arrien (liv. VI. chap. 29) en fesant la description des ornemens de Cyrus le Grand, qui avaient été enfermés avec son corps dans le mausolée de Pasagarda, parle de colliers, d'épées et de pendans d'oreille enrichis de pierres précieuses. Plutarque, dans Artaxerxés, évalue à douze mille talents les vêtemens et les ornemens que portaient habituellement les Rois de Perse (2). *Barbe, cheveux et ornemens des Rois.*

Le siége de ces Monarques était renommé chez les Grecs et les Romains. On conservait dans le Parthenon de Minerve à Athènes la chaise de Xerxés, dont les pieds étaient en argent, et qui, selon Harpocration, était appelée Αργυρόπους ou *l'esclave*. C'était le siége sur lequel Xerxés était assis, pendant qu'il observait le combat naval de Salamines. Alexandre s'étant rendu maître de Suse s'assit sur le siége royal, ou, comme l'appelle Plutarque, sur le trône de Darius. Quint-Curce, liv. V., lui donne le nom de chaise royale, *sella regia*; et rapporte, qu'Alexandre étant assis dessus, ne pouvait toucher la terre avec ses pieds, soit, comme le veut la tradition, parce qu'il était de petite stature, soit parce que ne devant point servir sans marche-pied, elle était plus haute que les chaises ordinaires: ce qui serait conforme au texte d'Athénée (liv. V. chap. VI), qui traduit le mot θρόνος par « chaise avec marche-pied ». Alexandre s'asseyait sur cette chaise d'or pour rendre *Siége royal.*

(1) Cyri Instit. liv. VIII. chap. 7.

(2) La moindre valeur que les savans donnent à cette somme est de cinquante huit millions et huit cent mille francs.

la justice, et ses amis sur des lits à pieds d'argent. Ce siége royal, pour lequel les Perses avaient tant de vénération, fut enlevé aux Rois Parthes par Trajan : Adrien promit à Cosroès de le lui restituer, mais ensuite Antonin le Pieux s'y refusa. Depuis lors, les historiens ne font plus aucune mention du siége des Rois de Perse. L'image en est retracée dans les monumens de Persépolis, voy. encore la planche 48, et on la trouve conforme à la description qu'en fait Athénée, liv. XII. chap. 2. « Le siége, dit-il, sur lequel s'asseyait le Roi de Perse lorsqu'il administrait la justice, était en or, et soutenu sur quatre petites colonnes de même métal ornées de pierres précieuses, et l'on étendait dessus des étoffes de pourpre chargées de broderies. „

Parasol, chasse-mouche.

Il était d'usage, dans les cérémonies, de porter sur la tête des Rois de Perse un parasol et un chasse-mouche, ainsi qu'on le voit par les bas-reliefs de Persépolis. (Voy. encore la planche ci-dessus.) Le parasol, au rapport de Plutarque dans la vie de Thémistocle, était en or : « Xerxés, dit-il, ne se contenterait plus de voir des batailles, tranquillement assis sous un parasol en or etc. „. Le chasse-mouche était fait avec la queue d'une espèce de mammifère amphibie appelé cheval marin: cette queue était attachée à un manche orné de pierres précieuses. La figure de la même planche, qui tient d'une main le chasse-mouche du Roi, porte de l'autre une espèce de linge, qui rappelle l'usage où sont les habitans des pays chauds, de faire porter leur mouchoir par un esclave ou autre personne de leur suite.

Dynastie des Seleucides, *ou Princes Macédoniens.*

La mort prématurée d'Alexandre, et les dissensions qui s'élevèrent parmi ses Généraux, donnèrent naissance à plusieurs royaumes. Les conquêtes faites en Asie tombèrent presque toutes au pouvoir de Seleucus et de ses descendans. Il forma du gouvernement de Babylone qui lui avait été confié, un royaume auquel il ajouta par ses conquêtes une grande partie des provinces Asiatiques de l'ancien empire des Perses. Il prit le titre de Roi de Babylone et de Médie, fixa sa résidence dans sa nouvelle ville d'Antioche; et dut à ses victoires le surnom de Nicator qui lui fut donné dans la suite : c'est en lui que commence la dynastie des Seleucides, dont la première année date de l'an 312 avant l'ère chrétienne. Ses successeurs furent, Antiochus Soter ou Sauveur; Antiochus Theos ou Dieu, auquel le Babylonien Berose dédia sa fameuse histoire; Seleucus Callinique ou le victorieux, indigne d'un pareil

nom, ayant au contraire presque toujours été vaincu par ses ennemis, et surtout par les Parthes; Seleucus Ceraunus ou le foudre, Prince faible qui ne fit rien pour mériter une pareille épithète; Antiochus le Grand, dont le règne fut puissant et glorieux, et sous lequel commencèrent les guerres des Romains avec les Perses; Seleucus Philopator; Antiochus Epiphane ou l'illustre; Antiochus Eupator; Démétrius Soter; l'imposteur Alexandre Bala; Démétrius Nicator, dont la mauvaise conduite obligea ses sujets à le remplacer par Antiochus Theos, second de ce nom, lequel fut tué par Triphon son Général, qui conserva la couronne pendant deux ans; et enfin Antiochus Sidétes ou chasseur, à la mort duquel Démétrius remonta sur le trône, pour en être dépossédé une seconde fois par l'imposteur Alexandre Zebina, qui voulait se faire passer pour le fils d'Alexandre Bala. Ce dernier fut détrôné par Antiochus, fils de la fameuse Cléopatre, qui fut femme de trois Rois de Syrie, et mère de quatre: son nez aquilin lui fit donner le surnom de Grypus. Après la mort de Cléopatre, il fut obligé de partager l'empire avec Antiochus Cyzicène: la Judée se délivra de l'esclavage des Syriens: Tyr, Sidon et autres villes secouèrent en même tems le joug, et au milieu de toutes ces révolutions Grypus mourut assassiné. Antiochus Cyzicène s'empara d'Antioche; et au moment où il se disposait à envahir le reste de la Syrie, il fut vaincu et tué par Seleucus fils ainé de Grypus, qui s'empara de tout le royaume de Syrie dont il ne jouit point pas long tems, s'étant donné la mort après avoir été aussi détrôné par Antiochus Eusébe, ou le Pieux, qui régna un an. Philippe, Démétrius Eucher, et Antiochus Dion, tous fils de Grypus, prétendirent au trône; mais fatigués de toutes ces querelles, les Syriens le donnèrent à Tigrane Roi d'Arménie, qui, à l'aide d'un vice-Roi et d'une armée puissante, gouverna paisiblement son nouveau royaume. Forcé, au bout de quatorze ans, d'en retirer ses troupes pour les opposer aux Romains, Antiochus l'Asiatique fils d'Antiochus Eusébe profita de cette circonstance pour s'emparer de plusieurs provinces de la Syrie, qui le reconnurent pour Roi. Mais Pompée ayant vaincu Tigrane, contraignit aussi Antiochus de renoncer aux pays qu'il avait conquis, et fit de ce beau royaume une province Romaine: ainsi s'éteignit la monarchie des Seleucides, après avoir duré environ 270 ans.

Dynastie des Arsacides. *Princes Parthes.*

Antiochus Theos, neveu de Seleucus Nicator, entre les mains de qui, après la mort d'Alexandre, était aussi tombée la Parthie,

Arsace.

qui était une ancienne dépendance de la Perse, perdit cette belle Province, dont Arsace Prince Parthe, où selon quelques-uns de la famille royale d'Achemène, forma un royaume particulier, qui devint formidable à toute l'Asie, et balança la puissance Romaine en orient. Arsace fonda cet empire vers l'an 300 avant l'ère vulgaire: il y réunit l'Hyrcanie avec d'autres provinces, et le transmit à ses descendans, connus dans l'histoire sous le nom d'Arsacides. Les orientaux l'appellent Arschak, et c'est là sans doute son vrai nom.

Arsace II, Fripaze, Phraate, Mithridate etc.

Ce Monarque eut pour successeurs, son fils Arsace; Fripaze ou Pampacius, appelé par les Orientaux Schia-bur ou Schia-por fils d'Arsace II; Phraate fils de Fripaze; et ensuite Mithridate ou Mirdate frère de Phraate, qui réunit à son empire la Bactriane, la Babylonie, la Mésopotamie, la Perse proprement dite, la Médie et une partie de l'Inde. Il rechercha avec empressement les meilleurs lois dans chaque pays, et en forma un traité de législation qui devint le code de son empire. Parmi ses autres successeurs, les plus marquans furent, Orode, contre lequel la république Romaine envoya une armée considérable sous les ordres de Crassus, célèbre par le désastre de cette expédition; Phraate, quatrième de ce nom, fils d'Orode qui défit Marc Antoine, et fit perdre aux Romains les plus belles provinces avec plus de soixante mille hommes; Vologèse I.er, qui conquit le royaume d'Arménie pour le donner à son frère Tiridate, lequel en fut aussitôt dépouillé par les Romains; et Cosroès ou Cosdroès, connu par la brillante expédition de Trajan, à la suite de laquelle il perdit la couronne, qu'il ne put recouvrer qu'après la mort de cet Empereur. Les fils de Cosroès, Vologèse II et III, et Artaban IV, regnèrent successivement: les annales Asiatiques de ces tems ne contiennent que l'histoire des guerres destructives et monotones entre les deux seules monarchies alors existantes, qui étaient celle des Romains, et celle des Parthes. Mais les Arsacides, vainqueurs des Romains, ne purent résister à la puissance des Perses, qui avaient secoué courageusement le joug des Parthes, auquel ils étaient soumis depuis quatre cents ans. Artaban marcha contre ces nouveaux ennemis, et après une bataille sanglante fut mis à mort par ses vainqueurs: c'est ainsi que finit vers l'an 226 de l'ère chrétienne le grand empire des Parthes.

Costume des Rois Arsacides.

Le savant Mongez, dans son second Mémoire sur les usages des Perses, rapporte la description faite par Procope (*De Ædificiis*



A. Biasioli inc.

liv. III. chap. I.er) des Satrapes de la petite Arménie, comme présentant, à quelque petite différence près, une image exacte de l'habillement des Rois de Perse. « Leur chlamyde, dit-il, est de laine, non pas de laine de brebis, mais de celle que donnent les animaux marins appelés *penné*. Cette chlamyde est ornée en partie d'or et de pourpre; et ses extrémités se joignent sur les épaules au moyen d'une agraffe en or, dans laquelle est enchassée une pierre précieuse, et d'où pendent trois chaînes d'or ayant chacune une hyacinthe au bout. La tunique, qui est en soie, est couverte d'ornemens en or vulgairement appelés *plumes*. La chaussure, qui monte jusqu'au genou, est de couleur rouge, et n'est portée que par les Empereurs Romains et les Rois de Perse ». Les vêtemens de ces derniers Monarques, étaient tellement chargés de pierres précieuses, que l'insensé Héliogabale ayant voulu, selon Lampridius (Héliogab. chap. 23), se revêtir d'une tunique Persanne, se sentit accablé de son poids. La ceinture était la partie de l'habillement où ces pierres étaient répandues avec le plus de profusion (1).

Tiare et diadême des Rois Arsacides.

Il est assez étonnant que, dans cette description du costume des Satrapes de la petite Arménie, Procope n'ait fait aucune mention de la tiare ou de toute autre coëffure à l'usage de ces Princes. Nous avons déjà dit que les Achéménides se distinguaient des autres Souverains de l'Asie par leur tiare droite; et qu'Alexandre, après avoir élevé une autre dynastie sur la ruine de celle des Achéménides, adopta en partie le costume des Rois qu'il avait vaincus, en joignant leur diadême à la *causia* des Macédoniens. Cette *causia* peut être comparée à une tiare qui se termine en une pointe obtuse, mais sans garniture aux joues et sans attaches, ainsi que la portaient les Mages et les Rois Achéménides. Nous n'avons aucun monument, qui nous retrace d'une manière positive la coëffure Persanne d'Alexandre et de ses successeurs; mais serait-ce une conjecture trop hazardée de notre part, que de dire, que les Arsacides si jaloux de plaire aux Grecs établis en Asie, s'empressèrent sans doute de prendre la coëffure du vainqueur de Darius? Dans cette hypothése, on trouverait cette *causia* ornée d'un simple diadême dans la tiare du n.° 1, et on la verrait avec encore plus d'orne-

Conjecture sur la tiare d'Alexandre et de ses successeurs.

(1) V. Claud. De raptu Proserp. lib. II. v. 94. et Libanius epist. 334. édit. *Wolfii*, 1738.

mens sous le n.° 2 (planche 49) : ces deux figures sont prises des médailles des Arsacides, n.° 1 et 2 de la même planche.

Diadême de Monime.

Ces Monarques portaient néanmoins quelquefois le diadême sans la mître, comme on le voit au n.° 3. Plutarque nous apprend (*dans Lucullus*), que les Reines en Asie s'en ceignaient aussi le front. Lorsque la fameuse Monime, qui eut l'honneur de devenir l'épouse de Mithridate, entendit de l'eunuque que son époux fugitif ne voulait point qu'elle survécût à sa défaite, elle s'arracha le diadême qu'elle avait tant souhaité, et voulut s'en servir pour s'étrangler; mais s'étant rompu entre ses mains, elle le jeta de dépit, et s'écria en crachant dessus « Exécrable diadême, tu ne m'es pas même bon à cela! » puis elle présenta le sein au fer de l'eunuque.

Certains Rois Arsacides, qui, mieux affermis sur le trône de Perse, se souciaient peu de l'amitié des Grecs, reprirent la tiare des Achéménides. Voy. les fig. 4 et 5. : ces tiares sont enrichies de perles; et l'on voit sur la première un ornement en forme d'étoile.

Les n.os 6 et 7 de la planche ci-dessus offrent les revers de deux autres médailles des Arsacides, l'une en bronze de Vologèse III, et l'autre en argent de Vologèse I.er, lesquels représentent deux Rois de cette dynastie revêtus de la *calasiris* ou longue tunique de coton: leur coëffure diffère sensiblement: le second porte la tiare et la *cidaris* réunies, et le premier la couronne rayonnante: ce qui prouve que les Arsacides portaient quelquefois la couronne au lieu de la tiare, et qu'il ne faut point par conséquent généraliser les conséquences qu'on peut tirer des monumens relativement au costume.

Dynastie des Sassanides. *Ardschir ou Artaxerxés.*

Le fils, ou selon d'autres le neveu de Sassan, appelé Ardschir par les Orientaux, et Artaxare et Artaxerxés par les Grecs et les Latins, fut le fondateur de la dynastie des Sassanides, et le restaurateur de la Monarchie des Perses. Il prit, comme les anciens Roi de la Perse, le titre de *Shah-in Shah*, qui signifie *Roi des Rois*, et se concilia l'affection des Perses en relevant leur ancienne religion, en rendant au culte du Feu l'éclat qu'il avait perdu sous le gouvernement des Arsacides, en établissant des tribunaux pour l'administration de la justice, et des écoles pour l'instruction du peuple, et en lui donnant d'excellentes lois.

Schiabur ou Sapor.

Schiabur ou Schia-pur I.er, appelé Sapor par les Grecs, fut fils et successeur d'Ardschir. Il traita de la manière la plus indi-

gne l'Empereur Valerien, avec l'élite de la noblesse Romaine qu'il avait faits prisonniers de guerre; il se servait de cet Empereur comme de marche-pied pour monter à cheval; et après l'avoir tenu en prison pendant plusieurs années, il le fit enfin écorcher tout vif. Les écrivains Grecs et Latins, en lui imputant ce trait de barbarie, le dépeignent comme un Prince inquiet, ambitieux, hautain et cruel, tandis que dans les annales des orientaux, il est représenté comme un Prince généreux, juste et attentif à faire fleurir les arts et le commerce dans toutes les provinces de son empire, qu'il visitait fréquemment pour connaître les besoins de ses peuples, et voir ce qu'il pouvait faire pour eux.

Ormisda, Varane etc.

Les successeurs de Sapor furent, Ormisda I.er; Varane I.er ou Vararane, dont le vrai nom était Baharam; Varane II qui fut toujours en guerre avec les Romains, lesquels perdirent dans ces funestes expéditions trois de leurs Empereurs savoir, Probus, Carus et Numérius; Varane III; Narsétes; Ormisda ou Ormuz II; Sapor II, le plus grand et le plus heureux des Princes de la dynastie des Sassanides, contre lequel les Empereurs Constance et Julien, qui tentèrent envain de s'opposer à ses conquêtes, perdirent la vie et la plus grande partie de leurs armées; Ardschir II; Sapor III; Varane IV: Jezdezerd, appelé par les Grecs Isdegerte et Isdegerde, et surnommé par ses sujets *Al-Athim* ou le méchant, à cause de la protection qu'il accordait au christianisme; Varane V; Jezdegarde II appelé *Sipabdots* ou l'ami des soldats; Feruz ou Pervis, appelé par les Grecs *Peroso*, sous lequel la Perse devint tributaire des Huns Eutalites ou blancs; Balasch appelé Valent par les Grecs; et enfin Kobad ou Cavad, qui délivra la Perse du tribut que les Eutalites lui avaient imposé.

Cosroès le Grand.

Les écrits des historiens, des philosophes et des poètes orientaux n'offrent point de nom plus célèbre que celui de Cosroès et Cosrou, surnommé *Nuschirvan* ou le Grand. Il possédait, au dire de Kondemir, toutes les qualités qui peuvent rendre un particulier aimable, et un Souverain respectable. Sa valeur, jointe à une profonde connaissance de l'art militaire, lui assura presque toujours la victoire sur ses puissans ennemis: il protegea les arts et les sciences, institua des académies, orna Madéne ou l'ancienne Ctésiphon de beaux édifices, entre autres d'un superbe mausolée qui a été regardé comme une des merveilles de l'orient, et acheva les fortifications du fameux pas de Derbent ou les portes Caspiennes, en fesant

construire une muraille qui s'étendait d'une montagne à l'autre, ouvrage commencé par Alexandre, continué par quelques-uns de ses successeurs, et auquel Cosroés mit la dernière main. Mais sa dernière campagne contre les Romains sous Tibère ternit un peu la gloire de ses premiers triomphes. Les historiens Grecs le représentent comme un Prince ambitieux, cruel, présomptueux, plus heureux que sage, peu philosophe, et indigne de la réputation qu'il avait acquise parmi ses sujets : il y a néanmoins beaucoup de partialité dans ce jugement.

Ormisda II, Cosroès II, Siroès etc.

Ormisda ou Ormuz II succéda à son père Cosroès, et fut surnommé *Tagedar* ou *Porte-tiare*, parce que chaque jour il en parait sa tête avec une ridicule ostentation. Cosrès ou Cosrou II, appelé *Parvis* ou *Apervis*, c'est-à-dire le victorieux, fut un des Monarques Sassanides les plus fameux. Les grandes conquêtes qu'il fit sur Phocas et Héraclius menacèrent la destruction de la puissance Romaine en Asie ; mais Héraclius recouvra peu de tems après tout ce que les Romains avaient perdu dans les guerres précédentes, et pour comble de disgrâces, Cosroès se vit trahi dans sa vieillesse, et enfin massacré par ses propres sujets. Le cruel Siroès, appelé *Schirouieh* par les orientaux, et fils de Cosroès, qui fit mourir son père, ses frères et ses neveux, n'occupa que pendant un an le trône de la Perse. Il eut pour successeurs, Ardschir III, appelé Adeser par les Grecs, Sarbazas, Turan Dockt, Cosrou III, Azurmi Dockt, Ferokzade et Jezdegerde III, qui fut le dernier Roi de la dynastie des Sassanides, dont l'empire tomba au pouvoir des Arabes ou Sarrasins, vers le milieu du septième siècle de l'ère chrétienne. Ce peuple, après avoir fondé dans l'Arabie une monarchie puissante, s'étendit vers l'orient et envahit la Perse : Saëd se rendit maître de la capitale de l'empire, et les Sarrasins y trouvèrent des trésors immenses, que Cosrou avait accumulés dans des voûtes souterraines. Les Généraux partagèrent entre leurs soldats toutes les terres conquises, et les Perses furent réduits à un état de misère et d'avilissement, qui différait peu de l'esclavage. A la même époque, le Mahométisme commença à se répandre dans ce royaume, et à s'établir sur les ruines de la religion des Mages.

Les Arabes envahissent la Perse.

Vêtement des Rois Sassanides, tiare des Sassanides.

Les médailles des Rois Sassanides nous serviront particulièrement de guide pour connaître leur costume. Les têtes qu'on voit à la planche 50 sont copiées sur ces médailles : la première porte un bonnet d'une forme extraordinaire, avec les attaches de la tiare des

Rois Achéménides, et dentelé comme celui des militaires de cette dynastie : ce bonnet est surmonté d'un globe enrichi de perles, ornement qui distingue ordinairement la tiare des Rois Sassanides, et par derrière on voit flotter les bouts d'un diadême. L'autre tête présente en outre les extrémités d'un second diadême, qui est placé immédiatement au dessous ou autour de ce globe. Elles ont l'une et l'autre la barbe et la chevelure épaisse et frisée, avec un ou deux colliers de perles.

Ardeschir qui, après avoit soustrait la Perse à la domination des Parthes, rétablit, comme nous venons de l'observer, l'ancien culte, et les Mages qui en étaient les ministres, quitta la *causia* ceinte du diadême qu'Alexandre et les Parthes avaient portée, pour reprendre la coëffure et la tiare des Achéménides. On trouve cependant qu'Artaban avait déjà ajouté le second diadême au premier. « Artaban, dit Hérodote (liv. VI. segm. 6), fut le premier à se faire appeler grand Roi, et porta deux diadêmes ». Ce double diadême servira donc à distinguer le dernier des Arsacides, et les Rois Sassanides, qu'on connaîtra encore mieux par le globe qui surmonte leur tiare. Il semble que ce globe offrait une image de la sphère : car on en voit plusieurs dans les médailles des successeurs d'Ardeschir, avec des cercles qui se coupent obliquement. Il y a eu aussi des Rois de cette dynastie, qui portaient une tiare à rayons comme pour représenter le soleil, et d'autres qui ajoutaient au globe une et même deux lunes naissantes, pour mettre ainsi en action les titres fastueux que prénaient les Sassanides, et surtout Sapor, qui se fesait appeler *Rois des Rois*, *frère du soleil et de la lune* etc. etc.

Manteau des Sassanides, et leurs étoffes à fleurs.

Sapor II, et probablement encore les autres Rois de sa dynastie portaient un manteau ou une robe de dessus en pourpre. Constance ayant envoyé le philosophe Eustase à Sapor, qui menaçait d'une nouvelle invasion l'empire Romain, ce Monarque . . . , « fut si vivement ému (dit Eunapius, *in vita Ædesii*, pag. 5 édit. 1596) par l'éloquence du philosophe, que peu s'en fallut qu'il n'ôtât sa tiare droite, et ne changeât avec le manteau que portait Eustase, ses colliers de pierreries et son manteau de pourpre ». Les Parthes et les Sassanides fesaient usage, ainsi que leurs prédecesseurs, d'étoffes brodées et à fleurs, que les Grecs et les Romains laissaient porter aux courtisannes. C'est pourquoi Martial fait dire à Trajan (liv. X. épig. 72), « Envain venez vous à moi vils adulateurs . . . . Allez vous en plutôt chez les Parthes mîtrés ; et là, courbés, pros-

ternés, supplians, baisez les pieds de ces Rois vêtus d'étoffes à fleurs. „

Bas-relief de Naks-Rustau

A environ deux petites lieues de *Ché-el-Minar*, ou l'ancienne Persépolis, on voit certaines figures de forme gigantesque, fesant partie d'un bas-relief sculpté sur un roc perpendiculaire. Les Persans appellent ces figures *Naks-Rustan*, ou le portrait de Rustan, parce qu'ils croyent, comme nous l'avons dit précédemment, qu'elles représentent ce héros fabuleux, l'Hercule de la Perse. Ce bas-relief, pris des dessins de Bruyn, planche 170, et de ceux de Niebhur, planche 33, et qu'on voit ici à la planche 50, représente deux cavaliers, qui tiennent de la main droite une espèce de collier, d'où pend une petite bande; et leurs chevaux semblent fouler deux figures avec leurs pieds de devant. Derrière l'un de ces cavaliers est un homme debout, qui semble tenir un corps sphérique suspendu sur la tête de ce cavalier. Un autre bas-relief sculpté au même endroit, et en partie au dessous du précédent, offre l'image d'un autre cavalier, qui semble relever de la main droite un homme ayant la tête nue, et vêtu d'une simple tunique serrée sur ses hanches par une ceinture: près de lui est un autre personnage, qui a un genou plié, les mains étendues vers le cavalier, et porte, comme le premier, une tunique courte avec une ceinture; mais il a de plus un manteau court semblable à la chlamyde des Grecs, et une *cidaris* très-basse ornée d'un diadême.

Dans le premier de ces bas-reliefs, les deux cavaliers ont un habillement qui ne diffère que par le bonnet. Ils portent des caleçons très-larges qui leur descendent jusqu'aux pieds, avec une tunique à manches d'une moyenne longueur, serrée par une ceinture ornée de pierreries, et un manteau retenu sur la poitrine par une riche agrafe. Leurs chevaux sont richement harnachés; et de chaque côté de la selle pend une chaîne ou corde avec des nœuds à égale distance les uns des autres, et auxquels tient un objet qui a la forme d'un gland.

La coëffure de ces deux cavaliers est la seule chose qui les fasse distinguer: l'un porte une tiare dentelée, surmontée d'un objet que le tems a dégradé et ne permet plus de reconnaître; et l'autre a sur la tête une tiare bien conservée, dentelée comme la précédente, et surmontée du globe que portaient les Sassanides: ce qui autorise à supposer, que la tiare du premier était semblable à celle-ci; et que, par conséquent, ce dernier personnage était un Prince



A. Biasioli inc.

de la dynastie des Sassanides. Le cavalier qui est à gauche, ayant pour coëffure une *cidaris* semi-sphérique, avec ses attaches comme la portaient les Arsacides, appartient à leur dynastie. Cette espèce de collier avec des bandelettes, qui semble être le sujet de la querelle des deux cavaliers, est sans doute un diadême, et leurs chevaux paraissent fouler aux pieds deux bustes, dont l'un a la tiare des Achéménides, et l'autre la *cidaris* semi-sphérique. Fondé sur la connaissance qu'il avait de l'habillement Persan, Mongez a cru voir dans ce bas-relief l'image du combat, qui mit fin au règne d'Artaban et des Parthes, et donna naissance à celui d'Ardeschir premier Roi des Sassanides. Il a eu ensuite la satisfaction de voir son opinion, appuyée seulement à la similitude des vêtemens, complétement justifiée par M.r Silvestre de Sacy, qui, dans un savant Mémoire sur les Inscriptions de Persépolis et de Naks-Rustan, a expliqué le premier celles qui se voyent à côté des deux combattans (1).

Bas-relief de Naks-Rajab

Entre Sché-el-Minar ou Persépolis et Naks-Rustan, on aperçoit deux bas-reliefs sculptés dans le roc, lesquels ont beaucoup d'analogie avec ceux que nous venons de décrire. Les Persans les appellent *Naks-Rajab* ou portraits de *Rajab*, héros fabuleux de la Perse, mais moins célèbre que Rustan. Les deux cavaliers de la planche précédente sont représentés à pied sur ce bas-relief, avec la même différence de coëffure, et se disputant également le diadême. Cette image est celle d'Ardeschir, qui enlève le sceptre aux Arsacides. Mais on ne la retrouve point dans un autre bas-relief que présente le même roc. Le héros y semble bien vêtu de la même manière, mais il est à cheval, et suivi de plusieurs personnes à pied. L'inscription qu'il porte, et dont M.r de Sacy a donné l'explication, nous apprend que c'est Sapor, fils et successeur d'Ardeschir. La voici . . . . « Cette image est celle du serviteur d'Ormusd, du Dieu Sapor, Roi des Rois de l'Iran et du Turan, de la race des Dieux, fils du serviteur d'Ormusd, du Dieu Ardeschir, Roi des Rois de l'Iran, de la descendance des Dieux, neveu du Dieu Babec Roi ».

(1) En voici la traduction: « C'est l'image du serviteur d'Ormusd, du Dieu Ardeschir, Roi des Rois de l'Iran, de la race des Dieux, fils du Roi Dieu Babec Roi etc. M.r de Sacy a encore deviné dans le second bas-relief de Naks-Rustan, dont nous venons de parler, les suites de la victoire d'Ardeschir sur Ardevan. Ce dernier demande à genoux grâce au vainqueur, qui le relève en le prenant par la main.

Sculptures rapportées par Malcolm, portant la preuve de ce qui vient d'être dit sur l'habillement des Sassanides.

Le savant Malcolm, dans sa nouvelle histoire de la Perse, présente diverses planches où sont retracées un grand nombre de sculptures, dont quelques-unes peuvent fournir des éclaircissemens encore plus positifs sur l'habillement des Sassanides, et confirmer en même tems ce que nous venons de rapporter d'après les opinions de M.r Mongez et de Sacy.

On rencontre, dit-il, dans les environs de Sapor (1), un roc, sur lequel on voit une image en relief de Sapor premier, qui tient prisonnier l'Empereur Romain Valérien, tandis que des ambassadeurs viennent demander sa rançon. Vis-à-vis ce monument de triomphe, on aperçoit les restes de morceaux de sculpture historiques à compartimens, dont l'un représente un Roi assis au milieu d'un grouppe de figures qui sont debout devant lui, l'une desquelles tient deux têtes qu'elle présente au Monarque. Les sculptures du roc appelé *Tauk-e-Bostan*, ou l'*Arc du jardin*, à six milles de la ville moderne de Chermanschia, présentent diverses figures, dont M.r Malcolm n'a pu donner l'explication. On est parvenu néanmoins à reconnaître les deux personnages, que représentent les deux figures qu'on trouve sculptées dans une petite grotte voisine de la précédente, au moyen de la traduction que M.r de Sacy a faite de deux inscriptions en langue Pehlive, qui y sont gravées sur le roc : ces deux figures sont Sapor Zulactaf, et son fils Baharam (2). A l'autre côté de cette grotte, on voit une autre sculpture, dont nous avons cru devoir donner le dessin à la planche 51, comme venant à l'appui de ce que nous avons dit sur le costume des Sassanides; elle a pour sujet, au dire de Malcolm, deux Souverains, qui tiennent un anneau ou cercle de la main droite, avec un soldat Romain étendu sous leurs pieds. Près d'eux est une figure ayant sous ses pieds une étoile, et la tête entourée d'une gloire ou couronne de rayons: on croit que c'est le prophète Zoroastre (3). Cet ouvrage de sculpture, ajoute le même écrivain, a sans doute été exécuté sous le règne de Baharam fon-

(1) Ville à environ huit milles au couchant de Schiratz, autrefois capitale des Etats de Sapor I.er

(2) V. Malcolm. tom. I. pag. 258.

(3) Les Perses ou Guèbres assurèrent Malcolm, que Zoroastre a presque toujours, dans les peintures ou les sculptures qui le représentent, cette même couronne de rayons.



48

dateur de la ville de Chermanschia, et les figures qu'on y voit sont les images de ce Monarque et de son père Sapor : l'anneau qu'elles tiennent est probablement un signe emblêmatique du monde, et le soldat Romain annonce la décadence de l'empire.

Nous n'entreprendrons pas de désigner chacun des personnages qui sont représentés sur ce monument, car nous croyons qu'il serait fort-difficile de le faire avec quelque certitude. Qu'il nous soit cependant permis d'observer ici, contre le sentiment même de Malcolm, que l'habillement de l'individu qu'on voit étendu sous les pieds des deux Monarques, prouve, à n'en pas douter, que ce n'est pas un soldat Romain ; que l'anneau tenu par les deux Rois, ou, pour mieux dire, le diadême absolument semblable à celui dont nous avons donné le dessin à la planche 50, qui semble former le sujet de leur dispute, est plus vraisemblablement le symbole du royaume de Perse ; et qu'enfin la diversité de leurs coëffures, parfaitement semblables à celles que nous avons décrites plus haut, atteste évidemment celle des dynasties auxquelles ils appartiennent.

Le Gouvernement de la Perse moderne depuis l'invasion des Arabes jusqu'à nos jours.

Après le renversement de la monarchie des Perses, les Califes s'établirent à Bagdad, qui devint la capitale de leur empire, et le séjour des arts et des sciences. Ces nouveaux Souverains se contentèrent d'envoyer en Perse des lieutenans pour la gouverner, et jouirent paisiblement, pendant près de deux siècles, de cette belle conquête. Au bout de ce tems, des Princes, la plupart d'origine Tartare, enlevèrent aux Arabes plusieurs provinces dont ils formèrent divers royaumes : cette division dura jusqu'à l'avénement au trône d'Ismaél Sephi ou Sophi, qui, vers la fin du quinzième siècle, s'empara de presque toutes les anciennes provinces de la Perse, et fonda la nouvelle dynastie des Princes que nous appelons Sophis.

Dynasties qui ont régné en Perse jusqu'à la monarchie des Sophis.

M.r Deguignes dans son Histoire universelle des Huns (1), a jeté beaucoup de lumière sur les dynasties orientales, qui ont régné en Perse jusqu'à l'établissement de la monarchie des Sophis. La première est celle des Taériens, ainsi appelé du nom de Taer

(1) V. Hist. Générale des Huns etc. tom. I. liv. V. VI. et VII.

leur chef, qui, vers l'an 820, secoua le joug des Arabes, et fonda dans le Korasan une Principauté, qui dura un peu plus de cinquante ans. A cette dynastie succédèrent celles des Soffarides, des Samanides, des Dilemites, des Buides, et des Gaznevides, ainsi appelés de Gazna, capitale d'un petit Etat qu'ils possédaient sur les confins du Korasan: ces derniers parvinrent dans la suite à s'emparer de tout le Korasan, de la Perse proprement dite, et d'une partie de l'Indostan. Leur règne dura un peu plus de deux siècles, et fut suivi de ceux des Seljucides, des Carasmians, des Gurides, et des Mogols, qui pénétrèrent en Perse sous la conduite du fameux Gengis-Kan, et donnèrent naissance, vers le milieu du douzième siècle, à deux nouvelles dynasties, dont l'une régna dans la Perse proprement dite, et l'autre dans la Transoziane et le Turkestan. Vers l'an 1335, les Mogols Jubanians s'établirent en Perse sur les ruines de la famille de Gengis-Kan; mais cette petite dynastie ne dura que dix huit ans, tandis que dans le même tems régnaient en d'autres parties de la Perse, les Modaffériens, les Hilcanians, et les Turcomans du mouton noir. En 1460, les Turcomans d'une autre race, appelés Turcomans du mouton blanc, sous la conduite de Ussun-Hassan ou Cassan, s'emparèrent de la Chaldée, de l'Agerbijan et de la Perse. Morad-Beg, le dernier Prince de cette dynastie, fut chassé du trône par le premier Sophi en 1508.

Tamerlan, vers la fin du quatorzième siècle, forma, des immenses conquêtes qu'il avait faites en Asie, un des plus vastes empires dont il soit parlé dans l'histoire. Mais après sa mort, ses états furent divisés en trois parts principales par ses successeurs appelés Timurides; dont les uns s'établirent dans la grande Tartarie, la Transoziane et la Perse, où ils se maintinrent jusqu'à l'invasion de Ussun-Hassan, les autres dans le Korasan, et les derniers dans l'Inde.

Dynastie des Sophis.

Ismael Sephi ou Sophi (1), fils du Scheik Haidar, fut le fondateur de la dynastie des Sophis. Cette famille prétend descendre d'Ali, quatrième Calife, gendre du prophète Mahomet, s'il faut

(1) *Sophi* signifie proprement en Arabe un *homme habillé de laine*, du mot *Sof* ou *Suf*, qui veut dire *laine*; mais il y a plus de raison de croire, que ce mot dérive du mot Grec *Sophos*; parce que les Musulmans s'en servent pour désigner un *Sage* ou Philosophe, qui vit retiré du monde dans une espèce de profession religieuse.


1
2
3
4
5
6
A. Bianchi inc.

en croire les Persans, et auteur de la fameuse réforme qui partagea en deux sectes le mahométisme à sa naissance. Le père d'Ismael tira la reforme d'Ali de l'oubli où elle était tombée : il y ajouta de nouveaux dogmes, et se fit un grand nombre de disciples; mais il ne fut que le fondateur d'une secte religieuse (1). Son fils, plus entreprenant, sut conquérir un trône, que ses descendans occupèrent long tems avec dignité. Les historiens conviennent tous, que ce grand Prince fonda sa nouvelle dynastie en l'an 1499. Il mourut en 1524, et eut pour successeur son fils Shàh Tamasp (2), qui régna 52 ans, et fut un Prince négligent dans l'administration de la justice, adonné aux plaisirs, et avide du sang et de la fortune de ses sujets. Voy. la fig. 1 de la planche 52. Son règne fut suivi de ceux d'Ismael II, de Mohammed Khodabendeh, d'Hamzeh ou Hamza, et d'Ismael III, qui furent de peu de durée et n'offrent rien de remarquable: après ce dernier parut le fameux Shàh Abbas le Grand, qui prit les rênes de l'empire vers l'an 1586, et le gouverna pendant un demi siècle avec le plus grand éclat. Il enleva à l'Empereur du Mogol le Kandahar, aux Portugais le royaume d'Ormuz, et aux Turcs la Georgie, l'Arménie, la Babylonie, la Mésopotamie et autres pays qu'ils avaient conquis au delà de l'Euphrate: il se rendit maître de Balsora sur le golfe Persique, d'une partie considérable de l'Arabie, ainsi que de plusieurs places importantes sur la mer Noire. Il introduisit dans son empire le commerce et les arts, et y attira les meilleurs artistes et les plus habiles négocians de l'Asie, pour exciter l'emulation de ses sujets; mais il était d'une sévérité infléxible pour les plus petites fraudes dans le négoce. Ce monarque avait en vue,

Shàh Tamasp.

Shàh-Abbas.

(1) Les Persans nous apprennent qu'Haidar inventa pour la tête une nouvelle coëffure de couleur rouge, avec douze plis autour du bonnet qu'il ordonna à ses sectateurs de porter. C'est ce qu'on appelle en Perse le *Tàj* ou la couronne de Haidar: motif pour lequel on donne aux Persans le surnom de *Kesìl bash* ou *têtes rouges*. Mirkkond assure cependant qu'Ismael introduisit l'usage du *Tàj*, après la prise de la ville de Tauris par Alvvand en l'an 907 de l'hégire, selon Texeira et Herbelot dans la vie d'Ismaél: ce qui pourrait donner à croire que ce Monarque était, de tous ses sujets, celui qui portait le plus habituellement ce genre de coëffure

(2) Les Persans écrivent *Tahmàsp*, et les Arabes *Tahmàsb*, que les Européens prononcent par corruption *Tamas* et *Thamas*.

non seulement de reserrer tout le commerce entre les mains de ses sujets, afin d'attirer tout le numéraire dans son royaume, mais il ne voulait pas même que ce numéraire en sortît une fois qu'il y était entré. S'apercevant que les pélerinages, que fesaient tous les ans ses sujets à la Mecque, emportaient hors de ses états une grande partie de ses ducats d'or, il songea au moyen de changer le but de ces voyages, en dirigeant adroitement la dévotion des Persans vers un autre objet. Il choisit pour cela dans son royaume un endroit nommé *Tus*, où est le tombeau de l'Iman Ridha ou Riza, qui est en grande vénération, parce que c'est le lieu où il fut tué: ce qui lui a fait donner le nom de *Mashhàd* ou *lieu de martyre*. Il y fit construire une superbe mosquée, où il alla lui même en pélerinage, accompagné de toute la noblesse, et publia à son retour les miracles étonnans qui s'étaient opérés au tombeau de l'Iman Riza. Le peuple s'accoutuma à porter ses hommages à cette mosquée, et perdit insensiblement le souvenir de celle de la Mecque.

Ce Prince, outre la fondation de Ferahbâd dans le Mazanderan, décora encore plusieurs autres villes d'édifices magnifiques; et parmi les divers ouvrages remarquables dont il embellit Ispahan, on distingue la grande mosquée et le palais royal. Mais avec tant de belles qualités, Shàh-Abbas eut aussi des vices qui ternirent l'éclat des premières. Il était cruel, défiant, fantasque dans ses affections et dans ses haines, jaloux de la réputation de ses sujets, et avide de leurs richesses; il accumula dans son palais, par toutes sortes d'extorsions, une quantité prodigieuse de vaisselle en or, qu'il montrait avec ostentation aux étrangers. Il mourut à Kasbin l'an 1628, après avoir régné 43 ans en Perse, et 50 comme Roi de Heri ou Herat capitale du Khorasan. Herbert, qui avait vu ce Monarque à une audience qu'il eut de lui à Ferhabâd, rapporte qu'il était d'une petite taille, et d'un aspect très-vif; qu'il avait les yeux petits et étincelans, le front étroit, les sourcils sans poils, le nez arqué et crochu par le bas, le menton pointu et sans barbe à la Persanne; mais que ses moustaches étaient extrêmement longues et épaisses. Voy. la fig. 2 de la même planche.

Sephi, Abbas II, Soliman etc.

Sayn Mirza ayant remplacé sur le trône son oncle Shàh-Abbas sous le nom de Sephi, fut un des Princes les plus cruels qu'ait eu la Perse. Dans les commencemens, il triompha des Turcs quatre fois; mais s'étant ensuite abandonné à la débauche, il perdit Bagdad, toute la Babylonie, la province de Kandahar, et mourut l'an 1642

dans la douzième année de son règne, ou pour mieux dire de son affreuse tyrannie. Son fils Abbas II lui succeda à l'age de 13 ans. Il se rendit fameux par ses exploits, et fut un Prince juste, magnifique et généreux envers les étrangers. Cependant Tavernier, qui voyagea en Perse sous son règne, rapporte de lui plusieurs traits de cruauté. Une longue et pénible maladie le conduisit au tombeau en 1666, et son fils ainé Sephi, qui prit deux ans après le nom de Soliman, fut proclamé Roi de Perse. Ce Prince occupa le trône pendant 22 ans; mais son idolence et son ignorance dans les affaires lui en firent abandonner entièrement le soin à ses ministres, pour se plonger dans le vice. Il était avare, presque toujours ivre et très-cruel: la Perse fut délivrée de ce monstre en 1694, et tomba entre les mains de son fils Shàh-Hussein, Prince imbécille, et qui fut le dernier de la dynastie des Sophi.

Fin de la dynastie des Sophis.

Empire des Afgans.

Cependant, malgré l'inhabileté de Hussein et la tyrannie des eunuques qui le gouvernaient, malgrè la déplorable situation de toutes les provinces de son empire sous une administration aussi détestable, malgré le mécontentement général de la nation, peut-être ce Prince serait-il encore mort paisiblement sur son trône, comme il est arrivé à tant d'autres de ce genre, si par malheur pour lui, Mir Weis (1), chef d'une tribu d'Afgans (2), homme de beaucoup de talens, et d'un caractère entreprenant ne se fût trouvé

(1) *Mir Weis:* nom Arabe; *Mir* est un abrégé de *Amir*, qui veut dire *commandant*, et *Weis* signifie *Lionceau* ou *jeune Lion.*

(2) Les Afgans sont un peuple originaire du Schirvan ou de la grande Albanie, province située entre la mer Caspienne et le mont Caucase. Cette nation était autrefois divisée en deux tribus principales, dont l'une habitait au pied du *Soleyman Kùh*, ou chaîne de montagnes qui séparent la province de Kandahar de l'Indostan, sous la dénomination générale d'Afgans, et l'autre connue sous le nom de *Balluchs*, s'étendait plus bas dans les plaines. Vers la fin du IX.e siécle, une nombreuse colonie d'Afgans ayant abandonné le Kandahar, pour venir s'établir à Hasaray, partie orientale de la province de Hérat, forma une troisiéme tribu appelée *Abdollis*, qui renonça à l'antique religion des Perses, se fit Mahométane et convertit le reste de la nation. Au commencement du XI.e siécle, la tribu des *Kiljes*, la plus puissante des tribus Afgannes qui vivaient au pied du *Soleyman Kùh*, fut presque entiérement détruite par le fameux Mahmùd, fondateur de la dynastie Gaznàh. Les *Abdollis* qui avaient veçu libres et indépendans jusqu'au commencement du XVII.e siécle, voyant la province de Hérat envahie par les Tartares Usbeks, eurent recours à Shàh

dans le cas de venir à la cour, d'une des extrémités les plus éloignées du royaume, et d'observer, pendant le séjour qu'il y fit, le triste état dans lequel la monarchie était tombée, et combien il serait facile à un homme décidé et avec les seules forces de sa nation, non seulement de secouer le joug de la Perse, mais encore de soumettre ce royaume à son obéissance. Et en effet, il ne tarda pas long tems à mettre son projet à exécution; à force de ruse et de dissimulation, il parvint à tromper la vigilance même du Gouverneur de Kandahar, massacra la garnison, et se fit proclamer Souverain de cette province. Hussein ayant perdu tout espoir de le vaincre et de l'amener à un accommodement, cessa de lui faire la guerre, et Mir Weis mourut tranquille dans son nouvel Etat en 1715.

Mahmud. Mahmud son fils, âgé seulement de 18 ans, lui succéda, et n'eut rien de plus pressant que de mettre à exécution le projet d'invasion en Perse qu'avait conçu son père. L'abjection et l'anarchie du gouvernement des Sophis étaient allées toujours croissant; et Mahmud, profitant habilement du soulevement des autres provinces, assiége et prend Ispahan en 1622, dépose le Souverain et monte sur le trône. Enivré de ses succès, il désole la Perse par

Abbas I.er, qui, après avoir chassé l'ennemi, les fit ses tributaires: le même Souverain ayant ensuite repris la province du Kandahar sur le Grand Mogol, il soumit de nouveau à la domination Persanne toute la nation Afganne, composée des Kiljes et des Abdollis. Il n'est point parlé ici des Balluchs, qui ayant perdu le nom d'Afgans par suite d'une longue séparation, ne furent probablement pas compris dans cette réunion. Cependant cette nation retomba au pouvoir du Grand Mogol; mais fatiguée des mauvais traitemens qu'elle essuyait de la part des Indiens, elle envoya secrètement des députés à la cour de Perse, pour inviter Shàh Abbas à prendre possession de son pays: ce qui eut lieu en 1650. Les Afgans demeurèrent fidèles à Abbas et à ses deux successeurs, jusqu'à ce que l'avarice et la cruauté des Gouverneurs Persans les obligèrent à porter des plaintes à Shàh Hussein, et à donner des signes non équivoques de leur disposition à la révolte. Mais ces députés, à l'instigation de Gurghin Khàn leur Gouverneur, furent renvoyés comme agens d'un peuple séditieux. Non content d'avoir ainsi déjoué le projet des Afgans, le Gouverneur fit arrêter *Mir Weis*, et l'envoya à Ispahan en le désignant comme un homme turbulent et l'auteur de ces dissensions. Mais *Mir Weis* sut se justifier en homme habile de cette inculpation, et fut renvoyé dans le Kandahar.

une infinité de vexations politiques et religieuses, et meurt forcenné. L'empire est au pillage : quelques brigands se battent et se succédent tour-à-tour dans l'intérieur, tandis qu'au dehors les Turcs d'un côté, et de l'autre les Russes ajoutent, par leurs invasions, de nouveaux désastres à toutes les calamités qui désolaient ce malheureux royaume.

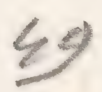
Thamas dernier Sophi.

Durant cet intervalle de tems le Prince Thamas, dernier des Sophi, et l'héritier légitime de la couronne de Perse, s'etait réfugié dans les montagnes avec quelques sujets qui lui étaient restés fidéles. Là, il trouva dans le fils d'un berger devenu voleur de grand chemin, son général, son libérateur, son bourreau, et enfin l'usurpateur de la Perse et le conquérant de l'Inde. Cet homme si favorisé de la fortune s'appelait Nadir-Kouli: il rétablit promptement, par son habileté et son courage, les affaires de son Souverain, qui, en reconnaissance de ses services, lui fit prendre son nom. Mais Thamas-Kouli-Khan ne tarda pas à tourner ses armes contre le Monarque même qui l'avait élevé, et s'étant emparé de sa personne il le fit disparaître. En même tems qu'il s'occupait à tranquilliser l'intérieur du royaume, il acheva d'en chasser les Russes et les Turcs, et se fit proclamer en 1737 Empereur de Perse sous le nom de Nadir-Shàh. Non content de son élévation, il porta encore ses vues ambitieuses au dehors, et entreprit la conquête de l'Indostan. Il fut assassiné en Perse après un règne de onze ans, et sa mort replongea cet Etat dans toutes les horreurs de l'anarchie dont il était à peine sorti. Voy. la fig. n.° 3 de la planche ci-dessus.

Nadir-Kouli appelé ensuite Thamas-Kouli-Khan, puis Nadir-Shàh.

Démembrement de la Perse. Perse orientale, *royaume de Kandahar, ou des Afgans.*

La faiblesse des successeurs de Nadir-Shah, et la guerre terrible qui ensanglantait la Perse occidentale, permirent aux Afgans de consolider leur nouvel empire, dont Kandahar devint la capitale, et qui embrassait toute la Perse orientale. La partie du Korasan qui est à l'est, le Ségistan, l'Arokasche, et le Kandahar sont les provinces que les Afgans ont en Perse : ils possédent dans les Indes le Kuttore, le Cabul, le Cachemire et une partie de la Bucharie.



Les notions les plus certaines que nous ayons sur l'histoire du royaume de Kandahar ou des Afgans, sont celles que nous ont tranmises le major Rennel, et plus récemment encore Mountsuart Elphinstone ambassadeur envoyé par le gouvernement Anglais au Roi du Cabul, et auteur de la description de ce nouvel Etat, dont nous parlerons en son lieu.

Perse occidentale. *Kerim-Khàn.*

La partie occidentale de la Perse jouit de quelque repos sous le règne de Kerim-Khàn, qui pourtant ne prit pas le titre de Shàh, et se contenta de celui de Vékil ou régent. Ce bon Prince avait servi sous Nadir, qui en avait fait son favori, et se trouvait à Schiraz lors de la mort du tyran. Il prit les rênes du gouvernement, et fut soutenu par les habitans de cette ville qu'il avait gagnés par ses bienfaits, et qui mettaient la plus grande confiance dans sa justice. En reconnaissance de leurs services, Kerim embellit leur ville de palais, de mosquées et de jardins magnifiques; il répara les grandes routes et rebâtit les caravanserais. Son règne ne fut souillé d'aucun acte sanguinaire: on loue sa charité envers les pauvres, et ses efforts pour le rétablissement du commerce: il mourut vers l'an 1779 après en avoir régné 16. Malcolm nous a donné son portrait, qui est celui qu'on voit au n.° 4 de la planche 52.

La mort de ce Souverains fut pour la Perse le commencement d'un nouveau période de désordres et de disgrâces. Ses frères cherchèrent à s'emparer de l'autorité au préjudice de ses enfans, et Ali-Murat, Prince du sang, resta enfin paisible possesseur du trône de Perse en 1784. Cependant, après la mort de Kerim, un eunuque

Agà Mahamed eunuque.

nommé Agà-Mahamed s'empara du Mazanderan, où il se rendit indépendant. Ali-Murat mourut subitement, d'une chute de cheval, en marchant contre l'usurpateur. Son fils Jaafar prit le commandement; mais ayant été défait par Agà-Mahamed à Yezde-Kast, il se retira à Schiraz. En 1792, Agà-Mahamed attaqua cette ville, et Jaafar y perdit la vie dans une insurrection. Le vainqueur brisa le tombeau de Kerim, et insulta à ses cendres. La valeur héroique de Luths-Aly, fils de Jaafar, mit vainement en danger dans plusieurs batailles la fortune de l'eunuque, qui, à la fin, demeura maître de toute la Perse occidentale. Voy. la fig. 5 de la même planche. Il

Fath-Ali-Shàh

nomma pour successeur son neveu Daba-Khan, qui, en 1796, régnait tranquillement sous le nom de Fath-Ali-Shàh. Voy. la fig. 6 de la planche 52. Il fit plusieurs fois la guerre aux Russes, et pour mettre les provinces septentrionales de ses états plus à l'abri de leurs incursions, il fixa sa résidence à Tahiran ou Téhéran. Les provinces qui étaient soumises à son obéissance en 1810 étaient, l'Erivan, l'Ajerbijan, le Ghilan, le Mazanderan, le Korasan occidental, l'Irac-Ajémi, le Kurdistan de la Perse, le Farsistan et le Kherman. Les Scheiks Arabes du golfe Persique lui payent tribut, et le Walì ou Prince du Meskran lui rend hommage.

Tel était l'état des choses en Perse dans ces derniers tems : on n'y était plus dans l'usage de couronner les Souverains, mais seulement de publier tous les matins : *le tel est Khàn et règne en Perse.* Fath-Ali soutient avec dignité le titre de Shàh ou Roi : ce Prince sévère, et juste en même tems, semble avoir délivré le peuple et le gouvernement de l'autorité arbitraire et des extorsions des Khàns, qui opprimaient l'un et l'autre. Ce titre apporté par les Tartares équivaut à celui que les Persans appelaient Mirza, et se donne maintenant à tous les nobles. Les Khàns sont tantôt gouverneurs de provinces, tantôt propriétaires de petits districts, et ne laissent pas de prétendre à une succession héréditaire, malgré que leur fortune et leur vie même soient à la discrétion du Souverain. Les grands Khàns sont appelés quelquefois *Beglerberg*, et en tems de guerre, *Serdar* ou Généraux. Ceux qui commandent dans les villes sont connus vulgairement sous le titre de *Daroga* ou Gouverneurs. Fath-Ali-Shàh peut mettre plus de 100 mille hommes sur pied, et le nombre de ses sujets est d'environ huit millions. M.r Malte-Brun prétend que le royaume des Afgans n'a pas moins de population; mais en cela il se trompe, comme nous le verrons en son lieu : car l'ambassadeur Elphinstone, qui mérite certainement plus de foi, fait monter le nombre des habitans de ce dernier état à 14 millions. Cependant malgré leur population, malgré la bravoure de l'infanterie Afganne et de la cavalerie Persanne, ces deux Etats n'auront jamais une grande importance politique tant qu'ils resteront séparés.

Etat politique actuel.

On voit, par le précis historique que nous venons de présenter des dynasties qui ont régné en Perse, que le gouvernement de ce pays fut de tout tems un vrai despotisme. Les Monarques Persans ne reconnaissaient aucun frein dans l'exercice de leur autorité, et tout dépendait du caprice de leur volonté : les plus distingués d'entre leurs sujets par leur noblesse ou leurs richesses n'en étaient pas moins regardés par eux comme les plus vils esclaves, et traités comme tels dans toutes les occasions. La moindre hésitation dans l'exécution des volontés du Roi, sous quelque pretexte que ce fût, exposait l'individu à perdre infailliblement le bras droit et la tête (1); et ceux qui recevaient la batonnade en public par ordre du Souverain, venaient le remercier humblement d'avoir daigné se rappeler d'eux (2).

Gouvernement despotique de la Perse.

(1) Strab. liv. XV.
(2) Strabaeus ferm. XII.

Les peuples qui leur étaient soumis les révéraient comme autant de Dieux, et personne ne pouvait paraître devant leur trône sans les adorer, en se prosternant jusqu'à terre. On lit dans Justin (1) que Cyrus le Grand fut le premier qui se fit rendre ces honneurs divins. Ils étaient d'obligation, non seulement pour les sujets de l'empire, mais encore pour les ministres et ambassadeurs étrangers; c'est pourquoi le capitaine de la garde était chargé de demander à ceux qui désiraient d'être admis à l'audience du Roi s'ils étaient prêts à l'adorer, et sur leur réponse négative cette faveur leur était refusée (2). Sperchies et Bulis Lacédémoniens, ainsi que Conon Athénien, se refusèrent, au rapport du même écrivain (3), à cette honteuse cérémonie. Valerius Maximus (4) nous apprend que Timagore fut condamné à mort par les Athéniens, pour avoir rendu cet hommage servile à un Roi de Perse. Mais ces monarques poussaient encore plus loin le faste et l'ambition, en voulant quelquefois qu'on rendît les mêmes honneurs (5) à leurs favoris, et qu'on adorât même jusqu'à leurs images ainsi que celles des Rois même. Philostrates rapporte que, du tems d'Apollonius, on présentait une statue d'or du Roi à tous ceux qui voulaient entrer à Babylone, et qu'on ne laissait passer que ceux qui consentaient à l'adorer (6). Ces Monarques prirent les titres de *Seigneur* par excellence, de *Grand Roi*, de *Roi des Rois* (7), usage qui se conserva jusqu'aux Arsacides, comme on le voit par une lettre de Sapor à l'Empereur Constantin, dans laquelle il se qualifie de *Roi des Rois, parent des étoiles, frère du soleil et de la lune etc.*

Couronne héréditaire.

La couronne passait par droit d'hérédité à l'aîné des enfans du Roi décédé, et la proclamation du nouveau Souverain se fesait à Pasargada par les prêtres, qui jouissaient d'une grande autorité à la cour de Perse. Cette cérémonie s'accomplissait autrefois dans le temple de Bellone, où le Roi commençait d'abord par se revêtir des habits que portait Cyrus le fondateur le l'empire Persan, avant de monter sur le trône; puis, comme nous l'apprend Plutarque dans

(1) Just. chap. IV. liv. XI.
(2) Plutarch. in Themist.
(3) Just. liv. VI.
(4) Valer. Maximus liv. VI. chap. 3.
(5) Esther. 3. 2.
(6) Philostrat. liv. I. De vita Apollonii.
(7) Arrian. liv. VI. Strab. XV. etc.

la vie d'Artaxerxès, il mangeait quelques figues avec un peu de térébentine, et buvait une tasse de lait aigri; et après cela un des Grands de l'empire lui posait la *cidaris* sur la tête, en vertu du droit héréditaire attaché à sa famille, et dont l'exercice était regardé comme le plus grand honneur auquel on pût aspirer dans toute la Perse.

Résidence du Roi.

Le Roi résidait dans chaque ville selon l'ordre des saisons; il passait sept mois à Babylone, deux à Ecbatane et trois à Suse (1): c'est pour cela qu'Elien (2) compare les Rois de Perse aux Grues, et qu'Aristote les assimile aux Nomades ou tribus errantes des Scythes, qui changent de demeure de tems à autre pour trouver une plus douce température. Ces Monarques fesaient leur séjour tantôt à Pasargada, et tantôt à Persépolis qui devint enfin le lieu de leur résidence ordinaire.

Palais royal.

Le palais qu'ils habitaient était un asile sacré, inviolable, et pour lequel les peuples avaient la plus profonde vénération: il était de la plus grande magnificence, et renfermait dans l'intérieur les meubles les plus précieux: l'ivoire, l'argent, l'ambre et l'or brillaient sur ses murs: le trône et le lit du Monarque étaient en or massif et enrichis de pierres précieuses: Hérodote fait mention (3) d'un platane et d'une treille en or, que Darius reçut en présent de Pitius habitant de Lydie, l'homme qui passait pour le plus riche du monde après le Roi de Perse. Les branches de cette treille, ainsi que le trône, étaient, au dire d'Athénée (4), parsemés de bijoux du plus grand prix, et les grappes composées de pierreries. Cette treille ombrageait la tête du Roi lorsqu'il était assis sur le trône (5). A côté du palais étaient des jardins et de vastes parcs, peuplés d'animaux de toutes sortes, pour servir aux amusemens des Monarques. Cicéron rapporte, sur le témoignage de Xé-

(1) Zonat. Annal. liv. I.

Suse était une ville riche et magnifique: Alexandre y trouva 50,000 talents d'or, outre une quantité immense de pierreries et de vaisselle en or et en argent. C'est dans ses murs qu'Assuerus donna sa grande fête; qui dura 183 jours.

(2) Ælian. Hist. Nat. liv. II. chap. 3.

(3) Hérodot. liv. VII.

(4) Ath. liv. XII.

(5) Voy. ce que nous avons dit plus haut du siége royal des Achéménides.

nophon, que Cyrus planta lui même et cultivait de ses mains un de ces jardins de délices: Alexandre les enrichit de plantes qu'il fit venir de la Gréce.

Magnificence et volupté des Rois de Perse.

Les fêtes que donnaient les Rois de Perse surpassaient de beaucoup en magnificence toutes celles qu'on voyait chez les autres peuples (1). Leur table était splendidement servie chaque jour; il y paraissait toujours quelque production des pays lointains qui leur étaient soumis, (2) et pendant tout le repas on entendait des concerts de voix et d'intrumens. Trois cents femmes douées d'une voix mélodieuse étaient destinées à chanter devant le Roi, et à charmer par la douceur de leurs accords les heures de son repos; leurs tendres modulations l'accompagnaient dans les bras du sommeil, et ramenaient la joie dans son âme aussitôt qu'il se reveillait dans la nuit (3). On raconte que Xerxès proposa par un édit un prix considérable, à quiconque aurait su inventer un nouveau genre de plaisir (4). Cicéron nous apprend encore (5) que les revenus des provinces étaient employés à la parure des concubines les plus aimées du Roi; qu'une ville par exemple était destinée à subvenir aux frais de sa coêffure, une autre à lui fournir les ornemens de ses oreilles, et ainsi du reste. Socrate (6) dit qu'un ambassadeur envoyé en Perse, mit un jour entier à traverser un pays appelé la *ceinture de la Reine*, et qu'il lui en fallut un autre pour parcourir une autre contrée, qui portait le nom d'*ornement de la tête de la Reine.*

Garde du Roi.

La garde ordinaire du Roi était composée, selon Curtius, particulièrement de Persans, au nombre de 15,000 appelés référendaires: il y avait en outre un autre corps de 10,000 cavaliers d'élite, tous Persans, qui accompagnaient le Roi dans toutes ses expéditions, et qu'on appelait les *immortels.*

Leurs revenus.

L'immensité des trésors dont Alexandre s'empara dans plusieurs villes de la Perse, nous donne la mesure des richesses énormes que possédaient les Monarques de ce pays. Il trouva à Damas 2,600 talents, et plus de 500 talents d'argent non encore monnoyé; à Arbelles 4,000 talents; à Suse 40,000 et 9,000 darices; à Persépolis 120,000

(1) Esther. I.
(2) Athén. liv. VIII.
(3) Idem ibid.
(4) Cic. Tusc. quaest. Val. Max. IX. chap. 2.
(5) Cic. in Ver.
(6) Socrat. in Plat. Alcibiad.

talents; à Pasargada 6,000, et à Ecbatane 180,000 (1). Ces sommes prodigieuses étaient le produit des impositions que Darius Hystaspes retirait chaque année de ses peuples: car du tems de Cyrus et de Cambyse, ils subvenaient par des contributions volontaires aux besoins du Roi et de l'armée: ce qui fit donner à Darius, pour avoir été le premier à exiger des tributs de toutes les provinces de son empire, le surnom dérisoire de *Marchand*. Les revenus du Monarque montaient, selon le calcul d'Hérodote (2) à la somme totale de 14,560 talents euboïques (3). Les provinces d'Asie donnaient seules ce produit: mais lorsque les îles ainsi que les provinces d'Europe, de l'Egypte, de la Syrie et autres contrées furent assujéties aux mêmes impositions, ces revenus, s'il faut en croire Justin (4), après la conqête de la Perse par Alexandre, montaient à la somme de 300,000 talents. Les terres des Perses étaient exemptes de toute imposition. Les Satrapes de Babylone étaient obligés de pourvoir à l'entretien du Roi et de toute sa cour pendant quatre mois, et en outre de lui fournir chaque année 500 jeunes eunuques. Les peuples de la Colchide lui fesaient présent tous les cinq ans de cent jeunes gens et d'autant de jeunes filles, et ainsi du reste.

Administration de la justice.

Malgré leur dépravation, les Monarques de Perse se montraient généralement zélés pour l'administration de la justice. Souvent ils écoutaient eux mêmes les causes qui étaient portées en jugement, et ils ne rendaient de sentence qu'après les avoir bien examinées, et pris l'avis des personnes les plus versées dans la connaissance des lois (5).

Lois.

Xénophon vante singulièrement la législation des Perses, qu'il met au dessus de celle de tous les autres peuples (6); et il observe à ce sujet, que les legislateurs n'ont pensé à éloigner les hommes du crime que par la crainte des peines, et jamais à leur faire aimer la vertu et détester le vice, indépendamment des châtimens et des récompenses. Pour atteindre ce but si désirable, les Perses avaient des lois qui défendaient aux parens d'élever eux mêmes

(1) Curt. liv. V. Diodor. Sicul. liv. XVIII. Arrian liv. III. chap. 16. Plutarch. in Alexandr.

(2) Hérodot. liv. III.

(3) Le talent Euboïque vaut environ 357 sequins. Voy. la Préface de l'Histoire Universelle des Lettrés Anglais.

(4) Justin liv. XIII.

(5) Philostr. liv I. De Vita Apoll.

(6) Xénoph. Cyropaed. liv. I.

leurs enfans, et les obligeaient de les envoyer à des écoles publiques, où ils recevaient une éducation soignée, et d'où ils ne pouvaient revenir à la maison paternelle avant l'âge de dix sept ans (1). Ces écoles étaient sous la direction de personnes distinguées par leur rang et leur mérite, dont la vie exemplaire était pour leurs élèves un sujet d'émulation: car ces institutions n'avaient pas seulement pour but d'instruire les enfans, mais encore de les former à la pratique de la vertu. Ceux qui n'avaient point été élevés dans ces écoles ne pouvaient parvenir à aucune dignité dans le royaume.

Lois contre l'ingratitude.

Il y avait en Perse, comme en Egypte, des lois particulières contre le vice monstrueux de l'ingratitude; quiconque avait obligé un ingrat pouvait le citer en jugement, et s'il était déclaré coupable, la loi le punissait sévèrement (2). Lorsque quelqu'un, de son propre mouvement, ou sur l'invitation du Roi, se présentait pour lui donner un avis, il était placé sur une verge d'or, dont on lui fesait présent, si l'avis était trouvé bon, et avec laquelle il était frappé publiquement, dans le cas où son conseil était trouvé pernicieux ou déplacé (3).

Polygamie permise.

Il était permis aux Perses d'avoir plusieurs femmes, et autant de concubines qu'ils en pouvaient entretenir; celui qui avait beaucoup d'enfans passait pour aussi vaillant que s'il s'était signalé à la guerre. Le respect des enfans envers leur parens était tel, que le parricide était regardé comme impossible; il n'y avait point de loi contre cet horrible forfait, et les juges déclaraient bâtard celui qui en était accusé. C'était une chose infâme que de mentir et de s'endetter, parce que celui qui contractait des dettes était regardé comme s'exposant au risque de mentir. Les lépreux ne pouvaient rester en ville, ni avoir commerce avec qui que ce fût, l'opinion étant qu'ils s'étaient attirés une maladie aussi grâve, pour avoir commis quelqu'offense contre le soleil (4).

Point de loi contre le parricide.

Punition des délits.

Le Roi, selon les anciennes lois, n'avaient point la faculté de faire mourir un individu pour un seul délit. Les juges devaient examiner soigneusement la conduite passée du coupable; et si ses fautes ne surpassaient pas ses bonnes actions, il était absous, ou

(1) Xénoph. Cyropaed. Just. liv. XII. Cic. liv. V. Tuscul. quaest.
(2) Xénoph. ibid. Amian. Marcell. liv. III., Themistocl. Orat. III.
(3) Ælian. Var. Hist. lib. XII. cap. 12.
(4) Hérodot. liv. I.

puni moins sévèrement (1). Celui qui était convaincu de félonie était condamné à avoir la main droite et la tête coupées : cette peine fut infligée par ordre d'Artaxerxés au cadâvre de son frère Cyrus (2). Les coupables d'empoisonnement étaient renfermés entre deux pierres pour y finir leurs jours; et Gygis, femme extrêmement chére à Parysatis mère d'Artaxerxés subit ce supplice, pour avoir aidé celle-ci à empoisonner la Reine Statire (3). La peine la plus rigoureuse qui fût usitée en Perse était de faire périr le coupable entre deux barques : ce qui s'éxécutait de la manière suivante. On construisait deux barques parfaitement égales, et plaçant le patient le corps étendu sur une d'elles, on le recouvrait avec l'autre, à travers laquelle néanmoins ressortaient, par des ouvertures faites exprès, ses mains, ses pieds et sa tête. Il était nourri dans cette position par les bourreaux, qui le forçaient quelquefois, en lui piquant les yeux, à prendre les alimens nécessaires pour se conserver en vie, et pour ne point mettre une fin trop prompte à ses tourmens, en se laissant mourir de faim. Son visage, tourné vers le soleil, était frotté de miel pour y attirer les mouches, et les vers qu'engendraient ses excrémens le dévoraient peu-à-peu jusqu'aux entrailles. Le malheureux vivait ordinairement plusieurs jours dans ces cruelles souffrances, comme on le voit par la description que fait Plutarque (4) de cet affreux supplice, auquel Artaxerxés condamna Mithridate, pour avoir tué son frère Cyrus.

Supplice des plus cruels.

Gouvernement civil de la Perse moderne.

L'histoire moderne de la Perse nous retrace le même spectacle de despotisme et d'esclavage que présentent les anciennes annales de ce pays. C'est vraiment une chose déplorable, que de voir une aussi longue suite de désordres et d'oppression. Tout ce que Suidas et Athénée ont dit des anciens Perses convient aux Persans des nos jours, et les écrivains de l'antiquité semblent avoir copié Chardin. En effet le despotisme des Sophis modernes, surtout de-

Despotisime des Sophis.

(1) Hérodot. ibid., Plutarch. in vita Artaxersis. Epiphan. liv. II. chap. de Manichaeis etc.
(2) Plutarch. ibid.
(3) Plutarch. ibid,
(4) Plutarch. ibid.

puis le règne d'Abbas I.er, ne le cede point à celui des anciens Monarques, si même il ne l'excéde pas. Ils prennent les titres fastueux de *Rois des Rois*, *Maîtres de l'univers*, *Ombres du Tout-puissant*, *Substituts du ciel*, *Egaux au soleil* etc. et leurs peuples, dont ils sont adorés, leur attribuent plusieurs dons surnaturels (1). Les Persans regardent les ordres de leurs Souverains comme des décrets émanés de Dieu même: ils croyent qu'on doit une obéissance aveugle à leurs volontés même les plus iniques, et qu'un fils ne doit point hésiter à tuer son père, ou le père son fils lorsque le Roi l'ordonne (2). D'après ces affreuses maximes, le Sophi est maître de faire périr tous ceux dont il se croit offensé, depuis le dernier esclave jusqu'au premier personnage de son empire. A la vérité, il n'y a que les gens attachés à son service qui ayent à redouter cette tyrannie: car pour les autres, ils sont traduits par devant des tribunaux où ils peuvent se défendre, et sont jugés selon les lois. Mais le Monarque regarde les officiers de son palais ainsi que les fonctionnaires de l'état, comme des esclaves qui sont dans sa dépendance particulière: motif pour lequel il se croit autorisé à disposer de leurs biens et de leur vie quand il lui plait. Un ordre donné par lui à un soldat de sa garde décide en un moment du sort d'un premier ministre, d'un gouverneur et d'un général: ils sont sacrifiés de suite, sans qu'il leur soit permis de se justifier, et le plus souvent sans qu'ils sachent de quel délit ils sont accusés.

Il n'y a point en Perse de conseil d'Etat pour la discussion des grandes affaires: tout y est à la disposition du Souverain, ou

(1) Salmon. Etat de la Perse. Chardin, Voyage tom. VI. chap. I.

(2) Thevenot cit. par Salmon dans le même ouvrage, ainsi que Chardin, rapportent plusieurs exemples d'ordres barbares de ce genre. Mais « les monarques se succedent sans se ressembler, dit Am. Jourdain dans son Tableau de la Perse, tom. III., et parmi les farouches despotes qui ont paru sur le trône de Perse dans le siécle dernier, on a vu un Kérim-Khân légitimer sa puissance par l'emploi qu'il en faisait, et devenir l'idole de ses peuples par la douceur et la justice de son gouvernement. De nos jours le prince qui règne, Fath-Ali-Shâh, a l'affection de ses sujets, et les voyageurs ne nous rapportent de lui aucun de ces actes de barbarie, qui souillaient le règne de la plupart de ses prédécesseurs. D'ailleurs je dois remarquer que le peuple n'est jamais victime des caprices cruels du Prince; ils n'atteignent ordinairement que les Grands qui vivent dans sa familiarité. A la cour de Perse, on s'endort souvent dans la prospérité, et on se réveille dans l'infortune etc.

de l'Itimat-ed-dolah qui est le premier ministre, ou de quelques femmes du harem, dont les intrigues ont quelquefois tant d'influence sur les opérations du gouvernement, que les ministres même se rendent esclaves de leur volonté.

Droit de succesion.

La couronne est héréditaire, et passe de mâle en mâle dans la même ligne tant qu'elle subsiste, à l'exclusion des branches collatérales. L'aîné des fils du Prince régnant est l'héritier du trône selon les lois; mais la liberté qu'a le Monarque de disposer de la vie de ses enfans comme de celle de ses autres sujets, lui fait souvent éluder cette loi; et il n'est pas rare de lui voir préférer un cadet après avoir fait aveugler l'aîné (1). Depuis Abbas, les Sophis ont adopté pour la plupart la cruelle politique de faire arracher les yeux à leurs frères et à leurs neveux, pour se mettre ainsi à l'abri des craintes, que l'ambition de ces Princes pourraient leur causer.

Cruelle politique des Sophis.

Quelle que soit la barbarie de cette politique, les Orientaux la trouvent encore moins dure que celle des Empereurs Turcs, qui font impitoyablement égorger leurs frères et leurs neveux. Les Persans obtiennent de leur conduite l'avantage de ne point exposer la famille régnante à une extinction totale.

Education des Princes.

Les Princes du sang sont élevés dans le harem, où ils ont chacun une chambre pour prison, de laquelle ils sortent à certaines heures fixées pour leurs exercices, qui consistent particulièrement à tirer de l'arc et à lancer le javelot. Ils ont pour instituteurs des eunuques, qui leur enseignent à lire, à écrire, et les instruisent dans la connaissance et la pratique de l'Alcoran: leur éducation parait même avoir pour but principal celui de leur inspirer beaucoup de dévotion, car ils sont occupés la plupart du tems en prières, et à lire des livres sacrés. A l'âge de dix huit ans on leur

(1) Avant Sophi I.er, les Rois de Perse se bornaient à faire aveugler leurs enfans, en passant et repassant un fer rouge tout près de leurs yeux; mais ce Prince cruel s'étant aperçu que ses ordres étaient mal exécutés, et qu'il restait encore un peu de vue à ces malheureuses victimes, ordonna qu'on leur arrachât les yeux. Chardin attribue cet ordre barbare à Abbas II, et dit qu'on ne fesait qu'enlever les paupières; mais Thevenot assure que les yeux etaient extraits avec la pointe d'un poignard appelé *Kangiar*, et qu'on les portait au Roi dans un bassin; il ajoute même que l'impéritie de ceux que le Roi désignait pour l'exécution de ce traitement inhumain, entraînait quelquefois la mort de la victime.

donne une femme, qui est aussitôt renfermée dans un lieu à part, et mise sous la garde d'un eunuque, sans la permission duquel le jeune homme ne peut la voir : on a même soin de la rendre stérile par le moyen de certains breuvages, pour empêcher une trop grande multiplication dans la famille des Princes du sang. Les plus proches héritiers du trône obtiennent quelquefois deux ou trois femmes, avec lesquelles ils vivent dans un appartement spacieux et séparé des autres habitations du harem. Leur mère loge dans le même palais, et tous ont à leur service un nombre infini d'eunuques. Ces Princes n'ont pas la moindre part aux affaires du gouvernement ; ils sont tenus dans la plus profonde ignorance sur tout ce qui se passe dans le royaume, ainsi que sur leur propre état, et l'aîné ne sait pas même qu'il est l'héritier présomptif du trône. L'usage de tenir ainsi renfermés dans le harem les enfans du Souverain, sans leur permettre d'en sortir jamais tant que vit leur père, a été introduit par Shâh-Abbas le Grand, qui avait coutume de dire à ce sujet, que les Princes ne doivent pas être moins jaloux de leur autorité que de leurs plaisirs ; et qu'ils peuvent employer, pour se maintenir sur le trône, les mêmes précautions qu'ils prennent pour s'assurer de la fidélité de leurs femmes.

Conduite sage du Roi actuel Fath-Ali envers ses enfans.

Le Monarque actuel de Perse, Fath-Ali, n'a point imité la cruauté de ses prédecesseurs, qui dans la crainte de trouver des rebèles dans leurs enfans les fesaient priver de la vue, ni l'injuste défiance de ceux qui se contentaient de les condamner à une prison perpetuelle dans le sérail. Plusieurs de ses enfans, parvenus à l'âge viril, occupent les premières charges de l'état, et s'instruisent dans l'art de gouverner, sous la direction de sages ministres, aux soins desquels ils sont recommandés par le Roi même. Mahomed-Ali-Mirza l'aîné de ses enfans, est Gouverneur de Kermansciah ; Abbas-Mirza, désigné par le père pour son successeur, l'est de l'Adzerbijan ; Hossein-Ali-Mirza de Schiraz, et ainsi des autres Princes.

Education des Princesses du sang.

Les Princesses du sang jouissent aussi de plus de liberté : malgré qu'elles soient sous la surveillance des eunuques noirs qui ont sans cesse les yeux sur elles, on ne laisse pas de leur procurer tous les amusemens qu'elles peuvent souhaiter. Leur destinée est, pour l'ordinaire, d'être mariées avec les premiers personnages du royaume, et surtout avec les Mollahs du palais. Ceux qui les épousent ne peuvent avoir d'autres femmes, et ils sont même obligés de renvoyer toutes leurs concubines.

Lorsque le nouveau Shàh quitte le serail, il se prosterne à la porte, puis se relevant il s'assied sur les talons, et l'un des seigneurs qui ont été députés pour lui annoncer son nouvel état, lui ceint le sabre en prononçant ces paroles : *souvenez vous de votre esclave, qui a l'honneur insigne de vous ceindre cette épée.* Après cela, le même personnage ordonne aux trompettes de sonner et aux tambours de battre; à ce signal le peuple accourt à la porte du palais, et crie : *Padishàh Salamalek*, c'est à dire, *je te salue Empereur.* « Voilà, dit Chardin, à quoi se réduit toute la cérémonie de l'avénement d'un Roi de Perse au trône; et je n'ai jamais vu poser de couronne sur la tête de Shàh-Abbas, ni de Shàh-Sephi. On ne fait, comme en Turquie, que ceindre la cimetère au nouveau Souverain, et lui mettre sur la tête le bonnet de Sophi ou le *taj* dont nous avons parlé plus haut, qui est tout éclatant de pierreries, et n'a aucune ressemblance avec une couronne. „

Cérémonie de l'inauguration.

Le premier personnage du royaume après le Roi est l'*Itimad-eddolah*, dont la dignité répond à celle de Grand-Visir chez les Turcs; on lui donne aussi le titre de *Visir-Azem*, ou *suprême Visir*; mais le plus souvent on le qualifie du premier nom, qui veut dire *soutien de l'Empire.* Et en effet, ce ministre est le pivot sur lequel roule toute la machine de l'Etat : il est l'unique dispensateur des emplois et des faveurs du Prince, et nulle demande ne peut arriver au Monarque sans son entremise. C'est lui qui reçoit les ambassadeurs des puissances étrangères, qui traite avec eux, et qui fait exécuter et rompt les traités : les finances sont sous sa direction, et il ne peut être fait aucune vente des biens appartenans au domaine public ou à la couronne, ni aucune innovation dans le système du gouvernement sans son approbation : c'est pourquoi nul acte ne peut avoir d'effet, s'il n'est revêtu de son sceau. Les Gouverneurs des provinces dépendent entièrement des instructions qu'il leur donne.

Ministres et grands officiers de l'empire.

Itimad-eddolah *ou premier ministre.*

Le second ministre porte à présent le titre d'*Amen-eddolah*, qui est d'institution moderne, car il n'en est fait aucune mention dans les anciens voyageurs : il parait néanmoins que cette dignité tient la place de celle du *Nazir* des tems de Chardin, ou de surintendant des biens de la couronne. Morier appelle celui qui en est revêtu ministre du trésor, et dit qu'il est chargé de pourvoir à toutes les dépenses de la maison du Roi. Kinneir dit la même chose, et ajoute que toute l'administration est entre les mains de

Amen-eddolah *ou second ministre.*

ces deux ministres; que le premier a la direction des affaires qui tiennent aux relations extérieures, ainsi que le commandement des armées en l'absence du Roi; et que le second régit l'intérieur.

Vaca-néviz ou secrétaire d'Etat.

Vaca-néviz était le titre qu'on donnait au secrétaire d'Etat: cependant on ne trouve point dans les voyageurs modernes que cette dignité soit connue aujourd'hui sous ce nom. Morier met au nombre des ministres de Perse le *secrétaire en chef*, et Kinneir nous apprend que les événemens du règne de Fath-Ali sont soigneusement écrits par le *Vaca-néviz*, qui est l'historiographe du Roi. Les devoirs de cet emploi consistent, à tenir un registre exact de toutes les décisions et des décrets du Roi, et à consigner par écrit tout ce qui arrive de plus important dans le royaume. Le même fonctionnaire est encore l'archiviste de l'Etat, et le dépositaire des lettres des puissances étrangères et de leurs ministres, ainsi que des traités de paix et de tous les papiers concernant la diplomatie. Ainsi le Vaca-néviz est à la fois secrétaire, archiviste, et historiographe d'Etat. On assure que le premier jour de l'an, il lit en présence du Roi et de toute la cour, un précis historique des événemens de l'année précédente. Si cela est, l'origine de cet emploi est bien ancienne, car il en est fait mention dans la Bible sous le règne d'Assuérus.

Mir-ab ou Prince des eaux.

Le *Mir-ab* ou Prince des eaux occupe, par l'importance de son emploi, un rang distingué dans le ministère. C'est lui qui est chargé de veiller à la distribution des eaux publiques, de manière à ce que chacun en ait suffisamment pour ses propres besoins, et pour l'irrigation de ses terres. Cette précaution économique est d'une absolue nécessité dans un pays, où de longues sécheresses occasionnent fréquemment des disettes d'eau. Chaque province a son Mir-ab particulier.

Les Beylerbeys ou gouverneurs de province.

Le royaume de Perse est maintenant divisé en grands départemens, dont le gouvernement est confié à des Princes de la maison royale, qui ont sous leurs ordres de grands officiers décorés du titre de *Beylerbey* ou Bey des Beys, et qu'on appelle encore *Arkan-eddolah*, ou colonnes de l'empire. Ces dignitaires occupent, après l'*Itimad* et l'*Amen-eddolah*, le premier rang dans l'état: ils ont même plus de pouvoir que ces ministres, car leur autorité est absolue dans leurs gouvernemens respectifs; ils luttent même quelquefois contre l'autorité suprême, et deviennent réelement de petits Princes indépendans. Leur cour n'est guères moins brillante

que celle du Souverain, étant composée du même nombre d'officiers, bien qu'en plus petit nombre, et pourvue des mêmes charges. L'objet principal des soins du Beylerbey, est de tenir sur un bon pied les troupes de sa province, parce qu'en tems de guerre il prend le titre de *Serdar* ou Général, et commande toutes les troupes réunies dans son gouvernement.

Les Beylerbeys, semblables aux Pachas des Turcs, sont tenus de se rendre à certaines époques à la cour, où ils sont souvent accusés d'injustice ou d'infidelité dans leur administration. L'or est pour eux l'unique moyen de faire évanouir ces dénonciations vraies ou supposées; et ils courraient risque de perdre toute leur fortune et même la vie, s'ils ne s'empressaient pas de satisfaire l'avarice des ministres. C'est pourquoi, pénétrés qu'ils sont de la nécessité d'amasser autant de richesses qu'il leur en faut, pour subvenir à leurs besoins et au luxe de leur cour, et assouvir la rapacité des ministres, ils employent toutes sortes de violences envers leurs agens subalternes pour en retirer le plus qu'ils peuvent, et le malheureux cultivateur paye ordinairement la faveur dont son Beylerbey jouit à la cour.

Maison du Roi.

La maison du Roi est composée, comme celles des Souverains de l'Europe, d'un grand nombre d'officiers, dont chacun a son emploi particulier. Nous venons de voir que la charge de grand maître du palais, appelée autrefois *Nazir*, est maintenant remplie par un dignitaire, qui porte le titre d'*Amen-eddolah*. Le second officier, qualifié par Kempfer de *Grand Maréchal du palais* et *Maître des cérémonies*, est appelé par Morier *Ischic-Agasi-baschi*. Les huissiers, les concierges, les portiers et autres gens de service sont entièrement dans sa dépendance. Il précéde toujours le Roi dans les cérémonies publiques, tenant en main un bâton en or garni de pierres précieuses, et reçoit les placets pour les remettre au Roi et lui en donner lecture. Les *Yésol* et les *Yésol sobhet* sont subordonnés à l'Ischic-Agasi-baschi; les premiers sont comme des huissiers qui portent les messages du Roi, et les seconds peuvent s'appeler ses aides de cérémonie. Ce corps est composé des enfans des seigneurs: lorsqu'ils sont de service ils portent des bâtons peints et dorés, commandent le silence, et maintiennent le bon ordre partout où se trouve le Roi: ils vont à l'entrée du palais pour recevoir les ambassadeurs, les introduire, et porter leurs présens au Souverain.

Nazir, Ischic-Aga i-baschi.



Mir-akor, Schikkiar-baschi etc.

Le *Mir-akor* ou grand écuyer, le *Schikkiar-baschi* ou grand véneur, sont deux autres dignitaires qui viennent après le maître des cérémonies: nous ne devons pas passer sous silence l'*Hakim-baschi* ou premier médecin, ni le *Monadsgiem-baschi* ou chef des astrologues. Lorsque le Général Gardanne arriva à Théhéran, il ne put faire son entrée en cette ville, jusqu'à ce que l'astrologue n'en eût annoncé le moment favorable. Ils est encore deux autres charges, mais moins considérables, qui sont celles de *Meschieldar-baschi* ou chef des porte-lampes, et de *Mehmandar-baschi* ou chef des officiers chargés d'aller recevoir les ambassadeurs hors de la ville, de les accompagner, et de les conduire au logement qui leur est préparé. Le *Meschieldar-baschi*, dont l'emploi est à présent de courir à cheval devant le Roi avec une lampe en or à la main, et de surveiller l'illumination intérieure du palais, avait du tems de Chardin l'inspection des femmes publiques, des joueurs d'instrumens, des charlatans et des baladins de tout genre.

Le Mehter *ou grand chambellan.*

Le *Mehter* ou grand chambellan est une charge des plus importantes, qui est toujours donnée à un eunuque blanc. Ses principales fonctions sont d'habiller le Roi, de le servir à table, de goûter de tous les mets avant lui, et de l'accompagner partout. Il porte toujours à sa ceinture une petite boîte en or, qui a la forme d'une petite gondole, et dans laquelle il y a deux mouchoirs blancs d'une extrême finesse, du couchiou, de l'opium et des parfums de diverses sortes qu'il présente au Roi lorsqu'il le demande. Nous passerons sous silence plusieurs autres charges de moins d'importance.

Noblesse de Perse.

Titre de Mirza *et de* Khàn.

Il n'y a point de noblesse originaire en Perse: aucune dignité, aucune charge n'y est héréditaire; cependant on y connaît certains titres qui distinguent la naissance ou la condition des personnes qui les portent; tels sont ceux de *Mirza* et de *Khàn*. Le premier est très-commun; il ne faut pourtant pas en conclure que tous ceux qui en sont décorés sont d'une naissance illustre, car il se donne au jurisconsulte comme au fils du Roi; mais avec cette différence, que les Princes seuls peuvent le porter après leur nom, tandis qu'il n'est permis à personne de le recevoir ou de le donner à un autre, si ce n'est avant le sien: ainsi on dit Abbas-Mirza, Hosseïn-Mirza etc., et l'on appelle le premier ministre Mirza-Séphi, et l'historien de Nadir-Shàh Mirza-Méhdi. Nous observerons pourtant à cet égard, que les savans

et ceux qui parcourent une carrière honorable, sont les seuls qui prennent le titre de Mirza; et que les descendans de Mahomet, ou des douze Imans ses successeurs, sont distingués des autres Persans par le privilége qu'ils ont exclusivement de porter le turban vert.

Le titre de Khàn est d'origine Tartare et très-ancien: car on lit dans Quint-Curce que plusieurs Princes vaincus par Alexandre le portaient, tels que Portikan, Oxikan, et Musikan. Ce titre ne se donnait autrefois qu'aux Gouverneurs des Provinces; mais aujourd'hui il est très-répandu, car le Roi l'accorde à ses sujets en récompense de leurs services, et aux étrangers en témoignage de considération et d'estime, comme Fath-Ali-Shàh l'a fait dernièrement envers plusieurs membres de l'ambassade Française à Théhéran. Il ne devrait pourtant y avoir que les militaires qui en fussent décorés; c'est ce qui fait que ceux qui l'ont obtenu pour quelque trait de bravoure militaire, regardent avec mépris ceux qui ne le doivent qu'à la faveur du Prince.

Manière de conférer une charge.

La création d'un Khàn se fait d'une manière fort-simple: le Roi envoye un *kilat* ou vêtement d'honneur à la personne qu'il veut honorer de ce titre, avec deux lettres ou *Firman*, dont l'une contient la description du *kilat*, et l'autre confère le titre (1). Le nouveau Khàn doit porter pendant trois jours sur son turban ce firman, qui lui est remis dans une bourse de gaze très-fine, renfermée dans un autre de brocart en or. Le kilat est accompagné d'un sabre et d'un poignard garni de pierres précieuses, si la charge que le Roi accorde est militaire; et d'une riche écritoire de huit pouces environ de longueur sur un de largeur, si cette charge est civile. Si le décoré habite dans le voisinage de la cour, il se rend au palais à la première audience du Roi revêtu, de son kilat: il est conduit au pied du trône par le maître des cérémonies; et lorsqu'il est à une certaine distance, il se met à genoux, se prosterne

(1) Ce *Firman* est écrit sur un papier d'environ deux pieds de longueur, enrichi de dorures et de peintures de diverses couleurs; le sceau impérial est en haut dans un carré en or et de brillantes couleurs. Il est bon de savoir que la place du sceau indique en orient, non seulement la qualité de la personne qui écrit, mais encore celle de celui qui reçoit l'écrit. Le sceau impérial est le seul qui soit en tête d'une lettre; les Princes l'apposent au bas, les ministres au bord inférieur, et les personnes d'un rang au dessous, dans la partie opposée de la lettre.

trois fois jusqu'à terre, se relève, et va se placer au lieu destiné aux officiers de son grade. Mais si le décoré habite en province, la réception de la lettre de nomination et du kilat se fait alors en grande cérémonie: l'usage veut que, dans cette circonstance, les Grands étalent toute leur magnificence. Le nouveau Khàn étant prévenu du moment de l'arrivée de celui qui lui apporte sa nomination, il va à sa rencontre à deux ou trois milles, et l'attend dans un lieu destiné à cet usage, et appelé *Kilat-Kanéh* maison du kilat, ou bien sous une tente, accompagné des magistrats de la ville, des ministres du culte, de danseurs, de joueurs d'instrumens, et d'une foule immense. Les porteurs de la lettre et du kilat sont introduits dès que les astronomes ont déclaré que le moment est favorable: le décoré fait une profonde revérence, se met à genoux; et après avoir fait une courte prière pour la prospérité du Roi, il se relève, quitte ses habits et se revêt du kilat: ensuite on lit à haute voix la lettre du Roi, non sans l'avoir portée au front avant de l'ouvrir en signe du plus grand respect. Cette cérémonie achevée, le décoré s'assied, et après avoir reçu les félicitations des assistans il retourne à la ville, accompagné des acclamations du peuple, et au son d'une musique bruyante; le reste du jour se passe en banquets et en amusemens de tout genre.

La richesse du kilat et le nombre des accessoires qui le composent, varient suivant le grade et la faveur dont jouit celui qui les reçoit: un kilat complet, *Khass*, consistait sous Abbas le Grand en un bonnet, un cheval avec son harnachement en or, un étendard, un sabre et un poignard garnis de diamans, et enfin en un *Nécaréh-Kanéh* ou orchestre militaire, qui est ordinairement un attribut particulier aux Monarques ou aux Généraux d'armée. A présent le Kilat se compose le plus souvent d'une robe de brocart, d'une ceinture, et d'un autre robe bordée en pelisse, et celui qui le reçoit doit le porter trois jours de suite.

Luxe de la Cour, audiences du Roi.

Le luxe et la magnificence de la cour de Théhéran ont, au dire des voyageurs modernes, quelque chose de surprenant, et annoncent un grand Monarque. Lorsque Fath-Ali-Shàh est revêtu de tous ses ornemens royaux, les yeux ne peuvent en supporter l'éclat. Le trône, connu sous le nom de *Takti-Thaus*, ou *trône du paon*, se distingue par dessus tout par son extrême richesse. Nous avons vu, en parlant de l'Indostan, que dans la prise de Dehli, Nadir-Shàh s'empara de toutes les pierres précieuses que les Grand-Mo-

gols y avaient accumulées depuis trois siècles, et qu'il en emporta une grande partie en Perse. Il fit construire une vaste tente de la plus rare magnificence, et un trône avec son dais soutenu par quatre colonnes surmontées de quatre paons, ce qui le fit appeler trône du paon : il était en or massif et tout couvert de pierreries. A la mort de Nadir, une partie de ces richesses fut dissipée, et une autre conservée dans le trésor royal. Fath-Ali-Shàh posséde maintenant ces riches dépouilles, et depuis son avénement au trône il a recouvré plusieurs autres des objets précieux, qui avaient été dispersés dans les révolutions précedentes. *Trône du paon.*

Lorsque le Roi de Perse donne une audience solennelle, toute sa garde est sous les armes, disposée en longue files dans les cours qui précédent la salle du trône. Des chevaux de toute beauté avec des harnachemens en or, et des housses ornées de pierreries, sont attachés avec de gros cordons de soie tressée en or à des anneaux du même métal. Les lions et les ours figurent aussi dans cette cérémonie.

La cour qui conduit immédiatement à la salle d'audience n'est occupée que par les grands officiers de l'empire, qui rivalisent entre eux par la richesse de leurs vêtemens. Cette salle, appelée *Divan-Kanèh*, est ordinairement à plusieurs étages et ouverte par devant. Le trône du paon est au fond, et semble fait sur le modèle de celui de Nadir : c'est, dit Morier, un carré long d'environ douze pieds de longueur, sur huit de largeur, et qui s'élève à trois pieds de terre : il est entouré d'une haute balustrade couronnée de vases : de chaque côté sont deux colonnes surmontées d'un paon tout éclatant de pierreries, et tenant dans son bec un gros rubis. Un ciel de forme ovale, parsemé de diamans de la plus grande beauté, et qui jettent un éclat éblouissant, forme le dais du trône. Le Roi assis sur un grand coussin garni de perles très-fines, est couvert d'un vêtement léger en brocart : deux larges plaques de perles et de pierres précieuses brillent sur ses épaules : dans ses bracelets sont encadrés les deux plus beaux diamans du monde, dont l'un s'appelle *cuhi-nur*, ou montagne de lumière, et l'autre *derie-nur*, ou mer de lumière. Il a une ceinture de perles de quatre pouces de largeur, dont les deux extrémités se joignent par une agraffe, au milieu de laquelle brille une émeraude d'une grosseur prodigieuse. Il tient ordinairement en main un poignard garni de diamans, et porte sur sa tête une espèce de couronne cylindrique parsemée de perles et de pierres précieuses, avec une aigrette en diamans;

à sa gauche l'*huka* ou la pipe présente une masse éblouissante de pierreries. A gauche du trône on voit plusieurs fontaines, d'où jaillit une eau limpide, qui va tomber dans une bassin de marbre orné de vases précieux : à droite sont les enfans du Monarque, vêtus magnifiquement et dans l'attitude la plus respectueuse. Devant le trône et à quelque distance, les grands officiers de la couronne sont rangés selon leur grade. Cinq petits pages habillés de velours portent divers objets : le premier tient une couronne semblable à celle du Roi, le second une épée brillante, le troisième un bouclier et un bâton avec des ornemens en or et en perles, le quatrième un arc avec quelques flèches ornées de pierreries, et le cinquème un crachoir etc.

A la vue de tant de magnificence, le spectateur est saisi de crainte et de respect. On ne peut s'approcher du trône qu'après avoir quitté sa chaussure, et en fesant à plusieurs reprises de profondes révérences : nul ne peut s'asseoir en sa présence, excepté les poètes, les personnes qui mènent une sainte vie et les ambassadeurs : aucun ministre ne jouit de cet honneur.

Description d'une tabatière de S. A. S. le Prince de Metternich ; où est représentée la cour du Monarque actuellement régnant.

Nous ne saurions donner à nos lecteurs une représentation plus exacte de tout ce que nous avons exposé jusqu'ici, d'après les relations de Morier et de Malcolm, qu'en leur offrant la copie d'un beau dessin qui se voit sur une tabatière de Perse, appartenante à S. A. S. Monseigneur le Prince de Metternich, illustre protecteur des arts et des sciences. Il en a paru dernièrement une gravure, qui est de M.r Joseph Hammer (1). Au milieu du couvercle (2), on voit, (planche 53), Fath-Ali Katschiar, actuellement régnant en Perse, assis sur son trône qui est en forme de lit. Le fameux paon qui devrait être au haut de ce trône, auquel il donne le nom, n'a point été représenté ici faute d'espace, comme aussi on n'a point retracé l'inscription suivante en langue Persanne, écrite en caractères d'or, et qui nous a été communiqués par M.r Gordon, secrétaire de la légation Britanique, autrefois à Théhéran, et maintenant à Vienne -- Ceci est le trône de Darius, de Fath-Ali dominateur du monde -- Ceci est le trône céleste, ou au moins son commencement -- Voilà le Shàh, le sublime Shàh avec sa couronne d'or -- dont le monde a besoin, puisqu'il est juste.

(1) *Fundgruben des orients* etc. Wien, 1816. V.e cahier, pag. 103.

(2) Nous laisserons de côté les figures qui se voyent autour du tableau principal, comme étant relatives à une ancienne histoire de la Perse, et tout-à-fait étrangères à notre objet.



A. Biesiok inc.

Assis sur son trône, dont la magnificence est encore relevée par l'éclat de ses riches vêtemens, le Monarque tient de la main droite un poignard renfermé dans un fourreau de brillans, et à sa gauche dans une attitude importante : devant lui est son cimetère, et à gauche sa pipe éblouissante. Il est entouré de divers personnages partagés en six grouppes : à la gauche du trône sont les sept Princes lieutenans du Roi dans l'empire. Les Rois de Perse gouvernaient anciennement leurs vastes états à l'aide de sept Princes qui étaient leurs représentans, et se tenaient toujours auprès de leur personne (comme les sept Amschiaspande, au dire de Serdust, entouraient le trône d'Ormud). Fath-Ali, à leur exemple, a choisi dans le grand nombre de ses fils sept Princes, qui, comme nous l'avons observé plus haut, commandent dans les sept principales villes du royaume.

On voit à la droite du trône les six premiers dignitaires de la cour; ils doivent être sept comme les Vice-Rois ; mais le septième, qui est le grand maître des cérémonies, manque ici, parce qu'il est censé occupé à remplir les fonctions de sa charge. Des six autres il n'y a que deux qui ayent les emblêmes de leur dignité, savoir; le grand écuyer qui porte le bouclier et la masse, et le grand échanson qui tient une coupe en main : les autres sont le grand écuyer, le grand véneur, le grand chambellan, et le grand gouverneur.

Au dessous du Shàh, dans l'angle à gauche, sont les sept premiers fonctionnaires de l'Etat en habit de cour et les mains croisées : ce sont le ministre des finances, le ministre de l'intérieur etc. Le quatrième, qui a une bande d'étoffe roulée autour de la tête comme les Mollah, tient le premier rang : c'est le *Sandres-Sudur*, ou le préfet des prêtres et des lettrés.

Vis-à-vis les ministres et à l'autre angle on voit les gardes du corps ayant à leur tête leur commandant, qui tient en main une hâche. En avant de ces gardes est le grand maître des cérémonies, qu'on reconnait au bâton qu'il a en main, et au mouvement qu'il semble se donner pour introduire quelqu'un à l'audience. Les deux personnages qu'on voit à ses côtés, dont l'un a une barbe épaisse, et l'autre n'en a point, sont, autant qu'on le peut conjecturer, ses aides de cérémonie.

Le grouppe qui est au pied du trône est aussi composé de trois figures, dont la principale avec une hâche en main, repré-

sente le grand maréchal de cour; l'autre qui semble prête à se retirer est l'ambassadeur *Abul-Hassan-Khàn*, envoyé autrefois à Londres, et dernièrement à Petersbourg; le jeune homme qui est près de lui est probablement le secrétaire de légation.

L'habillement de tous ces personnages est d'étiquette à la cour de Perse, et consiste en un pantalon de drap rouge (1), une robe de dessus d'une étoffe d'or, longue et richement brodée à fleurs, et un surtout court bordé d'une pelisse. Les Princes ont pour coëffure une espèce de couronne; les ministres portent un turban fait avec un *Schal*, et les employés de la cour, ainsi que les gardes du corps des bonnets à poil. Les Princes, ni les employés à la cour ou dans l'Etat n'ont ni sabre ni poignard; cependant on voit à leur surtout des trous brodés où l'on attache le sabre.

Le harem ou sérail.

Avant de rien dire du fameux *harem* des Rois de Perse, il ne sera pas hors de propos de remarquer, que l'idée attachée au mot sérail, dont nous nous servons pour désigner cette partie des palais de l'orient qu'habitent les femmes, et où le Prince entre seul, est tout-à-fait inexacte: car ce mot, ou *serai*, signifie simplement maison (2). Les Orientaux donnent à l'habitation que nous appelons sérail le nom de *harem*, qui veut dire *lieu sacré*, dont l'entrée est prohibée.

Le harem est le palais le plus magnifique et le plus voluptueux.

Le harem est ordinairement l'endroit le plus magnifique et le plus voluptueux des palais de la Perse et de l'orient, car c'est là que les Princes passent la plus grande partie de leur vie. Ce lieu est l'asile des plaisirs et des intrigues amoureuses, ainsi que le théatre des plus grands forfaits: c'est souvent aussi le grand conseil où se décident irrévocablement les affaires le plus importantes de l'état, et où tout ce qui se fait, tout ce qui se dit, est enseveli dans le plus profond mystère. Qui pourrait jamais se flatter de pénétrer dans l'intérieur de cette prison construite et gardée par la jalousie, où la beauté gémit sous l'oppression de ses propres esclaves? Chardin, qui montre un esprit d'observation si attentif et si vrai, n'a

(1) Nous sommes redevables de la plus profonde reconnaissance envers le Prince de Metternich ami des arts et des sciences, qui à bien voulu nous permettre de prendre une copie du dessin de cette tabatière, afin de pouvoir imiter au naturel les couleurs qui distinguent l'habillement de tous les personnages qui y sont représentés.

(2) C'est pour cela que nous appelons *Carovanseraï* les hôtelleries où s'arrêtent les caravannes.

jamais pu avoir, malgré l'intimité de ses relations avec les Grands, que des notions très-superficielles sur le harem. Là, se retrouvent les mêmes charges qui existent à la cour, avec cette seule différence qu'elles y sont remplies par des femmes : le Roi y a le grand et le petit écuyer qui portent ses armes, un capitaine des gardes, des huissiers etc. : ce sont aussi les femmes qui y font les prières publiques, qui enseignent la religion, préparent les médicamens, exercent la médecine ainsi que toutes les autres professions nécessaires à la vie : un harem renferme tout ce qu'on rencontre dans une grande ville ; c'est un pays d'Amazones.

Trois classes de femmes dans le harem.

Il y a dans le harem trois classes de femmes qui portent différens titres, savoir ; les Princesses du sang, qui sont appelées *Begum* ; celles qui ont donné des enfans au Roi, qu'on distingue sous le nom de *ses favorites* ; et celles qui sont en dignité qu'on nomme *Kanum* : les autres qui se trouvent dans un rang inférieur sont désignées sous la dénomination de *Katun* ; enfin les dernières qui n'appartiennent à aucune de ces trois classes s'appellent esclaves. Chacune de ces femmes a une chambre particulière, et ne peut loger qu'avec une vieille, ni faire de visite à ses compagnes sans en avoir obtenu la permission : toute familiarité qui outrepasse les bornes d'une amitié ordinaire leur est sévèrement défendue (1). Elles reçoivent, outre la nourriture, un traitement qui leur est payé la moitié en argent, et l'autre moitié en étoffes : le nombre de leurs esclaves croît en proportion de leur rang.

Deuil dans le harem à la mort du Roi.

Lorsque le Roi meurt, tout le harem retentit de pleurs et de sanglots, et la désolation est peinte sur tous les visages. Mais ces gémissemens et ces cris sont-ils le témoignage d'une douleur sincère pour la perte d'un objet chéri ? Non sans doute, car un tyran ne peut être aimé : ces femmes pleurent sur elles mêmes : en perdant le Roi, elles perdent jusqu'à l'ombre de la liberté, avec les jouissances illusoires qui rendaient leur esclavage moins dur, et sont condamnées à passer le reste de leurs jours dans le lieu le plus retiré du harem, dont une garde de féroces eunuques défend

(1) Malgré ces précautions, dit Rollin, il n'est possible de contenir tant de jeunes personnes, qui privées de tout commerce avec les hommes, cherchent à se dédommager de cette contrainte et se livrent à de secrets désordres, dont l'habitude n'est que trop commune parmi les femmes de l'orient. Ce qu'on raconte de leurs infames amours offre un affreux tableau, dont nous ne dévoilerons pas les horreurs.

l'entrée à quiconque n'y est point appelé par les secours urgens, que peut reclamer la santé de ces tristes victimes.

Le Daroga.

Le harem est divisé en plusieurs quartiers dont chacun a son gouverneur ; et tous ces gouverneurs particuliers sont soumis à un chef appelé *Daroga*. Ce chef rigide est l'Argus, chargé par Junon de veiller sans cesse à la garde de la jeune Io : sa responsabilité est immense, et il n'y a point d'expression qui puisse rendre toutes les rigueurs de sa vigilance. La première qualité qu'il doit avoir pour remplir cette charge importante, c'est d'avoir renoncé à la nature ; la seconde est d'être vieux et difforme. Tel est l'objet affreux qui s'offre à chaque instant aux regards de ces femmes infortunées : monstre odieux dont elles doivent faire toutes les volontés, suivre tous les caprices, flatter les défauts, prévenir les desirs, et devant lequel il leur faut fléchir le genou, si elles veulent qu'un regard de bienveillance adoucisse un peu l'amertume de leur existence.

Le harem du Roi renferme les plus belles femmes de l'orient.

S'il faut en croire les Persans, leur Roi a dans son harem les plus belles femmes de l'orient. Les Gouverneurs de province recherchent avec empressement les jeunes filles distinguées par leur beauté, et il n'est pas de père qui ne se montre jaloux de voir tomber un pareil choix dans sa famille : car dès qu'une fille passe dans le harem, ses plus proches parens reçoivent tous une pension considérable, et leur fortune va toujours croissant, à mesure que la jeune Sultane s'avance d'avantage dans les bonnes grâces du Roi ; et si elle a le bonheur de devenir mère, ses parens sont élevés aux première dignités de l'empire. Ces femmes viennent pour la plupart de la Circassie et de la Georgie, car c'est dans ces deux provinces qu'on trouve le plus beau sang de l'orient. Lorsque le Roi n'a point d'héritiers, toutes souhaitent de devenir mères, la fortune de leurs familles étant attachée à ce titre : mais lorsqu'il a déjà plusieurs enfans, elles redoutent au contraire d'en accroître le nombre, parce que, comme nous venons de l'observer, le sort des derniers est d'être impitoyablement aveuglés ou massacrés : c'est pourquoi plusieurs d'entre elles cherchent à faire périr leur fruit par l'avortement (1).

(1) De là, les crimes dont le sérail est le théâtre ; crimes que la main peut commettre plutôt que l'imagination ne les comprenne. On détruit les premiers germes de l'existence ; on sollicite l'avortement ; l'enfant



Monticelli inv. e dis.

D. K. Bonatti l'ac. tinta

Lorsque le harem est trop plein, ou que le Roi est ennuyé de voir toujours les mêmes objets, on en sort quelques-unes de ces femmes que le Roi donne à ses favoris; elles en deviennent les épouses légitimes, et sont traitées comme autant de Princesses. Mais ce bonheur est rarement accordé à celles qui ont partagé le lit du Monarque, et jamais aux femmes dont il a eu des enfans. Il arrive encore souvent, qu'une femme qui a encouru la disgrâce du Roi et de sa mère, sort aussi du harem pour être mariée; mais alors c'est pour être donnée à quelqu'employé subalterne du palais, et ce traitement est la punition la plus honteuse qu'on puisse lui infliger.

Les Sultanes passent leur vie dans la plus grande oisiveté: leurs principaux amusemens sont de mâcher de l'opium, de fumer, d'aller au bain, de se faire gratter la peau par leurs esclaves, de chanter et jouer de quelqu'instrument: telle est aussi la vie que mènent les dames Persannes; elles sont exemptes de tout soin domestique, et les plus laborieuses consacrent seulement quelques heures à la broderie. Les Persans tiennent pour maxime, que les femmes ne sont pas faites pour être employées à des choses sérieuses, et que leur unique occupation en ce monde doit être de plaire à l'homme, et de multiplier son espèce. La planche 54 représente un Sultan dans son harem.

Garde du harem, Eunuques blancs et noirs etc.

La garde du harem est confiée à trois sortes de personnes, qui sont; les eunuques blancs, les eunuques noirs, et certaines femmes. Les premiers forment la garde extérieure du harem, parce que leur blancheur seule pourrait être un motif de jalousie (1);

reçoit la mort avant même d'être né: s'il résiste à ses moyens, on le prive de nourriture lorsqu'il a vu le jour, et sa mort, pour être retardée, n'en est que plus cruelle. Ces crimes ne sont pas les seuls dont je doive parler. Lorsque le nombre des enfans est trop grand, la Reine mère, qui domine impérieusement dans le Harem, promène sur ces faibles créatures la faux du trépas, et la *coutume* se charge d'étouffer tout remords dans son ame. Jourdain *Tableau de la Perse* etc.

(1) Les Asiatiques, dit Chardin, coupent totalement leurs eunuques, qui ne seraient point reçus dans les sérails, s'ils portaient la moindre trace de leur sexe. Malgré celà, observe Jourdain dans l'ouvrage précité, la jalousie est prévoyante. Qui sait si les femmes, jugeant par l'aspect de ces eunuques qu'il existe des hommes mieux faits, plus beaux que le maître à qui elles appartiennent, n'en concevraient pas moins d'amour pour lui?

les seconds, tirés pour la plupart des côtes du Malabar, ont la surveillance dans l'enceinte du dedans; et les vieux, parvenus déjà à la décrépitude, ont seuls la liberté d'approcher les femmes pour les servir. Ils les accompagnent toutes les fois qu'elles veulent sortir de leurs chambres, soit pour aller au bain, soit pour faire quelque visite entre elles, et ne les perdent pas un moment de vue. Les femmes forment, pour ainsi dire, un troisième corps de garde sous la direction d'une vieille Mégère, à qui l'âge ne laisse plus que la faculté de tourmenter la jeunesse. On voit à la gauche, dans la même planche, un eunuque noir, et à la droite une esclave. Ces infortunées souffrent quelquefois des châtimens rigoureux pour les fautes les plus légères, et le Roi qui n'apperçoit en elles aucun attachement pour sa personne, dégrade les unes en les destinant aux emplois les plus vils, et condamne les autres à la prison, aux verges et autres supplices.

Le curuc.

Lorsque quelques-unes d'entre elles sont désignées pour accompagner le Roi dans ses voyages, ou à la campagne, on indique cinq à six jours auparavant le chemin qu'elles doivent tenir, afin que personne ne s'y rencontre, et que les habitans des villages voisins abandonnent leurs habitations. Au moment du départ, quelques cavaliers s'en vont en avant en criant *curuc*, *curuc*, qui veut dire prohibition, prohibition, pour avertir ceux qui se trouvent sur la route de s'en éloigner promptement. Les eunuques à cheval suivent entre ces cavaliers et les femmes, et tombent à grands coups de bâton sur tous ceux qui n'auraient pas été assez prompts à se retirer. Ces femmes sont pour l'ordinaire à cheval: quelques-unes, et celles là sont les favorites, voyagent dans une espèce de chaise, appelée en Persan *takti révan*, ou trône ambulant, et qui est portée le plus souvent par deux chameaux. On voit à la planche 55 le cortége d'une Reine de Perse, copié sur un dessin Persan, et représenté ici avec beaucoup plus de précision que sur l'original. Chardin dit avoir été contraint deux fois par ce *curuc* à s'éloigner précipitamment de son chemin.

Revenus de l'empire. Propriété territoriale.

Avant de parler des diverses sources d'où proviennent les revenus de la Perse, nous croyons à propos de donner une idée de la propriété territoriale dans cet état. Cette propriété n'y présente point le caractère qu'elle a en Europe; elle consiste seulement en une longue possession qui se renouvelle à certaines époques, moyennant le payement d'une taxe déterminée: c'est pourquoi on peut

55



A. Monticelli inv. e dis. D.K. Bonatti l'acq. tinta

posséder toujours sans jouir du droit de propriété. Du tems de Chardin, cette possession etait limitée à quatre vingt dix neufs ans, au bout desquels elle était renouvellée : ce système ne parait pas avoir changé. Les terres se divisent à présent en *schiahi* et en *arbabi*; les premières appartiennent au Roi, les autres à l'Etat, et les sujets n'en ont que la jouissance. Le Roi possède la huitième partie des terres de l'Irac et du Farés, le reste est la propriété de l'Etat. Les terres appelées *schiai* sont données à bail pour la moitié de leur produit annuel, déduction faite de la semence; celles qu'on désigne sous le nom d'*arbabi* sont presque toutes entre les mains de personnes marquantes, qui les afferment, et en retirent la récolte, en laissant au cultivateur le cinquième du produit, non compris la semence, et en donnant un autre cinquième au gouvernement. Nous parlerons maintenant des impositions, des douannes, et de tout ce qui compose les revenus de l'empire.

Diverses espéces d'impôt. *Le* Malieh.

Toutes les impositions en Perse sont comprises sous les noms de *Malieh*, de *Sadir* et de *Pichkés*. La première est un impôt en argent et en nature sur les terres et sur les villes, et le payement s'en fait, savoir; en nature sur les grains, la soie, le coton et autres objets semblables; et en argent sur les fruits et autres menus produits du sol. On ne payait autrefois que la dixme des fruits: maintenant ce tribut est du cinquième, et se régle sur le nombre des bœufs qu'a le cultivateur. Les habitans des villes payent une somme proportionnée au nombre des maisons qu'elles renferment; cette taxe s'étend ordinairement sur tout le district, et les magistrats de la ville en font la répartition sur les bourgs et les villages dans la même proportion. Les denrées provenant de l'impôt en nature sont déposées dans des greniers royaux, qui existent sur différens points de la Perse, et sont confiés aux soins d'un *Ambardar* ou garde-magasin. Lorsque le gouvernement a besoin d'argent, il s'adresse à l'*Hakim* ou au *Mustovfi*, qui sont les officiers chargés de la perception des impôts, en leur indiquant la somme qu'il lui faut. Ces officiers se permettent ensuite de l'augmenter à leur profit: car leurs charges se vendant par le gouvernement à celui qui en offre le plus, ils sont très-ingénieux à trouver les moyens de vexation les plus avantageux à leurs vues. Le *Sadir* est un impôt arbitraire et eventuel, et sous la domination duquel sont compris tous les droits qui se créent pour des cas extraordinaires, comme pour l'arrivée d'un Prince, d'un ambassadeur, ou pour le passage

Le Sadir.

d'un corps de troupes. Sous le nom de *Pichkés* on entend les présens que les Gouverneurs sont obligés de faire au Roi à chaque *Nev-Ruz* ou premier jour de l'an, et qui sont encore à la charge du peuple.

Il suit de tout ce que nous venons de dire, que la condition du cultivateur est la plus malheureuse de toutes, et que celle du négociant est bien moins fâcheuse, en ce qu'il n'est sujet qu'au payement de la douanne, qui, à la vérité, frappe indistinctement toutes les denrées indigènes et étrangères.

Enfin, et pour ne rien omettre, nous dirons encore, qu'une branche considérable des revenus de l'Etat consiste dans une taxe, à laquelle sont assujetis les danseurs et les femmes publiques. M.r Kinneir évalue le produit de tous ces revenus à environ trois milions.

Lois.

Quand on veut parler de la législation d'un Etat Musulman, il faudrait embrasser en même tems sa religion, parce qu'elle est le fondement de la première. L'alcoran est un code de lois religieuses et civiles, comme furent les livres sacrés chez plusieurs peuples de l'antiquité, et surtout chez les Israélites; et les Persans n'ont qu'un terme, qui est celui de *chériét*, pour désigner le droit canonique et le droit civil. Le talion est la base de la législation Musulmane; il n'y a de jugement sans appel que celui du Roi: la prescription n'existe pas; mais si d'un côté le débiteur peut toujours être cité en justice pour le payement de sa dette, d'un autre il a la faculté illimitée de la nier. Les arrêts des tribunaux doivent être basés sur le texte de l'Alcoran, et sur les traditions prophétiques *Hadits*, ou décisions rendues par Mahomet. Un des caractères de la jurisprudence Persanne est d'être exempte de formules judiciaires: le procès le plus important se termine en peu de jours; et le Persan préfère une justice arbitraire mais prompte, au systême de lenteur qui consume par la longueur interminable des procès la fortune des plaideurs. L'égalité des individus aux yeux de la loi, suivant les principes de l'Alcoran, est détruite par le despotisme et la vénalité. Il n'y a pas de profession en Perse, qui vaille celle de notaire; et le seul moyen qu'on y connaisse pour assurer la validité d'un contrat, est de le faire signer par un grand nombre de témoins: car l'Alcoran veut qu'il soit prêté foi à leur témoignage, lors même qu'ils l'auraient donné contre leurs parens et contre eux mêmes.

Caractère général de la législation

La religion étant le fondement des lois chez les peuples Musulmans, il s'ensuit que l'administration de la justice y est confiée à des magistrats, que, pour mieux nous expliquer, nous appelerons *ecclésiastiques*. Le premier de ces magistrats est le *Scheik-al-Islam*, qui veut dire *docteur de la religion Musulmane*. Ce titre a été créé en 1423 par Mahomet II, en faveur du célèbre Giélal-Zadéh, qu'il éleva à la dignité de Mufti, et de Cadi de Constantinople. Shâh Ismael, fondateur de la dynastie des Sophis, ayant créé en Perse une nouvelle dignité religieuse, conféra à celui qu'il en revêtit, le titre de Scheik-al-Islam; cette dignité remplaça celle des *Sedr*, et passe encore aujourd'hui pour la première dans la religion Persanne. Le Scheik-al-Islam est juge de toutes les causes civiles; ses décisions doivent reposer sur le texte de l'Alkoran, et il y en a un dans toutes les principales villes de l'empire. Le *Cadi* dont l'autorité était autrefois très-grande, est maintenant subordonné au Scheik-al-Islam: néanmoins ses fonctions sont toujours les mêmes, et le Musulman scrupuleux s'adresse plus volontiers au Cadi qu'au Scheik, parce que l'antiquité de cette dignité, qui existait dès les premiers Califes, lui inspire plus de vénération que l'autre, qui est d'institution récente. Le *Mufti* est consulté comme docteur en droit dans les affaires litigieuses, pour l'éclaircissement des points qui tiennent au dogme, au culte et à la morale tant au civil qu'au criminel: il jouit en Perse de plus de considération que d'autorité, car le Scheik-al-Islam, le Cadi, les ministres et le Roi même se font un devoir d'adhérer à toutes ses décisions.

Administration de la justice.

Le Scheik-al-Islam.

Le Cadi.

Le Mufti.

Le *Kelonter* et le *Daroga*, qui sont des magistrats civils, jugent les affaires de police correctionnelle et criminelle selon les coutumes *Urf*; et ils prononcent encore sur les affaires civiles, lorsque le *Scheriet* ne va pas d'accord avec la justice: car il arrive souvent qu'il y a conflit entre les autorités ecclésiastique et civile, malgré que celle-ci, qui a la force en main, l'emporte aisément sur l'autre. Il y a dans chaque ville considérable un *Kelonter*, ou ministre d'un rang supérieur, qui dépend immédiatement du Roi, et a l'honneur de se présenter à lui une fois par an. Le Kelonter est le percepteur des impôts, le représentant du peuple, le juge compétent en matière de querelles et de vol, et ses décisions se rendent à l'instant même conformément aux usages établis. Chaque quartier de la ville a un *Ket-Koda*, qui n'est qu'une charge honorifique, dont les devoirs consistent à donner au Kelonter une note exacte

Magistrats civils Kélonter *et* Daroga.

de la naissance, des mariages, des décès, des querelles, des vols, des différens genres d'occupation, du commerce, en un mot des moyens de subsistance de tous les habitans qui habitent le même quartier. Le Daroga a l'inspection des bazars ou marchés; et ses attributions sont, de juger toutes les contestations qui s'y élèvent, d'écouter les plaintes, d'obliger un boutiquier à tenir sa parole, un débiteur à payer, de mettre à l'amende les buveurs de vin, de veiller sur les femmes publiques, et sur les mœurs en général: ses décisions sont sans appel. Le *Mir-assas* exerce de nuit les mêmes fonctions : le *Mohtessib* est chargé de fixer le prix des denrées dans les marchés, et de vérifier les poids et mesures.

Mariages et successions.

Notre but n'étant pas de donner ici un traité complet de la législation Persanne, nous nous bornerons à parler de ses points les plus intéressans, et nous choisirons pour cela ceux qui concernent les mariages et les successions. „ Il n'y a point de célibat dans l'Islamisme: les femmes sont pour vous, et vous pour vos femmes „, dit l'Alcoran en parlant du mariage. Tout homme parvenu à l'âge civil doit prendre une compagne, qui peut être ou une esclave achetée, ou une femme prise à louage, ou une épouse légitime (1). La religion laisse à chacun le choix d'un de ces trois moyens pour satisfaire ses passions, lorsqu'elles viennent à se développer; mais elle défend en même tems d'avoir commerce avec les prostituées, et de convoiter la femme d'autrui. L'homme qui achète une esclave en acquiert la propriété absolue, et devient maître de son honneur et de sa vie. Le *mutah* ou mariage temporaire est la possession ou la jouissance d'une femme, dont la propriété n'a point été aliénée; et le terme de cette jouissance est déterminé par celui-là même qui la recherche, et qui étant pour l'ordinaire une personne manquant de moyens suffisans pour pouvoir doter une femme légitime, se trouve ainsi obligé d'en prendre une à louage. La célébration de ce *mutah* se fait devant le *Cadi* ou le *Scheik-al-Islam*. Les mêmes magistrats procédent également à celle du mariage légitime appelé *naccah*. La fille n'apporte que des joyaux ou des hardes, le soin de la doter étant à la charge du mari. L'Alcoran permet de prendre quatre femmes légitimes, pourvu que le mari puisse subvenir à leur entretien; mais il défend le mariage avec la fille, la sœur, la nièce, la nourrice, la sœur de lait, la mère et la fille

(1) V. *Alcor.* Sur. IV. v. 23. et suiv. *édit.* de Marracci.

de la propre femme, l'épouse du fils, avec les deux sœurs, et enfin avec la femme d'un autre. Le mari est maître des biens de sa femme, mais aussi il est obligé de pourvoir à ses besoins, et de la traiter avec douceur; et lorsqu'il survient entre eux quelque sujet de mécontentement, chacun choisit un arbitre dans sa famille et s'en remet à sa décision : si la reconciliation est impossible pour incompatibilité de caractère, on demande le divorce, et si le juge l'accorde, la femme emporte sa dot. Une femme répudiée ne peut se remarier que trois mois après la répudiation, et une veuve quatre mois et dix nuits après la mort du mari. Une femme coupable d'adultère, le fait étant prouvé par quatre témoins, peut être condamnée par le mari à une prison perpétuelle. Il est encore permis au mari de châtier et de battre la femme opiniâtre et méchante.

Devoirs réciproques des parens et des enfans.

L'Alcoran a aussi déterminé les devoirs des père et mère envers leurs enfans, et des enfans envers leurs père et mère. Une mère peut donner son enfant en nourrice; mais elle acquiert beaucoup de mérite aux yeux de Dieu, si elle le nourrit elle même de son lait pendant deux ans. Le père est en devoir de subvenir aux besoin de ses enfans, de les élever dans sa religion et d'en faire de bons Musulmans; et les enfans sont obligés de venir au secours de leurs parens. En Perse, comme dans tout l'orient, on ne connait pas la bâtardise, les enfans sont tous égaux et légitimes devant la loi. L'aîné est héritier de droit des deux tiers de la succession du père, lors même qu'il serait né d'une mère esclave : l'autre tiers est partagé entre les autres enfans. A la mort de la femme, la moitié de ses biens appartient au mari, si pourtant elle n'a pas d'enfans : car alors il n'en a que le quart. En cas de survivance de la femme, elle a droit à la moitié des biens du mari, et seulement au huitième s'il y a des enfans. La majorité des enfans mâles est fixée à l'âge de treize ans et un jour, et celle des filles à neuf ans. Il n'y a pas de recours sur les biens des enfans pour le payement des dettes de leur père, et ils ne peuvent y être obligés que lorsqu'ils sont devenus majeurs.

Justice criminelle.

La justice criminelle est spécialement administrée par des magistrats séculiers : les juges ecclésiastiques ne peuvent condamner le coupable qu'à l'amande ou à la bastonnade. Il n'y a point de prisons publiques en Perse, ni de lieux pour l'exécution des criminels : Chardin prétend que c'est parce qu'il se commet en Perse bien moins de délits que partout ailleurs, et que les lois y sont moins

rigoureuses. Ce savant voyageur, pendant environ dix ans qu'il est restè dans ce pays, n'y a vu qu'une seule exécution. L'homicide est un délit capital, pour lequel le Roi même ne peut faire grâce, et que les parens de celui qui a été tué peuvent seuls pardonner. « Je remets entre vos mains le coupable, dit le juge en le livrant entre leurs mains, la loi vous permet de verser son sang; mais souvenez vous que Dieu est miséricordieux „. Les valets du juge, qui sont les seuls bas-officiers de justice en Perse, le conduisent ensuite à l'endroit désigné par la famille qui le poursuit, l'étendent à terre, lui lient les pieds et les mains et le laissent là à la discrétion de ses ennemis, qui lui font souffrir quelquefois les plus affreux tourmens avant de le priver de la vie.

Peines capitales.

Les coupables d'autres délits ne peuvent être condamnés au dernier supplice que par le Roi seul, lequel après avoir entendu la procédure, prononce l'arrêt de mort, qui est exécuté sur le champ par les valets du juge. Le supplice le plus ordinaire consiste, à attacher le coupable par les pieds au dos d'un chameau, à lui ouvrir le ventre, et à le promener ainsi par toute la ville, avec un homme qui va devant le chameau en publiant le sujet de sa condamnation; puis on l'accroche par les pieds à un arbre. Les autres genres de mort sont d'empaler le coupable, de lui couper les pieds et les mains pour le laisser ainsi mourir lentement, de l'enterrer jusqu'au cou, de le précipiter du haut d'une tour, et de le faire ensuite dévorer par les chiens: néanmoins ce dernier supplice, qui était autrefois très-usité, et auquel les femmes étaient le plus souvent condamnées, est tombé en désuétude depuis plus d'un siècle.

Autres châtimens.

Une peine antique, et qui est usitée encore aujourd'hui pour le faux témoignage, est celle de verser du plomb fondu dans la bouche du coupable, après lui avoir fermé le gozier avec un toile épaisse, pour empêcher au plomb d'y pénétrer. Les filous sont marqués au front avec un fer rouge, et on coupe la main aux voleurs avec effraction, ainsi qu'aux faux monnoyeurs. Les tumultes populaires sont appaisés par les valets du juge, qui y accourent armés de leur bâton; ils arrêtent tous ceux qu'ils trouvent dans la foule, et les conduisent au magistrat, qui condamne indistinctement à l'amande et à la bastonnade l'offensé et l'aggresseur.

MILICE.

ON trouve dans Xénophon (1) l'énumération des armes que portaient les soldats d'élite de Cyrus le Grand. « Tous ceux, dit-il, qui suivaient Cyrus, étaient armés de la même manière que lui, et avaient une robe de dessus en pourpre, une cuirasse, un casque d'airain, un panache blanc, une épée et une lance de cornouiller (2); leurs chevaux portaient également un frontal, un pectoral avec des bardes en airain, et les soldats des jambières. Les armes de Cyrus ne différaient des autres qu'en ce que celles-ci étaient seulement couvertes d'une teinte en or, et que les siennes étaient brillantes comme une glace . . . . „ Il avait pour enseigne une lance surmontée d'une aigle en or, et c'est encore celle des Rois actuels de Perse. Dans ce passage, Xénophon ne fait aucune mention du bouclier, mais il en parle dans la description du combat de ce Monarque contre les Egyptiens, qui étaient armés de boucliers de métal, tandis que ceux des Perses étaient d'ozier (3). Hérodote parle également de boucliers d'ozier dans la description qu'il donne de l'armure des Perses proprement dits, qui fesaient partie de l'armée de Xerxès. Les Perses, dit-il (liv. VII), avaient pour coëffure des bonnets de laine non foulée qu'ils appelaient tiares, et pour vêtement des tuniques à manches de diverses couleurs, qui étaient recouvertes d'une cuirasse faite d'écailles de fer en forme d'écailles de poisson. Ils portaient de longs caleçons, et des boucliers d'ozier qui semblaient des espèces de claies, auxquels ils accrochaient leurs flèches: leurs armes étaient une courte lance, un grand arc, des flèches de jonc, et un couteau pendu à la ceinture du côté droit. „

Costume militaire des Perses sous les Rois Achéménides. Costume militaire en général.

Les soldats d'élite de Cyrus le Grand, appelés *Omotimes* ou les *Egaux*, étaient, au rapport de Xénophon (4), couverts de cui-

(1) Vie de Cyrus liv. VII.
(2) Dans l'édition de Véronne, Ramanzini, 1736, on lit *corno* peut-être par erreur. Le cornouiller est un arbre connu par la dureté de son bois.
(3) Xénoph. ibid.
(4) Xénoph. Vie de Cyr. liv. II.

rasses, et portaient de la main gauche le bouclier d'ozier, et de la droite l'épée appelée *copis*, ou la hâche nommée *sagaris*. Cet écrivain rapporte encore dans le même livre, que Cyrus, en donnant aux Perses de nouvelles armes, leur dit: « Vous vous revêtirez d'une cuirasse, de la main gauche vous tiendrez le bouclier d'osier dont nous nous servons, et de la droite vous manierez l'épée ou la *sagaris* ». Strabon nous décrit d'une manière encore plus précise la forme de l'armure des Perses de son tems, ou plutôt des Parthes. Il dit dans son XV.e livre, qu'ils étaient armés d'un bouclier d'ozier ayant la figure d'un rhomboïde; qu'ils portaient, outre le carquois, des *sagaris* et des *copis*; qu'ils avaient pour coëffure un bonnet en forme de tour; et que leur cuirasse était à écailles. On voit par ce passage de Strabon quelles étaient précisement les armes des Perses sous les Achéménides. L'Empereur Julien nous fournit encore une autre preuve de la conformité de l'armure des Parthes avec celle des anciens Perses. « Les Parthes, dit-il (1), imitent les Perses et suivent leurs usages, dans la vue, selon moi, de ne point être connus pour Parthes, et de se faire passer pour être Perses d'origine. C'est pour cela qu'ils affectent de porter la tunique des Médes, qu'ils vont à la guerre avec les mêmes armes, et portent les mêmes vêtemens, qui sont en pourpre et brodés en or ».

Habillement et armes défensives des Perses.

Il parait, d'après les témoignages des anciens écrivains que nous venons de citer sur la manière dont les Perses étaient armés, que leur habillement et leurs armes défensives se composaient d'une tunique, de caleçons longs, d'une cuirasse, d'un bouclier, et d'un bonnet. Les cavaliers portaient également de longues robes. Xénophon rapporte dans son VIII.e livre de la vie de Cyrus, que lorsque ce grand Monarque sortit de son palais à Babylone pour la pompeuse cérémonie qu'il y fit célébrer, « les cavaliers mirent tous pied à terre, tenant leurs mains hors de la *candys*, comme ils le font encore de nos jours ». Nous avons dejà dit que la *candys* était ce vêtement de dessus, que les Grecs comparaient à leur manteau, et qui était de la longueur de la tunique, mais plus large. Il semblerait donc, d'après cela, que les Perses ne quittaient point ce long vêtement lorsqu'ils s'armaient, et les anciens monumens viennent à l'appui de cette assertion. Voy. les fig. de la plan-

(1) *De Constantio Imperatore* etc. Tom. I. orat. 2. pag. 63, édit *Lipsiae*, 1696.


1
2
3
4
5
6
D.K.Bonatti incise

che 56. Les trois premières ont été prises par Mongez de plusieurs médailles d'argent, qui se trouvent dans le Cabinet National d'antiquités : elles ont été frappées sous les Roi Achéménides, et représentent des Perses armés d'un arc et quelquefois d'une lance (1). L'autre figure est prise des bas-reliefs de Persépolis : c'est une des plus remarquables après celle du Roi, et on pourrait la prendre pour un de ses garde. Voy. la seconde figure à gauche dans le premier carré de la planche 47.

Cuirasses d'écailles en fer, en cuivre et en or.

La cuirasse que portaient les soldats par dessus leur tunique, était faite de pièces de métal taillées en écailles de poisson, qui, au dire d'Hérodote, étaient en fer, et selon Xénophon en cuivre : il est vrai que le premier parle des troupes en général, et le second de celles d'élite seulement. Les cuirasses des chefs, au rapport encore d'Hérodote liv. IX, étaient garnies d'écailles en or. Le Perse Masiste ayant été renversé de son cheval à la bataille de Platée, les Athéniens eurent beaucoup de peine à le tuer, « parce que leurs coups s'émoussaient sur la cuirasse à écailles d'or, qu'il portait sous sa tunique de pourpre ». Cette *tunique de pourpre*, était pour les Perses le vêtement de dessus, ou, comme nous venons de le dire, celui que les Grecs comparaient à leur manteau. On distingue clairement cette tunique qui flotte sur le corps des cavaliers représentés dans les bas-reliefs de Nakschi-Rustan. Voy. la planche 50. Quant à la cuirasse à écailles, nous ne connaissons pas de monument Persan qui nous en offre l'image. On peut suppléer à ce défaut en recourant aux bas-reliefs de la colonne Trajanne, où l'on en trouve quelques-unes qui ont cette forme comme nous le verrons après.

Casques.

Les Perses apportaient moins de soin à garantir leur tête que leur poitrine. Il est vrai, comme nous venons de le dire d'après le témoignage de Xénophon, que les troupes d'élite portaient des casques de cuivre avec des panaches blancs, et que les cavaliers, au rapport d'Hérodote, liv. VII, se servaient de casques faits avec des

(1) Ces *Archers* ont transmis leur nom aux monnoies où on les voit représentés, et donné lieu à un bon mot d'Agésilas. Rappelé de l'Ionie à l'époque de ses succès les plus brillans, et sachant que cela provenait des sommes considérables que le Roi de Perse avait semées en Gréce, ce généreux Lacédémonien se plaignait d'avoir été chassé de l'Asie par trente mille *Archers*.

lames de fer et de cuivre ; mais l'infanterie n'avait pour coëffure que des bonnets de laine non foulée appelés tiares, qui, selon l'expression de Strabon, étaient faits en fo me de tours. Cette forme peut s'expliquer de deux manières différentes. La première, c'est que la tiare était élevée, cylindrique et tronquée par en haut perpendiculairement à l'axe du cylindre, telle que celle des deux figures qu'on voit sur le bas-relief de la planche 47 ; la seconde c'est qu'elle présentait plus de ressemblance avec une tour, parce qu'elle était crénelée à son extrémité supérieure, comme on le voit dans les tiares n.os 2 et 3 de la planche 56.

Bouclier. Les écrivains de l'antiquité conviennent tous que le bouclier des Perses appelé *gerra* était fait d'osier. Strabon en détermine la forme avec précision, en disant que c'était celle d'un rhomboïde. La figure du n.° 6 de la planche 56 en porte un semblable. Quant à la longueur du bouclier, il n'est pas aussi facile de la déterminer: celle du n.° 5 et de ceux des soldats de la planche 47 égale à peine la moitié de la hauteur des figures. Diodore, liv. XI, dit que les Perses portaient certains boucliers courts, et Xénophon, dans son VIII.e liv. de la vie de Cyrus, rapporte que les soldats Perses pesamment armés avaient de grands *gerra*. Mongez après avoir exposé les différentes opinions des anciens écrivains, conclut en disant, que les Perses se servaient à la fois de grands et de petits boucliers d'osier, en les appliquant néanmoins aux deux classes qui composaient l'infanterie. Les Perses fesaient encore usage d'un autre bouclier, qui avait de chaque côté vers le milieu deux échancrures de forme semi-circulaire, comme on le voit par le premier soldat de gauche dans la même planche : cette figure se trouve souvent répétée dans les bas-reliefs de Persépolis, et toujours au premier rang des personnages qui avoisinent le Roi : ce qui peut la faire regarder comme celle d'un commandant ou d'un des gardes du Monarque.

Cavalerie. La cavalerie Persanne peut se diviser en cavalerie légère, et en cavalerie pesamment armée, dont les soldats étaient appelés par les Romains *cataphracti*, et *clibanarii*. Les soldats de la première, selon le témoignage d'Hérodote liv. VII, étaient armés comme l'infanterie, à l'exception de quelques-uns, qui portaient des bonnets composés de lames de fer et de cuivre : l'armure des seconds est décrite plus amplement par Héliodore dans un long et curieux passage de ses Ethiopiques (liv. IX). « Cette phalange

des Perses, dit-il, est très-utile dans les combats, en ce qu'elle se met en avant de l'armée comme un mur inébranlable. Voici comment elle est armée. Un homme choisi et doué de beaucoup de force se couvre la tête et le cou d'un casque solide, qui représente les traits du visage comme un masque de théâtre, et n'a d'autre ouverture que celle des yeux pour l'usage de la vue. Il tient de la main droite une pique plus longue que les lances, et de la gauche les rênes du cheval; l'épée est suspendue à son côté, et sa cuirasse lui couvre non seulement toute la poitrine, mais encore tout le corps de la manière suivante. Des lames de fer ou de cuivre, de forme carrée, et de la longueur d'un palme (ou trois pouces), qui s'appliquent les unes sur les autres, sont jointes ensemble par de fortes coutures, et s'adaptent au corps sans en gêner les mouvemens. Cette cuirasse a des manches, et descend depuis le cou jusqu'aux genoux, sans avoir d'autre ouverture que vers les cuisses, pour que le cavalier puisse monter à cheval: elle repousse les flèches et résiste aux coups: une espèce de botte qui se joint à la cuirasse couvre le pied et la jambe jusqu'au genou. Le cheval a une armure semblable: ses jambes sont enveloppées d'une sorte de botte; sa tête est cachée toute entière par un frontal; et sa croupe ainsi que ses flancs sont couverts d'une housse composée de petites chaînes en fer, qui les met à l'abri sans nuire à ses mouvemens, au moyen de quelques espaces qui restent vuides entre les diverses parties de son corps. Le cavalier ainsi armé est mis à cheval, ne pouvant y monter lui même à cause du poids de son armure: lorsque le signal du combat est donné, il lâche la bride à son cheval, le pique des éperons, et se précipite de toute sa force sur l'ennemi: on croit voir alors un homme de fer ou une statue de métal qui se meut. La pique est très allongée vers sa pointe qui est en acier, et soutenue par une attache sur le cou du cheval; elle est également rétenue par l'autre bout à la cuisse du cheval, au moyen d'un nœud qui ne céde aucunement, et aide même la main du cavalier, dont l'unique soin ensuite est de bien diriger son coup. Le point d'appui donne à la pique une force telle, de pouvoir passer partout où elle frappe, et même de percer de part en part deux hommes d'un seul coup „.

Cette description nous peint bien la cavalerie Persanne du tems d'Héliodore, qui écrivait dans le quatrième siècle sous Théodose et Arcadius, mais non celle des Achéménides comme le prétend

Mongez, la cavalerie des Arsacides n'ayant pas été aussi pesamment armée qu'elle le fut dans la suite, ce que nous verrons en son lieu. Quant à la première, on trouve seulement dans Xénophon (1), que Cyrus le Grand ayant choisi dans sa cavalerie légère un certain nombre d'hommes, les couvrit de cuirasses ainsi que leurs chevaux, et les arma d'un dard pesant appelé *παλτὸς*.

Armes offensives. Nous avons vu que les armes offensives des Perses, du tems des Achéménides, étaient, au dire d'Hérodote, une courte lance, un grand arc, des flèches de jonc, un poignard à la ceinture; et selon Xénophon, une épée, et la hâche appelée *sagaris*: à ces armes il faut encore ajouter la fronde, et la longue pique des Cataphractes. *Epées.* Les Perses avaient des épées de diverses formes; ils se servaient de l'épée droite appelée par les Grecs *ξίφος*, de l'épée courte et du cimetère. L'épée droite est la seule qu'on aperçoit dans les monumens des Arsacides et des Sassanides. Il est bon pourtant d'observer que les épées des Perses, avant la bataille d'Arbelles, étaient plus courtes que celles des Grecs: car Darius ayant attribué sa défaite à la longueur des épées et des lances des Macédoniens, donna ensuite aux Perses des armes d'une dimension égale (2). L'épée courte appelée en Latin *acinaces*, est souvent désignée, quoiqu'improprement sous le nom de *poignard*. Cette épée, selon Jules Pollux et autres, était l'arme caractéristique des Perses (3); les figures n.° 3 et 4 de droite dans le premier carré de la planche 47, prises des anciens bas-reliefs de Persepolis, nous montre cette arme pendante sur la cuisse.

Copis ou cimetère. Selon Xénophon et autres écrivains, quelques-uns des soldats Perses portaient de la main droite la *copis*, et selon d'autres la *sagaris* (4). Quint Curce nous apprend quelle était la forme de la *copis*, qui n'était autre chose qu'un sabre ou cimetère (5): on en voit quelques-unes sur la colonne Trajanne, mais les Orientaux ne font usage aujourd'hui que du cimetère. Callimaque, dans l'épitaphe de Polémon, fait de la *copis* l'arme caractéristique des Perses.

(1) Vie de Cyrus liv. VIII.

(2) V. Diodor. liv. XVII.

(3) V. Jules Pollux liv. I.er segm. 128. Hêrodot. liv. VII. Horat. liv. I.er od. 27. v. 5. Val. Flaccus Argon. liv. VII.

(4) V. Plutarque dans la Vie d'Aristide et d'Alexandre.

(5) Quint-Curce liv. VIII. *Copidas vocant, gladios leviter curvatos, falcibus similes, queis amputabant belluarum manus . . . .*

« Je n'ait été tué ni par la *copis* Persanne, ni par la lance Babylonienne, ni par la hâche des Phéniciens. „

Les Perses se servaient aussi quelquefois de la *sagaris*, qu'ils portaient de la main droite au lieu de la *copis* ou cimetère. C'est ce que dit Xénophon, qui décrit même la forme de cette arme. Démocrate ayant été envoyé par lui pour reconnaître l'ennemi, fit prisonnier un Perse de l'armée de Tiribaze, qui portait « un arc Persan, un carquois, et une *sagaris* semblable à celles des Amazones „. Or ces femmes guerrières sont presque toujours représentées dans les anciens monumens avec une hâche double, ou à deux tranchans appelée par les Romains *bipennis*. Sagaris *ou hâche à deux tranchans*

Les lances des Perses étaient de diverses grandeurs, tant dans l'infanterie que dans la cavalerie. Celles que portent les archers représentés sur les médailles Persannes dont nous avons parlé plus haut, ainsi que les fantassins qu'on voit sur les bas-reliefs de Schiehelminar et de Nakschi-Rustan, excédent à peine la stature d'un homme : ce sont peut-être là les lances courtes dont fait mention Hérodote. Après la bataille d'Issus, Darius en donna de plus longues à ses soldats, pour les rendre égales à celles des Grecs. Les lances que portait la garde des Rois de Perse avaient au bout du manche un pomme en or, selon ce qu'on lit dans le XIIe liv. d'Athénée, semblable peut-être à celle qu'on voit aux lances des n.ºs 1 et 2 de la planche 56. La lance de la cavalerie était une longue pique, que les Grecs appellaient *κόντος* et les Latins *contus*. *Lances.*

Les armes qui se lançaient étaient le javelot, les flèches et les pierres. Les Macédoniens, dit Arrien dans le septième livre de l'Expédition d'Alexandre, étaient fâchés de voir ce héros incorporer les Perses dans sa cavalerie, et leur donner pour arme la lance Macédonienne au lieu de leur ancien javelot. Ce javelot, auquel Hérodote donne le nom de petite lance, pouvait avoir 17 pouces de longueur : il était de cornouiller, et armé d'un fer de lance à l'une de ses extrémités, avec un pommeau en or ou en bois à l'autre bout, comme nous venons de le voir. *Javelot.*

Les anciens écrivains ne nous ont laissé aucun indice de la matière dont était composé l'arc des Perses, et ne nous disent rien de positif sur sa grandeur. Hérodote, dans son V.^e livre, rapporte les propres paroles d'Aristagore de Milet, qui dépeint les Perses armés de petits arcs, tandis que dans la description que cet historien fait lui même des Perses qui composaient une partie de l'ar- *Arcs.*

mée de Xerxés, il dit qu'ils portaient de grands arcs. Quant à leur forme, nous observerons que tous les arcs que nous voyons représentés dans les monumens des Perses, ont à leur milieu une légère courbure qui caractérise l'arc des Scythes, et que les Parthes ont conservée, selon Plutarque, lequel en parlant des soldats de Crassus, dit qu'ils mouraient des terribles blessures que leur fesaient les flèches de l'ennemi, auxquelles la grandeur et la courbure des arcs dont il se servaient imprimait une force prodigieuse.

Flèches et carquois.

Les Perses, comme nous l'avons dit plus haut d'après Hérodote liv. VII, portaient leur carquois sous le bouclier, et leur flèches étaient de jonc. Si nous devons juger par les bas-reliefs de Persépolis et de Nakschi-Rustan de la forme de ces carquois, elle était tantôt cylindrique et tantôt prismatique.

Frondes, chars armés de faux, enseignes etc.

Il parait aussi que, du tems de Cyrus, les Perses employaient les pierres pour armes: car on lit dans le VII.e livre de Xénophon, que ce Monarque en marchant contre les Babyloniens, fit ôter à ceux des Lydiens qui le suivaient à regret leurs chevaux et leurs armes, et les obligea à continuer leur service avec de simples frondes: ce qu'il fit encore à l'égard des prisonniers de guerre qui étaient sans armes. Les chars armés de faux au timon, à l'essieu, et à toutes les pièces qui le composaient, doivent aussi être mis au nombre des machines dont les Perses fesaient usage dans les batailles (1). Ils avaient encore, au rapport de Xénophon liv. VI de l'ouv. cité, des chars à huit timons tirés par huit paires de bœufs, qui portaient des tours en bois, du haut desquels combattaient des hommes couverts d'une armure en fer. L'aigle d'or placée au bout d'une longue pique, fut, au dire du même écrivain, liv. VII, l'enseigne des Rois de Perse depuis Cyrus le Grand jusqu'à Artaxerxès Memnon. Si, à cette description du costume militaire des Perses sous les Rois Achéménides, on ajoute qu'ils se servaient de trompettes et d'instrumens à vent, *διὰ σαλπίγγων*, pour s'animer au combat; qu'ils

(1) Xénophon attribue à Cyrus l'invention des chars armés de faux (Ciropaed. liv. XIII); mais Diodore suivant l'avis de Ctesias, rapporte que Sémiramis dans la guerre qu'elle fit aux habitans de la Bactriane, avait dans son armée sept cent chars armés de faux (Diod. liv. III); c'est pourquoi nous croyons qu'il regarde les Monarques Assyriens comme en étant les premiers inventeurs. Il résulte donc clairement du témoignage de Xénophon et de Diodore, qu'Esichius s'est trompé grossiérement, en fesant honneur de cette invention aux Macédoniens.

employaient des béliers pour renverser les murs des villes (Xénophon liv. VII); qu'ils connaissaient l'art de creuser des mines dans le même but (Hérodote liv. IV); on saura tout ce que les écrivains nous ont transmis relativement à la milice des Perses avant le siècle des Arsacides.

Costume militaire des Arsacides et des Sassanides.

Les Parthes ayant adopté l'usage des armes Persannes, il ne nous reste que peu de chose à ajouter à tout ce que nous venons de dire concernant leur costume militaire sous les deux dernières dynasties.

La richesse des armes des Parthes fut vantée plusieurs fois par les Romains qui leur fesaient la guerre (1). « Lorsqu'on vit l'armée des Perses, dit Libanius dans son discours sur la mort de l'Empereur Julien, on s'aperçut que ce n'était pas une multitude d'hommes rassemblés sans art, et les yeux furent éblouis de l'éclat de l'or dont brillaient leurs armes ». Les anciens historiens font rarement mention de l'infanterie des Perses, parce que leur habitude d'être toujours à cheval ne leur inspirait que du dédain pour cette arme. Ammien Marcellin (2), qui était à la suite de l'Empereur Julien dans sa malheureuse expédition contre les Parthes, dit liv. XXIII chap. 6, « ils mettent toute leur confiance dans la force de leur cavalerie, qui est composée de l'élite de la nation; car pour l'infanterie elle est habillée à la manière des Mirmillons, et sert l'armée comme les Saccards etc. ». L'infanterie avait pour armes de grands boucliers, comme celui dont nous avons donné plus haut la description sous le nom de *gerra*, et des épées, ou, pour mieux dire, des cimetères (3). Le javelot des Parthes était armé d'un crochet à son extrémité. Appien, dans la description qu'il fait du combat dans lequel Crassus fut vaincu, dit que les Romains ne pouvaient arracher qu'avec peine ces sortes de dards de leurs boucliers et de leurs blessures.

Les médailles frappées sous les Rois Sassanides présentent à leur revers des fantassins vêtus et armés de diverses manières. Les deux

(1) Tacit. Ann. liv. VI.

(2) Amm. Marcell. liv. XXIII. chap. 6. Joseph. Antiquit. Judaic. liv. XVIII. chap. 3.

(3) App. Bell. Parthic.

soldats, n.° 4 de la planche 56, qui veillent à la garde du feu sacré, se ressemblent par leur habillement et leurs armes, excepté la chevelure; ils sont armés d'une lance qui a vers le bout de sa pointe deux petits crochets, et d'une épée qui leur pend de la ceinture. Leurs vêtemens se composent d'un caleçon qui leur descend jusqu'à la cheville du pied, et d'une tunique à longues manches qui leur vont jusqu'à mi-cuisse. L'un porte une espèce de couronne faite à rayons; et l'autre un bonnet semi-sphérique, ou une tiare surmontée d'un globe, coëffure dont nous avons déjà donné la description à l'article du costume des Rois Sassanides. Les deux autres gardiens du feu sacré (voy. le n.° 5 de la même planche), ont le même habillement; on en voit néanmoins une partie qui flotte sous leur bras. Leurs armes consistent en une lance avec un seul crochet, et en une épée courte ou poignard; et leurs bonnets crénelés semblent justifier l'expression dont se sert Strabon (1) au sujet des bonnets des soldats, en disant qu'ils étaient faits en forme de tour.

Cataphractes. Les Cataphractes semblent avoir été en bien plus grand nombre sous les Parthes que sous les premières dynasties des Perses. Il est dit dans le Panégyrique de Constantin, qu'Antonin le Pieux en marchant contre les Parthes, fut tellement épouvanté à la vue de leurs Cataphractes, qu'il fit aussitôt à leur Roi des propositions de paix. Appien nous apprend (2), que les Parthes tiraient de la Margiane le fer dont leur Cataphractes étaient couverts. Mais après en avoir été chassés par les Perses sous le règne des Sassanides, et ne pouvant plus sans doute en faire venir de cette contrée, ils cherchèrent à l'avoir des Empereurs d'orient. On voit par un passage assez curieux de Libanius (3), que Sapor II demanda du fer à Constantin le Grand, et que l'ayant obtenu il en fit fabriquer des armes de toutes sortes. Sapor, dit-il, fit fabriquer avec le métal qu'il s'était procuré par ses traités, des javelots, *sagaris*, des lances, des épées et des armes de tout genre. Il voulut former une cavalerie, pour ainsi dire, invulnèrable. Non content de donner à chaque cavalier, selon l'ancien usage, un casque, une cuirasse et des bottes, et aux chevaux un frontal et un pectoral en bronze, il fit couvrir les uns et les au-

(1) Liv. XV.
(2) App. Bell. Parthic.
(3) Liban. *Basiliscus* tom. II. pag. 119. édit. 1627.



57.



Botticelli inc.

tres de la tête aux pieds, en ne leur laissant que les ouverture nécessaires pour les yeux et l'organe de la respiration (1). Voy. les figures de la planche 57, dont quelques-unes sont prises de la colonne Trajanne, et les autres dessinées par un peintre habile d'après la description qu'en donnent les auteurs Grecs et Latins. Les lances des Cataphractes étaient d'une longueur extraordinaire (2). Les soldats Romains, dit Appien (3), ne pouvaient blesser les Cataphractes, ni éviter leurs coups, car ils avaient des lances trop faibles et trop courtes, pour percer leurs cuirasses de peau et de fer etc.

Lacs.

Une autre arme fort-dangereuse aussi dans la main des cavaliers Parthes, et probablement de leur cavalerie légère étaient les lacs ou nœuds coulants. Voici la description qu'en donne Suidas au mot Σειραῖς. « Certains Parthes s'appelaient *porte-lacs*; ils combattaient à cheval, et portaient les brides de leurs chevaux roulées, qu'ils lançaient contre l'ennemi lorsqu'il était à leur portée; puis fesant volte-face, ils se mettaient au galop, et traînaient après eux leur ennemi mort ou vivant dans cette espèce de filet ». Peu s'en fallut que Thiridate Roi d'Arménie ne fût fait prisonnier de cette manière en combattant contre les Alains: car ayant été pris dans un de ces lacs, il aurait été entraîné par son ennemi, s'il n'était parvenu à les couper avec son cimetère (4).

Enseignes, tambours.

On lit dans Florus que les enseignes des Parthes qui défirent Crassus étaient de soie brochée en or: Justin (5) et Appien (6) nous apprennent qu'ils s'excitaient au combat au bruit des tambours. « Lorsque les Parthes s'approchèrent, dit ce dernier, à un signal de leur chef toute la plaine rétentit d'un bruit horrible: car ils ne marchent point à l'ennemi au son des cors et des trompettes, mais à un bruit sourd et profond semblable au mugissement d'une multitude d'animaux mêlé au bruit du tonnerre, qu'ils tirent d'instrumens creux en bois, et recouverts d'une peau tendue avec des clous de cuivre. »

(1) Voy. encore Suidas qui, au mot Θώραξ, donne une description exacte de l'armure des Cataphractes.
(2) Hérodien. liv. IV. segm. 28.
(3) Bell. Parthic.
(4) Joseph. *Bell. Judaic.* liv. VIII. chap. 17.
(5) Just. liv. XLI. chap. 2.
(6) App. Bell. Barth.

Discipline des Perses.

Après avoir ainsi donné à nos lecteurs une description exacte de l'habillement et des armes des Perses sous leurs différentes dynasties, nous allons leurs exposer tout ce que les écrivains Grecs et Latins ont rapporté de leur discipline militaire.

Strabon nous apprend (1) que les Perses étaient instruits dès l'enfance dans l'art de monter à cheval et de tirer de l'arc, et qu'on les préparait à supporter les fatigues militaires en les accoutumant à celles de la chasse. On lit dans Ammien Marcellin (2) qu'ils ne quittaient jamais l'épée, ni le carquois, ni le dard, même en tems de paix; et qu'ils avaient toujours leurs armes sous la main durant leur repos. Dès qu'ils étaient reconnus propres à la milice, ajoute Strabon (3), on les enrôlait comme soldats, mais il n'en avaient point la paye jusqu'à l'âge de vingt ans. En cas de guerre, dit Hérodote (4), ils étaient tous obligés, à l'exception de ceux que les infirmités ou l'âge rendaient impuissans, à se rendre sous leurs drapeaux, et à accompagner le Roi par tout où le besoin l'exigeait, sous peine de mort (5). Du tems d'Héro-

(1) Strab liv. XV.
(2) Liv. XXIII.
(3) Ivi.
(4) Liv. IV.

(5) Nous avons à cet égard de terribles exemples de la sévérité des Perses. On lit dans Hérodote liv. IV, et dans Sénèque liv. III *de ira*, que Darius étant parti de Suse avec son armée pour aller combattre les Scythes, un noble nommée Oeobazus, qui avait trois fils au service, supplia le Roi de lui en laisser un pour le soutien de sa vieillesse. Le Roi se montra disposé à lui accorder plus qu'il ne demandait, car il pensait déjà en lui même à les lui laisser tous les trois. Dès qu'Oeobazus se fut retiré, Darius ordonna à quelques officiers qui étaient prés de lui de tuer sur le champ les trois fils de ce malheureux vieillard, et de porter chez lui leurs cadâvres sanglans. Pizius, Lydien, traita Xerxés et toute son armée avec une extrême magnificence. Le Roi semblait prêt à lui accorder tout ce qu'il lui aurait demandé. Peu de tems aprés, Pizius le conjura de lui rendre l'aîné de ses cinq fils qui servaient dans son armee, pour avoir prés de lui quelqu'un qui prît soin de sa vieillesse. A cette demande le Roi fut transporté de colère, et sans avoir égard aux mérites que Pizius s'était acquis prés de lui, ni aux promesses qu'il lui avait faites, il ordonna que le corps de son fils aîné fût coupé en deux, qu'on en suspendît les deux parties de chaque côté de la route, et que l'armée passât au milleu. (Hérod. liv. VIII., Sénèque liv. III *de ira*). Tel était le sort auquel s'exposaient, selon la discipline des Perses, tous ceux qui voulaient s'exempter du service militaite, ou demandaient à en exempter d'autres.

dien (1) les Perses n'avaient point de troupes régulières ni soldées: tous les individus propres au service étaient tenus de se présenter au premier appel; et après la guerre ils rentraient chez eux, sans autre salaire ou récompense, que la part qui leur était échue dans le partage des dépouilles et du butin pris sur l'ennemi.

Manière de faire le récensement des troupes.

Voici comment on s'y prenait pour connaître le nombre de ceux qui étaient morts sur le champ de bataille. Avant d'entrer en campagne, on fesait défiler toute l'armée en présence du Roi, ou de celui qui la commandait en chef; chaque soldat jétait une flèche dans une corbeille, et toutes ces corbeilles étaient ensuite fermées avec le sceau du Roi, et ne pouvaient plus être ouvertes qu'à la fin de la campagne. Lorsque ces troupes rentraient, on les fesait passer de nouveau devant ces corbeilles: chaque soldat y prenait une flèche, et quand toutes ces troupes étaient défilées, on comptait les flèches qui restaient, et leur nombre indiquait celui des soldats qui avaient péri dans cette même campagne. Cet ancien usage se maintint constamment jusqu'à l'époque où vivait Procope (2).

Les soldats sont suivis à la guerre, de leurs femmes, de leurs enfans etc.

Xénophon et Curtius (3) rapportent que les Perses emmenaient avec eux à la guerre leurs femmes, leurs mères et leurs enfans: cet usage etait même général chez tous les peuples de l'Orient, et fondé sur l'opinion qu'ils avaient que la présence de ces êtres chéris devait leur inspirer plus de courage, par la crainte où ils étaient de les perdre pour toujours, dans le cas où ils n'auraient pas combattu avec toute la valeur dont ils étaient capables. Toutes les provisions et les bagages de l'armée étaient transportés sur des chameaux et par des esclaves; ensorte que les soldats n'avaient d'autre fardeau que leurs armes (4).

Ordre de la marche.

Hérodote nous a tracé l'ordre de la marche de ces troupes, et ceux qui désireraient le connaître trouveront à satisfaire pleinement leur curiosité à cet égard, dans la description détaillée que cet écrivain nous a transmise de la marche de Xerxés (5).

Mode de déclarer la guerre, et d'engager le combat.

Lorsque les Perses voulaient déclarer la guerre à quelque puissance, ils lui envoyaient des hérauts ou ambassadeurs pour lui

(1) Liv. III.
(2) Procop. liv. *de Bello* Pers. chap. 18.
(3) Xénoph. liv. IV. Curt. liv. III.
(4) Hérodot. liv. VIII.
(5) Liv. VII.

demander terre et eau : ce qui était la même chose que de lui demander de se rendre leur sujette, et de reconnaître le Roi de Perse comme son maître (1). Ce mode de déclaration de guerre leur venait des Médes, comme on le voit par Plutarque ; et les Médes avaient imité en cela, comme en plusieurs autres choses, les Assyriens, qui employaient ce moyen pour demander une entière sujétion (2). Pendant la bataille, le Roi se tenait au centre de l'armée (3) : le signal du combat était donné au son des trompettes, et suivi d'un cri de toutes les troupes (4). Ces Monarques étaient encore dans l'usage de porter leurs armes sur leurs vêtemens ; car Xénophon dit, en parlant de Cyrus, qu'il avait pour armes Jupiter, comme son guide et son protecteur (5). On regardait comme bienheureux ceux qui tombaient sur le champ de bataille, et l'on punissait au contraire sévèrement ceux qui avaient abandonné leur poste, ou s'étaient éloignés de leurs drapeaux. Les Perses n'usaient d'aucun stratagême dans leur tactique militaire, et ils ne fesaient aucun compte des avantages qui n'étaient pas uniquement dus à la valeur (6). Il ne leur arrivait jamais de combattre de nuit, à moins qu'ils n'y fussent provoqués par l'ennemi, et ne se mettaient point en marche avant le lever du soleil (7). Le duel était en usage parmi eux, comme on le voit par l'histoire de Darius (8) et de *Polydamos* (9). Voila tout ce que nous avons pu recueillir de certain sur la discipline militaire des Perses : nous allons voir maintenant, après une aussi longue suite de vicissitudes, dans quel état elle se trouve chez les Persans de nos jours.

Art militaire des Persans. Kurtschi.

Il parait qu'avant le règne d'Abbas I.er il n'y avait pas d'autres troupes réglées en Perse que celle des *Kurtschi*. Ces *Kurtschi* étaient d'excellens soldats, d'origine Tartare : accoutumés en tems de paix comme en tems de guerre à passer leur vie sous des tentes, et à rester presque toujours à cheval, ils rendirent des services im-

(1) Diodor. liv. XI. Hérodot. liv. IV.
(2) Judith. chap. 2.
(3) Xenoph. liv. I.
(4) Curt. liv. III.
(5) Xénoph. liv. VII.
(6) Justin. liv. XI.
(7) Curt. liv. V.
(8) Diodor. liv. XVII.
(6) Pausanias in Eliac.

portans à Ismaél, le premier de leurs Sophis, et contribuèrent beaucoup par leur bravoure à le placer sur le trône. En récompense de leur attachement à sa personne, et de leur zèle pour la réforme d'Ali, ce Prince, comme nous l'avons dejà observé, leur permit de porter un turban rouge semblable au *tay* royal. Abbas qui était extrêmement jaloux de son autorité, et redoutait la puissance de cette milice, fit couper la tête au Général qui la commandait, dépouilla les autres chefs des principaux emplois qu'ils occupaient, réforma une partie de ce corps, et dispersa le reste sur divers points de son royaume. Pour remplir le vuide que cette réforme avait opéré dans son armée, il créa deux autres corps de milice; dont l'un était composé de douze mille fentassins appelés *Tufingtschi* ou arquebusiers, parce qu'ils étaient armés d'arquebuses; et l'autre de dix mille hommes à cheval appelés *Kular* ou esclaves.

Les Kurtschi vivent encore aujourd'hui sous des tentes comme leurs ancêtres, sans jamais se mêler avec les autres Persans, et vivent du produit de leurs nombreux troupeaux. L'arc, le sabre, le poignard et la hâche sont les armes dont ils se servent; ils portent le bouclier sur leur dos, et ont pour coêffure une espèce de casque, des deux côtés duquel pendent sur les joues des garnitures de maille. Ils font la guerre toujours à cheval sous les ordres d'un Général de leur nation, qui porte le titre de *Kurtschi-Baschi*.

Les Tufingtschi *et les* Kular.

Les Tufingtschi combattent à pied et forment une milice semblable à celle des Janissaires Turcs, auxquels Abbas voulait en effet les opposer. Ce corps d'infanterie est le premier qu'on ait vu en Perse depuis l'invasion des Tartares, dont l'usage est de combattre à cheval, et a été encore le premier qui ait eu des armes à feu. Les Kular servent à cheval comme les Kurtschi, et sont armés de la même manière, si ce n'est qu'ils portent un mousquet au lieu de lance. Ils sont, pour la plupart, Georgiens et Circassiens, et sont appelés pour cette raison Kular, qui veut dire *esclave*, parce que les individus de cette condition sont presque tous de ces deux contrées. Cette dénomination est pourtant en quelque sorte ennoblie en Perse, et y passe pour un titre bien au dessus de celui de *Rayet*, qui signifie sujet, et ne se donne qu'aux gens du bas peuple. Abbas fesait beaucoup de cas de ces Kular, et les appelait ordinairement ses Janissaires à cheval; c'étaient tous des hommes choisis et distingués par leur bravoure et leur fidélité.

Les Sufi et les Ziaizeri.

Les *Sufi* et les *Ziaizeri* forment deux corps beaucoup moins nombreux, mais qui sont particulièrement attachés à la personne du Roi. Les premiers furent organisés par Sophi I.er qui leur donna pour armes un sabre, un poignard et une hâche, et sont au nombre de deux cent; les seconds ont été formés en 1654 sous le règne d'Abbas II. Ces derniers, au nombre de six cent, portent un bonnet de drap qui se termine en pointe, avec une large ceinture de drap rouge garnie de plaques d'argent, et sont armés d'un mousquet garni de même et d'un calibre plus gros que celui des mousquets dont se servent les Tufingtschi. Les Sufi et les Ziaizeri forment la garde du palais.

Armes des Persans.

Abbas I.er avait un corps d'artillerie considérable composé de douze mille hommes, dont le chef s'appelait *Topschi-Baschi* ou Général des cannoniers. Mais après la prise de Bagdad, ce corps perdit peu-à-peu son énergie; et à la mort de son chef, qui arriva en 1655, il ne se trouva personne capable de remplir honorablement cette place. Sous Nadir-Shàh, dit Olivier, les Persans se servaient de grosse artillerie avec assez de succès: nous avons vu des canons de différens calibres bien travaillés, et qui avaient été fondus sous son règne. Les Persans en font rarement usage aujourd'hui, et je crois qu'Aga-Mehemet Khàn n'en avait point dans ses expéditions de Tiflis et de Maschied. Toute leur artillerie, au rapport de Jourdain, consiste en un petit nombre de pièces de campagne, et en quelques *zombarek* ou petits canons qui se portent à dos de chameau. Les fusils, du tems d'Olivier, étaient encore à mèche, et plus longs que les nôtres: on les appuyait, pour tirer, sur une petite fourche qui tenait au canon par le moyen d'une charnière. Il y avait dans la cavalerie des hommes qui portaient une carabine, dont ils ne se servaient ordinairement que pour un seul coup. Le plus grand nombre était armé d'une lance, d'un grand sabre recourbé et ayant le taillant en dedans, d'une massue attachée à la selle, et de deux pistolets à la ceinture. Les habitans des bords de la mer Caspienne à l'est, les Turcomans et les Usbeks ne portent en général point d'armes à feu, mais seulement un long sabre recourbé, une lance, quelquss flèches et un poignard à la ceinture: rarement ils ont des pistolets. Leur lance est légère comme celle des Arabes, et composée d'un long bambou avec une pointe d'excellent acier; ils s'en servent avec beaucoup d'adresse. En retraite comme à l'attaque ils sont également habiles à manier

Artillerie.

Fusils, lances, sabres etc.



l'arc : dans ce dernier cas ils se couchent en arrière sur leur cheval la tête pendante derrière la croupe, et dans cette posture lancent, sans jamais s'arrêter, une grêle de flèches sur l'ennemi qui les poursuit. Les cavaliers Persans portent presque tous un corset de maille, des brassards et un casque, quelques-uns même ont un petit bouclier; mais cette dernière arme est plus commune dans l'infanterie. Une autre espèce d'arme offensive dont les Persans se servent encore aujourd'hui quelquefois, c'est le filet, appelé *Kémend*, qui est une longue corde avec un nœud coulant, qu'ils lancent comme les Parthes contre l'ennemi, et avec laquelle ils cherchent à le saisir pour l'entraîner derrière eux. Jourdain rapporte que le Général des troupes du Roi Ismaél-Bey savait s'en servir avec beaucoup d'adresse. Le Kémend *ou filet.*

En tems de paix, il n'y a point d'armée proprement dite, et durant la guerre les troupes sont presque toutes licenciées à l'approche de l'hiver. Il est pourtant vrai de dire que la *maison du Roi* forme un corps nombreux toujours prêt à agir, et que les soldats enrôlés ou désignés pour le service militaire accourent promptement de tous les points de l'empire, et tout armés, au lieu de rassemblement qui leur est indiqué. Les Khàns ou Gouverneurs des provinces sont également toujours prêts à marcher avec les troupes de leur gouvernement, et avec celles qu'ils y levent lorsque le Roi leur en donne l'ordre. L'armée se forme encore de diverses tribus qui vivent éparses dans l'empire, telles que les Curdes, les Turcomans, les Usbeks etc., et ces tribus qui ont leurs chefs particuliers composent ordinairement la plus grande partie de la cavalerie. L'infanterie, qui est une troupe peu estimée, se recrute au moment où l'on en a besoin, et se forme de gens de la campagne pris indistinctement dans toutes les tribus. Voyez un Curde à droite dans la planche 58. Le Général qui commande l'armée prend le titre de *Sardar.* Les Khàns, les Sultans, les Gouverneurs de provinces et chefs des tribus en sont les généraux divisionnaires, pourvu cependant qu'ils soient nommés par le Roi. Les autres officiers sont les suivans, et chacun d'eux a sous ses ordres, savoir; les *Mimbaschi* 1000 hommes, les *Pansab-baschi* 500, les *Yus-baschi* 100, les *Panschia-baschi* 50, et enfin les *Dag-baschi* 10. On voit à la même planche plusieurs soldats d'infanterie et de cavalerie, dont nous avons pris les dessins dans Chardin, et dans Jourdain. *Discipline militaire.*

L'appât du pillage plus que l'obéissance aux ordres du Souverain est ce qui conduit à l'armée les nombreux contingens que lui fournissent les tribus guerrières. Accoutumés à une vie errante, à supporter les intempéries des saisons, et aux fatigues d'une longue marche, les hommes qui les composent abandonnent leurs familles et leurs troupeaux pour embrasser la profession des armes, et passent ainsi, sans difficulté et sans aucun exercice, de la vie civile à l'état militaire. Quelle espèce de tactique et de discipline peut-il y avoir dans une armée composée de pareils soldats?

En quoi consiste l'art de faire la guerre chez les Persans.

L'art de faire la guerre consiste chez les Persans, à voltiger autour de l'ennemi, à faire une invasion subite dans son camp, à lui enlever ses provisions, à le priver d'eau en détournant le cours des rivières, à combler les puits, et à tomber sur lui lorsqu'il succombe de fatigue et de besoins. Leur cavalerie ne sait point mettre d'ensemble dans ses mouvemens, et malgré la rapidité avec laquelle elle exécute ses évolutions, malgré l'habileté de ses cavaliers à manier un cheval, elle ne serait point capable de tenir contre un corps discipliné à l'Européene. Elle ne connait que deux manœuvres, l'une pour l'attaque et l'autre pour la retraite; la première consiste à charger l'ennemi en masse, en se formant ça-et-là en escadrons sur des points opposés; la seconde est de fuir au grand galop, d'arrêter son cheval tout-à-coup, de se retourner sur la selle, de faire feu sur l'ennemi, et de se remettre à fuir. Les Persans ont suivi quelquefois dans leurs guerres contre les Turcs un système funeste aux habitans, mais qui les a souvent délivrés de leurs ennemis. C'était de reconnaître, en arrivant, le point d'attaque, d'emmener toute la population, de devaster le pays entièrement dans une étendue de plusieurs jours de marche, et lorsque l'ennemi s'était enfoncé dans ce désert, de le harceler sans cesse, et l'obliger enfin à se rendre par famine.

Tactique Européenne introduite en Perse par Fath-Ali-Shàh

Mais les mauvais succès de la dernière guerre de Fath-Ali-Shàh contre les Russes, ont fait sentir enfin à ce Monarque la nécessité d'égaler en tactique et en discipline ses ennemis, qui peut-être le cédent à ses troupes en courage; et comme les Persans ont moins de fanatisme et plus d'intelligence que les Turcs, il est parvenu à former en peu de tems à Théhéran, à Tauris et à Schiraz plusieurs régimens exercés à l'Européenne. Le Prince de Tauris se distingue par dessus tous les autres par son enthousiasme pour le nouveau système militaire: lors que le Général Gardanne passa par

cette ville, il invita les officiers Français à commander l'exercice à sa garde selon notre méthode, et voulait retenir Messieurs Verdier et Bontemps pour les perfectionner encore plus dans nos manœuvres. Sir Harford Jones, lors de son passage à Schiraz pour se rendre à Théhéran en janvier 1809, trouva encore ce Prince occupé à former un corps de jeunes gens d'élite, qu'il fesait raser et habiller à la Russe, et auxquels il avait donné pour instructeurs des prisonniers de cette nation; il fesait aussi fabriquer des fusils au lieu de mousquets. Nous pouvons donc conclure de là, que si les Persans avaient des guerres fréquentes avec les nations Européennes, il ne tarderaient pas à en embrasser tout le système militaire, et parviendraient peut-être par leur bravoure à occuper une des premières places parmi les peuples guerriers.

RELIGION.

Ancienneté de la religion des Perses.

La religion des Perses mérite bien de fixer notre admiration par son antiquité; et c'est même une chose des plus étonnantes, que de la voir subsistir encore depuis tant de siècles, et surtout qu'elle se soit conservée jusqu'ici, avec plus de pureté qu'aucune autre religion payenne connue de nos jours. Mais les notions que nous ont laissées les écrivains de l'antiquité touchant cette religion sont si variées, et il y a si peu d'accord dans les descriptions des voyageurs modernes concernant ceux qui la professent aujourd'hui en Perse, et dans l'Inde, qu'il nous faut user d'une critique bien circonspecte pour démêler le vrai du faux, et pour ne présenter au lecteur que ce qui nous parait digne de foi parmi les fables sans nombre qu'on a débitées avec tant de hardiesse sur cette matière.

Zoroastre ou Zerdusht est communément regardé comme le fondateur de cette religion antique; mais son origine est bien antérieure à la naissance de ce philosophe. Il en est qui croyent qu'Elam et Chus apportèrent en Perse la connaissance du vrai Dieu, et la lumière douce et pure de la religion naturelle. Quelleque soit l'opinion qu'on ait à cet égard, nous dirons que la connaissance d'un Dieu créateur et qui gouverne le monde, qu'un sentiment profond mêlé d'amour et de crainte, que le respect envers les parens et les

Les Perses adoraient un Dieu créateur et régulateur du monde.

vieillards, qu'une affection fraternelle pour tout le genre humain, que la sensibilité et la compassion pour tous les êtres animés, etaient les maximes fondamentales de la religion des Perses. La pureté de ce culte souffrit dans la suite une altération assez remarquable, par l'introduction de rites superstitieux, qui se répandirent parmi tous les peuples de l'orient sous le nom de *Sabéisme*. Et en effet, l'idolâtrie dont Mohsin-Fany accuse les anciens Perses dans son ouvrage intitulé *Dabistan* (1), ressemble en quelque sorte à celle des Sabéens, qui adoraient, dit-on, les planètes ainsi que la divinité dont ils les regardaient comme des agens, qui avaient une grande influence sur les choses de ce monde. Mais comme le peu de connaissances que nous avons des dogmes des Sabéens (2) ne nous permet pas de faire une comparaison exacte de leur religion, avec celle que cet écrivain attribue aux anciens Perses, nous passerons à un objet, pour nous d'un plus grand intérêt, qui est la description des idoles, auxquelles les Perses, selon le même auteur, adressaient leurs hommages. Les planètes, dit-il dans son Dabistan (3), étaient représentées sous des images monstrueuses. Celle de Saturne, qui était faite en pierre noire, avait la tête d'un singe, le corps d'un homme, et la queue d'un cochon, voy. la fig. n.° 1 de la planche 59 (4). L'idole de Jupiter était de couleur de terre, et

Adoration des planètes.

(1) Mohsin-Fany était un Mahométan de Cachemire, qui vivait il y a environ un siècle et demi, et composa le Dabistan sur d'anciens MSS. Pehlives, et d'après des traditions qui lui furent communiquées par des docteurs Persans, lesquels professaient encore en secret cette religion, que pratiquaient leurs ancêtres avant Zoroastre. L'authenticité du Dabistan a acquis dernièrement un nouveau degré de certitude, par la découverte d'un livre écrit en langue Pehlive appelé *Dussatir* ou *Zemarawatsir*, qui est cité dans le Dabistan. Voy. Malcolm. *History of Persia* etc. tom. I.er pag. 181, et Wiliam Jones, tom. I. pag. 78.

(2) Ces dogmes nous ont été conservés en partie par les savans de l'Asie depuis l'établissement du Sabéisme; et un Sabéen célèbre, appelé Thébit, qui mourut dans le troisième siècle de l'Egyre (V. Cout. Relig. vol. VI pag. 156) avait écrit un ouvrage, qui est perdu maintenant, sur les dogmes et les cérémonies religieuses des Sabéens.

(3) La description que fait Muhsin-Fany des temples, des idoles etc. des anciens Perses, offre des détails extrêmement curieux. M.r Gladwin a donné une traduction de cette partie du Dabistan, qui a été publiée ensuite dans les Nouveaux Mélanges Asiatiques.

(4) Les dessins de ces idoles ont été faits sur une copie du Dabistan, que Malcolm a eu pour quelque tems dans ses mains.


59
7
1
4
6
3
2
5
A. Biasioli inc.

représentait un homme avec la tête d'un vautour portant une couronne, de laquelle sortaient deux autres têtes, l'une de coq, et l'autre de dragon : de la main droite elle tenait un turban ou une couronne d'étoffe, et de la gauche une cruche de cristal : voy. la figure 2 de la même planche. La statue de Mars était en pierre rouge ayant une figure humaine ; elle tenait de la main droite un cimetère sanglant, et de la gauche qui était levée un fouet de fer : voy. la fig. 3 *idem*. L'image du soleil était en or, et représentait un homme à cheval avec deux têtes, dont chacune portait une couronne à sept pointes ornées de rubis : cette idole, avec des visages d'homme, avait une queue de dragon : elle tenait de la main droite une mince baguette en or, et avait autour du cou un riche collier de pierreries : voy. la fig. 4 *idem*. Vénus était représentée sous une forme humaine, et portait une couronne à sept pointes : de la main droite elle tenait une bouteille, et de la gauche un peigne : voy. la fig. 5 *idem*. Mercure avait le corps et la queue d'un poisson, et sa tête, qui était celle d'un cochon, portait une couronne : voy. la fig. 6 *idem*. La Lune était figurée sous une forme humaine montée sur une vache blanche, et tenant de la main droite un amulette de rubis, et de l'autre une tige de basilic : voy. le n.° 7 *idem*. L'auteur donne ensuite une longue description des temples de ces idoles, des diverses offrandes qu'on leur fesait, et des rites de leur culte. Il observe que les planètes sont des corps sphériques, et que les différentes formes sous lesquelles elles furent représentées étaient celles que prirent leurs âmes, lorsqu'elles apparurent sur la terre aux philosophes et aux saints prophètes.

Origine de l'adoration du feu selon Ferdosi.

L'adoration des corps célestes fut suivie de celle du feu, qui, selon Ferdosi, fut introduite par le Roi Haushung neveu de Kaiomurs. Cet écrivain raconte que Haushung ayant tué avec une pierre un monstrueux serpent qui infestait les montagnes, et la chute de cette pierre sur un rocher ayant été accompagnée d'un grand incendie, il regarda ce phénomène comme un miracle, et ordonna à tous ses sujets d'adorer au même lieu la nouvelle divinité. Dans la nuit qui suivit la première apparition du feu, la montagne parut tout en flammes aux yeux des nouveaux adorateurs : Haushung y fit élever un temple, et institua une fête qui dans la suite prit son nom. Ce Monarque, au rapport du même Ferdosi, commença son règne par déclarer aux Mages une guerre qu'il ter-

mina heureusement, et subsistua dans le culte un nouveau rite à l'ancien.

Zoroastre réformateur de l'ancienne religion des Perses.

Mais celui qui opéra la réforme la plus marquante dans la religion des Perses fut le grand Zoroastre, auquels les écrivains orientaux donnent le nom de Zerdusht, et qui selon eux fut contemporain de Gushtasp quatrième Roi de la dynastie des Caïanites. Si l'éclat d'un nom fameux après la mort peut faire éprouver quelque sentiment de satisfaction aux esprits immortels (1), l'âme de cet homme célèbre, qu'il soit prophète, imposteur ou philosophe, devrait ressentir la plus grande joie, en voyant sa renommée s'étendre dans tout le monde lettré, et subsister encore aujourd'hui depuis tant de siècles. Il y a tant de confusion dans ce que les Grecs ont écrit au sujet de Zoroastre, qu'il est bien difficile de savoir, combien de personnages ont porté ce nom, en quel tems ils ont vécu, et en quoi ils se sont distingués (2). Tous conviennent néan-

(1) C'est ainsi que s'expriment les Lettrés Anglais dans leur Histoire Universelle. Vie de Zoroastre etc.

(2) Arnobe parait en avoir réduit le nombre à quatre, qui étaient; le premier Chaldéen, le second de la Bactriane, le troisième de la Pamphilie, et le quatrième Arménien. Quelques-uns le croyent plus ancien qu'Abraham, et d'autres contemporain de Darius successeur de Cambyse. Uezius prétend c'est le même que Moyse : Grégoire de Tours le prend pour Cham, l'Abbé Banier pour Mesraïm, et Justin dans son Abrégé de Trogus Pompée le fait Roi de la Bactriane; il en est enfin qui le disent disciple d'Elie ou d'Elisée. Parmi tous ces Zoroastres, le nombre de ceux qui, au dire des Lettrés Anglais, peuvent avoir des droits aux honneurs qu'on accorde au véritable Zoroastre, doit se réduire à deux seuls, savoir; le Chaldéen, et le Persan : Stanley a partagé fort-ingénieusement, et avec beaucoup d'impartialité les honneurs entre l'un et l'autre; mais notre histoire mettra cette matière dans son vrai jour, en démontrant qu'il n'y a eu réelement qu'un seul Zoroastre. Si l'on demande ensuite comment les mages de la Chaldée font dériver leur origine ainsi que leur doctrine de ce Persan, et de quelle manière cela peut se concilier avec la chronologie qui place le Zoroastre Chaldéen à une époqne plus reculée, nous répondrons d'abord, que nous ne devons pas être inculpés des erreurs d'autrui; en second lieu, à supposer encore que cette réponse puisse être prise pour un subterfuge, nous observerons que Zoroastre n'a point été l'instituteur des Mages, ni l'auteur d'une nouvelle religion: ce que nous prouverons bientôt; et c'est là ce qui a occasioné cette confusion d'opinions au sujet de Zoroastre. On l'a regardé générale-

moins que ce fut un homme profondément instruit, et le premier des Mages, ou de ces philosophes de l'orient qui joignaient à l'étude de la religion, celle de la métaphysique, de la physique et de l'histoire naturelle. Les écrivains orientaux sont un peu plus d'accord entre eux dans les relations qu'ils nous donnent de cet homme extraordinaire; et ils parlent de lui, non comme du fondateur, mais comme du réformateur de la religion des Mages, réforme dans la quelle il fut assisté, selon eux, par Gushtasp. Les historiens Mahométans assurent, qu'il passa une partie de sa jeunesse en Judée, où il était domestique d'un prophète que les uns appellent Elie, d'autres Esdras, et quelques-uns Daniel; que voulant rivaliser de gloire avec son maître, après avoir acquis beaucoup de connaissances avec lui, il voulut aussi se faire passer pour prophète; mais le saint homme le chassa de son service après l'avoir rendu lépreux. L'aversion des Mahométans pour les Guèbres leur a fait débiter tant de calomnies contre Zoroastre, qu'on ne peut ajouter la moindre foi à ce qu'ils en disent.

Opinion des Parsis sur l'origine de Zoroastre.

Les Parsis prétendent, que Zerdusht était Chinois d'origine; que son père s'appelait *Epintaman* et sa mère *Dodou*; que sa conception et sa naissance furent accompagnées de divers prodiges; et que l'Empereur de la Chine, jaloux de la grandeur future de cet enfant, résolut de le perdre: ce qui obligea Zoroastre à se chercher un asile dans les pays étrangers. Il entreprit de longs voyages, traversa à pied plusieurs fleuves, et, arrivé en Perse, il s'arrêta dans la province de Médie où il se retira dans une caverne, pour s'y livrer uniquement à la méditation et à la prière. Là, un ange lui apparut, et sur le desir qu'il lui témoigna de voir Dieu face-à-face, et d'entendre de sa propre bouche sa sainte volonté, l'esprit céleste le purifia à l'instant, lui banda les yeux, et le transportant de sphère en sphère arriva enfin au dernier ciel, où, après

Zoroastre est enlevé au ciel.

ment comme le fondateur de la secte des Mages, et il est facile de prouver que cette secte est aussi ancienne qu'Abraham, car sa religion était celle des Chaldéens: or il était bien naturel que ceux qui voyaient dans Zoroastre l'auteur de cette même secte, prétendissent qu'il vivait à cette époque; mais s'étant assurés, dans les annales de Perse du tems précis de son existence, plutôt que de renoncer à leur première opinion ils ont mieux aimé faire deux Zoroastres, l'un qui était Chaldéen ou Assyrien, et contemporain de Ninus, et l'autre Persan qui vivait sous le régne de Darius Hystaspe.

avoir reçu des yeux d'ange, il vit Dieu sur son trône environné d'une lumière éblouissante, et dans tout l'éclat de sa majesté. Il y reçut le *Zend-Avesta*, ou livre de la loi, qui lui fut dicté par Dieu même, dont les paroles étaient des flammes: puis ayant pris le livre d'une main, et de l'autre un peu de feu céleste, il fut de nouveau transporté par l'ange dans sa caverne.

D'autres écrivains, sans faire mention de cet enlèvement miraculeux (1), racontent, que Zoroastre composa dans sa retraite plusieurs livres dont il fit hommage à Gushtasp (2); qu'il consacra sa caverne au Dieu *Mithra* Roi et père de tout les êtres, et y traça plusieurs figures mystérieuses représentant le monde, les élémens, les propriétés des planètes, et le double mouvement des astres. Ils ajoutent que, lors de sa sortie de cette solitude, il descendit du ciel un grand feu, qui l'enveloppa sans lui faire le moindre mal; que le Roi et les principaux seigneurs de la Perse instruits de ce prodige allèrent le voir; et qu'ayant reconnu en lui une sagesse surnaturelle, tous embrassèrent la doctrine qu'il enseignait.

Nous ne rapporterons point ici tout ce que les Persans racontent de l'apparition de Zerdhust, lorsqu'il prit pour la première fois le caractère de prophète, et demanda à Gushtasp et à ses sujets l'obéissance due à un envoyé de Dieu. L'envie qu'ont tous les peuples d'exalter les Princes qui les ont gouvernés, et les prophètes dont ils ont suivi les préceptes, a sans doute engagé les Parsis à débiter une foule de miracles et de choses extraordinaires sur le compte de Zerdusht; c'est pourquoi ceux qui voudraient s'en instruire, pourront consulter une relation très-étendue écrite par un Parsis, dont le docteur Hyde nous a donné la traduction, et qui se trouve dans l'histoire Universelle des lettrés Anglais (3). Nous donnerons à nos lecteurs un exposé succinct de sa doctrine plutôt que de ses miracles.

(1) D'Herbelot. Dion Chrys. Porphyrius.

(2) On ignore le tems qu'il demeura dans cette caverne, et le nombre de livres qu'il y écrivit: on dit seulement qu'il porta à Gushtasp douze volumes, dont chacun était composé de cent peaux de mouton: ce qui ne doit pas nous étonner, si l'on réfléchit que l'écriture des anciens Perses occupait beaucoup d'espace, et que Zoroastre écrivit non seulement les principes de sa religion, mais encore sa propre histoire, et les élémens de plusieurs sciences.

(3) Voy. encore Rollin Histoire des Persans.

Zoroastre ne fonda point en Perse un nouveau systême de religion, il ne fit que combattre les superstitions introduites par les Sabéens dans l'ancien culte, et s'appliqua particulièrement à donner aux peuples des notions plus raisonnables de la divinité. Il leur enseigna que l'Etre suprême existe par lui même de toute éternité; qu'il est indépendant, créateur et conservateur de l'univers; et que sa justice, sa sagesse et sa miséricorde sont sans bornes. Il admettait en outre l'existence d'un esprit malfesant appelé *Ahriman*, auteur de tout le mal qui arrive en ce monde: son empire s'étendait sur les ténèbres, et Dieu, selon Zoroastre, se dit un jour à lui même: « Et comment ma gloire pourrat-elle jamais se manifester à l'univers, si rien ne soppose à ma volonté? „ Il créa donc Ahriman, qui, depuis lors, fut toujours son ennemi irréconciliable. Alors la lumière et les ténèbres, le bien et le mal, se confondirent ensemble et se firent la guerre, d'où naquirent ensuite tous les fléaux qui désolent la terre. Mais ce désordre ne durera qu'un certain tems: car Dieu séparera de nouveau la lumière des ténèbres, et rendra la paix aux hommes.

Dogmes de Zoroastre.

Origine du mal.

Zoroastre reconnaissait encore le dogme de la résurrection générale, ainsi que celui des peines et des récompenses dans l'autre vie, et les enseignait sous des récits allégoriques: le quatrième jour après sa séparation du corps, l'âme, disait-il, s'en va au pont *Schinavar*, où elle est rencontrée par les anges *Mihr-Izad* et *Reshu-Izad*, qui pésent dans une balance les bonnes et les mauvaises actions de l'âme qui veut passer ce pont: si les bonnes l'emportent, elle le traverse heureusement, et est transportée par l'ange de lumière, dans un royaume de lumière, où elle goûte une paix et des plaisirs éternels: si, au contraire, les mauvaises actions ont le dessus, elle est aussitôt précipitée dans le *Gehenna*, qui est la région des ténèbres, où elle souffrira des tourmens qui n'auront pas de fin, et ne verra jamais un rayon de lumière. De toutes les vertus qu'il prêchait, celle qu'il estimait le plus, et qu'il recommandait sans cesse à ses disciples, était la charité fraternelle, à laquelle il les excitait par des promesses, et quelquefois même par des menaces. Ce peu de mots sur la doctrine de Zoroastre suffira, pour donner une idée du systême général de sa religion.

Doctrine de Zoroastre.

Résurrection.

Récompenses et peines.

Quant aux rites extérieurs, Zoroastre abolit l'ancien usage de faire les sacrifices en plein air et sur le haut des montagnes, où l'on entretenait continuellement le feu sacré; il fit construire le

Réforme du culte extérieur.

Construction des temples ou Piræa.

premier dans toute la Perse des temples appelés *Piræa* par les Grecs, qui étaient consacrés à cette divinité, afin qu'elle ne fût pas sujette à s'éteindre à chaque instant. Dans le commencement, on ne voyait dans ces temples que quelques lampes, devant lesquelles le peuple fesait ses prières; mais dans la suite on en bâtit de magnifiques, où l'on éleva des autels distinés à la conservation du feu sacré.

Liturgie.

Il institua aussi une nouvelle liturgie, que les Persans croyent lui avoir été apportée du ciel, et qui jusqu'ici n'a pas souffert la moindre altération, malgré que la langue qui lui est propre soit oubliée depuis bien long tems, et que les prêtres eux mêmes l'entendent peu. Il partagea les ministres de la religion en deux classes; l'une qui était composée de *Mugh* ou de simples prêtres, du nom desquels dériva celui de mages si célèbre dans les annales des Perses; et l'autre qui comprenait les *Mubad* ou inspecteurs, dont la dignité, selon Prideaux, correspondait à celle de nos évêques. Ces Mugh et ces Mubad étaient subordonnés à un Archimage ou grand prêtre, appelé *Mubad Mubadan*: Zoroastre lui même avait pris cette place, et fixé sa résidence dans la ville de Balch, où il gouvernait ses mages, et les instruisait dans toutes les sciences. La haute réputation qu'ils s'était acquise, et qu'il conserva par l'austérité de sa vie et l'étendue de ses connaissances, l'autorisa à recommander à ses successeurs l'observation de ses règles, et l'application à l'étude.

Nouvelle hiérarchie.

Devoirs de religion prescrits par Zoroastre.

Les principaux devoirs que prescrit sa religion sont les suivans. « Quelle que chose qui te soit présentée bénis Dieu. -- Aime ton père et ta mère, si tu veux vivre long tems. -- Celui qui fait l'aumône est vraiment homme. -- Marie toi dans ta jeunesse: ce monde n'est qu'un passage; il faut que ton fils te suive, et que la chaîne des êtres ne soit pas interrompue. -- Il est certain que Dieu a dit à Zoroastre, lorsque tu seras dans le doute si une action est bonne ou mauvaise, ne la fais pas. -- Que les grandes libéralités soient répandues sur ceux qui en sont les plus dignes, car ce qu'on donne aux indignes est perdu; mais s'il s'agit du nécessaire, quant tu manges, donne aussi à manger même aux chiens. -- Celui qui exhorte les hommes à la pénitence doit être sans pêché; que son caractère soit bon; que son âme soit sensible à l'amitié; que son cœur et sa langue soient toujours d'accord; qu'il s'abstienne de tout vice, de toute injustice; qu'il soit un exemple de bonté devant le peuple de Dieu. -- Le mensonge est une

chose infâme, lors même qu'il serait utile. -- N'aye jamais de familiarité avec les courtisannes; ne cherche point à séduire la femme d'autrui -- Abstiens toi de tout vol, et de toute rapine. -- Que ta main, ta langue et tes pensées soient exemptes de tout péché. -- Dans l'affliction offre à Dieu ta patience; dans la prospérité rends lui grâces. -- Jour et nuit pense à faire du bien; la vie est courte. -- Si devant rendre aujourd'hui service à ton prochain tu attends à demain, fais pénitence. „

Le Zend-Avesta ou la Bible des Perses.

Ces préceptes et autres de morale et de discipline sont contenus, suivant les écrivains orientaux, dans le Zend-Avesta, qui est la Bible des Persans. Cet ouvrage, qui est écrit en caractères extrêmement anciens, est divisé en vingt un traités, dont chacun s'appelle *Neschik*, qui, en Persan, veut dire partie. Chaque traité a un titre, qui indique le sujet dont il traite. Le premier, intitulé *Zend*, renferme la liturgie et les principaux dogmes de la religion; le second est appelé *Pazend*, qui veut dire appui du Zend, parce qu'il contient l'exposé des raisons sur lesquelles reposent les maximes énoncées dans la première partie; le seizième nommé *Zeratusht-nama*, comprend la vie de Zoroastre écrite par lui même; le vingtième, qui a pour titre *Bizishk-nama*, ou livre de médecine, traite des propriétés des médicamens et de la manière de les employer; la plupart des autres a rapport à l'astrologie judiciaire. Ainsi les écrits de Zoroastre renferment, non seulement les principes de sa religion, mais encore ceux de la science des Mages, et c'est pour cela qu'il recommande à tous ses successeurs dans la dignité d'Archimage, d'acquérir une connaissance parfaite de toutes les choses utiles (1). Quelques auteurs prétendent, qu'il a même prédit la venue

(1) Il est bien difficile de savoir ce qu'on doit croire des actions de Zoroastre d'aprés les relations des écrivains orientaux. Euseb (*Praep. Evang.*) parle d'un recueil de connaissances physiques écrit par ce grand homme: Suidas (*in voce Zoroast.*) lui attribue quatre livres sur l'histoire naturelle, outre un qui traite des pierres précieuses, et cinq autres des étoiles. Pline (Hist. nat. liv. XXVI. c. 21) dit que Zoroastre a fait deux millions de vers, qui ont été commentés par Hermippe, un traité d'agriculture, et un livre de visions. Mais ses oracles sont, de tous ses ouvrages, celui que les Grecs regardent comme le plus recommandable: il nous en reste quelques fragmens, dont on peut garantir l'authenticité. Porphyre les regarde comme controuvés, et c'est l'opinion qu'en a aussi Saint Jean Chrysostôme *in vita Babylae martyris.* Le fameux

du Messie; et que les Mages qui vinrent de l'orient à Bethléem pour l'adorer, en suivant l'étoile qui leur était apparue dans leur pays, étaient des disciples de Zerdusht. Ceux qui auraient la curiosité de lire cette relation, que d'autres savans traitent de fable méprisable, pourront consulter l'ouvrage de Hyde sur l'ancienne religion des Perses.

Mort de Zoroastre.

Le ministère de cet homme extraordinaire, si l'on en croit les témoignages les plus authentiques, ne dura pas plus de cinq ans, c'est à dire depuis le moment où il se présenta à Gusthasp, jusqu'à celui où il périt dans le sac de Balch, qu'il avait choisi pour lieu de sa résidence. Arjasp qui régnait à Turan s'étant emparé de cette ville pour s'opposer, selon Mirkkond, aux efforts de Gusthasp, qui voulait obliger lui et ses sujets à embrasser la doctrine de Zerduhst, y fit massacrer le prophète et les soixante dix prêtres qui étaient avec lui. Les temples qu'il avait élevés furent tous détruits, et le feu sacré fut éteint dans le sang des Mages.

Diversité des opinions sur ce personnage.

L'opinion des écrivains varie au sujet de ce personnage célèbre. Les Parsis l'ont toujours regardé comme un homme inspiré du ciel, et ont encore aujourd'hui sa mémoire dans la plus haute vénération. Plutarque, Porphyre, Dion Chrysostôme et autres anciens en ont parlé avec beaucoup d'éloges; mais les auteurs Chrétiens et Mahométans en disent tout le mal possible. Les lettrés Anglais, dans leur Histoire universelle (1), trouvent très-injustes les imputations de ces derniers. Zoroastre, en homme éclairé et en philosophe vertueux, ayant observé que l'idolâtrie et la superstition avaient corrompu l'ancien culte, tenta de ramener les Perses à la simplicité de la religion

Prince de la Mirandole a donné quelque poids aux oracles dans une lettre adressée à Ficino. Quelques-uns de ces oracles furent publiés à Paris en 1563 avec des commentaires de Gemiste Pléton: en 1607 on en fit une nouvelle traduction, qui fut publiée dans la même ville avec un commentaire de Psello. François Patrizio, lettré Vénitien, en fit une traduction latine, qu'il publia, et augmenta de beaucoup de choses tirées de Proclus, d'Hermètes, de Simplicien etc. On les trouve encore dans le *Trinum magicum* de César Longin, *Francfort*, 1673. Stanley les publia en 1661 dans son histoire de la Philosophie Chaldéenne. Jean Le-Clerc a reproduit ces oracles en grec, avec une version latine accompagnée de notes savantes, à la fin de ses œuvres philosophiques. *Amsterdam*, 1722.

(1) Tom. IV. pag. 56. etc.

naturelle, qu'ils avaient professée dès les premiers tems de leur monarchie. Il trouva le culte du feu et du soleil déjà établi, et crut à propos de le conserver, en réformant seulement les abus qui s'y étaient introduits, et en recommandant à ses disciples de regarder le feu et le soleil comme le symbole de la divinité, et d'adresser leurs hommages, non à ces objets visibles, mais à l'Etre suprême dont ils sont l'image. Par de justes égards pour l'opinion dominante, il laissa subsister le dogme des deux principes, l'un bon et l'autre mauvais; l'un auteur de la lumière et source de tout bien; l'autre père des ténèbres, et la cause des guerres, des maladies, des délits, et de tous les maux physiques et moraux qui affligent la terre. Il enseigna néanmoins à ses disciples, que ces deux principes ne sont pas coéternels ni égaux en puissance; que Dieu s'était quelquefois servi des hommes pour faire la guerre au mauvais génie Ahriman; qu'il l'avait vaincu, et aurait pu l'exterminer; mais qu'il voulut le laisser encore exister pour trois mille ans. Voilà ce qu'ont pu imaginer de mieux les plus grands philosophes sans le secours des lumières de la révélation, pour expliquer l'origine du mal. Le célèbre Prideaux (1), en parlant du *Sad-der* ou abregé du Zend-Avesta, loue singulièrement les maximes de morale qu'il renferme; mais il est fâché d'y voir, que Zerdusht ne connût pas l'inceste; qu'au contraire il déclare qu'il n'y a rien d'illicite à cet égard, et qu'un homme peut épouser sa sœur, sa fille et même sa mére. Mais cet auteur ne cite à l'appui de son opinion sur cette dernière partie de la doctrine de Zoroastre, ni le *Sad-der*, ni aucun autre ouvrage sorti de la plume de quelque Parsis accrédité, et n'a consulté sur cela que l'autorité de Diogène Laerce, de Strabon, du Juif Philon, de Tertullien, et de Clément d'Alexandrie, auteurs qui se sont souvent trompés sur d'autres sujets. Nous savons cependant, à n'en pas douter, que ces mariages illicites étaient antérieurs à Zoroastre; que l'inceste, s'il faut en croire les auteurs Grecs, était familier aux Rois Perses; et que cet usage se perpétua chez les Parsis jusqu'à la conquête de leur pays par les Arabes: d'où l'on pourrait conclure seulement, que ce législateur ne mit pas autant de zéle qu'il en aurait fallu pour l'abolition d'un pareil abus.

Portrait de Zoroastre.

Si, d'après tout ce que nous venons de rapporter sur cet illustre personnage, quelques-uns de nos lecteurs désiraient savoir comment

(1) Histoire de l'ancien et du nouveau Testament, p. I. liv. IV.

il est représenté dans les anciens monumens de la Perse, nous ne croirions pouvoir mieux les satisfaire qu'en les renvoyant aux sculpteurs de Chermanschia, dont nous avons fait mention plus haut. On croit que ce prophète est le personnage qui se voit à la planche 51 à côté de deux Monarques de Perse. Il a sous ses pieds une étoile, et la tête ceinte d'une gloire ou couronne de rayons. Les Parsis ou Guèbres assurèrent Malcolm, que dans les ouvrages de peinture et de sculpture de la Perse, Zoroastre est presque toujours représenté avec cette couronne de rayons.

La religion de Zoroastre est professée par les Persans actuels, c'est-à-dire par les Guèbres ou Gaures.

Culte qu'ils rendent au feu et au soleil.

Malgré toutes les révolutions dont leur empire a éte le théatre, les Guébres ou Gaures, de la religion desquels nous avons déjà dit quelque chose dans la description de l'Indostan, observent encore à présent les lois religieuses et la liturgie qu'ils tiennent de Zoroastre. Ils ont en grande vénération le feu, qu'ils regardent comme un emblême de la divinité; mais ils ne l'adorent pas, et adressent directement à Dieu leurs prières: ils révèrent aussi le Soleil, comme l'être qui approche le plus de la nature du feu, parce qu'il est, selon eux, le plus bel ouvrage du créateur, et le lieu où il a placé son trône. Lorsqu'ils prient de jour, ils se tournent vers le Soleil, et la nuit vers la Lune. Malgré que les Parsis n'adorent réelement que l'Etre suprême, et qu'ils ayent en horreur l'idolâtrie, leur culte n'en a pas moins donné lieu à des interprétations défavorables contre eux. Les Grecs, qui, jugeant de ce peuple d'après leurs idées superstitieuses, se trompèrent les premiers, et les Romains auxquels ils transmirent leurs opinions, publièrent les uns et les autres que les Perses adoraient le feu, qu'ils invoquaient le soleil et la lune, qu'ils fesaient des sacrifices aux élémens, et qu'ils rendaient un culte idolâtre à Ninus, à Bélus et autres divinités.

Pirées.

Les Arabes et les Tartares ayant détruit la plupart des *pirées*, les Parsis se trouvent réduits pour l'ordinaire à faire leurs prières devant le feu de leurs propres foyers; ils ont peu de temples où l'on conserve encore le feu sacré: on assure que dans la province de Kerman, où les Guébres sont en plus grand nombre, il y a un pirée principal bâti sur une montagne, et desservi par une communauté de prêtres, qui ont dans le même lieu une académie, avec un grand nombre de disciples qu'ils y instruisent. Les Guébres entretiennent dans ce temple le feu sacré, qui, selon eux, brûle sans interruption depuis Zoroastre; et l'on prétend que l'accès n'en est permis à aucun étranger, et qu'on y célèbre les mystères les plus


A Biasioli fece

secrets. Herbert fait mention d'un autre temple qui se trouve dans le Korasan, sur une montagne appelée *Albors* : il consiste en une basse et petite chapelle, au milieu de laquelle on voit un autel élevé sur quelques gradins, et au pied de cet autel une fosse où l'on conserve le feu sacré. La planche 60 représente un de ces pirées.

Cérémonies qui s'y font.

Lorsque le peuple s'assemble pour adresser à Dieu ses prières, le prêtre se révêt d'une robe blanche (1), met une mître sur sa tête, et se couvre la bouche d'un voile léger, pour ne pas souiller de son soufle le feu sacré : voy. les fig. de la même planche. Il tient d'une main un rituel, et de l'autre quelques baguettes qu'il jette sur le feu, en récitant à voix basse certaines prières. Les assistans font les leur sur le même ton de voix, et posent sur le feu leurs offrandes, qui consistent en fruits, en huile, en parfums et en perles, selon les moyens d'un chacun. Avant que le peuple sorte du pirée, le prêtre lui adresse cette ehxortation. « Dieu a donné le feu à Zoroastre comme un emblême de sa majesté invisible : vous devez l'honorer et le respecter comme une émanation de la source de lumière : vous devez la même vénération au soleil et à la lune, qui sont des images visibles de sa toute-puissance. „

Usages particuliers.

La loi de Zoroastre ne défend aucune espèce d'aliment : néanmoins les Guèbres, par une sorte d'égard pour les Mahométans et les Banians parmi lesquels ils vivent, s'abstiennent de manger de la viande de cochon et de vache. Ils font l'offrande dans le temple d'une petite partie des animaux qu'ils ont tués pour leur usage, et prient *Hormisda-Choda*, nom qu'ils donnent à Dieu, de les pardonner d'avoir privé de la vie ses créatures afin de conserver la leur.

Initiation des Guèbres.

Voici les cérémonies qui sont en usage chez les Guèbres, pour l'initiation de leurs enfans dans les mystères de leur religion. L'enfant dès qu'il est né est porté au pirée, s'il y en a un dans le pays ; le prêtre verse un peu d'eau dans un petit canal de bois, par lequel elle entre dans la bouche de l'enfant, et prie Dieu de le préserver de la corruption, et des impuretés originelles qu'il a reçues de son père et de sa mère. Lorsqu'il a atteint l'âge de sept

(1) Malgré que la couleur qui plait le plus aux Parsis soit le rouge, ou le jaune tirant sur le rouge, parce que ces deux couleurs ont une certaine ressemblance avec celle du feu, leurs prêtres sont néanmoins vêtus de blanc lorsqu'ils exercent leurs fonctions.

ans, on le porte au temple de nouveau : le prêtre lui fait quelques demandes, et lui enseigne certaines prières que l'enfant répète, tandis qu'on le tient la bouche sur le feu, couverte d'un voile, de peur que son souffle ne profane cet élément divin : les prières étant achevées, le prêtre lui donne à boire de l'eau, avec un peu d'écorce de grénadier à mâcher, pour le purifier intérieurement : ensuite il le met dans une petite cuve, et après lui avoir lavé tout le corps, il le revêt d'une chemise de lin, et le ceint d'une ceinture de poil de chameau tissue de ses propres mains, que le prosélyte est obligé de porter tout le tems de sa vie, s'il ne veut point perdre les grâces attachées à son initiation ; puis il finit en lui recomandant d'avoir en horreur l'idolâtrie, et d'observer religieusement les préceptes de la loi. Voy. la planche 61.

Mariages. Les prêtres ne peuvent avoir qu'une seule femme, hors le cas de stérilité, où il leur est permis d'en chercher une autre pour avoir des enfans, n'y ayant rien de plus méritoire, selon leur loi, que de *multiplier les fidéles* au moyen de mariages légitimes : ils ne peuvent cependant contracter ce second mariage sans le consentement de la femme stérile ; mais cette faculté est absolument interdite aux Mubad et à l'Archimage. La croyance où sont les Guébres, que celui qui a été marié jouit d'un bonheur plus grand dans le paradis, fait qu'ils marient après leurs décès tous ceux qui sont morts dans le célibat. *Cérémonies nuptiales.* Les cérémonies du mariage sont à-peu-près les suivantes. Les deux époux sont assis auprès l'un de l'autre sur le même lit : à côté de chacun d'eux est un prêtre, et derrière sont les parens du mari et de la femme. Le prêtre qui est près de l'époux met un doigt sur le front de l'épouse, en disant : « Voulez vous cet homme pour votre mari ?, et après qu'elle a répondu affirmativement, l'autre prêtre du côté de la femme en fait autant avec le mari : les deux époux s'étant donné ainsi leur consentement mutuel se prennent par la main. Le mari remet à la femme quelques pièces de monnoie, comme un gage de l'obligation qu'il contracte de pourvoir à tous ses bésoins, et la femme déclare que tout ce qu'elle posséde appartient au mari. Alors les prêtres répandent un peu de riz sur les deux époux, en signe de la fécondité qu'ils leur souhaitent. Toutes ces cérémonies se célèbrent devant le feu. Voy. la planche 62.

Cérémonies funèbres. Les Guébres ne sont point dans l'usage d'enterrer ni de brûler leurs morts, dans la crainte de souiller la terre et le feu par le


62
Bottigella inc.



contact des cadâvres. Ils ont, selon Chardin, une grande tour en plein champ, qui leur sert de cimetière: celle qu'on voit dans les environs d'Ispahan peut donner une idée de toutes les autres sépultures de ce genre. Elle consiste en un édifice en pierres, de forme ronde, d'environ trente cinq pieds de hauteur et de quatre vingt dix de diamètre, il n'a ni portes ni fenêtres, mais seulement un petit escalier circulaire qui va du bas en haut de cette tour: les prêtres chargés des funérailles y montent par une échelle portative, et tirent en haut avec des cordes les cadâvres, qu'ils traînent ensuite par l'escalier intérieur jusqu'au fonds de cette tour, où ils les étendent sur des matelas les uns à côté des autres, la tête appuyée sur un coussin, vêtus de leurs habits, le visage découvert, et les bras croisés sur la poitrine: ils mettent ensuite à côté d'eux des comestibles, des fruits, des fioles pleines de vin, des tasses, des couteaux et autres ustensiles. Lorsque cet espace est rempli, on jette les cadâvres les plus anciens dans une fosse creusée au milieu, pour faire place aux nouveaux. Le prêtre qui préside à ces cérémonies les termine en adressant aux assistans ces paroles. « Notre frère était composé de quatre élémens: que chacun d'eux reprenne donc ce qui lui appartient: que la terre retourne à la terre, l'air à l'air, l'eau à l'eau et le feu au feu ». Nous croyons inutile de rappeler ici les relations que Lord Ovington et Mandeslo nous ont données des cérémonies funèbres des Guèbres, et dont nous avons parlé dans la description de l'Indostan.

Le Sabéisme moderne.

Quelques écrivains prétendent que le Sabéisme, une des plus anciennes religions du monde, et qui subsiste encore en partie dans la Perse occidentale, et sur les bords du Tygre et de l'Euphrate, a pris son origine en Chaldée, et emprunté plusieurs de ses rites de la religion hébraïque. On ignore quel a été le fondateur de cette religion; mais on convient généralement, qu'elle n'était, comme nous l'avons observé au commencement, qu'une idolâtrie grossière, et que la morale en était très-corrompue. Ses erreurs se propagèrent en Perse vers la naissance de la seconde dynastie, et Zoroastre, malgré tous ses efforts, ne put les y déraciner entièrement (1).

(1) Une preuve que le Sabéisme est encore suivi en quelque manière par les savans de la Perse, c'est, dit Malcolm, l'introduction des présages faite à Schiraz en 1800 par l'astrologue du Roi, dans laquelle, après avoir loué le créateur de la terre, du ciel et des astres, il décrit

Les Sabéeus modernes reconnaissent un Etre suprême auquel ils associent plusieurs autres divinités, telles que le soleil, la lune, et les autres astres. Ils prient trois fois par jour savoir, le matin, à midi et le soir; ils ont trois carêmes par an, l'un de sept jours, l'autre de neuf, et le troisième de trente: ils admettent un paradis et un enfer; mais ils croyent, qu'après de longues souffrances, les damnés obtiennent enfin leur pardon.

Banians. Les Banians ou Indiens forment en Perse une autre secte bien plus étendue que la précédente: car dans les derniers tems, on comptait dans la seule ville d'Ispahan plus de vingt mille individus qui la professaient. Le gouvernement leur a permis de bâtir des temples, et d'offrir des sacrifices à leurs divinités. Mais nous avons traité assez au long de cette religion à l'article de l'Indostan.

Juifs. Les Juifs de la Perse descendent des anciens Hébreux qui furent emmenés captifs et transportés, partie dans la Médie, et partie à Babylone environ six cents ans avant le Christ. Ils sont maintenant répandus dans l'Azerbijan, dans la Parthie, dans les deux Caramanies, dans le Mazanderan, et le long du golfe Persique.

Arméniens Chrétiens. Le nombre de Chrétien en Perse est bien supérieur à celui des Juifs, et il y en a de diverses communions. Les *Arméniens* sont pour la plupart schismatiques; les Chrétiens surnommés de Saint Jean sont d'une plus ancienne origine: les Georgiens suivent à-peu-près le même rite que les Grecs; et les Chrétiens occidentaux, dont le nombre est peu considérable, sont presque tous protestans: les uns sont attachés aux compagnies d'Angleterre et de Hollande, et les autres au service du Roi en qualité d'ouvriers. *Antiquité des Chrétiens d'Arménie.* Les Arméniens croyent avoir reçu le Christianisme peu de tems après son institution d'un certain Saint Grégoire, qu'ils appellent l'*illuminateur*, parce qu'il leur a apporté la lumière de l'Evangile. Ils comptaient dans ces derniers tems une suite non interrompue de plus de deux cents patriarches, dont plusieurs ont souffert le martyre pour la foi. Les Arméniens croyent avec les Grecs que le Saint Esprit procéde, non du Père et du Fils, mais du père par le moyen du Fils, et avec les Eutichéens qu'il n'y a qu'une seule nature en Jesus Christ.

Saturne, Jupiter, Mars, le Soleil, Vénus, Mercure, et la Lune, qui sont regardés chacun dans leurs orbites comme autant de Génies qui obéissent aux ordres du Tout-puissant, selon les attributs que leur a prêtés le Paganisme.

61.



Gallo Gallina inc. *A. Biasioli fece A.T.*

Ils admettent les trois premiers Conciles œcuméniques, et n'en reconnaissent point d'autres : ils ne rendent aucun culte aux images, sans en excepter même la croix, et ne croyent pas à l'existence du purgatoire. Leurs prêtres se servent du pain ordinaire pour la consécration ; ils ne mêlent point l'eau et le vin dans le calice, et communient le peuple sous les deux espèces. Ils ne reconnaissent point la primatie du siége de Rome.

Arméniens catholiques.

Cependant, un Dominicain appelé Barthelemy, de Bologne, ayant pénétré dans la haute Arménie vers le commemcement du quatorzième siècle, convertit à la religion catholique plusieurs villages des environs de Maxivan. Figueroa y trouva en 1618 environ douze cents catholiques, qu'on appelait *Arméniens Francs*, lesquels étaient sous la direction de quelques Missionnaires Dominicains, qui avaient trois ou quatre petits couvens dans ce district : le supérieur de la Mission portait le titre d'évêque de Maxivan.

Clergé schismatique.

Le clergé schismatique est composé d'un patriarche, de plusieurs évêques, et d'une multitude de prêtres et de moines : le patriarche fait sa résidence à *Echs-Miasin*, fameux monastère de la haute Arménie, à deux lieues d'Erivan : il étend sa jurisdiction sur une vingtaine d'Evêques, et achète fort-cher cette dignité des Princes Mahométans ; mais il ne tarde pas à se rembourser de cette dépense, en vendant à son tour les évêchés et autres prélatures. Les moines Arméniens sont tous de l'ordre de Saint Basile, et c'est ordinairement parmi eux que se prennent les évêques. Là, on ne trouve point d'ecclesiastiques sans fonctions, ni de prélats sans caractère : tous les membres du clergé doivent être prêtres, et ces prêtres peuvent avoir chacun une femme ; mais il ne leur est pas permis de se marier deux fois.

Jeûnes et autres usages.

Ces Chrétiens sont obligés à des jeûnes fréquens, qu'ils observent avec une rigueur scrupuleuse : leur grand carême dure cinquante jours, et ils en ont dix autres petits d'une semaine chacun : ils jeûnent en outre tous les mercredis et vendredis, excepté ceux depuis Pâque jusqu'à l'Ascension : pendant ces jours d'abstinence ils ne font qu'un seul repas vers le soir, et ne mangent ni miel, ni légumes, ni fruits ; toute communication charnelle leur est même interdite avec leurs femmes.

Les laïcs ainsi que les prêtres se font tonsurer : cette marque distinctive est regardée comme essentielle pour quiconque professe le christianisme : les prosélytes, Payens ou Musulmans, portent tous

sur le front le signe de la croix qu'on leur y a imprimé avec un fer chaud, pour leur apprendre à rendre hautement témoignage de de leur foi. Les funérailles de ces Chrétiens sont accompagnées d'une cérémonie fort-singulière, qui est de promener autour de l'eglise un agneau, lequel est ensuite immolé, coupé en morceaux, et distribué aux assistans. Leurs temples sont des édifices qui n'ont rien ou presque rien de remarquable : on n'y voit aucune ornement de peinture ni de sculpture, mais seulement un autel tourné vers l'orient, sur lequel le prêtre célèbre une fois par jour le saint sacrifice à la vue du peuple.

Chrétiens de Saint Jean.

On trouve encore en Perse une autre classe d'individus, qui portent aussi le nom de Chrétiens, malgré que la religion qu'ils professent soit un mélange grossier d'idolâtrie, de judaïsme, de christianisme et de mahométisme. On les appelle *Chrétiens de Saint Jean*, et *Chrétiens Sabéens* ; ils habitent dans la province du Chusistan au nombre, dit-on, d'environ vingt mille familles, et connaissent pour leur premier apôtre Saint Jean Baptiste, dont ils placent le tombeau dans la ville de Chuster, capitale de cette province. Ils nient que Jesus Chris soit fils de Dieu, et ne le regardent, à l'exemple des Mahométans, que comme un grand prophète: ils ont perdu depuis long tems leurs anciens livres, et n'en conservent plus qu'un seul où sont contenus tous les dogmes de leur religion. Ils croyent que Dieu est corporel; qu'il a eu un fils nommé Gabriel ; que les anges et les démons étant également corporels sont mâles et femelles ; et que l'état de la vie future ne diffère de celui de la vie présente, qu'en ce que le premier sera plus heureux et plus parfait que le second. Ils admettent le jugement universel, et croyent que ceux qui meurent dans l'enfance sont retenus dans un certain lieu, jusqu'à ce que leur accroissement soit achevé, pour être ensuite récompensés ou punis dans ce jour fatal. Ils prétendent que tous ceux qui auront suivi leur croyance seront infailliblement sauvés, après avoir expié la peine de leurs péchés. Il ont aussi des évêques et des prêtres, dans les familles desquels les dignités sont héréditaires, comme autrefois chez les Juifs: il leur est permis de se marier, mais avec une femme de la virginité de laquelle ils soient parfaitement sûrs, car autrement leur descendance serait privée des honneurs du sacerdoce. Leur habillement consiste en une robe blanche et en une espèce d'étole rouge. Le dimanche est un jour sacré pour eux.

Leurs dogmes.

Leur clergé.

Ces Chrétiens mettent autant de scrupule que les Juifs et les Mahométans dans leurs purifications: ils regardent comme immonde la chair des animaux tués par ces derniers, et refusent de manger et de boire dans des plats ou des vases qui leur ont servi. Leurs mariages se font d'une manière assez singulière. Le prêtre et les parens de celui qui veut se marier, vont demander la femme qu'il recherche dans la maison de son père: interpellée par eux si elle est vierge, ils l'invitent, sur sa réponse affirmative, à en faire le serment, et s'ils ne s'en tiennent point à cette déclaration, ils la font visiter par la femme du prêtre. Lorsque celle-ci l'a reconnue telle, les deux époux sont conduits au bord du fleuve pour y être baptisés; ensuite ils viennent à la maison de l'époux, et s'asseyent l'un à côté de l'autre, tandis que le prêtre récite sur eux certaines prières ordonnées en pareil cas. Après qu'elles sont finies, il prend un livre d'astrologie appelé *Faal* ou le *Destin*, pour y chercher l'heure propice à la consommation du mariage: cet acte accompli, les époux s'en vont trouver l'évêque, devant lequel le mari jure d'avoir trouvé sa femme vierge: sur cela l'évêque leur donne sa bénédiction et l'anneau nuptial, puis ils sont baptisés de nouveau. Si l'époux refuse de prêter ce serment, l'évêque refuse de les bénir, et charge un simple prêtre de le faire pour lui: dans ce dernier cas, l'épouse passe aux yeux de tout le monde pour une prostituée. Ces Chrétiens peuvent avoir plus d'une femme dans le même tems, mais le divorce leur est interdit: il est également défendu à leurs veuves de contracter un second mariage, et les hommes ainsi que les femmes ne peuvent se marier que dans leur tribu.

Purifications.

Mariages.

La religion dominante en Perse est la Mahométanne, dont nous avons déjà parlé dans le costume des Arabes: c'est pourquoi nous ne rapporterons ici que ce qui est particulier à la croyance des Persans, et aux points fondamentaux qui divisent les deux sectes d'Ali et d'Omar.

Le Mahométisme.

Le Mahométisme, après la mort de son fondateur, vit éclore dans son sein un grand schisme, qui prit son origine dans les prétentions ambitieuses des Emirs à la succession. Abubeker beau-père de Mahomet, et Ali son neveu et son gendre, aspiraient l'un et l'autre à la dignité de Calife, ou de vicaire du prophète; mais la fortune se déclara en faveur du premier, qui obtint le sacerdoce. Après la mort d'Abubeker qui eut lieu deux ans et demi après, Omar,

Origine du schisme qui divise les Turcs et les Persans.

l'un des capitaines de Mahomet, succéda aux droits du défunt; et son règne, qui dura dix ans, fut si puissant et si glorieux, qu'Ali fut réduit aux dernières extrémités, et à voir la Perse devenir, sous son Califat, une province de l'empire Arabe. Omar étant mort, son parent Othman entra dans ce champ de discordes; il se fit proclamer successeur de Mahomet, et ne fut pas moins heureux qu'Omar. A la mort d'Othman, Ali fut enfin déclaré par les deux factions contraires paisible possesseur du droit, qui fesait l'objet de leurs querelles.

Les Chias *et les* Sunnites.

Les Persans et les Turcs ne s'accordent point entre eux, non seulement sur la succession de Mahomet, mais même sur l'explication de l'Alcoran. Les Persans ne veulent reconnaître que le texte d'Ali et des Imans ses successeurs, tandis que les Turcs soutiennent qu'on ne doit suivre que ceux d'Abubeker, d'Omar et d'Othman, qui diffèrent en beaucoup de choses du premier. Les sectateurs d'Ali s'appellent *Chias*, et ceux d'Abubeker *Suni*: la première de ces deux sectes est particulièrement répandue en Perse, et la seconde suit la religion des Turcs, des Tartares, des Mogols de l'Inde, et de la plupart des peuples Mahométans. Ces derniers donnent à leur religion le nom d'*Islam*, qui veut dire *sujétion ou soumission aux préceptes de Dieu*, et ils prennent celui de *Muselmon*, dont nous avons fait le mot de *Musulman*, c'est-à-dire *du nombre des fidéles.* Les Chias regardent Ali comme le successeur légitime de Mahomet, et prétendent qu'Abubeker, Omar et Othman ne sont que des usurpateurs: ils accusent Omar d'avoir corrompu le texte des livres sacrés, et d'y avoir inséré plusieurs passages hétérodoxes, qui ne se trouvent point dans la Bible d'Ali. Chacun d'eux croit que quiconque vit dans une secte contraire à la sienne ne peut être sauvé: ils se haïssent et se maudissent réciproquement dans les exercices de leur religion.

Prétentions des Chias.

Les Mahométans de la secte de Suni réduisent à deux seuls les articles de leur croyance, savoir; *Qu'il n'y a qu'un seul Dieu, et que Mahomet est son envoyé.* Les Persans y en ajoutent un troisième; *Ali est le vicaire de Dieu.* Ils soutiennent que ce vicariat n'a été légitimement rempli que par Ali, et par les onze Imans de sa race, et que les autres Princes qui ont pris le titre de Calife doivent être regardés comme des usurpateurs. Ces Imans descendaient de Mahomet par le mariage de sa fille unique; mais aucun d'eux n'a pu jouir réelement du Califat, ni même en exercer

les fonctions, si ce n'est dans un coin de la Perse, à l'exception de Hassan fils d'Ali, qui, encore fut dépouillé de cette dignité par Moavia chef des Califes Ommiades. Hussain ou Hussein frère de Hassan fut tué à Babylone par Yezid fils et successeur de Moavia : les Persans le révèrent comme martyr, et les Sophis croyent descendre de lui. Les Califes de Bagdad persécutent avec la même fureur les autres Princes de cette famille, qui, chassés de la Syrie et autres contrées voisines, ont cherché un asile en Perse, où la plus grande partie du peuple avait embrassé les dogmes d'Ali, et où ils ont vécu depuis dans une telle obscurité, que, depuis Mohammed Almahadi, le dernier des Imans, l'histoire ne fait plus aucune mention d'eux.

Différence des Sunnites dans le culte extérieur.

Les Sunnites prétendent que la prière du vendredi doit se faire publiquement, et que le peuple est obligé de se rendre à la mosquée pour y remplir ce devoir en commun : le grand Seigneur et le grand Mogol ne manquent jamais d'y aller ce jour là. Mais les Persans, opiniâtrement attachés à leur Imanisme, croyent que le pontife ou vicaire universel a seul le droit de faire des prières publiques, et que le vicariat ayant cessé depuis la disparition d'Almahadi, chacun doit, en attendant son retour, faire ses prières en particulier, ou dans le temple, ou dans sa propre maison. Le Roi et les Grands en Perse ne vont presque jamais aux mosquées, mais le peuple ne manque pas de s'y rendre le vendredi, plus par habitude que par dévotion : il est permis d'y faire tout ce qu'on veut, comme de lire, d'écrire, de parler, de dormir, même de manger et de fumer: du reste on doit s'y comporter avec décence. Les sectateurs d'Omar reprochent aux Persans, de ne pas se laver entièrement les pieds dans l'*Abdest* ou purification légale ; de se raser la barbe, qui est ce que l'homme a de plus majestueux dans sa personne ; et de porter un turban à douze plis, avec des bas et des souliers verts, sans respect pour cette couleur, qui est consacrée à l'étendard de Mahomet.

Rigueur des Persans sur la pureté légale.

Les Persans sont bien plus rigoureux que les Turcs sur la pureté légale ; ils croyent généralement que, pour eux, c'est contracter une souillure que de toucher un infidéle, de manger des mets dont il a goûté, et de se servir des meubles ou tout autre ustensile qu'il aurait touché : aussi lorsqu'un Chias a acheté un anneau d'un marchand Juif ou Chrétien, il le fait jetter dans l'eau avant de le prendre, afin de le purifier : l'impureté qu'ils attachent

à l'attouchement de ces objets est encore plus grande, selon eux, lorsqu'ils sont humides, parce qu'ils laissent alors une impression plus durable; c'est pourquoi les idolâtres, les Juifs et les Chrétiens s'abstiennent d'aller chez qui que ce soit, ni même dans les rues quand il pleut, pour ne pas s'exposer à être insultés, dans le cas où ils viendraient à toucher quelqu'un par mégarde. Il est encore une autre maxime qui leur est particulière, c'est de croire qu'après la cohabitation des deux séxes, la prière ne peut être valide si l'on ne s'est pas lavé auparavant tout le corps, tandis que les Turcs se bornent dans ce cas à se laver la tête, les bras, les mains et les pieds. Les Chias accusent les Sunnites de transgresser deux autres préceptes concernant l'ablution; le premier, c'est de se faire verser l'eau par leurs esclaves: ce qui n'est permis qu'à ceux qui ne peuvent se servir de leurs mains; le second c'est de verser l'eau dans le creux de la main, et de la faire couler sur le bras jusqu'au coude: ce qui tend à faire remonter la malpropreté au lieu de l'enlever; tandis que, selon eux, il faut verser l'eau sur la saignée du bras, et la faire couler jusqu'au bout des doigts.

Sont moins rigides sur d'autres points de leur religion

Les Persans se montrent moins rigides sur certains autres points de leur religion: ils croyent par exemple qu'il leur est permis d'habiter avec une femme, pour un tems convenu entre les deux conjoints. Ils prétendent aussi, contre la croyance générale de tous les Musulmans, que dans certaines circonstances critiques, il est permis de taire et même d'abjurer de bouche sa religion, pourvu que le cœur n'ait point de part à cette apostasie. Selon les docteurs Sunnites, le pélerinage de la Mecque est d'obligation indispensable pour les pauvres comme pour les riches, quelle que soit leur état et leur complexion, pourvu qu'ils ayent la force de marcher avec un bâton, et le moyen de s'acheter une écuelle de bois. Mais les Persans croyent que ce précepte est sujet à quelques exceptions, et qu'il n'oblige que ceux qui sont en état de supporter les fatigues du voyage, et d'en faire les frais. Les personnes d'une santé débile peuvent faire le voyage par procuration, ou envoyer à leur place un pélerin, ou bien encore acheter un *Ziaretnamé*, qui est une patente de pélerinage. Ces patentes sont délivrées par le grand Mufti de la Mecque, et portent, que le pélerin qui y est nommé a visité tous les lieux saints, et rempli tous les actes de dévotion prescrits par la loi. Il est des Arabes qui en font trafic, et vont les vendre en Perse, et aux Indes à sept ou huit cents livres l'une.

Lorsque quelqu'individu meurt sans avoir fait le pélerinage de la Mecque, ou acheté une de ces patentes, le Kadi oblige la famille à payer un homme pour l'accomplissement de ce devoir, et ne permet l'inhumation de défunt, qu'après le déboursement de la somme convenue pour ce voyage.

Fêtes particulières aux Persans.

Les fêtes des Persans ont été instituées pour la plupart en l'honneur des Imans. Celle d'Hassan et Hossein fils d'Ali est une des plus marquantes, et se célèbre dans le mois de *Maharam*, qui est le premier de l'année Persanne; elle dure dix jours, pendant lesquels les devôts s'abstiennent du bain, ne se font point raser les cheveux ni la barbe, déchirent leurs habits, poussent des cris lugubres, et donnent des signes publics de la plus vive douleur. On voit alors courir dans les rues une foule d'hommes, les uns armés de pied en cap, et couverts de vêtemens ensanglantés; les autres presque nus et le visage teint en noir, criant d'une voix terrible *Hassan! Hossein!*, la langue hors de la bouche, roulant des yeux épouvantables, et cherchant à rendre par d'autres gestes ce que la légende Persanne raconte d'Hossein, lorsque forcé de fuir dans le désert de Kerbela aux environs de Bagdad, il souffrit pandant quatorze jours une soif cruelle dont il faillit mourir. Si ces fanatiques viennent à rencontrer quelque Sunnite, ils l'accablent d'invectives, et l'obligent à rendre hommage à ces deux martyrs, dont le culte est détesté des Turcs. Ils construisent dans les rues et sur les places publiques des chapelles décorées de riches tapis et de grands trophées à droite et à gauche de l'entrée: à l'approche de la nuit, ils allument un grand nombre de lampes et de flambeaux: les Mollah montent en chaire d'où ils font au peuple des exhortations pathétiques, dont ils prennent le sujet dans le livre intitulé *Elkatel* ou histoire du martyre d'Hossein: leur sermon dure deux heures, et ils y mettent tant d'onction que leurs auditeurs fondent en larmes, se frappent la poitrine et font éclater de mille manières différentes la douleur dont ils sont pénétrés. Ce sermon fini, tous se mettent à crier *Hassan*, *Hossein*, et ces cris sont accompagnées du bruit des tambours et du son des cloches.

Les statues et autres images qu'ils promènent par la ville forment une espèce de convoi funèbre, destiné à honorer la mémoire de ces deux martyrs. Huit chameaux précédes de quelques hommes à cheval et d'une troupe de musiciens ouvrent la marche: le premier porte deux enfans presque nus, le second une femme voilée,

le troisième un jeune homme, et les cinq autres une litière dans laquelle sont huit enfans. Viennent ensuite deux chars, dans le premier desquels on voit deux caisses ouvertes, dont l'une est vuide, et l'autre renferme une statue couchée; et dans le second deux hommes et quatre enfans, avec un livre en main, assis autour d'une table entourée de quatorze petites lampes. Trois enfans précédés de quelques soldats suivent ces chars: les deux premiers sont richement habillés, le troisième est enchaîné et traîne après lui d'autres enfans ayant l'air de captifs, liés les uns avec une chaîne, et les autres avec une corde. On voit ensuite sur un autre char deux hommes debout, et six autres enterrés jusqu'au cou dans le sable dont le char est plein, et ne laissant voir que leurs têtes qui semblent séparées du corps, avec d'autant plus d'apparence de vérité, que ce sable est teint de sang. D'autres chars lugubres viennent à la suite, et portent des cadâvres entiers, des têtes, des jambes et des bras coupés. Le dernier char est suivi d'un grand catafalque entouré de musiciens, et derrière lequel sont deux chevaux, dont l'un porte un faisceau composé d'arcs, de flèches, de turbans rouges, d'un étendard vert et de trois lances; et l'autre six colombes vivantes. Toutes ces représentations sont allusives aux principales circonstances du massacre de Hossein et de ses soixante douze disciples. Les colombes rappellent à la mémoire un fait de cette légende qui est, que six de ces oiseaux vinrent se reposer sur le cadâvre de Hossein, et s'envolèrent ensuite à Médine pour y annoncer à sa sœur la nouvelle de ce funeste événement. Herbert assure que cette fête fut instituée à Ardebil par Seid Gunet ayeul de Shàh Ismael, premier des Sophis, et qu'ensuite elle se célébra dans toute la Perse. Chardin dit que les fêtes des Persans sont au nombre de vingt deux dans toute l'année, et que toutes sont uniquement consacrées à la famille de Mahomet, savoir; deux à ce législateur, deux à sa fille, et deux à chacun des douze Imans.

Cérémonies nuptiales.

Les cérémonies du mariage et des inhumations chez les Persans, diffèrent peu de celles qui sont en usage chez les autres peuples Musulmans. Le mariage est d'une obligation absolue dans la religion Mahométanne, et le célibat y est regardé comme un état contraire à la nature, et au but que s'est proposé le créateur dans la formation de l'homme. Lorsqu'un jeune Musulman est parvenu à l'âge de puberté, et montre quelque inclination pour les femmes, on lui donne aussitôt une épouse ou une concubine. En Perse comme en Chi-

ne ce sont des femmes qui négocient les mariages, et l'acte en est signé par le Scheik-al-Islam, par le Cadi ou Mollah. Les noces ne se font que trois ou quatre jours après la signature du contrat dans la maison du mari, et durent dix jours sans que la femme y paraisse. Le matin du dernier jour, la dot est remise au mari, et le soir l'épouse est conduite chez lui, enveloppée d'un grand voile de soie ou de mousseline rose, et montée sur un cheval couvert d'une housse riche, ou enfermée dans un *takti-révan*, qui est une espèce de litière ordinairement portée par deux chameaux. Arrivée à la maison, les femmes la mènent aussitôt à l'appartement qui lui est destiné, et la mettent au lit : le mari vient ensuite, les lumières étant éteintes, et entre en possession de ses droits sans la connaître ni l'avoir vue.

Cérémonies funèbres.

La mort d'un Musulman s'annonce par des cris lugubres : les assistans déchirent leurs vêtemens, se frappent la poitrine et le visage, et manifestent de plusieurs manières leur profonde douleur. Lorsque le Cadi a donnè la permission d'ensevelir le défunt, on lave son cadâvre à plusieurs reprises, car, selon la liturgie Persanne, ces ablutions sont de diverses sortes : on lui ferme ensuite les yeux et la bouche, on lui serre étroitement la tête avec une bande de toile, depuis le haut du crane jusqu'au dessous du menton, pour empêcher que sa bouche ne s'ouvre encore ; et après l'avoir enveloppé dans un linceul, sur lequel sont tracés quelques passages de l'Alcoran, on le met dans un cercueil. Il est ensuite transféré sans pompe au lieu de sa sépulture : un Mollah et quelques esclaves en forment le plus souvent tout le cortége : le corps est porté par des esclaves et par des amis du défunt, qui sont remplacés par les premiers qu'on rencontre chemin fesant : car dans ces sortes d'occasions chacun s'empresse de concourir à ce devoir de piété, et l'on voit souvent des personnages marquans descendre de cheval pour le remplir. Le cercueil des Grands est ordinairement accompagné de quelques chevaux, qui portent les armes et le turban du défunt.

La religion défend d'élever des mausolées à la mémoire des trépassés : des fleurs, des myrtes et quelques arbres mélancoliques peuvent décorer seuls la sépulture du Prince comme celle du simple particulier ; mais l'orgueil des Grands s'est affranchi de ce précepte, et en a laissé l'observation aux gens du peuple, dont la fosse est ordinairement recouverte en briques ou avec un morceau de marbre debout, sur lequel est gravée quelque sentence de morale ou un passage de l'Alcoran. L'architecture déploye toute sa

magnificence dans les mausolées des Rois, et des descendans des Imans. L'entrée de ces monumens est ornée de portiques de marbre fin, incrustés à l'extérieur de porcelaine de diverses couleurs, avec des dorures et des peintures couleur d'azur dans l'intérieur: la chapelle est ordinairement de figure octogone, et surmontée d'une haute coupole: les murs sont couverts de porphyre, de fleurs en or, d'inscriptions, de sentences morales et de passages de l'Alcoran: le tombeau qui se trouve au milieu de la chapelle est entouré d'une riche balustrade, voilé d'une étoffe d'or, d'argent ou de soie de couleur violette, et éclairé par plusieurs lampes en argent. Les fondateurs de ces monumens, ont soin, pour la plupart, de les accompagner de pieux et utiles établissemens, comme de collèges, de mosquées, de bains, de fontaines et de couvens, et d'y affecter des revenus considérables pour leur entretien.

Le deuil des Persans dure quarante jours: l'aversion qu'ils ont pour le noir leur fait rejetter cette couleur dans cet état d'affliction, et pour la témoigner ils portent des vêtemens d'une grosse toile de couleur pâle ou brune, ou seulement, comme font quelques-uns, une ceinture dont les bouts se croisent sur la poitrine. L'amitié, durant les dix premiers jours, est prodigue de visites et de consolations. Le neuvième jour on accompagne les personnes en deuil au bain, où on leur rase la barbe et les cheveux, et on leur y fait prendre d'autres vêtemens. Néanmoins les gémissemens se prolongent encore, et se renouvellent deux ou trois fois la semaine, surtout à l'heure où le défunt est expiré; mais ils vont toujours en diminuant jusqu'au quarantième jour, qui est le terme du deuil.

La secte des Sophis.

Nous ne voulons pas finir cet article concernant les diverses religions qui existent en Perse, sans dire un mot de la secte des Sophis, qui est née du Mahométisme, et eut pour fondateur, selon l'opinion la plus commune, un certain Scheik appelé Abusaïd vers l'an 200 de l'égyre. Cette dénomination a donné lieu à beaucoup de conjectures sur son origine; les uns l'ont fait dériver du mot Grec *Sophos*; les autres du mot *suf*, qui est le nom d'une étoffe grossière dont ces sectaires font leurs vêtemens, et cette dernière étymologie parait plus naturelle que la première. Un profond mystère voile leurs actions et leur doctrine. Un Sophi, selon l'idée que nous pouvons nous en faire d'après la lecture de leurs poètes, est un homme pieux, qui vit loin du monde, dont la morale est pure, les maximes douces et tolérantes, l'esprit toujours absorbé dans la profondeur des



Monticelli dis. e inc. *A. Biasioli F. I. T.*

mystères, qui spiritualise et réduit en allégories toutes les pratiques de son culte. Une indifférence absolue, l'absence de tout désir mondain, l'espérance présomptueuse d'une perfection imaginaire constituent l'essence de sa vie contemplative. Les poètes Persans les plus célèbres, tels qu'un Sadir, un Senaï, un Hafiz, un Gielal-Edden et un Giami aspirèrent à devenir Sophis. Mais la vie mystique est trop voisine des illusions du fanatisme, et peut difficilement se contenir dans de justes bornes; dès que l'imagination les a franchies, rien ne peut plus l'arrêter dans ses égaremens. C'est ainsi qu'on a vu se former en Perse une secte particulière de Sophis appelée impie, qui, après de profondes méditations sur la divinité, a fini par en nier l'existence. Elle emprunta de la religion Mahométanne, des restes de la philosophie Grecque, et des rêveries des Gymnosophistes Indiens les matériaux de sa doctrine insensée, plus propre à favoriser les passions qu'à les reprimer. Ces Sophis ont un livre intitulé *Gulscenraz*, qui renferme toutes leurs opinions théologiques, philosophiques et morales; mais le secret étant le premier précepte de leur ordre, il est bien difficile d'en pénétrer les principes. On assure néanmoins que leur doctrine est fondée sur celle de Pythagore, qu'ils ne reconnaissent qu'une seule essence, et qu'ils croyent à la transmigration des âmes. Les Mahométans dévôts accusent les Sophis d'athéisme, ceux-ci se défendent non seulement de cette inculpation, mais encore ils prétendent être en commerce immédiat avec Dieu; ils se rassemblent le soir, se prennent par la main, dansent en rond, et agitent la tête en criant de toutes leurs forces *Hu*, *Hu*, qui veut dire Etre existant par lui même, jusqu'à ce qu'accablés de fatigue, ils tombent à terre sans force et sans mouvement: lorsqu'ils sont dans cet état ils croyent être ravis en extase, s'entretenir avec Dieu, acquérir par cette relation mystique le don de prophétie, et jouir par avance de la gloire céleste. Jourdain nous a donné quelques portraits de ces philosophes contemplatifs, copiès sur un tableau Persan. Voy. les figures sous la cabanne dans la planche 63.

Arts et sciences des anciens Perses.

L'histoire des anciens Perses ne nous fournit guères de raisons de croire que ce peuple eût fait beaucoup de progrès dans les arts et dans les sciences avant Zoroastre, qui, comme nous venons de le voir, fut sans doute un grand mathématicien et un grand philosophe. Les Mages qui avaient été instruits par lui et par Histaspe père de Darius dans l'astronomie, dans les mathématiques, et dans la philosophie, passaient pour les hommes les plus savans qu'il y eût alors. Hystaspe alla dans l'Inde, où il fréquenta pendant quelque tems les Brames pour s'instruire des mystères et des sciences qui les avaient rendus si fameux, et à son retour en Perse, il communiqua aux Mages les connaissances qu'il avait acquises, et réorganisa leur ordre sur un meilleur pied, tant sous le rapport des sciences que sous celui de la religion (1).

Instruits par Zoroastre.

Giamasp fameux Astronome.

Le règne de Gushtasp vit fleurir à Balk un savant astronome (2) nommé Giamasp, qui se rendit célèbre par la vaste étendue de ses connaissances: il composa un ouvrage fameux sur les grandes conjonctions des planètes qui avaient eu lieu avant lui, et sur celles qui devaient arriver dans la suite, et inséra dans cet ouvrage un grand nombre de prédictions concernant les événemens qu'annonçaient ces conjonctions, en indiquant particulièrement l'origine des nouvelles religions et des nouveaux royaumes (3).

Poésie.

Les Persans eurent toujours beaucoup de goût pour la poésie: dès les premiers siècles de leur monarchie ils la fesaient servir à perpétuer la mémoire des grands hommes, en récitant dans les assemblées publiques les vers qu'ils avaient composés à leur louange. Les philosophes mettaient en vers leurs préceptes de morale, pour les rendre plus attrayans, et faciliter au peuple les moyens de les retenir. Les Perses et les Arabes passaient alors leur vie au milieu des champs, occupés à la garde d'immenses troupeaux, et c'est dans les loisirs de cette vie paisible qu'ils se livraient aux charmes de la poésie. Telle a été l'origine du poème pastoral, que les Grecs avaient peut-être appris des orientaux.

(1) Ammian. Marcell. liv. XXIII.

(2) V. Chardin. ch. 9 e 10 et Hist. Univers. tom. IV.

(3) Nous avons une traduction Arabe de cet ouvrage, qui a été publiée vers la fin du treizième siècle.

Certains érudits sont d'avis que l'apologue a pris naissance chez les Asiatiques, et que les fables attribuées à Esope sont l'ouvrage d'un philosophe de la Perse appelé Locman : ils ajoutent à cela que les Grecs eux mêmes confessent d'avoir eu dans ce genre d'écrire les Orientaux pour maîtres. Locman était, selon Mirkkond, contemporain de David : d'autres le croyent un peu plus ancien. Ce philosophe jouit d'une grande célébrité dans toute l'Asie, et les Mahométans l'ont en grande vénération, parce que leur législateur en parle avec éloges dans l'Alcoran. Ses fables ressemblent beaucoup à celles d'Esope : ce qui a fait croire à plusieurs que ces deux personnages étaient le même. Les maximes et les sentences, dont le but est de renfermer en peu de mots une vérité spirituelle et instructive, sont d'un autre genre, dans lequel les Perses se sont particulièrement distingués. *Apologue.* *Locman.* *Sentences.*

La langue la plus ancienne de la Perse est le *Zend*, dans laquelle sont écrits les livres sacrés compris sous le nom de Zend-Avesta, qui, malgré les doutes qu'on a de leur authenticité, ne laissent pas de contenir certaines traditions très-anciennes, ou même, ce qui est encore probable, des fragmens antérieurs à la destruction des manuscrits des Mages qu'on attribue à Alexandre. Il répugne à la raison de ne voir dans cette langue, qu'un jargon de fantaisie inventé par les Guébres modernes; mais il est difficile de déterminer les lieux où elle se parlait : les plus zélés partisans du Zend-Avesta varient entre Bactres, qui est le point le plus oriental de la Perse, et l'Azerbijan qui est sa province la plus occidentale. Peut-être n'était-ce qu'une langue sacrée comme le sanscrit, avec lequel elle a plusieurs racines communes. Le Pehlve ou Pehluwan, qui veut dire dialecte des guerriers et des héros, semble avoir dominé dans l'Irak-Ajémi, ou dans la grande Médie, et chez les Parthes. On prétend même que ce dialecte était le seul en usage à la cour des descendans de Cyrus et des Rois Parthes. Il est mêlé de beaucoup de mots Chaldéens et Syriaques, mais ce n'est point un dialecte Chaldéen, comme semble l'avoir cru Guillaume Jones. Si l'on en croit quelques auteurs, le Pehlve serait encore usité parmi quelques tribus du nord de la Perse, et entre autres chez les Paddars du Schirvan : d'autres assurent qu'on le parle encore dans une grande partie du Farsistan. Les livres sacrés ont été traduits en cette langue, qui est aussi celle de plusieurs inscription du tems des Sassanides. Mais les Princes de cette dynastie re- *Langues anciennes. Le Zend.* *Le Pehlve.*

léguèrent peu à peu le Pehlve dans les montagnes de la Parthie, et introduisirent, à l'aide même de lois expresses, l'usage du Parsis ou dialecte de la province du Farsistan, qui est la Perse proprement dite. Cet idiôme, plus doux que le Pehlve, qui l'était lui même plus que le Zend, dut régner bien long tems avant dans la monarchie des Perses, et c'est le seul qui nous donne l'explication de presque tous les noms Persans connus des Grecs et des Romains. Proscrit de la cour après l'invasion de la Perse par les Arabes dans le septième siècle, le Parsis perdit aussitôt de sa splendeur; et lorsque sous les Dilémites en 977, on voulut rendre à cette langue son ancienne domination, on la trouva dénaturée par le mélange d'une foule de mots Arabes. Elle a eu néanmoins de grands poétes et des orateurs fameux, qui l'ont enrichie et rendue harmonieuse; on la connait aujourd'hui sous le nom de Persan moderne. L'ancien Parsis usité chez les Guébres sera redevable de son immortalité à l'ouvrage historique de Shâh-Naamek de Ferdusi, et à la statistique de l'Indostan, l'Ayen-Akberi, écrite en 1600, car à mesure que cette langue allait s'éteignant dans son pays natal, elle étendait son empire à la cour du Grand-Mogol.

Le Parsis.

Arts et sciences des Persans modernes.

Sous les quatre premiers Califes et les Ommiades, les Arabes furent un peuple guerrier, uniquement occupé de conquêtes et de la propagation de leur nouveau culte. L'enthousiasme et le fanatisme, source de leurs premiers succès, commencèrent à se ralentir sous le gouvernement des Abbassides; l'habitude des douceurs de la paix leur fit prendre du goût pour l'étude, ils apprécièrent le mérite de l'instruction et l'utilité des connaissances. Mansour, Aarun-Arraschid et Mamun, Monarques célèbres de la dynastie des Abbassides, aimèrent et cultivèrent les sciences et les lettres: leur cour était pour les hommes de génie un asile, où ils trouvaient protection, estime, honneur et richesses. Toutes les productions des Grecs, à l'exception de celles qui étaiant le fruit de l'imagination, passèrent dans la langue de Mahomet; et c'est à ces sources que les Arabes puisèrent les principes de toutes leurs connaissances, ainsi que leur goût pour la métaphysique, et pour les subtilités et les questions oiseuses qui lui sont propres. Hippocrate et Galien en médecine, Hipparque et Ptolémée en astronomie, Euclide et Appollonius en mathématiques, Platon et Aristote en logique et en morale, devinrent leurs uniques maîtres et les seules autorités qu'ils prenaient pour règle de leurs opinions. Les écri-

Les Arabes, en conquérant la Perse, y ont porté leurs sciences.

vains Grecs n'ont pas encore perdu de leur empire sur l'esprit des Arabes malgré le laps de plusieurs siècles, et ils leur servent toujours de guides dans toutes les sciences.

Tout ce que nous avons dit des Arabes est également applicable aux Persans, qui ont embrassé, avec la doctrine de l'Islamisme, la langue et les principes de leurs conquérans. L'Arabe devint, et est encore aujourd'hui en Perse, la langue des savans; et si l'on veut trouver l'origine et le fondement des sciences chez les Persans, il faut les chercher dans les écrivains Grecs, qui sont la source où les Orientaux ont puisé toutes leurs connaissances. On ne peut pourtant pas en dire autant de leur rhétorique : car, l'opinion exclusive que les Arabes ont eue de tous tems de leur propre langue à cause de sa richesse, de sa variété, de son énergie et du mérite des compositions dont elle s'honore, et le soin qu'ils prennent de l'étudier, dont ils font la plus noble de leurs occupations, étaient sans doute des motifs plus que suffisans pour les détourner de l'idée d'aller chercher chez une nation étrangère des modèles de poésie et d'éloquence. C'est pourquoi ils créerent sous le nom d'*Adeb* ou belles lettres une science particulière, qui embrassait les principes de l'écriture, de la grammaire, de la syntaxe et de la littérature en général, sans s'attacher à aucune des branches de la philosophie. Nous devons encore observer, que les Arabes n'ont jamais étudié l'histoire des autres peuples; que la mythologie de l'Olympe étant tout-à-fait contraire aux principes de leur religion, leur rendait odieuse la lecture des poètes Grecs; que l'Alcoran leur défendait toute représentation de figure humaine, et par conséquent la peinture et la sculpture; et que l'art de la danse était abandonné à la classe la plus vile du peuple. Les Arabes ne s'appliquèrent que faiblement à la navigation, mais ils eurent l'honneur d'inventer un nouvel ordre d'architecture. Après ces notions générales sur les sciences et les arts de ce peuple, parce qu'ils servent de base à ceux des Persans de nos jours, nous allons examiner rapidement ce qu'il y a de particulier dans chacun, en commençant, selon notre coutume, par le plus nécessaire des arts, qui est celui de l'agriculture.

C'est particulièrement dans les travaux de l'agriculture et dans le soin qu'il prend pour l'irrigation des terres, que le Persan, dit Olivier dans son voyage en Perse, donne des preuves d'activité et d'industrie. Il n'y a pas sur le globe de contrée plus aride, et qui ait aussi besoin d'eau que la Perse; et d'un autre côté, il n'y en *Agriculture.*

Industrie des Persans à se procurer des eaux pour l'irrigation des terres.

a pas non plus où l'homme se soit procuré autant de sources artificielles, où il ait creusé autant de puits et élevé autant de digues. Les eaux qui tombent des montagnes lors de la fonte des neiges sont reçues dans des canaux et conduites dans les campagnes. Ces eaux, ainsi que celles des ruisseaux et des torrens, sont sous l'inspection du *mirab emirab*, qui est surnommé *Prince de l'eau*, lequel est chargé d'en faire la distribution aux cultivateurs selon leurs besoins, et en proportion du droit qu'ils payent pour cela. Dans les gorges des montagnes, et partout où la configuration du terrein l'a permis, on a construit des murs élevés pour empêcher l'écoulement des eaux pluviales ou produites par les neiges, et les recueillir ainsi dans ces vastes réservoirs, d'où elles sont tirées ensuite pour les irrigations. Ces ressources sont néanmoins insuffisantes pour les besoins de l'agriculture, et l'on à cherché à y suppléer en creusant des puits sur le penchant des collines, au pied des montagnes et dans toutes les plaines: lorsque ces travaux ont été poussés jusqu'au roc ou à la couche argilleuse, et qu'on a trouvé l'eau, on pratique plusieurs galeries, appelées *hariz*, au moyen desquelles les eaux de plusieurs puits sont conduites à un même point, d'où, après avoir été réunies dans une seule galerie, elles sont tirées à la surface de la terre. Ces galeries souterraines, qu'on trouve à l'infini en Perse, et dont la construction date d'une époque très-ancienne, ne sont pas ordinairement faites en briques: ce qui les rend sujettes à des réparations fréquentes, pour prévenir les éboulemens des terres. De distance en distance on a pratiqué des couvertures pour y descendre au besoin: ces galeries sont plus ou moins larges en raison du volume d'eau qu'elles reçoivent, et leur hauteur n'est pas moindre de 8 à 9 pieds: quelques-unes ont une étendue de plusieurs lieues. Lorsque les eaux des puits sont trop basses, ou que la nature du sol ne permet pas de les extraire, on se sert d'un treuil ou simplement d'une poulie pour les élever, au moyen d'un grand seau de cuir, qui tient 15 à 20 pintes, lorsque ce sont des hommes qui le tirent, et qui en contient jusqu'à 100 et plus, quand ce sont des bœufs ou des ânes. Ces irrigations artificielles ne sont cependant pas exemptes d'accidens fâcheux, qui causent souvent de grands dommages à l'agriculture: car un des stratagêmes les plus usités dans les guerres civiles de la Perse est de détruire les canaux, pour ôter l'eau à l'ennemi; et c'est là la raison pour laquelle on voit aujourd'hui à peine la vingtième partie du sol de la Perse en état de culture.

Vastes réservoirs d'eau.

Puits et galeries souterraines.

Les Persans employent encore un autre moyen pour donner de la fertilité à leur terroir argilleux et dur, c'est de l'engraisser avec de la fiente de pigeon et des excrémens humains, après avoir mêlé l'un et l'autre avec une égale quantité de terre, et laissé le tout dans une fosse pendant deux ans pour en tempérer la chaleur. Leur charrue se compose d'un soc tiré par deux bœufs, qui ne sont point attachés par les cornes, mais attelés avec un collier qui leur embrasse le poitrail : ce soc est très-court et ne fait guères qu'effleurer la terre : on rompt les mottes sur le sillon avec un gros maillet de bois, et l'on égalise le terrein avec la bêche ou avec une herse dont les dents sont très-petites. Après ce travail, on divise le champ en petit carrés comme ceux d'un jardin, avec un rebord autour d'un pied et plus de haut, selon la quantité d'eau qu'il faut pour l'arroser. *Labourage.*

Les Persans ne battent point leurs grains comme nous : ils disposent les épis en rond sur l'aire, et font passer dessus avec rapidité de petits traîneaux d'environ trois pieds de longueur sur trois de largeur tirés par des animaux. Ces traîneaux sont plus étroits en haut qu'en bas, et le dessus sert de siége au conducteur : le dessous, qui est composé de quatre morceaux de bois en carré, a en avant trois ou quatre bâtons ronds placés en travers qui servent d'essieu, et les roues qui sont en fer sont garnies de dents très-aigues. Le soin de dépouiller le riz de son écorce exige plus de travail : les propriétaires qui ont beaucoup d'esclaves le font piler par eux dans des mortiers ; d'autres se servent pour cela de pilons, avec cette différence qu'ils ne sont point mus par l'eau, mais à bras d'hommes.

La culture du dattier offre une autre preuve de l'industrie des Persans : l'imagination orientale lui donne une origine aussi ancienne que le monde, en le fesant naître du même limon dont Adam fut formé. Quel cas ne doivent-ils donc pas faire de cet arbre, et faut-il s'étonner du soin qu'ils prennent pour sa conservation ? Ses fruits leur fournissent une nourriture exquise et abondante, et ses feuilles un ombrage épais contre les rayons brûlans du soleil. Kaempfer est entré dans de longs détails sur les moyens qu'employent les Persans pour l'élever, le féconder, le conserver et le guérir de ses maladies. On sait que la différence de sexes se manifeste dans cet arbre plus que dans tout autre : le mâle ne donne point de fruits, et la femelle ne se féconde que par l'ac- *Culture du dattier.*

couplement. Lorsqu'elle est en âge de produire, on ente sur son tronc quelques jets du mal en fleur, et alors elle se charge de fruits charnus et délicieux.

Indifférence des Orientaux pour le perfectionnement des arts.

Quant aux autres arts mécaniques, nous observerons avant tout que les Asiatiques, généralement parlant, ont moins d'activité et d'industrie que les Européens, parce qu'ils ne les cultivent guères que pour le simple besoin, sans songer à les perfectionner. Les Asiatiques, dit Chardin, ont l'esprit peu inventif, et font peu de cas des nouvelles découvertes. L'horlogerie est un art négligé des Persans et des Turcs, malgré que ses ouvrages soient très-répandus chez ces deux peuples : il en est de même de l'imprimerie, qu'on a tenté inutilement d'introduire à Constantinople et à Ispahan. Cette indifférence des orientaux pour le perfectionnement des arts n'empêche pourtant pas que les Persans n'en cultivent quelques-uns avec beaucoup de succès. Il en est un, au dire d'Olivier, dans lequel ils nous sont peut-être supérieurs, c'est la teinture, au moyen de laquelle ils donnent à leurs étoffes des couleurs plus vives et plus durables que celles d'Europe. Ils impriment les étoffes de coton et de soie avec une netteté et un mordant surprenans, soit qu'ils se servent pour cela de couleurs, ou qu'ils y emploient des feuilles d'or ou d'argent.

Arts cultivés en Perse avec succès.

Teinture.

Maroquins.

Leurs maroquins sont pour le moins aussi beaux et aussi bons que ceux de Turquie : ils apprêtent parfaitement la peau du cheval en vert, et font avec celle de l'âne le chagrin : ils donnent à leurs peaux de veau et de chameau une force et un moelleux, qui les rendent propres à une infinité d'usages. Leurs cuirs sont excellens et meilleurs que ceux de Turquie, et pourtant ils n'emploient, dit-on, au corroi que de la chaux, du sel marin et de la noix de galle. Ces manufactures remontent, comme nous l'avons vu à l'article de la milice des anciens Perses, jusqu'au tems des Rois Parthes, et peut-être à celui de Cyrus.

Porcelaine.

Le verre des Persans n'est pas beau, mais leur poterie est excellente. Ils fabriquent surtout une porcelaine qui ne le cède point à celle de la Chine pour la finesse et le transparent, et résiste à l'action du feu : la plus estimée est celle qui se fait à Schiraz, à Metsched, à Yezd, à Kerman, et dans un bourg de la Caramanie, appelé *Zarang*. Pline dit que les fameux vases de murrias venaient en grande partie de la Caramanie. Les Hollandais en ont fait commerce en Europe, et les y vendaient pour de la porcelaine de

la Chine. Les Persans travaillent l'or et l'argent avec beaucoup d'art, et font avec le cuivre divers ustensiles domestiques, qu'il revêtent tant en dehors qu'en dedans d'un etain très-fin, et avec tant d'habileté qu'on les croirait d'argent. Ils ont d'excellens ouvriers pour la fabrication de toutes sortes d'armes: les arcs de Perse étaient les plus renommés de tout l'orient; leurs sabres damasquinés faits avec du fer et de l'acier de l'Indostan, ont paru à Chardin ne pouvoir être imités par les armuriers Européens. Leurs rasoirs et autres outils en acier étaient également très-estimés. Les sabres qui se fabriquent à Casbin et dans le Korasan sont de la meilleure trempe, et on les reconnaît à la finesse de leur acier, ainsi qu'aux veines marbrées dont ils sont parsemés: ces lames sont damasquinées en or, et ne plient pas. Les sabres de Casbin coûtent 60 à 80 piastres, et celles du Korasan jusqu'à 100 sequins. Les Persans, comme les Turcs, battent à froid tous les métaux, et même les fers de cheval: ce qui leur donne, dit-on, plus de solidité. Les meubles de leurs appartemens ne sont ni aussi beaux, ni d'un travail aussi compliqué que ceux qu'on voit en Europe: néanmoins ils ne manquent pas de beaux ouvrages en bois, en ébène et en marqueterie. Ils travaillent avec autant de facilité que d'adresse les pierres précieuses, et les montent avec beaucoup de goût. *Ouvrages en métaux etc.*

Papier. Leur papier n'étant fabriqué qu'avec des chiffons de coton, qui n'ont point la consistance de nos toiles de lin et de chanvre, a par conséquent moins de force que le nôtre, mais il est bon pour les usages auxquels on l'emploie: on le blanchit avec du savon, et on ne lui donne le poli que d'un côté: quelquefois il est parsemé de petites fleurs en argent d'une telle finesse, qu'elles ne nuisent en rien à l'écriture: les lettres adressées aux gens de distinction doivent même être écrites sur du papier argenté. On fait aussi avec des chiffons de soie un papier semblable à celui de la Chine, et qui est même plus fin, plus fort et plus luisant.

Etoffes. Les Persans réussissent parfaitement dans les manufactures de soie pure, de soie et coton, de soie brochée en or et en argent, de coton pur, et de laine et coton. A Yesd, à Caschan, et à Ispahan on travaille avec beaucoup de goût et de précision les brocarts, les velours, les taffetas, les ràs et presque toutes les étoffes que nous connaissons. Parmi les étoffes de ce genre on distingue particulièrement, dit Chardin, celles qu'on appelle *Zerbaf*, ou tissu d'or, et il y en a de celles qui sont tout-à-fait égales des

deux côtés. Le *Machmeli Zerbaf* est la plus précieuse des étoffes en or, et elle se paye jusqu'à cinquante *toman* la *gueze*, ou quinze cents écus l'aune de France. Ces beaux tapis qui nous viennent du levant, et que quelques-uns croyent faits en Turquie, sont fabriqués en Perse dans la province de Kirman. Malgré, dit Olivier, qu'on ne fasse plus aujourd'hui dans les manufactures royales de ces beaux tapis en laine et en soie, dans lesquels il entrait de l'or et de l'argent, l'art ne s'en est pas perdu pour cela: il renaîtra dans tout son éclat, lorsque la tranquillité sera rétablie, et que le commerce aura repris son cours: c'est ce qui s'est déjà vérifié sous l'heureux gouvernement de Fath-Ali-Shàh actuellement régnant.

Schaals. A Yesd et à Kerman on fait avec le poil de chameau des schaals, qui, quoique d'une qualité inférieure à ceux tant vantés de Cachemire, ne laissent pas d'être assez fins pour être recherchés par les gens aisés. On fait aussi avec du poil de chèvre certaines étoffes qui résistent à l'eau, et sont quelquefois plus fines que nos meilleurs camelots, malgré que par leur rudesse elles approchent de nos bouracans: on les appelle *habbé-habba*, et elles ne diffèrent nullement de celles du même nom qui se fabriquent en Syrie. Les mousselines, les toiles dites de Perse, ni ces toiles fines de coton que nous avons tirées pendant long tems d'Ispahan, ne se fabriquent point en Perse, mais elles y étaient apportées de l'Inde. Le coton de la Perse, égal du reste à celui qui nous vient de la Turquie, n'a pas assez de souplesse ni de consistance, pour qu'on lui donne, à la filature, toute la finesse qu'exigent les toiles, dont nous venons de parler. Les toiles de coton faites en Perse sont toutes d'une qualité assez commune, pour être à la portée de toutes les classes de la population: elles ne valent pas grand' chose, sans en excepter celles de l'Inde même, qui servent à la classe aisée.

Mousselines, toiles etc.

Broderies etc. Nous ne devons pas omettre, avant de finir, de faire mention des belles broderies en or et en argent, que les Persans exécutent avec la plus grande perfection sur les cuirs, sur les draps et sur toutes sortes d'étoffes; ainsi que de l'art avec lequel ils impriment, au moyen de l'eau de gomme, l'or et l'argent sur les étoffes, et entre autres sur les gazes et les ràs: impression qui est si belle, qu'on la prendrait pour une vraie broderie.

BEAUX ARTS.

Architecture.

Les révolutions, le fanatisme et la cruauté des conquérans, n'ont pu détruire entièrement les nombreux monumens qui attestent encore la grandeur et la magnificence des anciens Perses, et nous ôter par conséquent tout moyen de juger de leurs connaissances dans les beaux arts (1). Les ruines fameuses d'Istakar ou Persepolis, ancienne capitale de la Perse, et la ville la plus opulente et la plus célèbre que vantât cet empire, attirent encore l'attention du voyageur savant, et offrent à son admiration de précieux restes d'architecture et de sculpture, qui rendent un témoignage éclatant de l'habileté des artistes dont ils sont l'ouvrage. Nous ne nous arrêtrons point ici sur les relations multipliées que nous avons des ruines de Persepolis; et sans nous engager dans l'examen des différentes opinions des voyageurs, nous donnerons une description succincte de ces fragmens d'antiquité, d'après les notions les plus exactes que nous en avons, de manière à ce que nos lecteurs puissent se former une juste idée de l'esprit, et du génie particulier de ce peuple dans les arts.

Description des ruines de Persepolis.

Les ruines de Persepolis se trouvent dans la plaine de Merdacht, à gauche de la route qui va d'Ispahan à Schiraz; et l'on y arrive, du côté de l'occident, par des gorges que forment des montagnes escarpées. En entrant dans cette plaine agréable, qui a environ dix neuf lieues de longueur et jusqu'à six de largeur en certains endroits, à travers laquelle l'Araxe poursuit son cours, et la plus fertile de toutes les contrées de la Perse, la vue est bor-

(1) Les Arabes ont ruiné encore d'avantage ces monumens étonnans de la grandeur et de la gloire de l'empire des Perses. Cette nation avait tellement en horreur l'idolâtrie, que dans les premiers transports de son aveugle fanatisme, elle détruisait tout ce qui avait l'apparence d'images en peinture et en sculpture. On a transporté dans ces derniers tems une quantité de matériaux, pris parmi ces restes d'antiquités, pour en décorer quelques édifices somptueux. Abbas I.er fit amener de Schéhel-Minar une partie des marbres qu'on voit dans la grande mosquée et dans le palais impérial d'Ispahan, et il en a été encore employé une plus grande quantité pour l'ornement des temples et des palais de la ville de Schiraz, qui n'est qu'à douze lieues de l'ancienne Persepolis.

née à l'orient par ces ruines majestueuses qui s'élèvent en amphitéâtre, et s'avancent dans le demi-cercle du *cuhirahmet* ou *montagne de miséricorde*. Si l'on veut avoir une idée de ce dont est capable la puissance humaine, il faut se figurer le penchant d'une montague, du marbre le plus dur, qui présente une aire ou plate-forme inégale, de 1200 pieds de longueur, sur 1690 de largeur, taillée à pic, et entourée d'un mur revêtu de marbre, lequel à 4000 pieds de circonférence. Que l'imagination place ensuite sur cette terrasse une quantité de portiques, de colonnes, de murs, d'escaliers, le tout en marbre; des édifices dont la masse réponde à la grandeur colossale des parties qui en restent, et tout ce que l'antiquité nous a laissé de plus parfait; des aqueducs construits dans le roc; et enfin une haute montagne taillée perpendiculairement dans toute sa longueur, qui sert de mur à l'orient, et l'on aura une idée de l'aspect imposant que présentait anciennement le temple ou le Palais de Persepolis, lequel n'offre plus aujourd'hui, que des pans de murs, des jambages de portes, des colonnes à demi-ruinées, un sol couvert de débris de fûts, de chapiteaux, d'éclats de marbre, et des monceaux de sable dans lesquels s'ensevelissent chaque jour d'avantage ces ruines magnifiques. Le conquérant Musulman et le voyageur Européen ont gravé leurs noms à côté de ces inscriptions antiques, dont l'origine, le sens et les caractères à tête de clou ont exercé inutilement jusqu'ici la sagacité des savans: les aqueducs sont devenus l'égout des eaux pluviales, et le repaire d'animaux venimeux: le chameau pait les herbes sauvages qui naissent parmi les décombres, et la cigogne bâtit sans crainte son nid sur le faîte de la colonne qui décorait le temple de la divinité ou le palais des Rois. Voyez le tableau général des ruines de Persepolis à la planche 64.

Schéhel-Minar (1) est adossée à la montagne de Rahhmet, qui domine la plaine de Merdacht, et soutient au levant ce vaste

(1) Le premier voyageur qui fit connaître Schéhel-Minar aux Européens fut Joseph Barbaro, envoyé par la République de Venise en 1471 comme ambassadeur à Ussum-Cassan, lequel donna dans la relation de son voyage, une courte description des ruines de Persepolis, d'après laquelle Sebastien Serlio, architecte, en a tracé des dessins, où, contre toute vraisemblance, il place des chapiteaux corinthiens sur les quarante colonnes dont parle Barbaro. Duket, voyageur Anglais, visita ces ruines en 1568, et en a donné une description peu fidéle (Harris, collect. VI. pag.



plateau. Ses murs subsistent encore, et semblent faits pour braver à jamais les injures du tems et la barbarie des conquérans. La façade du couchant, qui se présente la première aux yeux du voyageur, s'élève majestueusement à vingt deux pieds au dessus du plateau,

526.). Peu de tems après Duket, le chevalier Herbert parla de Schéhel-Minar avec beaucoup plus d'exactitude et de vérité : il recueillit avec soin tout ce que les anciens ont écrit sur Persepolis, et forma sur ces ruines quelques conjectures qui ne sont pas sans probabilité : Figuéroa et Thévenot sont toujours d'accord avec lui. Antoine de Govea Portugais visita Schéhel-Minar en 1602, et en inséra une description succincte dans sa relation (*Relat. des ambassad.* etc. traduct. franç. 1646 in 4.°) Garcias de Silva de Figuéroa, après un séjour de quelques années à la cour de Shàh-Abbas, en qualité d'ambassadeur du Roi d'Espagne, revint en Europe, et publia une relation de son ambassade, dans laquelle il donna une description des ruines de Persepolis, à-peu-près conforme à celle que nous en avons de Corn. de Bruyn. En 1621, Pierre de la Valle passa deux jours entiers parmi ces ruines, et en a laissé une description dans ses voyages (in 4.° 1658, *Rome*, vol. II). Il les prit pour les restes d'un temple, et ne vit que vingt cinq colonnes debout. Jean Albert de Mandeslo, voyageur plus instruit, visita ces ruines en 1638, et les regarda comme les restes d'un palais; il ne vit que dix neuf colonnes encore debout. La relation de Mandeslo serait démentie par celle de Tavernier, si l'on pouvait ajouter foi à ce dernier, qui assure n'avoir vu en pied que douze colonnes, tandis que tous les voyageurs qui l'ont suivi en portent le nombre à dix neuf. On trouve encore dans le *Voyage du Levant* de Thévenot, tom. II. an 1674, une description de ces monumens, à laquelle il a joint le dessin d'un tombeau. Daulier Deslandes, qui accompagnait Thévenot dans son voyage à Schéhel-Minar, publia en 1672 son livre intitulé *Beautés de la Perse*, dans lequel il décrit avec beaucoup de précision les ruines de Persepolis. Jean Struys mit au jour une relation de ses voyages, avec des gravures faites sur ses propres dessins, et assure d'être allé à Schéhel-Minar en 1672 : parmi ces gravures il en est une qui représente ces ruines rélevées et le palais rétabli, avec des colonnes tronquées, et des coupoles semblables à celles des mosquées Turques. Deux ans aprés, un voyageur plus instruit et plus véridique leva les dessins de Schéhel-Minar : c'est Chardin, qui, dans le II.e tome de ses voyages, donne une ample et précieuse description des ruines de Persepolis, avec vingt deux planches aussi fidéles qu'instructives. Malgré que Bruyn y ait remarqué, non sans beaucoup de partialité, quelques légéres inexactitudes, son ouvrage n'en mérite pas moins les plus grands éloges, et il serait peut-être encore préférable à celui même de Bruyn, si ce dernier n'avait eu l'avantage d'être en même tems un habile peintre. Char-

où furent jetés les fondemens de la capitale de l'Asie, et qui ne serait plus maintenant qu'un désert, sans le bourg de Merdacht ou d'Isthakar. Cet édifice dominait toute la ville, et rappelait aux habitans par son élévation, la puissance et la grandeur de leurs Monarques. Cette façade a six cents pas ordinaires de longueur (1):

din est d'avis que ces ruines sont les restes d'un temple. Cependant Kaempfer qui les vit en 1686 croit que ce sont les débris d'un palais; il en a publié une excellente description dans le II.e cahier de ses *Amoenitates exoticae.* Gemelli Carreri, qui fit en 1694 le voyage de Schéhel-Minar, nous a laissé une courte et savante description de ces ruines célébres, qui, selon lui, appartenaient au palais de Darius. Le Docte Hyde, Anglais, s'occupait en même tems du soin d'expliquer les figures qu'on voit sur les murs de Persepolis; mais les explications qu'il en donne sont presque toutes obscures et hazardées, et font preuve de ses efforts à les adapter aux idées qu'il s'était faites de la religion des Perses. Corneille Bruyn, appelé par quelques-uns Le-Brun, qui visita ces ruines en 1704, qui les examina avec le plus grand soin, et en leva des dessins trés-exacts, prétend que ce sont les restes du palais de Darius. Il fait à ce sujet une longue dissertation, dans laquelle il compare la description qu'il donne de ces ruines avec celles de Chardin et de Kaempfer, et en réléve les moindres différences avec une pédantesque et puérile affectation. Néanmoins on doit la préférence à ses dessins, parce qu'ils sont faits par lui même, tandis que les autres voyageurs ont dû emprunter pour cela le crayon d'artistes Persans. Les lettrés Anglais ont publié en grande partie ces dessins dans leur Histoire Universelle, avec une savante description de Schéhel-Minar. On ne doit pas moins d'estime au beau mémoire lu par M.r de Caylus à l'Académie des Inscriptions en 1758 (Hist. tom. XXIX), malgré que ce savant antiquaire croye apercevoir dans les monumens de Persepolis le goût et le genre de construction des Egyptiens. Niebhur est aussi allé voir ces ruines en 1765, et en a donné des dessins fidéles; mais il n'a point osé dire à quel usage ces anciens édifices étaient destinés. William Franklin, qui voyagea en Perse en 1786 et 1787, n'a rien ajouté dans sa relation à ce qui avait été déjà dit par Niebhur: cependant il lui semble voir dans ces restes d'antiquités les débris d'un palais. Silvestre de Sacy a donné l'explication des bas-reliefs et des inscriptions de Schéhel-Minar, de Nakschi-Rustan, et de Kermanschiah; et le savant Malcolm en a derniérement fait autant dans son histoire de Perse. L'Anglés a aussi publié un petit mémoire historique sur Persepolis.

(1) En suivant les traces de Mongéz dans cette description, nous n'avons pas voulu nous écarter non plus de celle de Bruyn, par la raison surtout, que ce dernier étant peintre, comme nous venons de l'observer, il a pu entrer dans plus de détails qu'aucun autre, et mettre plus d'exactitude dans les dessins qu'il a donnés de ces restes fameux de l'architecture Persanne.

celles du nord et du midi qui sont inégales en ont trois cent quatre vingt dix. Les pierres de cette construction immense sont toute d'un marbre gris et très-dur, dont est composée la montagne, et qui semble noir après avoir été taillé : elles conservent encore un beau poli, sont jointes ensemble saus ciment, et ont huit, neuf et juspu'à dix pas de longueur sur six de largeur : le plateau est pavé en grande partie de pierres semblables. On arrive à cette vaste plateforme par un escalier à deux rampes (voy. la planche 64), qui partant du même point, s'éloignent aussitôt, puis se rapprochent l'une de l'autre, et vont aboutir à une terrasse qui a soixante quinze pieds de largeur : les degrés ont vingt sept pieds de long, sur quatorze pouces de large et quatre de hauteur, ensorte que les chevaux et les chameaux peuvent les monter facilement avec leur charge sur le dos. Cet escalier étant le seul dans la façade du couchant, semblerait devoir en occuper le milieu selon les règles de la symétrie, et pourtant il se trouve plus près de l'extrémité qui est au nord que de celle au midi : car la première en est seulement à cent soixante cinq pas, tandis que la distance de la seconde est de six cent.

Lorsqu'on arrive au plateau par cet escalier magnifique, on voit à la distance de quarante deux pieds de cette façade deux grands portiques, séparés par deux colonnes qui sont encore debout : ces portiques ont environ 22 pieds de longueur sur 13 de largeur; la hauteur du premier est de 39 pieds, et celle du second de 28. La porte intérieure des quatre pilastres qui forment ces portiques, présente, en bas-relief, quatre animaux de fantaisie, qui ont 14 pieds de haut et 22 de long : ceux du premier portique qui regardent l'escalier ont beaucoup de ressemblance avec des chevaux couverts d'une housse, et d'une forme qui ne se retrouve dans aucun autre monument : ceux du second portique qui font face à la montagne sont ailés, et ressemblent un peu aux sphinxs des Egyptiens. Il serait bien difficile de dire ce que représentent ces figures, malgré les conjectures que beaucoup d'écrivains ont publiées à cet égard, et dont Chardin et Bruga rapportent quelques-unes.

Les deux colonnes qui se trouvent entre les deux portiques sont les mieux conservées de toutes les ruines de Schéhel-Minar ; elles sont de marbre blanc, cannelées et couronnées d'un chapiteau d'une forme singulière, et qui n'a aucun rapport avec les ordres

Grec et Toscan : leurs bases sont presque entièrement recouvertes de terre ; elles ont 54 pieds de hauteur et 14 de circonférence. Entre ces colonnes et le second portique, on voit l'emplacement et les restes de deux autres colonnes : ce qui explique la raison pour laquelle les deux colonnes encore existantes se trouvent plus près du premier portique que du second : les tambours ou pierres qui composaient leur fût étaient jointes ensemble par un morceau de métal de l'épaisseur de trois pouces. A 52 pieds de ce portique, et vers le midi, est un bassin ou abreuvoir d'un seul morceau de marbre de 20 pieds de long sur 17 et cinq pouces de large, et élevé à trois pieds et demi au dessus de terre. De ce bassin au mur il y a un espace d'environ 150 pas, où l'on ne trouve que des débris de marbre et un tronc de colonne sans cannelure : de là jusqu'à la montagne, on ne rencontre que quelques éclats de pierre.

Après ce premier amas de ruines, on passe au second qui est à la droite des portiques, à 172 pieds de distance, et sur un sol plus élevé : cet endroit semble avoir été une des plus belles parties de ce vaste édifice. Le mur qui soutient le plateau est en marbre, et orné de figures en bas-reliefs, et l'on y monte par un autre escalier, aussi à deux rampes, comme celui dont nous venons de parler, mais plus petit : les murs qui servent d'appui à cet escalier sont parsemés d'inscriptions et de bas-reliefs, qui présentent une longue file de figures humaines d'environ deux pieds et cinq pouces de hauteur. Ce vaste emplacement, qui est pavé en pierres d'une longueur prodigieuse, offre encore les bases de 36 colonnes, et une quantité de ruines, qu'on croit avoir fait partie de quelqu'édifice souterrain. De toutes ces colonnes, il n'y en a plus que 17 debout, dont fort-peu conservent encore leur chapiteau, sur lequel on voit un chameau accroupi. Plus loin on trouve le restes de trois portiques avec les bases de quelques colonnes : ces portiques ont vingt quatre pieds d'élévation, et sont chargés de bas-reliefs, dont les figures, de deux pieds de haut, tiennent les bras levés, comme pour soutenir les sculptures qui sont au dessus.

Entre ces colonnes et la montagne est un espace carré de 85 pieds de largeur, et entouré de ruines, de portes, de murs et de fenêtres. Voy. la planche 65. On trouve encore vers le milieu des bases de colonnes, qui supportaient un plafond : les portes de cet édifice ont cinq toises de hauteur, et sont faites de huit pierres et quelquefois moins : les pilastres sont chargés de bas-reliefs : le plafond


65

est le plus souvent décoré d'un emblême en relief, qu'on retrouve fréquemment dans les bas-reliefs de Persepolis ; c'est une personne tenant un cercle sur une figure à peu de distance, et qui a un grand nombre d'ailes. Plus haut et à l'un des côtés de la colonnade s'élève un édifice, qui, par sa position, semble être le principal; il est divisé en plusieurs parties, mais on n'en voit plus que les portes et les fenêtres, et ces dernières sont toutes d'une seule pierre, et ornées d'inscriptions et de moulures. Les portes, qui ont quatre toises de hauteur, sont faites de trois pierres seules. Cet édifice était peut être l'endroit des bains, car on y voit encore des aqueducs, et quelques ouvertures souterraines, où Bruyn s'est avancé assez, pour pouvoir conjecturer avec fondement par leur structure, qu'elles étaient uniquement destinées à y conduire les eaux, et non à renfermer d'immenses trésors, comme le croyent faussement les habitans. La partie méridionale du plateau offre deux autres édifices, absolument semblables, pour la construction et les sculptures, à ceux que nous venons de décrire, mais plus endommagés; c'est pourquoi nous nous dispenserons d'en donner la description, pour ne pas répéter à-peu-près les mêmes choses.

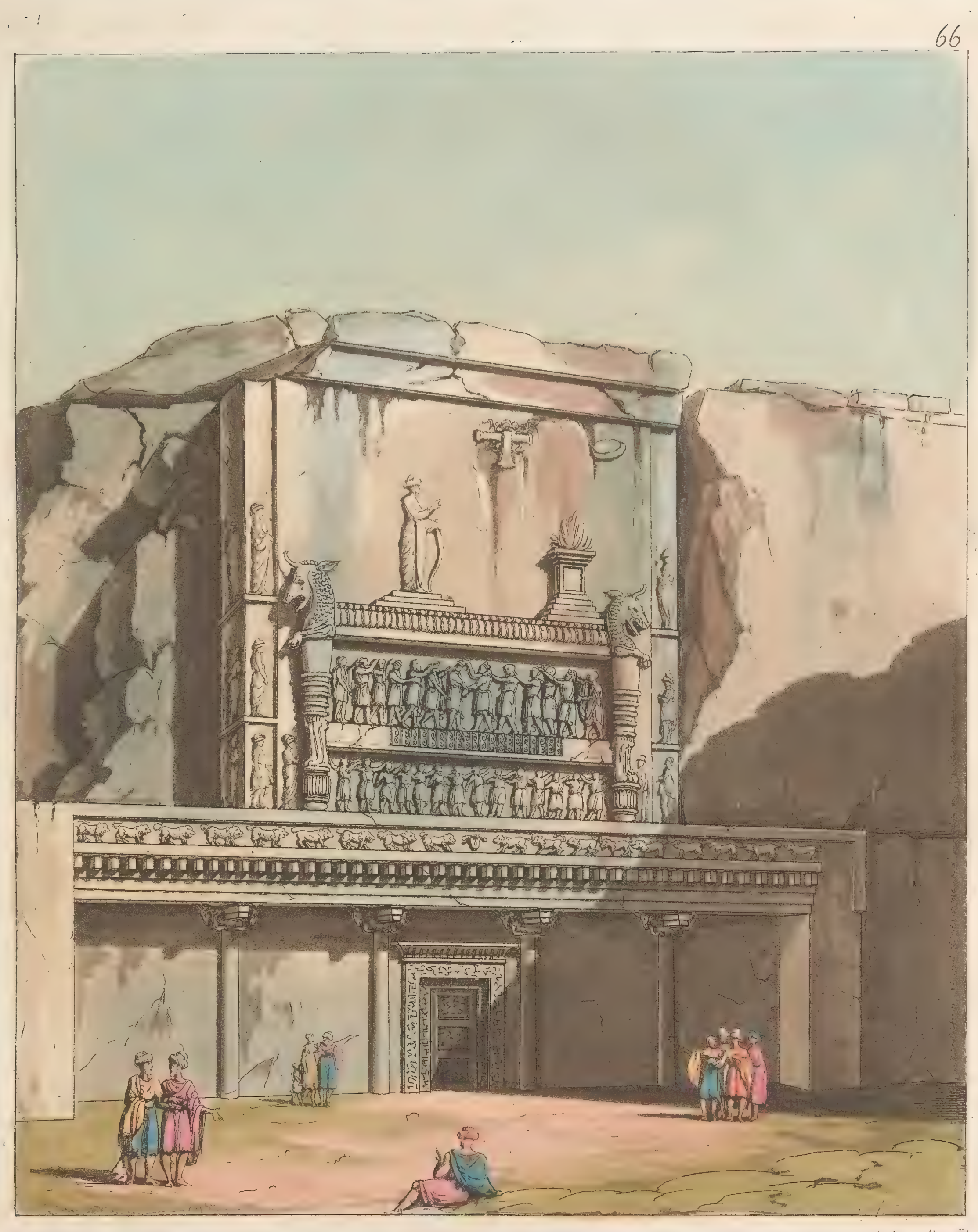
La montagne présente aussi à l'observateur quelques bas-reliefs, qui méritent une attention particulière; mais leur ressemblance avec les monumens plus nombreux de ce genre de Nakschi-Rustan, rend commune aux premiers la description que nous allons faire des seconds. Les deux tombeaux qu'on voit encore à Schéhel-Minar n'étaient probablement pas les seuls qui étaient destinés à la sépulture des Rois de Persepolis : car on en trouve quatre autres semblables sur un mont, à deux petites lieues de cette ancienne capitale. Les Persans leur donnent diverses dénominations, en les appelant, tantôt *Kabrestan-Gauran* ou sépulcres des Gaures, tantôt *Nakschi-Rustan* ou portraits de Rustan, parce que les bas-reliefs taillés dans le roc même, sont, à ce que l'on croit, des représentations diverses de ce personnage. Ce Rustan, ainsi que nous l'avons remarqué en parlant du gouvernement des anciens Perses, était l'Hercule de l'orient, auquel on a attribué des faits peu vraisemblables, et des actions de la plus grande valeur. La montagne porte le même nom : elle est presque toute d'un marbre dur, et susceptible de prendre le plus beau poli. Les habitans de Persepolis y ont répété les ouvrages qu'on admire à Schéhel-Minar; ils ont applani le sommet de cette montagne, et en ont taillé les côtés perpen-

diculairement à l'horizon : un de ces côtés offre des tombeaux et de bas-reliefs, qui sont évidemment d'une époque plus récente. La description des tombeaux de Nakschi-Rustan sera commune à celle des sépulcres de Schéhel-Minar, parce qu'à quelques petites différences près, les ornemens en sont absolument les mêmes. Leur façade est décorée de quatre colonnes, au milieu desquelles on voit une fausse-porte taillée dans le roc : ces colonnes supportent une grande corniche, surmontée d'une espèce d'autel ayant deux rangs de figures, qui, avec les bras levés, soutiennent les moulures : au dessus de cette porte on voit debout un personnage vénérable : lequel semble montrer d'une main le feu qui est devant lui, et de l'autre tient une espèce d'arc : il y a sur le feu un objet dont la figure est ronde, et plus haut au milieu une autre figure mystérieuse. Voy. la planche 66. Mais pour qui ces vastes sépulcres ont-il été creusés ? C'est une question à laquelle il serait bien difficile de faire une réponse satisfesante, car les successeurs de Cyrus avaient choisi, comme on le sait, Ecbatane pour le lieu de leurs sépultures. Le seul Darius Codoman, dont le corps fut envoyé à sa mère pour être enseveli selon les usages des Perses, aurait pu occuper un de ces tombeaux. Ce n'est donc que par conjecture qu'on peut dire que ces sépulcres aient appartenu aux fondateurs de Persepolis.

En examinant attentivement les ruines de cette ville fameuse, il est impossible de ne pas être pénétré d'un sentiment d'admiration. On y voit encore, dit Bruyn, les restes de plus de deux cents colonnes, et de treize cents figures d'hommes et d'animaux. Le savant Caylus, si versé dans la connaissance des monumens de l'antiquité, estime que ces ouvrages magnifiques n'ont pu être achevés en moins de deux siècles. Il n'y a dans le monde, dit Mongez, que les pyramides d'Egypte seules, qui puissent le disputer en majesté aux monumens de Schéhel-Minar : que si l'on réfléchit ensuite que, dans la construction des pyramides, il n'a été employé qu'une multitude d'ouvriers de peu ou point de talent, et que ces monceaux immenses de pierres ne présentent aucun relief ni aucune figure, on n'hésitera pas à les mettre au dessous des vastes et admirables édifices de Schéhel-Minar.

Si les monumens de Schéhel-Minar ont été élevés ar une colonie d'Egyptiens.

Le même Caylus a essayé de prouver avec beaucoup d'éruditions, que ces édifices sont l'ouvrage d'une colonie Egyptienne. Il a en effet observé des rapports assez marquans, entre les dimensions



C. Castellini F.

des colonnes et la forme de quelques chapitaux de Persepolis, et celles des mêmes morceaux d'architecture, qu'on rencontre parmi les ruines de Luzzor et autres, entre la première et la seconde cataracte du Nil. Il a retrouvé le goût Egyptien dans les débris des portiques, et a cru reconnaître des sphinxs dans les quatre animaux imaginaires qui les décorent; il cite enfin mille autres ressemblances de style à l'appui de son opinion. Mongez a entrepris de refuter ce docte antiquaire avec une égale érudition: les ruines de Persepolis lui ont offert plus d'analogie avec les monumens gigantesques des Indiens, dont nous avons parlé à l'article de l'architecture de l'Indostan; et après diverses considérations d'un grand poids, il finit par conclure très-judicieusement, que les édifices de Schéhel-Minar sont l'ouvrage des anciens Perses, et appartiennent aux tems de Cyrus.

Si ces ruines sont les restes d'un palais ou d'un temple.

Les voyageurs ont formé diverses conjectures sur l'état primitif de ces restes de la magnificence des Perses. Les uns croyent que ce sont les ruines d'un temple, les autres celles d'un palais. Les processions représentées sur les murs, les figures qui tiennent en main de vases, les caractères et les hiéroglyphes multipliés à l'infini, ont induit Pierre de la Valle, Chardin, Kaempfer, Hyde, Caylus et autres, à regarder ces ruines comme les restes d'un ancien temple. D'autres pensent avec plus de fondement que ce sont les débris de l'ancien palais de Persepolis, et de ce nombre sont, l'ambassadeur Figuéroa, Mandeslo, Gemelli Carreri, Bruyn, et surtout Mongez, qui, dans sa savante dissertation sur les ruines de Persepolis, l'a démontré par des argumens décisifs.

Mais quelque pût être ce superbe édifice, il est bon de rappeler ici l'observation que nous avons faite en parlant du costume civil des anciens Perses, c'est que la conformité de l'habillement des figures qu'on y voit encore, avec celui des Médes et des Perses selon les descriptions que nous en ont laissées les écrivains Grecs, nous met en droit de croire avec fondement, que ces monumens ont été élevés par les Rois de la première race: car tout indique en eux une antiquité très-reculée, sans qu'on puisse néanmoins déterminer s'ils sont l'ouvrage de Cyrus, ou s'ils ont été commencés sous Darius, et achevés sous Xerxès. La conclusion de Mongez dans sa belle dissertation est, que le palais de Persepolis fut bâti par Cyrus (1),

(1) Elien (*De Animal.* liv. I.er chap. 56) dit que Cyrus l'ancien s'énorgueillissait d'être le fondateur du magnifique palais de Persepolis.

qu'Alexandre en brûla une partie, et que cette ville, appelée aujourd'hui Isthakar, fut ruinée par les Généraux d'Ali, à l'époque où l'Islamisme se répandit en Perse.

Architecture moderne.

D'après toutes les observations que nous venons de faire sur les restes majestueux de Persepolis, nous croyons pouvoir assurer, que les anciens Perses ont surpassé de beaucoup leurs descendans dans l'art de l'architecture. Des coupoles, dit Jourdain, de petites tours et des plafonds, forment aujourd'hui les principaux ornemens des édifices Persans, et l'exécution en est d'un fini, d'une précision et d'une richesse surprenantes; mais ces édifices sont bien loin d'égaler la grandeur et la magnificence des anciens monumens que nous venons de décrire.

Matériaux.

L'architecture Persanne, dit Chardin, a pour objet la commodité du logement plutôt que la magnificence; rarement il entre de la pierre et du bois dans ses ouvrages: les matériaux qu'elle emploie sont des briques cuites au feu ou sechées au soleil, lesquelles sont faites de terre commune, mêlée d'un peu de paille broyée, pour leur donner plus de consistance. Le plâtre dont on se sert en Perse n'a ni la finesse ni la blancheur du nôtre: on y a aussi une espèce de chaux, qui se dissout promptement dans l'eau, et sert à blanchir les murs intérieurs et les plafonds: d'autres font encore usage d'une matière plus commune appelée *Zerd-guil*, ou terre jaune qui tire ce nom de sa propre couleur.

Forme des maisons.

Les maisons ne sont enduites au dehors qu'en mortier, ce qui leur donne un aspect tout-à-fait monotone, mais l'intérieur en est très-gai. La façade en est simple et sans ornemens: cependant les coupoles, les tours des mosquées, ainsi que divers palais et édifices publics ont des revêtemens en faïence de différentes couleurs, qui produisent le plus bel effet, et les mettent à l'abri des injures de l'air. Dans la pluspart des maisons, il y a en dedans de l'entrée principale, et à cinq ou six pieds de distance, un mur d'une hauteur et d'une largeur égales à celles de la porte, pour empêcher aux passans de voir dans la première cour. Ces maisons n'ont ordinairement que le rez-de-chaussée, qui est très-bas dans celles qui ont un étage. Dans les endroits où le sol est naturellement dur et argilleux, comme à Ispahan, on bâtit sans qu'il soit besoin de creuser de fondemens: la partie supérieure des édifices est presque toujours en voûte: on assure que les Persans excellent dans ce genre de construction, et qu'il n'y a point de pays, où l'on voie des voû-

tes aussi élégantes et aussi hardies qu'en Perse; elles y sont basses et plates, et supportent des terrasses entourées de parapets d'environ trois pieds de haut, sur lesquelles les Persans vont prendre le frais. On étend sur ces terrasses plusieurs couches de chaux et de plâtre, et en quelques endroits de bitume mêlé avec du plâtre, pour qu'elles ne soient point dégradées par les pluies.

Les belles maisons sont élevées ordinairement à trois ou quatre pieds au dessus du sol, et consistent en quatre appartemens exposés aux quatre vents: tout l'édifice est entouré d'un parapet de sept à huit pieds de largeur: l'intérieur offre une grande salle au milieu, avec quatre autres salles qui occupent le centre des quatre appartemens, outre diverses chambres et quelques cabinets placés aux angles: les salles sont ouvertes vers la cour et forment de grands portiques; elles sont séparées de la grande salle par une cloison garnie de portes où de fenêtres qui se lèvent, et arrivent jusqu'à la voûte, dont le cintre commence ordinairement vers la moitié de la hauteur de l'édifice. Les chambres et les cabinets sont fermés de murs sans fenêtres, et ne reçoivent de lumière que par une porte à deux battans, qui se replient l'un sur l'autre. Un grand mur de trente à quarante pieds de hauteur entoure ces édifices, ainsi que les cours et les jardins qui y sont annexés. Tout le reste est d'une architecture légère, et repose sur des colonnes, au dessus desquelles la construction se termine le plus souvent en coupoles. Ces coupoles sont faites quelquefois en pièces de bois formant une espèce de marqueterie, et jointes ensemble avec beaucoup d'art: ces ouvrages se font à terre, au pied de l'endroit où il doivent être placés, et lorsqu'ils sont achevés, on les élève tout d'une pièce avec des machines sur les colonnes où ils doivent être posés. Chardin dit avoir vu lever ainsi de ces coupoles, qui avaient jusqu'à quatre vingt pieds de diamètre. Ces édifices ouverts de tous côtés sont très-gais.

Fenêtres.

Les maisons ordinaires ont à leurs fenêtres des treillages semblables à nos jalousies: les Grands y font mettre des toiles cirées transparentes, et ornées de jolies peintures, ou bien des carreaux de verre carrés et peints de diverses couleurs, représentant des oiseaux, des fleurs, des vases etc. Les murs des appartemens sont blanchis avec un mélange de chaux et de talc pilé, qui leur donne le plus beau luisant: ils sont encore quelquefois décorés de morceaux de sculpture dorés ou azurés, de belles mosaïques, et de vases en porcelaine. Il n'est pas de maison, sans excepter les plus simples,

Bassins. qui n'ait un bassin d'eau : les Grands sont dans l'usage, ainsi que les Indiens et les Chinois, d'y tenir certains poissons rares, auxquels ils attachent de petits anneaux en or ou en argent. Les machines à vent, pour rafraichir les appartemens, sont d'une invention particulière. Les Persans les appellent *Bad-guir* : ce sont des tubes, de forme carrée, qui s'élèvent comme nos cheminées au dessus du toit, mais sont beaucoup plus hauts et plus larges ; et qui, lorsqu'il fait un peu d'air, le reçoivent et le transmettent dans l'intérieur des maisons, où ils entretiennent une agréable fraicheur. Dans les provinces méridionales, il n'y en a pas une où l'on ne trouve un ou deux de ces tubes à vent.

Machines à vent.

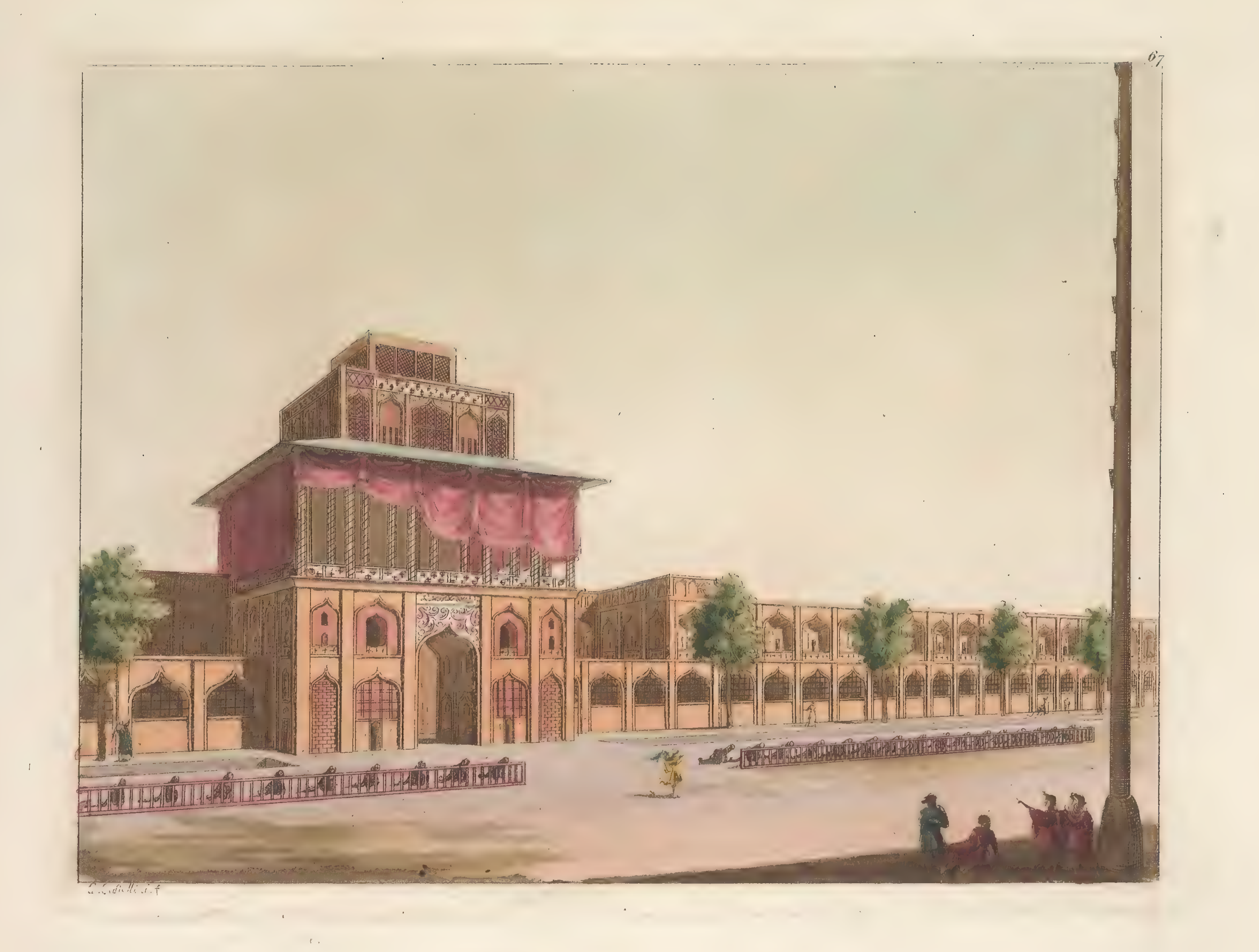
Pour donner à nos lecteurs une juste idée de l'architecture moderne des Persans, nous choisirons, dans la description de la ville d'Ispahan par Chardin, quelques édifices de la grande place royale, appelée en Persan *Maidan chae*, qui, selon le même auteur, est une des plus belles du monde.

Edifices de la place royale.

Cette place a quatre cent quarante pas de long sur cent soixante de large, et est entourée d'un canal de six pieds de largeur, avec un trottoir en pierre noire luisante à un pied de terre, et assez large pour que quatre hommes de front puissent se promener dessus commodément. Les plus beaux édifices qui décorent cette place sont, le palais royal à l'occident, la mosquée *du cèdre* à l'orient ; et au midi, d'un côté la mosquée royale, et de l'autre le marché impérial. Ces deux derniers édifices forment une longue demi-lune, au devant de laquelle est un bassin de soixante dix pas de circonférence, dont les bords sont en porphyre. Le palais royal est sans contredit un des plus grands bâtimens qu'on puisse voir dans une capitale, n'ayant pas moins d'une lieue et demie de tour. Voy. la planche 67. La grande porte sur la place royale est toute en porphyre et très-élevée ; elle passe pour sacrée, et tous ceux qui ont obtenu du Roi quelque grâce vont la baiser avec cérémonie : le Roi lui même, par respect, ne passe jamais dessous à cheval. On voit le long de la façade du palais une longue balustrade en bois peint, derrière laquelle sont cent dix pièces de canon aux armes d'Espagne, qui appartenaient autrefois à la citadelle d'Ormus. Après avoir fait une longue description de l'intérieur de ce palais, Chardin passe aux cinq entrées principales qui y conduisent, et s'arrête particulièrement à la première, et la plus remarquable, appelée *la porte haute* ou *glorieuse*, au dessus de laquelle s'élève le ma-

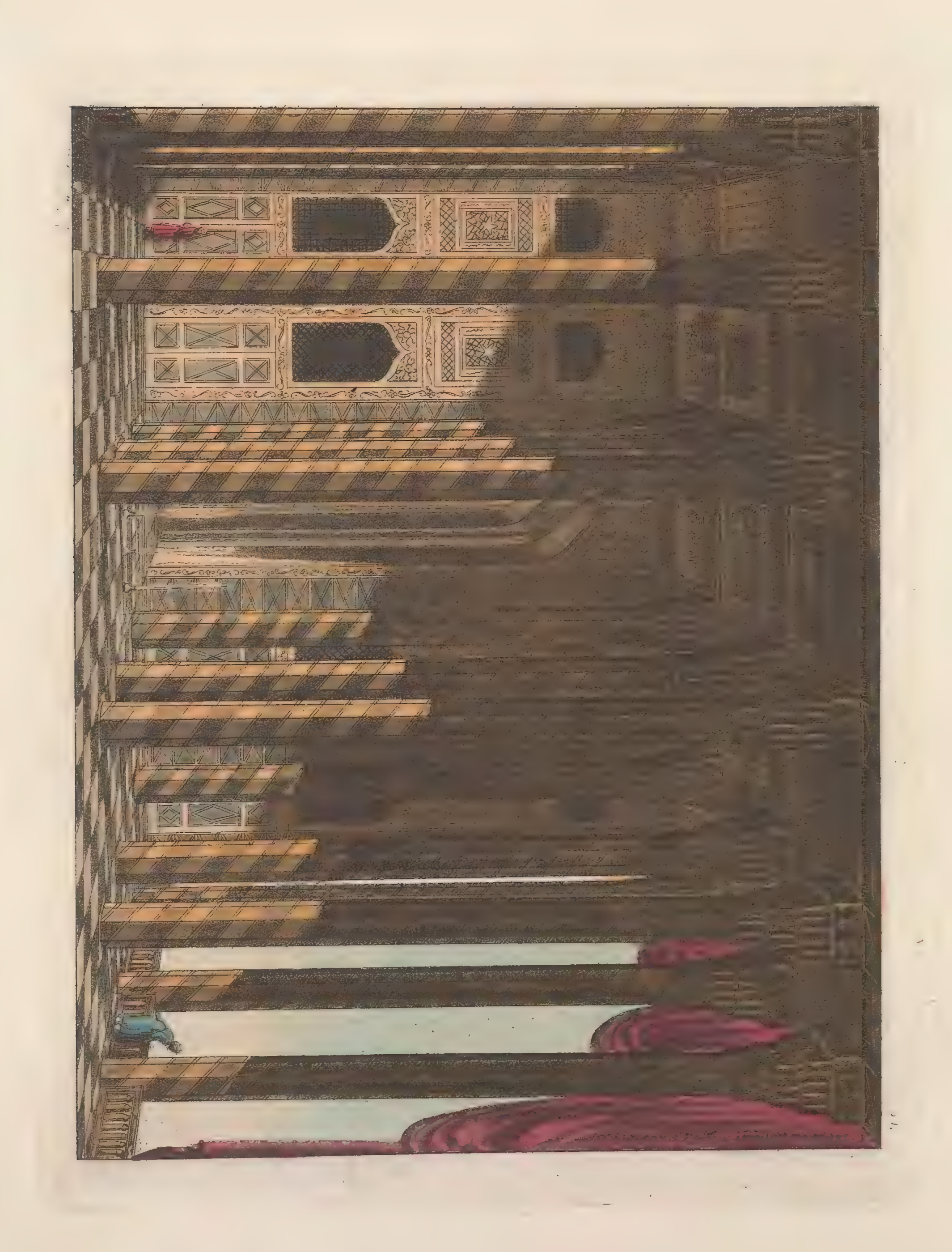
Palais royal.

67.






G. Castellini inc.



gnifique pavillon qu'on voit représenté à la planche 68, et du sommet duquel on ne peut reconnaître les gens qui sont sur la place, où ils ne paraissent pas avoir plus de deux pieds de haut. Ce beau pavillon repose sur trois rangs de grandes colonnes, et a au milieu un bassin de jaspe avec trois jets d'eau qui s'élancent jusqu'à la hauteur de cet édifice. Nous ne dirons rien de la richesse des plafonds, de la beauté de la balustrade, ni de l'élégante construction du salon magnifique que renferme ce pavillon, la planche ci-dessus suffisant pour en donner une juste idée.

Mosquée royale.

La mosquée royale, voy. la planche 69, a sur le devant un vestibule polygone, avec un bassin au milieu, d'une forme semblable. La façade de l'édifice est pentagone, et décorée d'une balustrade en pierre. Les deux premières façades sont faites en cintre, et les deux autres au dessus sont de grandes boutiques d'apothicaires et de médecins. Les étages supérieurs d'environ vingt pieds de haut, ont des galeries qui semblent des balcons. La façade intérieure de la porte, dont la forme est en demi-lune, est toute recouverte en jaspe : l'ornement, dit Chardin, en est admirable et inconnu à nos architectes Européens. On y voit une quantité de niches de mille sortes de figures, où l'or et l'azur sont employés avec profusion : ces niches sont plaquées en émail et ont une frise autour, du même genre de travail, avec des inscriptions qui retracent divers passages de l'Alcoran en lettres proportionnées à la hauteur de l'édifice. Cette porte a une galerie semblable à celle des parties latérales, et ses listels sont en jaspe ; deux petites tours élevées, et adossées à sa partie interne, sont également recouvertes en émail. On va vers la mosquée par un corridor découvert composé de quatre grands portiques latéraux faits à voûte, et l'on arrive dans une cour spacieuse, au milieu de laquelle est un grand bassin, et qui est fermée par cinq portiques surmontés d'un dôme et soutenus par de gros pilastres : le portique du milieu a vingt six pas de largeur, ceux des deux côtés quinze, et les deux autres dix. Le premier, qui a soixante pas de longueur, porte une coupole avec une demi-lune dorée, et est un des plus beaux monumens de l'architecture Persanne. Cette coupole est si élevée, qu'on la voit à quatre lieues, en venant de Caschan. La mosquée est bâtie toute en grandes pierres, qui forment aussi le pavé de ses cours ; et tout l'édifice est recouvert en briques vernissées, dont l'éclat a la vivacité de l'émail, et qui lui donnent l'ap-

parence d'un bel ouvrage de mosaïque, où sont retracés partout des passages de l'Alcoran. De plus longs détails sur la construction de ce temple magnifique deviendraient fastidieux ; nous en terminerons donc la description en disant, qu'il renferme des souterrains pavés et marquetés, et où l'on va respirer un air plus tempéré ; que ses petits portiques sont clos, et servent d'écoles où l'on enseigne toutes les sciences; qu'à une certaine hauteur il y a entre les pilastres des appartemens pour les Mollahs, les régents et les étudians pensionnés; qu'on y trouve plusieurs bassins bien pourvus d'eau pour les ablutions ; et qu'à chaque côté de la grande coupole, on voit deux petites tours semblables à celles de la grande porte dont nous venons de parler. Cette mosquée a été bâtie par Abbas le Grand vers la fin du seizième siècle, ce qui lui a fait donner le nom de mosquée royale.

Peinture et sculpture.

La peinture et la sculpture ne se sont élevées dans aucun tems à un haut degré de perfection en Perse. Nous avons déjà vu dans les ruines de Persepolis quantité de figures, où l'on n'apperçoit ni goût ni proportions : l'art se montre moins imparfait dans les monumens de Kermanschia ; mais il y a tout lieu de croire qu'ils sont l'ouvrage d'artistes Grecs ou Romains. A six milles de la ville moderne de Kermanschia, le roc appelé *Tauk-e-Bostan*, ou *l'arc du jardin*, présente, au dire de Malcolm, des sculptures dont le style correct semble attester, que le Monarque sous lequel ces ouvrages furent exécutés, y employa des artistes de l'un ou de l'autre de ces deux peuples. Le plus remarquable de ces ouvrages est un arc taillé dans le roc, d'environ soixante pieds de hauteur, sur vingt de profondeur et vingt quatre de largeur : il est surmonté d'une figure emblématique semblable à une demi-lune, de chaque côté de laquelle est un génie, qui d'une main tient une couronne ou diadême, et de l'autre une coupe. Au fond de cette grande arcade on voit une figure d'homme gigantesque à cheval, et armée de pied-en-cap : ses deux côtés sont revêtus de belles sculptures en compartimens, où est représentée la chasse du cerf et du sanglier, faite par des gens, dont les uns parcourent en barque les bords d'un fleuve, et les autres sont montés sur des éléphans. (Voy. les planches dans le I.er vol. de l'Histoire de Malcolm). La sculpture est aujourd'hui entièrement négligée en Perse. Je ne sais, dit Jourdain, si l'on trouverait une seule statue dans tout ce royaume. Cependant Olivier, en parlant de cet art chez les Persans, dit

avoir vu quelques ouvrages de sculpture en bois dans l'intérieur de leurs maisons.

La peinture est encore dans l'enfance chez ce peuple : elle n'y a fait aucun progrès, soit que la religion Musulmane, qui condamne toute représentation de figure humaine en soit la cause, soit que le génie Persan ne se soit jamais tourné vers cet objet. Ainsi, rigoureusement parlant, il n'y a point de peintres en Perse, à moins qu'on ne veuille prendre pour tels les barbouilleurs, qui peignent à la détrempe des fleurs et des animaux, qui font des images obscènes, et qui appliquent des couleurs aux murs, à divers ustensiles, à la porcelaine, à la faïence et autres terres. Les tableaux qu'on voit dans les palais des Rois à Ispahan et autres lieux ont été faits par de Européens, et tout mauvais qu'ils sont, les Persans n'ont point de peintres capables de les imiter. Leurs artistes en général ont une manière qui approche de celle des Chinois: leurs dessins manquent de correction: ils ignorent la perspective, et ne connaissent point l'effet de la lumière et des ombres: leurs figures sont mal disposées, mal groupées, et leurs arbres mal feuillés. Ils ne laissent pourtant pas de faire certains ouvrages très-gracieux. Ils peignent passablement bien d'imagination les fleurs et les oiseaux, sont heureux dans les arabesques, emploient l'or avec beaucoup d'art, et font de très-beaux vernis. Jourdain loue singulièrement l'habileté des peintres Persans à saisir la physionomie, et dit qu'ils réussissent mieux en portraits qu'en toute autre chose. Les couleurs dont ils se servent, et qu'ils préparent eux mêmes, ont toute la vivacité et toute la solidité qu'on peut souhaiter. C'est d'eux que nous avons appris à connaître l'outre-mer : le lapis-lazzuli, d'où ils tirent cette couleur, se trouve en abondance sur quelques montagnes du Korasan.

Poésie Persanne.

La poèsie est de tous les genres de littérature celui pour lequel les Persans ont le plus d'inclination, et qu'ils ont cultivé avec le plus de succès. Gracieuse comme la langue de Pétrarque, du Tasse et de Métastase, elle a aussi cette harmonie de consonnances, cette richesse d'images, et cette pompe d'expressions qui ont tant de charmes dans la poésie Italienne. Nous ne prétendons pas néanmoins pour cela établir un parfait parallèle entre ces deux poèsies: car c'est en vain qu'on chercherait dans celle des Persans, des compositions semblables à celles dont s'honore l'Italie, où les fleurs d'une imagination brillante ne servent qu'à embel-

lir les sublimes productions du génie. Les prestiges et le mérite de la poèsie Persanne consistent presqu'entièrement dans la beauté des idées, et non dans la disposition bien ordonnée d'un sujet, dont les parties soient liées entre elles et mises chacune à leur place. Ce defaut, qui du reste est commun à tous les poètes orientaux, ne doit pourtant pas nous faire renoncer à la connaissance de cette partie de leur littérature, laquelle a des beautés et un caractère qui lui sont propres; surtout nous, qui, après avoir étudié et imité de toutes les manières les productions de l'antiquité, pouvons espérer de trouver dans une littérature encore vierge quelqu'idée nouvelle, et quelqu'expression digne de la nôtre.

La poèsie renait sous les Sassanides.

La dynastie des Sassanides, dont les Princes cultivèrent les lettres et favorisèrent les savans, avait donné à la littérature Persanne une nouvelle impulsion, dont les effets allèrent toujours croissant sous leurs successeurs. Les Rois, les Princes, les Emirs, les Gouverneurs des villes tenaient à leurs cours des poètes, pour célébrer leurs exploits et immortaliser leurs noms. Gaznevida Mahmud, à peine monté sur le trône, appela à sa cour les plus grands hommes de son siècle. On raconte que Daulet-Shàh entretenait à ses frais quatre cent poètes sous la direction du célèbre Ansari (1), qui recueillait toutes leurs productions, pour en faire ensuite son rapport au Souverain. C'est à-peu-près vers le même tems que florissaient Adhaïri, qui s'acquit une grande réputation par son *Igrac* et son *Ichticac*, et Assedi-Thusi l'Homère Persan.

Mahmud favorise les poètes.

Ferdusi.

Mais le plus fameux de tous les grands hommes de cette époque est l'immortel Ferdusi, auteur du *Schiah-Namèh*, qui est une histoire ancienne de la Perse en vers. D'épaisses ténèbres enveloppent celle du livre qui servit de fondement à cette production, et les Persans disputent inutilement sur l'origine, ainsi que sur l'époque de cet ouvrage. Ferdusi dit dans le courant de son poème d'avoir mis trente ans à le composer, de l'avoir achevé à l'âge de soixante cinq, et qu'il contenait soixante mille distiques.

Célébrité de son poème.

Les Rois ont succédé aux Rois, et les nouvelles dynasties aux anciennes; les ouvrages de l'homme ont cédé aux vicissitudes des

(1) Ansari mourut l'an 431 de l'Egyre, le 1040.e de notre ère; il avait composé une ode de cent quatre vingt dix distiques, où toutes les actions du Sultan sont rapportées; il jouissait de beaucoup de richesses et d'une grande célébrité.

tems; la face politique de la Perse a été renouvellée plusieurs fois; la langue même s'est ressentie de ces révolutions, et cependant la mémoire de Ferdusi semble encore récente dans l'esprit des peuples de l'Orient, et sa réputation s'est maintenue dans tout son éclat au milieu de tant de ruines. Par quels efforts de génie s'est-il donc acquis une aussi haute réputation? Serait-elle un juste tribut d'hommages dû à la grandeur des conceptions, à la richesse des images, à la sublimité des pensées, à la beauté du style de son ouvrage, ou bien le *Schiah-Namèh* ressemblerait-il à ces monumens, dont l'antiquité fait tout le mérite, et qui ne conservent de droit à l'admiration, que parce qu'ils sont en possession de celle de plusieurs siècles?

Variété d'opinions sur cet ouvrage.

W. Jones qui était peut-être un peu trop enthousiaste de la littérature Persanne dans laquelle il était lui même très-exercé, élève le *Schiah-Namèh* presqu'au rang des poèmes d'Homère. Scott-Waring, autre voyageur Anglais, tout en convenant de la grande réputation dont cet ouvrage jouit en Perse, se montre bien éloigné de vouloir le comparer au Prince des poètes: il ne lui donne pas le nom de poème épique, mais de poème historique, peu différent de la Pharsale de Lucain. Ceux qui voudraient se former quelqu'idée du style et de l'imagination de Ferdusi, pourront consulter, outre ces deux écrivains, le fameux orientaliste Sylvestre de Sacy, ainsi que les extraits succincts qui se trouvent dans la description de la Perse par Jourdain.

Autres poètes Persans.

Tandis que Ferdusi s'immortalisait par son Schiah-Namèh, Abu-Iola, grand poète Arabe, captivait l'admiration de sa nation par la sublimité des accens de sa muse. La réputation de ce poète célèbre franchit les frontières de l'Arabie et se répandit dans toute la Perse, où ses productions excitèrent un enthousiasme général. Tous les autres poètes s'estimaient heureux d'avoir pour modèle un si grand maître: ses écoliers les plus renommés furent Féléki et Kacani, qui se rendirent fameux, non moins par leurs ouvrages en poésie, que par leurs connaissances astronomiques. Leurs compositions poétiques indiquent, du premier abord, l'école où se sont formés leurs auteurs; mais elles sont encore loin d'avoir la douceur et l'harmonie, qui distinguent celles de Ferdusi et autres écrivains Persans.

Féléki et Kacani.

Après la mort de Mahmud, la littérature Persanne perdit beaucoup de sa splendeur. Cependant les savans trouvèrent encore

un généreux protecteur dans la personne du Sultan Sindjar le Selsgiukide : sa cour fut fréquentée d'un grand nombre d'écrivains en tous genres, parmi lesquels se distingua éminemment le fameux Anvéri, le Catule des Persans. Pour avoir un modèle parfait de la poésie Persanne, il faut lire une ode de cet écrivain en l'honneur d'Atabec Modud-Ben-Zengui, traduite par M.r De-Chézy, et insérée dans la description de la Perse par Jourdain, qui fait un éloge pompeux de la beauté des images, de la force et de la grâce des pensées, ainsi que de la richesse et de l'élégance des comparaisons que renferme cette ode.

Anveri.

Férid-Eddin.

Quelque tems après Anvéri parut le célèbre Chéik Férid-Eddin-Atthar, poète habile, moraliste sévère, et ardent Sophi : il a laissé sous le titre de *Pend-Namèh*, ou livre de conseils, un traité de morale très-estimé des Persans. M.r Sylvestre de Sacy en a donné la traduction en Français dans son second volume des *Mines de l'Orient*, et y a joint la vie de Férid-Eddin, extraite de la biographie poètique de Daulet-Shàh.

Sadi.

Le règne du généreux Abu-Bekr-Mohammed vit fleurir l'illustre Sadi, le Prince des moralistes Persans, et le poète le plus harmonieux et le plus élégant de l'Orient. Ses ouvrages sont en grand nombre, et leur collection complète, connue sous le nom de *Kulliet*, forme un volume considérable; mais ceux qui l'ont fait le plus admirer, et dont le bruit s'est répandu, non seulement dans tout l'orient, mais encore en Europe, sont le *Gulistan* et le *Bustan* (1), dédiés l'un et l'autre à l'Atabek Abu-Bekr, et qui peuvent passer pour deux excellens traités de morale. Le *Gulistan* est composé de huit chapitres, dans lesquels Sadi traite successivement de la conduite des Rois et des personnes religieuses, de la modération dans les desirs, de l'utilité du silence, de l'amour et de la jeunesse, de la vieillesse, des marques d'une bonne éducation, et de la conversation. Il est écrit partie en prose et partie en vers; la morale y est toujours présentée sous la forme d'apologues ingénieux, ou de faits historiques qui se terminent toujours par une sentence. Le *Bustan*, qui est d'une date antérieure à l'autre, est tout écrit en vers, et se divise en dix chapitres, qui traitent de

Le Gulistan.

Le Bustan.

(1) Gentius a donné une traduction latine du Gulistan : il en a aussi paru une en Français, mais du premier livre seulement : quant au Bustan, on n'en a eu jusqu'à présent, que des extraits succincts.

la justice du gouvernement, de l'amour et de la crainte de Dieu, de la bienfesance, de la générosité, de l'humanité etc. Si dans le Bustan l'auteur fait pompe de tout son talent pour la poèsie, il faut convenir aussi qu'il s'y abandonne sans mesure à son penchant pour le style mystique, et que par conséquent la beauté de ses vers ne peut compenser la monotonie et l'obscurité des expressions d'une piété contemplative, et d'une imagination exaltée par l'amour divin. Le Gulistan au contraire est écrit dans un style clair et fleuri; les récits en sont piquans, les sentences justes et pleines de force, de grâce et de délicatesse: les vers dont il est semé renferment toujours de belles pensées, et la raison n'y est jamais sacrifiée à la rime ou à des antithèses puériles, ni à de vains jeux de mots, comme le font ordinairement les poètes Persans. Sadi se montre l'égal d'Horace quand il traite de l'inconstance de la vie: s'il peint les tourmens ou les plaisirs de l'amour, ses vers sont dignes tantôt de Tibule et tantôt de Catule, car il a la sensibilité du premier, et toute la grâce et l'esprit du second.

Dans le même siècle qui vit fleurir Sadi, deux poètes célèbres savoir, Gelal-eddin-Rumi dans l'Asie mineure, et Kosrou-Déhlévi dans l'Inde, se captivèrent l'admiration de leurs contemporains, tant par la beauté de leurs vers, que par leur fervente piété. Le premier est l'auteur d'un recueil appelé *Mesnévi*, qu'on regarde comme l'ouvrage le plus parfait qui ait jamais été écrit dans le style allégorique de la secte des Sophis; mais il est si obscur, qu'on ne peut plus l'entendre aujourd'hui qu'à l'aide d'un dictionnaire, pour l'explication des mots dont on ne comprend plus le sens. Le second après avoir brûlé d'un amour charnel, se dévoua tout entier à l'amour divin, et jamais poète n'a peint avec plus de grâce, plus de chaleur et plus de vérité que lui la plus vive des passions, et les transports d'une âme ravie dans la contemplation de l'Etre Suprême. *Gelal-eddin et Kosrou.*

Au bout d'un demi siècle, Hafiz, l'Anacréon de la Perse, fit son entrée dans le monde littéraire, et illustra Schiraz sa patrie, appelée l'Athènes de ce royaume. Son nom propre était Mohammed, et son surnom Schems-Eddin, ou *le soleil de la religion:* Hafiz est le nom qu'on donne à ceux qui apprennent de mémoire l'Alcoran, pour aller le répéter dans les mosquées et sur les tombeaux. « Hafiz passe généralement pour un prodige d'éloquence: ses ouvrages renferment une foule de choses au dessus *Hafiz.*

de l'intelligence humaine: il emploie toujours des expressions énigmatiques, ce que lui a fait donner le surnom de *Lissan-el-larib*, qui veut dire langue mystérieuse. Sa manière d'écrire est simple, mais elle cache toujours un grand sens et des pensées profondes: le moindre de ses talens était celui de la poèsie, car il possédait une infinité de connaissances „. Telle est l'opinion qu'ont les Persans du mérite d'Hafiz, au rapport de Dolet-Shàh; mais ils pensent différemment de ses poésies. Les uns prétendent que sous l'emblème des éloges qu'il donne à l'amour du vin, aux plaisirs des sens, à la débauche et quelquefois même à l'irreligion, Hafiz célèbre les attributs et les bienfaits de la divinité, ainsi que l'ardeur de l'amour divin dont il se sentait pénétré: d'autres au contraire, prenant ce qu'il dit à la lettre, le regardent comme un homme en proie à l'effervescence de ses passions; et en effet il faut convenir que, si quelques phrases de ses poèsies peuvent avoir un sens mystique, il en est une infinité d'autres qu'on ne peut entendre que dans leur sens littéral; c'est pourquoi cet écrivain, malgré toute sa spiritualité, passera toujours aux yeux d'un homme raisonnable pour un libertin plein d'esprit, d'imagination et de feu, et souvent égal à Anacréon, dans les tableaux qu'il fait de sa passion amoureuse.

Tamerlan et la plupart de ses successeurs se piquèrent également de protéger les lettres, et l'on vit fleurir sous leurs règnes de grands poètes, des historiens renommés et des moralistes célèbres. Nous avons déjà parlé du fameux historien de Tamerlan,
Schcrif-eddin Ali. *Schérif-eddin-Ali*, né à Yezd, dont les compositions en prose égalent les *pierres les plus précieuses*, et les vers les *perles les plus*
Ali-Schir. *fines*. Ali-Schir, premier ministre du Sultan Hossein-Mirza, fut un poète illustre, et en même tems un digne émule de Mécène. Mirkkond, Kondemir, Giami étaient ses contemporains: ce fut même par son ordre que Mirkkond entreprit son grand ouvrage, intitulé Histoire Générale de la Perse, qu'on peut regarder comme le plus grand monument historique qu'il y ait en orient, et comme un modèle unique d'élégance et de pureté dans le style. Nous dirons
Giami. peu de chose de Giami, le Pétrarque des Persans, car nos éloges n'ajouteraient rien à l'idée qu'on peut se former de son rare talent, par la lecture de son joli roman de Meschinun et Léilha, traduit en Français par M.r de Chézi, dont la plume élégante et fidéle a su conserver toutes les grâces de l'original, et le charme de la simplicité des aventures qui y sont racontées.

Musique.

La musique, dit Olivier, nous a paru meilleure en Perse qu'en Turquie sous tous les rapports. Dans le premier de ces deux Etats elle est une science, qui a ses principes, ses règles, et une marche méthodique et graduée : dans le second ce n'est qu'un art de pratique. La musique Persanne, plus agréable, plus mélodieuse, et plus imitative que celle des Turcs, exprime beaucoup mieux le langage des passions, et agit plus fortement sur les sens. Nous avons entendu des chants et des airs belliqueux, qui animaient l'esprit, d'autres qui amollissaient puissamment les cœurs, et fesaient naître les sensations les plus voluptueuses. En Egypte, en Syrie nous n'avions rien vu de plus expressif et de plus passionné, que les danses et les pantomimes Persannes. Le législateur aura sans doute prohibé ce genre d'amusement, à cause des idées que réveillent les chants héroïques accompagnés de danses et de gestes, et de l'impression qu'ils font sur l'esprit des Orientaux. Cette défense n'empêche pourtant pas qu'il n'y ait dans toute la Perse un grand nombre d'hommes et de femmes qui embrassent la profession de musicien et de danseur, que le Roi n'en tienne toujours auprès de lui, que tous les Grands ne suivent son exemple, et que les particuliers n'en fassent venir dans toutes leurs fêtes.

Jugement d'Olivier sur la musique Persanne.

Origine et théorie de la musique Persanne.

Mais quelle est l'origine et la théorie de la musique Persanne? Quant à son origine, il est probable que les Persans ont reçu de l'Inde les premières notions de leur musique; et ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils les ont transmises aux Arabes et aux Turcs; mais nous ne savons rien ou presque rien de leur théorie; et malgré que plusieurs de leurs philosophes en ayent laissé quelques traités, les Européens n'ont pas encore pris la peine de les étudier. Cependant Jourdain nous en a donné un petit essai dans son tableau de la Perse. Les tons, dit-il, s'appellent *auaz*, les demi-tons *nim*, et ces demi-tons sont plus nombreux que les nôtres parce que les Persans divisent leurs intervalles en un très-grand nombre de parties. Le passage d'un ton à l'autre, qui, dans notre systême musical, se fait par des progressions imperceptibles, constitue ordinairement le principal mérite de leur musique. Les modes sont indiqués dans dès *aduar* ou cercles, ce qui fait que les Persans donnent souvent à leur musique le nom d'*ilm aladuar*, ou *science des cercles.* Les intervalles s'appellent *kiah*, ou lieu : leur gamme est parfaitement semblable à la nôtre, et se compose de huit intervalles, dont le premier, qu'on nomme *intervalle dans tous les tons*,

répond à notre octave. Nous observerons pourtant, que dans cette gamme on ne compte point les lignes, mais seulement les intervalles; et que, par un usage des plus singuliers, on donne à chaque ligne et à chaque nom d'intervalle une couleur invariable : ainsi l'*yék-kiah* ou premier intervalle doit être vert; le *du-kiah* ou second intervalle, rouge etc.

Les Orientaux n'ont point de notes proprement dites; ils font usage de lettres qui se placent ordinairement dans les interlignes pour indiquer au musicien, l'intervalle par où il doit commencer, les différens tons qu'il a à parcourir, la valeur des sons, les pauses, la vitesse ou la lenteur du chant, et enfin le ton dans lequel il doit finir. Les Persans ne suivent point cette méthode; leur musique est composée seulement de *modes* ou *phrases harmonieuses*, auxquelles ils donnent le nom de certaines personnes ou de certains lieux : ce qui sert comme de ressort à leur imagination. Ces modes sont ou fondamentaux, ou dérivés, ou composés : les premiers appelés *ossul* sont au nombre de quatre; les seconds nommés *foru*, de huit; et les composés sont multipliés à l'infini. Le musicien le plus habile est celui qui connait un plus grand nombre de modes, car alors il ne craint pas d'être accusé de plagiat. Le plus mélodieux de ces modes est le *zenkéléh* : l'*eschiac* est consacré à la guerre et à l'amour : les romances, les élégies, et les chants funèbres sont composés sur le *buzurk*, le *zyr-afkend* et le *rahavi* : le *zer-kechi*, ou *tissu d'or*, indique la richesse et la beauté du mode qui porte cette dénomination. Ce manque de notes est un grand obstacle aux progrès de la musique des Persans, qui ne peut être compensé par les autres moyens dont ils se servent, tels que les noms divers qu'ils donnent aux tons et aux demi-tons, et la mesure qui est partagée comme la nôtre en tems parfait et imparfait. Dans tous les concerts il y a, au premier rang, un musicien qui bat cette mesure sur ses genoux, ou sur deux petits tambours appelés *nackarék*, et indique ainsi à l'orchestre qu'il dirige, les notes que nous, nous écrivons.

Instrumens de musique.

Les instrumens de musique usités en Perse peuvent se diviser en trois classes : nous placerons dans la première les instrumens à cordes, dans la seconde ceux à vent, et dans la troisième ceux de percussion : nous allons faire connaître les principaux de ces instrumens.


D.K.Bonatti l'acq. tinta

Le *baglama* ou *tamboura* a trois cordes, dont deux sont en acier et la troisième en laiton; il a le manche entouré d'une corde de boyau pour rendre ses sons plus aigus. (Voy. la fig. n.° 1 de la planche 70). Le *schéhizdéh* (n.° 2. de la même planche) a, selon Kempfer, tantôt huit cordes et tantôt neuf qui s'accordent deux à deux; les trois dernières s'accordent quand l'instrument en a neuf. Le *kemantschéh*, appelé aussi *rébab* (n.° 3 idem), a quelquefois trois et quatre cordes, mais le plus souvent deux seules, dont l'une s'accorde à une tierce majeure de l'autre: cet instrument, qui a environ cinq palmes de longueur, se joue avec un archet garni de crins de cheval, et rend des sons très-doux. Le *schartar* (n.° 4 idem) est une espèce de *pandore* (1) à quatre cordes, et dont on joue aussi avec un archet: le manche en est court et étroit, le corps oblong et large par le haut, et beaucoup plus étroit par le bas qui est rond. Le n.° 5 idem représente un autre instrument à six cordes: le *chenk*, (n.° 6 idem), est une espèce de psaltérion à six cordes, qui est très-commun en Perse, ainsi qu'une autre sorte de *schenk* (n.° 7 idem) de forme carrée, et qui se joue avec de petites baguettes recourbées, ou avec des plumes.

Instrumens à cordes.

Parmi les instrumens à vent nous compterons d'abord le *néfir*, (n.° 8 idem), parce qu'il a donné son nom à tous les autres de ce genre: c'est une espèce de trompette droite, de la longueur d'une aune, et qui rend un son très-doux. Le *carhana* (n.° 9 idem) est une autre sorte de trompette extrêmement longue: les plus petites, dit Chardin, excédent la hauteur d'un homme, il y en a même qui ont sept à huit pieds de long; elles sont en cuivre ou en laiton, et d'une grosseur inégale, qui est petite vers l'embouchure et va ensuite en s'élargissant, de manière à avoir quelquefois jusqu'à quatre pieds de tour à la base: ce qui fait qu'on ne peut jouer de cet instrument sans l'appuyer sur quelque chose, pour empêcher qu'il ne plie sous son propre poids: le *carhana* rend un son rauque et dur, qui, joint aux autres sons sert de basse, et produit un effet agréable. Le *schak-nefir* ou trompette arquée (n.° 10 idem), est en cuivre et fort grand. Le *sournaï* (n.° 11 idem) ou haut-bois et le *mousicar* ou *mousical* (n.° 10 idem), ressemble à notre syrinx.

Instrumens à vent.

Les Persans ont plusieurs espèces de tambours. Le *dembal* ou tambourin (n.° 13 idem), de forme ovale, semble être d'origine

Instrumens de percussion.

(1) Espèce de luth qui n'est plus usité.

Indienne. Le *dohol* (n.° 14 idem) ressemble au tambour de nos troupes. Le *kous* ou grand tambour de cuivre, (n.° 15 idem), qui a environ cinq pieds de haut et neuf ou dix de tour, n'est en usage qu'à l'armée en tems de guerre, et dans les caravanes pour annoncer aux voyageurs l'heure du départ. Les *néccaréh* sont deux tambours de cuivre joints ensemble (n.° 16 idem). Le *thabli-baz* ou tambour du faucon (n.° 17 idem) porte ce nom, parce qu'on s'en sert à la chasse pour appeler les faucons restés en arrière : les grands seigneurs et le Roi lui même en portent un attaché au côté gauche de la selle de leur cheval. Le *thabli-baz* (n.° 18 idem) est fait en cuivre du Moultan, et de forme ovale ; le corps en est en bois, et il se bat des deux mains. Le *dombek* (n.° 19 idem) est le tambour des paysans ; c'est une espèce de marmitte de terre avec un pied, qui sert à tenir cet instrument sous le bras ; son ouverture est recouverte d'une vessie ou d'une peau tendue. Les tambours de basque (n.° 20 idem) sont appelés *def* lorsqu'ils sont garnis d'anneaux, et *daïréh* quand ils le sont de grélots : le *def* a ordinairement quatre palmes de circonférence, et quatre ou cinq grélots de cuivre qui roulent autour d'un axe. Les figures (n.° 21 idem) représentent des *sindi* ou cymbales, et la figure 22 le grélot.

Danse.

La danse est un art infâme en Perse, qui n'est professé que par les femmes de la plus vile condition, et d'une conduite tout-à-fait dépravée, c'est pourquoi les noms de danseuse et de courtisanne sont à-peu-près synonimes, et servent indistinctement à désigner l'une et l'autre. Les Persannes montrent dans cet art une agilité incomparable, et font même consister en cela leur habilité, plus que dans la mesure de leurs pas et de leurs mouvemens. Elles font des sauts précipités et très-hauts, s'agitent en tout sens, se plient de manière à faire toucher leurs talons avec la tête, et exécutent mille tours de force qui seraient à peine dignes de nos sauteurs. La danse étant le moindre des plaisirs que ces sortes de femmes cherchent à vendre à leurs spectateurs, elles s'appliquent particulièrement à rendre les passions au naturel, et à exprimer tous les transports et les prestiges de l'amour, avec une lascivité dont elles seules sont capables. Ces danseuses, dont le nombre est considérable en Perse, s'en vont par troupes dans les villes, exerçant leur métier dans tous les lieux de débauche : cependant elles ne manqnent pas d'être appelées aux noces, aux festins d'appareil, à la réception des ambassadeurs, et à toutes les fêtes de cérémonie. Les Rois et les Grands en entretiennent un grand nombre.

Si la Turquie ne s'élevait pas comme un mur de séparation, entre les lumières de l'Europe, et l'esprit naturel des Persans, on verrait peut-être ce peuple Asiatique prendre un vol rapide, et devenir l'émule de nos savans dans toutes les sciences. Il n'y a point de titre plus honorable en Perse que celui de savant, et celui qui s'y livre à l'étude peut aspirer aux premières places dans le gouvernement. Avant les troubles civils, dit Olivier, il n'y avait personne un peu aisé, qui n'eût l'esprit très-orné, qui ne prît tous les jours quelques momens sur ses occupations ordinaires pour les consacrer à l'étude, et ne cherchât à donner à ses enfans des maîtres habiles. Les *madressés*, ou collèges, sont si multipliés, et la dépense pour un écolier y est si peu considérable, que celui qui n'est pas riche, peut au moins envoyer ses enfans aux écoles, et leur faire apprendre sans se gêner tout ce qu'on y enseigne. Chacun de ces collèges à été doté lors de sa fondation, soit par le Roi ou par quelque particulier, en biens fonds ou en rentes suffisantes pour l'entretien des professeurs, pour le logement des élèves et les réparations annuelles des locaux. On enseigne dans ces écoles, comme en Turquie, à lire et à écrire; mais en Turquie, l'instruction se borne à savoir commenter l'Alcoran, tandis qu'en Perse elle s'étend à l'étude de la grammaire, des langues Turque et Arabe, de la rhétorique, de la philosophie et de la poésie.

Sciences des Persans.

Instruction des enfans.

Les Persans, ainsi que tous les Orientaux, écrivent de droite à gauche : ils donnent à leurs lignes une légère courbure vers la partie-inférieure de la feuille sur laquelle ils écrivent, et laissent à droite une grande marge, qu'ils remplissent ensuite d'écriture, en donnant aux lignes de celle-ci une direction différente, pour qu'on puisse mieux les distinguer des autres. Les Persans ne posent point leur papier sur une table pour écrire ; ils le tiennent à la main avec un morceau de cuir dessous pour lui servir d'appui : leurs livres sont composés de feuilles collées à leurs extrémités, et roulées dans toute leur longueur : ces feuilles ont quelquefois quinze à vingt aunes de long, et ne sont point écrites sur le revers.

Manière d'écrire.

La grammaire et les langues sont regardées en Perse comme la base de l'éducation. On y veut connaître avant tout les principes de sa propre langue, c'est-à-dire l'Arabe qui est celle de la religion, et le Turc dont l'usage est général à la cour, ainsi que chez la plupart des tribus qui habitent les provinces du nord-est de l'empire. Aujourd'hui, dit Malte-Brun, le Persan moderne est

Grammaire, langues, rhétorique.

banni de la Perse septentrionale, et même de Tehéran la capitale, où il est remplacé par le langage barbare des Turcs. Ainsi donc, c'est improprement que Fergusi (1) donne au Persan le nom de *deri*, ou idiome de cour. La rhétorique, ou l'art de parler et d'écrire correctement et en termes choisis, de semer un discours d'antithéses, de tropes, d'hyperboles, d'épigrammes, de jeux de mots, et de railleries, est l'étude à laquelle les Persans consacrent pour la plupart une partie de leur vie.

Ceux qui veulent acquérir des connaissances supérieures, s'appliquent spécialement à la philosophie, qui se divise en physique, en métaphysique et en morale. La physique embrasse les mathématiques, et la médecine; la métaphysique, la théologie et la jurisprudence, ou tout ce qui concerne les lois du Prophète et les commentaires qui en ont été faits. La morale, ou la science des bonnes mœurs, est regardée comme le complément d'une bonne éducation; elle consiste en maximes, en sentences, en apologues, en récits historiques, et est presque toute écrite en vers: motif pour lequel l'étude de la poèsie est ordinairement associée à celle de la morale.

Les Persans qui n'étudient que pour s'instruire, font ensorte de parcourir la sphère de toutes les connaissances qui peuvent s'acquérir dans leur pays: aucune science ne doit leur être étrangère. Mais ceux qui aspirent aux emplois ou aux richesses, doivent se livrer plus particulièrement à l'étude des lois, de l'astrologie et de

Jurisprudence.

la médecine. Celle de la jurisprudence les conduit aux dignités religieuses, et aux emplois de juge, de Daroga, de ministre de la justice, de premier ministre du Roi, d'administrateur des revenus des mosquées, des collèges, de tous les établissemens de piété, et

Les Mollahs.

enfin aux chaires de professeurs. En Turquie on appelle *Mollahs* ceux qui occupent les premières places dans le clergé et dans la

(1) « Le Persan, dit Fergusi, était divisé en sept dialectes, dont quatre qui sont, le *suki*, l'*harohi*, le *sagzi*, et le *sevali* tombèrent en désuétude, et ne furent jamais trés-répandus; mais il n'en est pas de même des trois autres, savoir; le *parsis*, le *deri* et le *pehlawi*. Le *parsis* est renommé par sa douceur, et se parle surtout dans le district d'Istakar. Le *deri*, qui est un dérivé de l'ancien *parsis*, est vanté pour sa politesse et son élégance. Beruk, Maru-Shazan et Bochara sont les principales villes où il est en usage: quelques autres écrivains y joignent encore la ville de Badhackshan etc. »

judicature; mais en Perse on ne donne ce nom qu'aux personnes qui se consacrent exclusivement à l'étude de la jurisprudence, de la morale et de la théologie: comme telles, elles n'y ont aucun caractère public, mais elles peuvent y parvenir aux emplois de juge, d'administrateur, de ministre de la religion et de professeur. Il y a en Perse un grand nombre de bénéfices ou de fondations établies en leur faveur, qui ne leur imposent d'autre obligation que d'aller tous les vendredis lire l'Alcoran dans les mosquées, et en expliquer les passages obscurs. Les Mollahs, qu'ils aient ou non des bénéfices, sont pour la plupart des jurisconsultes, qui donnent gratuitement leur avis en matière civile et religieuse, toutes les fois qu'ils sont consultés par les gens en charge, par les juges et même par de simples particuliers.

Mathématiques.

Mais une étude dont les Persans font, depuis plusieurs siècles, une de leurs occupations les plus sérieuses, c'est celle des mathématiques qu'ils appellent *Elm-riazi* ou la *science pénible*. Cette nation a produit des mathématiciens et des astronomes du premier ordre, dont les plus célèbres sont, Coia Nessir, Mahomed Schiagolgius, Ulug-Beg, Maimon Reschid, Avicène et Alkandi. Ces savans fleurirent pour la plupart entre les XII.e et XV.e siècles de l'ére chrétienne, lorsque nous étions encore dans les ténèbres de la barbarie: à cette époque des académies fameuses illustraient les villes de Balk, de Samarkand, de Thus, et autres de la Perse orientale (1).

Arithmétique.

Mais pour donner à nos lecteurs une idée de l'état de chacune des sciences que cultivent les Persans, nous dirons d'abord, que leur arithmétique est très-étendue, en ce qu'ils y employent cinq caractères différens pour l'expression de leurs calculs: le plus usité de ces caractères est l'*Asab Indi* ou chiffre de l'Inde, ainsi appelé, parce qu'il est originaire de cette contrée, d'où étant passé en Arabie, il fut apporté ensuite par les Sarrasins en Perse, en Syrie, sur les côtes d'Afrique, et même en Europe où l'usage en fut adopté

(1) Mirkkond et Kondemir, sont, comme nous l'avons observé plus haut, deux historiens célèbres qui font beaucoup d'honneur à leur nation. Sahdi tient une des premières places parmi les poëtes: Abuulu-Fa et Aliel-Kusci ont écrit sur la science des nombres, Mansur et Abunestre sur la logique, Hassein sur l'Optique, Omarel Sufi sur la Gnomonique, Eben-Hussein sur la Perspective, Alfarabi et Abuzeltu sur la Musique: en un mot les Persans ont d'excellens ouvrages sur une grande partie des sciences que nous connaissons.

Trigonométrie, géométrie. sous le nom de chifre Arabe. Les Persans connaissent la Trigonométrie, la Géométrie, la Gnomonique et l'Optique, et ils ont d'excellens ouvrages dans chacune de ces sciences. Coia Nessir, le plus grand mathématicien du moyen âge, a fait un savant commentaire de l'*Almageste* de Ptolémée, et développé heureusement plusieurs propositions d'Euclide. Maimon-Reschid a fait aussi sur la première proposision de ce grand Géomètre des découvertes d'une telle importance, qu'elle prit depuis le nom de *figure de Maimon.*

Astronomie. L'astronomie, qui eut son premier berceau en Chaldée, jouit bientôt de la plus haute estime en Perse. Nous avons déjà fait mention de Gimasp, ancien et savant astronome, ainsi que de son ouvrage qui est rempli des plus vastes connaissances. Cette science fut cultivée plus particulièrement encore dans le Khorasan, où la sérénité du ciel invite le philosophe à la contemplation de ses merveilles. Les Persans ne connaissent pas d'autre système sur le mouvement des astres que celui de Ptolémée; et c'est sur cette hypothèse qu'ont été dressées leurs tables, dont les plus estimées sont celles de Hulacu-Kan et d'Hulug-Beg, deux Princes Mogols qui ont régné en Perse, et ne se sont pas moins rendus célèbres par leur érudition que par leur pouvoir. Le premier fit venir à Balk les plus savans astronomes de l'Asie, et construire dans la même ville un fameux observatoire, qu'il enrichit d'une quantité de livres et d'instrumens choisis; et au bout de dix ans, il publia les belles tables qui portent son nom. Le second en fit dresser encore de plus exactes à Samarkand, qui, au dire de plusieurs savans de l'occident, sont parfaitement conformes à celles de Ticho-Brahé.

Calendriers. Les calendriers Persans portent le nom d'*Almenage*, d'où est probablement dérivé celui d'almanach: on les appelle encore *Estekragé takuimi*, ou révélation des jours de l'année courante. Une des particularités de ces calendriers, c'est de marquer non seulement les années de l'ère commune, mais encore celles des autres époques qui sont usitées en orient. L'ère commune s'appelle Egyre, ou *la fuite*, parce qu'elle date en effet du moment, où, pour se soustraire à la persécution des habitans de la Mecque, Mahomet fut contraint de s'enfuir à Médine: ce qui arriva, selon l'opinion la plus générale, le 13 ou le 16 juillet de l'an 622 de J. C. Avant l'établissement de l'Egyre, l'année des Arabes était solaire, et ses mois, au nombre de douze, se trouvaient toujours dans les mêmes saisons. Mahomet y substitua l'année lunaire, en conservant cepen-

dant le nombre et les noms des anciens mois, qui étant par conséquent devenus plus courts, réduisirent l'année à 354 jours. Les autres époques indiquées dans les éphémérides Persannes sont, l'ère Tartare, l'Alexandrine, le Jezdegerd et la Mélékéene. Les savans de la Perse font usage de ces différentes époques dans leurs ouvrages, et surtout dans leurs livres d'histoire. La première, qui fut apportée dans ce royaume par les Tartares, consiste à diviser le tems en cycles composés de douze années lunaires, dont chacune porte le nom d'un animal. La seconde fut instituée en Syrie, douze ans après la mort d'Alexandre, par Seleucus fondateur de la troisième dynastie des Perses, ce qui l'a fait appeler aussi ère des Seleucides: son commencement se rapporte à l'an 312 avant J. C.; ses années sont de 365 jours et quelques heures, et partagées en douze mois solaires. L'ère de Jezdegerd commence au signe de Jezdegerd III., dernier Prince de la dynastie des Sassanides: les Perses étaient alors dans l'usage de compter le tems d'après les années du règne de chaque Monarque, et cet usage subsiste encore aujourd'hui chez les Guébres leurs descendans: le commencement de cette ère répond à la 10.e année de l'Egyre, à la 632.e de J. C., à la 944.e de l'ère d'Alexaudre, et elle est composée de douze mois, dont chacun a trente jours, à l'exception du second qui en a cinq de plus. L'ère Mélékéene doit son origine à Shàh Malek Geladdin, troisième Prince de la dynastie des Selgiusides: sa première année répond à l'an 1079 de J. C., et au 448.e de l'Egyre; ses mois sont égaux à ceux de l'ère de Jezdegerd, mais il mit à la fin du dernier les cinq jours intercalaires. Dans toutes ces époques, à l'exception des deux dernières, les mois sont divisés en semaines, qui ont un nombre de jours égal aux nôtres. Les Mahométans commencent la semaine le vendredi, les Juifs le samedi, et la plupart des Gentils le mardi. Les Persans Arabes distinguent leurs jours en *blancs* et *noirs*, ou en jours heureux et malheureux: le jour noir, le plus redouté pour eux, est le dernier mercredi du second mois: cependant ils regardent généralement le mercredi comme heureux, parce qu'ils croient que la lumière a été créée ce jour là.

Diverses époques qui y sont indiquées.

L'astrologie judiciaire est, pour les Persans, la science par excellence, et ils prétendent y avoir eu de tous tems des hommes célèbres. Il n'est point de seigneur, dit Olivier, qui n'ait chez lui des astrologues, ni de simple partiulier qui n'aille les consulter lors qu'ils veut entreprendre quelque chose d'important:

Astrologie judiciaire.

c'est la profession la plus estimée et la plus lucrative qu'il y ait maintenant en Perse. Les derniers Sophis tenaient à leur cour un grand nombre de ces astrologues. Chardin fait monter à quatre millions de livres tournois les revenus dont jouissaient de son tems ceux du Roi. Ils ont plusieurs manières d'exercer leur art : la plus commune est celle de consulter l'Alcoran, ce qu'ils appellent *se conseiller avec Dieu* : cette opération se fait par un prêtre, qui ouvre le livre au hazard, et tire son pronostic du premier vers qui lui tombe sous la vue : quelque fois aussi elle s'exécute par un coup de dé, et s'appelle *kiabeten*. Les Persans ont en outre beaucoup de foi dans les talismans auxquels ils donnent le nom de *talesen* : ces talismans sont pour l'ordinaire certains passages de l'Alcoran écrits sur des bandes de papier, ou gravés sur quelques pierres précieuses renfermées dans un petit sac, qu'ils portent au bras ou sur la poitrine. Il est bien rare de trouver quelqu'un qui n'ait point de ces amulettes, et les dévots en sont tout couverts. Les Persans les regardent comme de puissans préservatifs contre toutes sortes de maléfices, et comme un reméde des plus efficaces dans les maladies. Ils attachent la même vertu à certaines prières, qui contiennent quelque nom mystérieux de la divinité, et les appellent pour cela *Almeazimé*, ou les grands noms de Dieu : ils les portent également renfermées dans de petites bourses, ou les affichent dans les boutiques. Le peuple croit que la connaissance de ces noms ineffables est reservée aux prophètes du premier ordre, et qu'il suffit d'en prononcer un pour opérer des miracles.

Divinations.

Talismans.

Géographie.

Les Persans n'ont que des notions médiocres en géographie, et ils ne font point usage de globes terrestres, de planisphères ni de cartes ; ils ont cependant certaines sphères célestes très-exactes, et connaissent le ciel beaucoup mieux que la terre. Ils partagent ordinairement le globe en climats, et en comptent sept de l'équateur aux pôles ; ils placent la Perse dans le troisième climat, c'est à dire dans le septentrional : la division en degrés de longitude et de latitude ne leur est point inconnue ; mais ils se trompent souvent dans la manière de les compter.

Médecine, chirurgie.

La médecine, pour laquelle les Turcs n'ont que du mépris, est singulièrement honorée en Perse : on ne l'y enseigne point dans des écoles, comme en Europe : chaque médecin a un certain nombre d'écoliers, auxquels il communique les résultats de ses expériences. Or une science de cette nature, qui n'est point éclairée

par l'anatomie et par la physique, et ne repose que sur des conjectures, ne peut pas faire des grands progrès. Les médecins Persans se sont formés à la pratique de cette science sur la théorie des Grecs, qui s'est singulièrement altérée en arrivant jusqu'à eux. Tous leurs traitemens ont pour base un certain degré de froid ou de chaleur; et la seule difficulté qu'ils remontrent dans leurs cures, est de déterminer avec précision le principe de la maladie. Ils font de la rhubarbe un reméde universel, aussi l'ordonnent-ils dans l'un et l'autre cas. La défense que fait l'Alcoran d'ouvrir les cadâvres leur ôte tout moyen d'acquérir des connaissances en anatomie; c'est pourquoi, la chirurgie est encore dans un état pire que la médecine, tout son savoir se bornant à appliquer des emplâtres sur les fractures comme sur les plaies.

MOEURS ET USAGES.

Observations générales sur l'habillement des Perses sous les Rois Achéménides.

La tiare, la robe longue avec des caleçons longs et larges forment l'habillement caractéristique des Perses depuis Cyrus le Grand (1). Souvent aussi la longue robe à fleurs ou de diverses couleurs est la seule marque distinctive qu'employent les anciens écrivains, pour désigner les Perses qu'ils appellent Médes, parce que les rapports d'origine et de gouvernement qui existaient entre ces deux peuples, n'en fesaient qu'un seul à leurs yeux. Xénophon (2) nous apprend que Cyrus fit prendre aux Perses l'habillement des Médes, mais il ne nous dit pas quel était auparavant celui des Perses. Strabon (3) supplée à son silence sur ce point, en disant qu'ils portaient des vêtemens très-courts, et allaient presque nus. Il observe même que la tiare, la *cidaris*, les tuniques à manches et les caleçons, convenaient aux pays septentrionaux comme était la Médie . . . . et que les Perses, qui habitaient au contraire un climat chaud, surtout vers le golfe Persique, devaient avoir de la répugnance pour l'habillement des Médes . . . . « Mais, ajoute

Quel était l'habillement des Perses avant Cyrus le Grand.

(1) Pollux, liv. VII. chap. XIII. Dion. Chrysost. orat. 71. *De corporis cultu.*

(2) Cyri istit. Liv. VIII. chap. II.

(3) Liv. XI. pag. 525. édit. 1620.

ce géographe, les vainqueurs trouvant dans les vêtemens des Médes qu'ils avaient vaincus, une bienséance et une certaine majesté qui donnaient encore plus d'éclat à la dignité royale, ils préférèrent cet habillement, qui, semblable à celui des femmes, leur couvrait tout le corps, à leurs vêtemens courts et légers avec lesquels ils étaient presque nus. „

Habillement des Perses du tems de Cyrus.

Habillement du peuple.

des Grands.

Lorsque Cyrus eut fait adopter aux Perses le costume des Médes, celui du peuple se composa, selon Strabon (1), de deux tuniques qui n'allaient qu'à mi-jambe, et d'un morceau de toile roulé autour de la tête. Les grands et les riches se distinguaient du vulgaire par le nombre et la qualité de leurs vêtemens. « Les Grands, dit encore cet écrivain (2), portent de triples caleçons, avec une double tunique à manches qui leur arrivent jusqu'aux genoux: la robe de dessous est blanche, et celle de dessus d'une étoffe à fleurs: en été leur manteau est d'une étoffe semblable ou de pourpre, mais en hiver il est toujours de la première étoffe. Ils portent pour coéffure une tiare comme celle des Mages, et leur chaussure est háute et double „. Strabon avait dit auparavant que les Mages portaient des tiares d'une étoffe d'un tissu serré, et que leur tête était comme enveloppée dans ces tiares, dont les pendans leur descendaient sur les joues, et leur couvraient même les lèvres.

Ce passage de Strabon semble pourtant ne devoir s'entendre que des Perses de son tems, c'est-à-dire des Parthes ou des Arsacides, et non des Perses sous les Rois Achéménides. Mais si l'on fait attention que la première description de cet écrivain, qui concerne précisement les Perses du tems de Cyrus, n'est qu'un abrégé de la seconde, on conviendra qu'il a eu aussi en vue, dans cette dernière, les Perses de la même époque; ou bien il faudra dire, que les Parthes, du tems de Strabon, avaient conservé pour la plupart des usages des Perses du tems des Rois Achéménides. Ajoutons à cela, que la description qu'il fait du costume des Perses, est parfaitement conforme à celle qu'Hérodote (3) nous donne de l'habillement des soldats de cette nation qui étaient dans l'armée de Xerxés, et à la relation qu'on en trouve dans Pollux (4). Mais

(1) Liv. XV. pag. 734.
(2) Ibid.
(3) Liv. VII. chap. LXI.
(4) Liv. VII. chap. XIII.

voyons si, en consultant toujours les écrivains de l'antiquité, nous ne pourrions pas nous former une idée plus exacte des diverses parties, qui composaient l'habillement des Perses sous leurs premières dynasties.

La tiare.

La tiare étant l'attribut caractéristique de ce peuple (1), il est nécessaire que nous en ayons une connaissance bien précise. Pollux la confond avec la *cyrbasia*, avec la *cidaris*, et avec le *pilos* ou bonnet. Pélerin, dont l'autorité est respectable en fait de médailles antiques, a cru devoir établir (2) une distinction formelle entre la tiare, le *cidaris* et la mître. Selon lui, on doit appeler *pilos* le bonnet, et *cidaris* le bonnet Phrygien, le bonnet d'Ulysse, de Vulcain etc., soit que ce bonnet n'ait pas de pointe, soit qu'il en ait une droite ou recourbée dans un sens quelconque: la seule différence qu'il met entre le bonnet et la *cidaris* est dans les accessoires, cette dernière ayant seule des bandes tombantes sur les épaules, ou des cordons qui se nouent sous le menton. La mître proprement dite, selon le même antiquaire, se composait de deux parties savoir, d'une bande qui ceignait la tête et couvrait une partie du front, et d'une espèce de bonnet qui était destiné à couvrir la tête même, et se terminait quelquefois en pointe un peu obtuse. Nous avons déjà vu, en parlant du costume particulier des Rois Arsacides, qu'elle était ornée d'un diadême et de bandes. Mais la description que donne Pélerin de la tiare proprement dite, dont le nom devint général pour tous les bonnets des Perses et des Arméniens, est moins sujette à objection de la part des savans. La tiare ressemblait au simple turban des Turcs: elle était ordinairement élevée, et presque aussi large que haute, en quoi elle différait de la *cidaris* et de la mître, qui se terminaient en hémisphère ou en pointe. La forme de la tiare est très-variée dans les monumens des Perses, ainsi qu'on l'a vu par les planches 47 et 48.

Pilos et cidaris.

Mître.

Tiare proprement dite.

Les anciens auteurs ne nous ont laissé aucune notion sur la couleur de la tiare ordinaire des Perses; mais ils parlent souvent, comme nous l'avons observé, de la différence qu'il y avait entre la tiare du Roi et celles des sujets: ce qui semble autoriser à poser pour fait certain, que la tiare du Roi était droite, et celle du peuple recourbée sur le front: cependant les monumens du tems des Achéménides, ne nous offrent aucune trace de la forme de cette dernière.

(1) Isidor. liv. XIX. chap. XXIII.
(2) *Lettre seconde, sur diverses médailles.*

Les Perses fesaient le salut en se levant la tiare de dessus la tête. Tigrane Roi d'Arménie, en se présentant à Pompée (1), se leva la *cidaris*, et la mit aux pieds du Général Romain.

Cheveux et barbe.

Les Perses portaient les cheveux longs: Hérodote (2) et Eschile (3) les appellent Perses chevelus: Xénophon (4) dit de plus qu'ils joignaient à leur chevelure des cheveux postiches, et que cet usage leur venait des Médes. Ils ne prenaient pas moins de soin de leur barbe. Polyène (5) rapporte que Cyrus voulant faire croire aux habitans de la ville de Sardes, devant laquelle il avait mis le siége, qu'il avait un grand nombre de troupes, fit approcher des murs certaines machines en bois de la même hauteur, sur lesquelles étaient rangées des figures vêtues à la manière des Perses, et qui avaient une longue barbe etc. Procope (6), en parlant de certains peuples, dit qu'ils ne se rasaient point la barbe, à l'exemple des Perses qui la portaient longue.

Manteau ou candys.

Le vêtement qui était par dessus l'habillement des Perses, et que les Grecs comparaient à leur *pallium*, n'avait pas toujours la même forme, et était ordinairement d'une façon et d'une couleur différentes. On lit dans Strabon, comme nous venons de l'observer, que ce manteau était de pourpre ou d'une étoffe de soie à fleurs en été, et toujours de cette même étoffe en hiver. Pollux dit, que la *candys* du Roi était teinte en pourpre marine; que celle des particuliers l'était en pourpre végétale, et quelquefois était de peau. Les Grecs, à l'exception des Rois et des chefs, ne portaient jamais de manteaux de pourpre, ni d'étoffes à fleurs, ni de vêtemens de peau. Nous ne pouvons pas assurer non plus que le manteau des Perses fût d'une étoffe à fleurs, lorsque Cyrus leur fit prendre le long et ample habillement des Médes: car nous ne voyons pas qu'il soit fait mention d'aucun manteau de ce genre, dans le nombre de ceux que ce Monarque fit distribuer aux Perses qui l'accompagnèrent dans sa pompe triomphale à Babylone. Xénophon (7) dit seulement qu'ils étaient de pourpre, rouges, violets

(1) Plut. in Pomp.
(2) Liv. VI.
(3) Athen. Diph. liv. XIV. chap. VI.
(4) *De instit. Cyri* liv. I. chap. III.
(5) Pol. *Stratag.* liv. VII. chap. VI.
(6) *Hist. arcana*; chap. VII.
(7) *Cyri instit.* liv. VIII. chap. III.

et de couleur de sang. Le manteau des Perses aurait différé encore d'avantage de celui des Grecs, qui était un carré long, s'il avait eu des manches, comme le prétend Pollux. Cette espèce de vêtement est encore en usage aujourd'hui chez les Orientaux, qui l'attachent seulement au cou, et le laissent flotter sans se servir des manches.

Il serait aisé, selon nous, de concilier ces contradictions apparentes en disant, que le vêtement que les Perses portaient par dessus leur habillement, du tems des Achéménides, était réelement semblable au *pallium* des Grecs, auquel il était comparé : ce qui parait même confirmé, comme nous l'avons vu, par les monumens les plus anciens; et que le manteau dont parle Pollux, et que Mongez trouve si différent de celui des Grecs, était à l'usage des Perses sous les Arsacides, époque à laquelle il vivait.

Du reste, nous pouvons dire avec assurance, que la longueur et la largeur tant du manteau que des autres vêtemens que portaient les Perses, formaient le caractère distinctif de leur habillement (1). C'est pour cela qu'ils quittaient leur *candys* et leur manteau, lorsqu'ils voulaient se livrer à quelque travail pénible. Les favoris de Cyrus le jeune voulant tirer d'un bourbier les chars qui portaient ses bagages, « quittèrent, dit Xénophon (2), leur *candys* de pourpre; et malgré qu'ils fussent vêtus de riches tuniques, et qu'ils eussent une chaussure de diverses couleurs, avec des colliers et des bracelets, ils ne laissèrent pas d'entrer dans le bourbier etc. „ Darius se voyant en danger à la bataille d'Issus (3) descendit de son char, quitta son bouclier, son arc et sa *candys*, monta à cheval et s'enfuit.

Pour ne rien laisser ignorer non plus de ce que nous savons sur la matière dont était faite la *candys*, nous rapporterons ce qu'en dit Procope. Cet auteur assure (4) qu'elle était ordinairement de soie; et que de son tems on appelait vêtement de soie, ce que les Grecs désignaient autrefois sous le nom d'habillement des Médes. Le même historien dit ailleurs que, de son vivant, on appelait habillement de soie celui des Médes (5).

(1) Xénoph. *Cyri instit.* liv. VIII. chap. I. Diodor. liv. II Just. liv. IV. Ammian. Marcell. liv. XVII. chap. IV. et liv. XXIII. chap. VI.

(2) *Cyri expedit.* liv. I. chap. V.

(3) Arrianus. *De expedit. Alexandr.* liv. II.

(4) *De bello Persico* liv. I. chap. XX.

(5) Procop. *Vandalic. bell.* liv. IV.

Tuniques.

Les deux tuniques que les Perses portaient sous leur manteau, descendaient, au rapport de Strabon, jusqu'au genou, et avaient des manches: celle de dessus était d'une étoffe à fleurs ou couleur gorge de pigeon, et celle de dessous, qui ressemblait probablement à notre chemise, était blanche. Les manches étaient si longues qu'elles couvraient les mains, et c'était en cela que consistait la principale marque de respect et de crainte que les Rois exigeaient de leurs sujets, lorsque ceux-ci paraissaient devant eux. Le jeune Cyrus, qui disputait la couronne à son frère Artaxerxés Mnémon, punit de mort la témérité d'Otobisax et de Mytrée, pour avoir paru devant lui les mains découvertes (1). Xénophon dit encore, qu'en hiver, les Perses se couvraient non seulement la tête, le corps, et les pieds, mais qu'ils avaient en outre de longues manches garnies de fourrures pour se cacher les mains, et de plus qu'ils avaient des gants (2).

Calasiris, caunaces, capyris etc.

Les Perses ne portaient pas toujours de manteau par dessus leurs tuniques; souvent ils le remplaçaient par une tunique appelée *calasiris*, qui était de coton, et probablement de byssus comme celui des Egyptiens (3): on la retrouve fréquemment dans les monumens des Perses sous les trois premières dynasties. Ces longues tuniques de coton étaient teintes pour la plupart de diverses couleurs, et peut-être faites avec ces toiles peintes que nous appelons *Indiennes*, et qui se distinguent par leur finesse et la vivacité de leurs couleurs. Les Perse se servaient encore d'autres espèces de vêtemens appelés *caunaces*, *capyris*, *sarapis*, *actées*, *mandyas*; mais il serait difficile d'en donner la description, attendu qu'il en est rarement fait mention dans les anciens auteurs. Ceux qui voudraient connaître les stériles relations qu'ils nous en ont laissées, pourront consulter la savante dissertation de Mongez.

Couleurs et broderies.

Il nous reste encore à faire une autre remarque générale sur l'habillement des Perses; c'est qu'il était, non seulement de diverses couleurs, mais encore garni de broderies ou de figures d'animaux. On en trouve une preuve singulière dans un tableau décrit par Philostrates. « On voyait, dit-il, (4) à un côté du tableau, Thémis-

(1) Xénoph. *De rebus gestis Graecorum* liv. II. chap. I.

(2) *Cyri institut.* liv. VIII. chap. VIII.

(3) Nous en avons parlé au long dans notre traité du Costume ancien et moderne des Egyptiens. *Afrique vol. I.er*

(4) *Icon.* liv. II.

tocle enveloppé d'un simple manteau . . . . et de l'autre le grand Roi assis sur un trône d'or, et vêtu comme un paon des plus brillantes couleurs. Le mérite du peintre n'est pas d'avoir su bien imiter la tiare du Roi, ni sa *candys*, ni sa *calasiris*, ni les figures des animaux monstrueux représentés sur les vêtemens des barbares etc. „. Nous avons observé plus haut que, sur le manteau de Darius décrit par Quint Curce, on voyait des oiseaux de proie qui se donnaient des coups de bec.

Les Perses portaient de longs caleçons qui leur descendaient jusqu'au coude-pied : ce vêtement était plus large et plus long que la *campestria* et la *foeminalia* des Grecs et des Romains, autre espèce de caleçon qui arrivait un peu au dessous du genou, et serrait étroitement les reins et les cuisses. Voilà pourquoi les historiens de ces deux peuples, parlent toujours avec étonnement des longs et larges caleçons que portaient les Perses, et presque tous les barbares; et c'est aussi pour cela qu'ils en font toujours la marque caractéristique de leur habillement. On voit souvent dans les monumens des Sassanides quelle en était la forme : quant à la matière dont ces caleçons étaient faits, Hérodote dit (1) que, du tems de Cyrus, ils étaient de peau, ainsi que les autres vêtemens usités des Perses. Mais ce peuple ne tarda pas à les quitter, pour s'en faire de lin, de coton, et d'étoffes rayées et à diverses couleurs (2). *Caleçons.*

La chaussure des Perses, dont l'élégance était passée en proverbe chez les Grecs et les Romains, ne semble pas avoir été celle des tems de Cyrus. Strabon, à l'endroit que nous avons déjà cité, dit seulement qu'elle était haute et double : on lit dans Xénophon (3) que la chaussure donnée aux Perses par ordre de Cyrus, « était destinée à les faire paraître plus grands etc. „ Les Parthes enrichirent ensuite cette partie de leur habillement, ainsi que nous le verrons en parlant du costume des tems postérieurs. *Chaussure.*

Pour ne rien laisser à désirer en ce qui concerne l'habillement des Perses, nous devons dire aussi quelque chose de leurs colliers et de leurs bracelets en or enrichis de perles et de pierres précieuses, dont nous avons déjà fait mention. Après la défaite de Crœsus et la conquête de l'Inde, les Perses, au rapport d'Ammien Marcellin (4), *Colliers, bracelets, pendans d'oreille.*

(1) Liv. I. chap. LXXI.
(2) Xénoph. *Cyri Exped.* liv. I. chap. V.
(3) Ibid. liv. VIII. chap. I.
(4) Liv. XXIV. *Armillis uti, monilibusque aureis, et gemmis, praecipue margaritis, quibus maximè abundant, adsuefacti post Indiam victam et Craesum* etc.

se paraient de ces sortes d'ornemens. Leur passion pour les perles était si grande, que, non contens d'en porter au cou et aux bras, ils s'en mettaient encore aux jambes, selon le témoignage de Carétes de Mytilène. Diodore (1), en parlant de certains insulaires, dit, qu'à l'exemple des Perses, ils portaient des pendans d'oreille.

Fard.

Ce luxe excessif n'a rien de surprenant, quand on sait que Cyrus le Grand permit aux Perses de se peindre les yeux, et de se farder pour paraître plus beaux (2).

Habillement des femmes.

On voit par un passage des Ethiopiques d'Héliodore (3) que les Persannes portaient la tiare comme les hommes, et se la levaient pour saluer. Leur vêtement de dessus ressemblait parfaitement à celui des hommes pour la forme et la longueur, et elles avaient également deux tuniques qui les couvraient entièrement depuis la tête jusqu'au bout des mains. Diodore (4), en peignant l'état déplorable des femmes après la défaite de Darius à Issus: dit « Elles, qui paraissaient auparavant en public portées sur des litières commodes, et ne laissaient voir aucune partie de leur corps, n'étaient plus vêtues que d'une seule tunique, déchiraient leurs vêtemens en poussant des gémissemens et des cris, et sortaient de leurs tentes en implorant le secours des Dieux ». Les ornemens de la ceinture servaient à distinguer les femmes de leurs maris, surtout des Grecques et des Romaines. Eschile dit (5) « l'épouse de Darius, la puissante Reine des femmes de la Perse, qui portent de larges ceintures etc. » Le scoliaste de cet auteur et Suidas nous apprennent, que ces ceintures étaient garnies de franges. On trouve dans Quint-Curce (6) que les Persannes se reconnaissaient particulièrement à la richesse et aux ornemens de leur ceinture: en parlant du faste de Darius Codoman, il dit, que son cimetère était suspendu à sa ceinture dorée, semblable à celle des femmes. Dans les commencemens, la chaussure des femmes était fort-simple. Esichius, et Etienne de Bysance, dans son *Dictionnaire des villes* au mot Περσικὶ, disent que les Persannes portaient une chaussure commune et d'un vil prix.

(1) Liv. V. chap. LXV.
(2) V. Xénoph. *De Cyri instit.* liv. VIII. chap. I.
(3) Liv. VII. chap. XX.
(4) Liv. XVII.
(5) *In Persis* vers. 131, édit. Lectii.
(6) Liv. III.


1
2
3
4
5
6
7
A. Monticelli dis.
A. Biasioli inc. all' A.T.

A en juger par un vers de Plaute (1), cette chaussure consistait en une simple semelle qui s'attachait au pied à la manière des Grecs et des femmes Romaines, car il lui donne le nom de *crepidula*.

Habillement des Perses sous les Arsacides et les Sassanides.

Après toutes ces considérations sur le costume civil des hommes et des femmes en Perse sous les successeurs de Cyrus le Grand, dans lesquelles nous avons toujours pris pour guide les monumens et les écrivains de l'antiquité, nous allons examiner les changemens qui y sont survenus sous les Arsacides et les Sassanides, et nous pourrons en parler peut-être d'une manière plus satisfesante, d'abord parce qu'ils appartiennent à deux dynasties qui sont plus rapprochées de noms, et en second lieu parce que les artistes qui étaient à la suite d'Alexandre propagèrent leur goût sur la sculpture.

L'habillement des Parthes était originairement court et grossier; mais, dit Justin (2), lorsqu'ils furent devenus riches, ils en prirent un long et transparent, semblable à celui des Médes. Nous savons que cette sorte de vêtement transparent était de soie. Ils portaient, dit Procope (3). « des ornemens en or, et l'habillement des Médes, qui est appelé aujourd'hui *serico* ou vêtement de soie „. Nous retrouverions, dit Mongez, l'ancien costume des Parthes sur le revers d'une médaille en argent d'Arsace Mnaskire, si l'opinion de Vaillant qui en a donné l'explication était irréfragable. Cet antiquaire croit voir sur cette médaille (4) Ammynaspe, ou quelqu'autre Roi de la Bactriane donné aux Parthes pour chef par Alexandre, et duquel Arsace se vantait de descendre: la figure qui y est représentée, comme on le voit au n.° 1 de la planche 71, n'a pas de barbe; elle est coëffée d'une tiare ceinte du diadême, et assise sur un siège royal avec un arc en main, et un manteau, dont les bouts terminés en pointe n'arrivent qu'à la moitié des cuisses, et laissent apercevoir de longs caleçons; et une chaussure liée avec des attaches très-visibles. Nous offrons à nos lecteurs un autre modèle de ce costume dans la fig. n.° 2, qui a été copiée fidélement sur une des médailles des Arsacides existante dans le riche Cabinet d'antiquités de cette ville.

(1) Persa, act. IV. scen. 2. vers. 8.
(2) Liv. XLI. chap. II.
(3) Chap. 4. *Vandalicorum.*
(4) *Arsacid. imperat. numism.* pag. 83.

Après avoir fait la conquête de la Perse les Parthes (1) prirent des vêtemens brodés en or et teints de diverses couleurs : ils formèrent avec ce précieux métal (2) non seulement des garnitures à leurs armes, mais encore ils en fabriquèrent des mors à leurs chevaux, et le firent même entrer dans le tissu de leur chaussure. Ils gardèrent les longs caleçons des Perses, qu'ils appelaient dans leur langue *sarabara*. Les brodequins des Parthes (3), avaient des perles pour boutons. Ces brodequins étaient en cuir de couleur, et sont désignés sous le nom de *zancæ* par les écrivains du bas-empire. L'Empereur Claude, au dire de Trébellius Pollion, portait les *zanchas parthicas* (4), qui s'appelaient Parthiques, non parce qu'elles étaient l'ouvrage des Parthes, mais parce qu'elles étaient faites de peaux préparées et teintes en rouge chez ce peuple. Les brodequins rouges en cuir des Parthes, devinrent dans la suite une des marques distinctives des Empereurs de Constantinople (5).

Caleçons, brodequins de cuir de la Parthie.

Bracelets, colliers.

Les Romains ayant vaincu les Perses sous Justinien se revêtirent de leurs dépouilles, et prirent non seulement (6) les boucliers, les cuirasses et les carquois de ceux qu'ils avaient tués, mais encore leurs chaînes en or massif, leurs colliers, leurs pendans d'oreille et autres ornemens féminins dont ils étaient parés.

Chevelure.

Les Parthes adoptèrent l'usage des Perses de porter les cheveux longs, de les friser et de se peindre le visage; mais lorsqu'ils étaient pour combattre, ils reprenaient leur ancienne habitude, qui était de les hérisser et de les tirer sur leur front, pour effrayer l'ennemi. A la bataille où les Parthes vainquirent Crassus, le Perse Surena, dit Appien (7), se distinguait des autres, non seulement par sa taille et sa beauté, mais encore par son habillement, qui était plus propre à une femme qu'à un homme de guerre. En effet il était vêtu à la manière des Médes, tandis que les autres Parthes avaient ramené leurs cheveux sur leur front, pour frapper les ennemis d'épouvante etc.

(1) Herodian. liv. IV. sect. 20.
(2) Dion. le Géographe dans sa *Description de l'Univers* v. 1059.
(3) Tertull. *De cultu foemin.* II., segm. 10.
(4) *In Claudio*, num. 17.
(5) *Corippus.* liv. II.
(6) Agath. *Hist. Justiniani* liv. III.
(7) *Bell. Parthic.* pag. 143, tom. I., Tollii, 1670.

Parmi les monumens qui ont rapport au costume des Perses sous ces dernières dynasties, nous avons choisi une médaille d'or d'Auguste (1), avec la légende *Signis receptis*, (voy. le n.° 3 de la planche ci-dessus), laquelle représente à son revers un Parthe à genoux, tenant en main les enseignes Romaines, qui furent enlevées à Crassus et rendues à Auguste. Ce Parthe, au dire de Mongez, a la barbe et les cheveux frisés, une tiare recourbée par devant, une courte tunique, un manteau et de longs caleçons. Cet écrivain nous a peint la tiare recourbée d'une manière encore plus distincte dans la figure n.° 4 de la même planche que nous avons empruntée de lui, et qu'il dit être prise du revers d'une médaille en or de Trajan (2), sur laquelle on lit *Parthia capta*. Cependant, malgré toutes les recherches que nous avons faites dans le grand nombre des médailles dont le Cabinet de cette ville est enrichi, avec l'assistance de M.r Cattaneo qui en est le Directeur, il ne nous a pas été possible d'en trouver une seule, parmi celles d'Auguste et de Trajan, qui présentât l'image de cette sorte de tiare. Mongez, sur la foi de Vaillant, s'est laissé induire en erreur, en prenant le toupet pour un bonnet. La véritable forme de cette coëffure, est celle qu'on en voit à la figure n.° 5 idem, et qui a été copiée fidélement sur l'original. On trouve encore sur une pierre gravée (3), n.° 6 idem, le buste d'un Parthe avec les pendans d'oreille et la tiare enrichie de perles. Le n.° 7 idem offre le dessin d'une sardoine gravée, existante au palais royal (4). laquelle, au dire du savant auteur de cette collection, représente un Roi de la dynastie des Sassanides. Cependant, comme cette tête ne porte ni diadême, ni globe, ni demi-lune, qui sont les attributs particuliers aux Rois de Perse, ainsi que nous l'avons vu en son lieu, Mongez, bien loin de voir en elle un des Rois Sassanides, croit au contraire y reconnaître le portrait de Surena, d'après la ressemblance qu'il lui trouve avec la description qu'en fait Appien. Il avait, dit cet écrivain (5), les cheveux frisés, dont des tresses longues en forme de cordes lui pendaient le long des tempes et sur la nuque, avec de grosses perles pour pendans d'oreille, une barbe droite peignée avec soin, les moustaches relevés etc. „

(1) *Vaillant*, *Arsacid.*
(2) Idem, ibid.
(3) *Antiquités de la Perse* par Saci, in 4.e pl. 8. num. 17.
(4) Tom. II. pl. 8.
(5) App. endr. cit.

Après cet exposé du costume des anciens Perses sous leurs différentes dynasties, nous passerons à l'examen de celui des Persans de nos jours, et nous serons peut-être surpris d'y voir encore, au bout de vingt trois siècles, une grande conformité avec le premier.

Mœurs et usages des Persans modernes.

Il convient néanmoins, pour donner une juste idée des mœurs et des usages des Persans, de parler séparément, comme nous l'avons fait ailleurs, des divers habitans de la Perse, chez qui la différence des principes religieux est cause aussi de quelque variété dans leurs habitudes. Ces variétés n'empêchent pourtant pas que les voyageurs n'aient observé dans les Persans un caractère général, qui les distingue des autres peuples de l'orient, et leur donne quelque ressemblance avec les Français; c'est pourquoi, avant d'entrer dans des considérations particulières sur la diversité de leurs mœurs, nous rapporterons ici la description ingénue qu'en fait Malte-Brun dans le cinquante cinquième livre de sa Géographie universelle. « On a souvent répété, dit-il, que les Persans étaient les Français de l'Asie; et en effet les habitans de Schiraz ressemblent un peu aux Parisiens par la vivacité de leur démarche, par la facilité de leur prononciation, par l'habileté avec laquelle ils tournent un compliment, par le plaisir qu'ils prennent à dire des riens agréables, et par le soin minutieux qu'ils mettent dans leur habillement et leur parure. Les Persans ont, généralement parlant, beaucoup de finesse et de souplesse d'esprit. Cependant, Chardin, leur apologiste le plus zélé, convient qu'ils sont fourbes, égoïstes, qu'ils ont l'âme vénale, et sont incapables d'une action vraiment généreuse. Leur politesse n'est qu'un vain cérémonial; leur hospitalité n'est pas exempte d'ostentation, et de l'espoir d'être payés de leurs attentions par des présens. Ils semblent se croire plus d'esprit et de sagesse qu'un autre peuple, malgré qu'ils passent toujours de l'anarchie au despotisme. Doux et humains en tems de paix, on les dirait altérés de sang dans leurs guerres civiles; mais vainqueurs ou vaincus, riches ou pauvres, leur gaieté et leur présence d'esprit ne les abandonnent jamais: à leurs querelles les plus violentes succède tout-à-coup une joie démésurée (1) ». Ceux qui

Leur caractere général.

(1) Jourdain dans son *Tableau de la Perse* tom. IV. nous a laissé une description semblable du caractère des Persans, et termine ainsi: « Doués d'un naturel souple et intrigant, ils ont des manières agréables, de la galanterie, une politesse extrême; mais cette politesse n'est qu'un jar-



Gallo Gallina dis. A. Biasioli fece. A.F.

voudraient voir un parallèle long et détaillé entre le caractère rude et barbare des Turcs, et le naturel poli, doux et cérémonieux des Persans, pourront se satisfaire en lisant le douzième chapitre du voyage d'Olivier en Perse.

Mœurs des Guèbres.

Nous avons déjà beaucoup parlé des mœurs des Guèbres à l'article de leur religion. Ces premiers habitans de la Perse, constamment attachés à leurs principes, ont conservé malgré le laps de tant de siècles et les révolutions de leur patrie, la simplicité des mœurs de leurs ancêtres. L'oisiveté est un vice qui leur est inconnu, ils travaillent tous, et cette vie active les préserve des déréglemens qui déshonorent les societés politiques. Les uns cultivent la terre, d'autres exercent des professions utiles, mais ils ne connaissent point les arts libéraux et méprisent le commerce: l'agriculture est, selon eux, le plus noble de tous les arts, et la plus belle de toutes les professions. Cette maxime explique la différence que présente l'état florissant de l'ancienne Perse, avec la misère actuelle de ce pays, et justifie tout ce que les anciens écrivains nous racontent de la fertilité de son sol, de la population et de la richesse de cet empire. Le genre de vie que ménent les Guèbres n'influe pas peu sur leurs mœurs: il sont doux et simples, et il est rare que leur tranquillité soit troublée par des querelles. Leur habillement, qui est de toile ou de poil de chèvre, est court et de couleur brune ou de feuille morte, couleur qu'ils préfèrent à toute autre, comme la plus analogue à leur état; ils portent la barbe et les cheveux longs. Leurs femmes, exemptes des défauts de la vanité et de la galanterie, ne montrent aucun goût pour la parure. (Voy. la planche 72.)

Arméniens.

Shàh-Abbas I.er s'était proposé deux choses durant son long règne; l'une de faire fleurir le commerce dans ses Etats, et l'autre de les mettre à l'abri d'une invasion de la part des Turcs. Pour remplir ce double objet, il dépeupla l'Arménie, et en transporta les habitans dans l'intérieur de son royaume, dans le Ghilan, dans le Mazanderan, et à Ispahan, où ils forment la nombreuse population de Julfah. Le succès répondit en effet aux vues de ce grand Prince. Les Arméniens se rendirent très-habiles dans le commerce,

gon fade, plein d'expressions exagérées, de figures hyperboliques, aussi vides de sens que de sentimens: c'est sans doute ce qui les a fait appeler les Parisiens de l'Asie etc. etc. ».

dans les arts et metiers, et surtout dans la manière de préparer et de travailler la soie; et au bout d'un court espace de tems, on vit leurs caravanes chargées de cette danrée traverser l'Asie, et pénétrer jusqu'en Europe. Il s'établit alors un commerce très-actif entre la Perse et l'occident. La Perse exportait une grande quantité de soie, et recevait en échange des draps d'Angleterre et de Hollande, des brocarts, des glaces de Venise, de l'orlogerie et autres objets: l'or et l'argent dont manquait ce royaume commencèrent à y circuler, et les Arméniens, qui étaient les agens de ce commerce, devinrent les plus riches négocians de la terre. Ils avaient toutes les qualités nécessaires pour obtenir ces brillans succès, car ils étaient insinuans, industrieux, économes, sobres, laborieux, et prenaient autant de soin pour la conservation de ce qu'ils avaient, qu'ils s'étaient donnés de peines et de fatigues pour l'acquérir. Cependant leur nombre et leurs richesses ont subi le sort qui a frappé tous les autres habitans de la Perse dans ses dernières révolutions; et ce peuple, réduit aujourd'hui à la misère, perd chaque jour de sa population: il paye sous le gouvernement actuel une *capitation* de cinq tumans: c'est encore à Julfah qu'on trouve le plus d'Arméniens. Nous avons suffisamment traité plus haut du christianisme qu'ils professent. Les figures de droite, et celle du milieu de la planche ci-dessus offrent une image précise de l'habillement des hommes et des femmes, qui vont, pour la plupart, constamment voilées: les deux premières sont prises de Bruyn et de Jourdain, et l'autre de l'ouvrage du Comte de Rechberg.

Banians. Les Banians, négocians fameux, qui surpassaient encore les Arméniens en activité, en industrie et en richesses, et dont le nombre se montait à quinze mille, seulement à Ispahan sous Abbas le grand, ont également partagé le destin des autres habitans de la Perse. Tant qu'ils ont trouvé dans cet Etat le débit de leurs marchandises et la sûreté de leurs propriétés, ils y sont demeurés, et l'ont enrichi des trésors de l'Inde; mais depuis que le despotisme les en a chassés, on n'en voit plus qu'un petit nombre dans les provinces méridionales et sur les côtes du golfe Persique. Nous avons décrit leur costume dans le traité de l'Indostan.

Curdes. Les Curdes qui habitaient surtout les montagnes situées entre la Perse et la Turquie, et qui ont donné leur nom à une grande étendue de pays, sont aujourd'hui répandus sur toute la surface de ce royaume, et conservent encore les sauvages habitudes d'un

peuple de pasteurs. Les tribus Curdes de la Perse, dont les plus puissantes sont celles des Erdilacniens, forment, dit Malte-Brun, une population de 90m. âmes, sans y comprendre les agricoles. Ces tribus habitent pour la plupart sous des tentes comme les Arabes (1), et vivent du produit de leurs terres, de leurs troupeaux et de rapines; elles ont un langage particulier qui a plus de rapports avec le Persan qu'avec le Turc, et chacune d'elles est gouvernée par un Kan, qui réunit le pouvoir civil et militaire. Les Curdes portent rarement des armes à feu, et font usage de l'arc, de la fronde et du poignard: leur arme défensive est le bouclier. Voy. la fig. déjà indiquée de la planche 58. Quelques-uns d'entre eux se sont réunis dans des villes ou villages fortifiés sous l'obéissance d'un chef, dont le Roi de Perse achète les services en tems de guerre. Cette nation barbare a l'honneur d'avoir donné le jour à plusieurs grands hommes, parmi lesquels on compte le fameux Kerim-Khan originaire de la tribu Curde des Zend, et le Sultan Saladin qui appartenait à celle des Ravadiéh.

(1) Voici la description qu'en donne Tournefort dans son *Voy. au Levant,* Lettre XVIII. « Leurs pavillons sont de grandes tentes d'une espèce de drap brun foncé, fort épais et fort grossier, qui sert de couverture à ces sortes de maisons portatives, dont l'enceinte, qui fait le corps du logis, est un carré long, formé par des treillis de cannes de la hauteur d'un homme, tapisées en dedans de bonnes nattes. Lorsqu'il faut déménager, ils plient leur maison comme un paravent, et le chargent avec leurs ustensiles et leurs enfans sur des bœufs et sur des vaches. Ces enfans sont presque nus dans le froid; ils ne boivent que de l'eau de glace, ou du lait bouilli à la fumée des bouzes de vache, que l'on ramasse avec beaucoup de soin, car autrement leur cuisine serait très-froide. Voilà comment les Curdes vivent en chassant leurs troupeaux de montagne en montagne. Ils s'arrêtent aux bons pâturages, mais il faut en décamper au commencement d'octobre, et passer dans le Curdistan ou la Mésopotamie. Les hommes sont bien montés et prennent grand soin de leurs chevaux: ils n'ont que des lances pour armes. Les femmes vont partie sur des chevaux, partie sur des bœufs. Nous vîmes sortir une troupe de ces Proserpines . . . . Quelques-unes avaient une bague qui leur perçait une des narines: on nous assura que c'étaient des fiancées. Elles paraissent fortes et vigoureuses; mais elles sont fort laides et ont dans la physionomie un certain air de férocité: elles ont les yeux peu ouverts, la bouche extrêmement fendue, les cheveux noirs comme jais, et le teint farineux et couperosé ».

Habillement actuel des Persans.

« Si la constance d'une nation dans la manière de se vêtir est une preuve de sa sagesse, cette qualité devrait être un grand sujet d'éloges pour les Persans, dont l'habillement n'a souffert jusqu'ici aucune altération dans la couleur, ni dans la nature des étoffes dont il est fait. J'ai vu les vêtemens de Tamerlan que l'on conserve encore dans le trésor d'Ispahan, et je les ai trouvés parfaitement semblables à ceux qui sont aujourd'hui en usage ». Ainsi parlait Chardin il y a près de deux siècles; mais ce voyageur serait d'une opinion bien différente, s'il voyait les changemens qui se sont opérés dans le costume des Persans par suite de leurs dernières révolutions. De son tems, toutes les couleurs, à l'exception du noir, étaient usitées indistinctement: sous la dynastie des Zend les couleurs claires étaient préférées; et au contraire, depuis l'avénement de la famille des Cajars au trône, les brunes sont devenues de mode. La forme de l'habillement a souffert également quelque altération, et les élégans affectent de se vêtir à la Cajar. Voici, dit Morier, les parties qui composent l'habillement Persan; premièrement le *zir-jaméh*, espèce de pantalon fort-large, ordinairement en soie ou en coton, qui descend jusqu'à la cheville du pied, et se serre sur les hanches avec un cordon passé dans une gaîne. Secondement le *pirahen* ou chemise, que les gens aisés portent en soie, qui se met par dessus le pantalon, et arrive jusqu'à mi-cuisse: cette chemise n'a point de col et ressemble à celle des femmes; elle n'est point ouverte par devant comme les nôtres, mais sur le côté, et s'attache avec deux boutons sur l'épaule gauche. Troisièmement l'*erkaling*, habit de dessous, qui descend jusqu'aux genoux, et a les manches ouvertes depuis le coude jusqu'au poignet. Quatrièmement le *caba*, longue robe qui descend jusqu'aux talons, se serre sur les reins, et se boutonne d'un côté: ses manches passent par dessus celles de l'erkaling, et se ferment depuis le coude jusqu'à la main par une rangée de boutons, afin de pouvoir les ouvrir pour faire les ablutions qui précédent la prière. Le *bagali* est une autre espèce de robe qui croise un peu sur la poitrine, et se boutonne d'un côté jusqu'à la hanche: elle est ordinairement de drap ou de toile de coton piquée, et ne se porte qu'en hiver. Quatrièmement le surtout, qui est toujours de drap, qu'on met ou qu'on quitte selon la saison: ce vêtement prend autant de noms qu'on lui donne de formes différentes; il s'appelle *tikméh*, quand il a les manches ouvertes depuis le coude jusqu'au bout qui se termine en rond, et se boutonne par







Gallo Gallina f.

devant; *oméh*, lorsqu'à partir des hanches il est ouvert par derrière, sur les flancs et par devant; *biruni*, quand il est ample avec de larges manches jetées négligemment sur les épaules. Sixièmement le *schiali-kemer* ou schaal qui se porte en ceinture sur le caba; c'est un vrai cachemire, ou bien un chaal de kherman, ou encore un morceau de mousseline à fleurs d'une autre étoffe plus ou moins riche, selon la condition des personnes: les pauvres se contentent d'une ceinture de cuir. Les Grands et tous les militaires portent un poignard plus court que le *cangiar* Turc, dont le manche est enrichi de pierres précieuses, ou simplement en bois, ou en ivoire: les gens d'affaires, les avocats et les lettrés portent, au lieu du poignard, un écritoire. Les riches ont la robe de dessus d'une étoffe précieuse, doublée et bordée dans toute sa longueur, sur les epaules, et au bout des manches, de superbes fourrures: ce genre d'habillement appelé *katébi* est le plus magnifique qu'il y ait en Perse, et il y était en usage dès le tems de Chardin. Voy. les planches 73 et 74.

Bonnet, bas, pantoufles.

Le bonnet des Persans, appelé *kulah*, bien que moins incommode que le turban, parce qu'on peut l'ôter à volonté, n'est pourtant pas moins pesant. Il est fait de peau d'agneau d'une laine noire, courte et frisée, et doublé d'une autre peau grise et moins fine: le haut en est de drap rouge ou céleste, ou simplement de peau blanche. Voy. les fig. de la planche 73. Un beau schaal de cachemire, roulé autour de ce bonnet, distingue ordinairement ceux du Roi, des Princes, de certains nobles, des grands officiers de l'Etat, et des magistrats. Voy. les planches 73 et 74: la seconde figure à droite, et la première à gauche de la planche 74, présentent la forme de l'habillement tel qu'il était du tems de Chardin. Les particuliers portent en hiver des demi-bas à maille de laine ou de coton, sur lesquels sont peints des fleurs et des oiseaux. Les habitans de la campagne vont nu-pieds l'été, et se forment pendant l'hiver une espèce de bandage autour des jambes pour se garantir du froid. La chaussure en général ressemble beaucoup à nos pantoufles: les gens de distinction l'ont de couleur verte, avec un talon d'un pouce de hauteur. Celle des paysans a le talon plat et ferré. La semelle est de peau de chameau, et l'empeigne d'une maille de coton forte et épaisse. Les bottes sont en usage pour les gens à pied comme pour ceux qui vont à cheval, et il y en a de deux sortes; les unes qui ont le talon grand, fort-haut, avec le bout du pied relevé, et couvrent toute la jambe; les autres qui sont plus étroites, et ne montent que jusqu'au mollet.

Ornemens. Les Persans aiment aussi à faire pompe d'une quantité de bijoux en or et en pierreries dans leur parure: ils portent des bagues aux doigts, et des colliers de perles qui leur descendent sur la poitrine, auxquels sont attachés des anneaux, des cachets, une bourse, une montre et divers autres objets qui demeurent cachés sous l'habillement: leur ceinture et leur bonnet sont quelquefois enrichis de pierres précieuses: le Roi et certains Grands portent encore des bracelets en pierreries au dessus du coude. Voy. la première figure à droite de la planche 74. Les armes sont pour eux un autre objet de luxe: il y a des lames de sabre et de poignard qui se payent un prix exorbitant: la poignée en est quelquefois de jaspe oriental surmonté d'un gros rubis, d'un saphir magnifique ou d'un diamant d'un grand prix: les poignées les plus communes sont plaquées en or ou en argent, et d'un travail très-soigné.

Luxe dans les chevaux et les équipages. Les chevaux et leur équipement sont encore un grand objet de luxe en Perse: les gens d'un haut rang ne sortent jamais pour aller à la chasse, à la promenade ou en visite, sans être accompagnés de plusieurs valets de chambre et autres domestiques à cheval, dont chacun conduit un ou deux chevaux richement équipés. L'or, l'argent, les broderies, les perles fines et les pierres précieuses sont prodigués dans leurs harnais: la bride et la selle sont parsemées de sequins et de petites chaînes en or: la housse de parade, qui tombe jusqu'à terre, est toute brodée en or, et souvent couverte de perles et de pierreries.

Barbe. Les Persans ont la barbe en grande vénération, mais en général ils la portent moins longue que les Turcs. Un jeune homme n'attend pas, comme en Turquie, d'être marié, ou d'avoir quelqu'emploi public pour la laisser croître. La barbe la plus noire et la plus épaisse est la plus estimée en Perse, aussi ceux qui l'ont blonde la font-ils teindre. Cette teinture se renouvelle tous les quinze jours, et se donne avec une pâte de henné (1) qu'on étend copieusement sur la barbe, en l'y laissant pendant une heure, jusqu'à ce que les poils prennent la couleur d'orangé foncé: après cela on y met une autre pâte de feuilles d'indigo réduites en

(1) Cet arbre est très-commun en orient. C'est le *Cyprus* des Anciens, appelé par les botanistes modernes *hennéh* à fleurs blanches. Les fleurs de cet arbre réduites en poudre, donnent cette teinture d'orangé foncé, dont les hommes et les femmes en orient font un grand usage dans leur toilette.

poudre, qu'on y laisse deux heures, pendant lesquelles l'homme reste toujours couché sur le dos: cette pâte étant levée, la barbe est d'un vert foncé qui devient noir, après qu'elle a été laissée vingt quatre heures à l'air. Ceux qui n'ont que peu de barbe cherchent tous les moyens possibles pour la faire croître, et il n'est pas de jeune homme qui n'emploie à cet effet des onguents, des pommades et autres drogues, toutes aussi inutiles les unes que les autres. Il n'est pas de pays au monde, où l'on prenne autant de soin de la barbe qu'en Perse. Le matin, à peine levé, le soir avant de se coucher, après ses repas et plusieurs fois dans le jour, le Persan lave sa barbe, l'essuye ensuite avec un linge, la peigne, l'accommode et passe la main dessus à plusieurs reprises pour la rendre lisse. Il porte toujours dans sa poche un miroir avec un peigne, pour réparer aussitôt les dérangemens que le vent ou quelqu'autre accident imprévu pourrait y faire. Un autre usage singulier et propre aux Persans, est celui de se teindre les ongles des pieds et des mains avec le *hennéh*, et d'étendre quelquefois cette couleur sur la main et jusqu'au poignet.

Cheveux.

Les Persans sont dans l'habitude de se raser la tête deux ou trois fois la semaine: quelques-uns, à la manière des Turcs, se laissent croître sur le haut de la tête une touffe de cheveux; d'autres, mais dans la classe du peuple seulement, laissent tomber de chaque côté des oreilles une tresse de cheveux, qui vient se joindre par devant, là où commence la barbe. Certains Curdes de la Perse se laissent croître au milieu de la tête une touffe de cheveux, dont ils forment deux longues tresses, qui leur pendent derrières les oreilles.

Habillement de femme.

L'habillement des Persannes est simple et riche; leurs larges caleçons, qui descendent jusqu'à la cheville du pied, sont doublés et piqués de manière à dérober entièrement la forme de la jambe: leur chemise, qui est de soie ou de mousseline, passe par dessus ces caleçons; elle est ouverte par devant jusqu'au milieu du ventre, et s'attache sur le côté avec des boutons ou avec un lacet. Voy. la figure de la femme Persanne dans le harem, planche 54. L'habit descend jusqu'aux genoux; il est garni sur la poitrine de petits boutons en soie, en argent et en or, avec lesquels on pourrait le boutonner, mais on le laisse ordinairement ouvert. La ceinture de l'habit est de peau doublée en drap ou en soie: elle est brodée et garnie en avant d'une plaque en or ou en argent, enrichie de pierres précieuses. Il est aussi de mode de porter pour ceinture un

schaal de cachemire ou du pays, en laine ou en soie. Voy. les figures des planches 73 et 74: la troisième à gauche de la planche 74, et la première aussi à gauche de la planche 73 sont prises de Chardin, et les autres d'Olivier et de Jourdain. Lorsqu'une femme sort de la maison, elle s'enveloppe dans un grand voile de mousseline ou d'une étoffe de coton moins fine, et s'y cache avec tout le scrupule oriental de la tête aux pieds: si ce voile est trop épais, il a deux ouvertures à la hauteur des yeux pour donner une issue libre à la vue: les femmes d'une basse condition se couvrent d'une toile de coton de diverses couleurs. Leurs cheveux sont presque toujours arrangés en tresses qui retombent par derrière: ceux de devant sont coupés courts et épars sur le front, et ceux des côtés flottent sur les oreilles et le long des joues: au bout des tresses sont attachés ordinairement des perles, des pierres précieuses, et autres ornemens en or et en argent. Leurs diadêmes, leurs écharpes et leurs bonnets sont aussi variés, pour la forme et la richesse, que ceux de nos Européenes. Leur chaussure ressemble à nos pantoufles, mais le dedans en est d'ivoire, de métal, ou d'un bois dur.

Les femmes étalent dans leur parure plus de bijoux et d'objets précieux que les hommes: tout leur corps en est, pour ainsi dire, couvert. Elles en ont au cou, à la ceinture, aux bras, aux doigts et même aux pieds: quelquefois même les bords de leurs vêtemens sont ornés de bandelettes en or.

Femmes dans le harem.

Les dépenses dans lesquelles s'engage le Persan pour son harem, sont rarement proportionnées à sa fortune, à l'emploi qu'il occupe, où à son rang. Qu'il ait une ou plusieurs femmes, le nombre de ses esclaves est toujours exorbitant. On sait que les moins jeunes et les moins belles de ces dernières sont destinées à servir, et que les autres envient toutes l'honneur d'obtenir les faveurs du maître et de devenir mères, afin d'avoir elles mêmes des esclaves pour les servir, et de se faire traiter en quelque sorte comme épouses. Si le maître est faible ou libéral, les desirs de ces femmes n'ont plus de bornes, et la dépense du sérail devient alors excessive. Elles veulent avoir les vêtemens les plus riches, les plus beaux bijoux, les parfums les plus précieux, les mets les plus délicats, et tout cela à profusion. Toute l'occupation d'une Persanne est de chercher à captiver les regards de l'homme qui la tient renfermée, d'obtenir la préférence sur ses rivales, et d'exciter la jalousie de celles qui viennent la voir; elle passe une partie du jour au bain et à sa

toilette, et le reste à étaler tout ce qu'elle a de beau devant les amies qu'elle reçoit, et en présence des danseuses et des chanteuses qu'elle fait venir fréquemment pour se désennuyer.

Tabac.

L'usage du tabac en poudre est presqu'inconnu en Perse, et celui de la pipe n'y est pas non plus très-répandu. Les riches et les désœuvrés fument le *narguil*, qui est un vase de cristal, de métal ou de cuir, à moitié plein d'eau, et surmonté d'un cylindre concave, qui se termine par un petit vase en métal, sur lequel on place le tabac qu'on veut fumer. Un long tuyau de bois ou de cuir est adapté à la partie supérieure du vase : la fumée du tabac passe par le cylindre, et traverse l'eau qui est dans le *narguil*. Cet ustensile ne diffère guère de celui dont nous avons donné la description dans le costume de l'Indostan.

Café.

L'usage du café est connu en Perse de tems immémorial, et y avait fait ouvrir un grand nombre de lieux publics, où les oisifs se réunissaient pour prendre de cette boisson et faire la conversation. Les voyageurs font mention des cafés Persans, long-tems avant que ces établissemens fussent connus en Europe : ceux d'Ispahan et autres grandes villes de ce royaume consistaient en grandes salles, avec des bassins, des jets d'eau au milieu, et des colonnes élégantes, qui soutenaient une coupole très-haute et richement décorée. On y était servi par de jeunes Georgiens d'une figure agréable, d'un maintien lascif, bien vêtus, et coëffés à la manière des femmes. Mais depuis les guerres civiles, ces cafés ne sont plus aussi beaux, ni aussi brillans qu'ils l'étaient auparavant; et les Persans, en cessant de fréquenter des lieux où ils ne pouvaient plus parler librement, ont renoncé peu à peu à cette boisson : maintenant on offre dans les maisons des sorbets et des confitures, on y prodigue les essences, on y brûle des parfums, et l'on s'y fait passer de main en main le *narguil*; mais rarement on y présente du café.

Opium, et boissons narcotiques.

On ne vend plus dans les *Khavé-kahné* qu'on voit encore à Ispahan, que des pilules d'opium, et des boissons faites avec des tiges de pavots et de chanvre, et avec les feuilles de cette dernière plante. L'opium est d'un usage plus général en Perse : les riches y mêlent divers aromates qui le rendent plus corroborant, et tempèrent sa qualité narcotique et abrutissante. La dose d'opium ainsi préparé est, pour ceux qui y sont habitués, d'une pilule du poids de deux grains : il est rare qu'ils puissent la porter à quatre impunément. L'amaigrissement, les douleurs dans les articulations, la pros-

tration de forces et la tristesse qui s'en suivent, les avertissent de l'excès qu'ils en ont fait. Dans les cafés, l'opium est pur, et on l'y prépare encore avec des tiges de pavots bouillies dans l'eau, en y mêlant un peu de safran et quelques essences. Cette liqueur est peu excitante; les plus modérés s'en contentent, et en prennent la dose qu'ils veulent, pour se procurer pendant quelques heures le plaisir d'un agréable délire, ou de quelque vision enchanteresse. Souvent aussi on donnait dans ces cafés une boisson beaucoup plus forte et plus enivrante, faite avec des feuilles et des tiges de chanvre ordinaire, auxquelles on joignait un peu de noix vomique. La loi, en tolérant ou permettant les autres boissons, a toujours prohibé celle-ci, et Mehemed punissait de mort ceux qui en vendaient et en prenaient. Le gouvernement a fait défendre l'opium et les liqueurs narcotiques, toutes les fois que l'usage en devenait immodéré, et a recommandé aux Mollahs, aux Imans et aux Dervis de prêcher contre cet abus. Mais, dit Olivier, il serait parvenu d'une manière plus simple et bien plus sûre à son but, en substituant l'usage du vin à toutes ces drogues, qui ne font qu'abrutir et exténuer, qui occasionnent des douleurs permanentes, et accelèrent la mort.

Vin. Il eût été facile au gouvernement d'introduire l'usage du vin, pour peu qu'il eût encore continué à en donner l'exemple, comme le fesaient les derniers Sophis, et qu'il eût défendu aux Mollahs d'en parler, lorqu'ils prêchaient par son ordre contre l'opium et les autres liqueurs enivrantes. Les Persans ont toujours eu plus de disposition que les Turcs à violer sur ce point la loi de leur prophète; et ils pensent même, pour la plupart, que l'intention de Mahomet n'a pas été d'empêcher tout-à-fait de boire du vin, mais seulement de prevenir les désordres qui naissent des excès qu'on en peut faire. Sous les Sophis, les riches qui avaient de vignes, ou qui achetaient du raisin, fesaient du vin en cachette, et avec d'autant plus de facilité, qu'ils pouvaient faire transporter le raisin chez eux, sous prétexte de le conserver et de le manger en hiver, ou d'en extraire le suc pour en faire du sapa. Ceux qui ne voulaient point se donner la peine de faire le vin eux mêmes, pouvaient également s'en procurer et le boire dans l'intérieur de leurs maisons, sans craindre d'être punis comme transgresseurs de la loi. Mais depuis que Mahomet a défendu, sous peine de mort, non seulement de faire du vin, mais aussi d'en boire, les choses ont changé: ce qui a dû

nécessairement ramener le peuple à l'usage de l'opium et des autres boissons stimulantes, auxquelles il fut sur le point de renoncer entièrement. Aujourd'hui on ne fait que fort-peu de vin en Perse : ce n'est qu'à Ispahan et à Schiraz que les Arméniens cultivent cette branche d'industrie, car ils craindraient de s'exposer ailleurs aux insultes des particuliers, et à la persécution des Gouverneurs. On fait à Schiraz deux sortes de vin ; l'un avec le moût du raisin fraichement cueilli, qu'on laisse fermenter pendant quelque tems dans des vases de terre, et qu'on met ensuite dans des bouteilles qui ont le col long, et sont empaillées ou enveloppée avec du jonc : ce vin est délicieux, il se conserve plusieurs années, et a quelque ressemblance avec le madère sec. La seconde qualité se fait avec du moût de raisin plus mûr, et qu'on a laissé un peu sécher au soleil : ce moût donne un vin doux, très-spiritueux et qui pourrait être comparé au madère doux. Les Arméniens en font un commerce considérable dans l'Indostan.

Nourriture. Pain.

Le pain qu'on mange en Perse est blanc, bien pétri, et fait pour l'ordinaire de pure farine de froment : rarement on y mêle de celle d'orge, de millet ou de blè turc. Malgré qu'il y ait dans toutes les villes des moulins publics et des boulangers, il n'y a presque pas d'habitant qui n'ait chez lui un petit moulin à bras, et un petit four d'une structure singulière: Les Persans font leur pain chaque jour, et ne se servent point de levain ; ils le laissent reposer pendant quelque tems, et préparent leur four, qui consiste en un récipient de terre de deux ou trois pieds de diamètre, dont les trois quarts sont sous terre, et qui peut se fermer avec un couvercle. Le bois étant très-rare en Perse, on se sert, pour chauffer ces fours, d'un mélange de paille broyée et de fiente de bœuf, de cheval, d'âne et de chameau, ou plus ordinairement encore de paille de riz, de millet, de doura, et de tous les petits arbustes qui croissent dans les terres incultes. La pâte, qui n'a pas six lignes d'épaisseur, s'applique contre les parois du four, qu'on a soin ensuite de bien fermer, et quand elle s'en détache, c'est une preuve qu'elle est assez cuite. Les boulangers publics font cuire le pain de la même manière : leurs fours ne sont pas plus grands, c'est pourquoi ils sont continuellement occupés à les chauffer, et à faire cuire le pain : opérations, qui, toutes, demandent fort peu de tems, car il ne leur faut que cinq minutes pour mettre le four en état de recevoir une nouvelle pâte, et un quart d'heure pour qu'elle soit cuite.

Riz et diverses manières de l'apprêter. Après le pain, l'aliment le plus usité en Perse est le riz: Olivier décrit les diverses manières de le préparer. Les Persans, dit-il, le mangent comme les Turcs, en pilau c'est-à-dire peu cuit et un peu sec; mais il savent aussi l'apprêter autrement et avec plus d'élégance. La manière dont on le prépare le plus souvent chez les gens aisés est de le faire cuire légèrement dans l'eau, de le laisser égoutter, de le passer au couloir ou dans un linge blanc, de verser dessus de l'eau froide, pour le laver et enlever une partie de son mucilage, et de le remettre dans la marmitte où l'on a fait frire de ognons coupés bien menus. On y met ensuite du sel, du poivre, du girofle, et si l'on veut, de la cannelle, du cardamome et du fenouil: souvent on y ajoute des amandes pelées, des raisins dont on a ôté les pepins, des pois rôtis ou bouillis, et un peu de haricots verds d'une espèce particulière, qu'on appelle *mach-pilove*, et qu'on a fait cuire auparavant à l'eau dans un vase à part. Après avoir laissé reposer ce riz, ainsi assaisonné, dans une marmitte bien close avec un couvercle ou avec un linge mouillé, et à petit feu, on fait fondre du beurre qu'on verse dessus, en laissant encore la marmitte au feu pendant quelques minutes, pour que le beurre ait le tems d'humecter le riz. On mange aussi le riz avec l'*yugurt* ou lait caillé un peu aigri, et avec le suc de divers fruits, tels que des cerises, des mûres, et des grénades: quelquefois on lui donne de la couleur en tout ou en partie avec du safran, de la garance, et de l'épine vinette: avec ces couleurs on trace dessus divers dessins, et on le parsème de petits haricots et de pois disposés symétriquement.

Autres mets. Les autres mets, quoique bien moins nombreux qu'en Europe, ne laissent pas d'être variés et bien préparés. On connait plusieurs sortes de ragoûts et de hâchis, ainsi que diverses manières de faire des rôtis d'agneau, de chévreau, de mouton, et de volaille. On sait aussi varier l'accommodage des légumes et des plantes farineuses, et préparer avec beaucoup d'art des fruits pour toute l'année. Mais ce sont particulièrement les sucreries, les confitures et la pâtisserie que les Persans savent faire à perfection: nulle part ailleurs, dit Olivier, je n'en ai vu en si grande quantité ni d'une meilleure qualité. Ils confisent au sucre plusieurs productions de leur sol, ainsi que diverses autres qu'ils tirent de l'Inde: ils font des sucreries et des pâtisseries de toutes sortes de formes et de couleurs, avec de la farine de riz et de froment, des œufs, du miel, des

amandes, des pistaches, des pignons, du sésame, du sapa, du sucre et de la manne. Ils font encore avec le sucre plusieurs espèces de confitures de fleurs et de fruits, dans lesquelles il entre des essences et des parfums de toutes sortes. Les boissons et les sorbets dont ils font usage à toutes les heures du jour sont également variés, agréables et parfumés. Cependant, au milieu de cette abondance, et malgré leur goût pour les mets recherchés, les Persans ne laissent pas d'être très-sobres, et leur table est toujours frugale. Ils ne font ordinairement que deux repas: le premier, qui est vers les onze heures du matin, consiste en fruits, en laitage et en confitures; mais le second, qui se prend vers le coucher du soleil, est plus abondant, et se compose de viandes, de légumes et du pilau.

Manière de manger.

Les Persans ont une manière de manger toute différente de la nôtre; ils ne se servent ni de table, ni de couteaux, ni de fourchettes; et telle est la force de l'habitude, que ce qui nous parait utile et presque nécessaire, est pour ce peuple une chose incommode et ridicule; c'est pourquoi Abu-Thaleb se plaint souvent, dans la relation de son voyage en Europe, d'être obligé de manger avec un couteau et une fourchette. A l'heure du dîner, on étend sur le tapis qui couvre le plancher une grande nappe de Perse très-fine, et l'on sert devant chaque convive un plat, contenant plusieurs vases remplis de sorbets préparés avec des liqueurs sucrées et des limonades exquises: ce plat présente aussi quelquefois des fruits coupés en tranches, et des confitures rangées avec beaucoup de symétrie. Pour boire ils ne se servent point de verres, mais d'une cuillère profonde et à long manche placée dans chaque vase. On apporte ensuite le pilau, auquel succéde rapidement et sans ordre une quantité de mets qui se mettent pêle-méle sur la nappe. Leur mains et leurs doigts leur tiennent lieu de cuillère et de fourchette; ils se penchent vers le plat, et mangent indistinctement de ce qui est doux et acide, de la chair de volaille, d'agneau ou de poisson, des fruits et des légumes; ils font avec chaque mets de petites boules qu'ils prennent avec le pouce et l'index, et les jettent adroitement dans leur bouche. Le dîner fini, on apporte à chaque convive de l'eau pour se laver les mains.

Manières de s'asseoir, et de saluer.

La manière de s'asseoir en Perse est soumise à un cérémonial, qu'une personne bien élevée ne doit point ignorer, et auquel il ne lui est pas permis de manquer. Devant un supérieur, on s'assied sur les talons en tenant les genoux et le pieds serrés près

l'un de l'autre; devant son égal, on s'assied les jambes croisées en dedans et le corps droit: ce serait manquer essentiellement à la politesse, que de laisser voir, étant assis devant qui que ce soit, la pointe des pieds, qui doit toujours être cachée sous la robe. Les Persans font le salut en inclinant la tête, ou en portant la main à la bouche: ils ne s'embrassent que dans certains cas extraordinaires, comme, par exemple, au retour d'un long voyage, et ne se découvrent jamais la tête lorsqu'ils se rencontrent: ce serait même un manque de respect assez-grâve que de se lever le turban en présence de quelqu'un.

Maisons et meubles.

Les maisons des Persans sont grandes en général, et composées d'appartemens séparés, d'une architecture simple et régulière, et distribués avec autant d'élégance que de commodité. Si l'emplacement ne permet pas d'avoir un jardin, on y supplée au moins par une cour plantée de quelques arbres: les riches ont toujours dans leurs salles des fontaines ou des jets d'eau pour y procurer de la fraicheur. L'ameublement de ces appartemens est fort-simple: il consiste en un tapis double étendu sur le plancher, et en un divan ou sopha peu élevé qui règne tout autour. Le soir on étend sur le tapis ou sur le divan de bons matelats de laine ou de coton, sur lesquels on se couche, et qu'on renferme le jour dans des armoires. Le premier tapis qui touche au plancher est un feutre très-épais, et le second est fait de cette étoffe que nous connaissons sous le nom de tapis de Perse. Souvent il n'y a que celui de feutre, parce qu'on en fait aussi de fort-beaux de cette qualité.

Cérémonies et visites.

Les Persans sont très-cérémonieux, et regardent les visites comme un devoir; mais les cérémonies et les complimens varient selon le rang des personnes qu'on reçoit. Lorsque les courtisans vont chez un ministre ou un Prince, ils s'arrêtent dans de grandes salles, où on leur présente une pipe et du café: après s'être fait longtems attendre le personnage parait enfin, et sa présence s'annonce par un profond silence: tout le monde se lève debout, et prend une contenance grâve et respectueuse, qui consiste à tenir les pieds serrés l'un contre l'autre, les mains croisées à la ceinture, la tête inclinée et les yeux fixes. Le Prince fait en passant une légère inclinaison de tête, à laquelle on répond par un profond salut; il s'assied à sa place accoutumée, et fait signe aux autres d'en faire autant: personne ne peut se retirer avant qu'il ne soit sorti de la salle. Lorsqu'un subordonné reçoit la visite de son supérieur,

il ne s'assied ni se lève qu'après que celui-ci s'est assis et levé. Lorsque celui qui reçoit la visite est d'un rang plus élevé que celui qui la fait, ce dernier entre respectueusement dans la salle, reste debout à l'un des coins dans l'attitude que nous venons de décrire, et ne s'assied qu'après que le maître lui en a donné la permission. La visite entre égaux et d'un rang distingué se fait en trois actes: dans le premier, on présente le narguil avec une tasse de café épais sans sucre; dans le second, une autre pipe avec un café doux où il entre du sucre et de l'eau rose; et dans le troisième, encore une pipe avec des confitures et des sorbets, qu'on présente ordinairement sur des plats d'argent garnis de fleurs et autres ornemens.

Présens

Les présens sont très-usités en Perse: on n'a point l'audience du Roi, on ne réclame jamais d'un Grand une grâce ou une faveur quelconque, on ne va pas même chez ses égaux pour affaires, sans s'être fait précéder, ou sans être accompagné d'un présent proportionné à la qualité de celui qui l'offre, ou à l'importance de la chose qu'on veut obtenir. Il est vrai que l'usage oblige aussi celui qui reçoit le présent à y répondre par un autre; mais dans cet échange, le plus puissant doit gagner au moins le décuple, à moins qu'il ne veuille, par ostentation, l'emporter sur l'autre en générosité: ce qui ne se voit guères que chez les étrangers et les ambassadeurs. Les juges font mieux que cela; ils reçoivent des deux parties qui sont en procès, et ne rendent rien; ils croyent que toutes deux leur ont la plus grande obligation, l'une d'avoir gagné son procès, et l'autre de n'avoir pas été condamnée avec plus de rigueur.

Divertissemens.

Les Persans aiment beaucoup la conversation, et ils savent la rendre agréable par des contes amusans, où brille la fécondité de leur imagination; ils ont aussi l'art de l'animer par des discussions littéraires, et par la déclamation de longs morceaux de poèsie. Plusieurs Grands entretiennent chez eux des troupes de jeunes Georgiens qui savent chanter, jouer de divers instrumens, et faire des tours d'adresse. Les gens d'une condition inférieure font venir chez eux, en les payant, les musiciens et les danseurs qui vont dans les maisons, ainsi que certaines autres gens appelées *Lufti*, qui font métier d'amuser par le récit d'une foule d'aventures vraies ou imaginées, mais toujours indécentes. Les Persans, sans avoir de théâtres, jouissent néanmoins de représentations dramatiques, en fe-

sant réciter et mettre en action devant eux, par des gens exercés dans cet art, quelque morceau du Shàh-Naméh de Ferdusi, comme par exemple le combat de Rustan et Sohrab, et de Rustan avec Isfandiar.

Jeux. La religion Musulmane défend les jeux de *hazard*, et la loi condamne à l'amende ceux qui s'y livrent; mais les Persans font peu de cas de ce précepte, sans montrer cependant beaucoup de passion pour ces sortes de jeux. Ils connaissent ceux de dé, de trictrac, et d'échecs qu'ils appellnet *sadrindi*: leurs cartes nommées *kandjaféh* sont en bois, d'une jolie peinture, de huit couleurs différentes, et au nombre de quatre vingt dix. Ils ont encore un autre jeu appelé *mangala*, qui est très-commun à Constantinople, et consiste en une certaine combinaison, toujours en nombre pair, de soixante douze petites coquilles qui occupent douze cases. Mais la plupart de ces jeux ne sont guères en usage que parmi le peuple.

Exercices. Les exercices du corps consistent à tirer de l'arc, à manier le sabre, et à jouer au *jérid*, qui est un jeu particulièrement usité dans la classe des militaires. Un certain nombre de gens à cheval, tenant en main le *jérid*, qui est un long dard, se rangent sur deux lignes opposées; deux ou trois cavaliers se détachent de leur ligne au grand galop, et lancent leurs jérid à un même nombre de cavaliers de l'autre ligne qui courent avec la même vitesse: ceux-ci les reçoivent dans la main, ou, se baissant sur leurs chevaux, les laissent passer: plus la course du cheval est rapide, et plus il y a de mérite à lancer le dard avec vigueur, ou à savoir l'éviter. L'exercice de l'arc se fait également à cheval: le cavalier part au grand galop tenant son arc et ses flèches: lorsqu'il a passé un certain but, il se panche de droite ou de gauche, et décoche une flèche, qui, pour lui valoir le prix, doit frapper une coupe placée au bout d'une perche à cent vingt pieds de hauteur. Mais il n'y a que les riches qui s'exercent à ces sortes de jeux.

Dans plusieurs villes de la Perse, et surtout à Schiraz, on trouve des maisons appelées *Zur-kanèh*, ou le peuple se livre à divers exercices de corps. Niebhur, qui y est entré, nous a donné une description exacte de ces lieux et des exercices qui s'y font, et qui sont tels qu'on les voit à la planche 75. Les amateurs de ces jeux s'y distinguent par leur force, leur adresse, et leur agilité. Les uns s'étendent par terre sans la toucher avec le ventre, et dans cette posture décrivent un cercle avec la





tête, sans mouvoir les mains ni les pieds sur lesquels ils se soutiennent: d'autres prennent de gros morceaux de bois, en placent un sur chaque épaule, les agitent avec beaucoup de précipitation au son de la musique, en frappant la terre avec leurs pieds. Ceux-ci se dressent sur leurs mains, les pieds en l'air, et sautent plus ou moins haut selon leur force et leur agilité, en se tenant près d'une table appuyée contre le mur: ceux-là dansent au son d'une musique animée, soit en se balançant alternativement sur l'un et l'autre pied, soit en tournant rapidement, soit en s'appuyant contre un mur. Ces différentes postures se multiplient à l'infini, et elles sont ordinairement suivies de la lutte, qui dure jusqu'à ce que la victoire s'étant décidée pour l'un des champions, le vaincu baise la main du vainqueur. L'athlète qui l'a emporté sur tous ses antagonistes demande des présens aux spectateurs, et lorsqu'il peut justifier d'avoir triomphé des plus forts lutteurs des grandes villes, il a le droit de faire placer un lion sur son tombeau.

Chasse.

La chasse est un des principaux amusemens des Persans, qui, dès leur première jeunesse, se livrent avec transport à cet exercice et deviennent ensuite d'excellens chasseurs. Les Seigneurs tiennent tous une quantité d'oiseaux de proie: ils ont un talent particulier pour dresser les faucons qu'ils accoutument à prendre les aigles, les grues, les oies, les lapins, les lièvres et plusieurs autres bêtes fauves. Du tems de Chardin, il y avait plus de huit cents oiseaux de rapine dans les *vêneries* du Rois. La chasse des chèvres sauvages est très-curieuse: comme ces animaux sont d'une vivacité et d'une légèreté incroyables, on dresse des chameaux à les suivre pas-à-pas: les chasseurs se tiennent cachés derrière ces chameaux, et lorsque l'animal est à leur portée, ils le tuent à coups de mousquet.

Manière de voyager.

La longueur des routes, les difficultés qu'on y rencontre et leur peu de sûreté, obligent les Persans à voyager en troupes nombreuses, qu'ils appellent *kafiléh* ou caravanes: leurs bêtes de somme sont des chameaux, des chevaux et des mulets. La kafiléh est sous la direction d'un *Schiaharvadar* ou chef, qui s'oblige de fournir aux voyageurs, moyennant un prix convenu, des bêtes de somme, et tout ce qui leur est nécessaire pour la subsistence. Lorsque la caravane est en marche, elle s'avance dans le plus grand ordre, et personne ne peut s'en écarter; quand elle traverse un pays où il n'y a pas de caravanserais, et arrive à son *menzil-gah* ou lieu de repos, le Schiaharvadar indique à chacun le lieu où il doit déposer

ses valises et ses marchandises pour éviter la confusion : on forme ainsi un demi-cercle, au centre duquel sont les provisions et les lits, et qui est entouré d'une corde de crin. Les Schaharvadar se lève avant le jour pour faire charger les bagages, afin que la caravane soit prête à partir au lever de l'aurore : le départ s'annonce au son d'une cloche ou au bruit du tambour. Les femmes de distinction et les malades voyagent dans des litières portées par deux mulets, qui marchent l'un devant l'autre comme on le voit à la planche 55. Les femmes et les enfans des gens peu aisés sont dans des paniers placés sur le dos de mulets ou de chameaux.

Routes. Les Orientaux qui comptent au nombre des œuvres agréables à Dieu la fondation des auberges ou carovanserais, où les voyageurs sont logés gratuitement, ne prennent aucun soin des routes et les laissent aller totalement en ruine. La manque de routes fait aussi qu'on n'à aucune indication de la distance d'un lieu à un autre ; cette distance se calcule sur les jours de marche, ou les *menzil-gah* qui sont les lieux de repos ; et la durée de cette marche ne se règle point sur la longueur du chemin qu'on a fait, mais sur la commodité du lieu où l'on peut passer la nuit.

Carovanserais. La forme et le nombre des carovanserais varient avec le climat : ces établissemens sont en plus grand nombre dans les provinces du nord que dans celles du midi, où la pureté de l'air permet de passer les nuits au milieu de vastes plaines sans aucun danger pour la santé. La beauté, l'élégance et la grandeur des carovanserais dépendent entièrement du plus ou moins de fortune de leur fondateur : c'est ordinairement un carré de cent pieds sur toutes faces, et qui, vu de loin, présente un amas d'édifices sans ornemens, sans fenêtres, et n'a qu'une seule porte : cependant la façade en est quelquefois décorée d'arcs et de colonnes, avec une entrée majestueuse où loge l'inspecteur de ce local, qui vend du riz, des dattes, des œufs, de la paille, en un mot tout ce qui est nécessaire à la subsistance des voyageurs et des bêtes de somme. L'intérieur offre une grande cour entourée de galeries divisées en un grand nombre de petites chambres et de cellules, pour le logement des personnes qui composent la caravane. Les plus grands et les plus beaux carovanserais se trouvent ordinairement dans les grandes villes, où la vanité plutôt qu'un sentiment d'humanité s'est plue à les placer, pour mettre dans un plus grand jour l'orgueilleuse bienfesance de leurs fondateurs. Aussi ces édifi-

ces portent-ils toujours sur leur frontispice le nom de celui qui les à fait bâtir, et la date de leur fondation, accompagnés pourtant de quelque sentence morale sur l'instabilité des choses, et le peu de durée de la vie humaine (1).

On ne trouve point, en parcourant les diverses époques de l'histoire des Perses, que ce peuple s'occupât de commerce. Il était naturellement proscrit par la faveur exclusive que les lois de Zoroastre accordaient à l'agriculture : d'ailleurs la plupart des fleuves de la Perse n'étant point navigables, il ne pouvait y avoir que bien peu de commerce dans son intérieur. Mais il n'en fut plus de même après la conquête de ce pays par les Arabes. Le commerce y devint une profession si honorable sous leurs Princes, que les Grands et le Roi lui même n'avaient point de répugnance à le faire. Les derniers Sophis avaient de vastes magasins et une foule d'agens répandus dans les principales villes du royaume, où ils fesaient acheter et vendre publiquement des marchandises par des courtiers appelés *délal*, ou *parleurs*. Leur manière de contracter était fort-singulière : le vendeur et l'acheteur se tenaient par la main droite, qui était cachée sous leur manteau ou leur mouchoir, et ils marchandaient ainsi par le seul mouvement de leurs doigts sans prononcer un mot: le bout du doigt signifiait un, le doigt plié cinq, le doigt alongé dix, la main ouverte cent, et le poing fermé mille. *Commerce.*

Tout le monde sait, dit Olivier, les progrès étonnans que fit le commerce sous Shàh-Abbas I.er et ses successeurs. Les Arméniens, les Banians, et les Juifs qui demeuraient à Ispahan et dans les principales villes de la Perse, recevaient de toutes les contrées de l'Indostan, et de la plupart des îles de l'Océan Indien, une quantité de marchandises et d'objets précieux, qu'ils répandaient dans l'empire, et expédiaient en Turquie et dans toute l'Europe. Les communications établies entre la Perse et les royaumes de Balk, de Bokhara, de Samarkand et de Cachemire étaient devenues très-fréquentes. Presque toutes les denrées de ces contrées, ainsi que celles de la Tartarie et du Tibet, passaient par la Perse pour aller en Turquie et en Moscovie. Les Européens qui s'étaient établis, sous le règne d'Abbas Ier, à Ispahan, à Schiraz, et dans divers ports du golfe Persique, envoyaient chacun dans leur pays les productions du sol et de l'industrie de la Perse. *Progrès rapides du commerce sous Abbas I. et ses successeurs.*

(1) » *Ce monde est un carovanserai, et nous sommes une caravane. Une caravane n'etablit point sa demeure dans un carovanserai* ».

Décadence. Mais aujourd'hui ce commerce n'est plus ce qu'il était du tems des Sophis. Les marchandises de l'Inde destinées pour la Turquie vont directement à Bassora et à Bagdad, d'où elles sont expédiées à Mossul, Alep et Damas. La Perse ne fournit que fort-peu de chose à l'empire Ottoman, et n'en tire presque rien. Les Juifs et les Banians ont tous abandonné ce pays, et le peu d'Arméniens qui y est resté languit dans la dernière misère. Les nations de l'Europe ont cessé peu-à-peu d'entretenir des relations avec lui. Il n'y avait que la Russie qui en avait conservé quelques-unes, mais l'inquiet et soupçonneux Mahomet ne tarda pas à les rompre tout-à-fait. Si Shàh-Abbas avait pu transmettre à ses successeurs les grandes vues qu'il avait pour la prospérité de ses états, il n'y a pas de doute que la Perse ne fût devenue le centre des communications qui commençaient déjà à s'établir entre l'Europe et l'Inde; la puissance Anglaise ne se serait point élevée au point où nous la voyons à présent, parce que cette nation n'aurait jamais pu s'approprier un commerce, que la Perse d'abord, ensuite la Russie, la Turquie, et successivement tous les Souverains de l'Europe lui auraient disputé. Ceux qui voudraient connaître plus en détail les relations commerciales actuellement existantes, et qui pourraient encore s'établir entre la Perse et la Russie, entre la Perse et l'Europe orientale, et entre la Turquie et les Indes, pourront consulter le voyage d'Olivier. Nous nous bornerons ici à faire mention des principales productions de cette contrée.

Soie. La Perse recueillait, il y a un siècle, une telle quantité de soie, que malgré la grande consommation qui s'en fesait dans ses manufactures de schaals, de ceintures, de rubans et autres étoffes de tout genre, il en sortait tous les ans, au rapport de Chardin, 22 mille ballots du poids de 276 livres chacun. Toute cette soie se payait en argent comptant, ou était échangée avec les Européens contre des draps, de la cochenille, de l'indigo, des bois de teinture, ou de la quincaillerie. Mais ce commerce, qui avait déjà beaucoup perdu lors de l'établissement des Anglais dans le Ghilan, n'a plus lieu aujourd'hui, soit parce que cette production a diminué en proportion de la population, soit parce que la Russie, qui a succedé en partie aux Anglais et autres Européens, absorbe seule toute la soie qui vient des provinces limitrophes de la mer Caspienne.

Laine. Après la soie, l'article le plus important de la Perse est la laine. Il n'y a pas de pays au monde, où il y en ait d'avantage,

et où l'usage en soit plus répandu. Ces laines sont de diverses qualités. La première est celle du mouton à large queue; la seconde s'appelle *teftiks* ou laine de chameau, et est de trois sortes, noire, rouge et blanche : la noire vient du Khorasan, de Bokhara, de Samarkand, et vaut mieux que les deux autres : la rouge, qu'on tire de toutes les parties septentrionales de la Perse, est la dépouille du chameau Bottrian ou à deux bosses; elle est en plus grande abondance, mais moins estimée que la précédente, et se vend à un tiers de meilleur marché : la blanche vient du midi de la Perse, et est fournie par le chameau Arabe, ou chameau à une seule bosse; elle n'est guères estimée en commerce que pour la moitié du prix de la rouge. La meilleure se payait jusqu'à huit piastres turques le *schièkis*, qui vaut deux ocques (1). Les Juifs achetaient toutes ces laines mêlées ensemble dans des sacs du poids de 50 à 100 ocques, et en fesaient ensuite le triage : les Anglais et les Français recherchaient la noire : les Hollandais et les Vénitiens en achetaient de toutes qualités, et la rouge passait ordinairement à Livourne. La troisième espèce de laine est le poil de la chèvre des montagnes du Kerman, dont la laine est moins longue et moins fine que celle des chèvres d'Angora, mais plus douce et plus moelleuse : on fait avec la plus fine des serges de laine, et de beaux schaals qui approchent de ceux de Cachemire.

La Perse fournit aussi une quantité de chevaux de selle, et en fait passer tous les ans environ deux mille en Turquie et trois mille dans l'Indostan. Les chevaux de l'Aderbijan, du Khyrvan, de l'Irak-Ajémi et même du Farsistan passent pour les plus beaux, les plus forts, et les plus propres à la fatigue; et ceux du Korasan sont regardés, après les chevaux Arabes et Tartares, comme les meilleurs de toute la Perse pour la selle. Les premiers se vendent aux marchands et aux chefs des caravanes pour deux et trois cents piastres : les seconds sont recherchés des Grands, et coûtent jusqu'à 600 piastres et plus. *Chevaux.*

Le coton de Perse n'est pas aussi estimé que celui de l'Inde, mais en général il est supérieur à celui de Turquie : il se consomme presque tout dans le pays, et fournit aux besoins des nombreuses manufactures répandues dans toutes les villes. La garance, appelée *rhoras* par les Persans, est un des principaux objets d'ex- *Coton, garance, sucre, thérengiabin, mummia, semence sainte.*

(1) L'ocque est d'environ trois livres.

portation dans l'Inde. La canne à sucre du Mazanderan donne un sucre jaune-brun ou roussâtre foncé : les demandes qu'en fait la Russie ne peuvent qu'encourager cette culture. Le trefle alagi, *hedysarum* alagi, produit dans les contrées les plus chaudes de la Perse une espèce de manne, connue sous le nom de *thérengiabin*. Elle se forme sur toutes les parties de la plante, mais particulièrement sur la tige, en petits grains ronds, qu'on prendrait au goût et à la consistance, pour de petits grains de sucre bien cristallisés. Le pétrole noir, qui est une liqueur appelée *mummia*, dont nous avons déjà parlé, n'est point dans le commerce. Les Persans obtiennent de la distillation de l'asphalte une liqueur extrêmement limpide, d'une odeur forte et pénétrante, dont on fait usage dans beaucoup de maladies, et surtout pour donner de l'éclat et de la force au vernis. Il croît dans toute la Perse une absinthe très-odorante, dont on cueille la tige durant ou après la floraison, et qu'on nomme dans le commerce *semenzine*, ou *semen contra*, et *semence sainte*. Les Persans s'en servent comme nous dans les maladies vermineuses, pour les faiblesses de poitrine, les obstructions, et la jaunisse. On sait qu'il se fait des envois de cette plante médicinale dans toute l'Europe, comme autrefois de la tutie qu'on y expédiait en quantité, lorsque le commerce était libre avec la Perse. La gomme adragant se forme, depuis le mois de juillet jusqu'en septembre, sur la tige de diverses espèces d'astragales (1), qu'on trouve dans la Natolie, en Arménie, dans le Curdistan, et dans tout le nord de la Perse. Ce pays en fournit une quantité prodigieuse : on y en emploie une partie pour l'apprêt de la soie et les sucreries ; le reste passe aux Indes, à Bagdad et à Bassora : quelquefois aussi il s'en fait des exportations en Russie par la voie de Baku.

Monnaies. Dans les premiers tems de la monarchie Persane, l'or et l'argent avaient cours dans le commerce : nous avons déjà fait mention

Darices. des monnaies d'or connues dans toute l'Asie sous le nom de darices

(1) Olivier dit qu'aucun botaniste ne nous a encore fait connaître cette espèce d'astragale, d'où l'on tire toute la gomme adragant qui se vend dans le commerce, et qu'elle diffère essentiellement de celle dont parlent Tournefort et la Billardière : il en a donné une description détaillée dans son Voyage en Perse, et nous en avons indiqué la forme à l'article des végétaux de la Perse.

et qui circulaient encore dans les mains de tout le monde du tems des Séleucides. Mais il y a déjà plusieurs siécles, dit Chardin, que l'or n'est plus en cours dans la Perse : on n'y voit plus que des monnaies d'argent telles que, le *schiayé* qui vaut environ cinq sous de France ; le *mahmudi*, qui est une monnaie frappée il y a cinq cents ans et plus sous le Prince *Mahmud*, et vaut deux *schiayé* ; et l'*abassi* qui vaut quatre schiayé, et doit son nom à Abbas I.er. Il y a en outre des monnaies de cuivre, dont les plus communes s'appellent *kasbequi* et qui valent, les unes six deniers, et les autres trois. On trouve dans la province de Lar, le long du golfe Persique, une monnaie particulière appelée *larin*, qui est d'un argent très-fin, et vaut deux schiayé et demi : elle a la forme d'un anneau plié, et est de la grosseur d'une plume d'oie ; elle a cours non seulement dans cette province, mais encore dans l'Indostan, surtout vers Surate et dans les autres places maritimes. La monnaie de Perse est frappée au marteau : celle d'argent a pour empreinte, d'un côté le nom du Roi avec l'indication du lieu et de l'année, et de l'autre la confession de foi des Persans conçue en ces termes : *Il n'y a qu'un Dieu, Mahomet est son Prophète, Ali est son Lieutenant*, et autour de cette légende sont écrits les noms des douze Imans. Les monnaies de cuivre portent, d'un côté le nom de l'année et de la ville où elles ont été frappées, et de l'autre les armes de Perse, qui sont un lion ayant sur son dos un soleil naissant, et quelquefois un lion dévorant une gazelle, ou un porc-épic avec ses pointes hérissées, ou bien encore deux poissons. Durant notre séjour en Perse, dit Olivier, on ne voyait que de vieilles piastres turques, et de vieux sequins de Constantinople. Les sequins de Venise étaient moins communs, en ce qu'ils étaient particulièrement recherchés des marchands, qui les fesaient passer dans l'Inde. La monnaie de Perse consistait en un morceau de cuivre, de l'épaisseur d'une ligne et demie ou d'une ligne et trois quarts, et douze lignes ou un pouce de large. Cette monnaie s'appelait *pul* et circulait en abondance. Les autres pièces, telles que les *abassi* etc. étaient extrêmement rares.

Monnaies d'argent et de cuivre.

Armes de Perse.

Poids.

Le poids, dont les Persans font usage dans leur commerce, s'appelle *man* ou *batman*, et se divise en grand et petit : le petit man équivaut à cinq livres et quatorze onces de Paris, et le grand man est du double. Les subdivisions du man sont, le *ratel* qui est le sixième de ce poids ; le *derhem*, qui en est le cinquantième ; le

Mesures.

mescal, qui est la moitié du derhem; le *dung* qui est le sixième du mescal; et le grain d'orge, qui est le quart du dung.

L'aune commune est de trente cinq pouces, mais il y en a une autre plus courte d'un tiers. Il n'y a point en Perse de mesures, telles que le boisseau etc., tout s'y vend au poids jusqu'aux liquides. L'*arpène* s'appelle *gérib*, et vaut mille et soixante six aunes carrées. Le *fars-seng* ou lieue Persane, appelé en Grec *parasanga*, est de six mille pas: ce mot signifie proprement *pierre de Perse*, parce qu'anciennement les lieues étaient indiquées dans ce pays par des pierres placées à des distances déterminées.

INDICATION DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE III.e VOLUME SUR L'ASIE.

LE COSTUME DES PHÉNICIENS, DES SYRIENS, DES ARABES ETC. ETC.

DÉCRIT

PAR LE PROFESSEUR AMBROISE LEVATI.

PHÉNICIENS.

SYRIENS.

JUIFS.

ARABES.

LE COSTUME DES PHRYGIENS, DES TROYENS, DES MYSIENS, DES LYDIENS, DES LYCIENS, DES CYLICIENS

ET AUTRES PEUPLES DE L'ASIE MINEURE

DÉCRIT

PAR LE DOCTEUR JULES FERRARIO.

COSTUME DES PHRYGIENS.

LA PETITE PHRYGIE.

COSTUME DES TROYENS.

COSTUME DES MYSIENS.

COSTUME DES LYDIENS.

COSTUME DES LYCIENS.

COSTUME DES CILICIENS.

COSTUME DES BITHYNIENS.

COSTUME DES HABITANS DU ROYAUME DE PONT.

COSTUME DES CAPPADOCIENS.

COSTUME DES COLCHIDIENS.

COSTUME DES IBERIENS.

COSTUME DES ALBANIENS.

COSTUME DES ANCIENS ARMENIENS.

PETITE ARMENIE.

LE COSTUME DES ASSYRIENS, DES BABILONIENS, DES MEDES ET DES PERSES,

DÉCRIT

PAR LE DOCTEUR JULES FERRARIO.

LE COSTUME ANCIEN ET MODERNE DES PERSES.

PLANCHES

CONTENUES

DANS LE III.e VOLUME SUR L'ASIE.

NB. La planche 8, indiquée à la pag. 67, se trouve comprise dans la planche 4, M.r Rossi, graveur et Architecte, ayant cru plus à propos de représenter dans une seule, le plan et les diverses ordres d'architecture des beaux monumens de Balbec et de Palmyre, pour en faire voir, d'un seul coup d'œil, les différentes proportions.

FIN DU TROISIÈME VOLUME DE L'ASIE.


3 9088 01670 7168